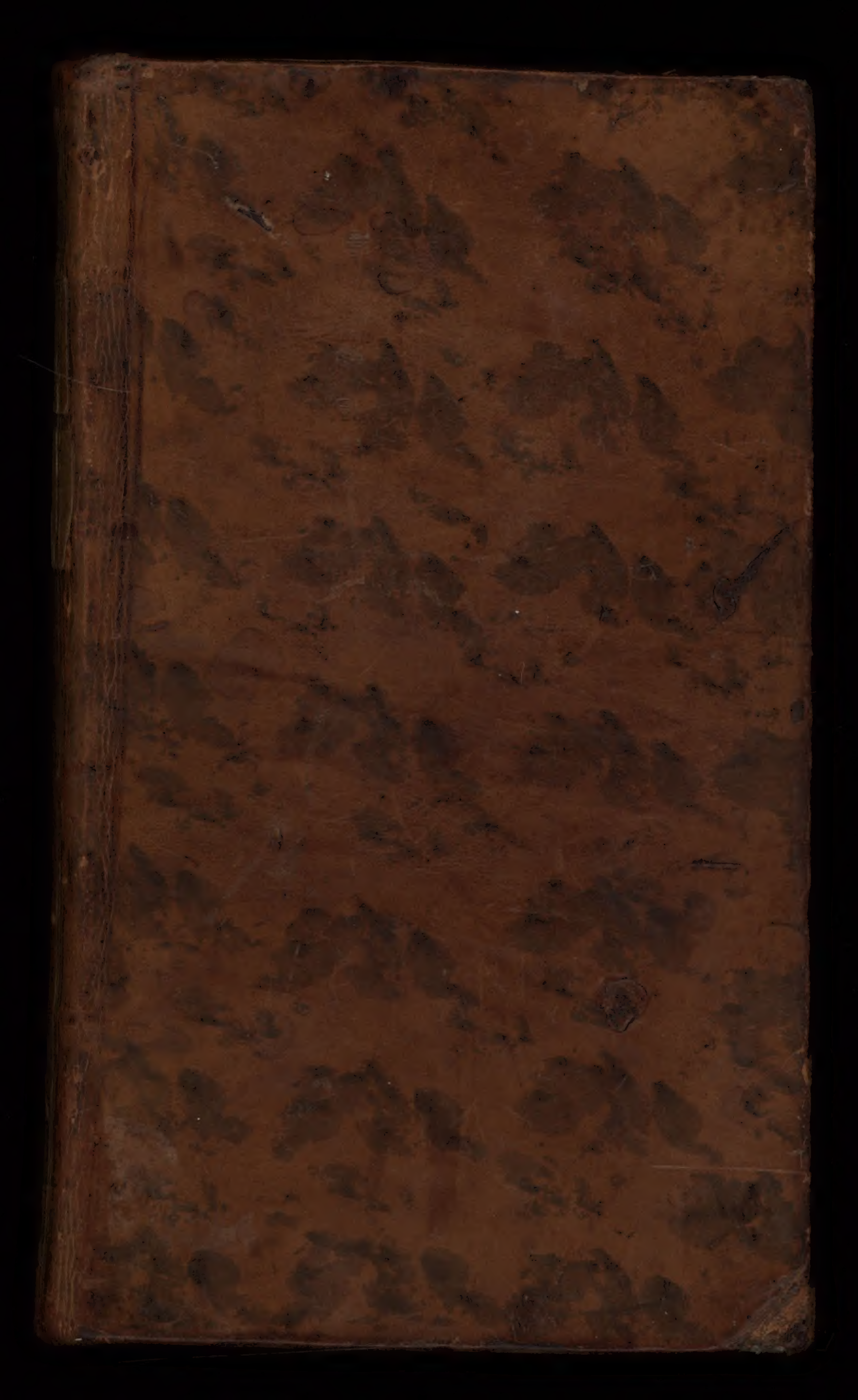






HISTOIRE

DU

JAPON.

HISTOIRE
DU
JAPON;

OU L'ON TROUVERA

TOUT CE QU'ON A PU APPRENDRE DE la nature & des productions du Pays, du caractere & des Coûtumes des Habitants, du Gouvernement & du Commerce, des Révolutions arrivées dans l'Empire & dans la Religion; & l'examen de tous les Auteurs, qui ont écrit sur le même sujet.

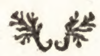
NOUVELLE ÉDITION.

Enrichie de Figures en taille-douce.

Par le Pere DE CHARLEVOIX, *de la Compagnie de* JESUS.

Revûe, corrigée, augmentée, & mise dans un nouvel ordre par l'Auteur.

TOME TROISIÉME.



A PARIS.

Chez ROLLIN, Libraire, Quai des Augustins, à S. Athanase.

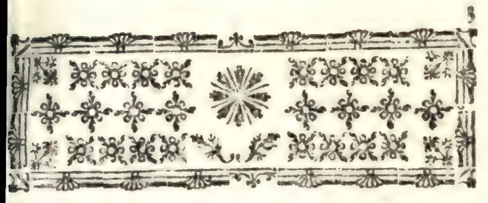
M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

SOMMAIRE
DU CINQUIEME LIVRE.

LE Pere Cabral est appellé par le Roi de Bungo. Ce Missionnaire baptise un des Fils de ce Prince. Fureur de la Reine. Zele du jeune Prince. Le Roi de Tosa dépouillé de ses Etats est baptisé, & remonte sur le Thrône. Il est de nouveau déthrôné. Sa constance. Conversion du Roi d'Arima, & sa mort. Persécution dans ce Royaume. Le Roi de Bungo remet ses Etats à Joscimon, son Fils aîné. Apparence d'une Persécution dans ce Royaume. L'Ancien Roi y met ordre. Histoire d'un Neveu adoptif de la Reine, nommé Cicatora. Il se fait Chrétien; son Pere & la Reine le maltraitent beaucoup. Sa constance & celle des Missionnaires. Conduite foible de l'ancien Roi. Ardeur des Chrétiens pour le Martyre. La Reine les accuse de conspirer contre l'Etat; elle paroît possédée du Demon. Fin de la Persécution, qu'elle faisoit aux Chrétiens. Etablissement d'un Noviciat à Vosuqui. Le Roi d'Arima demande des Missionnaires. Zele du Prince de Gotto. Il convertit toute une Isle. Il monte sur le Thrône. Sa mort, ses vertus. Persécution dans ce Royaume. Etat florissant de la Religion à Meaco. Le Roi de Saxuma s'empare du Royaume de Fiunga. Il en est chassé par Joscimon Roi de Bungo, qui le retient pour lui. Nouvelle Persécution contre Cicatora. L'Ancien Roi de Bungo répudie sa Femme

à cette occasion, & en épouse une autre. Baptême de ce Prince & de sa nouvelle Epouse. Ce que la Grace du Baptême opere en lui. Il abandonne de nouveau le Gouvernement à son Fils, & se retire dans le Fiunga, où il bâtit une Ville, toute peuplée de Chrétiens. Le Pere Valegani Visiteur au Japon. Reglements qu'il fait. Irruption des Saxumans dans le Fiunga. Défaite de l'armée du Roi de Bungo. Cicatora sauve la vie à son Pere aux dépens de la sienne. Joscimon perd toutes les conquêtes de son Pere. Effet de la persécution excitée par le Roi d'Arima contre les Chrétiens. Ce qui fait changer de conduite à ce Prince. Il se détermine à se faire Chrétien par le conseil d'un Bonze. Il est baptisé; son zele. Les Portugais songent à fortifier Nangazaqui. Mauvaise conduite de Joscimon Roi de Bungo. Son Pere en tombe malade de chagrin. Vœu, que ce Prince fait à Dieu. Etat de la Religion dans le centre de l'Empire. Ligue contre Nobunanga. Embarras, où se trouve Ucondono. Les Ligués sont défaits. Nouvelles Victoires de Nobunanga. Dispute entre deux Sectes de Bonzes en présence de ce Prince, qui, selon la convention, extermine celle, qui a été vaincue. Ce qui se passe entre ce Prince & les Missionnaires. Seminaires de Nobles à Anzuquiama.



HISTOIRE DU JAPON.

LIVRE CINQUIÉME.

De J.C. 1574-75.

De Syn Mu. 2234-35.



APrès l'entiere réduction de Cori sous le joug de la Foi, il ne restoit plus dans la Principauté d'Omura aucun Idolâtre déclaré; les bonnes manieres de Sumitanda, & plus encore ses bons exemples, acheverent de gagner les cœurs de ceux, que la crainte, ou la politique n'avoient pû faire plier sous la volonté absolue de ce Prince. Il s'attacha ensuite à faire estimer la Religion, qu'une douce violence avoit peut-être fait embrasser à quelques-uns par complaisance; de l'estime ils passerent bientôt à l'affection, & tout ce petit Etat ne fut plus à la fin que comme une Famille dont le Souverain étoit le Pere, & une Eglise fervente, dont il fut jusqu'à la mort le Modele.

Le P. Cabral.

Le Pere Cabral eut bien voulu pouvoir de-

De J, C. 1575.

De Syn Mu. 2235.

est appellé par le Roi de Bungo, & pourquoi?

meurer quelque tems dans la Principauté d'Omura, pour y régler les affaires de la Religion, mais deux Lettres très-pressantes qu'il reçut coup sur coup du Roi de Bungo, l'obligerent d'en sortir, pour se rendre auprès de ce Prince. Voici de quoi il s'agissoit : Civan avoit trois Fils, dont le second étoit celui qui lui ressembloit le plus par les qualitez, qui font les grands Rois. Nos Relations ne nous ont point appris le nom qu'il portoit, quoiqu'elles nous ayent instruit de ceux de ses deux Freres, dont nous parlerons dans la suite. On remarquoit surtout dans ce jeune Prince une sagesse, qui le faisoit regarder comme très-digne de porter la Couronne; mais suivant l'usage assez communément reçu au Japon, il étoit destiné à servir les Autels, aussi bien que son Cadet; car il n'y a qu'une Adoption, ou une Succession, qui puisse en garantir les Enfans des Grands, & des Rois mêmes, quand ils ne doivent point monter sur le Trône de leur Pere. Dans cette vûe, Civan avoit déja bâti un superbe Monastere à Vosuqui, où il faisoit sa résidence ordinaire, & qui par-là, d'un simple Château, étoit devenu une très-belle Ville. Il y avoit aussi donné un Etablissement aux Missionnaires, qui avec le tems, y eurent un Collége, & un Noviciat. Comme il visitoit assez souvent ces Peres, il y menoit ordinairement le jeune Prince, qui s'affectionna tellement à leurs Personnes, & goûta si fort leur Doctrine, que, quand il fut question de le renfermer dans le Monastere, qu'on lui avoit construit, il ne fut pas possible de l'engager, ni par caresses, ni par menaces, à y entrer. Il déclara même nettement, qu'il vouloit être Chrétien.

De J. C. 1575.

De Syn-Mu. 2235.

Le second Fils du Roi reçoit le Baptême.

Une déclaration si précise embarassa d'abord un peu le Roi, & mit la Reine en fureur; mais le jeune Prince, qui n'avoit encore que quatorze ans, ne s'étonna de rien, il gagna le Roi, & n'ayant pû, ni persuader, ni calmer la Reine, il s'affermit contre tout ce qu'il avoit à craindre de sa part. Alors quantité de Seigneurs, que le seul respect humain retenoit dans l'Idolâtrie, parce que jusques-là il n'y avoit eu parmi les Chrétiens du Bungo aucune Personne d'une grande distinction, ne dissimulerent plus leurs sentimens, & se firent tout ouvertement instruire. Le Roi l'avoit prévû, & dans le fonds, il n'en étoit point fâché; aussi la Reine, qui sembloit avoir une horreur naturelle du Christianisme, & que les Fideles ne nommoient point autrement, que JEZABEL, à cause de la haine qu'elle leur portoit; la Reine, dis-je, ayant voulu faire un dernier effort, pour obliger son Fils à prendre l'habit de la Secte, qu'on lui avoit choisie, le Roi lui ôta toute espérance d'y réussir; « Nous n'obligeons, lui dit-il, nos Cadets à se retirer dans » des Monasteres, que pour les empêcher de » brouiller dans l'Etat: or je suis bien assuré, » que si mon Fils est Chrétien, la pensée même » ne lui viendra pas de se revolter contre son » Aîné; au lieu que s'il s'engage dans la Pro- » fession, où nous l'avions destiné, je ne » ne suis pas persuadé que l'envie ne lui en » prendra point; & qui peut répondre que » l'occasion ne s'en présentera jamais? »

Civan approuva donc la résolution de son Fils; mais avant que d'en venir à l'exécution; il voulut avoir l'avis du Vice-Provincial, & prendre avec lui les mesures convenables dans

De J. C. 1575.

De Syn-Mu. 2235.

une occaſion de cette importance. Le Pere Cabral trouva le jeune Prince parfaitement inſtruit, & dans une grande impatience de ſe voir au nombre des Fidéles, & il ne crut pas devoir différer plus longtems de le mettre au comble de ſes vœux. Il le baptiſa au mois de Décembre de l'année 1575. en préſence de toute la Cour, & d'un Peuple infini, & le nomma SEBASTIEN. Le Roi voulut être préſent à la Cérémonie, & ſe tint à genoux tout le tems qu'elle dura : il alla enſuite dîner chez les Peres, & fit mettre à table tous ceux, qui avoient été baptiſés avec ſon Fils. La Reine en conçut beaucoup de dépit, elle fit dire au jeune Prince qu'elle ne le regardoit plus comme ſon Fils, & lui défendit de ſe préſenter jamais devant elle. Il répondit qu'il lui obéïroit, quoiqu'avec bien du regret ; mais qu'il eſpéroit que la Mere du Sauveur des Hommes ſeroit déſormais la ſienne, & qu'il ne perdroit pas au change.

Sa ferveur.

La ferveur de ce jeune Prince, donnoit de l'admiration à tous les Fidéles, & les Miſſionnaires furent ſouvent obligés de la modérer. Partout, où il trouvoit des Idoles, il les renverſoit ; il n'étoit nulle part plus content qu'à l'Egliſe, & il aimoit à s'y confondre avec les plus pauvres ; il ne goûtoit que la priere & l'entretien des Religieux, ou des plus fervens Chrétiens, & il s'étoit formé une Société de jeunes Seigneurs, Néophytes comme lui, qu'il aſſembloit tous les Dimanches au ſortir du Service, tantôt dans une Maiſon, & tantôt dans une autre. On y faiſoit quelquefois de petites Agapes à la maniere des premiers Chrétiens ; mais l'on n'y tenoit jamais que des Dif-

De J. C. 1575.
De Syn-Mu. 2235.

cours édifiants, & l'on y prévoyoit surtout ce qu'il faudroit répondre aux Docteurs Idolâtres, quand on seroit obligé de disputer avec eux sur la Religion. Ces Exercices rendoient cette Jeunesse redoutable aux Ennemis de la Foi, dont aucun n'osoit plus entrer en lice avec elle.

Son exemple est suivi de la haute Noblesse.

Les Ministres des Idoles s'étoient bien attendus que le Baptême du Prince auroit de grandes suites dans ce Royaume, & ils ne se tromperent point. La haute Noblesse, ainsi que je l'ai déja remarqué, n'attendoit qu'un exemple pour se déclarer; elle profita de celui-ci; & la réformation des mœurs, qui s'en ensuivit, fit encore plus d'honneur au Christianisme, que le nombre, & la qualité des nouveaux Chrétiens, qui eurent encore bientôt après la consolation de voir à leur tête un autre Prince d'un grand mérite. La conversion du Prince Sébastien avoit changé tout le systême de la Cour de Bungo sur le fait du Christianisme. Jusques-là on ne l'y avoit qu'estimée, parce que le Roi se contentoit de le favoriser, mais on ne le croyoit bon, que pour le Peuple; on prit d'autres sentimens, quand on vit parmi les Chrétiens un des Fils du Roi. Celui, à qui la conversion du jeune Prince fit faire de plus sérieuses réflexions, fut le Roi de Tosa, qui avoit épousé une de ses Sœurs.

Conversion du Roi de Tosa.

Tosa est un des quatre Royaumes, qui partagent l'Isle de Xicoco. Le Prince, dont nous parlons, étoit depuis peu à la Cour du Roi son Beau-Pere, parce qu'il avoit été chassé de ses Etats par un puissant Parti, qui avoit pour Chef un de ses Vassaux, appellé JOSAGAMI:

De J. C. 1575.

De Syn-Mu. 2235.

il y vivoit en Philosophe, qui a sçu s'élever au-dessus des disgraces de la Fortune, & il fut assez heureux pour s'élever jusqu'à la vraye Philosophie, qui est l'Evangile. Il voulut connoître les Docteurs Etrangers, & il goûta leur conversation ; il entendit leurs instructions, & il avoua que leur Doctrine lui paroissoit tout-à-fait sensée & fondée en raison ; mais lorsqu'on le pressoit de se rendre à la vérité, qu'il reconnoissoit, le point d'honneur, la crainte de faire parler ; l'humilité, dont la Religion Chrétienne fait un devoir indispensable pour tous ceux, qui la professent, & surtout l'exemple du Roi son Beau-Pere, & de la Famille Royale, l'arrêtoient tout court. Véritablement c'étoit quelque chose de bien surprenant, que la conduite de cette Cour à cet égard ; & comme c'est la conduite, encore plus que les sentimens des Grands, qui est la regle de celle des autres, dans l'impossibilité d'accorder ce que le Roi de Bungo pensoit sur le compte du Christianisme, avec la Profession ouverte, qu'il faisoit d'une Religion, que le Christianisme condamne, le mal étoit que l'inconséquence & la contradiction ne faisoient tort dans l'esprit du Public ; qu'à la Religion Chrétienne ; *il faut*, disoit-on, *qu'elle ne soit pas ce qu'on dit, puisque le sage Roi de Bungo, qui la doit mieux connoître qu'aucun autre, ne l'embrasse pas : & il est naturel de croire qu'il ne la tolere, que par engagement, ou par intérêt.*

Le Roi de Tosa parloit en cela comme le Commun ; car quoiqu'on méprise pour l'ordinaire le jugement de la Multitude, quand il ne nous intéresse en rien, on croit pouvoir

De J. C. 1576.
De Syn-Mu. 2236.

s'en appuyer, quand il est conforme à nos passions; mais quand ce Prince vit que la Maison Royale commmençoit à se déclarer, il prit lui-même son parti, & demanda le Baptême au Pere Cabral, qui ne jugea pas à propos de le lui accorder d'abord. Sur ces entrefaites, ce Pere fut obligé de se rendre à Arima, pour les raisons, que je dirai bien-tôt; & peu de jours après, le Roi de Tosa fut rappellé dans ses Etats par ses Sujets. Sitôt qu'il en eut reçu la nouvelle; il se fit baptiser par le Pere Monti, qui lui donna le nom de PAUL. Il partit ensuite pour ses Etats avec de bonnes Troupes, que lui fournit le Roi son Beau-Pere, il fut reçu sans opposition; le Rebelle Josagami se vit réduit à s'enfermer dans la Forteresse de Fata, qui étoit à la vérité la principale Clef du Royaume, & le Roi paisible sur son Thrône, ne songea plus qu'à y faire régner Jesus-Christ. Il commença par faire bâtir une Maison & une Eglise pour les Missionnaires, quand il pourroit en obtenir quelques-uns; mais Dieu se contenta de son zele & de sa bonne volonté. Les Bonzes furent effrayés de ces préparatifs; qui les menaçoient d'une révolution en faveur du Christianisme; & ils cabalerent si bien, qu'ils vinrent à bout de rallumer le feu mal éteint de la derniere conjuration. Le Roi pris au dépourvû, ne put sauver sa vie, qu'en s'enfermant dans une de ses Places, appellée NANGAXIMA, la seule, qui lui fût demeurée fidele.

Sa constance dans la perte de ses Etats.

Ce Prince avoit regardé son rétablissement sur le Thrône, comme un effet de la bonté paternelle du Seigneur sur ceux, qui le servent. Une si prompte révolution ébranla un

De J. C. 1576.

De Syn-Mu. 2236.

peu ſa Foi ; *ſi c'eſt*, diſoit-il, *parce que ſuis pécheur, que Dieu me punit, mes Ennemis l'ont encore plus griévement offenſé, que je n'ai fait.* Il écrivit au Pere Cabral, pour le prier de l'inſtruire ſur cela, & le Vice Provincial lui fit une réponſe, ou après avoir beaucoup relevé le prix des adverſitez, il prouvoit par pluſieurs exemples de l'Ecriture & de l'Hiſtoire de l'Egliſe, que des épreuves de la nature de celle, que le Ciel venoit de lui ménager, avoient toujours été regardées par les Saints, comme des témoignages infaillibles d'une prédilection particuliere de Dieu. Cette Lettre, & les diſcours pathétiques du ſaint Aveugle Tobie, qui accourut à Nangaxima, dès qu'il ſçut la nouvelle infortune du Roi de Toſa, eurent tout l'effet, qu'on en pouvoit ſouhaiter. Le vertueux Roi entra avec une réſignation parfaite dans tous les deſſeins de la divine Providence ſur lui, & fut convaincu, que le Royaume des Cieux méritoit bien d'être acheté au prix de toutes les Couronnes du Monde.

Converſion du Roi d'Arima.

La Converſion du Roi d'Arima, qui fut encore une ſuite de celle du Prince de Bungo, produiſit des effets plus avantageux au Chriſtianiſme, que le Baptême du Roi de Toſa. Ce Prince avoit étudié à fonds la Religion Chrétienne, & nous avons vû ce qui lui en coûta pour s'être déclaré Protecteur des Fidéles. Les plus grands revers de la fortune ne l'avoient pas fait changer de conduite, il avoit même plus d'une fois paru ſur le point de l'embraſſer, ſurtout après la mort du Roi ſon Pere ; mais lorſqu'on s'y attendoit le moins, il ſe ligua avec le Seigneur d'Iſafay

son Beau-Frere, & le Roi de Firando contre le Prince d'Omura son Frere. Il y a pourtant tout lieu de juger, que si ce fait est vrai, ce ne fut pas le zéle de sa Religion, qui l'engagea dans une démarche si contraire au caractere de son esprit, si opposée aux sentiments, qu'il avoit toujours eus pour son Frere, & si peu conséquente à la conduite, qu'il tenoit depuis si longtems avec les Chrétiens. Peut-être que ne croyant pas que Sumitanda pût tenir contre la Ligue, qui se formoit pour le perdre, il étoit bien-aise d'avoir sa part de sa dépoüille, d'autant plus que la Principauté d'Omura étoit, ainsi que je l'ai dit ailleurs, un démembrement & une dépendance de son Royaume. Quoiqu'il en soit, la maniere toute miraculeuse, dont Sumitanda triompha de tant d'Ennemis, frappa le Roi son Frere, & le rappella bientôt à ses premiers sentiments à l'égard d'une Religion, pour laquelle le Ciel se déclaroit par des traits si marquez.

De J. C. 1576.

De Syn-Mu, 2236.

Son Baptême, & celui de presque toute sa Famille.

Ces premieres réflexions le porterent à s'instruire à fonds des plus essentiels Articles de notre croyance, & comme tous les Missionnaires, qui se trouvoient dans cette partie du Ximo, étoient occupés dans la Principauté d'Omura, le seul Almeyda étant resté à Cochinotzu, le Roi lui écrivit pour le prier de le venir trouver. Almeyda se rendit sur le champ à cet ordre, & le Roi l'engagea à commencer sans délai ses Instructions, ausquelles il assista très-assiduëment avec la Reine & quantité de Seigneurs, qui étoient dans les mêmes dispositions que lui. Elles opérerent bientôt d'une maniere sensible, & la

De J.C. 1576.

De Syn Mu, 2236.

grace porta surtout dans l'Ame du Roi ce trouble salutaire, dont le propre est de produire une véritable tranquillité. Il ne se rendit pourtant pas d'abord, il lui fallut du tems pour rompre les chaînes, qui le retenoient dans une Religion, dont toutes ses passions s'accommodoient assez, & qu'il avoit succée avec le lait. Enfin il ne put tenir contre l'exemple du Prince de Bungo, & il se disposa sérieusement à consommer cette grande Affaire. Almeyda en donna avis au Pere Cabral, & le pria de venir baptiser le Roi. Le Vice-Provincial quitta tout, & partit pour Arima, mais il arriva encore trop tard; le Roi s'imagina que le Missionnaire ne pourroit pas sitôt sortir du Bungo, & voulut qu'Almeyda le baptisât. La Reine, un Frere & une Sœur du Roi, trois de ses Neveux, & un grand nombre de Gentilshommes & de Seigneurs furent aussi baptisés le même jour, qui fut le huitiéme d'Avril de l'année 1576. Le Roi fut nommé ANDRE' au Baptême.

Son zele pour l'établissement solide de la Religion dans ses Etats.

Il étoit question de voir comment une action d'un si grand éclat seroit reçûë; elle fit à la vérité un grand mouvement dans le Royaume, mais il fut tout à l'avantage de la Religion. Le Pere Cabral & Almeyda se virent bientôt dans le plus grand embarras, où jamais Missionnaires se soient trouvés, tous voulant être instruits & baptisés à la fois; & ils y auroient succombé, si par un bonheur inespéré quatre nouveaux Ouvriers, n'eussent pris Terre sur ces entrefaites au Port de Cochinotzu. C'étoient les Peres ALPHONSE GONZALEZ, CHRISTOPHLE DE LEON, JEAN FRANÇOIS, & ANTOINE LOPEZ. Jamais

De J. C. 1576.

De Syn-Mu. 2239.

ſecours ne vint plus à propos, & avant la fin de l'année on comptoit juſqu'à vingt mille Fidéles dans ce Royaume. Pour revenir au Roi, la premiere choſe, qui l'occupa après ſon Baptéme, ce fut de convertir en Egliſe le principal Temple de ſa Capitale, dont il fit aſſigner les Revenus à la Fabrique, & à l'entretien des Miſſionnaires. Il prit enſuite des meſures pour que la même choſe ſe fît dans les autres Villes de ſon Royaume, & ſeconda ſi bien les Prédicateurs de l'Evangile en tout le reſte, qu'il pouvoit ſe flatter de n'avoir bientôt plus un ſeul Idolâtre dans ſes Etats; mais Dieu content de ſes deſirs, ſe preſſa de le couronner.

Sa mort. Son Succeſſeur proſcrit la Religion & les Miſſionnaires.

Il lui ſurvint tout à coup dans l'Epaule un abcès, qui l'emporta en peu de jours; il n'eut pas même la conſolation de recevoir les Sacrements de l'Egliſe, parce que le Prince ſon Fils aîné, zélé Idolâtre, ou plutôt gouverné par les Bonzes, ne permit à aucun Miſſionnaire, ni à aucun Chrétien de l'approcher. On ajoûte que ce jeune Prince fit tous ſes efforts pour obliger ſon Pere à abjurer le Chriſtianiſme; mais ils furent inutiles, & quoique les Bonzes ayent publié que le Roi avoit adoré les Dieux du Pays dans ces derniers moments, & que pour le perſuader au Peuple, ils lui ayent fait de magnifiques obſéques à leur façon, on a ſçu depuis par une voye certaine, que ce Prince étoit mort en baiſant un Crucifix, qu'il n'avoit jamais été poſſible de lui ôter des Mains. Sa mort arriva le dernier jour de Novembre de l'année 1577, dix-neuf mois après ſon Baptême. Il n'eut pas plutôt rendu les derniers ſoupirs,

De J. C. 1576.

De Syn-Mu. 2235.

que ſon Succeſſeur fit publier un Edit, qui ordonnoit à tous les Docteurs Etrangers de ſortir inceſſamment du Royaume, & aux Chrétiens de retourner au culte des Dieux du Pays; tous les Lieux Saints furent détruits & les Croix abattuës; mais il arriva à cette occaſion une choſe, qui donna beaucoup à penſer aux Infidéles.

Punition de Dieu ſur deux ſacriléges.

Comme on renverſoit une de ces Croix, deux Hommes en prirent chacun une groſſe piéce, pour s'en faire des jattes propres à ſe laver les pieds, diſant que ces objets de l'adoration des Chrétiens n'étoient bons qu'à cela. Peu de jours après leurs Femmes, qui avoient été complices de leur impiété, tomberent dans un Puits, & s'y noyerent; les deux Hommes, qui s'étoient effectivement lavé les Pieds dans leurs nouvelles jattes, eurent bientôt les Jambes toutes couvertes d'ulceres. L'un en mourut ſans ſe reconnoître, l'autre eut recours à la clémence du Dieu, qui le frappoit, fut guéri & reçut le Baptême.

Le Prince Sebaſtien de Bungo, dont la converſion avoit donné lieu à toutes celles, que nous venons de rapporter, continuoit à faire une Guerre implacable à l'Idolâtrie; il s'attira enfin tous les Bonzes du Royaume, qui parlerent d'autant plus haut, qu'ils ſe ſentoient appuyés de la Reine; mais le jeune Prince alla toujours ſon chemin, & le Roi ſon Pere le ſoutint d'une maniere, qui fit juger d'abord à quelques-uns que lui-même n'étoit pas éloigné de l'imiter. On ne ſçut pourtant pas encore trop pendant deux ans que penſer à ce ſujet, vû la façon, dont il ſe comporta

dans deux Affaires, qui survinrent l'une après l'autre dans cette Cour, & qui tinrent pendant tout ce tems là les esprits en suspens sur ce qui en arriveroit.

De J. C. 1576-77.

De Syn Mu. 2236 37.

Le Roi son Pere abdique la Couronne.

Ce Prince, pour se conformer à la coutume du Japon, avoit remis le Gouvernement de ses Etats au Prince JOSCIMON son Fils aîné, & la Reine, qui connoissoit la foiblesse d'esprit de ce nouveau Monarque, se promettoit d'en obtenir tout ce qu'elle voudroit contre la Religion Chrétienne : il se présenta bientôt une occasion, qui lui fit connoître qu'elle ne s'étoit pas tout à fait trompée. Les deux Rois étoient allés pour une partie de Chasse à quatre lieuës de Vosuqui, la Reine résolut de profiter de l'absence du Roi son Epoux, pour faire un coup d'éclat, se tenant fort assurée que son Fils approuveroit tout ce qu'elle auroit fait. Une de ses Filles, à qui elle avoit inspiré toute sa fureur contre le Christianisme, avoit un Page Chrétien nommé ETIENNE, à qui elle ordonna d'aller chercher dans un Temple une Idole, à laquelle elle vouloit faire un sacrifice; Etienne lui dit qu'il ne pouvoit pas obéir à un commandement de cette nature, & ne doutant point qu'un tel refus ne dût lui coûter la vie, il se retira sur le champ dans la Maison des Peres, ausquels il raconta ce qui venoit de lui arriver.

Apparence d'une Persécution dans ce Royaume.

La Princesse & la Reine sa Mere firent en effet beaucoup de bruit, & le jeune Roi étant revenu sur ces entrefaites à Vosuqui, elles lui peignirent la désobéissance du Page avec des couleurs si noires, qu'elles n'eurent pas de peine à lui faire signer un Arrêt de mort

De J. C. 1675-77.

De Syn-Mu. 2236 37.

contre ce jeune Homme. Joſcimon fit même plus, qu'on ne lui demandoit, il proteſta qu'il feroit mourir tous ceux, qui ne retourneroient pas au culte des Dieux du Pays. Cette déclaration cauſa une joye égale parmi les Idolâtres les plus zélés & parmi les Chrétiens; les uns ſe flatterent de voir bientôt le Chriſtianiſme aboli dans le Royaume, les autres croyoient toucher déja à la Couronne du Martyre; mais tous furent trompés dans leur attente.

L'Ancien Roi la fait diſſiper.

Le Pere Cabral crut devoir aller informer Civan de ce qui ſe paſſoit; il le trouva avec le Roi ſon Fils, qui étoit retourné le joindre, & il lui demanda, ſi depuis qu'il avoit abdiqué la Couronne, la Religion Chrétienne étoit proſcrite dans le Bungo? Ce Prince fut ſurpris de cette demande, n'imaginant pas pourquoi on la lui faiſoit, parce qu'on lui avoit caché avec ſoin le deſſein des Princeſſes, & la démarche de ſon Fils: pour toute réponſe, après avoir fait le dénombrement des bienfaits, dont il avoit comblé les Miſſionnaires depuis leur premiere entrée dans ſes Etats, il ajoûta qu'il en avoit reçû le centuple. Il en avoit ſouvent uſé de même, pour calmer les fureurs de la Reine ſon Epouſe, & il n'avoit rien omis ſurtout pour lui perſuader qu'elle devoit au Dieu des Chrétiens le grand nombre d'Enfants, qu'elle avoit eus après pluſieurs années de ſtérilité; mais il n'avoit pû rien gagner ſur ce cœur endurci. Le jeune Roi fut plus docile, ce Prince comprit plus, que ne lui diſoit le Roi ſon Pere, il eut honte de ſa conduite, & promit de révoquer ſes Edits. La Reine ſa Mere eut bien

De J. C. 1577.

De Syn-Mu. 2236.

Histoire d'un Neveu adoptif de la Reine.

de la peine à ne pas faire éclater le dépit, qu'elle en conçut, & ne songea plus qu'à chercher une occasion plus favorable de satisfaire sa haine.

Elle crut l'avoir trouvée environ un an après. Elle avoit un Frere, qui se nommoit CICATONDONO, riche & puissant, & qui avoit, dit-on, trente mille Vassaux, c'est-à-dire, qui pouvoit mettre trente mille Hommes sous les Armes. Ses revenus étoient proportionnés à cette grande puissance, & au rang qu'il tenoit dans la Cour du Roi son Beau-Frere, où il avoit depuis longtems le Commandement des Armées, & le Gouvernement de trois Royaumes. Une chose essentielle manquoit à son bonheur, il n'avoit point de Fils, & il étoit sans espérance d'en avoir jamais. Pour réparer en quelque façon ce malheur, il adopta le Fils d'un CUNGI (*a*), on appelle ainsi ceux, qui composent le Conseil du Dairy; & cet Enfant, qui n'avoit alors que sept ans, l'auroit rendu heureux, si les mauvais conseils, & la conduite violente de la Reine sa Sœur ne l'eussent engagé, malgré sa douceur naturelle, à s'opposer lui-même à son bonheur.

CICATORA(*a*), c'est ainsi qu'on appella le Fils adoptif de Cicatondono, n'eut pas plutôt paru à Vosuqui, que tous les yeux se tournerent sur lui. Sa beauté, sa bonne grace, ses ma-

(*a*) CUNGI, CUNI, ou KUGE; il paroît que c'est le même nom; nous avons vû ailleurs que KUGE est un non générique, que l'on donne à tous ceux, qui composent la Cour du Dairy, & qui tirent leur origine du premier Empereur; on prétend néanmoins que les Cungis sont les Conseillers d'Etat du Dairy.

(*a*) Ou Chicatora.

De J. C. 1537.

De Syn-Mu. 2237.

nieres nobles & aisées, son adresse dans tous les petits exercices, ausquels on commença de bonne heure à l'appliquer, sa facilité à apprendre tout ce qu'on lui enseigna, charmerent toute la Cour : le Roi & la Reine en particulier le trouverent tellement à leur gré, qu'ils résolurent de lui faire épouser une de leurs Filles, & dans cette vûë, ils prirent un très-grand soin de son Education.

Il arriva que, comme les Missionnaires étoient bien venus au Palais, & que le Roi leur rendoit d'assez fréquentes visites, Cicatora s'accoutuma à les voir, & s'attacha fort à eux. Son Pere, non-seulement ne le trouvoit pas mauvais, mais il le menoit lui-même quelquefois chez les Peres, à qui il recommandoit ordinairement de donner à cet Enfant de bons principes de Morale, de lui apprendre à estimer & à pratiquer la vertu, & d'en faire même, s'ils le pouvoient, un bon Chrétien. Ces Religieux, qui trouvoient dans le Fils adoptif de Cicatondono un naturel heureux, & les plus belles inclinations du Monde, n'eurent aucune peine à lui faire goûter notre sainte Loi : tout ce qu'il entendoit dire de nos Mysteres, le touchoit, mais rien ne fit plus d'impression sur son esprit, que la guérison d'une Dame Energumene, que les Bonzes Jammabus avoient inutilement essayé de délivrer, & qu'un pauvre Chrétien délivra en sa présence.

Il prend la résolution de se faire Chrétien.

Il en fut extrêmement frappé, forma dans le moment le dessein d'embrasser une Religion, qui rendoit les Hommes les plus simples & les plus ignorants formidables aux Puissances Infernales, & s'appliqua sérieuse-

nent à s'instruire des véritez Chrétiennes. On s'en apperçut bientôt à la Cour, & comme il avoit déja quatorze ans, & qu'on étoit sur le point de le marier, la premiere chose qu'on fit, fut de lui ôter tout moyen d'avoir aucun commerce avec les Missionnaires; on prit même la précaution de l'enfermer, & on lui déclara, que s'il ne changeoit de résolution, il ne devoit plus compter d'épouser la Princesse, qui lui avoit été promise. Il ne parut pas fort sensible à cette menace, il répondit qu'il lui étoit impossible de ne pas se rendre à la vérité, qui se présentoit à lui sous des traits si lumineux; qu'on pouvoit le renvoyer à Méaco, ou le faire mourir; que l'exil, la mort & les plus affreux tourments ne l'effrayoient point, & que rien au Monde n'étoit capable de lui faire dissimuler ses sentiments sur un sujet de cette importance.

De J. C. 1577.

De Syn-Mu. 2237.

Inutilité des moyens qu'on employe pour l'en détourner.

Cette réponse fut prise pour l'effet d'une ferveur passagere, & la Reine se flatta qu'elle auroit toujours assez d'empire sur l'esprit de son Neveu, pour l'empêcher de rien faire contre ses intentions; elle se trompa. Le Pere Cabral avoit confié l'Instruction de Cicatora à ce jeune Jésuite Japonnois, nommé Jean, qui l'avoit accompagné dans ses courses Apostoliques, & soit que ce Religieux se déguisât, ou qu'il eût gagné quelqu'un des Domestiques de son Prosélyte, il le voyoit souvent. A la fin Cicatondono en fut averti, il fit aussitôt venir son Fils, & fut fort surpris d'apprendre de lui-même qu'il étoit sur le point de se faire Baptiser; il en rendit compte à la Reine, qui en fut outrée; elle dissimula néanmoins d'abord une partie de sa cole-

De J. C. 1577.

De Syn-Mu. 2237.

re, & voulut tenter toutes les voyes de douceur, pour ramener ſon Neveu au culte des Idoles. Rien ne fut épargné de ce qui peut faire impreſſion ſur l'eſprit d'un jeune Homme, mais Dieu fit à Cicatora la grace de triompher d'une ſi dangereuſe attaque.

Aux careſſes ſuccéderent les froideurs, aux froideurs les menaces, & les menaces furent bientôt ſuivies des plus mauvais traitements; tout fut inutile. On envoya enſuite Cicatora ſous bonne Garde, au Royaume de BUYGEN, dont Cicatondono étoit Gouverneur, & on l'y tint enfermé, avec défenſe de le laiſſer parler à aucun Chrétien. Le Pere Cabral trouva pourtant moyen de lui écrire, & de recevoir de ſes Lettres, par leſquelles il eut le plaiſir d'apprendre que l'Eſprit Conſolateur le fortifioit d'en haut. Au bout de quelques mois, la Reine & le Prince ſon Frere, perſuadés qu'à l'âge, où étoit Cicatora, on n'eſt pas capable d'une grande conſtance, ni à l'épreuve d'une longue perſécution, l'envoyerent chercher avec un grand cortége; & dès qu'on ſçut qu'il approchoit de Voſuqui, toute la Cour alla en cavalcade au-devant de lui. On ne lui parla de rien, on ſuppoſoit qu'il étoit changé, & on voulut preſque le lui faire croire à lui-même; mais il eut grand ſoin de perſuader le contraire; il dit nettement, qu'il étoit toujours, & qu'il ne ceſſeroit jamais d'être dans ſes premiers ſentiments.

Son Baptême.

Ce fut véritablement alors, que la Reine entra en fureur, elle fit renfermer ſon Neveu dans une Chambre du Palais, puis elle le fit élargir, & elle eut encore recours aux careſſes, qui furent accompagnées de tout ce

De J. C. 1577.

De Syn-Mu. 2237.

que les Cours des Rois ont de plus séduisant. En un mot, il n'est rien, dont cette Princesse ne s'avisât pour le surprendre, pour le corrompre, ou pour l'intimider; sorte de persécution, où il est rare que la vertu ne succombe point; mais celle du jeune Catéchumene ne n'en fut pas même ébranlée. Enfin, on s'adressa aux Magiciens, mais bien loin de rien gagner par cette voye, Cicatora, qui s'apperçut que l'Enfer se mettoit de la partie, ou qui le craignit, se hâta de recevoir le Baptême. Quoiqu'il fût extrêmement observé, il trouva le moyen d'échapper, & de se rendre à l'Eglise, où le Pere Cabral lui conféra le Sacrement, & le nomma SIMON. Ce fut le vingt-quatriéme d'Avril 1577. & trois jeunes Gens de Condition furent baptisés avec lui. Il n'eut pas plutôt reçu le Caractere d'Enfant de Dieu, que l'Esprit malin, qui depuis quelques jours le tourmentoit fort, & tâchoit à l'effrayer par mille représentations nocturnes, cessa de le molester; mais Cicatondono & la Reine furent au désespoir, lorsqu'ils eurent découvert, qu'il étoit Chrétien.

Sa constance dans les mauvais traitements, qu'on lui fait.

La premiere chose qu'ils firent, fut de l'enfermer de nouveau, & d'ôter d'auprès de lui tous ses Pages & ses Domestiques. Ensuite Cicatondono écrivit au Pere Cabral, que depuis qu'il avoit mis dans la Tête de son Fils d'embrasser la Religion des Européens, il ne trouvoit plus en lui qu'une rébellion continuelle à ses ordres, au lieu de cette douceur & de cette soumission, qui auparavant le lui avoit rendu si aimable; qu'il le prioit de faire réflexion à la qualité de ce jeune Homme, lequel s'avilissoit tous les jours par cent

De J. C. 1577.

De Syn-Mu. 2237.

menuës pratiques de Religion, qui ne sont bonnes que pour le petit Peuple; qu'il faisoit beau voir un Seigneur, destiné aux premiers emplois de l'Etat, se trouver dans une Eglise confondu avec une vile Populace; qu'il devoit être le premier à voir que cela ne convenoit nullement, & qu'il attendoit d'un Homme aussi sage que lui, qu'il engageroit Cicatora à condescendre aux volontez de ceux, qui avoient autorité sur lui. Mais comme ce Seigneur avoit bien senti le peu d'apparence, qu'il y avoit que de telles prieres fussent efficaces, il fit entrevoir au Vice-Provincial ce qu'il avoit à espérer de sa reconnoissance, ou à craindre de son ressentiment, suivant le parti qu'il prendroit.

Le Pere Cabral répondit à cette Lettre, premiérement, que la Religion Chrétienne, bien loin de révolter les Enfants contre leurs Peres, les rendoit au contraire plus respectueux & plus soumis, & qu'il étoit bien assuré, que Cicatora lui obéiroit désormais plus promptement encore, & plus aveuglément, que par le passé, en tout ce qui ne seroit point contre la Loi de Dieu. En second lieu, que de se déclarer ouvertement Adorateur du seul Dieu, qui mérite nos adorations, & d'aller dans ses Temples lui rendre les Hommages souverains, qui lui sont dûs, ne deshonoroit personne; qu'on n'étoit même Grand, qu'à proportion qu'on s'abaissoit devant la Majesté Divine; que Cicatora ne faisoit rien en cela, que ne fissent tous les jours le Prince Sébastien, les Rois de Tosa, de Tamba, de Gotto, le brave Sumitanda, le Héros du Ximo, & quantité des plus grands Seigneurs de la Cour

Impériale, & dans l'Europe un très-grand nombre de Souverains, plus Puiſſants de beaucoup, que tous les Rois, & l'Empereur même du Japon. Enfin il déclara que lui & les ſiens s'eſtimeroient heureux de verſer juſqu'à la derniere goute de leur ſang, pour conſerver à Cicatora les ſentiments, qu'ils avoient tant travaillé à lui inſpirer.

De J. C. 1577. De Syn-Mu. 2237.

Cicatondono reçut fort mal cette réponſe; mais avant que d'en rien témoigner, il tendit à la ſimplicité de ſon Fils un piége, dans lequel le ſaint jeune Homme donna d'abord. Il lui envoya uu Homme affidé, pour lui dire, que le Pere Cabral étoit d'avis; que ſe contentant de conſerver la Foi dans ſon cœur, & de perſévérer dans la réſolution d'en faire une Profeſſion publique, quand il ſeroit le Maître de ſes volontez, il pouvoit la diſſimuler pour quelque tems devant les Hommes, afin d'éviter la ruine du Chriſtianiſme; ſur quoi cet Envoyé le preſſa de lui donner une réponſe prompte & préciſe par écrit. Le Néophyte ſe trouva fort embaraſſé; la droiture de ſon cœur ne s'accommodoit pas d'une feinte, ſurtout dans une affaire de cette importance; mais comme il ne ſe défioit point de celui, qui lui parloit, parce que tout Payen qu'il étoit, il lui avoit toujours paru fort attaché à ſa Perſonne, & qu'il s'en étoit ſouvent ſervi avec ſuccès pour entretenir un Commerce réglé avec le Pere Cabral; il lui donna enfin un Billet, par lequel il promettoit à ſon Pere de ne plus contredire ſes volontez, & de lui être ſoumis en tout.

Fermeté du Pere Cabral.

Cet écrit cauſa une grande joye à la Cour, & fut un vrai triomphe pour les Infidéles; mais

De J. C. 1577.

De Syn-Mu. 2237.

il dura peu. Cicatora reconnut bientôt la supercherie, qu'on lui avoit faite, & pria le Pere Cabral de lui marquer ce qu'il devoit faire pour expier sa faute, protestant, qu'il n'y avoit rien, à quoi il ne fût disposé pour cela. Le Pere lui manda, qu'il falloit que, sans tarder, il retractât ce qu'il avoit écrit, & qu'il fit une Profession publique de sa Foi, sans se mettre en peine de suites. Il obéit sur le champ, & il écrivit à son Pere, qu'il étoit Chrétien, qu'il n'avoit pas cessé un moment de l'être, & qu'il le seroit toujours, lui en dût-il coûter la vie. Cicatondono ne se possèda plus après avoir lû cette Lettre; & dans le premier mouvement de sa colere, il ordonna qu'on tuât le Pere Cabral, & le Pere Froez, qui étoit depuis peu à Vosuqui; qu'on mît en pieces le jeune Jésuite, qui avoit instruit son Fils, qu'on fit main basse sur tous les Chrétiens, & qu'on réduisît leur Eglise en cendres. Il envoya même avertir le Vice-Provincial que c'étoit là sa derniere résolution, & que sûrement il se vengeroit sur lui & les siens, de la perte de son Fils, dont ils étoient les Auteurs. Le P. Cabral reçut cet avis, sans en paroître fort émû. » Vous pou» vez assurer le Prince, dit-il à ceux, qui le » lui donnerent, que notre chagrin est de » n'avoir qu'une vie à donner pour une si » belle cause; & que quand il lui prendra » envie d'en venir à l'exécution de ses mena» ces, il nous trouvera sans défense.

La persécution plus vive que jamais. Conduite foible de l'Ancien Roi.

Le Prince Sébastien étoit témoin de toutes ces scenes, mais il n'y pouvoit pas remédier; les deux Rois étoient absens; la Reine sa Mere, Femme impérieuse, & que le Roi même son Epoux craignoit souvent d'irriter, l'avoit chassé de

De J. C. 1577.
De Syn Mu. 2237.

chez elle, & son Oncle ne gardoit plus avec lui aucune mesure; jusques-là, qu'ayant un jour rencontré un de ses Pages, qui portoit une Lettre de sa part à Cicatora, il la lui prit, & le menaça de le tuer, s'il s'avisoit jamais de se charger de pareilles commissions. D'un autre côté, le Pere Cabral ayant fait avertir les deux Rois de tout ce qui se passoit, Civan se trouva un peu embarassé; il craignoit son Beau-Frere, qui étoit fort Puissant, & avoit tous les Ministres des Dieux à sa disposition. Joscimon n'aimoit pas la Religion Chrétienne; mais par déférence pour son Pere, il dissimuloit ses sentiments; il fit néanmoins prier son Oncle, de ne pas porter plus loin son ressentiment, & Civan crut que cette démarche de son Fils suffiroit pour remettre la tranquilité dans la Cour de Vosuqui; mais comme on se défioit beaucoup de sa fermeté, lorsqu'il s'agissoit de s'opposer aux volontez de la Reine, & que d'ailleurs il ne se méloit plus des affaires, la Lettre de son Fils ne parut pas avoir produit un grand effet, & on ne crut pas les Missionnaires fort en sûreté.

Ferveur des Chrétiens, & leur ardeur pour le Martyre.

Les choses allerent même si loin, que quelques Seigneurs Chrétiens s'enfermerent dans leur Maison, résolus de les défendre au péril de leur vie, si on vouloit entreprendre de leur faire violence. Le Pere Cabral fit tout ce qu'il put pour les engager à s'en retourner chez eux; il leur représenta que la cause de Dieu ne se défendoit point par les Armes; que d'une querelle, qui lui étoit personnelle, ou qui n'intéressoit du moins, que le peu qu'ils étoient d'Etrangers dans le Royaume, ils en alloient faire une Guerre Civile; & que pour vouloir

De J. C. 1577.
Le Syn-Mu. 2237.

ſauver deux ou trois pauvres Religieux, qui ſeroient bientôt remplacés, ils expoſoient toute une nombreuſe Chrétienté aux derniers malheurs. Ils répondirent, qu'il s'agiſſoit de l'honneur de la Religion, & d'empêcher qu'elle ne reçût un affront dans la Perſonne de ſes Miniſtres, & qu'ils ſe croiroient eux-mêmes deshonorés pour toujours, s'ils le ſouffroient : qu'au reſte, ſi l'injuſtice prévaloit, & qu'il leur arrivât de perdre la vie en combattant pour les Autels & pour leurs Paſteurs, ils en feroient avec joye le ſacrifice.

Le Vice-Provincial, qui les vit fermes dans leur réſolution, & qui ne doutoit point que Cicatondono ne pouſſât les choſes aux dernieres extrémitez, fit un Ballot des Vaſes ſacrés, & des Ornemens de l'Egliſe, & les voulut envoyer au Pere Monti, qui étoit à Fucheo ; mais il ne trouva pas un ſeul Chrétien, qui voulût les porter, chacun craignant de perdre la Couronne du Martyre, s'il ſortoit de Voſuqui. Il pria un Gentilhomme de s'en charger, & celui-ci le porta à ſa Femme, à qui il ordonna de le garder elle-même : elle lui dit, qu'il avoit bonne grace de la laiſſer ainſi au Bagage, tandis qu'il alloit combattre & mourir pour Dieu. Les Filles de Chambre, à qui l'un & l'autre s'adreſſerent enſuite, en dirent autant, & il fallut porter ce précieux dépôt chez un Payen, honnête Homme, qui en répondit.

Sur le ſoir on ferma l'Egliſe, où il n'y avoit encore que les Gentilshommes, dont j'ai parlé, avec le P. Cabral, le Pere Froez, deux jeunes Jéſuites Japonnois, & quelques Catéchiſtes. Comme ils étoient tous en priere, ils entendi-

De J. C. 1577. De Syn-Mu. 2237.

rent tout-à-coup un grand bruit à la Porte : chacun se leve, les Gentilshommes prennent leurs Armes ; on ouvre, & l'on est fort surpris de voir une troupe de Femmes de qualité avec leurs Suivantes, qui venoient, disoient-elles, pour mourir avec leurs Peres en JESUS-CHRIST. Il y en avoit une entr'autres, qui appréhendant que ses Parens ne l'arrêtassent, s'ils la voyoient sortir à une heure indue, avoit percé une muraille, (*a*) pour se rendre à l'Eglise par des chemins détournés. Les Femmes Chrétiennes ayant donné cet exemple, il fut bientôt suivi de tous les Fidéles, non-seulement de Vosuqui, mais encore de tout le Pays d'alentour. On les voyoit arriver par troupes des extrémités du Roïaume ; & quand on leur demandoit ce qui les menoit à Vosuqui, ils répondoient, qu'ils y alloient mourir pour la Foi.

L'Ancien Roi continue à mollir.

Ce qu'il y avoit de plus étonnant en tout ceci, c'étoit l'inaction du Roi Civan, qui se contentoit de menacer de loin, & de dire en général qu'il ne souffriroit pas, qu'on entreprît, ni sur les Missionnaires, ni sur les Chrétiens. Il avoit même voulu dès le commencement persuader à Cicatora d'obéir à son Pere ; & l'on prétend, qu'il fut d'avis, que le P. Cabral s'éloignât pour quelque tems, & qu'il écrivit à son Neveu que c'étoit le seul moyen de tout pacifier ; mais il en reçut, ajoûte-t-on, une réponse, qui lui fit sentir combien cette conduite étoit peu digne de lui, & qui le rendit un peu plus ferme. Il s'expliqua alors de maniere à persuader, qu'il alloit par un coup

(*a*) Il faut se souvenir que ces murailles ne sont ordinairement que des Cloisons ; avec un enduit fort mince de Plâtre, de Terre, ou de Ciment.

De J. C. 1577.

De Syn-Mu. 2237.

d'autorité faire cesser cette persécution : il dit, qu'il ne croyoit pas que son Beau Frere en vint jamais a aucune violence contre les Peres ; mais que s'il s'avisoit d'aller par voye de fait, il auroit à faire à lui. Cicatondono, & la Reine sa Sœur n'en rabattirent pourtant rien de la hauteur, avec laquelle ils avoient commencé d'agir, & le Roi parut encore mollir ; il manda au P. Cabral, qu'il lui conseilloit de ne point différer, & d'avancer même un peu le voyage, qu'il devoit faire dans le Figen, d'y mener avec lui le jeune Religieux, qui avoit instruit Cicatora, rien n'étant plus propre que cette retraite, à calmer un orage, dont il sçavoit que la Reine étoit le principal Auteur ; qu'il étoit bien résolu de répudier cette Princesse, mais qu'il avoit encore des ménagements à garder, avant que d'en venir jusques-là.

Plusieurs Idolâtres touches de la fermete des Chrétiens, conçoivent une grande estime de leur Religion.

D'autre part, le Prince Sébastien, qui avoit trouvé le moyen de s'aboucher avec Cicatora, & lui avoit promis de ne jamais séparer ses interêts des siens, fit parler à son Oncle sur un ton, qui fit comprendre à ce Seigneur, qu'il n'auroit pas aussi bon marché des Chrétiens, qu'il se l'étoit imaginé. Cependant l'Eglise & la Maison des Missionnaires ne se désemplissoient point ; les Dames, qui ne pouvoient y rester avec bienséance parmi tant de Monde, furent longtems sans pouvoir se résoudre à retourner chez elles, & demeurerent plusieurs jours assemblées dans le voisinage, chez une Niéce de la Reine, jeune Princesse, qui dans cette Troupe d'Héroïnes, se distinguoit autant par sa ferveur & le désir qu'elle avoit du Martyre, qu'elle étoit au-dessus des autres par sa naissance. Il faut avoüer que

grand mouvement fit beaucoup d'honneur à la Religion Chrétienne ; les Japonnois, ainsi que nous l'avons observé plusieurs fois, n'estimant rien tant, que cette grandeur d'Ame, qui marque un grand mépris de la Vie ; & comme ce Peuple passe aisément de l'estime à l'imitation, on vit alors quantité d'Idolâtres prendre le parti des Fidéles, & demander le Baptême, sans en apporter d'autre raison que celle-ci : *Une Religion, qui inspire tant de courage, ne sçauroit être fausse.*

De J. C. 1577.

De Syn-Mu. 2237.

Les Bonzes tâchent d'intimider & d'aigrir les deux Rois.

La Reine & son Frere ne vouloient pourtant pas avoir le démenti de cette affaire ; & comme ils sçavoient profiter de tout, ils firent semblant de craindre que ce concours de Chrétiens de toutes les parties du Royaume, & ces Assemblées nocturnes, qui continuoient, ne dégénérassent en sédition. Ils firent plus ; car ils manderent aux deux Rois, qu'il y avoit une Conspiration formée contre leur vie par les Chrétiens, qui ne vouloient plus de Souverains d'une autre Religion que de la leur ; que le Prince Sébastien & Cicatora étoient à la tête de ce complot, & que la résolution étoit prise de mettre l'un des deux sur le Thrône.

Le Pere Cabral écrit à l'Ancien Roi, qui fait enfin cesser la Persecution,

Cette intrigue ne put être si secrete, que le Pere Cabral n'en eût le vent, & ne fût assez à tems pour prendre ses mesures. Il écrivit a Civan, pour l'instruire de tout : le Prince Sébastien écrivit aussi de son côté au Roi son Pere, & ce Monarque choqué qu'on eût poussé si loin les choses, quoiqu'il eût assez déclaré ses intentions, gagna enfin sur lui de mander à la Reine & à son Beau-Frere, que depuis vingt-sept ans, qu'il connoissoit les Docteurs Européens, & qu'il avoit des Chrétiens dans ses

De J. C. 1577.

De Syn-Mu, 2237.

Etats, il ne les avoit jamais reconnu, ni brouillons, ni Rebelles, qu'il les avoit toujours au contraire trouvé pleins de zéle, & d'une fidélité à toute épreuve ; qu'il se tenoit bien assûré qu'ils n'avoient pas changés, & qu'il ne vouloit pas non plus changer à leur égard; que s'il avoit pris hautement la protection de tous ceux, qui dans les autres Royaumes étoient persécutés pour leur Religion, à plus forte raison le feroit-il pour ceux, qui avoient été ses Sujets ; & que si son Beau-Frere chassoit de chez lui son Fils Adoptif, parce qu'il étoit Chrétien, par cette raison là même, il le recevroit dans son Palais, & le mettroit au nombre de ses propres Enfans. Enfin, que si la Reine persistoit à vouloir perdre des Gens, qu'il aimoit, & qu'il estimoit, il pourroit prendre un parti, qui la mettroit hors d'état d'en venir à bout, & qui la feroit repentir de son peu de complaisance pour lui.

La Reine-Mere paroît possédée du Démon.

Il écrivit ensuite au Pere Cabral une Lettre remplie de témoignagnes les plus sinceres d'estime & d'amitié, & cette maniere ferme eut enfin son effet : à quoi ne contribua pas peu une maladie fort douloureuse, & fort extraordinaire, dont la Reine fut attaquée sur ces entrefaites. On fut assez longtems sans connoître la nature de son mal ; mais on crut enfin qu'elle étoit possédée du Démon. Les Bonzes, pour cacher un accident, dont ils craignoient que les Chrétiens ne triomphassent, entreprirent de prouver qu'il n'y avoit rien que de naturel dans ce que souffroit cette Princesse. Mais les Médecins les démentirent, & déclarerent qu'il n'y avoit point de remedes humains contre le mal de la Reine. Elle-même se trahit,

& se montra dans des situations, qui ne laisserent aucun doute sur son état. On fit tout ce qu'on put, pour la tenir renfermée, mais inutilement, & bien-tôt toute la Ville fut persuadée que la Possession de cette implacable Ennemie du nom Chrétien étoit réelle.

De J. C. 1577. De Syn Mu. 2237.

Autre marque de la colere du Ciel contre les Persécuteurs.

La Reine de Bungo avoit une Sœur, qui entroit dans tous ses sentimens ; Dieu lui fit aussi sentir la pesanteur de son bras. Le feu prit à son Palais, sans qu'on ait jamais pû découvrir, par où, ni comment cela étoit arrivé. Il n'y eut personne, qui ne reconnût, que c'étoit une punition du Ciel sur cette Princesse, à qui il n'avoit pas tenu, qu'on ne brûlât l'Eglise des Chrétiens ; & ce qui confirma tout le Monde dans cette pensée, c'est que tous les Appartements qu'occupoit la Princesse, ayant été consumez, le feu s'arrêta tout à coup à ceux du Prince Sébastien, qui logeoit alors chez sa Tante.

La persécution cesse.

Tant de marques de l'indignation du Ciel toucherent enfin la Reine ; elle promit de ne plus molester les Fidéles, & fut délivrée du malin Esprit, qui la tourmentoit. Quant à Cicatondono, comme il n'agissoit guéres que par le mouvement de sa Sœur, il ne fut pas difficile à appaiser, dès que la Reine cessa de faire du bruit. Les deux Rois revinrent peu de tems après à Vosuqui, & on ne parla plus de rien. Cicatora eut liberté entiere de faire une profession ouverte de sa Religion : mais l'on fut fort étonné de le voir sortir de sa Retraite dans un état à faire juger qu'on lui avoit souvent refusé le nécessaire. Le Prince Sébastien & lui se jurerent une amitié éternelle, mais le Roi leur fit dire de modérer

De J. C. 1577.

De Syn Mu. 2237.

un peu la vivacité de leur zéle, & de ne rien faire, qui pût offenser, ni la Reine, ni son Frere, qui venoit de recevoir de très-bonne grace son Fils dans sa Maison.

Arrivée de douze Jésuites au Japon. Etablissement d'un Noviciat à Vosuqui.

Peu de jours après le Pere Cabral partit pour Nangazaqui, où il étoit à peine arrivé, qu'il apprit que le Pere Balthazar Lopez, envoyé quelques années auparavant aux Indes pour représenter les besoins, que le Japon avoit d'Ouvriers, étoit débarqué à Cochinotzu le quatriéme de Juillet avec douze autres Jésuites, parmi lesquels, il n'y en avoit que cinq, qui ne fussent pas Prêtres. Il donna sur le champ à chacun sa Mission, & comme on lui demandoit de toutes parts des Ouvriers, il se trouva bientôt qu'il ne lui en restoit pas un seul, dont il pût disposer. Cela lui fit hâter l'exécution d'un dessein, qu'il méditoit depuis quelque tems. C'étoit de changer la Maison de Fucheo en Collége & celle de Vosuqui en Noviciat, d'autant plus, qu'il se présentoit assez souvent des Portugais, pour entrer dans la Compagnie; car pour ce qui est des Japonnois, nous verrons dans peu que le Vice-Provincial n'étoit pas d'avis qu'on les tirât sitôt du rang de simples Catéchistes

Le Roi d'Arima souhaite d'avoir des Missionnaires.

Comme il venoit d'apprendre que le Roi d'Arima, à la persuasion du Prince d'Omura son Oncle, avoit changé de sentiment à l'égard du Christianisme, & souhaitoit d'avoir des Missionnaires dans ses Etats, il jugea à propos de lui rendre une visite, & non-seulement il en fut bien reçu, mais ce Prince lui fit de grandes excuses de tout ce qui s'étoit passé depuis la mort du Roi son Pere, ce qui engagea le Vice-Provincial à laisser deux

de ses Religieux à Cochinotzu. Il envoya aussi le P. Antoine Lopez & Louis Almeyda dans le Royaume de Saxuma, où Michel Vaz avoit fait une excursion l'année précédente, & où le Roi demandoit avec instance des Missionnaires. Ce n'étoit pourtant encore que l'intérêt, qui faisoit agir ce Prince ; les Bonzes de son Royaume, où plusieurs de ceux d'Omura s'étoient retirés, étoient puissants, ils s'opposerent ouvertement au progrès de l'Evangile, & la Cour les laissa faire: ainsi tout le fruit du Voyage des deux Missionnaires se borna à consoler & à fortifier un petit nombre de Fidéles, que les Ennemis de la Foi n'y laissoient pas fort tranquilles.

De J.C. 1573.

De Syn-Mu. 2232.

Zele du Prince de Gotto.

La Principauté d'Omura étoit dès-lors presque toute Chrétienne, & il y avoit tout lieu d'espérer qu'il en seroit bientôt de même du Royaume de Gotto. Nous avons vû qu'au moment, que le Prince Louis avoit été régénéré dans les eaux du Baptême, il s'étoit proposé de procurer le même bonheur à tout le Royaume. Il avoit commencé à y travailler en personne d'une maniere, qui auroit illustré l'Apostolat du plus laborieux Missionnaire ; on le voyoit sans cesse aller de Bourgade en Bourgade, parcourir les Montagnes & les Bois, pénétrer dans les plus inaccessibles retraites, tantôt pour assister un Moribond, ou pour ensevelir un Mort, tantôt pour baptiser les Adultes, instruire les Prosélytes, exhorter les Infidéles, faire le Catéchisme aux Enfants, & les Prieres publiques partout, où il se trouvoit. Rien ne lui paroissoit petit, lorsqu'il s'agissoit de gagner une Ame à Jésus-Christ : aussi ne rencontroit-il nulle part

De J. C. 1577.

De Syn Mu. 2237.

aucun obſtacle ; ces Inſulaires accoutumés à regarder leurs Souverains, comme des Divinitez bien plus inabordables, que les Dieux mêmes, qu'ils adoroient, ne pouvant réſiſter aux diſcours pleins de bonté &, d'onction de ce vertueux Prince, & ſe trouvant même déja convertis par ſes exemples, avant qu'il leur parlât. Le Roi ſon Pere fut preſque le ſeul, auprès duquel il travailla infructueuſement, & ce Malheureux Prince n'apporta jamais d'autre raiſon, pour ne ſe pas rendre à la vérité connuë, ſinon qu'il étoit trop vieux pour changer de Religion. Il tomba enfin Malade, & le Prince ſon Fils, qui ne déſeſpéroit pas encore de le gagner, fit venir de Firando un jeune Jéſuite nommé ARIAZ SANCHEZ, pour le ſeconder ; mais le Miſſionnaire arriva trop tard ; il trouva le Roi mort, & le Prince inconſolable de n'avoir pas pû procurer la vie de l'Ame à celui de qui il tenoit le jour.

Le Voyage de Sanchez ne fut pourtant pas inutile pour les Iſles du Gotto. Il y en a une plus avancée que les autres vers le Firando, dont les Habitants gagnoient leur vie à faire du Sel, & le Prince s'étoit tranſporté lui-même dans leur Iſle, pour travailler à leur converſion ; elle étoit déja bien avancée, lorſque le Prince fut obligé d'interrompre ſes Travaux Apoſtoliques, pour aller rendre les derniers devoirs au Roi ſon Pere, qu'il apprit être dangereuſement Malade, & qui expira en effet peu de jours après entre ſes Mains. Il retourna auſſitôt dans ſon Iſle, & y mena Sanchez, qui eut le bonheur de baptiſer tout ce qui y reſtoit d'Idolâtres. Je paſſe pluſieurs circonſtances de cette converſion, où il y a

beaucoup de ce merveilleux, qui ſeroit aujourd'hui du goût de peu de Perſonnes.

De J. C. 1577.

D Syn-Mu. 2237.

Ceci ſe paſſoit en 1576. L'année ſuivante le P. de Figheredo fut envoyé dans le Royaume de Gotto, où il ne demeura que quatre ou cinq mois ; auſſi ce Royaume n'avoit-il pas un beſoin ſi preſſant de Miſſionnaires, parce que les ſoins du Gouvernement n'empêchoient point le nouveau Roi de donner ſa principale attention au ſalut de ſes Sujets. Il lui reſtoit bien peu de choſe à faire, pour achever l'entiere réduction de ſes Etats ſous le joug de la Foi, lorſqu'après trois ans de Régne Dieu l'appella, pour lui faire porter dans le Ciel une Couronne beaucoup plus précieuſe, que celle qu'il portoit ſur la Terre. Il mourut en 1579, laiſſant un Fils en bas âge déja baptiſé, & de même nom que lui. Un de ſes Freres, Idolâtre zélé, prit en Main la tutelle du jeune Prince, & la Régence du Royaume. Les choſes alors changerent entiérement de face. Il ne fut pas difficile au Régent d'uſurper la Couronne ſur un Enfant, qui n'avoit point d'appui : mais comme le jeune Prince, héritier des vertus, encore plus que de la Couronne de ſon Pere, demeura fidéle aux promeſſes de ſon Baptême ; le Seigneur le fit dans la ſuite remonter ſur le Trône qui lui appartenoit. Il eſt vrai que tout le tems, que régna l'Uſurpateur, la Chrétienté du Gotto perſécutée ſans relâche, & n'ayant pû avoir aucun ſecours de la part des Miſſionnaires, ſe trouva à la fin extrêmement diminuée.

Mort du nouveau Roi. Un de ſes Freres uſurpe la Couronne ſur ſon Neveu.

Telle étoit pendant les années 1575, 1576, & 1577, la ſituation du Chriſtianiſme dans le

Zele de Tacayama & de

De J. C. 1575-77.

De Syn-Mu. 2235-37.

Juste Ucondono son Fils.

Ximo. Il ne fleurissoit pas moins dans la Capitale de l'Empire, & dans les Provinces Voisines, par le crédit que lui donnoit la faveur constante de Nobunanga, qui continuoit aussi de persécuter les Bonzes à toute outrance, & par le zéle de quelques Seigneurs, parmi lesquels se distinguoient toujours le brave & vertueux Tacayama, & à son exemple Juste Ucondono son Fils. Toute l'occupation du Pere étoit de faire des Prosélytes, & le premier jour de l'année 1575. on compta jusqu'à soixante-dix Gentilshommes, qu'il avoit amenés au P. Froez, pour être baptisés, & qui se trouverent parfaitement instruits; peu de jours après, il en amena encore trente-cinq, & l'on ne peut dire jusqu'où alloit son attention à profiter de tout ce qui pouvoit contribuer à avancer l'œuvre de Dieu. Bientôt même il ne put se résoudre à partager ses soins entre Dieu, & le Monde, & pour n'avoir plus rien, qui l'empêchât de se consacrer tout entier à la propagation & à l'affermissement de la Foi, il se déchargea du Gouvernement de son petit Etat sur son Fils, se retira auprès d'une Eglise, qu'il avoit fait bâtir avec une grande magnificence, & n'y voulut plus entendre parler, que de ce qui concernoit le Service de Dieu.

Quand il n'avoit point chez lui de Missionnaire, il en faisoit lui-même toutes les fonctions, qui pouvoient lui convenir. Il présidoit aux Prieres & aux Exercices de Pénitence, qui se faisoient toujours en commun, & tous les ans il choisissoit parmi les principaux Chrétiens quatre des plus distingués par leur vertu, & les chargeoit de veiller à ce que les Infidéles fussent instruits, les Pauvres secou-

rus, les Malades visités & soulagés dans leurs besoins spirituels & temporels; les Morts ensevelis; qu'on exerçât l'hospitalité envers les Etrangers; en un mot qu'on n'omît rien de toutes les bonnes œuvres, qui se présentoient à faire. Lui-même étoit de tout, & par son affabilité il s'étoit tellement attaché les cœurs, qu'il n'y avoit personne, qui ne le regardât comme son Pere. Il avoit coutume de dire à la Princesse Marie son Epouse, pour l'engager à entrer toujours, comme elle faisoit, dans toutes ses vûës, qu'il n'y avoit point de vraye vertu dans le Christianisme, qui ne fût accompagnée d'une charité tendre & compatissante envers les Malheureux; mais ses soins les plus empressés étoient pour les Veuves & les Enfants de ceux, qui étoient morts à son service; & il est vrai de dire, qu'ils retrouvoient en lui toute la tendresse d'un Pere & d'un Epoux. Enfin il n'y avoit rien, dont il ne s'avisât, pour mettre en honneur & en crédit la Religion Chrétienne, surtout pour gagner les Bonzes à Jesus-Christ, & il en gagna effectivement un grand nombre.

Plusieurs autres Seigneurs travailloient avec le même zéle & le même succès dans leurs Terres, & les Missionnaires pouvoient à peine siffire à baptiser ceux, qui se présentoient, & à leur administrer les autres Sacrements de l'Eglise. Sur la fin de l'année 1576. le Vice-Provincial apprit que le Pere Froez succomboit sous le poids du travail, & il envoya le Pere Jean Lopez pour le relever. Ce Missionnaire arriva à Méaco le premier jour de l'année 1577. & le Pere Froez en partit aussitôt pour le Bungo, où il fut témoin de

De J. C 1578.

De Syn-Mu, 2238.

Le Roi de Saxuma s'empare du Royaume de Fiunga.

tout ce qui se passa au sujet de la conversion de Cicatora, dont nous allons reprendre l'Histoire.

Quoique Civan, Roi de Bungo, eût déja mis le Prince Joscimon son Fils Aîné sur le Trône, il n'en étoit pas encore descendu lui-même: il y étoit resté pour y établir son Successeur, & le former au grand art de régner. Enfin l'an de Notre-Seigneur 1578. il résolut de se retirer; mais deux choses lui firent encore différer de quelque tems l'exécution de ce dessein. La premiere fut la mort du Roi de FIUNGA son Gendre, ou plutôt les suites qu'elle eut. Ce Prince avoit laissé deux Fils en bas âge: le Roi de Saxuma, qui avoit des prétentions sur le Fiunga, crut l'occasion favorable pour les faire valoir; il leva une Armée avec cette promptitude, qu'on ne voit guéres qu'au Japon, & fondit si brusquement sur ce Royaume, que la Reine surprise eut à peine le tems de se sauver avec ses Enfants chez le Roi son Pere. Civan la reçut comme une Fille, qu'il chérissoit, & comme une Reine malheureuse, dont la disgrace intéressoit également sa gloire & sa tendresse; mais il fut bien-aise de laisser à son Fils tout l'honneur de la venger. Il crut sans doute, que ce Prince ne pouvoit pas commencer plus heureusement à régner, qu'en rétablissant sur le Trône un Roi, qu'on en avoit injustement chassé, & qui le touchoit de si près.

Le jeune Roi de Bungo le recouvre, & ne le rend pas à son Neveu, qui en avoit été dépouillé.

Ce ne fut pourtant pas le parti que prit Joscimon, il traita avec sa Sœur d'un échange des droits de ses Enfants à la Couronne de Fiunga contre des Terres, qu'il offrit de lui céder en toute propriété; & l'y ayant fait

De J. C. 1578.
De Syn-Mu. 2238.

conſentir ſans peine, il leva une Armée de ſoixante mille Hommes, & la conduiſit dans le Fiunga. Ce Royaume eſt diviſé en deux parties égales par une belle & large Riviere, qui coule au travers d'un Pays uni, & un des plus délicieux du Japon. L'approche des Bungois obligea d'abord le Roi de Saxuma, qui n'avoit pas aſſez de Troupes, pour tenir contre tant de forces, de ſe retirer au-delà de la Riviere, mais Joſcimon l'ayant paſſée, le Saxuman ſe vit contraint de lui abandonner abſolument toute ſa Conquête.

Nouvelle Perſécution contre Cicatora de la part de ſon Pere & de la Reine de Bungo. Sa conſtance.

Une ſi glorieuſe Expédition combla de joye le vieux Roi de Bungo, il voulut viſiter en Perſonne le nouveau Royaume, que ſon Fils venoit d'acquérir, & il trouv ale Pays ſi charmant, & ſurtout un Canton appellé CUCHIMOCHI, qu'il le choiſit pour le Lieu de la retraite, qu'il méditoit; mais une autre choſe l'empêchoit encore de quitter la Cour, & de remettre toute ſon autorité entre les mains de ſon Fils. Il vouloit auparavant voir conſommer l'affaire du Mariage de Cicatora avec celle de ſes Filles, qui avoit été promiſe à ce jeune Seigneur. Il en fit la propoſition à la Reine, qui ſentant renaître dans ce moment toute ſa haine contre les Chrétiens, déclara qu'elle ne conſentiroit jamais à cette Alliance. Le Roi, qui étoit fort las des hauteurs de cette impérieuſe Princeſſe; & qui avoit ſon deſſein, ne répliqua rien: ſon ſilence fit croire à la Reine, qu'il n'avoit pas fort à cœur ce qu'il avoit propoſé & elle engagea ſon Frere à pouſſer à bout Cicatora, s'il ne changeoit de Religion. Cicatondono entra ſans peine dans les vûës de ſa Sœur, Il n'omit rien pour gagner, pour ſur-

De J. C. 1578.

De Syn Mu. 2238.

prendre, pour intimider ſon Fils; il le careſſa, il le menaça, il le maltraita; la Reine ſe joignit à lui, & jamais la conſtance Chrétienne ne fut miſe à de plus rudes & de plus dangéreuſes épreuves. Cicatora triompha de tout; enfin ſon Pere le chaſſa de chez lui.

Le Roi répudie ſa Femme, & en épouſe une autre.

Le ſaint jeune Homme ravi d'avoir perdu ſa Fortune pour la cauſe de Dieu, ſe retira chez les Miſſionnaires, & avec un contentement, qui étoit peint ſur ſon viſage, il leur dit, que n'ayant plus de Pere, il venoit ſe jetter entre les bras de l'Egliſe ſa Mere. Le Roi Civan fut bientôt informé de ce qui ſe paſſoit, mais il ne fit pas ſemblant de l'être, & il envoya dire en ſecret aux Jéſuites de Voſuqui de garder Cicatora dans leur Maiſon de Fucheo. Cette indifférence affectée trompa la Reine & ſon Frere. Ils crurent n'avoir rien à craindre du reſſentiment du Roi, mais ils eurent bientôt tout lieu de ſe repentir de n'avoir pas aſſez étudié ſes ſentiments & ſes inclinations. Lorſqu'on y penſoit le moins, Civan épouſa une Dame de qualité, dont le Prince Sébaſtien avoit épouſé la Fille, il fit dire en même tems à la Reine, qu'elle eût à ſe retirer chez ſon Frere, & que ſa place étoit priſe par une autre, qui n'abuſeroit pas, comme elle avoit fait, de ſon rang, & de la confiance de ſon Epoux & de ſon Roi.

Baptême de la nouvelle Reine.

Cet ordre fut pour la Reine un coup de foudre, & la jetta dans des accès de fureur ſi violents, qu'on fut obligé de la garder à vûë pour l'empêcher de ſe poignarder. Ce grand événement ſurprit bien du Monde; mais ce qui donna encore plus à penſer, c'eſt que la nouvelle Reine, & la Princeſſe ſa Fille étoient toutes

De J. C. 1578.

De Syn Mu. 2238.

deux Catéchuménes, & que le Roi écrivit peu de jours après au Pere Cabral de lui envoyer ce jeune Jésuite Japonnois, nommé Jean, dont nous avons si souvent parlé, & à qui ce Prince ordonna de faire tous les jours des Instructions publiques dans le Palais. On remarqua même qu'il ne perdoit aucunes de ces Instructions, qu'il y apportoit une attention infinie, & qu'il paroissoit souvent rêveur, & comme un Homme, qui médite un grand dessein. Un jour, qu'on avoit expliqué aux Princesses la Passion de Notre-Seigneur, le Roi s'approchant de la Reine, lui dit assez haut: *Voilà, Madame, ce que je trouve de plus grand & de plus incompréhensible dans cette Religion; mais il faut captiver son esprit, & soumettre son jugement: ce seroit une extrême folie, que de rejetter comme faux tout ce qu'on ne comprend pas.* Les Princesses furent enfin baptisées. Le Roi fut présent à cette action, & fit serment, quand la Cérémonie fut achevée, de n'avoir jamais d'autre Epouse que la Reine.

Baptême du Roi.

On s'apperçut peu de tems après qu'il jeûnoit tous les Vendredis & les Samedis, & que chaque jour il récitoit le Rosaire; on sçut encore, qu'étant un jour entré dans son Cabinet, il en avoit tiré deux petites Idoles, qu'il estimoit infiniment, dont l'une représentoit Xaca, & l'autre un de ses Disciples, & qu'après les avoir considérées quelque tems avec beaucoup d'attention, il les avoit fait jetter à la Mer. On ne douta plus alors que ce Prince ne fût sur le point de se déclarer Chrétien, & son Baptême, qui suivit de près, ne surprit personne. Ce fut le vingt-huitiéme d'Août, de l'année 1578. que Civan fut solemnellement mis au nombre

De J. C. 1578.

De Syn-Mu. 2238.

des Chrétiens par le Pere Cabral, environ dans la cinquantieme année de son age. En l'honneur du Pere Xavier, il voulut qu'on lui donnât le nom de FRANÇOIS, il entendit ensuite la Messe, & resta à dîner avec les Peres.

Son éminente sainteté.

Au reste on peut dire de ce Prince, ce qui a été dit de saint Augustin, sous les auspices duquel il reçut le Sacrement de la Régénération, qu'en faisant profession du Christianisme, il l'avoit faite de la perfection Chrétienne. En effet il prit dès le même instant une si forte résolution de regagner par sa ferveur le tems, que ses irrésolutions lui avoient fait perdre; qu'il parut tout à coup changé en une autre Homme, & qu'il tint exactement la parole, qu'il avoit donnée peu de jours après le Baptême de la Reine à ce jeune Missionnaire, qui avoit été chargé d'instruire cette Princesse: car ayant pris ce Religieux en particulier, il lui parla confidemment de la sorte.

» Je ne sçai pas trop ce que pensent de moi
» les Chrétiens, & surtout les Peres de la
» Compagnie, ils me regardent peut-être
» comme un Homme, qui ne sçait à quoi
» se résoudre, & dont les démarches n'ont
» rien de fort suivi: j'avoue qu'ils ont quel-
» que raison d'en juger ainsi; ils se trompent
» néanmoins; & il n'y a au fonds, ni légere-
» té, ni tant d'inconséquence, qu'on croit,
» dans ma conduite. Dès que j'ai eu connois-
» sance de votre Religion, j'ai conçu pour elle
» une estime, que je n'ai jamais perdue, & si
» j'ai différé si longtems à l'embrasser, c'est
» que j'ai voulu m'instruire à fonds de la
» fausseté de nos Sectes, & que j'étois bien
» aise de ne me déclarer, qu'après m'être pro-

» curé du repos, & avoir remis à mon Fils le
» gouvernement de mes Etats. La Morale des
» Bonzes a quelque chose de fort spécieux,
» mais j'ai bientôt senti qu'elle porte à faux,
» & qu'elle est établie sur un fondement rui-
» neux ; pour ce qui est de leurs Mysteres, plus
» je les ai approfondis, & moins j'y ai trou-
» vé de quoi me satisfaire. Je n'y vois que té-
» nebres, qu'incertitude, qu'extravagance :
» votre Loi seule dissipe mes doutes, me ras-
» sure, me contente & me tranquillise ; je suis
» résolu de ne plus adorer, que le Dieu des
» Chrétiens. Vous pouvez en assurer le Pere
» Cabral, & dites-lui que je veux recevoir le
» Baptême de sa main : le plutôt sera le mieux ;
» & vous verrez que, plus j'ai eu de peine à
» prendre mon parti, plus je serai ferme,
» quand je l'aurai pris. »

De J. C. 1578.

De Syn-Mu. 2238.

La grace du Sacrement ayant trouvé un cœur si bien disposé, y produisit des fruits surprenans. Ce Prince, qui pendant vingt-sept ans n'avoit pû se déterminer entre la vérité, dont il avoit été tant de fois convaincu ; & l'erreur, qui de jour en jour lui devenoit plus visible, ne concevoit pas comment on peut connoître le vrai Dieu sans l'adorer, & au sortir de l'Eglise & de la Maison des Missionnaires, comme il retournoit à son Palais, la vûe des Infidéles, qu'il rencontroit sur son passage, lui faisoit verser des larmes de compassion sur leur aveuglement. Au reste, il n'est pas possible d'exprimer l'effet, que produisit cette conversion dans tout l'Empire ; car outre qu'il y avoit au Japon peu de Souverains aussi puissants que le Roi de Bungo, ce Prince étoit d'ailleurs dans une si haute réputation de sagesse & de Doctrine, que

De J. C. 1578.

De Syn-Mu. 2230.

ceux, à qui l'on apprit la nouvelle de son Baptême, s'accorderent tous à dire, qu'on ne pouvoit gueres faire un plus grand éloge de la Religion Chrétienne, qu'en disant que le sage Roi de Bungo l'avoit embrassée. Il n'y eut que les Bonzes, qui s'aviserent de publier partout que la Tête lui avoit tourné, il y avoit déja quelques années; mais on les laissa dire, & leurs discours n'eurent point d'autre effet, que de les rendre encore plus méprisables.

Il abandonne tout' a fait le fait le Gouvernement de ses Etats, & se retire dans le Fiunga. Situation de ce Royaume.

Le Roi cependant, qui ne vouloit plus vaquer qu'à son salut, & qui ne pouvoit plus goûter que Dieu, forma un dessein bien digne d'un grand Prince; il abandonna absolument tout le soin des affaires & du Gouvernement à son Fils, & comme il avoit déja choisi pour le lieu de sa Retraite le Canton de Cuchimochi dans le Royaume de Fiunga, il y fit bâtir une Ville avec une diligence incroyable, il n'eut pas même la patience d'attendre qu'elle fût achevée, pour s'y transporter; persuadé que sa présence feroit encore plus hâter les travaux; & le quatriéme d'Octobre, cinq semaines après son Baptéme, il s'embarqua sur une petite Flotte, dont tous les Bâtimens avoient des Pavillons d'un beau Damas bleu semé de Croix rouges relevées en or. La nouvelle Reine, le Prince Sébastien & son Epouse, Cicatora, le Pere Cabral, Louis Almeyda, & le jeune Jésuite, qui avoit instruit les Princesses, s'embarquerent avec le Roi, & furent accompagnés d'un grand nombre de Chrétiens de tout âge & de tout état; Civan s'étant déclaré qu'il n'admettroit aucun Idolâtre dans sa nouvelle Ville. Le Fiunga est dans l'Isle de Ximo, il a le Bungo au Nord, le Vosumi au Sud, la Mer à l'Est, & le Saxuma à

l'Oueſt. Une ſuite de Montagnes, difficiles à traverſer, le ſépare du Bungo, ce qui obligea le Roi à faire ce voyage par Mer; mais il n'a rien, qui le défende du côté du Saxuma, & les Bungois reconnurent bientôt la faute, qu'ils avoient faite de n'avoir pas aſſez bien fortifié cette Frontiere, après qu'ils eurent reconquis ce Royaume ſur les Saxumans.

De J. C. 1578.

De Syn-Mu. 2238.

Le nouveau Roi de Bungo en uſe bien avec les Miſſionnaires.

Le Pere Froez étoit demeuré à Voſuqui avec le jeune Roi, qui peu de jours après le départ de ſon Pere pour le Fiunga, lui dit, qu'il n'y auroit pour la Religion Chrétienne aucun changement à la Cour par le départ de ce Prince, qu'il ſçavoit que les Peres ſongeoient à établir un College à Fucheo, que non-ſeulement il y conſentoit de tout ſon cœur, mais qu'il leur donnoit le choix de l'emplacement de cette Maiſon, ſi celui qu'ils avoient occupé juſques-là, ne leur plaiſoit point: qu'ils lui donnaſſent un Mémoire de tout ce qu'il leur ſeroit néceſſaire, & que par la maniere, dont il iroit au-devant de tous leurs deſirs, ils connoîtroient l'affection, qu'il leur portoit. Les effets répondirent à ces promeſſes; Joſcimon ne ménagea pas même ſa Mere, lorſqu'il fut queſtion des intérêts du Chriſtianiſme; il eut encore moins d'égard pour les Bonzes, il donna aux Miſſionnaires un Temple magnifique, bâti autrefois par ſon Pere, & l'on en fit une Egliſe. Une de ſes Niéces étant morte ſur ces entrefaites entre les mains des Bonzes, qui firent inutilement tous leurs efforts, pour intéreſſer leurs Dieux à la conſervation de la jeune Princeſſe, le Roi fit publier que tous les Bonzes Mandians, & tous ceux, qui ſe mêloient de ſortiléges, euſſent à ſortir dans l'année de ſes Etats, ſinon

qu'il ſeroit permis à quiconque de les tuer.

De J. C. 1578.

De Syn Mu. 2238.

Il ſe fait inſtruire.

Deux choſes, diſoit-il, lui faiſoient tenir cette conduite à l'égard de ces faux Prêtres; l'une étoit le peu de cas, que le Roi ſon Pere avoit fait des Sectes du Japon, après les avoir étudiées à fonds; & la ſeconde, la proſpérité dont jouiſſoit Nobunanga, après tous les maux qu'il avoit fait aux Bonzes. Juſques-là Joſcimon ne connoiſſoit le Chriſtianiſme, que par ce que la Renommée en publioit: il voulut enfin en être inſtruit à fonds, & il le déclara au Pere Froez, qui commença par lui mettre entre les mains un petit Traité, qu'il avoit fait ſur cette matiere. Le Roi ſon Pere, qui avoit eu de bonnes raiſons pour ne le point gêner ſur l'article de la Religion, apprit avec bien de la joye ſa réſolution, & lui envoya à ſa priere le Catéchiſte des Princeſſes. Le jeune Prince eut avec ce Religieux de fréquentes conférences, auſſi bien que la Reine ſon Epouſe; tout ce qu'il apprit le charma, & il manda au Roi ſon Pere, que ſon parti étoit pris d'imiter ſon exemple, mais qu'il croyoit ne devoir rien précipiter dans une affaire de cette importance, qu'il alloit diſpoſer les Grands de ſa Cour à entrer dans ſes ſentiments, ou du moins à les approuver, & qu'auſſitôt qu'il n'auroit plus à craindre aucun mouvement dans ſes Etats, il ne tarderoit pas à ſe déclarer. Cette réſolution étoit ſage, mais ce qui la fit plus approuver du Roi Civan, c'eſt qu'il ne doutoit pas qu'elle ne fût encore plus le fruit de la timidité & de l'irréſolution de ſon fils, que de ſa prudence. Il connoiſſoit l'eſprit léger & inconſtant de ce jeune Prince, & il étoit charmé qu'il ne s'engageât point dans une démarche de cette na-

ture, avant que de s'être assuré qu'il la soutiendroit.

De J.C. 1579.

De Syn-Mu. 2239.

Sur ces entrefaites, c'est-à-dire, au commencement de l'année 1577. le Pere ALEXANDRE VALEGNANI, qui depuis quelques années exerçoit aux Indes l'emploi de Visiteur Général, arriva au Port de Cochinotzu, pour visiter le Japon, qui étoit compris dans sa Commission, & pour examiner la conduite, que tenoient les Missionnaires dans la prédication de l'Evangile. Comme la premiere nouvelle, qu'il avoit apprise à son débarquement, étoit la conversion de l'ancien Roi de Bungo; il résolut d'abord de se rendre dans ce Royame d'autant plus qu'il pensoit à suivre le projet du P. Cabral, d'établir un Noviciat de sa Compagnie à Vosuqui, & celui qu'il avoit formé lui-même d'un Séminaire de Nobles dans l'endroit, qui lui paroitroit plus propre pour le dessein, qu'il se proposoit dans ce dernier Etablissement. Mais les tristes nouvelles, qu'il reçut peu de tems après du Bungo, & dont nous parlerons dans peu, le firent résoudre à ne point sortir de Cochinotzu, qu'il n'y eut terminé les affaires de sa Visite, & il envoya ordre à tous les Missionnaires de le venir trouver dans ce Port.

Arrivée du P. Valagnani en qualité de Visiteur des Missions du Japon.

Ils y vinrent tous, à l'exception de ceux, qui étoient à Méaco, & qui ne pûrent s'y rendre au tems marqué: le Visiteur, qui étoit un des plus grands Hommes, que sa Compagnie ait eu dans l'Orient, se connoissoit trop en Hommes, pour ne pas rendre justice à cette Troupe d'Hommes Apostoliques, parmi lesquels il n'y en avoit en effet aucun, qui ne fut recommandable par de grands services & par de grandes vertus; aussi dans la Lettre qu'il écri-

Témoignage, qu'il rend à son Général de la vertu & des travaux des Missionnaires

De J. C. 1579.

De Syn-Mu. 2239.

vit alors au Pere AQUAVIVA son Général pour lui rendre compte de l'état, où il avoit trouvé cette Mission, il ne craint point de lui dire, que de cinquante-neuf Religieux, dont elle étoit alors composée, & parmi lesquels il y avoit vingt-trois Prêtres, il n'en voyoit pas un, qui ne fût digne d'avoir contribué à former la plus belle Chrétienté, qui eût peut-être été depuis les Apôtres.

Il juge nécessaire de fonder un Evêché au Japon.

Mais il ajoute qu'ils succomboient sous le poids du travail, qui croissoit tous les jours d'une maniere inconcevable; qu'un seul avoit baptisé en deux ans soixante & dix mille Personnes, & que cette disette d'Ouvriers l'avoit convaincu de la nécessité d'établir un Noviciat & un Séminaire; qu'il croyoit aussi qu'il étoit tems de demander au Saint Siege l'Erection d'un Evêché, l'Eglise du Japon ne pouvant plus avec bienséance se passer d'un Chef; outre qu'un Evêque pourroit consacrer des Prêtres du Pays, dont on tireroit de grands services, quand ce ne seroit que de conserver dans la Foi ceux, qui y étoient assez solidement fondés, pour n'avoir plus tant de besoin du secours des Missionnaires d'Europe.

Ce qu'il recommande aux Missionnares.

Dans les entretiens, que le Pere Valegnani eut avec ces Religieux, il leur recommanda sur toute chose ce que Saint François Xavier leur avoit laissé par écrit dans ses Mémoires, de ne jamais oublier qu'ils avoient affaire à une Nation, véritablement capable par son caractere de tout ce qu'il y a de plus héroïque dans la vertu, mais qui par la nature de son Gouvernement présent, & par la situation, où se trouvoient alors les plus considérables Provinces de l'Empire, étoit tous les

les jours exposée aux plus étranges Révolutions ; qu'ainsi il ne falloit jamais compter que sur le présent, sans cesser néanmoins de travailler pour l'avenir ; qu'il étoit surtout nécessaire d'user d'une grande prudence & d'une grande dextérité, pour ménager l'esprit de ceux, qui pouvoient contribuer, ou nuire au succès de leur Ministere, & qu'il falloit bien plus s'attacher à donner de la solidité à leur ouvrage, qu'à défricher un Terrein, qu'ils n'étoient pas en état de cultiver. Il leur fit remarquer aussi, que leur but principal ne devoit pas être de courir au Martyre, mais de gagner des Ames à Jesus-Christ ; & que si l'on pouvoit se flatter de voir jamais un si puissant Empire soumis à l'Evangile, cela n'arriveroit, que par le moyen d'une subordination entiere, & d'une parfaite conformité de conduite dans l'exercice du Ministere Apostolique.

De J. C. 1579.
De Syn-Mu. 2239.

Il examina ensuite en particulier avec les Principaux d'entr'eux plusieurs points de Discipline, qui pouvoient causer quelque embarras, & après que toutes choses eurent été discutées avec la maturité convenable, & sur les lumieres, que donnoit une longue expérience à ceux, qui composoient cette Assemblée, le Visiteur jugea à propos de ne faire que des Réglemens provisionnels, qu'il rédigea par écrit avec les raisons, sur quoi chaque article étoit fondé, & il les envoya à Rome par la premiere occasion, qui se présenta. On avoit surtout agité dans l'Assemblée de Cochinotzu une question, qui y avoit été fort débattue, & sur laquelle il paroît qu'on n'avoit pû entierement s'accorder ; à sçavoir s'il ne seroit pas mieux de s'établir solidement dans les lieux, où rien

La conduite des Missionnaires dans la prédication de l'Evangile est approuvée par le St Siége.

De J. C. 1579.

De Syn-Mu. 2239.

n'empêchoit de cultiver en toute liberté la Vigne du Seigneur, que de saisir, comme on avoit fait jusqu'alors, toutes les occasions de répandre la semence de la Foi jusques dans les Provinces, où les guerres continuelles ne permettoient pas d'espérer qu'elle y jettât de profondes racines. L'affaire fut enfin examinée dans le Conseil du Général de la Compagnie, lequel ordonna ensuite aux plus habiles Théologiens, qu'il y eût alors parmi les Jésuites d'Europe, de donner sur ce point leur avis doctrinal, pour être jugé au Tribunal du Vicaire de Jesus-Christ. Il n'y eut pas deux avis, la réponse unanime fut qu'il n'y avoit rien à changer à ce qui s'étoit pratiqué par le passé, & qu'il ne falloit négliger aucune occasion de prêcher l'Evangile dans les Provinces, où il n'avoit pas encore pénétré : nous avons sur cela un fort bel écrit du Pere Jean MALDONAT. Nous parlerons ailleurs d'un autre point aussi important, qu'aucun autre de ceux, qui furent alors traités, & dont la décision avoit aussi été renvoyée à Rome.

L'Assemblée étant terminée, les Missionnaires retournerent pour la plûpart dans leurs Eglises ; mais comme il en étoit arrivé l'année précédente quelques-uns, qui pouvoient à peine commencer alors à s'exprimer passablement en Japonnois, & que plusieurs Princes demandoient avec instance des Ouvriers Evangéliques, il fallut faire quelques changemens à ce qui avoit été réglé avant l'arrivée du Visiteur, & le Pere GREGOIRE DE CESPIDEZ fut envoyé à Méaco avec un Frere pour y remplacer le Pere Loüis Froez, qui ne tarda pourtant pas à y retourner. Le Pere Valegnani, qui

étoit toujours dans le dessein de passer dans le Royaume de Bungo, & de-là à Méaco, résolut d'attendre dans le Royaume d'Arima, qu'elle seroit l'issuë de la Guerre, qui occupoit alors les deux Rois de Bungo, & dont il faut maintenant que je parle.

De J. C. 1579.

De Syn-Mu. 2239.

Les Saxumans s'emparent de nouveau du Fiunga, & en sont chassés.

Le jeune Roi de Bungo ne paroissoit occupé, que du soin de s'instruire des Véritez Chrétiennes, lorsqu'il eut avis que les Saxumans étoient rentrés dans le Fiunga : il assembla sur le champ une Armée de quarante mille Hommes & l'envoya sous la conduite de son Oncle Cicatandono au Roi son Pere, dont il ordonna au Général de suivre exactement les avis ; & pour être lui-même en état de veiller à tout, il se transporta dans la Ville de NOCEN, sur la frontiere du Bungo & du Fiunga. L'Armée Bungoise ne fit encore que parcourir ce dernier Royaume, pour le remettre sous l'obéissance du légitime Souverain, & le Roi Civan s'avança jusques sur la frontiere du côté du Saxuma, où il y avoit encore quelques Forteresses, qui tenoient pour les Saxumans. Au reste on auroit dit, que c'étoit uniquement pour Dieu, que se faisoit cette Guerre ; partout, où l'Armée victorieuse passoit, on abattoit les Temples, on bâtissoit des Eglises, & le Service Divin se faisoit dans le Camp, & dans tous les lieux, où le Roi portoit ses pas, avec la même liberté & la même décence, qu'il auroit pû se faire au milieu de la plus profonde paix.

Le Roi de Bungo mieux disposé que jamais en faveur de Christianisme.

La même chose se pratiquoit à Nocen, où le P. Froez avoit suivi Joscimon, & ce jeune Prince sembloit vouloir l'emporter sur le Roi son Pere par son zele & par toutes les marques de

De J. C. 1579.

De Syn-Mu. 2239.

la plus ſincere piété. Il apprit un jour que la Reine ſon Epouſe, qu'il avoit laiſſée à Vofu-qui, étoit continuellement aux priſes avec ſa Belle-Mere, qui avoit formé le deſſein de la rappeller au culte des Idoles: il lui envoya auſſi-tôt le P. Froez, qui fut aſſez heureux pour mettre la jeune Princeſſe à l'abri de la ſéduction. Le Miſſionnaire à ſon retour à Nocen, eut le bonheur d'y baptiſer un Seigneur nommé Cotandono, qui avoit épouſé une Sœur du Roi, & enſuite le Gouverneur de Nocen avec ſa femme. Quelques jours après Joſcimon reçut par un Courier, que lui dépêcha le Roi ſon Pere, la nouvelle que trois Forteréſſes s'étoient rendues, ſans qu'il en eût coûté un ſeul Homme à ſes Troupes: il étoit à Cheval avec une partie de ſa Nobleſſe, lorſqu'il reçut ce meſſage; il n'eut pas plutôt lu la Lettre de ſon Pere, qu'il mit pied à terre, ſe jetta à genoux, & remercia le vrai Dieu d'un ſuccès, dont il ſe croyoit redevable à ſa ſeule bonté.

Imprudence du Général Bungois, & ses ſuites.

Civan apprenoit ces heureuſes diſpoſitions de ſon Fils avec des tranſports de joye, qu'il n'eſt pas facile d'exprimer; mais ce n'étoit point ſur la Terre, que ce Prince devoit goûter toute la douceur des conſolations céleſtes; Dieu, qui avoit trouvé en lui un Roi ſelon ſon cœur, le voulut purifier par les tribulations. Les trois Forterelles, dont nous venons de parler étant priſes, il en reſtoit une quatriéme beaucoup plus conſidérable, & dont la conquête devoit achever celle de tout le Royaume de Fiunga. Cicatandono en faiſoit le Siége avec toute ſon Armée, mais comme s'il eût eu honte d'employer quarante mille Hommes contre une ſi petite Place, & perſuadé qu'il

De J. C. 1579.

De Syn-Mu. 2239.

étoit, que ſa ſeule préſence à la tête d'une Armée victorieuſe ſuffiroit pour la faire tomber en ſa puiſſance, il ſe contenta de la tenir bloquée, & ne prit aucune meſure pour ſe garantir d'une ſurpriſe. Il eſt rare que ces fautes n'ayent pas de fâcheuſes ſuites à la Guerre, ſurtout, quand on a à faire à un Général, qui ſçait ſon métier. Le Roi de Saxuma étoit grand Capitaine, & la Place aſſiégée lui étoit d'une conſéquence infinie, parce qu'elle donnoit aux Victorieux une entrée libre juſques dans le centre de ſes Etats. Il fit donc un effort pour rétablir ſon armée, que l'approche de celle de Bungo avoit diſſipée, & ſa marche fut ſi ſecrette, & ſi prompte, qu'il arriva à la vûe des Aſſiégeans, lorſqu'ils ne s'attendoient à rien moins, qu'à avoir une Armée ſur les bras. Il fallut combattre; le Général Bungois paya de ſa perſonne, mais il fut mal ſecondé, & apprit à ſes dépens que des Troupes, à qui l'on ne fait pas garder une exacte diſcipline, ne tiennent point contre la ſurpriſe; d'ailleurs il fit dans cette occaſion une perte, qui mit le comble à ſa diſgrace.

Cicatora eſt tué en ſauvant la vie à ſon Pere.

Il avoit depuis peu rétabli Cicatora dans tous ſes droits, & lui avoit rendu toute ſon eſtime; mais il eut le chagrin de ne connoître ce qu'il valoit, qu'au moment qu'il le perdit. Il étoit environné d'un gros de Saxumans, contre leſquels il ſe défendoit avec toute la valeur poſſible; on en avertit ſon Fils, lequel accourut auſſitôt à ſon ſecours & le dégagea: mais la retraite lui ayant été coupée, il fut quelque tems par ſa bravoure l'admiration des deux Armées. Enfin il ſuccomba avec la gloire d'avoir ſacrifié ſa vie pour la conſerver à celui,

De J. C. 1579.

De Syn-Mu. 2239.

qui avoit été plus son Persécuteur, que son Pere, & a qui il laissa, avec le désespoir d'avoir perdu l'Etat par son imprudence, le remord d'avoir persécuté la Vertu dans un Fils, qui pouvoit faire son bonheur & son appui. On crut pendant quelque tems qu'il ne survivroit pas à sa défaite, car il avoit été retiré d'entre les Morts tout couvert de blessures, mais il guérit pour son malheur & pour celui de sa Patrie.

Pour revenir aux Saxumans, leur victoire fut complette : toute l'Armée Bungoise fut taillée en pieces, & la Conquête du Fiunga ne coûta pas plus cette troisiéme fois, & fut plus durable, que les deux premieres. Le Roi Civan fut obligé d'en sortir, & Joscimon de quitter Nocen, où il n'étoit pas en sureté, pour retourner à Vosuqui. Les Infidéles, & surtout les Bonzes ne manquerent pas d'attribuer un si grand revers de fortune à la colere de leurs Dieux, mais les deux Rois les laisserent dire. *Je suis Chrétien*, dit Civan au Pere Cabral, *Dieu qui sonde le fond des cœurs, connoît la sincérité du mien ; il sçait la maniere, dont je voulois le servir dans ma Retraite, il en a disposé autrement, il a ses desseins, il faut adorer jusqu'au mystere, qu'il nous en fait, & soumettre notre foible jugement à sa divine Sagesse.*

Le jeune Roi ne fit point paroître moins de fermeté ; il répondit à ceux, qui attribuoient au dessein, qu'il avoit de se faire Chrétien, la perte du Fiunga, qu'il ne se reprochoit, que d'avoir, par complaisance pour sa Mere, & pour quelques-unx de ses Vassaux, différé à recevoir le Baptême, & sur le champ il se mit au cou un Chapelet. Son malheur, & celui de

l'Eglise du Japon, fut qu'il ne persévéra pas longtems dans des sentimens si héroïques, & qui lui firent alors tant d'honneur.

De J. C. 1579.

De Syn-Mu. 2239.

Le Roi de Bungo dépouillé de toutes les Conquêtes de son Pere.

Cependant le Roi de Saxuma ne crut pas tellement son Ennemi abattu par sa derniere défaite, qu'il ne craignît de le voir à la Tête d'une nouvelle Armée lui disputer encore le Fiunga, & il prit pour l'en empêcher un expédient, qui lui réussit; il se ligua avec RIOZOGI & avec AZEQUI (*a*), deux des plus grands Seigneurs du Ximo, & leur persuada de profiter de la consternation des Bungois, pour faire des Conquêtes sur eux. Riozogi étoit né Vassal du Roi d'Arima, mais il avoit déja donné plus d'une allarme au feu Roi André: devenu depuis peu Feudataire du Roi de Bungo; il avoit longtems refusé de lui prêter serment de fidélité, & ne s'y étoit rendu, qu'à la force. Un Sujet soumis de cette maniere ne l'est qu'autant qu'il ne se croit pas en état de secouer le joug; le Roi de Saxuma connoissoit bien cette disposition de Riozogi à l'égard du Roi de Bungo, & il n'eut aucune peine à lui persuader d'entrer avec toutes ses forces dans le Royaume de CHICUNGO, qui appartenoit à ce Prince.

Azequi avoit de grandes Terres dans le Royaume de Chicugen, le Roi de Saxuma n'eut pas besoin de le presser beaucoup pour l'engager à s'emparer de ce Royaume, & lui-même entra dans le Fingo. Joscimon ainsi attaqué de toutes parts, & ne doutant pas que ces forces dispersées ne se réunissent contre lui, du moment qu'ils le verroient tour-

(*a*) Ou AQUESUQUI.

De J.C. 1579.

De Syn-Mu-2239.

ner ſes Armes contre l'un des trois, ne ſongea plus qu'à mettre le Bungo hors d'état d'être inſulté. Ainſi le Roi de Saxuma n'ayant point d'Ennemis en Campagne, ſe rendit Maître de la plus grande partie du Fingo. Azequi trouva encore moins de réſiſtance dans le Chicugen, où il étoit très-puiſſant par lui-même, & il le conquit ſans peine tout entier; il pénétra même dans le BUYGEN, qui appartenoit encore au Roi de Bungo. Riozogi ne réuſſit pas moins dans le Chicungo, qui le reconnut pour ſon Roi, & Joſcimon ſe vit en une ſeule Campagne dépoüillé de toutes les Conquêtes de ſon Pere, & aſſez embarraſſé comment il pourroit conſerver l'héritage même de ces Ancêtres.

On peut bien juger que dans un ſi grand renverſement de l'Etat, les Affaires de la Religion Chrétienne n'étoient pas dans une ſituation tranquille; le Pere Valegnani eut d'abord la penſée d'accourir au ſecours de cette Egliſe déſolée, & de ne pas abandonner les deux Rois dans le tems, que Dieu les frappoit d'une maniere ſi ſenſible: il n'auroit pas même attendu ſi longtems à s'acquitter de ce qu'il devoit à ces deux Princes; mais tout conſidéré, il jugea ſa préſence inutile, & peut-être même importune dans la confuſion, où ſe trouvoient les Affaires de cette Cour, d'ailleurs elle étoit néceſſaire dans le Royaume d'Arima, où le Chriſtianiſme après avoir quelque tems gémi dans l'oppreſſion, devint enfin l'unique Religion du Prince & de ſes Sujets.

Effet de la perſécution.

Nous avons vû dans quelle diſpoſition le jeune Roi d'Arima s'étoit trouvé, à la mort

De J. C. 1579.

De Syn-Mu. 2239.

du Roi ſon Pere, à l'égard des Miſſionnaires & des Chrétiens ; il avoit proſcrit les premiers, & ordonné aux autres ſous peine de mort de retourner au culte des Dieux de l'Empire, & le Japon avoit vû pour la premiere fois des Apoſtâts, qui ne tarderent pourtant pas à faire tous une Pénitence exemplaire de leur infidélité. Le Roi fut beaucoup plus choqué du repentir de ce petit nombre de Foibles, qu'il ne l'avoit été de la réſiſtance des autres, mais il ſe contenta de menacer, & de faire renverſer toutes les Croix. Enſuite ayant ſçu que les Miſſionnaires étoient reſtés dans leur Maiſon, il y fit mettre le feu. Ces Peres crurent qu'il falloit au moins faire ſemblant de céder au tems : ils étoient trois dans ce Royaume ; le Pere Cabral ſe retira dans le Royaume de Bungo, & n'évita, que par un ſecours particulier du Ciel, de tomber entre les Mains d'une Troupe d'Aſſaſſins, envoyés par les Oncles du Roi d'Arima, & par les Bonzes, pour le maſſacrer : les Peres Lopez & Almeyda paſſerent à l'Iſle d'Amacuſa.

que le Roi d'Arima avoit excitée contre les Chrétiens.

Le P. Valegnani gagne ce Prince à J. C.

Leur retraite produiſit l'effet, qu'ils en avoient eſpéré. Les Bonzes les voyant éloignés, & les Oncles du Roi n'entendant plus parler de rien, ne douterent point que le Chriſtianiſme ne tombât de lui-même, & ceſſerent leurs pourſuites, d'où il arriva que le Roi, qui n'avoit emprunté que d'eux cette averſion du Chriſtianiſme, dont il venoit de donner tant de marques, prit inſenſiblement des ſentiments plus modérés. C'étoit-là où les choſes en étoient, lorſque le Pere Valegnani arriva au Port de Cochinotzu. Le Viſiteur, dès qu'il eut congédié l'Aſſemblée des

De J. C. 1579.

De Syn Mu. 2239.

Missionnaires, dont nous avons parlé ci-dessus, crut devoir faire avec plusieurs Religieux, une visite au Prince, & il se rendit à Arima. Le Roi le reçut bien, lui parut d'un très-bon caractere, plein de raison & fort docile. Il eut avec lui plusieurs entretiens sur la Religion, & il ne le quitta point, qu'il ne l'eût déterminé à se déclarer au plutôt Chrétien. Un des Oncles du Roi, un de ses Neveux & quelques Seigneurs de sa Cour entrerent dans les mêmes sentiments, & prirent la même résolution, & il fut réglé, que pour éviter les mouvements, qu'un changement si peu attendu pourroit produire parmi les Grands, & parmi les Bonzes, la cérémonie du Baptême se feroit à Cochinotzu.

La constance de ce Prince est mise à de grandes preuves.

Le Pere Visiteur s'y achemina aussi-tôt pour préparer toutes choses. Le jour marqué étant venu, il fut bien surpris de ne point voir le Roi. Ce Prince s'étoit pourtant mis en chemin, mais au moment qu'il alloit entrer nans la Barque, qui le devoit porter à Cochinotzu, il tomba en foiblesse, & on le crut mort; on le rapporta dans son Palais, où il fut quelque tems sans connoissance.

Les Bonzes & tous ceux, qui étoient dans leurs intérêts, s'attendoient bien à tirer un grand avantage d'un accident si triste, mais leur espérance fut vaine; dès que le Roi fut revenu à lui, il assigna un autre jour pour la cérémonie de son Baptême. Cependant Riozogi fier de la Conquête du Chicungo, & ne mettant plus de bornes à son ambition, entra avec une puissante Armée dans le Royaume d'Arima, & y prit plusieurs Places, avant que le Roi eût rien appris de son dessein. Il

en reçut néanmoins la nouvelle avec une fermeté, qui étonna dans un Prince de vingt ans : il ne changea rien à ce qu'il avoit résolu, si ce n'est, qu'étant obligé de s'avancer sur la Frontiere, pour mettre ordre aux Affaires de la Guerre, il fit prier le Pere Valegnani de l'y venir trouver au jour, qu'il avoit marqué pour son Baptême.

De J. C. 1579.

De Syn-Mu. 2239.

Ce qu'il y eut de plus surprenant, & ce qui fait bien voir que Dieu sçait tirer sa gloire de tout ; un vieux Bonze, qui toute sa vie avoit été à la Cour d'Arima, & passoit pour la meilleure tête du Conseil, alla trouver le Roi, & lui dit qu'il n'y avoit point à balan- & qu'il ne pouvoit plus différer à se faire Chrétien. » Ce n'est pas, ajoûta-t-il, que je » croye au Dieu des Européens ; car je n'en » reconnois aucun, mais l'état de vos affai- » res demande que vaus vous assuriez du » Prince d'Omura votre Oncle ; lui seul peut » vous tirer du mauvais Pas, où vous êtes » engagé, & en vain le sang lui parlera en » votre faveur, si l'intérêt de la Religion » qu'il professe, ne l'engage à voler à votre » secours. Le Roi fut charmé de cette ouverture, qui lui fournissoit une réponse à ceux de ses Vassaux, ausquels son changement de Religion pourroit paroître une démarche imprudente dans la situation, où il se trouvoit. Cependant le Pere Valegnani fit quelque difficulté de lui administrer pour lors le Baptême, par la raison que, si ses Affaires tournoient mal, on ne manqueroit pas de l'attribuer à la justice vengerelle des Dieux, qu'il auroit abandonnés.

Un Bonze l'affermit encore.

Ce qui donnoit lieu au Pere Visiteur de

Il reçoit le

De J. C. 1579.

De Syn-Mu. 2239.

penser ainsi, c'est que plusieurs des Grands du Royaume, mécontents de la Cour, & couvrant leur mécontentement du voile spécieux de la Religion, s'étoient déja rangés auprès de Riozogi; mais le jeune Roi s'élevant au-dessus de la politique intéressée du Bonze, & de la timide prudence du Missionnaire, comprit qu'il étoit perdu, si le bras du Tout-Puissant ne le soutenoit, & se hâta de mériter son secours. Il renouvella ses instances auprès du Visiteur, qui ne put enfin se défendre de l'aller trouver dans une Forteresse, où il s'étoit renfermé pour couvrir la Frontiere, & le baptisa avec tous ceux, qui étoient dans les mêmes dispositions que lui; à sçavoir, un de ses Oncles, un de ses Neveux, deux de ses Freres, & plusieurs Gentilshommes de sa Cour. Quelques semaines après, la Princesse, qu'il devoit épouser, sa Mere & deux Princesses du Sang, reçurent aussi le Baptême. Le Roi fut nommé PROTAIS, & sa future Epouse reçut au Sacrement le nom de LUCIE.

Baptême & son exemple est suivi de la Reine & des Personnes les plus considérables de sa Cour.

Ceci arriva pendant le Carême de l'année 1580. Dieu ne tarda pas à faire sentir à ce Prince qu'il n'est point de ressource plus certaine, que la confiance en lui. A peine eut-il assuré la paix de l'Eglise dans ses Etats, en se rangeant sous ses Loix, que le Ciel la lui donna à lui-même : on apprit peu de tems après qu'il y avoit des mouvements dans les Conquêtes de Riozogi, que plusieurs Vassaux du Roi d'Arima avoient levé une Armée, & que les Portugais, qui avoient conduit le Pere Valegnani au Japon, avoient promis, à la persuasion de ce Pere, de servir le Roi de leurs Munitions, & même de leurs Personnes.

Dieu le bénit par les succès les plus inespérés. Le P. Valegnani y contribue beaucoup.

Enfin le Pere Visiteur persuadé que Riozogi ne cherchoit plus qu'une belle Porte pour sortir du Royaume d'Arima, l'alla trouver, lui représenta les obligations, qu'il avoit à la Maison Royale d'Arima, lui fit comprendre que le Prince d'Omura ne verroit pas tranquillement opprimer son Neveu, surtout depuis qu'il étoit devenu son Frere en Jesus-Christ, & qu'en s'obstinant à courir après une Conquête incertaine, il s'exposoit à se voir dépoüillé de ce qu'il possédoit, & de toute sa gloire. Il lui fit ensuite des propositions très-avantageuses de la part du Roi d'Arima, & elles furent acceptées; Riozogi mena ses Troupes dans le Chicungo, & après y avoir rétabli l'ordre & la tranquillité par sa présence, il s'avisa de faire des courses dans le Fingo, ce qui le broüilla avec le Roi de Saxuma.

De J. C. 1579.

De Syn Mu. 2239.

Zele du Roi après son Baptême. Séminaire de Nobles dans ce Royaume.

La retraite d'un si dangereux Ennemi remplit de joye le Royaume d'Arima, & tous, jusqu'aux Idolâtres, publioient que le Pere Valegnani avoit sauvé l'Etat & servi de Pere au Roi. Ce Prince lui-même, pour marquer à Dieu sa reconnoissance d'un succès si inespéré, se porta dès-lors avec une ardeur incroyable à étendre la Foi dans toutes les Terres de son obéïssance; il ruina en peu de jours plus de quarante Temples; il fit bâtir des Eglises à Cochinotzu, à Aria, à Arima, & on ne fut pas longtems sans en voir jusques dans les plus petites Bourgades. Le P. Visiteur songea alors à mettre en exécution le dessein, qui avoit été pris dans l'Assemblée des Missionnaires, de former un Séminaire, où l'on pût élever la jeune Noblesse

De J. C. 1579.
De Syn-Mu. 2239.

dans l'étude de la Religion & des beaux Arts; il comprit que de la maniere, dont le Christianisme s'établissoit dans le Royaume d'Arima, il n'en étoit point de plus propre à une pareille institution, & il en parla au Roi, qui l'approuva, & en pressa l'exécution, à laquelle il contribua de tout son pouvoir. On y ajoûta dans la suite un Collége, & l'on ne peut dire le nombre d'Apôtres & de Martyrs, qui sont sortis de ces deux Ecoles.

On fortifie & on peuple le Port de Nangazaqui.

Rien n'arrêtant plus le Pere Valegnani à la Cour du Roi d'Arima, il voulut, avant que de quitter ce Royaume, travailler à soulager la misere des Pauvres Chrétiens de Cochinotzu, que la Guerre avoit ruinés, & les Portugais lui ouvrirent généreusement leurs bourses pour une œuvre si sainte. Il fit ensuite observer aux Principaux Officiers des Navires de cette Nation, que de tous les Ports du Ximo, il n'en étoit aucun, qui fût plus commode, & où il fût plus aisé d'entrer, que celui de Nangazaqui, soit qu'on vînt des Indes, où de la Chine; mais qu'il n'avoit aucune défense, & qu'ils ne pouvoient pas s'y garantir d'une insulte, & que puisque le Prince d'Omura le leur avoit cédé sur le même pied, qu'il avoit fait d'abord celui de Vocoxiura, il falloit avec l'agrément de ce Prince travailler incessamment à y mettre les Habitants & les Navires en sureté. L'avis fut trouvé bon, & on le suivit. Sumitanda consentit à tout, & l'on mit d'abord la Main à l'œuvre. Depuis ce tems-là Nangazaqui a été longtems le seul Port du Japon, où l'on ait vû des Navires Portugais, si ce n'est lorsque par quelque accident, ils

ſe ſont trouvés contraints de moüiller l'Ancre dans quelque autre.

De J. C. 1580.

De Syn Mu. 2240.

Le Roi de Bungo change de conduite à l'egard des Chrétiens, & ce qui l'y engage.

Toutes choſes étant ainſi réglées dans cette extrémité du Ximo, le Pere Valegnani, à qui l'ancien Roi de Bungo avoit écrit pluſieurs fois, pour l'engager à venir au plutôt conſommer le grand Ouvrage de la converſion du Roi ſon Fils, ſe préparoit au Voyage de Voſuqui, lorſqu'il reçut une Lettre de Civan, qui le prioit de ne point ſe preſſer de quitter le Royaume d'Arima, & qui lui marquoit qu'il auroit ſoin de l'avertir, quand il ſeroit tems qu'il parût dans le Bungo. La raiſon de ce contre-ordre étoit que Joſcimon avoit changé, ſinon de ſentiment, au moins de conduite à l'égard de la Religion Chrétienne. Ceux d'entre ſes Vaſſaux & ſes Courtiſants, que ni lui, ni ſon Pere n'avoient jamais pû rendre favorables à cette Religion, ne l'avoient pas plutôt vû réduit au ſeul Royaume de ſes Ancêtres, qu'ils lui avoient déclaré qu'en vain il compteroit ſur leurs ſecours, pour conſerver ce qui lui reſtoit, s'il ne juroit ſur les Dieux du Pays de reſtituer aux Bonzes & à leurs Temples les rentes, qui leur avoient été ôtées, & de rétablir tout l'ancien culte de la Religion Japonnoiſe. Le jeune Prince, dont le fonds n'étoit pas mauvais, eut bien de la peine à en venir là; mais comme il ſe crut perdu ſans reſſource, s'il ne donnoit les mains à ce qu'on exigeoit de lui, il promit & jura tout ce qu'on voulut.

Le Roi ſon Pere en tombe malade de chagrin.

Il n'eut pas plutôt fait cette démarche, que comme ſi la vûë des Miſſionnaires eût été pour lui un reproche de ſon crime, il parut extrêmement refroidi à leur égard; il ne laiſſoit

De J. C. 1580.

De Syn-Mu. 2240.

Il apprit sur ces entrefaites qu'un Seigneur de la Cour nommée CICAFIRO s'étoit retiré de la Cour, sans prendre congé du Roi son Fils, auquel il avoit fait demander d'un ton, qui ne sentoit en rien le Suppliant, la restitution des Terres, qu'on lui avoit ôtées sous le précédent Regne, pour les donner à la Reine & à Cicatondono son Frere. Aussi-tôt il manda à son Fils de contenter sur le champ Cicafiro : ainsi la paix fut achetée aux dépens de la Reine répudiée & de son Frere, lequel fut obligé de quitter la Cour. Peu de tems après Cicafiro mourut, & son Fils, qui avoit nom Cicacura, se broüilla de nouveau avec les deux Rois. Civan sentit alors que l'humiliation, où les grandes pertes de l'Etat l'avoit réduit, rendoit les grands Vassaux insolents, & il apprit que Cicacura ayant sçu que le Pere Valegnani devoit passer par ses Terres, pour se rendre à Vosuqui, étoit dans le dessein de l'enlever ; ce fut ce qui obligea ce Prince à contremander le Visiteur, qui pour surcroit de chagrin reçut en même tems la triste nouvelle de la mort du Roi Loüis de Gotto, & de la Révolution arrivée dans ce Royaume par la perfidie de l'Oncle du jeune Roi. Mais on tira cet avantage du malheur de ce Royaume, où le Christianisme fut alors proscrit, que plusieurs Chrétiens chassez de leur Pays, ou ne pouvant pas y espérer le libre exercice de leur Religion, passerent à Nangazaqui, & s'y établirent.

Mort du Roi de Gotto. Révolution dans ce Royaume.

Les progrès, que la Religion Chrétienne faisoit dans le centre de l'Empire & dans toutes les Provinces, qui obéissoient à Nobunanga, consolerent aussi beaucoup le Visiteur de la triste situation, où elle se trouvoit dans les

Progrès de la Religion dans le centre de l'Empire.

De J. C. 1580.

De Syn-Mu. 2240.

Etats, dont le Roi de Bungo venoit d'être dépouillé, & dans le Royaume de Gotto. Le Pere ORGANTIN GNECCHI étoit alors à la tête de toutes ces florissantes Eglises, où le nombre des Fideles croissoit tous les jours d'une maniere incroyable: le zele de ce Missionnaire embrassoit toute la grande Isle de Nipon, & la considération, où il étoit à la Cour de l'Empereur, le mettant en état de tout entreprendre, on compta dans la seule année 1577. jusqu'à onze mille Personnes, qu'il avoit baptisées de ses propres mains dans les Royaumes de CAVACCI & de KIINOCUNI.

Les trois Fils de l'Empereur favorables aux Missionnaires. Nobunanga donne à ces Religieux une Maison à Anzuquiama.

Les trois Fils de Nobunanga n'étoient, ni moins favorables aux Missionnaires, que l'Empereur leur Pere, ni moins déclarés contre les Bonzes. L'Aîné, qui se nommoit JONO SUQUENDONO, étoit Roi de Mino & de Voary, & tenoit sa Cour à GUISO dans le premier de ces deux Royaumes. OQUAXEN FUNGADONO, le second, portoit le nom de Roi de FARIMA, & son Pere étoit actuellement occupé à la conquête de cette Province. Le troisiéme, appellé SANXI CHINDONO, étoit Roi d'Ixo. Ces trois Princes vivoient avec les Missionnaires dans une familiarité, qui donnoit tout lieu d'espérer qu'un jour ils seroient eux-mêmes à la tête des Chrétiens, & le Roi d'Ixo s'en déclaroit même tout ouvertement. Enfin à l'occasion d'une Fête, que Nobunanga donna à tous les Grands de l'Empire dans sa Ville d'Anzuquiama, au commencement de l'Eté de 1579. ce Prince ayant sçû que le Pere Gnecchi souhaitoit fort d'avoir une maison & une Eglise dans cette Ville, où il n'avoit jamais été possible aux Bonzes de s'établir, non seulement il lui accor-

De J. C. 1580.

De Syn-Mu. 2240.

Mort du Roi de Gotto. Révolution dans ce Royaume.

Il apprit sur ces entrefaites qu'un Seigneur de la Cour nommée CICAFIRO s'étoit retiré de la Cour, sans prendre congé du Roi son Fils, auquel il avoit fait demander d'un ton, qui ne sentoit en rien le Suppliant, la restitution des Terres, qu'on lui avoit ôtées sous le précédent Regne, pour les donner à la Reine & à Cicatondono son Frere. Aussi-tôt il manda à son Fils de contenter sur le champ Cicafiro : ainsi la paix fut achetée aux dépens de la Reine répudiée & de son Frere, lequel fut obligé de quitter la Cour. Peu de tems après Cicafiro mourut, & son Fils, qui avoit nom Cicacura, se broüilla de nouveau avec les deux Rois. Civan sentit alors que l'humiliation, où les grandes pertes de l'Etat l'avoit réduit, rendoit les grands Vassaux insolents, & il apprit que Cicacura ayant sçu que le Pere Valegnani devoit passer par ses Terres, pour se rendre à Vosuqui, étoit dans le dessein de l'enlever ; ce fut ce qui obligea ce Prince à contremander le Visiteur, qui pour surcroit de chagrin reçut en même tems la triste nouvelle de la mort du Roi Loüis de Gotto, & de la Révolution arrivée dans ce Royaume par la perfidie de l'Oncle du jeune Roi. Mais on tira cet avantage du malheur de ce Royaume, où le Christianisme fut alors proscrit, que plusieurs Chrétiens chassez de leur Pays, ou ne pouvant pas y espérer le libre exercice de leur Religion, passerent à Nangazaqui, & s'y établirent.

Progrès de la Religion dans le centre de l'Empire.

Les progrès, que la Religion Chrétienne faisoit dans le centre de l'Empire & dans toutes les Provinces, qui obéissoient à Nobunanga, consolerent aussi beaucoup le Visiteur de la triste situation, où elle se trouvoit dans les

Etats, dont le Roi de Bungo venoit d'être dépouillé, & dans le Royaume de Gotto. Le Pere ORGANTIN GNECCHI étoit alors à la tête de toutes ces florissantes Eglises, où le nombre des Fideles croissoit tous les jours d'une maniere incroyable: le zele de ce Missionnaire embrassoit toute la grande Isle de Nipon, & la considération, où il étoit à la Cour de l'Empereur, le mettant en état de tout entreprendre, on compta dans la seule année 1577. jusqu'à onze mille Personnes, qu'il avoit baptisées de ses propres mains dans les Royaumes de CAVACCI & de KIINOCUNI.

De J. C. 1580.

De Syn-Mu. 2240.

Les trois Fils de Nobunanga n'étoient, ni moins favorables aux Missionnaires, que l'Empereur leur Pere, ni moins déclarés contre les Bonzes. L'Aîné, qui se nommoit JONO SUQUENDONO, étoit Roi de Mino & de Voary, & tenoit sa Cour à GUISO dans le premier de ces deux Royaumes. OQUAXEN FUNGADONO, le second, portoit le nom de Roi de FARIMA, & son Pere étoit actuellement occupé à la conquête de cette Province. Le troisiéme, appellé SANXI CHINDONO, étoit Roi d'Ixo. Ces trois Princes vivoient avec les Missionnaires dans une familiarité, qui donnoit tout lieu d'espérer qu'un jour ils seroient eux-mêmes à la tête des Chrétiens, & le Roi d'Ixo s'en déclaroit même tout ouvertement. Enfin à l'occasion d'une Fête, que Nobunanga donna à tous les Grands de l'Empire dans sa Ville d'Anzuquiama, au commencement de l'Eté de 1579. ce Prince ayant sçû que le Pere Gnecchi souhaitoit fort d'avoir une maison & une Eglise dans cette Ville, où il n'avoit jamais été possible aux Bonzes de s'établir, non seulement il lui accor-

Les trois Fils de l'Empereur favorables aux Missionnaires.

Nobunanga donne à ces Religieux une Maison à Anzuquiama.

De J. C. 1580.

De Syn-Mu. 2240.

da sur le champ un emplacement qu'il avoit refusé à plusieurs grands Seigneurs, qu'il considéroit beaucoup, mais il donnade si bons ordres pour faciliter cette Entreprise, que l'un & l'autre édifice furent achevés en très-peu de tems.

Ligue contre Nobunanga.

Cependant l'ambition de ce Prince, qui aspiroit tout ouvertement à la Monarchie universelle de ces Isles, lui suscita une Guerre, qui auroit eu de grandes suites, si par cette présence d'esprit & cette incroyable diligence, qui jusques-là lui avoient donné un si grand ascendant sur ses Ennemis, il n'eût prévenu plutôt que dissipé l'orage, qui se formoit contre lui. Il avoit mis les deux Assassins du feu Empereur absolument hors d'état de lui causer la moindre inquiétude, & il paroît même que ces deux Seigneurs étoieut morts; au moins n'en est-il plus parlé dans l'Histoire, pas même dans l'occasion présente, qui sembloit leur offrir une derniere ressource. Les Rois de Farima, d'Ixo, d'Izumi, le Bonze qui régnoit toujours à Ozaca, & ARAQUI Roi de Tsunocuni avoient été dans leurs intérêts; il en avoit coûté à quelques-uns leurs Etats, & les autres ne pouvoient pas se flatter d'être plus épargnés; tous, ou dans l'espérance de se rétablir, ou persuadés, qu'il ne leur restoit point d'autre moyen de se conserver, se liguerent & engagerent Morindono Roi de Naugato dans leur parti.

Il se rend maître d'une Forteresse.

Araqui étoit Vassal de Nobunanga, mais Tacayama Frere de Vatadono, & Pere de Juste Ucondono, étoit le sien pour la Forteresse de Tacaçuqui. Cette Place étoit la clef de ses Etats, & il prévoyoit bien queNobunanga se-

roit ses premiers efforts de ce côté-là ; il falloit s'assurer de Tacayama, ou plutôt d'Ucondono, sur qui Tacayama se reposoit absolument de tout : il commença par lui faire jurer de lui être fidele, puis il l'obligea de lui donner son Fils aîné & une de ses Sœurs en ôtage. Cela fait, les Princes confédérés n'attendoient plus qu'une occasion favorable pour se déclarer, & résolurent de tenir jusques-là leur Ligue fort secrette. Nobunanga en fut pourtant instruit, & crut de son côté devoir dissimuler. Il se contenta de faire dire au Roi de Tsunocuni, qu'il avoit besoin de la Forteresse de Tacaçuqui, & le somma comme son Vassal de la lui mettre entre les mains. Araqui le refusa, & Nobunanga marcha sur le champ pour en faire le siége, il s'étoit flatté qu'elle ne l'arrêteroit pas longtems, mais dès les premieres attaques il s'apperçut bien qu'il s'étoit trompé, & que Vatadono revivoit dans son Neveu. Cette résistance déconcertoit toutes ses mesures, mais jamais Homme ne fut plus fertile en expédiens, & voici ce qu'il imagina pour se rendre maître de la Place.

De J. C. 1580.

De Syn-Mu. 2240.

Embarras d'Ucondono, & du P. Gnechi.

Il connoissoit assez Ucondono, pour être convaincu qu'il n'étoit pas capable d'une trahison, & d'ailleurs il étoit instruit de ses engagemens avec le Roi de Tsunocuni son Seigneur ; mais il sçavoit qu'il étoit Chrétien & fort zélé pour sa Religion, & ce fut par-là qu'il l'attaqua ; il lui fit dire que s'il ne lui livroit au plutôt sa Forteresse, il alloit immoler tous les Chrétiens à son ressentiment, sans épargner les Missionnaires, & qu'il ne laisseroit pas une seule Eglise sur pied. Cette menace de la part d'un Prince, qui étoit Homme à en venir sur le

De J. C. 1580.

De Syn-Mu. 2240.

champ à l'exécution, mit Ucondono dans un grand embarras; ne pouvant se résoudre entre deux partis, qui lui paroissoient également extrémes, il écrivit au Pere Gnecchi, pour le prier de lui mander, à quoi il le croyoit obligé selon Dieu. Le Missionnaire lui fit réponse, qu'il ne point devoit balancer à se soumettre à Nobunanga, qui étoit son Seigneur Souverain, & que s'il refusoit de le faire, il se rendroit coupable de la félonie du Roi de Tsunocuni.

Le Courier d'Ucondono étoit à peine parti avec cette réponse, qu'il en arriva un autre de la part de l'Empereur avec une Lettre, où le Prince ordonnoit à ce Religieux de le venir trouver; il obéit sur l'heure d'autant plus inquiet du tour, que prendroit cette affaire, que de huit Missionnaires, qu'il avoit sous sa conduite, quatre avoient déja été arrêtés, & renfermés dans une Citadelle. L'Empereur le reçut avec un air de hauteur, qui ne marquoit néanmoins aucun courroux; il lui dit que la Forteresse de Tacaçuqui relevoit de lui, & que ceux, à qui elle appartenoit, ayant pris les armes contre lui, qui étoit leur Souverain, ils avoient perdu tout le droit, qu'ils y avoient eu; qu'il jugeoit néanmoins Ucondono plus digne de compassion que de sa colere; qu'il entroit tout-à-fait dans sa peine; mais qu'enfin il falloit de deux maux également nécessaires, choisir le moindre; qu'il se déterminât au plutôt, & que s'il différoit plus longtems à lui rendre sa place, il alloit mettre en Croix tous les Missionnaires, & faire main basse sur tous les Chrétiens, ce qu'il confirma par un horrible serment.

Le Pere Gnecchi lui dit ce qu'il avoit déja fait

De J. C. 1580.

De Syn-Mu. 2240.

pour engager Ucondono à se soumettre, il ajouta qu'il alloit de ce pas le trouver, & ajouta qu'il n'épargneroit rien pour le résoudre à faire tout ce que souhaitoit Sa Majesté. Il y fut en effet au sortir de chez l'Empereur : un morne silence régnoit dans la Forteresse, & Ucondono, tout persuadé qu'il étoit déja par la Lettre, que le Pere lui avoit écrite, ne put presque lui répondre, qu'en lui faisant voir sa Femme & sa Mere en pleurs. Le Missionnaire eut beau lui représenter que la cause qu'il défendoit étoit injuste ; que quand il s'agiroit de la ruine entiere de toute l'Eglise du Japon, il ne seroit pas permis, pour l'empêcher, de faire la moindre démarche contre son devoir ; mais qu'ici son devoir & l'intérêt de la Religion s'accordoient parfaitement, & qu'il prît bien garde de ne pas sacrifier ses plus essentielles obligations à la chair & au sang. Ucondono convenoit de tout, mais au moment de se rendre, il sentoit toute la nature se révolter, & il ne voyoit plus rien.

Le Pere le quitta donc sans en avoir pû tirer que des soupirs, mais dès qu'il fut sorti Ucondono se sentit pénétré d'un remords, qui prit le dessus sur tous les autres sentimens, dont son cœur étoit déchiré. Il entra aussitôt dans son Oratoire, & là prosterné aux pieds du Crucifix, & la face collée contre terre, il conjura le Seigneur de lui inspirer le courage, qui avoit armé le bras d'Abraham contre son propre Fils. Il n'eut pas plutôt fait cette priere, qu'il se sentit tout autre ; il fit rappeller le Pere Gnecchi, & lui dit qu'il voyoit bien qu'il falloit faire à Dieu le sacrifice de ce qu'il avoit de plus cher au monde, & qu'il y étoit résolu.

De J. C. 1580.

De Syn-Mu. 2240.

Alors toute la Maison retentit de sanglots, & Ucondono retomba dans ses premieres irrésolutions. Tout ce qu'il put gagner sur lui, fut de faire assembler sa Famille & ses principaux Officiers dans la Chapelle, qui se trouva en un moment remplie de Personnes de tout âge & de tout sexe. Une partie de la nuit se passa à conjurer le Seigneur d'avoir pitié d'une Famille désolée, & qui le servoit depuis longtems avec tant de ferveur & de zele : aux larmes ils joignirent leur sang, & tous jusqu'aux enfans se déchirerent le corps à coups de discipline.

Cependant le Missionnaire, à qui Nobunanga avoit fait promettre de lui rapporter au plutôt une réponse positive, ne voyant point que tous ces mouvemens aboutissent à rien de décisif, craignit que son retardement ne fît prendre à l'Empereur quelque résolution violente, & dont il ne seroit plus possible d'arrêter les suites funestes, & il songea à se retirer ; on s'en apperçut dans la Forteresse, & on y comprit que son retour auprès du Prince, sans avoir rien conclu, alloit rendre le mal incurable ; ainsi on résolut de l'arrêter : il s'en douta, & comme il connoissoit le Prince, à qui il avoit affaire, il fit si bien, qu'il sortit sans être vû, mais on courut après lui, & quoiqu'il fît pour attester la parole d'Ucondono, sur la foi duquel il étoit entré, on le retint, sans cependant lui faire aucune violence & sans s'écarter du respect, que l'on portoit à sa Personne & à la sainteté de son caractere. Tout cela se faisoit à l'insçû d'Ucondono, qui traitoit avec Dieu seul, & qui passa toute la nuit en prieres dans la même posture, où nous l'avons représenté d'abord.

Enfin

Enfin au point du jour il ſe leva, entra un moment dans ſon Cabinet & en ſortit couvert d'habits déchirés & avec tout l'extérieur d'un Homme, qui a renoncé au Monde; il aſſembla enſuite toute ſa Garniſon, & avec une contenance triſte, mais aſſurée, il dit que Nobunanga étant ſon premier Souverain, il n'y avoit point à délibérer ſur l'obéiſſance, qui lui étoit dûe, qu'il étoit déterminé à lui remettre ſa Place, & qu'il comptoit bien que perſonne de ceux, qui étoient ſous ſes ordres, ne ſeroit aſſez hardi pour s'oppoſer à une réſolution ſi raiſonnable; qu'il ſçavoit bien à quoi il expoſoit ſon Fils, & ſa Sœur; que l'Empereur ne pouvoit lui faire aucune grace, qui le dédommageât de la perte, qu'il faiſoit pour lui obéir; qu'il ne lui demanderoit rien, & qu'il attendoit ſa récompenſe de Dieu ſeul, dont la volonté ſuprême étoit l'unique regle, qu'il conſultoit dans une occaſion ſi délicate; qu'il mettoit ſon Fils & ſa Sœur ſous la ſauve-garde du Tout-puiſſant, qui lui étoit témoin, que s'il donnoit encore quelque ſoupir au danger, où il expoſoit des Têtes ſi cheres, il n'en étoit pas moins déterminé à faire ſon devoir; que la Religion n'anéantiſſoit point les droits de la Nature, & qu'il ſeroit au comble de ſes vœux, s'il pouvoit racheter au prix de tout ſon ſang la vie de ceux, qu'il expoſoit au reſſentiment du Roi de Tſunocuni. Il ſe coupa enſuite les cheveux, & partit pour Méaco avec le Pere Gnecchi.

De J. C. 1580.

De Syn Mu. 2240.

En entrant chez l'Empereur, il ſe jetta à ſes pieds, & lui expoſa les raiſons, qu'il avoit eues de ne pas lui livrer d'abord une Place, que ſon Seigneur immédiat lui avoit confiée; mais

De J. C. 1580.

De Syn-Mu 2240.

que la réflexion, qu'il avoit faite sur l'injustice de cette Guerre, l'avoit fait frémir en pensan qu'il étoit armé contre son Souverain; que cependant la tendresse paternelle lui avoit ôté pendant quelque tems la liberté de prendre le parti, que lui dictoient la justice & son devoir; qu'il avoit enfin gagné sur soi de s'élever au-dessus de toutes ses craintes & de toutes ses foiblesses; qu'il devoit cette force au Dieu qu'il adoroit, & au service duquel il étoit résolu de consacrer le reste de ses jours dans la compagnie de ceux, qu'il regardoit comme les Peres de son Ame.

La joye, qu'eut l'Empereur de voir à ses pieds un Homme, qui peu d'heures auparavant bravoit toute sa puissance, & l'arrêtoit au commencement de ses Conquêtes, ne l'empêcha pas de comprendre tout ce qu'il y avoit de grand dans la conduite d'Ucondono; aussi lui donna-t-il toutes les louanges, qu'elle méritoit. Il ordonna à ce Seigneur de laisser croître ses cheveux, & lui promit de lui restituer toutes ses Places, dès que la Guerre seroit finie; il lui augmenta même dès-lors ses revenus au double, puis élevant jusqu'au Ciel la Religion Chrétienne, qui apprenoit aux Hommes a distinguer leurs véritables devoirs, & à surmonter, pour les remplir, toute la sensibilité qu'inspire la plus étroite liaison du sang, il protesta qu'il continueroit d'en être le Protecteur, & il tint parole.

Prise de la Forteresse de Tacaçuqui par l'Empereur. Disgrace de Tacayama, &

Il n'étoit pourtant pas encore maître de la Forteresse de Tacaçuqui. Tacayama Pere d'Ucondono, en avoit pris le commandement aussitôt que son Fils en étoit sorti; il étoit allé ensuite trouver Araqui, pour l'informer de ce

qui se passoit, & des raisons, qui avoient obligé Ucondono de se retirer ; ajoutant que pour lui il étoit résolu de lui être fidele jusqu'à la fin. Araqui le reçut d'abord fort mal, & fut sur le point de faire mourir sa Fille & son Petit-Fils ; toutefois la vûe de ce brave Homme en posture de Suppliant l'attendrit, & les murmures de ses Officiers l'intimiderent : il s'adoucit, & il rendit même les Otages. Tacayama soutint encore quelque tems le siége de Tacaçuqui, mais il fut enfin forcé & pris. Nobunanga le condamna d'abord à perdre la Tête, mais à la priere d'Ucondono, & des Missionnaires, il se contenta de l'exiler dans le Royaume de JECIGEN, où Jesus-Christ n'avoit jamais été prêché, & dont il devint l'Apôtre ; il y fit des conversions innombrables par lui-même, & par les Missionnaires, qu'il y appella ; de sorte que son nom devint plus célebre pendant sa disgrace, qu'il ne l'avoit été dans le tems de sa plus grande prospérité. Sa réputation s'étendit même jusqu'aux Indes, & sa mémoire y fut longtems en benédiction.

De J. C. 1577.

De Syn-Mu. 2237.

l'usage, qu'il en fait.

Cependant Nobunanga ne se vit pas plutôt en possession de la Forteresse de Tacaçuqui, qu'il la rendit à Ucondono, après s'être de nouveau assuré de sa fidélité. Il se mit ensuite aux trousses d'Araqui, & l'assiégea dans une autre Place, où ce Prince avoit eu l'imprudence de s'enfermer. Il s'y défendit quelque tems avec assez de valeur ; mais ne voyant aucune apparence d'y être secouru, il en sortit secretement & s'alla jetter dans Ozaca avec le Bonze, qui s'en étoit rendu le maître. Nobunanga y marcha, força la Place, mais lorsqu'on s'attendoit qu'il useroit contre les Rebelles de tout

Nouvelles Victoires de Nobunanga.

De J. C. 1580.

De Syn-Mu. 2240.

le droit, que lui donnoit sa victoire, il leur fit grace de la vie, se contentant de ne leur pas laisser un seul pouce de terre: il lui fut fort aisé après cela de venir à bout de la plûpart des autres Confédérez, & avant la fin de l'année 1579. il ne lui restoit plus à réduire, que le seul Roi de Naugato, contre lequel il se contenta d'envoyer une Armée: nous verrons dans la suite ce qu'il lui en coûta, pour n'avoir pas voulu finir par lui-même cette Guerre.

Dispute entre deux Sectes de Bonzes devant l'Empereur; & ce qui en arrive.

Le Christianisme profita beaucoup de ses dernieres Victoires: il sembloit ne plus faire la Guerre que pour ruiner l'Idolâtrie dans l'Empire, & il paroissoit surtout s'être fait un point d'honneur d'exterminer les Bonzes. Il se présenta alors une occasion, qu'il ne manqua point, d'éteindre presqu'entiérement toute une Secte de ces faux Prêtres, & la plus opiniâtre Ennemie du nom Chrétien. Les XODOXINS & les FOQUEXUS étoient depuis quelque tems aux prises sur un point de Religion, & la dispute dégénéra bientôt dans une véritable animosité. Rien n'est plus aveugle que l'esprit de Parti, & que cette vivacité si ordinaire entre ceux, qui courent la même carriere; une Guerre Domestique, allumée par la passion, fait oublier l'Ennemi commun, lequel profite toujours de ces divisions intestines, & quelquefois la fureur va jusqu'à négliger ses véritables intérêts, & le soin même de sa propre conservation; il semble qu'on soit content de périr, pourvû qu'on attire dans le précipice ceux, dont on a résolu la perte. Jamais on ne vit un exemple de ceci plus marqué, que dans l'occasion, dont il s'agit. Les deux Sectes opposées ne

cherchoient plus la vérité; elles vouloient se détruire, & elles s'y prirent de maniere à ne pas manquer leur coup. Elles s'accorderent à prendre Nobunanga pour Arbitre, & accepterent la condition, sans laquelle ce Prince ne voulut pas les juger, à sçavoir, qu'il pourroit punir de mort ceux, qui seroient vaincus.

De J. C. 1580.

De Syn-Mu. 2240.

Les vaincus sont mis à mort, comme on en étoit convenu.

Le jour de la Conférence ayant été marqué, les plus habiles des deux Sectes se rendirent chez l'Empereur avec un appareil, & un faste, qui témoignoit de part & d'autre une grande assûrance. On disputa longtems, & avec un acharnement, qui convenoit mieux à des Soldats dans une mêlée, qu'à des Docteurs dans une dispute. Enfin les Foquexus furent si vivement poussés par leurs Adversaires, que n'ayant plus rien à repliquer, ils s'avoüerent vaincus. Ils vont aussitôt se jetter aux pieds de Nobunanga, & le supplient de ne point faire exécuter la Sentence, à laquelle ils avoient eux-mêmes souscrit; mais ce Prince fut inéxorable, il les fit sur l'heure dépoüiller tous nuds, & foüetter publiquement. Il les obligea ensuite à signer de leur sang leur défaite, & qu'ils méritoient la mort, après quoi il leur fit couper la Tête. Il ne s'en tint pas là, il fit transporter dans une Isle déserte, tout ce qu'il y avoit parmi les Foquexus de Gens de mérite, & il condamna les autres à une Amende si excessive; que malgré leur crédit & leurs immenses richesses, ils ne furent pas en état d'y satisfaire : de sorte qu'ils se virent réduits à abandonner tous leurs biens, & à se retirer dans

De J. C. 1580.

De Syn-Mu. 2240.

les Provinces, qui ne recevoient point la Loi de l'Empereur.

Mais si la conduite de ce Prince à l'égard des Bonzes avançoit si fort les Affaires de la Religion, en décréditant ses plus grands Ennemis, & en diminuant leur nombre, son aveuglement par rapport à son salut, coûtoit bien des larmes a toute l'Eglise du Japon. L'accueil extraordinaire, qu'il faisoit dans toutes les occasions aux Missionnaires, le plaisir, qu'il paroissoit prendre à les entretenir en public & en particulier sur leur Religion, la joye, qu'il témoignoit, quand on lui rapportoit les succès de leurs Travaux; tout cela fit croire quelque tems à plusieurs qu'il suivroit l'exemple du Roi de Bungo; mais cette opinion ne fut jamais bien fondée, & dura peu. On fut enfin convaincu, que Nobunanga n'avoit point de religion, & que si la droiture de son esprit lui faisoit estimer le Christianisme & ceux qui le prêchoient, il y avoit dans les marques de distinction, dont il les accabloit, une sorte de vanité délicate, qui consiste à tenir dans l'humiliation les Grands, tandis qu'on prodigue les Honneurs, à ceux, qui n'ont aucun Titre pour y prétendre. Néanmoins la Multitude, qui réfléchit peu, voyant les Docteurs Etrangers carressés, & honorés par un Prince, qui étoit le plus fier des Hommes, s'accoutuma à les respecter, & conçut une grande idée de leur Doctrine, tandis que les Sages & ceux, qui approfondissoient les choses, profitoient de cette disposition du Prince, pour embrasser en liberté, & pour professer ouvertement la vé-

rité, qu'ils avoient reconnuë. Enfin les Missionnaires, quoiqu'ils ne se flattassent point de voir jamais Nobunanga Chrétien, ne vouloient pourtant pas avoir à se reprocher de n'y avoir pas apporté tous leurs soins, & saisissoient d'autant plus volontiers les occasions, qui se présentoient de parler de la Religion en sa présence, qu'il s'y trouvoit toujours quelqu'un, qui profitoit de leurs discours; outre qu'ils sçavoient que les Miséricordes du Seigneur sont infinies, & les Mysteres de sa grace impénétrables.

De J. C. 1580.

De Syn-Mu. 2240.

Deux Missionnaires ont une Audiance publique de l'Empereur, & ce qui s'y passe.

Un jour que la Cour étoit fort nombreuse, on vint dire à l'Empereur, que le Pere Gnecchi demandoit à lui faire la révérence. Le Prince aussitôt montrant un Visage fort gai, fit ouvrir les deux battants de sa Chambre, & adressant la parole aux Courtisans: » Messieurs, leur dit-il, si vous ne vous met- » tez de mon parti, je serai obligé de me » rendre, & d'embrasser le Christianisme; » ces Docteurs Etrangers me poussent à bout, » & je ne sçai bientôt plus que leur répon- » dre. Comme il parloit encore, le Pere entra avec son Compagnon, qui étoit ce même Laurent, dont nous avons si souvent parlé: ils saluerent l'Empereur, qui les reçut avec sa politesse ordinaire, & même avec une sorte de respect: puis reprenant son air enjoüé, » mes Peres, leur dit-il, voici une » belle occasion de faire tout d'un coup bien » des Conquêtes; redites-nous, ce que vous » m'exposâtes derniérement de l'unité de » Dieu, de ses perfections infinies, de sa » Providence, & surtout de sa Justice inflé-

De J. C. 1580.

De Syn-Mu. 2240.

» xible dans la distribution des récompenses
» & des châtiments, & je vous réponds, que
» vous allez faire autant de Chrétiens, qu'il
» y a ici de Personnes sensées.

Comme Laurent, ainsi que je l'ai déja remarqué plusieurs fois, parloit sa Langue avec une grace toute particuliere, le Pere Gnecchi avec la permission de l'Empereur, le chargea de ce que ce Prince désiroit. Il obéit, il parla longtems, & il fut écouté avec une attention merveilleuse. Quand il eut fini, chacun se regarda, tout le Monde étoit charmé; on confessoit que rien n'étoit plus solide, ni mieux prouvé; il paroissoit même, qu'on s'intéressoit au Triomphe de la Religion Chrétienne sur les Sectes du Japon. On donna de grandes loüanges au Missionnaire, mais ce fut tout le fruit, qu'il tira de son discours. Un moment après, l'Empereur prit en particulier les deux Religieux, & leur parla ainsi: *Il faut que vous me juriés de me parler sincérement.* Quoique le Pere Gnecchi ne vît pas, où tendoit une telle proposition, il n'eut pas de peine à donner à Sa Majesté toutes les assûrances, qu'elle demandoit. Alors Nobunanga reprenant la parole:
» De bonne foi, dit-il, êtes-vous véritable-
» ment persuadés de tout ce que vous prê-
» chez au Japon; car je vous dirai, qu'a-
» près avoir promis le secret à des Bonzes,
» dont je ne vous nommerai point la Secte,
» ils m'ont avoüé que tous leurs Mystéres
» étoient de pures Fables pour amuser, ou
» pour contenir la Multitude; vous pouvez
» me parler avec la même liberté, & je

» vous engage ma parole, que je n'en abu-
» ſerai pas «.

De J. C. 1580.

De Syn-Mu. 2240.

Le Pere Gnecchi, qui ne s'attendoit à rien moins, qu'a une pareille propoſition, s'approcha ſans dire mot d'un Globe Terreſtre, qui étoit dans la Chambre de l'Empereur, & montrant à ce Prince la vaſte étendue des Terres & des Mers, qu'il lui avoit fallu traverſer, pour ſe rendre au Japon : » Seigneur, » lui dit-il, Votre Majeſté paroît faire quel- » que eſtime de nous ; mais ſi pour vous dé- » biter des Fables, nous avions entrepris de » ſi longs Voyages, eſſuyé tant de travaux, » couru tant de dangers, renoncé à nos » Parents, à nos Amis, à notre Patrie, à » à toutes les eſpérances, que nous pouvions » avoir ſur la Terre, y auroit-il folie pareil- » le à la nôtre ? Que les Bonzes parlent » d'une maniere, & penſent de l'autre, qu'ils » vous diſent des choſes, qu'ils n'entendent » pas, dont ils connoiſſent même la fauſſe- » té, il n'y a pas lieu de s'en étonner ; leur » fortune & toute la douceur de leur vie » ſont attachées à faire paſſer ces chimeres » pour des véritez conſtantes ; mais que » nous revient-il à nous de notre pénible » Miniſtre & de notre fidélité à remplir nos » engagements, & à nous abſtenir de tous « les plaiſirs de la vie ? En un mot la ma- » niere, dont nous vivons ici, notre pauvre- » té, notre déſintéreſſement doivent ſuffire » pour convaincre les plus incrédules qu'il » faut que nous ayons des preuves bien in- » conteſtables des véritez, que nous prê- » chons, puiſqu'il nous en coûte tant pour

» les prêcher & pour les pratiquer.

De J. C. 1580.

De Syn-Mu. 2240.

Tandis qu'il parloit, Nobunanga tenoit les yeux baissés & fixes, comme un Homme abîmé dans une profonde rêverie. Il demeura même dans cette situation quelque tems après, que le Pere eut cessé de parler : puis reprenant tout à coup son air libre & ouvert, il donna aux deux Religieux mille nouveaux témoignages d'estime & de bonté, & marqua en les congédiant beaucoup de regret de ne les pouvoir entretenir plus souvent. A l'exemple du Maître, les Courtisans, comme il arrive pour l'ordinaire, parurent se disputer, à qui feroit plus d'amitié aux Docteurs Européens ; plusieurs agissoient très-sincérement, & ne tarderent pas à le faire connoître par leur conduite, & les trois Fils de l'Empereur furent de ce nombre. Enfin peu de jours après l'Audience, dont nous venons de parler, l'Empereur donna aux Ouvriers de l'Evangile une nouvelle preuve de son affection pour eux, qui surprit plus toute la Cour, que ce qu'on avoit vû jusques-là.

Séminaire de Nobles à Anzuquiama.

Vis-à-vis du Palais de ce Prince, le Lac, sur le bord duquel nous avons vû que la Ville d'Anzuquiama étoit construite, avançoit dans les Terres, & formoit une Baye, qui séparoit une partie de la Ville de la Montagne, où étoit le Palais ; l'Empereur avoit ordonné qu'on la comblât, & cela s'étoit fait en vingt jours. On ne dit point à quoi il destinoit ce Terrein ; ce qui est certain, c'est que le Pere Gnecchi lui ayant proposé d'y bâtir un Séminaire, pour y élever de jeunes

Gentilshommes sous ses yeux, il y consentit d'abord; il joignit même à cet emplacement celui de deux Maisons voisines, qu'il fit abattre, & accompagna cette grace d'un compliment, qui en releva infiniment le prix : *Ce que vous me demandez*, dit-il, *je l'ai refusé à de grands Seigneurs, qui vouloient avoir leur Palais en face du mien; mais j'aime mieux y avoir une Maison consacrée au vrai Dieu; faites-y la plus magnifique Eglise que vous pourrez, ce sera le seul Temple, qu'on verra jamais dans Anzuquiamá.* Nous avons vû néanmoins, que les Missionnaires avoient déja une Maison & une Eglise dans cette Ville; mais il y a bien de l'apparence, que ce premier établissement étoit peu de chose.

De J. C. 1580.

De Syn Mu. 2240.

Quoiqu'il en soit, on avoit depuis peu élevé à Méaco une très-belle Maison, qui étoit destinée au même usage; Ucondono, & quelques autres Seigneurs Chrétiens furent d'avis, qu'on la transportât toute entiere à Anzuquiama, & les Bâtiments Japonnois ont cette commodité, qu'on les monte & démonte comme on veut. Ucondono donna quinze cents Hommes pour le transport; plusieurs Chrétiens s'y joignirent d'eux-mêmes; personne ne voulut recevoir aucun salaire de son travail, & en peu de jours la Maison fut sur pied. Elle étoit fort grande, & elle ne déparoit point la Place, où elle étoit. Nobunanga en fut surpris, & en témoigna beaucoup de joye. Il exhorta les Peres à lui rendre de fréquentes visites, ajoûtant avec une extrême bonté, que rien ne contribueroit davantage à les accréditer dans tout l'Empire.

De J. C. 1580.

De Syn-Mu. 2240.

En effet le Christianisme fit en très-peu de tems des progrès étonnants, surtout parmi la haute Noblesse. Les choses étoient en ces termes, lorsque le Pere Valegnani arriva à Méaco; mais avant que de voir quel fut le fruit de ce Voyage, il faut reprendre la suite des Affaires du Bungo, où il avoit passé les derniers mois de l'année 1580.

Fin du Cinquiéme Livre.



SOMMAIRE
DU SIXIEME LIVRE.

L'*Ancien Roi de Bungo reprend les Rênes du Gouvernement, & range à la raiſon les Grands du Royaume. Reglement du Viſiteur pour la conduite des Miſſionnaires. Fin déplorable du P. Acoſta. Caractere du P. Cabral. Il eſt dépoſé par le Viſiteur, & renvoyé à Macao, & pourquoi? Action hardie des Japonnois à Siam. Le Viſiteur ne juge pas à propos de baptiſer Joſcimon, qui l'en preſſoit. Il part pour Meaco, & court un grand riſque dans ce voyage. Belle action d'une Princeſſe Chrétienne. Le P. Valegnani à la Cour de Nobunanga. Converſion du Roi & de la Reine d'Omi. Magnificence & cruauté de Nobunanga. Un jeune Japonnois Apoſtat eſt martyriſé aux Indes. Zele d'un Prince de Bungo. Les Rois de Bungo, d'Arima, & le Prince d'Omura forment le projet d'une Ambaſſade à Rome. Choix des Ambaſſadeurs. Le P. Valegnani s'oppoſe à ce qu'on leur donne un grand train. Calomnie contre les Jéſuites au ſujet de cette Ambaſſade. Départ des Ambaſſadeurs. Dangers qu'ils courent ſur Mer. Honneurs, qu'on leur rend à Goa, à Liſbonne, à Madrid, à Piſe. Leur arrivée à Rome. Le Pape donne une Audience particuliere à un d'eux, qui étoit malade. Leur Entrée publique. Leur Audience en plein Conſiſtoire dans la Salle des Rois. Lettres des trois Princes. Réponſe,*

qu'on y fait de bouche au nom de Sa Sainteté. Mort du Pape. Election de Sixte V. Honneurs & graces, qu'il fait aux Ambassadeurs. Il répond aux Lettres des Princes. Les Ambassadeurs sont reçûs Patrices au Capitole. Ils partent de Rome, & la bonne odeur, qu'ils y laissent. Réception, qu'on leur fait à Spolette, à Perouse, à Lorette, à Boulogne, à Ferrare, à Venise, à Mantouë, à Milan, & à Gênes, où ils s'embarquent. Le Roi Catholique leur donne Audience à Monçon. Ils s'embarquent à Lisbonne. Nobunanga se fait adorer comme un Dieu. Il ne trouve pas mauvais que les Chrétiens ne l'adorent point. Son imprudence. Il est trahi, tué & brûlé dans son Palais avec son Fils aîné. Providence de Dieu sur les Missionnaires. Ucondono se déclare contre les Meurtriers de ce Prince, dont le plus jeune Fils Roi d'Ava, joint ce Général: Faxiba s'assure du jeune Prince, & se rend maître de l'Empire. Son caractere.





HISTOIRE DU JAPON.

LIVRE SIXIÉME.

De J. C. 1580.

De Syn-Mu. 2240.

IL est plus dangereux pour un Prince de reculer devant ses Sujets, que devant ses Ennemis : l'un peut faire à sa gloire une bréche facile à réparer ; l'autre avilit, & souvent anéantit pour toujours son autorité. A la vérité la prudence demande quelquefois qu'il revienne sur ses pas, & qu'il change de systême. Il est Homme, il peut se tromper, & il lui convient encore moins, qu'au reste des Mortels, de vouloir par une fausse honte, ou une fierté indigne d'un grand cœur, soutenir ce qu'il a fait par surprise : mais il faut que ce changement paroisse venir de la droiture de son esprit, & d'une grandeur d'Ame digne de la Majesté du Trône. En un mot, il est nécessaire qu'on sente qu'il a eu la sagesse de corriger ce qu'il y avoit de défectueux dans sa conduite, & que jamais per-

De J. C. 1580.

De Syn Mu. 2240.

ſonne ne puiſſe ſe vanter de l'y avoir contraint. Quelques réels, & quelques criants même, que ſoient les abus, qui ſe ſont gliſſés dans le Gouvernement de l'Etat, il n'en eſt point, qui puiſſe entrer en parallele avec celui de la dégradation du Pouvoir ſuprême, par la raiſon, que celui-ci entraîne immanquablement tous les autres après lui.

Le jeune Roi de Bungo reconnut trop tard la vérité de cette maxime fondamentale du grand Art de régner. Quand bien même, à ne conſulter que les régles d'une Politique toute humaine, il ſe fût déclaré trop tôt, ou trop ouvertement en faveur de la Religion Chrétienne; ce n'étoit point en cédant baſſement à des Sujets, qui le menaçoient, ou en prenant, comme il fit, tout le contrepied de ſes premieres démarches, qu'il devoit redreſſer ſa conduite, ſi elle n'étoit pas réguliere. Ceux, qui lui avoient ainſi donné la Loi, n'attribuerent pas ſa docilité à la force de leurs raiſons, mais à la foibleſſe de ſon eſprit, & ils ſe promirent bien d'en profiter, pour établir leur crédit ſur les ruines du ſien, ainſi qu'il ne ſçauroit manquer d'arriver en pareille occaſion.

L'ancien Roi de Bungo reprend les Rênes du Gouvernement.

Joſcimon, Roi de Bungo, n'avoit preſque plus que le nom de Roi; il le reſſentoit vivement; &, ce qu'on n'avoit pas attendu de ſon génie borné, ni de ſon caractere, que nous verrons dans la ſuite ſe développer davantage, il prit pour ſe tirer de ce mauvais pas, le ſeul parti, qui lui reſtoit. Il pria le Roi ſon Pere de reprendre le timon, que ſes foibles Mains ne pouvoient pas encore bien gouverner dans un tems d'Orage, & Civan

y consentit ; mais il ne voulut pas que son Fils descendît du Trône, où il l'avoit placé, il se contenta de s'y asseoir à côté de lui, & seulement pour l'aider à rétablir la subordination dans sa Cour, & le bon ordre dans toutes les parties de l'Etat.

De J. C. 1580.

De Syn-Mu. 2240.

Il range à la raison les Grands du Royaume, qui vouloient donner la loi à leur Souverain.

Cicatondono, dont l'imprudence avoit attiré tant de maux sur sa Patrie, étoit celui, qui donnoit plus de peine au Roi son Neveu, & qui parloit plus haut ; ce qui peut faire juger qu'il étoit rentré en possession de ses Biens par la mort de Cicacura, tué peu de tems auparavant les Armes à la Main contre son Prince, dans une Bataille, que Civan lui avoit livrée. Ce qui est certain, c'est que ce Prince ayant aussi réduit son Beau-Frere à rentrer dans son devoir, confisqua tout ce qu'il possédoit alors de Biens, & traita de même tous ceux, qui avoient suivi son exemple. Cependant pour ne laisser aucune semence de Guerre civile dans l'Etat, qu'il étoit dans l'impatience de remettre de nouveau tout entier à son Fils ; il pardonna à tous ces Seigneurs humiliés, sans en excepter son Beau-Frere ; mais comme Cicatondono n'avoit point d'Enfants, il l'obligea de reconnoitre pour son Héritier CICAMORO, le plus jeune des trois Princes ses Fils.

L'Ancien Roi se borne à rétablir le Royaume de Bungo, Le Noviciat de Vosuqui se peuple.

Le Bungo étant ainsi rétabli dans sa premiere tranquillité, on s'attendoit que Civan n'en demeureroit pas-là, & qu'il employeroit son Armée, qui étoit fort belle, à reconquérir les Royaumes, qui lui avoient été enlevés, mais ce Prince n'étoit plus d'humeur à faire des Conquêtes pour lui, & il croyoit fort inutile d'en faire pour un Successeur,

De J. C. 1580.

De Syn-Mu 2240.

qu'il ne jugeoit pas capable de les conserver. Il ne songea donc plus qu'à faire fleurir son Royaume, que les Guerres passées avoient fort épuisé, afin de le rendre à son Fils tel, qu'il l'avoit reçu de ses Peres. Peu de tems après, le Pere Valegnani arriva à Vosuqui. Les deux Rois y étoient actuellement, & dès la premiere Audience, qu'il eut de Civan, ce Prince prit avec lui des mesures, pour mettre la derniere Main à l'Etablissement du Noviciat, où le Visiteur reçut d'abord seize Novices, dont quelques-uns étoient des Portugais venus des Indes avec lui. Pour ce qui est du Séminaire, il fut dans la suite fondé par le Pape Gregoire XIII. Joscimon ne fit pas moins d'accueil au Pere Valegnani, que le Roi son Pere en avoit fait à ce Religieux, il lui témoigna un très-vif regret de ce qui s'étoit passé, & s'excusa sur la nécessité de ses Affaires; il lui parla avec beaucoup de confiance de ce qui le regardoit, & lui donna sa parole, qu'aussi-tôt que les Troubles du Royaume seroient entiérement pacifiés, il se feroit baptiser.

Reglement pour la conduite des Missionnaires.

Le Visiteur s'appliqua ensuite à faire quelques Réglements sur plusieurs points, ausquels il n'avoit pas voulu toucher, qu'il n'eût acquis par lui-même une connoissance exacte du génie & de la façon de penser des Japonnois. Il avoit rencontré dans le Bungo le Pere Cabral, Vice-Provincial, & le Pere Froez, un des plus sages Missionnaires du Japon, & le plus ancien de tous ceux, qui étoient Prêtres. Ce fut particuliérement avec eux, qu'il traita, mais il ne fut pas également satisfait de l'un & de l'autre. Il com-

De J. C. 1580.

De Syn-Mu. 2240.

mença par examiner en quoi il étoit à propos de se conformer aux usages du Pays, pour le Logement, le manger, la maniere même d'être assis, soit à Table, soit ailleurs, de recevoir & de faire les visites indispensables, de saluer, & tout ce qui regarde le Cérémonial civil. Tout bien considéré, il ordonna qu'on se conformât pour toutes ces choses à ce que pratiquoient les Bonzes, & les autres Ministres des Dieux, sur ce principe, que rien ne contribuë davantage a gagner la confiance d'une Nation; que de marquer de l'estime pour ses usages, & que la simplicité, & l'aisance des manieres de l'Europe passeroient toujours pour impolitesse dans l'esprit d'un Peuple Idolâtre au point, que le sont les Japonnois, du plus gênant Cérémonial, qui se puisse imaginer. Aussi dans la Lettre, qu'il écrivit à son Général, pour lui rendre compte de ce Réglement, il marque expressément, que l'Ordre le plus austere, qui fût dans l'Eglise, n'avoit point un Noviciat aussi rude, que l'Apprentissage, qu'il falloit faire pour se bien conduire au Japon. Jusqu'alors les Missionnaires n'avoient pas tous été également exacts sur ce point, & cette négligence, qui causoit une diversité peu convenable entre des Personnes, dont un des plus essentiels devoirs est l'uniformité de conduite, fut ce qui obligea le Visiteur d'entrer dans un si grand détail.

Mais l'article, qu'il examina avec le plus de soin, fut ce qui regardoit la façon de s'habiller, ou plutôt la matiere de l'Habillement; car pour la forme, il paroît que les Jésuites n'ont rien changé au Japon à ce qui se prati-

De J. C. 1580.

De Syn-Mu. 2240.

quoit ſur cela dans les Indes. Or il étoit arrivé au bout d'un certain tems, que quelques Miſſionnaires avoient cru devoir quitter les Etoffes de Fil ou de Cotton, dont leurs Soutannes étoient faites, pour leur ſubſtituer celles, qui étoient propres du Pays, & où il entroit de la Soye. Ils ſe fondoient ſur le vil prix de cette Marchandiſe au Japon, où les plus petites Gens en portent : ſur la néceſſité, où ils ſe trouvoient de traiter avec les Grands, & qui demandoit qu'ils fuſſent décemment vêtus; ſur l'exemple de Saint François Xavier, qui avoit paru à la Cour du Roi de Bungo dans un équipage propre à y faire reſpecter ſon Miniſtere, & qui s'étant montré ailleurs avec ſes Habits ordinaires, y avoit été ſouvent inſulté & baffoüé ; ſur ce qne le Pere de Torrez avoit toujours eu pour maxime de ſe conformer aux manieres du Pays, en tout ce qui n'intéreſſoit pas la conſcience, d'où ils concluoient, que les Miniſtres des Dieux du Japon étant vêtus de longues Robes de Soye, les Miſſionnaires en devoient uſer de même ; (mais cette derniere preuve tomboit d'elle-même, parce que le P. de Torrez n'avoit jamais porté de Soye.) Enfin ſur ce que c'étoit le ſentiment du Roi de Bungo, du Prince d'Omura, & de quelques autres Seigneurs zélés pour le bien de la Religion.

Fin déplorable du Pere Acoſta.

Les choſes étant ſur ce pied-là, lorſque le Pere François Cabral arriva au Japon avec la qualité de Vice-Provincial. Il regarda cette nouveauté comme un abus dangéreux, & après s'être donné le tems d'examiner les raiſons de part & d'autre, il ſe confirma dans ſon ſentiment, & répondit aux objections, qu'on lui fit,

De J. C. 1580.

De Syn-Mu. 2240.

qu'il avoit paru devant tout ce que le Japon avoit de plus grand avec l'habit, qu'il avoit apporté des Indes, & qu'il n'en auroit pas été mieux reçu ; quand il se seroit montré avec tout le faste des Bonzes. Tous s'étoient rendus à ses raisons, & s'étoient soumis, excepté le Pere Balthazar Acosta, qui le premier avoit introduit l'usage ; que le Vice-Provincial proscrivoit ; mais cette résistance, qu'il voulut colorer du prétexte spécieux du bien de la Religion, lui coûta cher. Il ne falloit que des Saints dans la Mission du Japon ; & la désobéissance d'un Particulier, quel qu'en fût le motif, pouvoit y être d'un dangereux exemple ; le Vice-Provincial renvoya le Pere Acosta aux Indes, où il y a de l'apparence, qu'il ne voulut point reconnoître sa faute ; car on l'embarqua peu de jours après pour le Portugal, où il devoit sortir de la Compagnie, soit que cela vint des Supérieurs, ou de lui-même ; mais il périt malheureusement dans la traverse avec le Navire, qui le portoit. Les Jésuites avoient donc repris au Japon leur premiere maniere de se vêtir, lorsque le Pere Valegnani y arriva ; & tout bien considéré, il jugea qu'ils avoient fort bien fait.

Ces Réglemens domestiques étant finis, le Visiteur apporta toute son attention à donner une forme convenable aux Séminaires, qu'il venoit d'établir à Arima & à Fucheo. Son dessein étoit, qu'on multipliât dans la suite ces Etablissements, le plus qu'il seroit possible, & il s'étoit fortement persuadé, que de tous les moyens de procurer la gloire de Dieu, qui ont été imaginés par le Fondateur de la Compagnie, l'érection des Séminaires pour l'éducation de la Jeunesse est peut-être celui, dont

De J. C. 1580.

De Syn. Mu 2240.

le ſuccès eſt plus certain, & le fruit plus durable. D'ailleurs il étoit d'une néceſſité indiſpenſable de former des Ouvriers Evangéliques dans le Pays même, où les beſoins croiſſoient beaucoup au-delà des ſecours, qu'on pouvoit tirer des Indes & de l'Europe; & il eſt d'une évidence manifeſte, que pour s'aſſurer de ne pas manquer de bons Sujets, il faut les avoir éprouvés & formés de longue main. Ce projet étoit ſi ſenſé, que le Pere Valegnani ne s'attendoit pas d'y trouver de la contradiction: il y en trouva néanmoins, & de la part du Vice-Provincial même.

Caractere du P. Cabral.

Le Pere François Cabral étoit un ſaint Religieux, un grand Miſſionnaire, un Supérieur vigilant & aimable, mais il étoit de ces gens de bien, qui s'imaginent aiſément penſer plus juſte que les autres Hommes; & qui par conſéquent ne prennent gueres conſeil, que d'eux-mêmes, ou plutôt; qui ſe croyent inſpirés, quand ils ont demandé à Dieu de l'être, & regardent comme des Arrêts du Ciel, qui s'expriment par leur bouche, toutes les réſolutions qu'ils ont priſes aux pieds du Crucifix, où la derniere choſe; que l'on dépoſe, eſt ſon propre Jugement. Ce Religieux s'étoit fortement mis dans la tête, que les Japonnois étant naturellement hauts, & communément d'un génie élevé, & d'un eſprit excellent, ſi une fois ils étoient cultivés par l'étude de toutes les Sciences divines & humaines, ils en abuſeroient, & en viendroient bientôt à mépriſer les Européens. Sur ce principe, de vingt-ſix Japonnois, qu'on avoit reçûs juſques-là dans la Compagnie, & qui preſque tous étoient deſtinés au Sacerdoce, il n'avoit permis à aucun

d'autres études, que celles, qui étoient absolument nécessaires pour être employez en second dans le Ministere Evangélique, & il les tenoit toujours dans une très-grande dépendance.

De J. C. 1580.

De Syn-Mu. 2240.

Il s'entête mal à propos contre les sentimens du P. Valegnani, qui le renvoie aux Indes.

Ce n'étoit assurément pas l'expérience, qui l'obligeoit a en user ainsi avec les Jésuites Japonnois: rien n'étoit plus modeste, ni plus soumis, & comme ils avoient par-dessus les autres Missionnaires, l'avantage de connoître mieux les coutumes du Pays, & de parler leur langue dans une perfection, où il n'est presque pas possible d'atteindre, quand on ne l'a point succée avec le lait, toutes les grandes Conversions demandoient leur Ministere. Leur humilité & leur soumission n'en souffroient point, & les merveilles, que le Ciel opéroit assez souvent à leur priere, répondoient de leur vertu, & n'en ébranloient point la solidité. Le Pere Valegnani ne laissoit pourtant pas de trouver quelque fondement dans les appréhensions du P. Cabral, du moins pour l'avenir; car de compter que les choses demeureroient toujours sur le pied, où il les avoit trouvées, ç'auroit été ne pas connoître le fonds de corruption, qui se trouve dans le cœur de l'Homme, & dont la fermentation fait tôt ou tard dégénérer les plus saintes institutions. Mais le Visiteur ne pouvoit pas approuver qu'on portât la précaution aussi loin, que la portoit le Vice-Provincial; il lui représenta qu'il falloit bien choisir les Sujets, qu'on recevoit; les faire passer par des épreuves, qui fussent capables de les établir dans une sincere humilité de cœur, & ne les point engager par des vœux, qu'on ne se fût bien assuré de la bonté de leur

De J. C. 1580.

De Syn-Mu 2240.

caractere ; mais il persista à vouloir qu'on n'omit rien pour cultiver l'esprit de tous ceux, qui seroient élevés dans les Séminaires. Le Vice-Provincial ne se rendit point, & le Pere Valegnani, qui comprit que cet esprit roide & entier, pourroit dans la suite se porter à quelque éclat fâcheux, jugea à propos de le renvoyer à Macao, & de donner sa place au Pere Gaspard Cuello.

Je trouve sous cette année dans un Auteur (*a*), dont je ne garantirois pas toutes les relations, que nous avons de lui, un fait qu'il a tiré d'un Journal Hollandois, qui est assez dans le caractere des Japonnois, & qu'on ne peut raisonnablement croire entierement fabuleux : le voici dans ses propres termes. « Dans le » tems que le Christianisme étoit florissant au » Japon, les Japonnois avoient la liberté tou- » te entiere d'aller hors de l'Empire, comme » il leur plaisoit ... & ils s'engageoient dans » les Pays étrangers, comme bon leur sem- » bloit, pour un tems, ou pour toute leur vie. » Cette liberté fut ôtée avec celle de la profes- » sion du Christianisme ; car quand on défen- » dit l'exercice de la Religion Chrétienne, on » défendit aussi la sortie du Pays aux Sujets du » Japon. Un grand nombre de Japonnois s'é- » toit établi dans le Royaume de Siam. Le Roi » trouvant ce Peuple belliqueux & brave au- » dessus des autres, leva une Compagnie de » cent Japonnois, & cette Garde étoit celle du » Corps, répondant à celle des Cent-Suisses en » France. Il arriva l'an 1580. qu'un des prin- » cipaux Seigneurs du Royaume de Siam

(*a*) Le Chevalier Chardin.

» ayant

De J. C. 1581.

De Synmu, 2241.

» ayant pris ces Gardes Japonnois à partie, » le Roi, au lieu de les protéger, lâcha la bri- » de à la haine de ce grand Seigneur, & dimi- » nua en plusieurs choses les Privileges & les » émolumens de cette Compagnie. Ceux-ci ne » voyant point de remede au mal, & qu'il fal- » loit avaler la honte des injures, qu'on leur » faisoit souffrir, ou périr en entreprenant » d'en arrêter le cours, formerent un dessein » désespéré, sçavoir de se rendre maîtres du » Palais du Roi, en tuant tous les Gardes, & » quiconque voudroit résister, & se saisir en- » suite de sa Personne. Ils l'exécuterent, com- » me ils l'avoient projetté, en passant au fil de » l'Epée plusieurs centaines d'Hommes; après » quoi ils allerent à la Chambre du Roi, & » lui dirent qu'ils alloient le tuer, & qu'ils se » tueroient ensuite eux-mêmes, s'il ne leur » accordoit leurs justes demandes... Le Roi, » qui connoissoit le génie de ces Gens déter- » minés, & qui voyoit sa mort certaine en » cas de refus, leur donna par écrit, comme » ils voulurent, les conditions, ausquelles ils » seroient entretenus & traités à l'avenir, & il » en jura l'observation. Il les a très-fidele- » ment observées, & ses Successeurs après lui. » En effet, les Siamois sont religieux Obser- » vateurs de leur serment; & n'étoit ce res- » pect, ils auroient fait périr mille fois cette » Compagnie de Japonnois.

Le P. Valegnani ne juge pas à propos de baptiser le jeune Roi de Bungo.

Cependant le Roi de Bungo ne bornoit pas ses soins à ranger ses Vassaux rebelles à la raison, & à rétablir l'ordre dans ses Etats; il travailloit efficacement à augmenter le nombre des Chrétiens dans sa Cour, & il eut le bonheur de convertir le Chef de tous les Bonzes de

De J. C. 1581.

De Syn-Mu. 2241.

son Royaume. Il eût bien souhaité de voir baptiser le Roi son Fils, mais quoique ce Prince eût témoigné un grand repentir de la faute, qu'il avoit faite, le Pere Visiteur ne jugea pas qu'il y eut encore beaucoup de sûreté à lui administrer le Sacrement, & il fit goûter ses raisons au Roi son Pere, dont il fut obligé de prendre congé au commencement du mois de Mars de l'année 1581, pour se rendre à Méaco. Il s'embarqua au Port de Figen, avec les Peres Louis Froez & Laurent Mexia, sur un Navire, dont le Patron avoit juré au Roi de Bungo qu'il ne toucheroit à aucun des Ports du Naugato.

Il court un grand risque en allant à Meaco. Sujet de consolation qu'il eut dans ce voyage.

Le motif de cette précaution étoit un bruit qui couroit, que Morindono, qui haïssoit les Chrétiens, & n'aimoit point Nobunanga, avec lequel il étoit actuellement en Guerre, ayant sçu que le Supérieur Général des Religieux Européens devoit bientôt partir du Bungo pour la Capitale de l'Empire, & ne doutant point qu'il ne fit un très-grand chagrin à l'Empereur, s'il l'arrêtoit, avoit envoyé ordre dans tous ses Ports de se saisir de lui, s'il y paroissoit, & avoit mêmefait armer un Bâtiment pour croiser la route, qu'il devoit tenir ; mais quoique le Conducteur des Peres, oubliant son serment, eut deux fois moüillé l'ancre dans les Etats de ce Prince, & qu'il eût été longtems poursuivi par des Corsaires jusqu'à Sacai, il entra sans aucun accident fâcheux dans le Port de cette Ville, d'où les Missionnaires se rendirent par terre à la Forteresse de Tacaçuqui, pour y passer les Fêtes de Pâques. Les réceptions magnifiques., qu'on leur fit partout sur leur passage, apprirent au Pere Visiteur combien la Religion Chrétienne étoit en honneur dans les

Provinces du centre de l'Empire : les grands exemples de Vertu, qu'il avoit ſans ceſſe devant les yeux, le convainquirent auſſi qu'on n'avoit point flatté cette belle Chrétienté dans le Portrait, qu'on lui en avoit fait.

De J. C. 1581.

De Syn-Mu. 2241.

Belle action d'une Princeſſe Chrétienne.

Un jour, qu'il paſſoit ſur les Terres d'un Prince, que les Relations ne nomment point, il fut aſſez ſurpris de voir la Princeſſe venir ſe jetter à ſes pieds, les arroſer de ſes larmes, & le prier de lui donner ſa bénédiction : peu de jours auparavant cette Dame, qui étoit très-bonne Chretienne, par une faute, où elle étoit tombée par pure ignorance, avoit été la cauſe, ou l'occaſion d'un grand ſcandale, & toute innocente qu'elle étoit, elle en avoit voulu faire une pénitence publique avec des circonſtances bien humiliantes pour une perſonne de ſon rang. Le Pere Viſiteur donna à ſa vertu les éloges, qu'elle méritoit, & la conſola beaucoup. Il fut ſurpris du nombre prodigieux de Chrétiens, qu'il rencontroit partout, & d'apprendre qu'on en comptoit juſqu'à dix-huit mille dans les ſeules Terres d'Ucondono. Il demeura chez ce Seigneur juſqu'après les Fêtes de Pâques, après quoi il en partit pour Méaco, où étoit l'Empereur.

Comment il eſt reçu de l'Empereur. Le Roi & la Reine d'Omi reçoivent le Baptême.

Il en fut reçu avec une diſtinction, qui auroit flatté l'ambition des plus Grands de l'Empire, & de retour chez lui, il y trouva huit beaux Canards, qu'on avoit envoyés de fort loin au Roi de Bandoue, & dont ce Prince avoit fait préſent à l'Empereur, comme de quelque choſe de fort rare ; mais ce qui toucha beaucoup plus le Viſiteur, ce fut la nouvelle, qu'il apprit en arrivant à Méaco, que CIACONDONO Roi d'Omi & la Reine ſon Epou-

De J. C. 1581.

De Syn Mu. 2241.

ſe avoient depuis peu reçu le Baptême. Ce Roi avoit été dépouillé de ſes Etats par l'Empereur, à la Cour duquel il vivoit en grand Seigneur, heureux d'avoir ſu ſe dédommager de la perte d'une Couronne corruptible par l'acquiſition d'une éternelle, dont il y a tout lieu de croire qu'il jouit maintenant dans le Ciel, étant mort peu de jours après ſon Baptême, dans la premiere ferveur de ſa converſion.

Ce qui empêche l'Empereur & ſes Fils de ſe faire Chrétiens.

On étoit alors perſuadé dans tout l'Empire, que ce qui empêchoit l'Empereur & les Rois ſes Enfans d'embraſſer une Religion, dont ils ne pouvoient ſe laſſer de vanter la ſainteté, étoit uniquement l'article des Femmes, ſur le nombre, & le changement deſquelles ces Princes ne pouvoient ſe réſoudre à ſe gêner. Le Roi de Mino s'en expliqua même aſſez nettement un jour avec les Jéſuites : « Vous de» vriez bien, leur dit-il, vous relâcher ſur ce » point en faveur de ceux, dont la conver» ſion auroit des ſuites ſi avantageuſes pour » votre Religion ». Seigneur, lui répondit un de ces Peres, « ſi les Hommes étoient Au» teurs de la Loi, ils pourroient en diſpen» ſer, mais elle vient de Dieu : d'ailleurs elle » ne nous preſcrit rien, qui ſoit au-deſſus de » nos forces. Cet article en particulier eſt ob» ſervé par des milliers de Chrétiens, qui ne » ſont point d'une autre nature que les au» tres, & la raiſon même dégagée des téne» bres, dont la paſſion cherche à l'envelop» per, ſuffit pour en comprendre la ſageſſe & » pour rendre poſſible l'accompliſſement des » préceptes, qui paroiſſent le plus au-deſ» ſus de nos forces ; il ne faut que jetter les

» yeux ſur les récompenſes, qui ſont promi-
» ſes à ceux, qui les obſervent, & ſur les
» châtimens, dont leur transgreſſion ſera ſui-
» vie : » Le Prince approuva cette réponſe, mais il en demeura-là.

De J. C. 1581.

De Syn-Mu. 2240.

L'Empereur donne une grande Fête, qu'il enſanglante par un acte de cruauté.

Le Pere Valegnani partit de Meaco avec l'Empereur, qui s'en retournoit à Anzuquiama, après avoir donné dans la Capitale de l'Empire une Fête, où il étala toute ſa magnificence, mais qu'il enſanglanta par ſa cruauté. Toute la haute Nobleſſe s'y étoit trouvée dans un appareil, qui les auroit fait prendre tous pour les Souverains d'un grand Etat, parce qu'on ſçavoit que le meilleur moyen de faire ſa Cour à ce Prince, étoit cette ſomptuoſité; mais comme il avoit donné au troiſiéme de ſes Fils le titre de Roi d'Ixo, ainſi que nous l'avons déja dit; ayant appris que les principaux Gentilshommes de ce Royaume en avoient murmuré, il en fit arrêter trente, & leur fit couper la Tête : il traita de la même maniere ſept Officiers du Royaume de XAMATO, & fit raſer leurs Châteaux ſur quelque ſoupçon, qu'il avoit conçu contre leur fidélité. Ces exécutions inſpirerent une ſi grande terreur dans tout l'Empire; que le ſeul nom de Nobunanga faiſoit trembler les plus hardis.

Ordre, que le Viſiteur établit dans le Séminaire des Nobles d'Anzuquiama.

Preſent magnifique, que lui fait l'Empereur.

Ce qui menoit le Pere Valegnani à Anzuquiama, étoit l'impatience, où il étoit de mettre en regle le Séminaire de cette Ville, & l'Empereur étoit bien aiſe qu'il vît ſa Forteresse & ſon Palais. Le Séminaire étoit déja composé de vingt-ſix Enfans de la premiere qualité. Le Pere Viſiteur y établit le même ordre, qu'il avoit déja établi dans celui d'Arima. Nobunanga, qui voulut tout voir, & tout examiner par

De J. C. 1581.

De Syn-Mu. 2241.

lui-même, en fut charmé, & il est certain que si le regne de ce Prince eût été plus long, le seul Séminaire d'Anzuquiama eût fait embrasser le Christianisme à toute la premiere Noblesse du Japon, parce que les Grands Seigneurs & les Rois mêmes, voyant l'intérêt, que ce Prince y prenoit, n'auroient pas manquer d'y envoyer leurs Enfans. Enfin le Visiteur ayant eu son Audience de Congé de l'Empereur, en reçut une nouvelle faveur, qui mit le comble à toutes celles, dont Sa Majesté l'avoit honoré jusques-là. Ce Prince lui fit présent d'un tenture de Tapisseries, qu'il avoit refusée au Dairy, & sur laquelle étoit représenté au petit point le plan de la Ville d'Anzuquiama, avec ses plus beaux Edifices : le fond en étoit très-riche, & l'ouvrage si délicat, que le Pere Valegnani l'ayant envoyé au Pape Gregoire XIII. on convint à Rome, qu'il ne se voyoit rien en ce genre de si beau, ni de si fini.

Un jeune Japonnois Apostat, puis Martyr aux Indes.

Le Visiteur, avant que de retourner dans le Ximo, où ses affaires le rappelloient parcourut toutes les Eglises des environs d'Anzuquiama & de Meaco, & il avoüa à son retour, que les termes lui manquoient, pour exprimer tout ce qu'il y avoit vû de grand & d'édifiant. Mais il arriva dans le même tems aux Indes un fait, qui mérite d'avoir ici sa place. Un jeune Japonnois natif de la Province, où est située Meaco, servoit un Homme de qualité ; dont il encourut la disgrace ; ne sçachant plus que devenir, il s'embarqua sur un Navire Portugais, qui retournoit aux Indes, & qui alla prendre terre au Royaume de FUNDA, dont les Habitans sont Maures & Mahométans : il resta parmi eux, & quoiqu'il fût Chrétien, il

De J. C. 1582.

De Syn-Mu. 2241.

ſe fit Muſulman. Les Portugais de Malaca alloient tous les ans trafiquer au Royaume de Funda ; le jeune Japonnois, qui n'avoit pû goûter un moment de repos depuis ſon infidélité, n'eut pas plutôt appris, qu'il étoit arrivé un Navire de cette Nation, qu'il alla trouver le Capitaine, lui ouvrit ſon cœur, & le pria de lui donner un aſyle ſur ſon bord, juſqu'à ce que le tems fût venu de retourner à Malaca. Le Capitaine y conſentit ; mais l'évaſion du Japonnois étant venuë à la connoiſſance des Habitans du lieu, ils en porterent leurs plaintes au Roi, lequel pour obliger les Portugais à remettre ce jeune Homme entre ſes mains, fit arrêter environ trente d'entre eux, & ſaiſir quarante mille Ducats, qu'ils avoient apportés pour acheter des Marchandiſes du Pays.

Il y eut les jours ſuivans bien des pour-parlers ſur cette affaire entre les deux Nations, mais ils n'aboutirent à rien. Le Capitaine Portugais déclara, qu'il perdroit plutôt tout, que de livrer aux Mahométans un Chrétien, qui s'étoit jetté entre ſes bras, & le Roi de Funda ne voulut de ſon côté entendre à aucune propoſition, quoiqu'on lui en fit de fort avantageuſes, s'il vouloit ſe relâcher. Alors le jeune Japonnois alla trouver le Capitaine, & après lui avoir témoigné une reconnoiſſance infinie de la généroſité, avec laquelle il prenoit ſes intérêts ; il lui dit, qu'il ſeroit au déſeſpoir, s'il arrivoit le moindre déplaiſir à un ſeul Portugais pour ſon ſujet, qu'après tout il ne couroit riſque que de la vie, & qu'il eſpéroit que Dieu lui feroit la grace d'en accepter le ſacrifice en expiation de ſon infidélité ; qu'il étoit

De J. C. 1581.

De Syn-Mu. 2241.

résolu d'aller se présenter au Roi, & qu'il le prioit de ne point s'y opposer. Le Capitaine eut quelque peine à le voir ainsi s'exposer à une mort certaine, il le laissa faire néanmoins, & le généreux Pénitent n'eut pas plutôt mis le pied hors du Navire, qu'il fut investi d'une troupe de Maures, qui le suivirent jusques chez le Roi.

Ce Prince lui demanda pourquoi il avoit renoncé à la Loi de Mahomet? Il répondit qu'il étoit Chrétien, qu'il vouloit vivre & mourir dans cette Foi, & qu'il détestoit Mahomet de toute son Ame. A ces mots tous les Assistans en fureur se jettent sur, le chargent de coups, & en moins de rien le mettent tout en sang. Tandis qu'on le traitoit avec tant d'inhumanité, il demandoit pardon à Dieu, & le prioit de vouloir bien laver son crime dans le sang, qu'il répandoit pour la confession de son saint Nom. Les Maures l'entendant parler ainsi, le dépoüillerent tout nud, & le foüetterent jusqu'à ce que tout son corps ne fût plus qu'une playe; mais ils eurent beau faire, la constance du Saint Martyr croissoit avec ses souffrances: alors ils lui passerent au Col un Crochet de fer, qu'ils attacherent apparemment à quelque Poteau, ou contre la Muraille, & le laisserent en cet état, sans lui rien donner à manger; les Portugais l'assisterent jusqu'à la mort, & ont rapporté, qu'il n'avoit cessé jusqu'au dernier soupir, de réciter le *Credo*, & de prononcer les saints Noms de JESUS & de MARIE.

Le P. Valegnani chez le Roi de Tosa,

Pour revenir au Pere Valegnani, ce Religieux n'ayant plus rien, qui le retînt dans les Etats de l'Empereur, s'embarqua au Port de

Sacai, & ayant été obligé de prendre un détour, pour éviter les Corsaires du Naugato, il fut porté sur les Côtes du Royaume de Tosa dans l'Isle de Xicoco. L'occasion étoit trop belle, pour ne pas rendre visite au Roi de Tosa, qui dépoüillé une seconde fois de ses Etats, ainsi que nous l'avons vû ailleurs, vivoit en simple Particulier dans le Château d'un de ses fidéles Sujets. Le Pere Valegnani fut étonné de le trouver aussi content, que s'il eût été sur le Trône, & dans les sentiments de la plus parfaite résignation à la volonté de Dieu. Dès qu'il apperçut le Missionnaire, il se jetta à ses pieds pour recevoir sa bénédiction, il lui renouvella ensuite sa profession de Foi, & fit paroître tant de grandeur d'Ame, que l'Homme Apostolique regretta fort qu'un tel Prince ne fût pas sur le Trône, pour y faire régner Jesus-Christ. Le Roi de Tosa avoit un Fils âgé de treize ans, il pria le Pere Visiteur de le mener au Séminaire d'Arima, ce que le Pere fit avec beaucoup de plaisir. C'est la derniere fois, qu'il est parlé de ce Prince dans les Relations du Japon.

De J. C. 1581.

De Syn-Mu. 2241.

Qui étoit dépouillé de ses Etats En quelle disposition il le trouve.

Des Côtes de Tosa le Visiteur se rendit au Royaume de Bungo, où le Roi Civan, qui régnoit encore, & la Princesse, qu'il avoit répudiée faisoient tous leurs efforts, l'un pour avancer, & l'autre pour arrêter le progrès de l'Evangile. Mais le Roi, qui avoit pour lui le Ciel, voyoit avec une incroyable consolation de son Ame, presque tous ses projets réussir. Il fit entrer dans le sein de l'Eglise la Reine de Fiunga sa Fille, & deux Fils de cette Princesse, & ces grands exemples, joints à quelques guérisons Miraculeuses, qu'opéra dans

Zele de l'Ancien Roi de Bungo.

De J. C. 1581.

De Syn Mu. 2241.

ce même tems la Vertu du Sacrement de Baptême, attirerent à la Foi un grand nombre d'Infidéles. Voila en général, quelle étoit dans toutes les parties de l'Empire la situation du Christianisme, sur la fin de l'année 1581, mais quoiqu'il y eût alors au Japon plus de cinquante Jésuites, dont chacun avoit plusieurs Catéchistes Japonnois, ils ne suffisoient pas pour administrer les Sacrements, & rompre le Pain de la parole aux Fidéles, encore moins pour instruire les Idolâtres, dont plusieurs ne mouroient dans leur infidélité, que faute d'avoir quelqu'un, qui leur ouvrît les yeux, ou qui leur aidât à descendre dans la Piscine mystérieuse.

Projet d'une Ambassade vers le Pape de la part des Rois de Bungo & d'Arima & du Prince d'Omura. Choix des Ambassadeurs.

Ce fut en partie pour remédier plus promptement à un si grand mal, que le Pere Visiteur se hâta de terminer une Affaire très-importante, qu'il avoit déja concertée avec les Rois de Bungo & d'Arima, & avec le Prince d'Omura. Il s'agissoit d'une Ambassade d'obédience vers le Pape de la part de ces trois Princes; & comme tous trois concouroient au même dessein avec un zéle égal, la chose fut bientôt concluë, & il ne fut plus question, que du choix des Ambassadeurs. Le Roi de Bungo nomma d'abord pour le sien le plus jeune des deux Princes de Fiunga ses Petits-Fils; mais mais ce Prince étoit au Séminaire d'Anzuquiama, & on ne crut pas avoir le tems de le faire venir, parce que le Navire, qui devoit porter les Ambassadeurs aux Indes, pressoit son départ; ainsi le Roi lui substitua MANCIO ITO, Fils d'une de ses Niéces, Cousin-Germain du jeune Prince, & de la même Maison que lui.

Cet Ambaſſadeur n'avoit que quinze à ſeize ans ; mais il avoit l'eſprit extrêmement avancé, & il ne ſe pouvoit rien voir de plus ſage, ni de plus judicieux. Le Roi d'Arima & le Prince d'Omura ſon Oncle, ne nommerent qu'un Ambaſſadeur pour les repréſenter tous deux, & leur choix tomba ſur MICHEL DE CINGIVA, Neveu du Prince, & Couſin-Germain du Roi. Le nom de CINGIVA étoit celui de la principale Terre du Pere de Michel, lequel étoit Frere du feu Roi d'Arima, & de Sumitanda. Ce ſecond Ambaſſadeur étoit à peu près de même âge, que le premier ; il avoit d'ailleurs une bonne grace & un air de Nobleſſe, qui prévenoient en ſa faveur, & inſpiroient du reſpect pour ſa Perſonne. Deux Seigneurs alliés de la Maiſon Royale d'Arima, dont l'un s'appelloit JULIEN DE NACAURA, & l'autre MARTIN DE FARA, du nom de deux Châteaux, qui appartenoient à leurs Familles, furent donnés aux deux jeunes Princes, pour leur ſervir de Compagnie ; ils avoient tous deux beaucoup d'eſprit, & ils firent honneur à ceux, qui les avoient envoyés. Le Pere Valegnani voulut les conduire lui-même, & ſe fit accompagner du Pere DIEGUE DE MESQUITA, qui devoit leur ſervir de Précepteur, & d'un Frere Japonnois, nommé George Loyola.

De J. C. 1581.

De Syn Mu. 2241.

Outre l'obéiſſance, que les Ambaſſadeurs devoient rendre au Vicaire de JESUS-CHRIST de la part de leurs Maîtres, ils étoient encore chargés de pluſieurs Inſtructions particulieres, tant pour le Souverain Pontife, que pour le Roi Catholique, dont l'Empire s'étendoit alors dans les deux Indes, par la réu-

De J. C. 1581.

De Syn Mu. 2241.

nion du Portugal à sa Couronne, & pour quelques Princes d'Italie, ausquels l'Eglise du Japon devoit une bonne partie des secours spirituels & temporels, qui l'avoient soutenuë jusques-là, & dont elle en attendoit de plus considérables encore dans la suite. Mais ce que Civan avoit le plus à cœur, étoit la Béatification du Pere François Xavier, dont la mémoire lui devenoit de jour en jour plus chere, & plus respectable. Son Ambassadeur avoit des ordres très-positifs de faire sur cela les plus fortes instances auprès du Saint Pere, & elles ne furent pas sans effet. Les Historiens du Saint Apôtre conviennent, qu'encore que toute la Chrétienté de l'ancien & du nouveau Monde s'intéressât à cette Béatification, personne n'agit dans cette affaire, ni plus vivement, ni plus efficacement, que le Roi de Bungo.

Bien des Gens avoient été d'avis que les Ambassadeurs partissent du Japon avec un Equipage magnifique, mais ce ne fut pas le sentiment du Pere Valegnani, qui fit même plus; car il écrivit au Pape, au Roi d'Espagne, & au Pere Aquaviva, Général de la Compagnie, qu'il croyoit nécessaire de faire à ces jeunes Seigneurs peu d'honneurs, & beaucoup d'amitié, que cette Nation, naturellement fiére, étoit fort portée à juger que les déférences, qu'on avoit pour elle, lui étoient dûës, & à se croire au-dessus de ceux, qui lui donnoient quelques marques de distinction: qu'il étoit à propos de lui inspirer une grande idée de la magnificence de nos Eglises, & de la puissance des Princes Chrétiens; mais qu'il falloit avoir une attention parti-

De J.C. 1581.

De Syn-Mu. 2241.

culiere à ne lui rien laiſſer appercevoir, qui pût la ſcandaliſer, ce qu'on ne pourroit guéres éviter, ſi l'on ne retranchoit le faſte, dont on cherche ordinairement à relever les Ambaſſades; qu'il jugeoit donc qu'on devoit traiter ces Envoyés en ſimples Particuliers, chargés d'une Commiſſion, où la Religion ſeule étoit intéreſſée.

Calomnies contre les Jéſuites a cette occaſion. Un des Calomniateurs le rétracte au lit de la mort.

Outre les raiſons, que le Pere Valegnani alléguoit pour autoriſer ſon ſentiment, il en avoit une autre, qu'il ne diſoit point, & dont il ne s'ouvrit qu'à ſon Général. Il prévoyoit, ce qui ne manqua point d'arriver, que cette Ambaſſade, ſi elle ſe faiſoit avec éclat, attireroit ſur la Compagnie un orage d'autant plus furieux, que la jalouſie l'auroit formé. Effectivement, Grégoire XIII. & Philippe II. n'ayant point eu d'égard aux raiſons du Viſiteur, ainſi que nous le verrons bientôt, peut-être parce qu'ils enviſagerent cette Ambaſſade comme un Evénement, qui illuſtreroit leur régne, on ne tarda point à voir l'ancien & le nouveau Monde inondés de Libelles, qui la repréſentoient comme un artifice des Jéſuites, leſquels avoient traveſti en Ambaſſadeurs quatre jeunes Gens de la lie du Peuple, leur avoient fabriqué des Lettres ſous le nom de Princes, qui n'éxiſtoient point, avoient impudemment trompé les Cours de Rome & d'Eſpagne, & mis toute l'Europe en rumeur, pour augmenter leur crédit. Un des Auteurs de ces Ecrits diffamatoires eut l'aſſurance de le répandre dans le Japon, où il ſe tranſporta, & où il ne voulut pas même ouvrir les yeux pour voir ce qui étoit auſſi clair que le jour. Le charme ne fut levé, que quand il fut

De J. C. 1581.

De Syn-Mu. 2241.

au lit de la mort ; alors il confessa son crime, avoüa que son dessein avoit été de flétrir la réputation de la Société, & fit jetter au feu tout ce qui lui restoit d'Exemplaires de ses Imprimés ; mais le désaveu d'une calomnie, quoiqu'infiniment plus croyable que la Calomnie même, n'est jamais si aisément cru, parce qu'il n'est pas reçu avec la même avidité ; & quelqu'authentique qu'il soit, il s'en faut bien, qu'il fasse autant de chemin, parce qu'il n'est point porté sur les ailes de la passion. Les bruits, dont nous parlons, furent encore longtems regardés comme très-bien fondés, même par plusieurs Gens de bien, mais qui n'étoient pas assez en garde, ni contre la malignité du cœur Humain, ni contre certaines passions délicates & certains préjugés de corps, qu'on prend ordinairement pour un très-bon zéle.

Départ des Ambassadeurs Dangers, qu'ils essuyent.

Ce fut le vingtiéme de Février de l'année 1582. que les Ambassadeurs s'embarquerent à Nangazaqui sur un Navire Portugais commandé par Dom Ignace de LIMA, qui alloit à Macao. (a) Ils arriverent dans ce Port après dix-sept jours d'une Navigation très-périlleuse, & ils furent contraints d'y séjourner dix mois, parce que la Saison de la Navigation des Indes étoit passée. Quand elle fut revenuë, le Pere Valegnani se trouva fort embarassé : trois Navires se disposoient à faire voiles vers Malaca ; un Chinois & deux Portugais, dont celui d'Ignace de Lima, sur

(a) De Nangazaqui à Macao on compte trois cent lieuës communes de Mer, qui en font quatre cent cinquante du Japon. De Macao à Malaca, il y a six cent lieuës.

De J.C. 1581.

De Syn Mu. 2214.

lequel il étoit venu à Macao, étoit un. L'autre étoit beaucoup plus grand & meilleur : le Capitaine, qui le commandoit, fit de grandes instances, pour engager le Visiteur a lui donner la préférence, mais ce Pere n'osa faire le déplaisir à Lima de l'abandonner, & pour consoler le premier, il mit sur son bord deux Jésuites. Ce Navire fit naufrage à dix lieuës de Malaca, & toute sa Charge, qui étoit très-riche, fut perdue ; une bonne partie de l'Equipage périt : les deux Jésuites furent assez heureux pour se sauver avec le reste ; mais l'un d'eux mourut en arrivant à Malaca. Le Bâtiment, qui portoit les Ambassadeurs, courut aussi de grands risques : après avoir essuyé deux rudes Tempêtes, qui le mirent à chaque fois à deux doigts du Naufrage, il toucha rudement dans le Détroit de SINCAPOUR, & il ne s'en fallut rien qu'il ne s'ouvrît, mais il arriva heureusement à Malaca le 27. Janvier de l'année 1583. après vingt-neuf jours de navigation, & le premier objet, qui se présenta aux yeux de ceux qu'il portoit, quand il entra dans la rade, ce furent les débris du grand Navire, dont nous venons de parler, & dont le mauvais tems l'avoit séparé presqu'en sortant de Macao.

Les Ambassadeurs ne resterent à Malaca que huit jours, & se rembarquerent pour Goa. Cette troisiéme traverse ne fut pas moins rude que les deux premieres, l'eau & les vivres manquerent, les calmes réduisirent l'Equipage aux dernieres extrémitez, les Maladies s'y mirent, le Prince de Fiunga, & le P. Diego de Mesquita furent très-mal, &

De J. C. 1581.

De Syn-Mu, 2241.

pour comble de disgraces le Vent étant devenu bon, le Pilote manqua sa route; il crut avoir passé le Cap de COMORIN, qu'il étoit encore bien loin en deçà, & il alloit périr dans le Canal DES PERLES, entre l'Isle de Ceylan, & la Côte de la Pêcherie, sur les Rochers de COLAO, fameuses par les Naufrages, qui s'y sont faits, si le Pere Valegnani, qui se doutoit de la méprise, n'eût à force de prieres obtenu du Capitaine qu'il fit jetter la sonde. On ne trouva que quarante brasses d'eau, & l'on moüilla à cinq ou six lieuës de Tricandour, où le Pere Visiteur se fit conduire dans une Barque. Il en rapporta quantité de provisions, que les Peres de la Compagnie lui ramasserent en diligence, mais il fit en même tems débarquer les Ambassadeurs & toute leur suite, & se rendit par Terre avec eux à MANAPAR; il passa de-là à la Côte de TRAVANCOR, gagna COULAN, & arriva a COCHIN le septiéme d'Avril 1583.

C'étoit justement au commencement de la Saison, pendant laquelle ces Mers ne sont point navigables, ou, pour parler plus juste, les Ports de cette Côte ne sont point abordables, parce que les entrées en sont bouchées de Sables mouvants: ainsi quoiqu'il n'y ait que cent lieuës de Cochin à Goa, il fallut rester six mois dans le premier de ces deux Ports, & ce ne fut qu'au mois de Septembre, que les Ambassadeurs arriverent dans la Capitale de l'Empire Portugais en Asie. Ils y furent magnifiquement reçus par le Vice-Roi Dom François MASCAREGNAS, qui en les abordant, leur mit à chacun au col une chaîne d'or, de laquelle pendoit un très-ri-

che Reliquaire. Il leur fit ensuite toucher trois mille ducats, pour les frais de leur Voyage jusqu'à Lisbonne, & donna ordre qu'on armât en diligence le S. JACQUES, le plus grand Navire, qui se rencontràt alors dans le Port de Cochin, où ils retournerent s'embarquer. Ils appareillerent le vingtiéme de Février 1584. après avoir pris congé du Pere Visiteur, qui se sépara d'eux avec peine, mais qui venoit de recevoir de nouveaux ordre très-précis de ne point quitter l'Asie, & qui substitua à sa place le Pere NUGNO RODRIGUEZ, Recteur du Collége de S. Paul.

De J. C. 1582-83.

De Syn-Mu. 2242-43.

Cette quatriéme Navigation fut assez heureuse, & ne fut pas longue, ils essuyerent néanmoins un coup de Vent très-violent à la hauteur de la Terre de NATAL un des parages de ces Mers les plus décriés, ils doublerent le Cap de Bonne Espérance le dixiéme de Mai, & le dixiéme d'Août ils entrerent dans le Port de Lisbonne. Le Cardinal Infant ALBERT d'Autriche, Vice-Roi de Portugal, fit aux Ambassadeurs toutes les caresses dont il put s'aviser, & à son exemple tout ce qu'il y avoit de Seigneurs dans la Ville leur donna de grandes marques de distinction, & d'amitié. Ils furent vingt-cinq jours dans cette Capitale, & tous furent marqués par quelque Fête. Dans toutes les Villes, où ils passerent ensuite, ils furent reçûs par la Noblesse à cheval, au son des Cloches & au bruit du Canon, & conduits à l'Eglise principale, où l'on chantoit pour l'ordinaire un Motet en Musique: il y eut même quelques endroits, où l'on fit des courses de Chevaux en leur Honneur.

De J. C. 1582-83.

De Syn-Mu. 2232 33.

Dom THEOTON de BRAGANCE, Archevêque d'Evora, envoya son Major-d'homme avec ses Carosses au-devant d'eux jusqu'à MONTEMAYOR, & les garda six jours dans le Collége des Jésuites d'Evora, où il les défraya ; il les régala même dans son Palais, où ils furent très-édifiés de voir une Table de douze couverts bien servie pour douze Pauvres. Le saint Prélat ne manquoit pas un seul jour de pratiquer cet acte de Charité, & de donner à ces Hôtes la nourriture spirituelle, après les avoir régalés avec profusion. Il fit présent aux Ambassadeurs de tout son Trésor, lequel consistoit en une très-grande quantité de Reliquaires d'Or & d'Argent, & il y ajoûta une bourse de mille Ecus. C'est à ce grand Archevêque, que nous sommes redevables d'un fort gros Recueil de Lettres écrites du Japon par les Missionnaires jusqu'à lui.

D'Evora, les Ambassadeurs se rendirent à Villaviciosa, séjour ordinaire du Duc de Bragance ; les amitiés qu'on leur fit dans cette Cour, passent tout ce qu'on en peut dire, & quand ils en partirent le Duc Théodore, Pere du Roi Dom Jean IV. leur donna ses Carosses pour plusieurs jours, leur fit toucher une somme considérable, & ne les laissa partir, qu'après leur avoir fait promettre qu'ils repasseroient chez lui à leur retour de Rome. Ils entrerent en Castille par notre-Dame de Guadeloupe, où ils firent leurs dévotions : de-là ils allerent à Talavera, & ensuite à Tolede, où Dom Jean de MENDOZE, qui fut depuis Cardinal, les caressa beaucoup. Le Prince d'Arima y fut attaqué de la petite Vé-

role, & on craignit pour sa vie, heureux s'il l'eût perduë dans les dispositions, où il étoit alors ! Au bout de vingt jours il fut en état de partir avec les autres. Comme ils approchoient de Madrid, ils rencontrerent une Troupe de jeunes Seigneurs tous Fils de Grands d'Espagne, qui venoient en Cavalcade au-devant d'eux, & qui présenterent à chacun des Ambassadeurs un Carosse à six chevaux. Le jour même de leur arrivée dans cette Capitale, Martin de Fara tomba dangereusement malade ; le Roi lui envoya ses Médecins, & il fut si bien traité, qu'en quinze jours il fut sur pied. Comme les autres n'avoient pas voulu aller sans lui à l'Audience de Sa Majesté, ils assisterent *incognito* à la cérémooie du Serment de fidélité, qui fut alors prêté au Prince d'Espagne, ce qui n'empêcha pourtant point qu'ils n'y reçussent de très-grandes marques de distinction de la part du Roi.

Trois jours après, ils eurent leur premiere Audience publique, & tout s'y passa avec une magnificence extraordinaire ; le Roi reçut les Lettres & les Présents, dont ils étoient chargés pour lui, d'une maniere, qui les charma, & jamais peut-être ce Prince ne parut plus gai & plus affable. Il invita ensuite les Ambassadeurs à entendre Vêpres dans sa Chapelle, où toutes les Dames de la Cour s'étoient renduës pour les voir. Le lendemain l'Impératrice MARIE, Veuve de l'Empereur MAXIMILIEN II. & Sœur du Roi Philippe II. leur envoya ses Carosses, & ils allerent lui faire la révérence ; après quoi, ils firent & reçurent les visites de l'Ambassadeur de Fran-

De J.C. 1582-84.

De Syn Mu 2242-47.

ce, & des Grands d'Espagne, & le premier leur fit de grandes instances de la part du Roi son Maître, pour les engager à prendre leur route par la France, en allant à Rome; ils s'excuserent, & promirent qu'a leur retour ils iroient rendre leurs devoirs à Sa Majesté Très-Chrétienne, si la chose étoit possible. Le vingt-cinquiéme de Novembre, le Roi suivi de tous les Grands, des Ambassadeurs, & des Conseils Royaux, vint tenir Chapelle dans l'Eglise du Collége Impérial, où ils logeoient, & leur rendit visite dans leur Appartement. Ce Prince, & l'Impératrice sa Sœur ne voulurent jamais qu'ils se servissent d'autres Litieres, que des leurs, tant qu'ils furent à Madrid.

Ils en partirent le vingt-six pour Alcala, où ils arriverent le jour même. L'Université les invita à un Exercice public, & le Recteur les reçut à la Porte, accompagné de toute sa suite, ce qui ne se pratique jamais, qu'a l'égard du Roi, des Personnes Royales, & des Nonces du Pape. Ils prirent ensuite leur route par VILLAREJO, BELMONTE, MURCIE, ORIGUELA, & se rendirent à ALICANTE, où les ordres étoient déja donnés pour leur Embarquement: partout, où ils passerent, on leur rendit les mêmes honneurs, qu'on auroit pû faire au Roi; & quoique ce Prince en eût donné l'ordre, il parut bien par l'affection, avec laquelle tout cela se fit, qu'on les auroit prévenus. Sa Majesté Catholique avoit aussi écrit au Comte d'OLIVAREZ, son Ambassadeur à Rome, la Lettre suivante: » Comte, Notre Cousin, de notre Conseil, » & notre Ambassadeur; Dom Mancio, Pe-

De J. C. 1582-85.
De Syn-Mu. 2242 45.

» tit-Fils du Roi de Fiunga, Dom Michel, » Cousin Germain du Roi d'Arima, Dom » Julien, & Dom Michel sont arrivés ici du » Japon, conduits par quelques Peres de la » Compagnie de JESUS, & leur dessein est » d'aller baiser les pieds de Sa Sainteté; com- » me je souhaite qu'à leur retour dans leur » Pays, ils puissent se loüer du traitement, » que je leur aurai fait, & que cela puisse » engager leurs Compatriotes à se faire Chré- » tiens à leur exemple, je vous ordonne de » leur rendre tous les Honneurs, & tous les » services, qui dépendront de vous, afin qu'à » votre exemple la Cour Romaine ait pour » eux les égards: que leur Naissance & leur » Vertu exigent; faites-moi sçavoir leur ar- » rivée à Rome, & la maniere, dont Sa » Sainteté les aura reçus. A Madrid, le 24. » Novembre 1584.

Ils resterent huit jours à Alicante, mais étant partis de ce Port le dix-neuviéme jour de Janvier, ils furent obligés par les Vents contraires d'y rentrer après quatorze jours de Navigation. Ils se remirent en Mer le premier de Février, mais une furieuse Tempête les jetta dans le Port d'ALCUDIA, en l'Isle de Majorque, où ils resterent quatre jours, & ce fut un coup particulier de la Providence, qui veilloit à leur sûreté; car s'ils eussent été en Mer pendant ces quatre jours, ils n'auroient pû éviter de tomber dans une Flotte d'Alger, contre laquelle leur Bâtiment n'étoit pas en état de se défendre, ou dans une Escadre de Galiotes Turques, qui prirent dans le même tems un Navire beaucoup plus fort, & mieux armé que le leur. Ils entrerent le

De J. C 1582-85.

De Syn-Mu. 2242 45.

premier jour de Mars 1585. dans le Port de Livourne ſur une Frégate, que le Grand Duc avoit envoyée à leur rencontre; toute l'Artillerie du Château les ſalua à leur débarquement, & les Caroſſes du Prince les conduiſirent à Piſe, où Son Alteſſe les attendoit.

Dès qu'on ſçut qu'ils approchoient, preſque toute la Cour alla au-devant d'eux, & ils furent conduits d'abord dans un Palais, qu'on leur avoit préparé, & où ils trouverent un dîner magnifique. Après le repas, ils furent viſités par Dom PIERRE DE MEDICIS, Frere du Grand Duc, & ſur le ſoir ils allerent en cérémonie au Palais de ce Prince, lequel les accüeillit avec une bonté, qui les toucha ſenſiblement. Ils lui firent les remerciments de toute l'Egliſe du Japon; & il y avoit véritablement peu de Souverains en Europe, dont elle reçût plus de ſecours; Son Alteſſe donna toujours la Main au Prince de Fiunga, qui étoit regardé comme le premier Ambaſſadeur, ſans doute parce que le Roi de Bungo, dont il repréſentoit la Perſonne, étoit au Japon dans une toute autre conſidération, que le Roi d'Arima, & le Prince d'Omura. Pour ce qui eſt des trois autres Ambaſſadeurs, (car les deux Seigneurs adjoints furent toujours regardés ſur ce pied-là,) le Grand Duc voulut que Dom Pierre leur donnât la Main. Au ſortir du Palais, le Prince les mena lui-même chez la Grande Ducheſſe, qui les reçut avec une tendreſſe de Mere.

Ils paſſerent tout le Carnaval à Piſe, ils allerent enſuite à Florence, conduits par un

détachement de la Garde Suisse du Grand Duc commandé par Dom VIRGINIO ORSINI, Neveu de ce Prince, & Fils du Duc de BRACCIANO. A leur arrivée dans cette belle Ville, ils furent visités par le Nonce du Pape, & le Cardinal Archevêque de Florence, qui fut depuis le Pape Léon XI. les reçut à la Porte de son Eglise Métropolitaine avec la Croix & en habit rouge, quoiqu'on fût en Carême; il leur fit aussi de fort beaux présens, & les combla de marques de la plus sincere bienveillance. Dès qu'on sçut a Sienne qu'ils étoient partis de Florence, toute la Noblesse monta à Cheval, & alla au-devant d'eux fort loin dans la campagne. L'Archevêque même sortit de la Ville, & ils ne cesserent d'être défrayés aux dépens du Grand Duc, que quand ils entrerent dans l'Etat Ecclésiastique, où ils le furent toujours par les Officiers de Sa Sainteté. En quittant la Garde, qui les avoit conduits depuis Florence, ils furent reçus par deux cent Arquebusiers, que Monseigneur CELSI Vice-Légat de Viterbe, leur envoya sur la Frontiere.

De J. C. 1582-85.

De Syn-Mu. 2242-45.

Leur arrivée à Rome.

Cependant le Pere Aquaviva, Général de la Compagnie, qui avoit reçu les Lettres du Pere Valegnani, & qui approuvoit fort le sentiment de ce Visiteur sur la réception, qu'on devoit faire aux Ambassadeurs Japonnois, fit auprès du Saint Pere les plus vives instances, pour obtenir qu'ils fussent admis à lui baiser les pieds, & a lui rendre l'obéissance dûe au Vicaire de JESUS-CHRIST, sans aucun appareil. Il étoit à la vérité un peu tard, pour faire cette demande, vû ce qui s'étoit passé en Portugal, à la Cour d'Espagne, & à celle du Grand Duc, mais inutilement auroit-elle été

De J. C. 1582-85.
De Syn Mu. 2257-45.

faite plutôt, Grégoire XIII. avoit pris ſon parti : ſur la nouvelle de l'arrivée des Ambaſſadeurs en Italie, il avoit tenu un Conſiſtoire, où il avoit été conclu, qu'il étoit de l'honneur de l'Egliſe & du S. Siége de recevoir cette Ambaſſade avec toute la pompe & tout l'éclat poſſible ; ainſi ſans avoir égard aux raiſons du P. Valegnani, & du Général de la Société. Dès que le Pape eut avis que les Ambaſſadeurs étoient à Viterbe, il leur envoya ſa Compagnie de Chevaux-Légers. Un nombre conſidérable de Seigneurs Romains monterent auſſi à Cheval ; & comme une bonne partie des Gentilshommes des lieux, où ils paſſerent, ſe joignirent à eux, preſque tout le chemin de Viterbe à Rome s'en trouva rempli.

Le dernier jour de leur marche, qui fut un Vendredi 22 Mars, Julien de Nacaura fut ſaiſi d'une fiévre violente, ce qui joint au deſir, qu'avoient ſes Collégues d'entrer dans la Capitale du Monde Chrétien ſans être vûs, & en priant Dieu, les fit marcher fort lentement, pour n'arriver que la nuit. Mais comme le Duc de Sora, JACQUES BONCOMPAGNI Frere du Pape, & Capitaine de la Sainte Egliſe, les avoit joints ſur le midi à la tête d'une Compagnie de Chevaux, que plus de mille Seigneurs, ou Gentilshommes les accompagnoient, & que les Chevaux-Légers les précédoient au ſon des Trompettes ; toute la ruë du Cours depuis la Porte DEL POPOLO, & la Place de S. Marc juſqu'au JESUS (*a*), où ils devoient loger, ſe trouverent remplies d'un Peuple infini, qui

(*a*) C'eſt le nom de la Maiſon Profeſſe des Jéſuites de Rome, & de leur Egliſe.

par

par leurs acclamations annoncerent leur arrivée à toute la Ville. Le Pere Aquaviva les reçut à la descente de leur Carosse, accompagné de tous les Jésuites, qui étoient à Rome, & les conduisit à l'Eglise, où le *Te Deum* fut chanté en Musique.

De J. C. 1582-85.

De Syn-Mu. 2242-45.

Leur entrée publique à Rome.

Le lendemain vingt-trois, qui étoit destiné à leur Entrée publique, parce que le Pape, qui sentoit ses forces diminuer de jour en jour, craignoit, s'il différoit plus longtems, de ne pouvoir leur donner audience, l'Ambassadeur d'Espagne leur envoya de bon matin ses Carosses, pour les conduire à la Vigne du Pape Jules, qui est le lieu, d'où l'on part pour ces grandes Cérémonies. Nacaura étoit toujours fort malade, & les Médecins vouloient qu'il gardât le lit; mais il fit de si grandes instances pour avoir la permission de monter en Carosse avec les autres, disant, que s'il avoit à mourir, il mourroit content, après avoir rendu obéissance au Vicaire de Jesus-Christ, qu'on fut obligé de lui donner cette satisfaction. Il ne put néanmoins aller que jusqu'à la Porte del Popolo, où sentant ses forces l'abandonner tout-à-fait, & prévoyant qu'il lui seroit impossible de monter à cheval, il fut obligé de s'arrêter. Alors Monseigneur ANTONIO PINTI le prit dans son Carosse, & le mena au Vatican, où il vit le Saint Pere, & lui baisa les pieds (a); Il vouloit attendre que le Consistoire fut assemblé, mais Sa Sainteté l'embrassant amoureu-

(a) Le P. Bartoli dit qu'il alla jusqu'à la Vigne du Pape Jules, & monta à Cheval avec les autres, mais que s'étant trouvé mal, & prêt à tomber, Monseigneur Antonio Pinti le prit dans son Carosse, & le mena chez le Pape.

De J. C. 1582-85.

De J. Syn-Mu. 2242-45

Comment ils étoient vêtus.

sement, l'engagea à se retirer & lui promit d'assembler une autre fois le Consistoire, afin qu'il eût la consolation de le voir.

Dès que les Ambassadeurs furent arrivés à la Vigne du Pape Jules, l'Evêque d'Imola Maître de Chambre du Pape, les y vint complimenter de la part de Sa Sainteté, & tout étant prêt pour la marche, ils partirent en cet ordre. Les Chevaux-Légers du Pape paroissoient les premiers, la Garde Suisse venoit après, & étoit suivie des Officiers des Cardinaux; on voyoit ensuite les Carosses des Ambassadeurs de France, d'Espagne & de Venise, & ceux des Princes Romains, puis toute la Noblesse Romaine à Cheval; les Pages & les Officiers des Ambassadeurs suivoient avec les Trompettes & les Timbales; les Camériers du Pape & les Officiers du Palais, tous en Robes rouges, précédoient immédiatement les Ambassadeurs, qui étoient à Cheval, & vêtus à la Japonnoise. Rien n'étoit plus superbe & plus riche, que leur habillement; ils avoient trois Robes longues l'une sur l'autre, mais d'un Taffetas si fin, que toutes les trois ne pesoient pas une des nôtres, & d'un blanc, qui éblouissoit; encore n'avoient-ils pas choisi les Etoffes les plus blanches, mais celles, que portent les Vieillards. Ces Etoffes étoient semées de fleurs, de feuillages & d'Oiseaux parfaitement dessinés, & qui paroissoient travaillés au petit point, quoique ce ne fut qu'un même tissu; pour les figures, elles étoient distinguées par leurs couleurs naturelles, mais d'une vivacité extraordinaire. Ces Robes étoient ouvertes par-devant, & avoient des manches extrêmement larges, & qui ne venoient que jus-

qu'aux coudes ; mais afin qu'ils n'eussent point le reste du bras nud, comme c'est la coutume de l'avoir au Japon, le Pere Valegnani y avoit fait fait des allonges de même Etoffe, aussi bien qu'au collet, qui descend pour l'ordinaire si bas, qu'on voit une partie des épaules découvertes. Ils avoient encore sur les épaules une espece d'Echarpe de trois palmes de long & de deux de large, attachée avec des rubans, croisée sur la poitrine, rejettée en arriere, & nouée comme une ceinture : ces Echarpes étoient d'une Etoffe assez semblable à celle des Robes, mais d'un travail beaucoup plus fin. Ils étoient chaussés jusqu'aux genoux d'une maniere de Brodequins d'un cuir extrêmement fin, fendus au pied entre l'orteil & les autres doigts, couverts en dessous d'une simple semelle attachée avec des courroyes : leurs Cimeterres & leurs Sabres étoient de la plus fine trempe, & les poignées, aussi bien que les fourreaux, étoient garnis de Perles fines, d'autres Pierres de prix, & de plusieurs Figures travaillées en Email. Ils n'avoient rien sur la Tête, qui étoit toute rasée, à la réserve du haut, d'où tomboit par derriere un flocon de cheveux. Les traits de leurs visages n'avoient rien de moins étranger, que leurs vêtemens ; mais on y remarquoit cet air aimable, que donnent l'innocence & la vertu, une fierté modeste & je ne sçai quoi de noble, qu'inspire un Sang illustre, & que rien ne peut démentir.

De J. C. 1582-85.

De Syn-Mu. 2242-45.

Le Prince de Fiunga marchoit le premier entre deux Archevêques, le Prince d'Arima le suivoit entre deux Evêques, & Martin de Fara venoit après entre deux Personnes titrées ; le P. Diegue de Mesquita en qualité de leur Interpre-

De J. C. 1582-85.

De Syn-Mu. 2242-45.

te, étoit derriere, aussi à Cheval, & un grand nombre de Cavaliers richement vêtus fermoient la marche. Ce fut dans cet ordre, qu'on entra dans Rome; & quoique toute la Ville fut accourue à ce spectacle, que les rues, les fenêtres & les toits mêmes fussent remplis de monde, l'admiration & la Religion suspendoient de telle sorte les esprits, qu'il régnoit partout un profond & sacré silence, lequel n'étoit interrompu, que par le bruit des Trompettes, des Timbales & des Hautbois, & par quelques acclamations, qu'on entendoit de tems en tems, & qui sembloient se faire par mesure & de concert. Quand les Ambassadeurs furent sur le Pont Saint Ange, tout le Canon du Château tira, l'Artillerie du Vatican, y répondit, ensuite on entendit un concert de toutes sortes d'Instrumens, qui les accompagna jusques chez le Pape.

Leur Audience.

Dès qu'on sçut qu'ils étoient proche, le Pontife & tous les Cardinaux descendirent à la Salle Royale, laquelle se trouva si pleine, qu'il fallut que les Suisses usassent de violence, pour conduire Sa Sainteté jusqu'à son Trône. A peine y étoit-elle assise, que les Ambassadeurs parurent, chacun la Lettre de son Prince à la main: ils se prosternerent aussitôt à ses pieds, déclarerent en leur langue naturelle d'une voix haute & distincte, qu'ils venoient des extrémités de la Terre reconnoître en sa Personne le Vicaire de JESUS-CHRIST, & lui rendre obéissance au nom des Princes, dont ils étoient les Envoyés, & en leur propre nom. Dès qu'ils eurent fini, le Pere de Mesquita expliqua en Latin ce qu'ils venoient de dire; mais la vûe de trois jeunes Seigneurs, qui avoient essuyé tant de périls & de fatigues,

pour venir rendre leurs hommages au Saint Siége Apostolique, étoit un langage, qui n'avoit pas besoin d'Interprete, & qui pénétroit jusqu'au fonds des cœurs; aussi la plûpart des Cardinaux, & quantité de Personnes de la premiere considération ne cesserent de pleurer & de sanglotter pendant toute l'Audience: le Pape lui-même eut bien de la peine à se contenir assez, pour leur dire un mot de consolation; il les releva d'abord, les baisa au front, les embrassa plusieurs fois, les baigna de ses larmes, & leur témoigna une tendresse, dont l'impression leur resta toute leur vie. On les conduisit ensuite sur une Estrade, qu'on avoit dressée exprès, & où ils demeurerent debout, tandis que le Secrétaire du Consistoire lut tout haut les Lettres, qu'ils avoient apportées, & que le Pere de Mesquita avoit traduites en Italien; j'ai cru qu'on les verroit ici avec plaisir dans notre Langue.

De J. C. 1582-85.
De Syn-Mu. 2242-45.

LETTRE DU ROI DE BUNGO.

A celui, qui doit être adoré, & qui tient la place du Roi du Ciel, le grand & très-saint Pape.

» Plein de confiance en la grace du Dieu
» suprême, & Tout-Puissant, j'écris à VOTRE
» SAINTETÉ, avec toute la soumission possible.
» Le Seigneur, qui gouverne le Ciel & la Ter-
» re, qui tient sous son Empire le Soleil &
» toute la Milice céleste, a fait luire sa clarté
» sur moi, qui etois plongé dans l'ignoran-
» ce, & enseveli dans de profondes ténébres;
» il y a plus de trente-quatre ans, que ce Maî-

De J. C. 1582-85.

De Syn-Mu. 2242-45.

» tre Souverain de la Nature, déployant tous » les trésors de sa miséricorde en faveur des » Habitans de ces Contrées, y envoya les Peres » de la Compagnie de JESUS, qui ont semé » le grain de la Parole divine dans ces Royau- » mes du Japon, & il a plû à sa bonté infinie » d'en faire tomber une partie dans mon cœur: » grace singuliere, dont je me crois redevable, » Très-saint Pere de tous les Fidéles, aussi-bien » que de plusieurs autres, aux prieres & aux » mérites de VOTRE SAINTETÉ. Si les Guerres, » que j'ai à soutenir, ma vieillesse & mes in- » firmitez ne m'avoient retenu, j'aurois été » moi-même visiter les saints Lieux, que vous » habitez, & vous rendre en Personne l'obéis- » sance, que je vous dois ; j'aurois dévotement » baisé les pieds de VOTRE SAINTETÉ, je les » aurois mis sur ma Tête, & je vous aurois » supplié de faire de votre Main sacrée l'augu- » ste signe de la Croix sur mon cœur. Con- » traint par les raisons, que j'ai dites, de » me priver d'une si douce consolation, » j'avois eu dessein d'envoyer à ma place » JERÔME Fils du Roi de Fiunga, & mon » Petit-Fils ; mais comme il étoit trop éloi- » gné de ma Cour, & que le Pere Visiteur ne » pouvoit différer son départ, je lui ai sub- » stitué MANCIO son Cousin Germain, & mon » petit Neveu. J'aurai une obligation infinie » à VOTRE SAINTETÉ, qui tient sur la Terre » la place de Dieu même, si elle continue de » répandre ses faveurs sur moi, sur tous les » Chrétiens, & sur cette petite portion du » Troupeau, qui est commis à ses soins. J'ai » reçu des mains du Pere Visiteur le Reliquai- » re, dont VOTRE SAINTETÉ m'a honoré, &

» je l'ai mis sur ma Tête avec beaucoup de » respect. Je n'ai point d'expressions, pour » vous exprimer la reconnoissance, dont je » me sens pénétré pour un don si précieux. » Je ne ferai pas cette Lettre plus longue, » parce que le Pere Visiteur, & mon Ambassadeur, instruiront plus amplement VOTRE » SAINTETÉ de tout ce qui regarde ma Personne & mon Royaume. Je vous adore en » vérité, très-saint Pere, & je vous écris la » présente saisi d'une crainte respectueuse. » L'onziéme jour de Janvier de cette Année » 1582. depuis la venuë de Notre Seigneur.

FRANÇOIS, ROI DE BUNGO prosterné aux pieds de VOTRE SAINTETÉ.

LETTRE DU ROI D'ARIMA.

Au très-grand & très-saint Seigneur, que j'adore, parce qu'il tient sur la Terre la Place de Dieu même.

» Aidé de la grace de Dieu, je présente » avec humilité cette Lettre à VOTRE SAINTETÉ. Il y a deux ans, que pendant le Carême, tems, auquel on célebre la précieuse » Passion de JESUS-CHRIST Notre Seigneur, » me trouvant embarassé dans une très-fâcheuse Guerre, & plongé dans les plus profondes ténébres de la Gentilité, le Pere des » Miséricordes a daigné faire luire sur moi » le Soleil de la Justice & de la Vérité, & me » mettre dans le chemin du salut par le Ministere du Pere Visiteur, & des autres Religieux de la Compagnie de Jesus, lesquels,

De J. C. 1582-85.

De Syn-Mu. 2242-45.

» après avoir prêché la parole de Dieu dans » mon Royaume, ont répandu dans mon » cœur & dans celui de mes Sujets, la Grace » divine, comme une Rosée céleste, par la » vertu du saint Baptême. Je rends d'immor- » telles actions de graces à l'Auteur de tout » bien, pour tant de faveurs, qui remplissent » mon Ame d'une allegresse au-dessus de tou- » tes mes expressions; & comme VOTRE » SAINTETÉ est le Pasteur de toute l'Eglise, » je désirerois de toute l'ardeur de mon Ame » d'aller en Personne lui rendre, avec toute la » soumission & l'humilité convenable, l'o- » béïssance, qui lui est dûë, baiser ses Pieds » sacrés, & les mettre sur ma Tête; mais mes » grandes affaires ne me le permettant pas, » j'envoye avec le Pere Visiteur, MICHEL » DE CINGIVA mon Cousin Germain, pour » vous rendre en mon nom l'obéïssance filia- » le, que je vous dois: il vous fera connoître » la sincérité de mes intentions, & les desseins, » que je forme pour la gloire de Dieu: ainsi » je ne vous en dirai pas davantage, & je » finis en protestant à VOTRE SAINTETÉ, » que je l'adore avec toute la soumission d'un » cœur fidéle, & la plus profonde vénération. » Le huitiéme jour de Janvier, l'an de Notre » Seigneur 1582.

PROTAIS, ROI D'ARIMA,
incliné sous les pieds de
VOTRE SAINTETÉ.

De J. C. 1582-85.

De Syn Mu. 2242-45.

LETTRE DU PRINCE D'OMURA.

Les Mains élevées vers le Ciel, & dans les ſentiments d'une vénération profonde, j'adore le très-ſaint Pape, qui tient la place de Dieu ſur la Terre, & lui préſente humblement cette Lettre.

» Je prends beaucoup de liberté, très-» ſaint Pere, en vous écrivant, mais je le fais » avec confiance, aſſiſté du ſecours du Roi » des Cieux, quoique mon ſtyle ſoit rude & » groſſier. Comme je ſçai, que vous tenez » ſur la Terre la place de Dieu même, & que » tout le Peuple Chrétien reçoit de VOTRE » SAINTETÉ les ſalutaires leçons, dont il a » beſoin, pour régler ſa Foi & ſa conduite, » il étoit de mon devoir de paſſer les Mers, » pour lui aller rendre en perſonne mes hom-» mages, & mettre ſes Pieds ſacrés ſur ma » Tête, après les avoir reſpectueuſement bai-» ſés ; mais je me trouve malheureuſement » privé de ce bonheur par d'indiſpenſables » affaires, qui ne me permettent pas de m'é-» loigner de mes Etats. Il n'y a pas long tems, » que le Pere Viſiteur de la Compagnie de » JESUS eſt venu dans ces Royaumes du Ja-» pon, & après avoir réglé toutes choſes pour » le bien de cette Egliſe, il s'en retourne vers » Vous. J'ai cru devoir profiter d'une ſi fa-» vorable occaſion, & je fais partir avec lui » Michel de CINGIVA, mon Neveu, à qui » j'ai donné ordre de rendre en mon nom à » VOTRE SAINTETÉ l'obéiſſance, que je lui » dois. Une Commiſſion de cette importance

De J. C. 1582-85.

De Syn Mu. 2242 45.

» est beaucoup au-dessus de son âge & de ses » forces, mais j'espere que vous me ferez la » grace, très-saint Pere, de le recevoir avec bonté, & de lui permettre de vous baiser les Pieds » pour moi & pour lui-même : je supplie très-» instament aussi VOTRE SAINTETÉ de se sou-» venir de moi, & de toute cette Chrétienté, » qui est une si petite portion du Troupeau, » que le Souverain Pasteur vous a confiée. » C'est où se bornent tous mes desirs. Le Pere » Visiteur & mon Ambassadeur informeront » VOTRE SAINTETÉ de ce qui concerne mes » Etats & ma Personne. Je finis en vous ren-» dant mes adorations avec crainte & respect. » Ce vingt Janvier de l'Année 1582. depuis » la venuë de Jesus-Christ.

BARTHELEMI, prosterné sous les pieds de VOTRE SAINTETÉ.

Après la lecture de ces Lettres, le Pere GASPARD GONZALEZ Jésuite, fit au nom des trois Princes & de leurs Ambassadeurs le discours, qu'on appelle d'obédience : on le trouve tout entier dans l'Ouvrage du Pere Loüis de Gusman, & on pourra le voir à la fin de ce Volume : quand il eut cessé de parler, Monseigneur Antoine BOCAPADULI répondit en Latin au nom du Pape en ces termes.

» SA SAINTETÉ me commande, très-nobles » Seigneurs, de vous dire ; que Dom Fran-» çois Roi de Bungo, Dom Protais Roi d'A-» rima, & Dom Barthelemi Prince d'Omu-» ra ont agi en Princes sages & religieux, » quand ils vous ont envoyés des extrémitez » de l'Asie, pour reconnoître la puissance, » dont Dieu par sa bonté l'a revêtu sur la

De J. C. 1582-85.

De Syn-Mu. 2242-45.

» Terre, puiſqu'il n'y a qu'une foi, une Egliſe » univerſelle, un ſeul Chef & Paſteur ſuprê- » me, dont l'autorité s'étend ſur toutes les » Parties du Monde, où il y a des Chrétiens, » & que ce Paſteur & ce Chef unique eſt l'E- » vêque de Rome, Succeſſeur de S. Pierre. » Elle eſt charmée de voir, qu'ils croyent fer- » mement, & profeſſent hautement cette vé- » rité avec tous les autres articles, qui com- » poſent la croyance Catholique, elle en rend » des graces immortelles à la divine Bonté, » qui a opéré ces merveilles; & la joye, qu'elle » en reſſent lui paroît d'autant plus légitime, » qu'elle a ſon fondement dans le zèle, qui » l'anime pour la gloire du Tout-Puiſſant, & » pour le ſalut des Ames, que le Verbe In- » carné a rachetées de ſon ſang. C'eſt pourquoi » ce vénérable Pontife, & tout le ſacré Col- » lége des Cardinaux de l'Egliſe Romaine » reçoivent avec une affection véritablement « paternelle, la proteſtation, que vous faites » au Vicaire de Jeſus-Chriſt de leur Foi, de » leur dévotion filiale, & de leur obéiſſance. » SA SAINTETÉ déſire ardemment, & prie » Dieu que tous les Rois & Princes du Japon, » & tous ceux, qui regnent dans les autres » Parties du Monde, imitent de ſi beaux exem- » ples, renoncent à l'Idolâtrie, & à toutes » leurs erreurs; adorent en eſprit & en vérité » le Souverain Seigneur, qui a créé cet Uni- » vers, & ſon Fils unique JESUS-CHRIST, qu'il » a envoyé ſur la Terre, puiſque c'eſt en cette » connoiſſance & en cette Foi, que conſiſte » la vie éternelle.

Ce diſcours fini, les Ambaſſadeurs furent conduits de nouveau au pied du Trône, &

De J. C. 1582-85.

De Syn-Mu 2242 45.

baiserent encore une fois les Pieds du Pape ; après quoi les Cardinaux s'étant approchés, les embrasserent, & leur firent bien des questions sur les aventures de leur voyage, & sur les raretez de leur Pays. Ils répondirent à tout avec tant d'esprit & de sagesse, que la surprise augmentoit à chaque moment. Enfin le Pape se leva en prononçant tout haut ces paroles du Saint Vieillard Siméon : *Nunc dimittis servum tuum Domine*, &c. & voulut que les deux premiers Ambassadeurs, qui étoient de Sang Royal, lui levassent le devant de sa Robe, & depuis il les fit toujours servir de Caudataires, honneur qui est affecté à l'Ambassadeur de l'Empereur. Quand ils eurent conduit le Saint Pere dans son Appartement, le Cardinal de Saint Sixte, Neveu de Sa Sainteté, le Cardinal GUASTAVILLANI, & le Duc de Sora leur firent servir un magnifique Dîner.

Le Pape leur donne une Audience en paticulier.

Après le repas, le Pape voulut les entretenir en particulier, & fut charmé de leurs manieres & de leur conversation ; il les envoya de-là à l'Eglise de S. Pierre, rendre de nouvelles actions de graces à Dieu, & réïtérer leurs Hommages au Prince des Apôtres sur son Tombeau ; il fit dire ensuite au Pere Aquaviva, qu'il se reposoit sur lui de tout ce qui les regardoit, qu'il ne vouloit pas qu'ils manquassent de rien, & que ses ordres étoient donnés pour fournir à tous leurs besoins. Non content de cela, il les envoya tous les jours suivants visiter de sa part, & n'en manqua aucun sans leur faire porter des Plats de sa Table. Le vingt-cinquiéme, jour de l'Annonciation de la Vierge, ils accompagnerent Sa Sainteté, qui alla selon la coutume en Ca-

valcade à la Minerve, & furent toujours les plus près de sa Personne, & comme en cette occasion on distribuë des dots à un certain nombre de jeunes Filles, le S. Pere voulut que ces jeunes Seigneurs y ajoûtassent quelque chose, & leur fit toucher pour cela une somme considérable.

De J. C. 1582-85.
De Syn-Mu. 2242-45.

Ils visitent les sept Eglises.

Ils se vétirent ce jour-là à l'Italienne, mais si magnifiquement, que les seules Etoffes pour trois Habits, qui furent donnés a chacun, y compris tout le Vestiaire de Chambre, montoient à douze mille écus Romains, & les fournitures à proportion. Le Pape leur fit même dire, qu'après que le Carême seroit passé, il les feroit beaucoup mieux habiller. Au reste, tout le Monde admiroit la maniere aisée & noble, avec laquelle des Etrangers venus d'un Pays, où les usages sont si différents de ceux de l'Europe, & dans un âge si peu avancé, se tiroient d'un Cérémonial, qui coûte toujours à ceux mêmes, qui y sont faits. Avant que de rendre aucune visite, ils souhaiterent de faire celle des sept Eglises, & Sa Sainteté ordonna qu'on les y reçût en Procession, au son des Cloches, & avec les Orgues. Comme on sçut qu'ils devoient voir les Reliques, toute la Ville les y suivit, & jamais on n'avoit vû une si grande affluence de Personnes de toutes les Conditions : ils reçurent encore là une marque de distinction, à laquelle ils furent très-sensibles, c'est qu'on leur donna à baiser toutes les Reliques, celles mêmes, qui ne se montrent jamais au Peuple, que de loin.

Nouvelle Audience par-

Au retour de ce Pélerinage, l Saint Pere les fit appeller, & fit asseoir les deux premiers

De J. C. 1582-85.

De Syn-Mu-2242-45.

ticuliere du Pape, où ils lui remettent leurs présens.

Ambassadeurs, le troisiéme demeura debout. Il leur commanda ensuite de lui faire un récit fidéle de l'état, où ils avoient laissé la Chrétienté du Japon à leur départ; & pendant tout le tems qu'ils parlerent, les larmes ne cesserent point de lui couler des yeux. Quand ils eurent fini, il leur dit qu'il vouloit fonder le Séminaire, que le Pere Valegnani avoit commencé à Fucheo, & sur le champ il lui assigna quatre mille écus Romains de revenu. Ce fut dans cette Audience, qu'ils firent leurs présens à Sa Sainteté. Ils étoient précieux par la rareté, par le travail, & par la matiere; mais je n'ai trouvé nulle part, en quoi ils consistoient. Le Saint Pere les reçut avec bonté, il conduisit lui-même les Ambassadeurs dans tous ses Appartemens, & il leur dit en les congédiant, que tous les Cardinaux & les plus grands Seigneurs de Rome vouloient les régaler, mais qu'il craignoit que cela ne dérangeât leur santé, qui lui étoit chere; qu'ainsi il ne vouloit pas qu'ils acceptassent de pareilles invitations sans son consentement, & il ne le leur accorda, qu'en faveur des Ambassadeurs de l'Empereur, du Roi de France, & du Roi d'Espagne.

Attention du Pape pour le quatriéme Ambassadeur, qui étoit malade.

Julien de Nacaura étoit toujours malade, & l'on craignit même pour sa vie; mais par les soins empressés de Sa Sainteté, qui lui envoya ses Médecins, & voulut à toutes les heures du jour être informée de l'état, où il se trouvoit, il fut tiré d'affaires. On ne sçauroit croire jusqu'où alloit l'attention de ce bon Pape pour ce jeune Seigneur; on lui dit un jour que le Malade avoit une très-grande répugnance à prendre une potion, qui lui avoit

été ordonnée, & dont on espéroit un grand effet : il l'envoya prier de se faire cette violence pour l'amour de lui. Il sembloit que le saint Pontife prévit ce que devoit être un jour ce vertueux jeune Homme, & véritablement une vie, qui fut toujours uniquement employée au salut des Ames, qui pendant plus de cinquante ans ne fut gueres qu'une mort continuelle au milieu du feu de la plus horrible Persécution, qui ait affligé l'Eglise, & que nous verrons terminée par un glorieux Martyre, méritoit bien, que le Vicaire de Jesus-Christ s'intéressât à sa conservation.

De J. C. 1582-85. De Syn-Mu. 2242-45.

Le dixiéme d'Avril, cinq jours après l'Audience, dont je viens de parler, Grégoire XIII. mourut, n'ayant été malade, que peu de jours : un moment avant que d'expirer, il s'informa encore de la santé de Nacaura, & il parut dans ce dernier moment que toute sa tendresse pour les Ambassadeurs se réveilloit : le bruit courut même dans bien des endroits, que la joye qu'il avoit eu de leur arrivée, avoit abrégé ses jours : aussi sentirent-ils vivement la perte qu'ils faisoient, & l'on eut bien de la peine à leur en adoucir la douleur ; mais on les rassura en leur disant, que quiconque seroit élû Chef de l'Eglise, auroit pour eux la même bonté, que le défunt Pape leur avoit témoignée, & quelque tems après les Cardinaux assemblés dans le Conclave, leur envoyerent un Evêque, qui leur donna les mêmes assurances.

Mort du Pape.

Dès le vingt-cinquiéme du même mois, le Cardinal de Monte Alto fut proclamé Pape sous le nom de SIXTE V. Ce Pontife, avant son Exaltation, avoit été un des Cardinaux,

Election de Sixte V. Honneurs & amitiez, qu'il fait aux Ambassadeurs.

De J. C. 1582-85.

De Syn-Mu. 2242-45.

qui avoient fait plus d'amitié aux Ambassadeurs : il redoubla d'affection pour eux, quand il fut sur le Trône Pontifical, jusques-là qu'ayant sçu qu'ils étoient venus sur le champ, pour lui baiser les pieds, il les fit passer devant trois Cardinaux, qui demandoient audience. Il leur demanda des nouvelles de la santé de Nacaura, & il les assura, qu'ils obtiendroient de lui autant & peut-être plus pour eux, & pour l'Eglise du Japon, qu'ils n'avoient espéré du Pape Grégoire. Enfin il commanda expressément aux Jésuites, qui les accompagnoient, de l'avertir exactement de tous leurs besoins. Ils se trouverent à son Couronnement, & ils y tinrent leur place comme Ambassadeurs de Rois : ils y porterent le Dais, & ils donnerent à laver à Sa Sainteté, lorsqu'elle dit la Messe. Ils eurent les mêmes honneurs, lorsque le Pontife fut intronisé à Saint Jean de Latran. Le Saint Pere les invita ensuite à aller visiter sa Vigne, où son Major-d'Homme, & vingt-quatre Prélats les reçurent de sa part & les régalerent splendidement.

Enfin la veille de l'Ascension au sortir de la Chapelle, ils furent faits publiquement, & en présence de presque toute la Noblesse Romaine, Chevaliers aux Eperons dorés. Le Pape leur mit lui-même le Ceinturon & l'Epée, fit chausser les Eperons aux deux Princes par les Ambassadeurs de France & de Venise, & aux deux Seigneurs, par le Marquis ALTEMPS. Il les fit venir ensuite en sa présence tout armés, leur mit à chacun une Chaîne d'or, & sa Médaille d'or au col, les embrassa, & les baisa. Le Prince de Fiunga répondit au nom de tous, qu'en qualité de Chevaliers Chrétiens, ils se croyoient

De J. C. 1582-85.
De Syn-Mu. 2242-45.

dans l'obligation de combattre les Ennemis de la Foi par tout, où ils les trouveroient; mais que leur joye seroit complette, s'ils avoient l'honneur de répandre leur sang pour Jesus-Christ. Aussi ne fut-ce point avec les Armes, qu'ils venoient de recevoir, qu'ils combattirent les combats du Seigneur, & ils rouloient même déja dans leur tête d'autres projets, dont nous verrons bientôt l'exécution. Le lendemain Sa Sainteté dit la Messe en particulier, voulut qu'ils y assistassent, & les communia de sa main. Elle traita ensuite avec eux & avec le Pere Aquaviva des choses contenues dans leurs instructions, & dans un Mémoire, qu'ils lui avoient remis dans la premiere Audience, dont elle les avoit honorés. Elle leur tint la parole, qu'elle leur avoit alors donnée; car ils obtinrent beaucoup plus, qu'ils ne demandoient: après quoi il ne fut plus question, que de répondre aux Lettres, qu'ils avoient apportées. Le Pape le fit de la maniere du monde la plus obligeante, & la plus honorable pour les Princes, a qui il écrivoit. Voici ces Réponses, que j'ai tirées du Pere Louis de Guzman, qui n'a travaillé que sur les Pieces originales, & qui a pû voir les Ambassadeurs à leur passage en Espagne.

De J. C. 1582-85.

De Syn Mu. 2242 45.

BREF DU PAPE SIXTE V. au Roi de Bungo.

Notre très-cher Fils en Jesus-Christ, Salut & la Bénédiction Apostolique.

» La piété singuliere, qui respire dans les » Lettres, que votre Ambassadeur a remis de » votre part, au feu Pape Grégoire XIII. » d'heureuse & sainte mémoire, & notre Pré- » décesseur sur le Trône Pontifical, a causé » une très-grande joye à Dieu, à ses Anges, » & aux Hommes. Le feu Pape, qui étoit » alors assis sur la Chaire de Saint Pierre, » en a ressenti une consolation, qui ne se » peut exprimer : tous les Cardinaux de la » sainte Eglise, du nombre desquels nous » étions, l'ont partagée avec lui, & tout le » Peuple de cette Capitale du Monde Chré- » tien en a fait paroître une allégresse in- » croyable : c'est ce qu'on a pû juger par l'af- » fluence extraordinaire des Grands & des » Petits, qui remplissoient les ruës & la salle » Royale, où les Ambassadeurs ont rendu leur » obéissance au S. Siége. En notre particu- » lier nous en avons rendu d'infinies actions » de graces au Seigneur du Ciel, & depuis » que, par la mort du saint Pontife, qui oc- » cupoit si dignement le premier Trône du » Monde Chrétien, & qui vient de passer de » cette Vallée de misere au lieu de l'éternel » repos, nous nous sommes trouvés malgré » notre indignité chargés du pesant fardeau, » qu'il soutenoit avec tant de gloire; Dom-

De J. C. 1582-85.

De Syn-Mu. 2242-45.

» Mancio votre Ambassadeur, nous ayant » renouvellé en votre nom l'obéissance filiale dûë au Chef de l'Eglise, nous l'avons » reçu avec toute la tendresse paternelle, qu'il » méritoit, & nous lui avons donné toutes » les assurances, qu'il pouvoit souhaiter de » notre zéle pour votre Personne Royale. » Pour commencer à vous en donner des » marques certaines, nous vous reconnoissons pour Roi Chrétien & Catholique, & » nous vous regarderons toujours en cette » auguste Qualité. Nous ne pouvons marquer trop d'estime pour votre grandeur » d'ame, & pour votre invincible constance » au milieu des malheurs, que le Seigneur » a permis, qui vous soient arrivés. C'est » l'esprit infernal, notre très-cher Fils, qui » vous avoit suscité ces persécutions, mais » votre foi puissamment aidée de la Grace » toute-puissante de Dieu, vous a fait triompher de tout, & l'Ennemi n'en a retiré que » de la confusion. Reconnoissez donc, que » vous devez votre Victoire à la Bonté divine, qui vous a soutenu. Redoublez de confiance en un si puissant Protecteur, & » n'oubliez jamais les belles paroles de l'Apôtre aux Hébreux, quand pour les consoler, & les encourager, il leur disoit, » *Souvenez-vous*, (a) *mes Freres, de ces* » *jours heureux, lorsqu'éclairés de la lumiere de l'Evangile, vous soutintes le rude* » *Combat, que vous livroient vos passions;* » *que tantôt vous étiez en spectacle par les* » *opprobres, & les tribulations, que vous*

(a) Hebr. 10. 32, 33, 34, 35, 36.

De J. C. 1582-85.

De Syn-Mu. 2242-45.

» *souffriez, & tantôt vous aviez part aux* » *souffrances de ceux, qui étoient traités de* » *la même maniere. Car vous étiez traînés* » *dans les Prisons avec vos Freres, vous* » *vous êtes vûs avec joye dépouillés par for-* » *ce de vos biens, sçachant que quelque cho-* » *se de meilleur vous attendoit, & ne pou-* » *voit vous échapper ; ne perdez point cette* » *confiance, dont le Ciel vous a revêtus,* » *parce qu'une grande récompense y est atta-* « *chée.* La patience, Très-Illustre Prince, » ne vous est pas moins nécessaire, qu'à ces » premiers Fidéles ; elle vous apprendra à » vous soumettre toujours à la volonté divi- » ne, & vous mériterez la couronne de » gloire, qui est promise à cette soumission. » Inspirez les mêmes sentiments au Prince » votre Fils, & faites-lui bien comprendre » que les vrais Soldats de Jesus-Christ ne » doivent pas se laisser abattre par les ad- » versitez, & ne s'étonnent point de tout ce » qui peut leur arriver de fâcheux contre » leur attente. Le même Apôtre, que nous » vous avons cité, nous en avertit, & l'ex- » périence nous le confirme tous les jours : (a) *Tous ceux, qui veulent mener une vie sainte, & s'attacher à Jesus-Christ, souffriront persécution.* » Ne pensons donc pas, que Dieu » nous ait abandonnés, quand il nous arri- » ve quelque chose de semblable, il nous a » promis, qu'alors il nous soutiendroit par » sa Grace. *Je suis,* nous dit-il, *avec lui dans la tribulation, je le délivrerai, & je le couronnerai de gloire.* (b) » Il vous servira

(*a*) 2. Tim. 3. 12.
(*b*) Psalm. 90. 15.

De J. C. 1582-85.
De Syn-Mu. 2242-45.

» beaucoup, pour en venir là de vous con-
» ferver dans une piété tendre, de rappeller
» fouvent à votre efprit le fouvenir des bien-
» faits, que vous avez reçûs de la Main li-
» béral du Pere Célefte, & de méditer fans
» ceffe la Paffion du Sauveur des Hommes.
» Ce faint exercice eft le plus sûr moyen
» d'oppofer une invincible conftance aux
» plus grandes difgraces de la vie. Nous
» vous envoyons à ce deffein une parcelle du
» précieux Bois, où le Fils de Dieu fut atta-
» ché pour le falut des Hommes, & nous
» l'avons renfermé dans une Croix d'Or;
» qui vous fera préfentée de notre part avec
» une Epée & un Chapeau, que nous avons
» béni de la maniere, dont les Pontifes Ro-
» mains béniffoient autrefois les Cafques la
» nuit de Noël. Nous prions le Souverain
» des Rois d'armer VOTRE MAJESTE' par fa
» bonté de l'Epée tranchante du S. Efprit,
» de fanctifier fa Tête en la couvrant du Caf-
» que du falut, de la défendre des embûches
» & des efforts de l'Ennemi, & de lui faire
» remporter fur l'Enfer une pleine victoire.
» Notre intention eft, que l'Epée & le Cha-
» peau vous foient préfentés à la fin d'une
» Meffe, & à tous ceux, qui y auront affifté
» avec dévotion, & auront prié Dieu, pour
» la paix de l'Eglife, la confervation des
» Princes Chrétiens & l'extirpation de l'hé-
» réfie, s'ils ont une véritable confiance en
» la divine Miféricorde, au pouvoir des faints
» Apôtres Pierre & Paul, & en celui dont
» nous fommes revêtus, nous accordons une
» Indulgence pléniere de tous leurs péchés.
» La modeftie & la piété de votre Ambaffa-

De J. C. 1582-85.

De Syn-Mu. 2242-45.

» deur & notre cher Fils, Dom Mancio, nous » ont extrêmement charmé ; les vertus, & » les autres belles qualitez, que nous avons » remarquées en lui, nous le font aimer » tendrement. Il informera VOTRE MAJESTE' de tout ce que nous ne pouvons pas » vous mander nous-mêmes. Sur ce, nous » prions instamment le Dieu du Ciel, qu'il » vous accorde, & à tout votre Royaume, » le repos, la paix, la sûreté, & qu'il vous » comble de tous les biens. Donné à Rome, » à S. Pierre, sous l'Anneau du Pêcheur, ce » vingt-six de Mai, l'an de Notre Seigneur » 1585. & le premier de notre Pontificat.

BREF DU PAPE SIXTE V. au Roi d'Arima.

Noble Prince & notre Fils bien-aimé, Salut & Bénédiction Apostolique.

» Notre bien aimé Fils Dom Michel, votre » Ambassadeur en cette Cour, a remis au » Pape Gregoire XIII. notre Prédécesseur de » sainte & d'heureuse mémoire, qui joüit » maintenant de la gloire, ainsi que nous » devons le présumer, les Lettres, dont VOTRE MAJESTE' l'avoit chargé, & après que » ces mêmes Lettres ont été lûës publique- » ment, il a rendu à ce même Pontife l'o- » béissance, qui est dûë au Vicaire de Jesus- » Christ, & que tous les Rois Catholiques » ont accoutumé de lui rendre : cela s'est » fait en présence de tous les Cardinaux de » la sainte Eglise, qui se trouvoient pour » lors à Rome, & du nombre desquels nous

De J. C. 1582-85.

De Sy.-Mu. 2242-45.

» étions: on n'a peut-être jamais vû un plus
» grand concours de Personnes de toutes
» Conditions, & une allégresse publique plus
» universelle. Peu de tems après, comme il
» a plû à la divine bonté de nous charger,
» sans que nous l'ayons mérité, du Gouver-
» nement de son Eglise, nous avons aussi re-
» çu avec une tendresse toute paternelle,
» les mêmes devoirs d'obéissance, que Dom
» Michel nous a renouvellés au nom de VO-
» TRE MAJESTE', & nous avons trouvé bon
» de vous mettre au nombre de nos très-
» chers Fils, les Rois Catholiques de la sain-
» te Eglise. Nous avons vû avec beaucoup de
» joye & de satisfaction, les témoignages de
» votre piété, & de votre Religion, & pour
» vous donner moyen d'accroître dans votre
» cœur ces sentiments nous vous envoyons
» par votre susdit Ambassadeur dans une Croix
» d'or, une parcelle de la Croix, sur laquel-
» le Jesus-Christ le Roi des Rois & le Prêtre
» éternel a été attaché avec des Clous, &
» par l'effusion de son sang nous a fait au-
» tant de Roix & de Prêtres du Dieu vivant.
» Nous vous envoyons aussi l'Epée & le Cha-
» peau bénis, ainsi que les Pontifes Romains
» ont accoutumé de le faire à tous les Rois
» Catholiques, & nous prions le Seigneur,
» qu'il soit le soutien de VOTRE MAJESTE'
» dans toutes ses Entreprises. Elle recevra
» l'Epée & le Chapeau, ainsi qu'il se prati-
» que dans les Cours des Rois de l'Europe,
» à la fin d'une Messe, à laquelle nous atta-
» chons une indulgence pléniere de tous les
» péchés, pour ceux, qui y assisteront, & après
» s'être confessés, prieront pour la tranquil-

De J. C. 1582-85.

De Syn-Mu. 2242-45.

» lité de l'Eglise Catholique, le salut des » Princes Chrétiens, & l'extirpation des hé- » résies, s'ils ont une véritable confiance en » la Divine miséricorde, dans le pouvoir, » qui a été donné aux Saints Apôtres Pier- » re & Paul, & dans celui dont nous som- » mes revêtus nous-mêmes. Donné à Ro- « me, à Saint Pierre, sous l'Anneau du Pê- » cheur, &c.

BREF DU PAPE SIXTE V. au Prince d'Omura.

Notre très-cher Fils en Jesus-Christ, Salut & la Bénédiction Apostolique.

« Dom Michel votre Ambassadeur ayant » remis au feu Pape Gregoire XIII. qui » étoit alors sur le Trône de l'Eglise, & qui » régne aujourd'hui dans le Ciel, ainsi que » nous le devons croire, les Lettres, dont » vous l'aviez chargé, & lui ayant rendu en » votre Nom l'obéissance, que tous les Fidé- » les doivent au Vicaire de Jesus-Christ; ce » Pontife en conçut une joye extraordinai- » re, aussi-bien que tous les Cardinaux de » la Sainte Eglise, du nombre desquels nous » étions alors, & tout le Peuple Romain, » dont le concours fut prodigieux, pour être » témoin d'une action si remarquable. La » mort du Pape Grégoire, qui survint peu » de tems après, n'a rien changé dans ce » qui vous concerne; élevé, sans que nous » l'ayons mérité, sur la Chaire de Saint » Pierre, nous ne nous sentons pas moins de » zéle, que n'en avoit notre Prédécesseur

» pour

De J. C. 1582-85.

De Syn Mu. 2242-45.

» pour vos intérêts, & pour ceux de vos Su-
» jets ; & pour gage de notre affection pa-
» ternelle, nous vous envoyons par votre
» susdit Ambassadeur une Croix d'or, où
» nous avons renfermé du Bois de la vraye
» Croix, que le Fils unique de Dieu a teinte
» de son Sang, lorsque Sacrificateur & Vic-
» time, il s'est offert lui-même en sacrifice,
» pour laver les taches de nos péchés. La
» vûë de cette précieuse Relique vous rap-
» pellera sans cesse la Passion de notre divin
» Sauveur, vous fortifiera dans la pratique
» des Vertus Chrétiennes, & surtout de la
» patience, de l'humilité, de l'obéissance,
» de la force & de l'innocence, selon la
» pensée de Saint Augustin, qui dit que le
» Bois, sur lequel le Fils de Dieu a été at-
» taché, lui servit de Chaire pour nous en-
» seigner sa Loi : elle vous servira aussi de
» Bouclier contre tous les assauts, que vous
» livrera l'Ennemi de votre salut. Dans tous
» les dangers, dit un autre Docteur, nous
» devons recourir à la Croix de Jesus-Christ,
» nous en faire un bouclier contre les sug-
» gestions de l'Esprit de ténébres, & dire à
» ce divin Sauveur, crucifiés ma chair avec
» les clous de votre crainte. Nous sçavons,
» notre Fils bien aimé, que vous êtes sça-
» vant dans cette science ; & c'est pourquoi
» nous n'avons point voulu vous entretenir
» d'autre chose. Nous avons été fort con-
» tent de Dom Michel votre Neveu, & de
» tous ses Collégues, & vous apprendrez d'eux
» ce que vous serez bien aise de sçavoir de
» plus. Dieu vous aide, très-Noble Prince,
» & vous comble, Vous, & vos Sujets, de

De J. C. 1582-85.

De Syn-Mu-2242 45.

De quelle maniere les Ambassadeurs sont reçus au Capitole. Leur Audience de congé du Pape.

» joye & de bonheur. Donné à Rome, &c.

Les Missionnaires du Japon eurent aussi part aux libéralitez du Saint Pere, & l'on peut dire que ce Pontife n'omit rien de tout ce qui pouvoit contribuer à l'avancement & à l'affermissement du Christianisme dans le Japon. La derniere visite des Ambassadeurs fut au Capitole, où le Sénateur & les Conservateurs s'étoient assemblés pour les recevoir en qualité de *Patrices;* on leur fit en cette occasion un très-beau discours Latin, & le Prince de Fiunga répondit en peu de mots, que Rome en ce jour faisoit bien voir que son Empire devoit s'étendre sur toute la Terre, puisqu'en leurs Personnes elle prenoit possession de celle de toutes les Nations du Monde, qui étoit le plus éloignée d'elle. On leur délivra ensuite à chacun une Patente scellée d'un Sceau d'or, large comme la Main, & de l'épaisseur d'un doigt. Le jour de leur départ approchant, ils allerent à S. Pierre baiser les pieds du Pape, qui leur fit toucher dequoi les défrayer jusqu'à Lisbonne, les recommanda au Roi d'Espagne & à la République de Génes par des Brefs, où l'on voyoit toute la tendresse d'un Pere, & ordonna, que dans toutes les Villes, où ils passeroient, on leur fit des réceptions magnifiques.

Nous avons vû que Henri III. Roi de France, les avoit déja fait inviter, dès leur arrivée en Espagne, à passer par ses Etats. Son Ambassadeur à Rome le fit encore de sa part avec instance. Celui de l'Empereur Rodolphe II. & celui du Duc de Savoye en firent autant, & Grégoire XIII. avoit donné parole à ces trois Ministres, que leurs Maî-

tres auroient cette satisfaction ; mais Sixte V. considéra qu'il y avoit déja plus de trois ans, qu'ils étoient partis du Japon, & qu'ils ne pouvoient user de trop de diligence, pour aller rendre compte à leurs Princes du succès de leur Commission. Il ne voulut pas non plus qu'ils allassent a Naples, parce que dans la Saison, où l'on alloit entrer, l'air y est mauvais. Ainsi il se pressa de les expédier, & les exempta même du Cérémonial d'une Audience publique de congé ; il les vit en particulier, les caressa beaucoup & les congédia, pénétrés de la plus vive reconnoissance pour ses bontez.

Leur départ de Rome, & réception qu'on leur fait en plusieurs lieux d'Italie.

Ils partirent de Rome le troisiéme de Juillet 1585. & laisserent toute la Ville charmée de leur modestie, de leur bonne grace, de leur esprit, & surtout de leur piété, dont ils donnerent des marques si solides, qu'on les regardoit comme des Saints, & qu'ils soutinrent parfaitement l'opinion, qu'on avoit conçuë depuis longtems de la haute vertu des Chrétiens Japonnois. Les Chevaux-Legers du Pape les accompagnerent tout le jour de leur départ, & une bonne partie de la Noblesse Romaine monta à cheval pour leur faire cortége, & les conduisit fort loin ; le Cardinal de Saint Sixte les reçut à Castellana, & les y traita splendidement ; à Spolette on leur présenta les Clefs de la Ville, & ils furent reçus dans la Cathédrale au son des Cloches & des Haubois. A Assise & à Monte-Falco, ils visiterent toutes les Reliques de ces deux célébres Sanctuaires. Le Cardinal PHILIPPES SPINOLA leur fit rendre à Pérouse, où il étoit Légat, des honneurs extra-

De J. C. 1582-85.

De Syn-Mu. 2242-45.

ordinaires. Lui-même à la tête du Clergé s'avança pour les recevoir assez près de la Porte de la Ville, & fit chanter en Musique ces paroles d'Isaïe (ch. 55.) *Gentem, quam nesciebas, vocabis, & gentes, quæ te non noverunt, ad te current propter Deum tuum, & sanctum Israël, qui glorificavit te;* ensuite il les régala magnifiquement. A voir de quelle maniere ce Cardinal témoignoit son affection à ces jeunes Seigneurs, ausquels il vouloit même faire dresser des Arcs de Triomphe, si le tems le lui eût permis; on eût dit qu'il pressentoit qu'un de ses Neveux, qu'il aimoit tendrement, qu'il avoit fait élever avec un très-grand soin, & qui étoit alors au Noviciat des Jésuites à Nole, étoit destiné à devenir une des plus fermes Colonnes, & un des plus illustres Martyrs de l'Eglise du Japon.

De Pérouse, les Ambassadeurs se rendirent à Lorette, où ils firent leurs dévotions. Ils allerent ensuite à Ancone, où le Cardinal GESUALDI Légat les traita avec magnificence: ils ne furent pas moins bien reçus à PESARO par le Duc d'Urbin, & à Bologne par les soins des Cardinaux SALVIATI & PALEOTTO, dont le premier étoit Légat, & le second Archevêque de cette Ville. A l'entrée du Ferrarois, ils trouverent le Comte BEVILAQUA avec cinquante Arquebusiers à cheval, que le Duc de Ferrare avoit envoyés au-devant d'eux: à quelque distance de-là, Alphonse d'Est, Oncle du Duc, les vint complimenter, & les conduisit au Palais avec un Cortége de cent Carosses. Son Altesse les attendoit avec toute sa Cour au bas de son Es-

De J. C. 1582-85.

De Syn-Mu. 2242-45.

cassier ; elle les reçut avec mille démonstrations d'amitié, & les logea dans l'Appartement, où avoit logé Henri III. à son retour de Pologne en France, & qui étoit encore tout meublé. Le lendemain ils visiterent les Duchesses de Ferrare & d'Urbin, le Duc ne les quittant point, & donnant toujours la Main au Prince de Fiunga. Nacaura retomba malade à Ferrare, ce qui fut cause que les Ambassadeurs y séjournerent quelque tems. Avant que de partir, ils firent présent au Duc d'un Habit Japonnois complet, & d'un Sabre de grand prix, que le Roi de Bungo avoit porté.

Ce Prince à leur départ leur donna sa Barque pour les conduire ; ils y trouverent trois Chambres richement tapissées, & un lit dressé pour Nacaura, qui n'étoit pas encore bien rétabli, & avec qui les Médecins de son Altesse s'embarquerent. Une petite Frégate bien armée alloit devant pour les escorter ; & à l'heure du dîner, deux petites Barques, qui les suivoient, s'approcherent de la leur ; la Cuisine étoit dans l'une, & les Offices dans l'autre, & ils furent servis, comme s'ils eussent été à la Table du Duc. Ils eurent le Vent si favorable, qu'ils arriverent le même jour de bonne heure à QUIOSA. Philippes CAPELLO, qui en étoit *Podesta*, les attendoit à trois milles de la Ville, à la Tête d'une nombreuse Noblesse, dans des Brigantins magnifiquement parés ; celui, où on les fit entrer, avoit un Dais, sous lequel ils reçurent les premiers compliments de la Seigneurie. Ils furent ensuite conduits au Palais au bruit du Canon du Port & de la Forteresse, & ils

De J. C. 1582-85.

De Syn-Mu. 2242-45.

Ils arrivent à Venise ; honneurs, qu'on leur fait dans cette Ville.

y furent complimentés en Latin par Gabriel FIAMMA, Evêque de Quiosa, un des plus éloquents Hommes, qu'eût alors l'Italie ; après quoi on leur servit un somptueux repas, pendant lequel on fit plusieurs décharges de Canon, & le soir il y eut illumination & Feu d'artifice.

Le lendemain ils partirent pour Venise, conduits par l'Evêque & le Podesta. En passant devant les Galeres de la République, ils les trouverent ornées de toutes leurs Banderoles & de leurs Pavillons, & ils en furent salués d'une décharge de toute leur Artillerie. Le fameux Sénateur LIPOMANI, nouvellement revenu de l'Ambassade de Vienne, les attendoit à SAN-SPIRITO, à la Tête de quarante autres Sénateurs en Robes rouges ; il les complimenta, puis les fit passer dans trois *Plattes* Ducales, armées & parées comme pour le Doge même. Ils entrerent ainsi dans Venise par le grand Canal, suivis d'un nombre prodigieux de Gondoles remplies de Personnes les plus qualifiées de la Ville : ils descendirent à la Maison Professe des Jésuites, où le *Te Deum* fut chanté par les Musiciens de saint Marc ; ils furent ensuite conduits à leurs Appartements, qu'on avoit magnifiquement meublés. Sur le soir le Nonce du Pape les visita ; le jour suivant le Patriarche & les Ambassadeurs des Princes leur rendirent aussi visite, ils furent toujours traités aux frais de la Seigneurie, comme l'auroient été des Têtes couronnées ; il y avoit à tous les repas un Concert sur un sujet de piété ; & Constantin MOLINA, un des plus vertueux & des plus accomplis Cavaliers de son tems,

eut ordre de ne les laisser manquer de rien, & de les accompagner partout.

De J. C. 1582-85.

De Syn-Mu. 2242-45.

Le troisiéme jour après leur arrivée, ils eurent leur Audience publique: trente Sénateurs les vinrent prendre dans leurs Appartements. Ils s'embarquerent sur les mêmes Bâtiments, sur lesquels ils étoient entrés à Venise, & furent conduits dans la grande Salle du Conseil, où le Doge Nicolas DA PONTO vénérable Vieillard de quatre-vingt-quatre ans, les attendoit debout, & les fit asseoir à ses côtés; ils firent leur Compliment en Japonnois, comme ils avoient fait à Rome dans le Consistoire, & le Pere de Mesquita expliqua leur Discours en Italien. Tout le reste de l'Audience se passa en civilitez réciproques; à la fin les Ambassadeurs firent présent au Doge d'un Habit Japonnois, d'une Epée, & d'un Poignard; le soir ils virent tout ce qui leur restoit à voir dans Venise. La Procession du vingt-cinquiéme de Juin, jour de l'apparition de S. Marc, avoit été différée en leur considération jusqu'au vingt-neuf: elle fut d'une magnificence extraordinaire, on y porta une grande quantité de machines, qui représentoient au naturel divers points de l'Histoire Sainte, & dans la derniere, qui étoit superbe, les Ambassadeurs furent extrêmement surpris de se voir eux-mêmes rendant hommage au Souverain Pontife. Un autre jour on les mena aux deux Châteaux *di Lido*, entre lesquels la Seigneurie les régala splendidement sur la Mer par le plus beau tems du monde; elle vouloit aussi avoir leurs Portraits, pour les faire placer avec ceux des Doges, & l'ordre de les

De J. C. 1582-85.

De Syn Mu. 2242.45.

tirer fut donné au célébre TINTORETTI, si renommé dans l'Ecole de Venise, mais il n'eut le tems d'achever que celui du Prince de Fiunga. Enfin on leur fit de magnifiques Présents, & les ordres furent donnés pour les défrayer, tant qu'ils seroient sur les Terres de la République.

De Venise ils allerent à Mantouë, & en arrivant à *Villa Franca*, ils rencontrerent le Commandeur Mutio GONZAGA, qui les complimenta de la part du Duc GUILLAUME, & leur fit les excuses de Son Altesse, qu'une incommodité, qui la retenoit au lit, avoit empêché, leur dit-il, de les venir recevoir elle-même sur la Frontiere. Quand ils furent arrivés en un Lieu nommé *Marmiruolo*, qui est à cinq milles de Mantouë, ils y trouverent le Prince VINCENT, Fils aîné du Duc, avec un Cortége de cinquante Carosses, & toute la Maison du Duc à cheval. Le jeune Prince, après leur avoir fait son compliment, & de nouvelles excuses pour le Duc son Pere, vouloit prendre les devants, pour leur servir, disoit-il, de Fourrier, mais ils lui firent de si grandes instances, pour l'engager à monter en Carosses avec eux, qu'il y consentit enfin. Ils entrerent dans la Ville au bruit de cent piéces de Canon, les Peuples se mettant à genoux par dévotion. Comme ils approchoient du Palais, les Canonades recommencerent, & durerent au moins une heure. On leur avoit préparé des Appartements superbes, & dès le lendemain matin le Duc, qui se portoit mieux, alla le premier avec le Prince son Fils les visiter dans leurs Chambres. Ce jour-là Son Altesse de-

De J. C. 1582-85.

De Syn-Mu. 2242-45.

voit tenir ſur les Fonts de Baptême un Rabin Juif ; il engagea les deux premiers Ambaſſadeurs à prendre ſa place. Le ſoir il y eut illumination dans le plus beau Quartier de la Ville, & les trois jours ſuivants ſe paſſerent, partie en exercices de piété, & partie en pluſieurs ſortes de Divertiſſements. Enfin il n'y eut rien; dont le Duc ne s'avisât, pour témoigner à ſes Hôtes le plaiſir, qu'il avoit de les poſſéder. Lui & le Prince leur firent de fort beaux Préſents, & les Ambaſſadeurs les prierent d'accepter un Habit Japonnois fort riche, & deux Epées fort précieuſes. Ils viſiterent auſſi tous les Lieux célébres, qui ſont aux environs de Mantouë, & ſurtout la grande Abbaye de SAN BENEDETTO, où ils furent reçus proceſſionnellement au ſon d'une Cloche, qui ne ſonne que pour les Perſonnes Royales. A leur départ de la Ville, le Duc les conduiſit lui-même fort loin, & les fit eſcorter juſques dans le Milanois.

A Milan.

Dès qu'ils furent arrivés à Crémone, un Gentilhomme du Duc de TERRA NOVA, Gouverneur du Milanois, les vint complimenter de la part de ſon Maître, & le Cardinal Nicolas SFONDRATI, alors Evêque de Crémone, & depuis Pape ſous le nom de Grégoire XIV. les retint deux jours, pendant leſquels il les combla de careſſes. De Crémone ils ſe rendirent à Lodi, où ils reſterent encore deux jours, parce que le Duc de Terra Nova n'étoit pas à Milan, & qu'il voulut les y recevoir lui-même. Ils partirent de Lodi le vingt-troiſiéme de Juillet avec une nombreuſe eſcorte ; ils rencontrerent à moitié chemin un Officier Général avec un

De J. C. 1582-85.

De Syn-Mu 2242-45.

détachement de Cavalerie, & peu de tems après Dom BLAISE D'ARRAGON, Oncle du Duc de Terra Nova, parut à la Tête des Chevaux-Legers & des Arquebuziers à cheval. Les Ambaſſadeurs deſcendirent de cheval pour recevoir les civilitez de ce Seigneur, lequel leur préſenta quatre Genets d'Eſpagne ſuperbement enharnachés, qu'ils monterent. Toute la Ville étoit ſortie dehors; & bien avant dans la Campagne les chemins étoient bordés d'un nombre infini de toutes ſortes de Perſonnes. Le Gouverneur lui-même s'étoit avancé au-delà du Fauxbourg avec ſes deux Fils, le Marquis d'AVALOS ſon Neveu, le Magiſtrat, & plus de cinq cents Perſonnes à cheval.

Après les premiers compliments, qui ſe firent avec plus d'affection, que de cérémonie; on commença la marche en cet ordre. Le Duc mit à ſa droite le Prince de Fiunga; le Viſiteur du Roi, le Prince d'Arima; le Grand Chancelier, Martin de Fara; & le Préſident du Grand Conſeil, Julien de Nacaura, les Seigneurs, & la Nobleſſe, tous magnifiquement vêtus, ſuivoient à cheval dans une très-belle ordonnance: les ruës, par où l'on paſſa, étoient tapiſſées de tout ce qui s'étoit trouvé de plus précieux dans la Ville, & les Ambaſſadeurs furent ainſi conduits au Collége de BRERA, qui eſt aux Jéſuites. Le Dimanche ſuivant ils aſſiſterent à la premiere Meſſe ſolemnelle, que l'Archevêque VISCONTI célébra dans ſon Egliſe Métropolitaine, & ils communierent de la main du Prélat. Le Duc de Terra Nova leur rendit pluſieurs viſites juſques dans leurs Chambres, & les défraya tou-

De J. C. 1582-85.

De Sen-Mu. 2242-45.

jours; & à son exemple toute la Ville témoigna pour leur faire honneur un zéle, qui les toucha sensiblement. Dom Sancho DE PADILLA, Gouverneur de la Citadelle, les y invita à dîner, & les reçut dans sa place au bruit de plusieurs décharges d'Artillerie.

A Gênes.

Sur le soir du même jour, il vint nouvelle de Genes, que les Galeres, qui devoient les porter en Espagne, étoient prêtes, ce qui les obligea de partir le lendemain, après avoir séjourné toute une semaine à Milan. En mettant le pied dans l'Etat de Genes, ils trouverent deux Députés du Sénat, qui les complimenterent de la part de cet auguste Corps, & à quatre milles de la Ville, quatre Sénateurs parurent avec quantité de Noblesse pour les recevoir. Les Ambassadeurs descendirent de Carosse, dès qu'ils les apperçurent, & après les civilitez réciproques, ils monterent des chevaux, qu'on leur avoit amenés, & dont les harnois étoient d'une grande richesse. Ils furent reçus à la Porte de la Ville par quatre Procurateurs, & furent conduits à la Maison Professe des Jésuites au milieu des acclamations du Peuple. On se préparoit à leur faire une grande Fête, mais le vent étant devenu bon, ils voulurent en profiter: ils rendirent néanmoins auparavant une visite de cérémonie au Doge, qui les reçut debout au milieu de la Salle d'Audience, & les reconduisit jusqu'à l'Escalier. Jannetin D'AURIA, qui commandoit dans le Port dix-neuf Galeres au nom du célébre André D'AURIA, son Oncle, leur offrit toutes celles, qu'ils voudoient pour leur Voyage, & la République les fournit abondamment de toutes sortes de

De J. C. 1582-85.

De Syn Mu. 2242-45.

Ils arrivent à Barcelone, où ils sont obligés de rester un mois. Ils voyent le Roi Catholique à Monçon. Leur route jusqu'à Lisbonne.

provisions. Ils s'embarquerent le huitiéme d'Août, & ayant toujours eu la Mer belle & le vent favorable, ils arriverent heureusement le dix-sept à Barcelonne.

Nacaura y eut encore quelques accès de fiévre, ce qui obligea les Ambassadeurs de rester plus d'un mois dans cette Ville : ils firent ensuite le Pélerinage de Notre-Dame de MONTSERRAT, où on leur rendit de grands Honneurs, & dela ils allerent à MONÇON, où le Roi Catholique les attendoit. Ce Prince les reçut de bout, comme il avoit toujours fait à leur premier passage : il enchérit encore sur les caresses, dont il les avoit alors comblés, & après leur avoir fait de très-beaux présents, il envoya ses ordres pour leur faire équiper le meilleur Vaisseau, qui se trouveroit dans le Port de Lisbonne, il fournit avec sa libéralité ordinaire à tous les frais de leur Voyage, leur fit outre cela toucher une somme considérable, manda au Vice-Roi des Indes de les pourvoir abondamment de tout jusqu'à ce qu'ils fussent rentrés au Japon, & voulut qu'à leur débarquement, on leur donnât à chacun un Cheval Arabe. Ils prirent leur route par Sarragoce, dont ils visiterent tous les Sanctuaires, & surtout Notre-Dame DEL PILAR, & ensuite l'Université : ils virent encore l'Impératrice Marie à Madrid, & ils entrerent en Portugal par OROPESA.

Ils s'embarquent. L'estime que l'on conçut pour eux par tout, où ils passerent.

Ils tinrent la parole, qu'ils avoient donné au Duc de Bragance, de repasser par chez lui, en allant à Lisbonne. Dom Théoton de Bragance les reçut à Evora à la porte de son Eglise Métropolitaine, accompagné de tout son Clergé, & fit chanter le *Te Deum* en ac-

De J. C. 1582-85.
De Syn-Mu. 2242.45.

tions de graces de l'heureux succès de leur Voyage, puis il les régala pendant neuf jours. Ils se rendirent enfin à Lisbonne dans une Galere, que le Cardinal Infant leur avoit envoyé, & après qu'ils eurent passé quelques jours dans cette Capitale, le Vaisseau, qui les devoit porter aux Indes n'étant pas encore équipé, ils allerent à Conimbre, où on les avoit invités, & où ils resterent vingt jours. Le Navire étant prêt à mettre à la voile, ils retournerent à Lisbonne, visiterent chemin faisant, les fameux Monasteres de la BATAILLE & d'ALCOBAÇA, & la célébre Eglise de Notre-Dame de Nazareth, & la nuit du treiziéme d'Avril 1586. ils s'embarquerent avec dix-sept Jésuites, qu'ils avoient obtenus du Pape & du Roi d'Espagne pour le Japon.

Ils furent longtems dans tous les Lieux, où ils avoient passé, le sujet ordinaire des entretiens : on convenoit, qu'il est infiniment rare de voir dans des Personnes de leur âge tant de Noblesse, de raison, de modestie, de vertu & de mérite ; mais ce qui charma tout le Monde, ce fut la tendre, & sincere piété, qu'ils firent paroître ; rien ne fut jamais capable de leur faire manquer à aucun de leurs exercices de dévotion, & toute l'attention du Pere de Mesquita, à qui on leur avoit expressément ordonné d'obéir ponctuellement en tout, fut à modérer leur ferveur. Ils ne pouvoient refuser l'Aumône à un Pauvre, & quand ils arriverent à Goa, ils n'avoient pas un sou. Ils avoient tous quatre une douceur ingénuë, qui leur gagnoit d'abord tous les cœurs, & on ne pouvoit leur parler, sans se

De J. C. 1582-85.

De Syn-Mu. 2242-45.

ſentir porté à la vertu : ils y avoient fait eux-mêmes de ſi grands progrès pendant leur Voyage, qu'à leur retour au Japon, quantité de jeunes Gens demandoient qu'on les envoyât à Rome, s'imaginant qu'ils en reviendroient Saints.

Mais ce qui montre encore mieux combien ils étoient déja avancés dans la perfection Chrétienne, c'eſt que de tout ce qu'ils virent en Europe, rien ne les toucha plus, & rien ne demeura plus vivement imprimé dans leur mémoire, que les converſations particulieres, qu'ils avoient eues avec des Perſonnes d'une ſainteté éminente. Les Principaux furent Dom Theoton de Bragance, Archevêque d'Evora, un des premiers Prélats de ſon ſiécle, & que Saint Ignace n'avoit pas jugé à propos de recevoir dans ſa Compagnie, où ce Prince avoit voulu ſe conſacrer dès ſa plus tendre jeuneſſe, perſuadé qu'il ſeroit plus utile à l'Egliſe en reſtant dans le Monde : les Cardinaux Paleotto, & Sfondrati ; Eleonore d'Autriche Ducheſſe de Mantouë, Fille de l'Empereur Ferdinand I. & Saint Louis de Gonzague, qui entra cette même année au Noviciat des Jéſuites de Rome. Je parlerai ailleurs de leur arrivée à Goa & de leur retour au Japon, où les Affaires pendant leur abſence avoient bien changé de face, & où il eſt tems que nous retournions.

Nobunanga ſe fait adorer comme un Dieu.

La protection conſtante, que l'Empereur donnoit aux Miſſionnaires, & ſurtout les dernieres marques d'eſtime, dont il avoit honoré le Pere Valegnani, avoient fort accrédité le Chriſtianiſme. Dans le fonds Nobunanga eſtimoit cette Religion, & s'il eût voulu de bonne foi en embraſſer quelqu'une, il y a toute appa-

rence, qu'il n'en eût point choisi d'autre ; mais elle auroit géné ses plaisirs, elle se seroit opposée à son ambition, & c'est contre ce dernier écueil, que sa raison même échoüa d'une maniere pitoyable, & a laquelle personne ne s'étoit attendu. Qui auroit cru en effet que ce Prince eût jamais la folie de se faire adorer comme un Dieu, lui qui s'étoit mocqué toute sa vie des honneurs divins, qu'on rendoit aux Camis ? Mais on ne raisonne plus, quand on s'est une fois laissé aveugler par la passion.

De J. C. 1582.

De Syn Mu. 2242.

Nobunanga fit donc construire un superbe Temple sur une belle Colline, qui regardoit Anzuquiama, & quand il fut achevé, ce qui fut fait avac une promptitude incroyable, il fit avec la même diligence & des dépenses énormes applanir un nouveau Chemin de Meaco à Anzuquiama. Il ordonna ensuite qu'on apportât dans son Temple toutes les plus belles Idoles, qu'on pourroit trouver dans le Japon, & l'on plaça par son ordre dans le lieu le plus apparent du Temple, une Pierre, où ses Armes étoient gravées avec quantité de Devises. Il parut après cela un Edit, qui suspendoit tout culte Religieux dans l'Empire, & ordonnoit sous de très-griéves peines à quiconque de venir adorer le XANTAI : (c'étoit le nom de la Pierre figurée, dont j'ai parlé,) & lui demander tous ses besoins, avec promesse de les obtenir : on se mocqua de ses promesses, mais on craignit ses menaces. Le concours fut si extraordinaire, que dans la Ville, & dans toute la Campagne, on ne pouvoit se tourner, & que le Lac même étoit couvert de Batteaux. Le Fils aîné de Nobunanga fut son premier Adorateur, & tout l'Empire suivit son exem-

De J. C. 1582.

De Syn-Mu. 2242.

ple, si on en excepte les Chrétiens, dont aucun ne parut à cette Fête. L'Empereur s'y étoit bien attendu sans doute, & il ne fit pas semblant de s'en appercevoir. Mais il ne sçavoit pas encore jusqu'à quel point leur Dieu est jaloux de sa gloire. Son impiété ne fut pas longtems impunie, & la justice Divine parut d'autant plus manifeste dans la vengeance, qu'elle en tira, que l'instrument, dont elle se servit pour précipiter le superbe Nobunanga, étoit plus méprisable.

Imprudence de ce Prince.

Ce Prince étoit toujours en Guerre contre Morindono Roi de Naugato, & il avoit enfin résolu de faire un effort pour le réduire. Il comptoit qu'après cette victoire, le reste du Japon se soumettroit sans peine, & l'on prétend, qu'il songeoit à tourner ensuite ses armes victorieuses contre la Corée & la Chine. On assure que des feux, qui parurent dans l'air, au-dessus de son Palais, le jour même, qu'il fut adoré dans son Temple sous le nom de premier Cami, & qui fut le premier de l'année Japonnoise; c'est-à-dire: environ le cinq, ou le six de Février 1582. furent regardez comme de mauvais augure, mais qu'il les prit lui pour un heureux présage de ses Conquêtes futures. Ce qui est certain, c'est que Faxiba, qui commandoit son Armée dans le Naugato, lui ayant envoyé un Courier pour lui dire, que s'il avoit trente mille Hommes de plus, il se faisoit fort de conquérir bientôt tous les Etats de Morindono; il partit sur le champ pour Meaco, dégarnit cette Capitale & les Places des environs de toutes les Troupes, qu'il y avoit, en forma une Armée de trente mille Hommes, & les envoya sur le champ à Fa-

xiba, sous la conduite d'AQUECHI.

De J. C. 1582.

De Syn-Mu. 2242.

Jamais on ne vit une imprudence pareille à celle de ce Prince, dont la sagesse avoit bien eu autant de part à ses grands Exploits, que sa valeur ; mais le Seigneur pour se faire justice des faux Sages, qu'il veut perdre, commence d'ordinaire par leur ôter le jugement. Nobunanga étoit craint, mais comme les Tyrans le sont, c'est-à-dire, qu'il avoit autant d'Ennemis, qu'il y avoit de Gens, qui le craignoient. Cependant il porta la sécurité jusqu'à demeurer seul sans Troupes dans une Ville, où il tenoit deux Empereurs dans l'oppression, & en quelque maniere dans les fers, & à confier toutes ses forces à deux Hommes, qu'il avoit élevés trop haut, pour ne les pas exposer à la tentation de s'élever encore davantage sur ses ruines, s'il étoit assez imprudent, pour leur en fournir les moyens.

Aquechi étoit une espece de Favori sans naissance & sans autre mérite, que de sçavoir passablement le génie & de bien dessiner, d'être fort intrigant & assez brave. Son manége l'avoit introduit à la Cour, quelques actions hardies à la Guerre, lui avoient donné de l'accès auprès de l'Empereur ; l'inclination, & la passion, qu'ont souvent les plus grands Hommes de créer, & de mettre au comble des Honneurs des Personnes, qu'ils ont tiré de la poussiere, soit par vanité, soit par politique, pour humilier les Grands, avoient fait le reste. Aquechi de simple Ingénieur étoit parvenu jusqu'à se voir Roi de TANGO & de TAMBA, & Seigneur des riches Montagnes de Jesan. Les dépoüilles de deux Rois, & celle des plus puissans Bonzes de l'Empire ne l'avoient pourtant

De J. C. 1532.

De Syn-Mu. 2242.

pas satisfait, & s'il n'avoit pas encore porté ses vûës jusqu'à détrôner son Maître & son Bienfaicteur, la pensée lui en vint, quand il se crut en état de l'exécuter. A peine eut-il pris le commandement des Troupes, dont j'ai parlé, qu'il s'assura des principaux Officiers : il gagna les uns par l'espérance du butin, les autres, en les flattant d'être les vengeurs des Bonzes égorgés, des Rois opprimés, & des Dieux deshonorés ; & pour ne leur point laisser le tems de considérer entre les mains de qui ils s'abandonnoient, il reprit sur le champ la route de Meaco, après avoir fait courir dans son Armée le bruit d'un contre-ordre, qu'il avoit, disoit-il, reçu de l'Empereur.

L'Empereur est blessé & brûlé vif dans son Palais avec son Fils aîné.

On fut assez étonné dans la Capitale de revoir Aquechi, qui n'en étoit parti, que la veille, mais le même faux bruit, qui avoit trompé les Soldats, fit que les Habitans ne s'opposerent point à son entrée, & l'Empereur n'apprit son retour, que quand on vint lui dire, que l'Armée étoit autour de son Palais. Il mit la Tête à la Fenêtre, pour s'instruire par lui-même d'une chose, qu'il ne pouvoit encore croire, & dans le moment Aquechi lui tira une Fléche, qui le blessa au côté ; cela ne l'empêcha point de sortir le Sabre à la main avec le Roi de Mino, son Fils aîné, & un petit nombre de Gardes, qui se trouverent auprès de sa Personne : il combattit quelque tems avec cette valeur, qui portoit la frayeur dans l'Ame des plus hardis, mais ayant eu le Bras cassé d'un coup de Mousquet, il fut obligé de faire retraite, & de rentrer dans son Palais ; le Roi de Mino l'y suivit, & les Rebelles y ayant mis le feu de toutes parts,

ils y furent en peu de tems réduits en cendres avec tous ceux, qui y étoient renfermés (*a*). Telle fut la fin tragique du fier Nobunanga. Son sort avoit été jusques-là assez semblable à celui du superbe Nabuchodonosor : Conquerant comme lui, comme lui Protecteur de la véritable Religion ; il avoit voulu comme lui, s'égaler à Dieu, mais il n'eut pas comme lui un châtiment de grace, & il ne se reconnut point. Il mourut dans la force de son âge, & au milieu de ses Conquêtes, un Mercredi vingtiéme de Juin 1582.

Le Meurtrier de ce Prince aspire à l'Empire, & épargne les Jésuites par politique.

Cette grande Expédition ainsi terminée, Aquechi, qui se crut Maître de l'Empire, se fit apporter les Têtes de tous ceux, qui avoient eu part aux bonnes graces du malheureux Nobunanga, & il y en eut bientôt un si grand nombre, qu'elles paroissoient dans une Place de Meaco comme une Montagne. Les Jésuites de cette Capitale, s'attendoient à avoir le même sort, mais celui qui tient le cœur des Rois entre ses mains, arrête quand il lui plaît le bras des Tyrans, & ne leur permet point de passer les bornes, qu'il a marquées à sa vengeance, dont ils ne sont que les vils instrumens : il vint en pensée au Rebelle Aquechi que les Missionnaires pourroient lui servir à gagner les Seigneurs Chrétiens, qui étoient dans l'Armée de Faxiba, il donna de bons ordres

(*a*) Les Hollandois, dans les Mémoires de leurs Ambassades, disent que ce Prince ne voyant nulle apparence de se defendre dans son Palais, abandonna la Ville, passa la Riviere, & se retira dans un Bois ; qu'il y fut poursuivi, & qu'après s'être defendu quelque tems en Prince valeureux, il fut enfin tué. Ils ajoûtent que ce Bois a depuis été appellé le *Bois du Sang Impérial*. Il y a bien de l'apparence qu'ils attribuent à Nobunanga ce qui leur a été raconté de quelqu'autre Empereur.

De J. C. 1582.

De Syn-Mu. 2242.

Le P. Gnecchi & tous les Seminaristes d'Anzuquiama courent un grand risque.

qu'on ne leur fît aucune insulte, & ils furent exécutés.

Il partit le même jour pour Anzuquiama, qu'il croyoit surprendre, mais on y avoit déja eu avis de la mort de l'Empereur, & le Gouverneur s'étoit retiré avec sa Garnison dans la Forteresse, après avoir fait rompre le Pont, qui joignoit la Ville à la Montagne. (a) Aquechi occupa toute son Armée à le réparer, & le Pere Gnecchi profita du tems, qu'il employa à ce travail pour sortir de la Ville avec tout son Séminaire: il est vrai qu'en évitant un péril, il tomba dans un autre encore plus grand. Un Corsaire, qui couroit dans le Lac d'Oïtz, s'offrit à le mener dans un lieu, où il n'auroit rien à craindre de la part des Rebelles: & il s'abandonna à la bonne foi de ce Perfide, qui le conduisit dans une Isle déserte, où son dessein étoit de l'égorger avec tous ceux, qui l'accompagnoient; mais la même Providence, qui avoit sauvé ses Freres de Méaco, le sauva bientôt de ce mauvais pas. Un Chrétien d'Anzuquiama, qui apprit sa retraite, se douta de la trahison, qu'on lui vouloit faire, arma en diligence une Barque, courut à l'Isle, où il étoit, en chassa le Corsaire, & mena les Missionnaires & les Séminaristes à Sacomoto.

Ils n'y eurent pas été longtems, que le Chef des Révoltés, qui avoit déja forcé la Ville & la Forteresse d'Anzuquiama, & enlevé tous les Trésors de Nobunanga, ayant sçu le lieu de leur retraite, envoya prier le Pere Gnecchi, d'écrire à Ucondono, qui étoit dans sa Forteresse de Tacaçuqui, de le venir trouver, & lui

(a) Elle en étoit séparée par un Fossé.

promit que, s'il engageoit ce Seigneur dans son parti, il retrouveroit en lui toute la protection, dont le feu Empereur avoit favorisé les Chrétiens & leurs Docteurs. Le Missionnaire répondit qu'il écriroit, mais sans s'expliquer davantage & sur cette réponse, toute équivoque qu'elle étoit, le Fils aîné d'Aquechi fit escorter les Peres par un de ses Pages, jusqu'à Meaco, où ils avoient témoigné beaucoup d'empressement de se rendre.

De J. C. 1582.
De Syn-Mu. 2242.

Cependant le P. Gnecchi écrivit à Ucondono pour lui faire part de tout ce qui se passoit, & des Propositions, que lui avoit faites Aquechi; mais il lui ajoûta, qu'encore que sa sûreté parût attachée aux démarches, qu'il feroit, il le prioit de n'avoir égard, qu'à ce que son devoir & la reconnoissance exigeoient de lui. Ucondono, lorsqu'il reçut cette Lettre, avoit déja pris son parti, & assembloit ses Vassaux, mais si secretement, que le Rebelle n'en fut point informé, & ne se tint pas assez sur ses gardes. Effectivement il étoit fort tranquile à Anzuquiama, & ne craignoit rien moins, que d'être attaqué, lorsqu'il apprit, qu'il alloit avoir sur les bras Ucondono, Faxiba & le Roi d'Ava, qui étoient en marche chacun de leur côté pour se joindre.

Avis que le Missionnaire donne à Ucondono.

Le Roi d'Ava étoit, ainsi que je j'ai déja dit, le troisiéme des Fils de Nobunanga: des deux autres Princes l'Aîné avoit péri avec l'Idole, qu'il avoit le premier encensée, le second étoit tombé en démence, & en donna quelque tems après une grande marque, en mettant le feu au Palais d'Anzuquiama, qui fut consumé par les flammes avec la Ville, la Forteresse, & tous les autres Edifices, qui avoient fait de

Le Palais d'Anzuquiama brûlé par le second Fils de Nobunanga, qui étoit tombé en démence. L'incendie se communique à toute la Ville.

De J. C. 1582.

De Syn. Mu. 2242.

cette Ville la merveille du Japon, & qui par un juste jugement de Dieu furent en trois jours pillés par une Troupe de Soldats, & réduits en cendres par un Insensé. L'Empereur peu de jours avant sa mort, avoit donné au Roi d'Ava quatorze mille Hommes de bonnes Troupes, pour s'aller mettre en possession de son Royaume, & de toute l'Isle de Xicoco. Ce jeune Prince avoit du mérite, une bravoure éprouvée & beaucoup de douceur; il aimoit sincérement la Religion Chrétienne, & avoit même promis de l'embrasser. Il y a bien de l'apparence, qu'il n'étoit pas fort loin de Meaco, lorsqu'il apprit la funeste mort de son Pere: ce qui est certain, c'est que sa jonction avec Faxiba, & avec Ucondono, se répandit dans les Provinces presque en même tems, que la trahison d'Aquechi.

Le troisiéme Fils de l'Empereur, Faxiba, & Ucondono s'approchent de cette Ville. Mort du Rebelle.

Faxiba fut reconnu pour Général de cette grande Armée, & il parut d'abord n'avoir en vûë, que de servir le Roi d'Ava, qui se portoit pour Héritier de tous les Etats de son Pere. Il mena sur le champ ce Prince à Méaco, où sa présence retint tout le Monde dans le devoir; il n'y séjourna pourtant point, & prit avec son Armée la route d'Anzuquiama, où Aquechi étoit encore, & s'amusoit à délibérer & à négocier, tandis qu'il falloit agir. Il en sortit à la nouvelle de l'approche de Faxiba, & il vint à sa rencontre avec huit mille Hommes seulement, tout le reste de ses Troupes s'étant dissipé. Il n'avoit pas assez bonne opinion de lui-même, pour croire qu'avec si peu de forces, il pût tenir tête à une Armée Royale, où le Prince étoit en Personne, & qui étoit commandée par deux des plus grands Hommes de

Guerre, qui fussent alors au Japon ; aussi prit-il le parti de se retrancher dans un lieu avantageux. Cette précaution lui fut pourtant fort inutile : Ucondono s'étant avancé avec son petit Corps, qui n'étoit gueres composé que de mille Hommes choisis, pour observer en quelle posture il étoit, en fit si peu de cas, qu'il ne craignit point de l'attaquer, le rompit dès les premieres charges, & dissipa de telle sorte toute son Armée, qu'il n'en resta pas dix Hommes ensemble. Aquechi se sauva fort blessé, & se déguisa pour tâcher de gagner quelqu'une de ses Forteresses ; mais il fut reconnu par des Paysans, qui lui couperent la tête, & la porterent au Roi d'Ava. Ce Prince la fit recoudre au Tronc, & le Corps fut mis en Croix douze jours après que ce Traître eut ôté la vie & l'Empire à Nobunanga. Ce ne fut les jours suivans qu'un massacre continuel, on ne voyoit autre chose sur les Chemins de Méaco, que des Têtes, qu'on portoit sur de longs bâtons, & il s'en trouva un jour jusqu'à deux mille, qui venoient d'être placées autour des ruines du Palais du feu Empereur.

De J. C. 1582.

De Syn-Mu. 2242.

Faxiba vise à l'Empire. Mesures, qu'il prend pour y parvenir. Imprudence du Roi d'Ava.

Le Roi d'Ava se voyant ainsi défait du seul Ennemi, qu'il crût avoir, songea à se mettre en possession de la souveraine Puissance, & à se faire reconnoître dans tous les Etats de son Pere, mais il s'apperçut bientôt que Faxiba étoit bien moins venu pour le secourir & pour venger Nobunanga, que pour occuper sa place. Par malheur pour le jeune Prince, l'Armée venuë du Naugato ne reconnoissoit que ce Général, & tous les Officiers étoient à sa dévotion : le seul Ucondono étoit dans ses intérêts ; mais ce Seigneur

De J. C. 1582.

De Syn-Mu. 2242.

n'avoit pas des forces suffisantes, pour tenir tête à une si grande Puissance, & Faxiba, qui avoit pris toutes ses mesures en habile Homme, n'attendoit qu'uue occasion pour se déclarer : sa bonne fortune & l'indiscrétion du Roi d'Ava la lui fournirent bientôt. Xibatadono, Oncle maternel du Roi, ayant appris la situation, où étoit son Neveu, crut qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, il assembla une puissante Armée, & fit sçavoir au jeune Prince, qu'il marchoit pour mettre Faxiba à la raison. La prudence vouloit que le Roi dissimulât jusqu'à l'arrivée de son Oncle, il n'en fit rien, il rompit avec le Général, & le fit sans prendre aucune précaution pour mettre sa propre Personne en sûreté.

Il se saisit de la Personne du Roi, & d'une Place forte, & se déclare Tuteur du Petit Fils de Nobunanga.

Faxiba comprit que la diligence étoit nécessaire dans une occasion aussi décisive, mais qu'elle suffisoit ; il s'asura du Roi, & marcha à grandes journées contre Xibatadono, qu'il surprit : ce Général ne se déconcerta pourtant point, mais comme son Armée étoit consternée, il en licentia une partie, & se jetta avec l'élite de ses Troupes dans une Forteresse. La Place étoit bonne, & Faxiba ne l'y auroit pas aisément forcé, mais malheureusement elle se trouva dépourvûë de vivres & de munitions. Xibatadono y fut bientôt réduit aux dernieres extrémités, & se voyant sans ressource, il se fendit le Ventre, & la Place se rendit. Après cette Victoire Faxiba leva le masque ; il déclara au Roi d'Ava, que le feu Roi de Mino son Frere aîné ayant laissé un Fils au Berceau, tout ce qui avoit obéi à Nobunanga, appartenoit à cet Enfant, qu'il devoit se contenter de l'Isle de Xicoco, que son

De J. C. 1581.

De Syn-Mu. 2241.

ſon Pere lui avoit donnée pour ſon Apanage, & que pour lui, il alloit prendre la Tutelle du jeune Prince & la Régence de ſes Etats. Le Roi, qui ſe trouvoit à la diſcrétion de Faxiba, n'eut point d'autre parti à prendre, que de ſe retirer; tout ſe ſoumit au Général, qui ne garda pas longtems la qualité de Régent, & l'on fut enſuite pluſieurs années ſans entendre parler du jeune Roi de Mino, qui fut élevé en particulier d'une maniere peu convenable à ſa Naiſſance & à ſes Droits, & vécut ſans ambition. Nous le verrons pourtant reparoître quelque tems après la mort de l'Uſurpateur, mais ſans crédit, ſans pouvoir, ſans aucune vûë pour ſa fortune, & preſque ſans aucun reſte de la grandeur de ſon Ayeul: de ſorte qu'il ne reſta de Nobunanga que le ſouvenir de ſon nom, qui fut même éclipſé par un Homme, lequel ſans avoir à beaucoup près ſon mérite, ſçut profiter de ſes Conquêtes, & ſe rendit beaucoup plus puiſſant, qu'il n'avoit jamais été.

Portrait de Faxiba, & par quels dégres il parvint à la ſouveraine puiſſance.

Voilà de quelle maniere Faxiba parvint à la Souveraine Puiſſance. Sa Naiſſance étoit des plus obſcures. Il ſe nommoit d'abord TOQUIXIRO, & il changea de nom, autant que de condition. Il fut quelque tems aux gages d'un Officier, qui étoit fort bien à la Cour de Nobunanga; & tout l'emploi de Toquixiro chez ce Gentilhomme, étoit d'aller couper du Bois dans une Forêt, & de l'apporter ſur ſes épaules à la Ville. Son Maître lui trouva de l'adreſſe & de l'eſprit, & le mit dans le Service; Nobunanga entendit parler de lui, comme d'un Plaiſant & d'un Brave, le voulut voir, le goûta, ſe l'attacha, & ſe divertit fort de

De J. C. 1582.

De Syn Mu. 2242.

quantité de tours, qu'il faisoit, & qui marquoient de la force & de l'industrie. Toquixiro étoit d'une très-petite taille, assez gros, & extrêmement fort; il avoit six doigts a une Main, & quelque chose d'affreux dans l'air & dans les traits du visage. Il n'avoit point de barbe, & les yeux lui sortoient de la Tête d'une maniere si difforme, qu'on avoit peine à le regarder. Au travers d'un extérieur si disgracié, Nobunanga, qui se connoissoit en Hommes, démêla que Toquixiro pouvoit être bon a quelque chose, & le tira du rang de simple Soldat; il fit des actions de bravoure & de tête, qui lui procurerent de l'emploi; il y montra de la conduite & du génie, & il fut avancé; il passa avec rapidité par tous les dégrés de la Milice: l'Empereur lui donna quelque Corps de Troupes à commander, & il justifia dans toutes les rencontres le choix de son Prince. Enfin Nobunanga l'envoya avec une grande Armée contre Morindono, & lui donna le nom de Faxiba, dont la signification faisoit allusion aux Armes, ou à quelque devise du Roi de Naugato.

On a prétendu que dès lors il avoit songé à s'élever sur les ruines de son Maître, & que pour engager Morindono dans ses intérêts, il le ménagea au préjudice de son devoir, mais je ne trouve pas ce fait assez autorisé, pour le donner comme certain: un Historien ne sçauroit être trop en garde contre de pareilles conjectures publiées après coup. La naissance, l'immense fortune, l'usurpation, & les mauvaises qualitez de cet Homme, le grand nombre d'Ennemis, qu'il se fit, tout le Japon mis sous le joug, suffisent pour

De J. C. 1582.

De Syn-Mu. 2242.

faire juger qu'on a débité à son désavantage bien des choses, qui n'avoient point d'autre fondement, que la haine, qu'on lui portoit; & la persécution, qu'il excita contre l'Eglise, peut fort bien avoir rendu les Missionnaires un peu trop crédules sur le mal, que l'on en publioit. Ce qui est certain, c'est que se trouvant en main, lorsque Nobunanga mourut, les principales forces de l'Empire, il s'en servit, pour monter sur le Trône, quoique, comme j'ai déja remarqué, il feignît pendant quelque tems de n'en être que le Gardien, & le dépositaire de l'Autorité suprême. Il lui falloit du tems pour gagner ceux des Grands, à qui la Famille de Nobunanga étoit infiniment chere, & sa mémoire respectable; & pour accoutumer les autres à lui obéir. Ce fut en faveur des premiers, qu'il fit au feu Empereur les plus magnifiques Obséques, dont on ait jamais entendu parler, & qu'il y assista lui-méme portant l'Epée nuë de ce Prince. Quelques Mémoires parlent de ces Obséques, comme d'une véritable Apothéose.

Fin du sixiéme Livre.

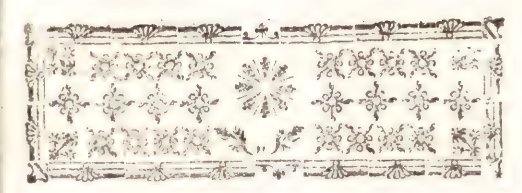
SOMMAIRE
DU SEPTIÉME LIVRE.

Etat florissant du Christianisme au commencement du Regne de Faxiba. Riozogi enleve Ximabara au Roi d'Arima, qui reprend cette Place, après avoir gagné une Bataille, où son Ennemi est tué. Prudence de ce Prince dans une occasion critique. Conversion de quelques Bonzes. Le Roi de Bungo se rend maître du Chicungo. Progrès de la Religion dans le centre de l'Empire. Un célebre Docteur reçoit le Baptême. Raisons, qui portent Faxiba à favoriser le Christianisme. Ce Prince se fait céder deux Fortresses importantes. Mort du P. Louis Almeyda. Ferveur d'un Prince & d'une Princesse de Bungo. Le Roi d'Ava est dépouillé de ses Etats par Faxiba, qui prend le titre de Cambacundono; ce que signifie ce titre. Ambition de ce Prince. Cambacundono rebâtit Ozaca, & en fait la plus grande Ville du Japon. Sa situation. De la Riviere de Jedogawa, & de sa Source. Description d'Ozaca & de son Château. Pierre extraordinaire. Intrigue du Roi de Saxuma. Le Vice-Provincial à Ozaca. Honneurs, qu'il reçoit de l'Empereur & de l'Impératrice. Effet, que cela produit dans l'Empire. Etat de la Religion dans le Bungo. Mauvaise conduite du Roi Josimon. Il persécute les Chrétiens. Il est attaqué par le Roi de Saxuma. Le Roi son Pere va demander du secours à l'Empereur,

qui lui en promet. Joscimon dépouille le Prince Sebastien, son Frere, de tous ses biens, & le laisse mourir de misere. Il en use avec le Roi son Pere d'une maniere indigne. Faxiba envoie Condera avec une Armée contre le Roi de Saxuma. Conquêtes de ce Général. Le Bungo conquis par les Saxumans. Action hardie d'une Femme Chrétienne. Les Rois de Bungo & de Sanoqui, par l'imprudence de ce dernier, défaits par les Saxumans. Condera chasse les Saxumans du Bungo. Il entreprend la conversion du jeune Roi de Bungo, & y réussit. L'Empereur se rend maître de tout le Ximo. Le Partage, qu'il fait des Etats de cette grande Isle. L'Ancien Roi de Bungo refuse le Royaume de Fiunga. L'Empereur rétablit les Jésuites à Facata. Etat florissant de la Religion. Le crédit des Missionnaires augmente à la Cour de l'Empereur. Mort de l'Ancien Roi de Bungo & du Prince d'Omura, & leur éloge. Inquiétudes des Missionnaires, & sur quoi elles étoient fondées. Conduite peu édifiante des Portugais. L'Empereur entre en défiance des Missionnaires, & s'indispose contre les Européens. Un Bonze, Ministre de ses plaisirs, est maltraité par les Chrétiennes d'Arima, & en prend occasion d'engager le Prince à proscrire le Christianisme. Ucondono est exilé. Imprudence de l'Empereur. Vertu héroïque d'Ucondono. Questions faite par ordre de l'Empereur au Vice-Provincial, & les réponses que ce Pere y fait. Il reçoit ordre de sortir du Japon avec tous ses Religieux. Parti qu'il prend. Murmure & cri général contre l'Empereur à ce sujet. Le Roi d'Arima & le Prince d'Omura maltraités par ce Prince, qui

ſe rend maître du Port de Nangazaqui. Tous les Princes Chrétiens invitent les Jéſuites à ſe retirer dans leurs Etats. Ce qui ſauve la Religion dans ces circonſtances. Converſions en grand nombre. L'Empereur ferme les yeux ſur tout cela, & ce qui l'y engage. Le Roi de Firando veut perſécuter les Chrétiens, & ce qui l'en empêche. Converſion de la Reine de Tango. Elle reçoit le Baptême en ſecret. Le Roi ſon Mari entre en fureur à cette nouvelle.





HISTOIRE DU JAPON.

LIVRE SEPTIÉME.

De J. C. 1582.

De Syn-Mu. 2242.



I L est certain que les Missionnaires & toute l'Eglise du Japon ressentirent vivement la perte de Nobunanga, & plus encore sans doute le malheur du Roi d'Ava, avec lequel il y avoit tout lieu d'espérer que le Christianisme monteroit sur le Trône Impérial ; cependant ils eurent bientôt lieu de se rassurer sur leurs craintes, & leurs espérances mêmes se réveillerent peu à peu tout à fait. Les premieres années du régne de Faxiba furent assez paisibles ; il n'étoit pas de son intérêt qu'on eût aucun prétexte de remuer ; le plus foible Ennemi n'étoit pas à mépriser dans un tems, où tout pouvoit servir de prétexte à des mouvements d'autant plus dangereux, que le nouveau Prince ne

De J. C. 1582.

De Syn Mu. 2242.

pouvoit encore bien compter sur Personne ; & sa Puissance n'étoit pas encore assez légitime, pour que ceux, qui entreprendroient de l'abattre, dussent craindre que les Peuples les regardassent comme des Rébelles. Aussi ne changea-t-il rien d'abord dans la maniere, dont son Prédécesseur avoit gouverné. Les Amis de Nobunanga furent les siens, il distingua & caressa tous ceux, qui avoient eu part aux faveurs de ce Prince ; il s'attacha surtout à faire du bien aux Missionnaires, & la Religion Chrétienne prit un tel accroissement pendant les premieres années de son régne, qu'elle devint même à sa Cour la Religion dominante.

Faxiba persécute les Bonzes, & favorise les Missionnaires.

Les Bonzes n'étoient pas mieux dans l'esprit de Faxiba, qu'ils ne l'avoient été dans celui de Nobunanga, il en extermina même un très-grand nombre, & ruina quantité de Temples & de Monasteres, dont il assigna les revenus à ses Créatures. Il donna aux Missionnaires un des plus beaux Temples, qu'eussent les Négores. Enfin les Ministres des Dieux se voyant méprisés, odieux, & contraints, pour éviter la fureur du Prince, de mener une vie errante & misérable, plusieurs quitterent leur Profession, & quelques-uns embrasserent le Christianisme. Faxiba ne trouvoit à redire dans notre Religion, que sa trop grande sévérité ; car il étoit le plus voluptueux de tous les Hommes, & donnoit même avec brutalité dans les plus monstrueuses débauches. D'autre part, il croyoit pouvoir compter sur les Chrétiens, dont il y avoit plusieurs parmi ses principaux Officiers. Il n'ignoroit pas la conduite, que le Pere Gnecchi

avoit tenuë avec Aquechi ; & comme il avoit trouvé le moyen de s'attacher Ucondono & quelques autres Seigneurs, qui étoient les Colonnes de l'Eglise du Japon, il étoit persuadé que tous les Chrétiens étoient à lui, & qu'il ne pouvoit trop s'étudier à augmenter leur nombre.

De J. C. 1582.

De Syn-Mu. 2242.

La grande Victoire qu'Ucondono avoit remportée avec une poignée de Monde contre Aquechi, avoit mis ce Seigneur en grande réputation dans tout l'Empire ; Faxiba ne se lassoit point de faire son éloge ; il avoit mis en lui toute sa confiance, & quelqu'un ayant un jour osé lui dire de prendre garde à Ucondono, qu'il avoit deux visages, & pouvoit bien avoir quelque mauvais dessein contre lui, il fit à ce Flateur une réprimande, qui lui ôta pour toujours l'envie de tenir jamais de pareils discours en sa présence. Ucondono avoit fait transporter dans sa Forteresse de Tacaçuqui le Séminaire d'Anzuquiama ; ce fut principalement par son crédit, que peu d'années après il fut transféré à Ozaca, après que cette Ville fut devenuë le Siége de l'Empire, & la plus considérable Ville du Japon, de la maniere que nous verrons bientôt.

Etat florissant du Christianisme.

Mais ce qui contribuoit davantage au triomphe de la Religion Chrétienne en ce tems là, étoit la maniere éclatante, dont les Princes, qui l'avoient embrassée, la faisoient régner dans leurs Etats, plus encore par leurs exemples, que par leurs Edits. Rien d'ailleurs n'étoit plus florissant, que ces mêmes Etats ; le Bungo par la sage conduite du Roi Civan s'étoit parfaitement remis de ses anciennes pertes, & ce Royaume gouverné par un Prince,

De J. C. 1582.

De Syn-Mu. 2242.

qui retraçoit en sa Personne toutes les vertus des Théodoses & des saints Louis, paroissoit comme une Ecole de sainteté, qui faisoit l'admiration de tout l'Empire. Il en étoit de même de la Principauté d'Omura & du Royaume d'Arima, & un des plus opiniâtres Ennemis du Christianisme éprouva alors qu'on est invincible, quand on a pour soi le Dieu des Armées.

Sumitanda est obligé de faire hommage à Riozogi, qui se rend maître de Ximabara.

Riozogi fier de ses succès passés, ne s'étoit pas tellement réconcilié avec le Roi d'Arima, qu'il ne conservât toujours le dessein d'ajoûter ses Etats, & ceux du Prince d'Omura, aux Conquêtes, qu'il avoit faites sur le Roi de Bungo. Lorsqu'on s'y attendoit le moins, il parut en Campagne avec une puissante Armée, & envoya déclarer aux deux Princes qu'il prétendoit qu'ils le reconnussent pour leur Souverain Seigneur, Sumitanda, que l'orage menaçoit de plus près, & qui craignoit encore plus la ruine du Christianisme, que la sienne propre, ne crut pas se deshonorer en se soumettant à un hommage, qu'il ne se voyoit pas en état d'éviter de rendre; il traita avec Riozogi, & pour assurance de sa parole, il lui donna trois de ses Enfants en ôtage. Le Roi d'Arima ne fut pas si docile, il ne put consentir à devenir le Vassal d'un Prince, qui avoit été le sien, rejetta avec fierté la proposition de Riozogi, & se résolut à la Guerre; mais comme il n'étoit pas prêt, & que son Ennemi l'étoit, il eut le chagrin de se voir enlever la forte Place de Ximabara, qui avoit été depuis peu réunie à sa Couronne, & plusieurs Châteaux, sans les pouvoir secourir.

C'étoit apparemment fait de tout son Roïaume, si quelques mouvements survenus dans le Chicungo n'y avoient rappellé Riozogi. Cette diversion fit reprendre cœur, non-seulement aux Sujets du Roi d'Arima, mais encore au Prince d'Omura son Oncle, qui crut cette occasion favorable pour secoüer le joug, que la seule impossibilité de l'éviter lui avoit fait subir : il ne voulut pourtant point paroître ouvertement dans cette Guerre, mais il envoya de fort belles Troupes au Roi son Neveu. Le Roi de Saxuma, qui craignoit que Riozogi, s'il s'avisoit de pousser plus loin ses Conquêtes, ne vint jusqu'à lui, en fit autant, & le Roi d'Arima, qui se trouva avec une assez belle Armée, marcha promptement vers Ximabara, pour en faire le siége.

A cette nouvelle Riozogi, qui n'avoit eu aucune peine à pacifier le Chicungo, rentra avec toutes ses forces dans le Royaume d'Arima. Le Roi sur le bruit de l'approche de Riozogi, convertit le siége de Ximabara en blocus, & s'alla mettre en Bataille dans une Plaine à la vûë de la Ville. Il s'en falloit bien que son Armée égalât celle de l'Ennemi, mais Dieu lui avoit donné une confiance, qu'il inspira à toutes ses Troupes. L'Armée de Riozogi étoit de vingt-cinq mille Hommes, tous vieux Soldats, & accoutumés à vaincre; rien n'étoit plus beau que l'ordonnance de leur Marche, & rien n'approchoit de la richesse de leurs Armes & de leurs Equipages. Mille Arquebuziers faisoient l'Avant-Garde, & étoient soutenus d'un Corps de quinze cents Piquiers, dont toutes les Piques étoient dorées. Deux gros Escadrons, un de Lanciers,

De J. C. 1582.

De Syn-Mu. 2242.

ou de Hallebardiers, & l'autre d'Archers, formoient le Corps de Bataille, & l'Arriere-Garde étoit composée de deux Troupes de mille Arquebuziers, entre lesquelles il y en avoit une de Piquiers. Un train d'Artillerie bien escorté fermoit la Marche avec le Bagage. Le Roi de Chicungo étoit porté au centre de son Armée dans un superbe Norimon; trois de ses Fils étoient à ses côtés; il avoit autour de lui quinze ou vingt Bonzes, parmi lesquels il y en avoit un, qui avoit la réputation de s'entretenir toutes les nuits avec le Démon. Riozogi avoit été Bonze, & ne marchoit jamais en Campagne, sans avoir avec lui une Troupe de ces Religieux Idolâtres.

L'Armée s'avança en cet ordre jusqu'à une petite Hauteur, d'où le Roi de Chicungo ayant découvert les Alliés, il s'écria qu'il avoit honte d'être venu avec tant de forces, pour combattre un Ennemi si foible, & qu'il auroit souhaité que toutes celles de Saxuma & d'Arima se fussent réunies, pour lui donner lieu d'acquérir plus de gloire. Il mit aussi-tôt ses Troupes en Bataille sur trois colomnes, dans le dessein d'attaquer l'Ennemi avec celle du milieu, & de l'investir de toutes parts avec les deux autres, dont l'une marchoit en cotoyant une Montagne, & l'autre le long de la Mer. Le Roi d'Arima de son côté rangea son Armée en cet ordre; il fit embarquer deux Piéces d'Artillerie avec un bon nombre d'Arquebuziers sur un Bâtiment, qu'il avoit à la Côte, pour empêcher que les Ennemis ne brûlassent sa Flotte, qui y étoit à l'Ancre. Il plaça un Corps considérable de ses meilleures Troupes, pour tenir les Assiégés en res-

De J. C. 1583.

De Syn Mu. 2243.

pect pendant la Bataille; & comme il ne lui restoit plus qu'environ sept mille Hommes, il en composa un seul Corps, à la tête duquel il se mit avec le Général Saxuman, qui étoit Frere du Roi de Saxuma. Il attendit en cette posture le Roi de Chicungo avec une intrépidité, qui étonna ce Prince. Aussi comptoit-il beaucoup moins sur ses forces, que sur la protection du Seigneur, pour lequel il alloit combattre; car on étoit persuadé dans tout le Ximo que le sort de la Religion Chrétienne dépendoit de cette Bataille, & toutes les Eglises étoient en prieres, pour son heureux succès.

Le Roi d'Arima gagne une grande victoire sur Riozogi, qui est tué dans le Combat.

Elle commença un Vendredi vingt-quatriéme d'Avril vers les huit heures du matin, & dura jusqu'à midi sans se déclarer pour aucun des deux partis. Le dépit de ne pas vaincre animoit les uns, la résolution de ne céder la Victoire qu'avec la vie soutenoit les autres, & personne ne reculoit. A la fin les Alliés furent poussés jusqu'à leurs Tranchées, mais ceux des Ennemis, qui s'étoient placés le long du rivage, furent mis en désordre par le Canon des Vaisseaux, dont aucun coup ne portoit à faux, & l'Auteur de la Relation remarque que les Canoniers ne tiroient jamais, qu'ils ne se fussent mis à genoux, & n'eussent invoqué le Nom du Seigneur. Le Roi d'Arima, pour avoir perdu du terrein, n'en soutenoit pas moins le Combat, & le Prince ETIENNE un de ses Freres, lequel avoit d'abord été renversé d'un coup d'Arquebuse, qui avoit donné sur son Casque, & ne l'avoit qu'étourdi, s'étant relevé faisoit fuir, ou tomber à ses pieds quiconque osoit l'approcher.

De J. C. 1583.

De Syn-Mu. 2243.

Enfin un Capitaine Saxuman mit fin au Combat par une action, qui le couvrit de gloire. Suivi d'une Troupe des plus Braves de l'Armée, il perça jusqu'au Roi de Chicungo, lequel entendant du bruit autour de son Norimon, mit la tête dehors, & croyant que c'étoit de ses Gens, qui se querelloient, cria qu'ils prenoient fort mal leur tems, pour vuider leurs querelles particulieres. Dans le moment ceux, qui portoient le Norimon, furent jettés morts par terre, le Norimon tomba, & le Capitaine Saxuman se jettant de furie sur le Roi, lui coupa la tête d'un revers de son Sabre.

Le bruit de cette mort s'étant aussitôt répandu dans les deux Armées, la victoire ne balança plus. Le Roi d'Arima poursuivit les Fuyards pendant une lieuë, & la Terre demeura couverte d'Ennemis; mais le Capitaine Saxuman, à qui ce grand succès étoit particuliérement dû, pensa être enseveli sous ses Lauriers. Il avoit été un des plus ardents à la poursuite, & ne voyant plus d'Ennemis, il retournoit joindre le Roi d'Arima, lorsqu'il entendit une voix, qui l'appelloit: il se retourna & apperçut un jeune Soldat de l'Armée de Riozogi, qui lui cria qu'il avoit un mot de conséquence à lui dire; il l'attendit, ayant déja remis son Sabre dans le fourreau, & le jeune Homme s'étant approché, tira le sien avec tant de promptitude, qu'il en déchargea plusieurs coups sur la tête du Saxuman, & l'auroit achevé, si le Fils de ce brave Homme, qui n'étoit pas loin, ne fût accouru à son secours. Dès le même jour le Commandant de Ximabara ouvrit ses portes au Vi-

De J. C. 1583.

De Syn-Mu. 2243.

torieux, à condition, que lui & ses Gens auroient la vie sauve, & les trois Fils du Prince d'Omura, que Riozogi avoit amenés avec lui, se rendirent au Camp du Roi d'Arima, lequel, après avoir rendu à Dieu de solemnelles actions de graces, de l'avoir si glorieusement tiré d'une affaire, qui n'intéressoit pas moins la Religion que lui, s'appliqua plus que jamais à faire régner dans ses Etats celui, par qui, & pour qui il venoit de vaincre.

Insolence des Saxumans après la victoire, à laquelle ils avoient eu beaucoup de part. Prudence du Roi d'Arima.

La joye publique fut pourtant d'abord mêlée de quelque amertume: les Troupes auxiliaires de Saxuma, voulurent avoir part aux fruits d'une victoire, dont ils s'attribuoient tout l'honneur, & se mirent par voye de fait en possession de deux Forteresses du Royaume d'Arima, que les Troupes de Riozogi avoient évacuées: ils firent plus, ils abattirent toutes les Croix, & les autres marques du Christianisme, qu'ils y trouverent, & ils oserent même proposer d'un ton de Vainqueurs au Roi, de changer de Religion. Cette insolence piqua au vif ce Prince, & mit en fureur tous ceux, qui en eurent connoissance: on pressa fort le Roi de ne la point laisser impunie, mais il n'étoit pas de la prudence d'entreprendre sitôt une nouvelle Guerre, dont le succès pouvoit être douteux. Le Roi naturellement sage & modéré, dissimula donc une partie de son ressentiment; il se contenta de répondre aux Saxumans avec toute la dignité & la fermeté, qui lui convenoient, & il ne se parla plus de rien.

Conversion de plusieurs Bonzes.

Peu de tems après le Roi apprit que la conduite des Saxumans a son égard étoit l'ef-

De J. C. 1583.

De Syn Mu. 2243.

fet d'une intrigue de huit ou dix Bonzes, les seuls, qu'il n'avoit pû encore gagner à Jesus-Christ dans son Royaume, & parmi lesquels il y avoit deux Tundes: il les fit tous venir à son Palais, & leur dit d'un ton de Maître, qu'ils eussent à choisir incessamment, ou de se faire Chrétiens, ou de sortir des Terres de son obéissance. Une déclaration si précise leur fit comprendre, qu'il falloit prendre leur parti, & ils le prirent sur le champ. Quelques-uns s'exilerent volontairement, pour aller chercher ailleurs la liberté d'exercer leur ministere, qu'ils ne pouvoient plus espérer dans leur Patrie; les autres se firent instruire, & reçurent de bonne foi le Baptême, & entre autres un nommé MINXI, qui étoit le plus considérable de tous, & avoit toujours tenu un rang distingué à la Cour. Il passoit pour être fort sçavant dans sa Secte, dont il révéla bien des Mysteres aux Prédicateurs de l'Evangile, & il fut jusqu'à sa mort un très-fervent Chrétien.

Le Roi de Bungo recouvre le Royaume de Chicungo.

Tandis que le Roi d'Arima s'occupoit ainsi à purger ses Etats du culte des Idoles, le Roi de Saxuma songeoit à profiter de la consternation, où la mort de Riozogi avoit réduit la Famille de ce Prince; il entra avec une bonne Armée dans le Fingo, dont cet Usurpateur lui avoit enlevé une partie, & qu'il reprit sans peine: il comptoit bien de conquérir avec la même facilité le Chicungo, mais le Roi de Bungo, à qui ce Royaume avoit appartenu, le prévint, & rentra dans ses droits; de sorte que le Fils de Riozogi se vit réduit au premier état, où son Pere avoit été avant toutes ses Conquêtes. Le Roi de

Saxuma eut bien de la peine à digérer que Civan l'eût ainsi arrêté au milieu de ses victoires, mais il crut devoir attendre une occasion favorable pour s'en venger plus surement, & elle ne tarda pas à se présenter. Nous verrons bientôt, quel fut le succès de cette nouvelle Guerre, qui eut des suites bien funestes pour la Religion Chrétienne.

De J. C. 1583.

De Syn-Mu. 2243.

Méaco, & les Provinces du Domaine Impérial, quoique sous la domination d'un Prince idolâtre, & qui au fond n'aimoit pas les Chrétiens, ne fournissoient guéres moins de sujets de consolation aux Ouvriers Evangéliques, que le Ximo & les autres Royaumes, où le Christianisme étoit le plus en honneur. Le Pere Gnecchi sollicitoit sans cesse le Pere Cuello, Vice-Provincial, de lui envoyer du secours, & il en arriva enfin fort à propos, pour recueïllir une abondante moisson, qui se perdoit faute d'Ouvriers. Rien n'est plus beau, que le détail, que ce Missionnaire fait dans ses Lettres à son Général des succès, dont Dieu bénissoit ses Travaux, & ceux de ses Freres, & j'avouë que j'ai quelque regret de ne pouvoir m'étendre ici sur quantité de traits infiniment édifians, dont le récit consoleroit sans doute ceux, qui ont un véritable zéle pour la gloire du nom de Chrétien; mais l'abondance du Sujet que je traite, m'oblige à me borner. Je ne puis néanmoins me résoudre à passer sous silence la conversion d'un célébre Médecin, dont il est vrai de dire que le changement contribua extrêmement aux progrès incroyables, que fit alors le Christianisme dans la Capitale de l'Empire, & dans les Provinces voisines.

De J. C. 1583-84.

De Syn-Mu. 2243-44.

Conversion d'un célebre Médecin & ses suites.

Ce Docteur avoit nom DOSAM, & l'on assure, qu'il avoit parcouru les plus fameuses Universitez de la Chine & du Japon, & qu'il s'y étoit fait un grand nom parmi tous les Sçavants des deux Nations : ce qui est certain, c'est qu'il ne s'étoit point borné à la seule connoissance de la Nature, & du corps humain, en quoi il n'y avoit peut-être personne en Orient, qui l'égalât. Le désir, qu'il avoit eu de sçavoir, avoit embrassé généralement toutes les Sciences, dont il avoit pû rencontrer des Maîtres, ou dont il avoit trouvé les principes par ses propres réflexions ; de sorte que les plus célébres Docteurs n'avoient pas honte de se déclarer ses Disciples. C'est un dangereux écueil pour la sagesse, qu'une telle réputation : on croit aisément n'avoir plus rien à apprendre, quand on se voit ainsi encensé, & généralement reconnu, pour en sçavoir plus que les autres. Par bonheur, pour Dosam, il n'étoit pas de ce caractere, il avoit véritablement beaucoup de connoissances, mais il étoit bien éloigné de penser qu'aucune ne lui eût échappé, & ce qui est infiniment rare, tout Grand-Maître qu'il étoit, il paroissoit toujours prêt à devenir Disciple.

Il arriva, que le Pere de Figueredo, dont nous avons souvent parlé dans cette Histoire, fut attaqué d'une incommodité fort extraordinaire, & a laquelle tous les Médecins, qu'il consulta, ne trouverent point de remede ; on lui conseilla de faire le Voyage de Méaco, pour y voir Dosam, il suivit ce conseil, & le Docteur fut surpris de voir un vénérable Vieillard, qui malgré son mal, conservoit une vigueur, laquelle sembloit lui promettre encore

un grand nombre d'années à vivre. Il lui demanda ce qu'il avoit fait, pour en venir là, malgré ses fatigues, & ses souffrances, & le Missionnaire lui répondit, que dès sa plus tendre enfance il s'étoit accoutumé à vivre durement, qu'il avoit exercé son corps par les veilles, l'abstinence & les travaux; qu'il lui avoit refusé tous les plaisirs, & que par ce moyen il avoit trouvé le secret de vivre content; que l'incommodité même, qui l'amenoit à Méaco, ne l'inquiétoit point, parce que si elle abrégeoit ses jours, elle le mettroit plutôt, ainsi qu'il croyoit pouvoir l'espérer du Dieu, qu'il servoit, en possession d'une autre vie, incomparablement plus heureuse, que celle qu'il perdroit, & qui auroit encore l'inestimable avantage de ne finir jamais.

Dosam, qui n'admettoit point l'immortalité de nos Ames, fut frappé de ce discours, & après quelques moments d'une profonde réflexion: « Vous êtes donc, dit-il au Pere, » du sentiment de ceux, qui croyent l'Ame » immortelle. Mais, ajoûta-t-il, m'expliqueriez-vous bien, comment il se peut faire, » qu'une partie de l'Homme meure, & que » l'autre reste vivante, & par quel secret » deux choses aussi opposées, que la matiere, & une pure intelligence, contractent » entre-elles une union si étroite, que toutes leurs opérations deviennent en quelque » façon communes? Enfin, où va l'Ame tandis que le Corps est réduit en poussiere, & » pourquoi n'en entend-t-on plus parler après » cette séparation? « Le Missionnaire répondit à toutes ces questions d'une maniere, qui donna bien à penser au Médecin, & qui lui

De J. C.
1583-84.

De Syn-Mu.
2243-44.

fit concevoir une grande eſtime des Religieux d'Europe. Il propoſa encore quelques difficultez, auſquelles il fut aiſé de ſatisfaire, & il demeura enfin perſuadé, que notre Ame ayant des opérations purement ſpirituelles, telles que ſont nos penſées & nos déſirs, on ne peut ſe diſpenſer de reconnoître, pour peu qu'on raiſonne, qu'elle eſt un pur eſprit. Delà le Pere lui fit conclure ſans peine, que puiſque l'Ame n'a en ſoi aucun principe de corruption, elle eſt immortelle de ſa nature: » Or ſi cela eſt, ajoûta le Pere de Figueredo, » elle eſt créée pour une fin, qui lui eſt pro» pre, & à laquelle cette vie préſente n'eſt » qu'une diſpoſition & un paſſage «. Il conduiſit ainſi le Docteur par dégrés juſqu'à la connoiſſance d'un Dieu Créateur & Sauveur des Hommes, Rémunérateur libéral de la Vertu, & ſévere Vengeur du crime.

Alors Doſam entrevit la néceſſité d'embraſſer le culte de ce Dieu, ſeul digne d'être adoré, & à l'exiſtence duquel il ne trouvoit rien de raiſonnable à oppoſer; mais il fut effrayé des conſéquences d'une telle démarche, & de la difficulté d'une entrepriſe, qui à ſon âge lui paroiſſoit comme impoſſible. Comment arriver à la pureté, que demande le Chriſtianiſme, avec des habitudes vicieuſes de toute la vie? Le moyen d'avoüer qu'on s'eſt trompé dans une affaire de ſi grande importance, quand on joüit de la réputation de n'avoir rien ignoré? D'ailleurs les préjugés de l'enfance, les entêtements, dont les Sçavants ſe préſervent encore moins que les autres, & dont ils ne reviennent preſque jamais, parce que bien loin de les juger tels, ils les re-

gardent comme le fruit de leurs études & de leurs recherches; la crainte des discours des Hommes: tout cela parut au docte Médecin comme autant d'obstacles, qu'il ne croyoit pas pouvoir vaincre: il sentit pourtant bien qu'il le vouloit, & il ne se roidit point contre la grace; son impuissance l'humilia, & Dieu, que l'humiliation du cœur ne manqua jamais de toucher, l'éclaira & le fortifia tellement, que sans songer davantage aux suites de son changement, il prit la résolution de s'instruire à fonds de nos saints Mysteres. La vérité, qu'il aimoit sincérement, se dévoila enfin à ses yeux, & il demanda le Baptême, qui lui fut conféré au mois de Décembre de l'année 1584.

De J. C. 1583-84.

De Syn Mu. 2243-44.

L'étonnement, où cette nouvelle mit tout le Monde, & surtout les Sçavants, ne se peut dire, non plus que les suites avantageuses, qu'elle eut pour le Christianisme. Huit cents jeunes Gens, qui prenoient les leçons du Docteur converti, suivirent son exemple, & furent imités d'un si grand nombre de Personnes de toutes sortes de Conditions, que les Eglises ne pouvoient plus contenir la multitude des Fidéles, qui croissoit tous les jours. On entendoit dire partout: *le Sage a embrassé la Religion des Européens, il faut qu'elle soit la seule véritable.* Faxiba & toute sa Cour ne s'entretinrent quelque tems que de cet Evénement, & les Bonzes au désespoir, ne sçachant de quelle maniere réparer une telle bréche, voulurent engager le Dairy à contraindre Dosam de retourner au culte des Idoles: mais le Sçavant Néophyte étoit trop ferme dans le parti, qu'il venoit de prendre,

De J. C. 1583-84.

De Syn-Mu. 2243-44.

Conversion de Tsucamidono & de Condera.

pour laisser entrevoir la moindre espérance ; qu'aucune autorité humaine pût jamais l'ébranler.

Il n'est point douteux que tant de succès, qui faisoient tous les jours triompher la vérité de l'erreur, ne servissent beaucoup à procurer au Christianisme la faveur & la protection de Faxiba, mais la politique y avoit encore plus de part, que l'estime. Ce Prince voyoit presque tous ceux, qui l'approchoient de plus près, ou favorables à cette Religion, ou ses Sectateurs zélés. Les deux Villes, dont après Méaco, la conservation lui importoit davantage, étoient Sacai & Ozaca. Le Gouverneur de celle-ci étoit Chrétien, ou se disposoit à l'être, & Faxiba fut obligé de priver celui de Sacai de son Emploi, & de le donner à un brave Chevalier Néophyte nommé Joachim RIUSA. Le premier Capitaine de ses Gardes & l'Homme de l'Empire, qu'il lui étoit d'une plus grande conséquence de s'attacher, étoit Juste Ucondono ; le Grand Amiral, & le Colonel Général de la Cavalerie ; tous deux ses Favoris, venoient de recevoir le Baptême par les soins du même Ucondono. Le premier étoit Fils du nouveau Gouverneur de Sacai, & se nommoit TSUCAMIDONO. (*a*) Il reçut avec le Sacrement le nom d'Augustin, & c'est ce Héros si fameux dans les Relations Espagnoles & Portugaises, sous le nom de Dom AUGUSTIN. Le Colonel Général s'appelloit CONDERA, & n'est pas moins célèbre dans les Fastes de l'Eglise du Japon ; il fut nommé Simon au Baptê-

(*a*) Ou TSUNOCAMDONO.

De J. C. 1583-85.
De Syn-Mu. 2243-45.

tue. Enfin le premier Secrétaire d'Etat, le Grand Tréforier, le Vice-Roi de Voary, & quantité d'autres Seigneurs également diftingués par leurs Emplois, & par leur mérite, adoroient le vrai Dieu. Faxiba étoit trop prudent, pour fe déclarer contre une Religion, que tant de Gens en place avoient embraffée, & que tous les autres eftimoient. Il n'avoit pas encore reçu de titre, qui le fît regarder comme Empereur, & fa domination n'étoit pas affez affermie, pour mécontenter des Perfonnes, dont il avoit befoin, pour achever fon Ouvrage, & dont il pouvoit encore paroître douteux, s'ils lui avoient plus d'obligation des Emplois, qu'il leur donnoit, qu'il ne leur en avoit lui-méme de les accepter.

Le Séminaire d'Anzuquiama transféré à Ozaca. Faxiba acquiert deux Forteresses importantes par échange.

Quoiqu'il en foit, ce Prince avoit une attention continuelle à faire plaifir aux Chrétiens, & ce fut alors, qu'il fit tranfporter à Ozaca le Séminaire d'Anzuquiama, qui étoit toujours a Tacaçuqui. Cet Etabliffement, & un autre, que les Miffionnaires firent en même tems à Sacai, furent dans la fuite d'une très-grande utilité à tout le Japon. Il y eut dans ce même tems à la Cour quelques changements, dont les fuites ne furent pas moins favorables à la Religion. Le Régent, qui vouloit s'affurer de l'Empire, avant que de prendre le titre d'Empereur, jugea qu'il ne pouvoit mieux faire pour parvenir à fon but, que de fe rendre maitre de toutes les Places fortes, qui étoient aux environs de la Capitale: celle de Tacaçuqui étoit de ce nombre, & il la demanda à Ucondono, en lui offrant un dédommagement, qui pouvoit flatter ce

De J. C. 1583-85.

De Syn Mu. 2243-45.

Seigneur, peu jaloux de se rendre important par la possession d'une Place forte, située comme la sienne, parce qu'il n'étoit point de caractere à entrer dans les intrigues de Cour, & qu'il avoit besoin d'un plus grand revenu pour soutenir le rang, qu'il tenoit dans les Armées. Il ne fit donc point de difficulté de céder sa Place à Faxiba, qui lui donna en échange assez de Terres, pour le mettre de niveau avec la plûpart des Rois. Un autre Seigneur Chrétien nommé Simon TANGANDONO, son voisin, & dont le Château se trouva aussi fort à la bienséance de Faxiba, céda aussi sa Place pour quantité de Terres, qui lui firent un grand Etablissement dans le Royaume de Mino, mais l'un & l'autre se crurent obligés de prendre leurs précautions, pour s'assurer que leurs anciens Sujets ne souffriroient point de ce changement par rapport à la Religion, & Faxiba leur fit sur cela des protestations, qui leur parurent sinceres, & qui eurent leur effet, tandis que ce Prince crut devoir ménager les Chrétiens. D'ailleurs ils se promettoient bien d'établir solidement le Christianisme dans leurs nouvelles acquisitions, & ils y réussirent.

Mort de Louis Almeyda.

La Chrétienté du Japon fit vers ce même tems une perte, à laquelle toutes les Eglises particulieres, qui la composoient, prirent beaucoup de part. Le Pere Louis Almeyda mourut dans l'Isle d'Amacusa au mois d'Octobre de l'année 1583. trois ans après qu'il eût été recevoir les Ordres sacrés à Macao. Quoiqu'il ne fût encore que dans la cinquante-neuviéme année de son âge, il étoit extrêmement cassé, aussi n'y avoit-il guéres de Contrées au

Japon,

Japon, que ce zélé Miſſionnaire n'eût parcouruë avec des travaux incroyables, dans l'eſpace de vingt-huit ans, qu'il avoit paſſé dans ces Iſles. Il pouvoit faire un dénombrement des dangers, qu'il avoit courus, aſſez ſemblable à celui que l'Apôtre des Nations nous a fait des ſiens, & l'on ne concevoit pas, comment il pouvoit ſuffire à tout ce qu'il entreprenoit. Puiſſant en œuvres & en paroles, il finit des jours pleins par une mort digne d'un des plus laborieux Ouvriers, qui ayent travaillé dans cette Vigne.

De J. C. 1583-85.

De Syn-Mu. 2243-45.

Converſions éclatantes. Ferveur des Chrétiens. Belle action d'une Princeſſe de Bungo.

On n'entendoit parler de toutes parts en ce tems-là, que de Converſions de Princes, & de Princeſſes, & des plus fameux Bonzes. Nangazaqui comptoit déja trente mille Habitants, & l'on n'y ſouffroit aucun Infidéle. La ferveur des Chrétiens croiſſoit avec leur nombre, & leur faiſoit faire des choſes incroyables. Le Roi de Bungo ayant un jour exhorté une de ſes Filles, qui venoit de recevoir le Baptême à demeurer ferme dans la Loi, qu'elle venoit d'embraſſer, cette Princeſſe, à qui on avoit donné le nom de MAXENCE, alla ſur l'heure ſe tracer ſur le bras avec un poinçon les ſacrés Nom de JESUS & de MARIE, puis répandit ſur la Playe une poudre, qui rendit les caracteres ineffaçables. Au bout de quelques jours elle fit voir ces Figures au Roi ſon Pere, & lui ajoûta, que l'amour de JESUS & de MARIE étoit encore plus profondément gravé dans ſon cœur, que ces caracteres ſur ſon bras.

Zèle d'un de ſes Freres.

Cicamoro le plus jeune de ſes trois Fils, lequel avoit été auſſi baptiſé depuis peu, ne donnoit pas moins de conſolation au Roi ſon

De J. C. 1583-85.

De Syn Mu. 2243-45.

Pere par sa pieté & par son zéle pour la propagation de la Foi : j'ai dit plus haut, que Civan avoit obligé son Beau-Frere Cicatondono a déclarer ce jeune Prince Héritier de toutes ses Terres, ce Seigneur n'attendit point sa mort, pour les lui céder, il l'en mit en possession, dès que le jeune Prince eut l'âge marqué par les Loix pour gouverner, & il n'y fut pas plutôt, qu'il fit dire aux Bonzes, qu'il n'avoit pas besoin d'eux, & qu'il alloit partager leurs Biens, & les revenus de leurs Temples entr'eux, & ses Soldats. Cette déclaration les fit frémir, & ils en porterent leurs Plaintes à leur ancien Seigneur ; celui-ci manda à son Neveu, qu'il ne falloit pas aller si vîte dans une Affaire de cette importance & qu'il s'exposoit à faire révolter tous ses Sujets ; le jeune Prince lui répondit, qu'il ne disconvenoit point de s'être un peu trop pressé, mais que le pas étoit fait, & qu'il étoit résolu de tout risquer plutôt que de reculer. Cicatondono comprit par cette réponse, qu'il n'y avoit rien à espérer pour les Bonzes ; il leur fit observer qu'apparemment le nouveau Prince ne s'étoit point avancé si fort, sans être sûr d'être soutenu par le Roi son Pere, & que le plus court pour eux, étoit de céder : ils prirent donc le parti de se retirer ailleurs avec ce qu'on voulut bien leur donner, & tous les Temples furent renversés.

Le Roi d'Ava Fils de Nobunanga est dépouillé de ses Etats.

Cependant le Roi d'Ava supportoit fort impatiemment la honte de voir un Sujet & un Homme de néant occuper un Trône, où il croyoit, que sa Famille seule eût droit d'être assise. Il avoit rassemblé quelques Troupes,

De J.C. 1583-85.

De Syn Mu. 2243-45.

s'étoit joint au Roi de Micava son Oncle, & il ne laissoit pas de donner de l'occupation à Faxiba. Enfin le Régent voulut une bonne fois se tirer d'inquiétude. Il leva promptement une Armée de soixante-dix mille Hommes, se mit en Campagne, obligea les deux Rois à s'enfermer dans une Place, qui passoit à la vérité pour imprenable, mais dont il sçavoit bien le moyen de s'emparer; elle étoit toute environnée d'une Forêt, à l'exception d'un seul endroit, qu'il ferma d'un bon mur. Il détourna ensuite une Riviére, qu'il fit entrer dans la Forêt; & comme les Eaux, par la disposition du terrein, ne pouvoient avoir d'autre issuë, que par l'espace, qu'on venoit de fermer de muraille, la Place assiégée se trouva bientôt au milieu d'un Lac, qui croissoit toujours sans aucune espérance de secours. Le Roi d'Ava & son Oncle, n'eurent point d'autre parti à prendre, que de se remettre à la discrétion de Faxiba. Ce Prince en eut pitié, un reste de respect pour la mémoire de son ancien Maître l'empêcha de tremper ses mains dans son sang, il fit grace à ces Princes de la vie, mais il ne leur laissa pas un pouce de terre, il leur fit seulement assigner un revenu suffisant, pour vivre avec honneur.

Faxiba prend le titre de Cambacundono. Ce qu'il signifie.

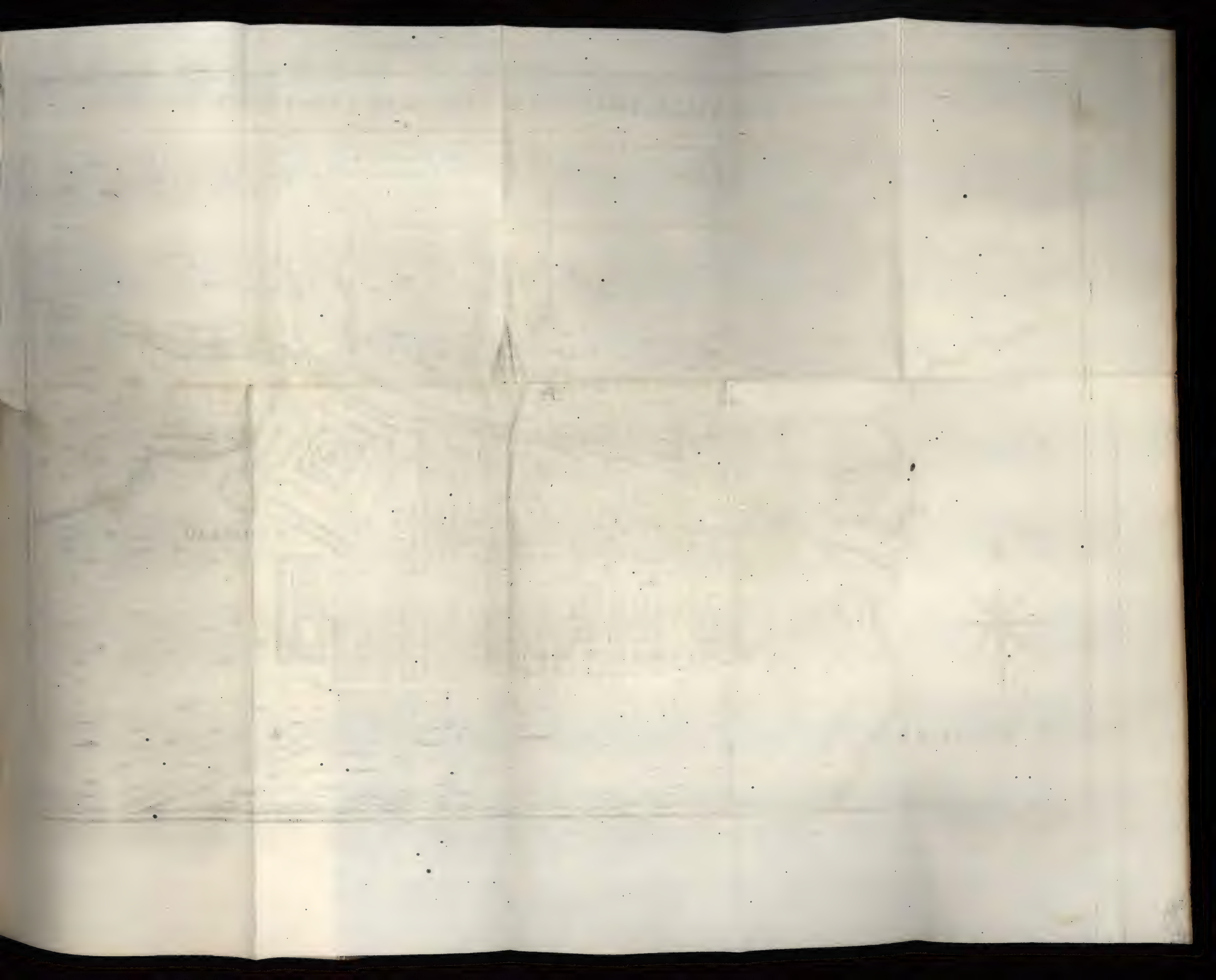
Ce fut après cette Victoire que Faxiba, comme s'il n'eut fait que commencer à régner, se fit donner par le Dairy le titre de CAMBACU, ou, comme parlent nos Historiens, de CAMBACUNDONO. Quelques Auteurs ont avancé, que ce nom signifie *souverain Seigneur*; mais il y a toute apparence qu'ils se trompent. Nous avons vû ailleurs, qu'il se donnoit anciennement au premier Ministre

De J. C. 1583-85.

De Syn-Mu. 2243-45.

du Dairy, & je trouve dans des Mémoires, qui me paroissent assez sûrs, que sa véritable signification est *l'Arche du Trésor*, sans doute parce que celui, qui en étoit revêtu, avoit le maniement des Finances. On prétend néanmoins que le Cambacu étoit au-dessus du Cubo-Sama, avant que ces Généraux de la Couronne eussent usurpé l'Autorité souveraine. Mais il y a bien de l'apparence que Faxiba prit en même tems l'un & l'autre titre, puisque depuis ce tems-là il fut reconnu Empereur dans tout le Japon. Il demanda en même tems au Dairy une de ses Filles en mariage & l'obtint : par-là le Sang des anciens Camis se méloit avec le sien & en corrigeoit la bassesse; il ne put néanmoins assurer l'Empire à sa Postérité.

Il est plus que vraisemblable que dès lors il songeoit à achever la Conquête de tout le Japon, que Nobunanga avoit si fort avancée; mais il étoit trop sage, pour se déclarer sitôt; il sçavoit que les commencements d'une Domination usurpée, surtout par un Homme nouveau, n'est pas un tems propre pour faire de pareilles entreprises; & jamais Prince ne sçut mieux dissimuler, quand son intérêt le demandoit. Il parut donc occupé de toute autre chose, que du soin de s'aggrandir. Sa manie étoit de copier en tout Nobunanga, & d'essayer de le surpasser, dans les choses mêmes, où ce grand Prince s'étoit fait admirer davantage; mais s'il avoit les idées aussi vastes, il s'en falloit bien qu'il les eût aussi justes; il manquoit toujours un certain goût dans tout ce qu'il exécutoit, & il étoit content, pourvû que le Vulgaire, qui juge à l'œil,



PLAN DE LA VILLE D'OZACA ET DE SON CHATEAU

A. petit Fort qui defend l'entre de la Riviere.
B. Ecueil sur le quel on a mis une balise.
C. Deux Corps de Garde.
D. Temple ou sont 363. Idoles.
E. Chantiers ou l'on construit les Vaisseaux.
F. Magasin a l'epreuve du Feu.
G. Palais de l'Amiral.
H. Palais du Gouverneur de la Ville.

Dheulland Sculp.

60

ou plutôt à la toise, parût charmé. Cependant comme il employoit quelquefois d'excelents Ouvriers, il ne laissa point de faire de très-belles choses.

De J. C. 1583-85.

De Syn-Mu. 2243-45.

Il rebâtit Ozaca, & l'aggrandit beaucoup.

Ainsi parce qu'on parloit toujours avec admiration de la Ville & du Palais d'Anzuquiama, Cambacundono se persuada, que pour effacer en cela son Prédécesseur, il n'avoit qu'à faire une plus grande Ville, qu'Anzuquiama, & y accumuler toutes les richesses de l'Empire, comme il fit, avec plus de profusion, que de véritable magnificence. Il choisit à ce dessein la Ville d'Ozaca, dont nous avons déja parlé plus d'une fois, & que Nobunanga avoit conquise sur le Bonze, qui s'en étoit rendu le Maître. Les Missionnaires ne nous ont pas assez instruit de ce qui regarde cette grande Ville, qui depuis le tems, dont je parle, est devenuë Ville Impériale, & qui est encore aujourd'hui en toutes manieres une des plus considérables du Japon. J'y vais suppléer par les Mémoires les plus récents de ceux, qui ont été sur les Lieux depuis la derniere Révolution de cet Empire.

Situation & description de cette Ville.

Ozaca est dans la Province de SETZU (a), dont on ne peut guéres douter qu'elle ne fût la Capitale, avant même que Cambacundono la mît dans l'état, où on l'a vûë depuis. Cette Ville est située par les trente-cinq dégrés cinquante minutes de latitude Nord, dans une Plaine également fertile, agréable &

(a) Les Ambassades des Hollandois disent dans le Pays de Quoo. J'ai déja observé que ces changemens, ou cette varieté de noms, ne doit point faire de difficulté.

De J. C. 1583-85.

De Syn Mu. 2243-45.

commode, sur les bords de la Riviere de JEDOGAWA (a), laquelle est navigable jusques-là. Elle est défenduë à son extrémité orientale par un Château bien fortifié, & à l'occidentale par deux bons Corps de Gardes, qui la séparent des Fauxbourgs. Sa longueur de l'Orient à l'Occident, c'est-à-dire, depuis les Fauxbourgs jusqu'au Château, est entre trois & quatre mille pas communs; sa largeur du Midi au Septentrion est un peu moindre. La Riviére passe au Nord de la Ville, à laquelle on assure qu'elle apporte des richesses immenses; elle coule de l'Est à l'Ouest, & elle va se jetter dans la Mer à mille ou douze cents pas de-là; ainsi son cours n'est pas bien long; car sa source n'est qu'à une journée & demie de la Ville.

Cette Source est le Lac d'Oïtz, ou d'Omi, dont nous avons donné ailleurs la Description. A la sortie de ce Lac, la Riviere traverse un Village nommé TSINATOFAS, où elle a un Pont magnifique, partagé en deux par une Isle, comme le Pont-Neuf à Paris; elle coule ensuite près des petites Villes d'UDSI & de JEDO, dont la derniere lui a donné le nom qu'elle porte: de-là elle continuë son cours jusqu'à Ozaca; mais une lieuë au-dessus il s'en sépare un bras, qui va droit à la Mer. Vis-a-vis de la Ville, & au Nord du Château, elle reçoit deux autres Riviéres appellées JAMATTAGAWA & FIRANOGAWA, qu'on traverse sur de très-beaux Ponts. Toutes ces Eaux jointes ensemble, ayant arrosé un tiers de

(a) JEDOGAWA veut dire Riviere de JEDO, mais il ne faut point confondre ici ce Jedo avec la Ville Impériale de ce nom.

la Ville, on en a tiré un Canal pour fournir de l'eau à partie du Sud, qui eſt la plus grande, & habité par les Perſonnes les plus riches ; & pour une plus grande commodité de ce Quartier, de ce premier Canal on en a tiré pluſieurs autres, qu'on a fait paſſer dans les principales Ruës. D'autres Canaux rapportent enſuite les Eaux au grand bras de la Riviére, & ils ſont aſſez profonds pour porter de petits Batteaux, qui par ce moyen peuvent entrer dans la Ville, & décharger les Marchandiſes devant la porte des Marchands. Tous ces Canaux ſont coupés fort réguliérement, & d'une largeur proportionnée. On y a conſtruit plus de cent Ponts, dont quelques-uns ſont d'une beauté rare ; il ne manqueroit rien à ce travail, ſi pluſieurs de ces Canaux ne ſe rempliſſoient point de vaſe pendant une bonne partie de l'Année, qu'ils n'ont pas aſſez d'eau pour la pouſſer dehors ; ce qui ne peut manquer de cauſer un peu d'infection dans ces Quartiers-là.

De J. C. 1583-85.

De Syn Mu. 2243-45.

Un peu au-deſſous de la ſortie du Canal, qui arroſe la partie méridionale de la Ville, un autre bras ſe ſépare de la Riviére du côté du Septentrion, mais il a peu d'eau, & n'eſt jamais navigable. Ce n'eſt guéres qu'une eſpéce de Torrent, qui coule toujours à l'Oueſt, juſqu'à ce qu'il ſe perde dans la Mer. Le grand bras de la Riviére continuë ſon cours dans la Ville, à l'extrémité de laquelle il tourne auſſi à l'Oueſt, & après avoir arroſé les Fauxbourgs, & quelques Villages, qui n'en ſont pas éloignés, il ſe ſépare en pluſieurs branches, dont chacune a ſon embouchure dans la Mer. Cette Riviére eſt étroite, mais

De J. C. 1583-85.

De Syn-Mu. 2243-45.

profonde, jusqu'à la Ville & un peu plus haut. Il y a rarement moins de mille Batteaux, qui montent ou descendent, les uns chargés de Marchandises, & les autres, qui portent des Princes, ou des grands Seigneurs, lesquels demeurent en très-grand nombre à l'Occident d'Ozaca. Les bords de la Riviére sont relevés des deux côtés avec des marches de pierres rustiques taillées, ce qui fait une très-belle suite d'Escaliers, & donne la facilité de prendre terre partout où l'on veut. Entre la Ville & la Mer il y a deux Ponts à distance égale, d'environ quatre cents pas les uns des autres. Les deux premiers, c'est-à-dire, les deux plus Orientaux, ont six cents brasses de long, & ils sont portés sur trente Arches, soutenuës chacune par cinq fortes Poutres. Le troisiéme, qui joint les deux principaux bras de la Riviére, a cent cinquante pas de long. Tous trois sont bâtis d'un Cédre bien choisi, & bordés de chaque côté d'une Balustrade ornée de boules de Cuivre jaune.

Les ruës d'Ozaca sont pour la plûpart étroites, mais réguliéres, & coupées à angles droits, Nord & Sud, Est & Ouest, si ce n'est dans la partie de la Ville, qui est du côté de la Mer, où elles courent Ouest-Sud-Ouest, & Est-Nord-Est, en suivant les divers Canaux, dont j'ai parlé. Elles sont ordinairement très propres, quoiqu'elles ne soient point pavées, si ce n'est que le long des Maisons il y a de grandes & larges pierres, pour la commodité des Gens de pied. Il y a aussi dans chaque ruë un grand espace environné de Balustrades, où sont toutes les choses nécessaires pour éteindre le feu, ou arrêter l'in-

cendie, un Puits, & deux Portes aux deux extrémités, qui se ferment, quand on le juge à propos. On ne peut alors sortir de la rue sans une permission de l'Ottona, ou Commandant du Quartier. Il paroît que la plûpart des Maisons ont deux étages, mais elles n'en peuvent pas avoir davantage ; chaque étage n'a même qu'une brasse & demie, ou tout au plus deux brasses de haut. Elles sont bâties de bois, de chaux & d'argile. Les Boutiques des Artisans ont une espéce d'Auvent, où les Ouvriers travaillent à découvert, les Boutiques mêmes sont cachées par une grande piéce de Drap noir, qui sert en même tems d'ornement, si on en croit les Japonnois, & plus certainement de préservatif contre les Vents & les autres injures de l'Air. On suspend au même endroit à celles des Marchands des échantillons & des montres de tout ce qui se vend dans la Boutique, ce qui est d'une grande commodité. Les toîts sont plats, & les Personnes de Qualité les couvrent de tuiles, qu'on fait tenir avec de la chaux, les autres se contentent de couvrir les leurs de bardeaux ; dans tout le reste elles différent peu, ou point du tout de celles, dont j'ai donné ailleurs la Description.

De J. C. 1583-85.
De Syn Mu. 2243-45.

Ozaca est extrêmement peuplé, & les Japonnois, qui exagerent peut être un peu, disent que de ses seuls Habitants on peut lever une Armée de quatre-vingt mille Hommes. On ne sçauroit nier au moins qu'après Méaco, ce ne soit la Ville du Japon la plus marchande, & peut-être même ne le céde-t-elle pas en cela à l'ancienne Capitale de l'Empire, sa situation la rendant également propre

De J. C. 1583 85.
De Syn-Mu. 2243-45.

au Commerce de Terre, & à celui de Mer. Aussi ne voit-on nulle part ailleurs de plus riches Marchands, ni de plus de sortes d'Ouvriers : néanmoins les vivres y sont à très-bon compte, aussi-bien que tout ce qui peut servir au luxe & aux délices de la vie ; & ce n'est pas sans raison qu'on nomme au Japon cette Ville *le Théâtre universel des plaisirs & des passe-tems*. On y représente tous les jours des Piéces de Théâtre, tant en public, que dans les Maisons particuliéres. Les Saltinbanques, les Joüeurs de Gobelets, & tous ceux, qui gagneut leur vie à tromper la simplicité, & a abuser de la curiosité des autres, ou qui montrent des raretez, & des Animaux extraordinaires, sont assurés d'y bien faire leurs Affaires.

Sur quoi Kœmpfer raconte que, quelques années avant qu'il allât pour la premiere fois au Japon, la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, ayant envoyé avec les Présents, qu'elle destinoit pour l'Empereur, un *Casuar*, espéce d'Oiseau des Indes, qui avale, dit-on, des pierres & des charbons ardents, le Gouverneur de Nangazaqui ne jugea pas à propos de l'agréer, & ordonna qu'il fût renvoyé à Batavia ; qu'alors un Japonnois, qui étoit présent, dit aux Hollandois que, s'il pouvoit avoir la permission de l'acheter, il en donneroit volontiers mille Taëls, & qu'il étoit bien assuré, qu'en le portant à Ozaca, il y gagneroit le double en moins d'une année. Tous les Princes & Seigneurs, que j'ai dit habiter à l'Occident d'Ozaca, ont des Palais dans la Ville même, mais il ne leur est pas permis d'y passer deux nuit

de ſuite, & quand ils en ſortent, ils ſont obligés de prendre le chemin, qui eſt à côté du Château. L'eau, qu'on boit a Ozaca, eſt un peu ſaumâtre, mais en récompenſe il ſe fait dans un Village voiſin nommé TANUSSI, le meilleur Sacki de tout le Japon, & il s'y en fait une ſi grande quantité, qu'on en tranſporte dans pluſieurs Provinces, à la Chine même, & juſqu'aux Indes.

De J. C. 1583-85.

De Syn Mu. 2243-45.

Le Château d'Ozaca eſt bâti dans une grande Plaine; c'eſt ce qui reſte de plus entier de Cambacundono: il eſt quarré, & il faut une heure, pour en faire le tour à pied en ſe promenant: il eſt bien fortifié avec des Baſtions, qui ſont ronds ſuivant l'Architecture Militaire du Pays. Après celui de Fingo, c'eſt le plus grand, le plus régulier, & le plus beau, qui ſe voye aujourd'hui dans le Japon; il eſt défendu du côté du Septentrion par le Jedogawa, qui baigne ſes murs, après qu'il a reçu les deux autres Riviéres, dont j'ai parlé. Il a la Ville au Midi & à l'Occident, & il en eſt ſéparé par une Muraille, qui a des appuis, auſquels Kœmpfer donne ſept braſſes d'épaiſſeur; mais il n'en a pû juger qu'à l'œil: la Muraille même, que ces éperons ſoutiennent, eſt très haute, & très-épaiſſe, bordée de pierres de taille, & elle a un Terre-plein avec une rangée de Cédres & de Sapins. Quand on a paſſé cette premiere Muraille, on trouve une ſeconde enceinte, qui eſt comme un ſecond Château de même Architecture, & qui en renferme un troiſiéme. Ces trois enceintes vont en s'élevant comme des Terraſſes, & celle du centre a tous les angles ornés de belles Tours à pluſieurs

De J. C. 1583. 83.

De Syn-mu. 2243. 43.

étages. Il y en avoit au milieu une cinquiéme d'une grande magnificence, dont le toit le plus exhaussé étoit couvert de deux Poissons monstrueux, qui au lieu d'écailles avoient des *Ubangs* d'or parfaitement polis ; de sorte que, quand le Soleil donnoit dessus, ils jettoient un si grand éclat, qu'on l'appercevoit du Fiunga. Cette Tour fut entiérement brûlée par accident vers l'an *1660*, ou *61*.

A côté de la Porte, par où l'on entre de la premiere Enceinte dans la seconde, on voit une Pierre noire & polie, qui fait partie du Mur : sa grosseur extraordinaire, & la Tradition, qui porte qu'elle a été voiturée par eau à Ozaca, la font regarder comme une chose merveilleuse ; elle a cinq brasses de long, quatre de large, & à peu près la même épaisseur. Ce fut un Gouverneur de Fiunga, qui ayant eu ordre de Cambacundono, lorsque ce Prince faisoit travailler au Château, d'y envoyer les plus grandes Pierres, qu'il pourroit trouver, entreprit d'y faire transporter celle-ci, & pour en venir à bout, il joignit ensemble cinq grandes Barques. Il y a toujours une grosse Garnison dans le Château d'Ozaca, tant pour garder les Trésors de l'Empereur, qui y sont déposés en grande partie, que pour tenir en respect les Provinces d'alentour. Deux des principaux Favoris du Prince en ont le Commandement tour à tour pendant trois ans ; quand l'un revient de la Cour, l'autre y retourne, & il leur est défendu de se parler, ni même de se voir : si le premier a quelque instruction à donner au second, il le doit faire par écrit. Ils n'ont rien à démêler avec le Gouverneur de la Ville,

auquel il paroît qu'ils sont supérieurs en dignité. Les Ambassades des Hollandois font mention d'un Château d'Ozaca bâti dans la Mer & environné de bonnes & fortes Murailles avec quantité de piéces de Canons de fonte à fleur d'eau pour la défense du Havre ; c'est, dit l'Auteur, un Ouvrage commencé par l'Empereur XOGUN SAMA, & achevé par son Successeur, mais comme dans la Description d'Ozaca, il ne fait point mention du grand Château de Tayco-Sama, il pourroit bien s'etre trompé, au moins pour le nom de l'Empereur, qui a construit le Château d'Ozaca.

De J. C. 1583-85.

De Syn-Mu. 2243-45.

Voilà ce qu'est encore aujourd'hui cette grande Ville, après avoir souffert les incendies, & les pillages, dont nous parlerons dans la suite de cette Histoire. Lorsque Cambacundono eut résolu d'en faire la Capitale de ses Etats, elle n'occupoit qu'un côté de la Riviére, & elle n'avoit rien de considérable, que sa situation. Le nouveau Prince la fit abattre presque entiérement, puis il la rétablit beaucoup mieux : ensuite il fit construire de l'autre côté une nouvelle Ville plus grande que l'ancienne, & il y plaça son Palais sur le bord du Fleuve. Ce Palais étoit d'une grandeur & d'une magnificence incroyable, & tout couvert de tuiles d'or ; en sorte que quand le Soleil donnoit dessus, il n'étoit pas possible d'y arrêter les yeux. On ne peut croire avec quelle promptitude tous ces Edifices furent achevés : aussi dit-on, qu'on y a vû jusqu'à soixante mille Ouvriers y travailler en même tems. Mais il paroît qu'il n'en reste aujourd'hui aucun vestige.

Tandis que le nouvel Empereur s'occupoit

Intrigues du

De J. C. 1583-85.

De Syn Mu. 2243 45.

Roi de Saxuma.

de ces travaux, il s'étudioit à gagner l'affection de tous les Ordres de l'Empire, & il est vrai de dire que les Missionnaires furent ceux, à qui il donna de plus grandes marques d'estime. Sur la fin de l'année précédente, le Pere Gaspar Cuello Vice-Provincial étant à Nangazaqui, où il venoit de lui arriver un nouveau renfort d'Ouvriers, le bruit se répandit, qu'il se disposoit à aller à la Cour d'Ozaca, & ce Religieux fut fort surpris de voir entrer chez lui deux Envoyés du Roi de Saxuma, qui avoient ordre de le prier de remettre son Voyage à l'année suivante. Il n'en marquoit point la raison, mais il étoit évident qu'il avoit en cela un intérêt, qui ne s'accordoit pas avec celui de la Religion, ce Prince ayant toujours été très-opposé au Christianisme. L'on sçut en effet peu de tems après qu'il songeoit à faire la Guerre au Roi de Bungo, & qu'il appréhendoit: que si le Chef des Religieux d'Europe se trouvoit alors à la Cour de l'Empereur, il n'y agît fortement, pour engager ce Prince à secourir son Ennemi Le Pere Cuello ne pénetroit point ce dessein, que le Roi de Saxuma tenoit fort caché: d'ailleurs il croyoit devoir ménager ce Prince, qui étoit alors le plus puissant des Rois du Ximo. Le parti qu'il prit, fut de rester à Nangazaqui tout le reste de l'année Japonnoise, c'est-à-dire, environ deux ou trois mois encore.

Voyage du Vice-Provincial à Ozaca; comment il y est reçû.

Il ne se mit même en chemin, que le dix de Mars de l'année suivante 1585, & comme si son dessein n'eût été, que de visiter les Eglises, qu'il n'avoit point vûes depuis longtems, il prit la route de Firando.

De J. C. 1585.

De Syn Mu. 2245

Il y arriva en peu de jours ſur un Navire Portugais, & y fut reçu avec un concours extraordinaire des Chrétiens, que le Pere Jean-Baptiſte Monti, & Arias Sanchez, entretenoient dans une ferveur admirable : mais le premier étoit fort vieux, & tous les deux étoient tellement excédés de travaux, qu'il fallut ſonger à leur donner du ſecours. Le Roi de Firando étoit toujours auſſi mal diſpoſé, qu'il l'avoit été à l'égard des Fidéles, mais il ne les inquiétoit point, & il fit même beaucoup d'honnêtetez au Vice-Provincial, juſques-là qu'il exempta de tous droits le Navire, qui l'avoit amené, & qui étoit chargé de marchandiſes. De Firando le Pere Cuello tourna vers Facata, où il n'entra point, & alla prendre terre dans le Port de Ximonoſequi, un des plus fréquentés du Naugato par les Marchands du Ximo ; il n'y reſta qu'une nuit, & paſſa dans un autre Port du même Royaume éloigné de trente-cinq lieuës du premier. Il y fut viſité par quelques anciens Chrétiens baptiſés par S. François Xavier, qui lui donnerent, & reçurent de lui beaucoup de conſolation : continuant enſuite ſon chemin, il entra dans le Port de XIBACU, où il apprit qu'on ſçavoit déja à Ozaca le deſſein de ſon Voyage.

Il eut cet avis par des Domeſtiques du Grand Amiral Tſucamidono, que ce Seigneur envoyoit au-devant de lui avec des Proviſions, & une Eſcorte, & qui l'inviterent de ſa part d'aller ſe délaſſer au Port de MURO, qui lui appartenoit ; il s'y repoſa effectivement quelques jours, enſuite il ſe rendit à la Fortereſſe d'ACAXI, dont l'Empereur avoit fait

De J. C. 1585.

De Syn-Mu. 2245.

préſent à Ucondono, & où Tacayama Pere de ce Seigneur, la Princeſſe Marie ſon Epouſe, & une partie de leur Famille avoient fixé leur ſéjour. Le P. Cuello y trouva une très-belle Egliſe, qu'ils y avoient bâtie. Les Peres Organtin Gnecchi, & Grégoire de Ceſpedez, l'y attendoient avec un grand nombre de Gentilshommes Chrétiens des environs de Sacai; & comme le vent ſe trouva bon pour continuer ſon Voyage, il ſe remit en Mer, & moüilla devant Sacai ſur la fin d'Avril; il s'y arrêta quelques jours en attendant des nouvelles d'Ozaca.

Il avoit tout lieu d'eſpérer un accuëil favorable de la part de l'Empereur, ſurtout après ce que lui avoit rapporté le Pere de Ceſpédez, que peu de tems auparavant Cambacundono étant allé viſiter la Maiſon des Peres à Ozaca, il avoit pris en particulier ce Religieux, qui en étoit Supérieur, lui avoit marqué l'eſtime qu'il faiſoit de la Loi Chrétienne, & de la bonne conduite de ceux, qui la prêchoient, & lui avoit ajoûté: » Une » ſeule choſe m'empêche de l'embraſſer, ſi » elle permettoit d'avoir pluſieurs Femmes, » je me ferois baptiſer tout à l'heure «. Il avoit déja dit la même choſe à Laurent, avec qui il prenoit quelquefois plaiſir a s'entretenir familiérement & qui lui répondit en riant: » Vous voilà bien embaraſſé, Seigneur, » recevez toujours le Baptême, vous n'en ſe- » rez pas plus avancé pour votre ſalut éter- » nel, ſi vous ne quittez vos Concubines, » mais vos Sujets ſe feront tous baptiſer à » votre exemple, & ſeront bons Chrétiens. Puis prenant un air un peu plus ſérieux, il

De J. C. 1585.

De Syn Mu. 2245.

ajouta : » Une éternité de supplices, ou de » bonheur, entre lesquelles il n'y a point de » milieu : cela ne vaut-il pas bien la peine » que vous fassiez le sacrifice d'un plaisir » passager ?

La chose en étoit demeurée là, mais cette disposition du Prince, & les avis que le Vice-Provincial reçut d'Ozaca, ne lui laisserent aucun lieu de douter que son Voyage n'eût tout le succès, qu'il en avoit espéré, & il partit pour Ozaca. Dès qu'il y fut arrivé, Ucondono, Tsucamicondono, Condera & les autres Seigneurs Chrétiens lui conseillerent de demander une Audience à Cambacundono ; il suivit leur conseil, & l'Audience ayant été accordée, il commença par envoyer selon la coutume quelques raretez d'Europe, pour être présentées à l'Empereur, & à l'Impératrice ; puis il se rendit au Palais à l'heure, qui lui avoit été marquée, & il s'y fit accompagner de plusieurs de ses Religieux, qui étoient les plus connus à la Cour. Ils furent reçûs à la premiere Porte par le premier Médecin, qui leur fit bien des civilitez, & les conduisit chez l'Empereur. Ce Monarque étoit dans l'Appartement, où il avoit accoutumé de donner Audience aux Ambassadeurs, & aux Princes, ayant tous ses grands Officiers autour de lui, chacun selon son rang, & à ses pieds un Secrétaire d'Etat, qui lui nommoit tous les Religieux, à mesure qu'ils entroient, ajoûtant quelque chose d'obligeant pour chacun.

Après les prosternements, & tout le reste du Cérémonial, l'Empereur congédia tous les Princes & Seigneur, retint Ucondono seul, fit approcher les Missionnaires, & s'entretint

De J. C. 1585.

De Syn Mu. 2245.

familiérement avec eux. Après quelques discours, qui roulerent particuliérement sur les Indes, & sur l'Europe, il leur fit apporter un Plat d'excellentes Figues, qu'on lui avoit envoyées du Royaume de Mino; & comme il vit, que tous les Pages de la Chambre se mettoient en devoir de les servir, il fit retirer ceux, qui n'étoient pas Chrétiens. Pendant cette petite Collation Cambacundono se leva de l'endroit, où il étoit demeuré assis, s'approcha du Pere Coello, lui parla de ses grands projets, & ajouta, que quand il seroit venu à bout de toutes ses Entreprises, il assujettiroit au Dieu des Chrétiens tous les Etats, qu'il auroit subjugués. Il lui dit ensuite, que la Doctrine des Bonzes répondoit à leurs mœurs, qu'il vouloit purger le Japon de ces faux Prêtres, & mettre les Religieux d'Europe en possession de tous leurs biens, parce qu'il étoit également charmé de leur Doctrine, & de leur piété: il avoit sans doute ses vûës en parlant de la sorte, & d'ailleurs il en disoit trop, pour être cru.

Cette conversation finie, il fit rappeller les Seigneurs Chrétiens, & leur ordonna, aussi-bien qu'à Ucondono, de conduire les Peres dans tous les Appartements du Palais. Tout y étoit d'une richesse incroyable, mais rien ne surprit davantage les Missionnaires, qu'une petite chambre toute d'or massif, qui se montoit & se démontoit à vis, qu'on leur fit voir au plus haut du Palais. Tandis qu'on les menoit ainsi d'Appartement en Appartement, l'Empereur parut en deshabillé, faveur qui les étonna infiniment, mais peut-être falloit-il l'attribuer à ce que Cambacundono n'étant

jeune Prince se trouvoit gêné, quand il lui falloit représenter ; quoiqu'il en soit, il leur dit en les abordant, qu'il étoit jaloux du plaisir, que goûtoient ses Officiers dans leur entretien. Il continua de les conduire partout, puisqu'il les fit monter sur une maniere de Terrasse fort élevée, d'où l'on découvroit les deux Villes d'Ozaca, & la prodigieuse multitude d'Ouvriers, qui travailloient à la Ville neuve. Si ces Religieux furent surpris d'une si excessive dépense, le Peuple ne le fut pas moins de voir ce fier Monarque traiter si familiérement avec des Etrangers. Enfin les Peres comblés d'honneurs & de mille marques d'estime, prirent congé de l'Empereur, lequel pour derniere faveur fit venir toutes les Dames Chrétiennes, & fut bien aise, quelles vissent de leurs yeux la considération, où étoient auprès de lui leurs Docteurs.

De J. C. 1585.

De Syn-Mu. 2245.

Le lendemain le Pere Gnecchi retourna seul au Palais, où il étoit toujours très-bien venu, pour y remercier Sa Majesté. Cambacundono lui demanda, si les Peres étoient contents de lui : *ils sont charmés, & confus,* répondit le Missionnaire. *J'en suis ravi,* reprit l'Empereur, *mais l'Impératrice ne les a point vûs & souhaite de les voir.* Cette Princesse étoit fort superstitieuse, & les Bonzes la gouvernoient absolument : elle s'étoit même employée peu de tems auparavant, pour obtenir du Prince son Epoux, qu'il empêchât Ucondono d'inquiéter ceux, qu'il avoit trouvés dans ses nouvelles acquisitions, mais l'Empereur lui répondit : » J'ai donné ces Terres » à Ucondono, je prétends qu'il soit maître » chez lui ; si les Bonzes ne sçavent où pla-

L'Empereur veut qu'il voye l'Impératrice. Ce qui se passe à cette Audience.

De J. C. 1585.

De Syn-Mu. 2245.

» cer leurs Idoles, qu'ils les jettent à la Mer, » comme du bois inutile, mais qu'ils ne m'im- » portunent jamais de pareilles affaires, qui » ne me regardent pas ». On craignoit que cette Princesse ne conservât quelque ressentiment contre les Chrétiens d'avoir essuyé un refus à leur sujet, & le Vice-Provincial fut ravi d'avoir cette occasion de lui parler de Jesus-Christ.

Il se rendit à son Appartement avec les mêmes Religieux, qui l'avoient accompagné chez l'Empereur, & fut introduit dans sa Chambre par deux Dames Chrétiennes ses Confidentes, & dont l'une étoit Mere du Grand Amiral Tsucamidono & l'autre Femme du Gouverneur de Sacai. L'accueil, que Sa Majesté fit aux Missionnaires, les surprit d'autant plus, qu'ils l'avoient moins espéré; mais leur étonnement redoubla, lorsque cette Princesse, à qui on avoit dit qu'ils avoient une grace à demander à l'Empereur, voulut, que le Vice-Provincial lui remit sa Requête: il obéit, & elle la porta sur le champ à Cambacundono, qui en signa deux copies. Le Pere Cuello demandoit trois choses à ce Prince: la premiere, qu'il fût permis aux Missionnaires de prêcher librement l'Evangile dans toutes les Terres de son obéissance, & que tous ses Sujets pussent librement l'embrasser: la seconde, que les Maisons des Prédicateurs de l'Evangile ne fussent pas soumises au Logement des Soldats, comme l'étoient les Monasteres des Bonzes: & la troisiéme, que ces Religieux étant Etrangers pour la plûpart, fussent exempts de certaines corvées, dont les Princes & les Seigneurs particuliers ont droit de charger leurs

De J. C. 1585. De Syn-Mu. 2245.

Vassaux : l'Empereur en remettant à l'Impératrice les deux copies, qu'il avoit signées, ajoûta que l'une suffiroit pour tout le Japon, où il prétendoit que sa volonté fût regardée comme une Loi Souveraine ; & qu'il souhaitoit, que l'autre fut envoyée aux Princes Chrétiens de l'Europe, afin qu'ils fussent instruits de l'estime, qu'il faisoit de leur Religion, & de ceux, qui l'enseignoient dans son Empire (a).

Seconde Audience de l'Empereur ; amitiez, que lui fait l'Impératrice.

Le jour suivant le Pere Cuello alla encore au Palais accompagné du seul Pere Gnecchi ; l'Empereur les entretint au moins trois heures, & leur raconta tout ce qui s'étoit passé chez Nobunanga entre le Pere Froez & Laurent d'une part, & le Bonze Niquixoxuni de l'autre. » J'y étois présent, ajoûta-t-il ; & je » puis bien assurer, que si j'avois été alors » le Maître, je n'aurois pas eu la patience » d'entendre toutes les extravagances, que » nous dit cet insolent Prêtre, & que je lui » aurois coupé la tête moi-même «. La nuit vint que les deux Peres étoient encore chez l'Empereur, qui ne voulant pas les laisser retourner si tard sans rien prendre, leur fit servir à souper dans son Appartement. Pendant qu'ils étoient à table, l'Impératrice leur envoya les Fruits les plus exquis, qu'on avoit pû trouver dans Ozaca, & leur fit dire, qu'el-

(a) Ce n'est pas la coutume au Japon, que les Empereurs mettent leurs noms aux Rescrits, qu'ils donnent ; ils se contentent d'y apposer leur Sceau. Peut-être que l'Auteur de mes Memoires s'est ici mal exprimé, peut-être aussi que Cambacundono voulut en cette occasion se conformer à l'usage de l'Europe, parce que l'une de ces Copies devoit y être envoyée.

De J. C. 1585.

De Syn-Mu, 2245.

le étoit charmée d'avoir ſi bien réuſſi, pour la premiere fois, qu'elle s'étoit employée en leur faveur, & qu'ils pouvoient toujours compter ſur ſa protection. En effet cette Princeſſe fut depuis ce tems-là très-favorable au Chriſtianiſme, & quelques Ecrivains ont même donné à entendre, qu'après la mort de l'Empereur, elle & ſon Fils s'étoient fait baptiſer; mais on n'a ſur cela que des conjectures très-foibles, & il n'eſt pas même bien certain, qu'elle ait été la Mere de FIDE JORI, qui régna après ſon Pere.

Effet, que produiſent ces faveurs pour la Religion.

Cependant les honneurs inoüis, dont leurs Majeſtez avoient comblé le Supérieur Général des Religieux Européens, eurent des ſuites très-avantageuſes pour la Religion Chrétienne. Tſucamidono en profita pour engager le Roi de Bigen à lui donner entrée dans ſes Etats, & Condera, qui traitoit alors de la part de l'Empereur avec Morindono, Roi de Naugato, pour engager ce Prince ſon ancien Ami à reconnoître Cambacundono pour ſon Souverain Seigneur, obtint en même tems de lui le rétabliſſement des Miſſionnaires dans Amanguchi. Enfin il n'eût rien manqué à la ſatisfaction des Ouvriers de l'Evangile, ſi le Ximo eût été tranquille; mais tandis que l'Empereur s'occupoit des moyens d'affermir & d'accroître ſa Puiſſance, les Princes, qui regnoient dans ces Provinces Méridionales, s'affoibliſſoient en ſe faiſant continuellement la Guerre, & lui préparoient eux-mêmes la conquête de leurs Etats.

Etat de la Religion dans le Bungo.

Civan, Roi de Bungo, après avoir rétabli ce Royaume dans ſa premiere ſplendeur & reconquis le Buygen, & le Chicungo ſur le Fils

De J. C. 1585.
De Sy-Mu. 2245.

de l'Usurpateur Riozogi, avoit encore une fois remis le Prince Joscimon son Fils aîné sur le Trone, & s'étoit retiré dans un lieu nommé SUCUMI, où il ne songeoit plus qu'à se sanctifier & à faire connoître Jesus-Christ aux Infidéles. Le Prince Sébastien son second Fils, Cicamoro le troisiéme, dont nous avons rapporté il n'y a pas longtems la conversion, & le zéle; un Neveu de Cicatondono, & de la Reine répudiée, nommé Paul SCINGANDONO, baptisé depuis peu avec sa Femme, & dont la Foi avoit d'abord été mise aux plus rudes épreuves; & plusieurs autres Seigneurs Chrétiens travailloient à l'envi à procurer l'accroissement du Royaume de Dieu. Il est vrai que le jeune Roi avoit encore changé de sentiment à l'égard du Christianisme, & il y a lieu de croire, que sa Mere & son Oncle n'y avoient pas peu contribué; mais il n'inquiétoit point encore les Chrétiens, & la Reine même touchée de la piété & de la vertu de deux de ses Filles, qui demeuroient avec elle depuis sa disgrace, paroissoit avoir déposé toute cette aversion de la vraie Religion, qui lui avoit attiré son malheur. Elle reçut fort bien le Vice-Provincial, qui crut devoir lui rendre une visite à son retour de la Cour Impériale, & elle lui envoya de fort beaux présents: enfin dans les trois Royaumes, qui obéissoient au Roi de Bungo, on comptoit plus de cent cinquante mille Idolâtres disposés à embrasser la Religion de leur ancien Souverain: mais de nouveaux malheurs dissiperent bientôt ces belles espérances.

A peine Joscimon se vit affermi sur le Trône de son Pere, d'où le grand âge & les in- Le jeune Roi de Bungo per-

De J. C. 1585.

De Syn-Mu. 2245.

ſécute les Chrétiens. Il eſt attaqué par le Roi de Saxuma.

firmitez de ce Prince lui faiſoient eſpérer de ne plus deſcendre, qu'il tint une conduite qui fit verſer bien des larmes à tous les Fidéles. Il ſe contenta d'abord de leur faire mauvais viſage, mais ſon méchant naturel, aigri de longue main par les leçons de ſa Mere & les ſollicitations de ſon Oncle, joint a la diſſolution de ſes mœurs, ne lui permit pas de ſe contenir longtems dans les bornes de cette modération. Il perſécuta ouvertement les Fidéles, en fit mourir quelques-uns, & dépoüilla pluſieurs des plus riches de leurs biens; mais la Main vengereſſe de Dieu ne tarda pas à le frapper. Le Roi de Saxuma, qui avoit fait ſecretement ſes préparatifs, & s'étoit de nouveau ligué avec Azequi, Uſurpateur du Chicugen, leva tout à coup le maſque. Azequi entra dans le Buygen, & peu de tems après le Saxuman tomba ſur le Bungo, l'un & l'autre avec des forces, auſquelles Joſcimon n'étoit pas en état de réſiſter.

Le parti qu'il prit, fut de conjurer le Roi ſon Pere d'aller demander du ſecours à l'Empereur. Civan y alla, Cambacundono le reçut bien, lui témoigna l'eſtime, qu'il faiſoit de ſa Perſonne, lui fit de magnifiques préſents & l'aſſura de ſa protection. Ce Prince avoit ſes vûës en faiſant cette promeſſe, & ſa premiere penſée fut de marcher en perſonne contre le Roi de Saxuma, mais après avoir mûrement réfléchi ſur cette démarche, il crut qu'il n'étoit pas encore tems de la faire, & il ſe détermina à envoyer propoſer aux Ennemis du Roi de Bungo ſa médiation pour un accommodement. Il paroît que ſon deſſein étoit, qu'elle ne fût pas acceptée; car les

conditions

De J. C. 1586-87.

De Syn-Mu. 2249-47.

conditions de cette Paix étoient toutes au desavantage de ces Princes ; aussi les rejetterent-ils, & pour ne pas donner le tems à l'Empereur de secourir les Bungois, ils se presserent d'entrer en action. Une bonne partie du Buygen fut d'abord subjuguée, & le Bungo se vit sur le point d'avoir le même sort, d'autant plus que quelques-uns des plus grands Seigneurs de ce Royaume étoient dans les intérêts du Roi de Saxuma.

Il maltraite le Prince Sébastien, son Frere, qui meurt bientôt après de misere, ou de poison.

Ce qu'il y eut de plus déplorable, & ce qui acheva d'attirer sur Joscimon tout le poids de la colere divine, c'est que ce Prince déchargea son chagrin sur le seul Prince Sébastien, son Frere, qu'il n'avoit jamais aimé, & contre lequel sa Mere, & son Oncle l'avoient fort irrité, depuis que ce Prince étoit Chrétien. Comme on connoissoit la disposition du Roi à l'égard de son Frere, il se trouva de ces pestes de Cour, dont les mauvais Princes sont ordinairement obsédés, qui se firent un mérite de soufler le feu, & persuaderent à Joscimon que Sébastien étoit d'intelligence avec le Roi de Saxuma. Cette calomnie n'avoit pas même de vrai-semblance, elle fut néanmoins cruë ; le jeune Prince fut chassé de la Cour, dépoüillé de tous ses biens, & réduit à une si extrême misere, qu'il en mourut peu de tems après, si ses jours ne furent pas avancés par le poison.

Il en use mal avec son Pere.

Joscimon ne pouvoit douter, que le Roi son Pere ne ressentît vivement de si grands excès, mais il crut n'avoir plus rien à craindre de ce Prince, dans le tems même, qu'il n'avoit rien à espérer, que de lui : car pour s'assurer, que Civan ne songeroit plus à re-

De J. C. 1586-87.

De Syn-Mu 2246 47.

prendre en mains les rênes du Gouvernement, il avoit sçu persuader à un grand nombre de ses Courtisans de se joindre à lui pour lui en ôter tous les moyens, & il étoit venu à bout de le réduire au point de n'avoir pas plus de crédit, que le moindre de ses anciens Sujets. Civan, qui n'avoit plus d'autre ambition, que celle de se faire un Saint, auroit vû tout cela avec une grande indifférence, si la Religion n'y fût entré pour rien; mais il n'avoit pû digérer que son Fils, pour le rendre odieux & méprisable, eût mis dans la tête à ceux, qui l'approchoient de plus près, & eût même répandu parmi le Peuple, que c'étoit lui, qui, par son attachement au Christianisme, avoit attiré sur ses Etats tous les malheurs passés, & tous ceux, dont on étoit encore menacé. Il étoit même arrivé de-là, que ce Prince avoit été plus d'une fois en danger de sa vie, & que souvent il manquoit presque du nécessaire. Il falloit être bien maître de son ressentiment pour continuer à servir un Fils si dénaturé: Civan néanmoins le fit, & ayant appris, lorsqu'il étoit encore à Ozaca, le danger, où étoit le Bungo de subir le joug du Saxuman, il pressa de nouveau l'Empereur de tenir la parole, qu'il lui avoit donnée de le secourir.

Les Missionnaires rétablis dans le Nangato.

Cambacundono ne se fit pas prier longtems, Simon Condera, Général de la Cavalerie Impériale, eut ordre de partir avec une Armée, pour aller apprendre aux Rois de Saxuma & de Chicugen, que si l'Empereur avoit bien daigné faire auprès d'eux l'office de Médiateur, ce n'étoit pas qu'il ne fut en état de leur commander en Maître; il écrivit en

De J. C. 1586-87.

De Syn-Mu. 2246-47.

même tems au Roi de Naugato de joindre Condera avec toutes ses forces. Morindono obéit, & le Pere Cuello ayant sçu, que ces Princes devoient se trouver ensemble au Port de Ximonosequi, s'y rendit pour profiter de cette entrevûë, dans l'espérance de terminer par l'entremise de Condera l'Affaire du rétablissement des Missionnaires dans les Etats du Roi de Naugato. Il trouva en arrivant, que Condera l'avoit prévenu; ce Général le présenta au Roi, qui lui fit un accueil très-gracieux, lui permit d'avoir des Maisons & des Eglises dans le Port même de Ximonosequi, dans Amanguchi, & dans le Royaume d'Ixo, qui relevoit de lui, & qui appartenoit à un de ses Oncles. Le Pere Cuello ne perdit point de tems. Il avoit amené avec lui des Religieux, qu'il envoya sur l'heure même prendre possession des terreins concédés, avec ordre de bâtir sans délai: ils n'y trouverent aucune opposition, & ces trois Etablissements furent bientôt d'un grand secours aux Chrétiens du Bungo.

L'Empereur secoure le Roi de Bungo; la vûe qu'il avoit en cela. Le jeune Roi de Bungo ne profite pas de ses avantages.

Cette Affaire terminée, le Colonel Général, & le Roi de Naugato marcherent contre le Roi de Chicugen, entrerent dans ses Etats, l'obligerent à quitter le Buygen, pour secourir son Royaume, le défirent dans une grande Bataille, le laisserent sans un pouce de terre, & Condera rétablit partout la Religion Chrétienne, que ce Prince Infidéle avoit ruinée dans tous les Lieux, où il avoit paru. Le Roi de Saxuma resté seul, n'eût pas tenu longtems contre une Armée victorieuse, si le Roi de Bungo n'eût lui-même rendu cette Victoire inutile. L'Empereur, qui, ainsi que

De J. C.
1586-87.

De Syn-Mu.
2246 47.

nous l'avons déja remarqué, vouloit quelque chose de plus, que secourir le Roi de Bungo, envoyoit sans cesse de nouvelles Troupes dans le Ximo, pour renforcer l'Armée de Condera, & il nomma pour Généralissime un de ses Gendres, d'autres disent un de ses Freres nommé CAMIDONO (*a*), mais le Colonel Général avoit dans le fond toute l'Autorité. D'autre part le Roi de Sanoqui avoit eu ordre de l'Empereur d'entrer avec une nombreuse Armée dans le Bungo, pour aider Joscimon à en chasser les Saxumans; ce Prince aussi jeune & aussi imprudent que le Roi de Bungo, s'étoit rendu a Fucheo avec de belles Troupes, & croyant que sa présence dans cette Capitale suffiroit pour obliger le Roi de Saxuma à se retirer, il ne songea qu'à se divertir avec Joscimon, auquel il avoit inspiré la même sécurité.

Le Royaume de Bungo en proye aux Saxumans.

Le Roi de Saxuma étoit trop habile, pour ne pas profiter de l'avantage, que lui donnoit une conduite si peu sensée; il pressa sa marche, & ne trouvant point d'Ennemi en Campagne, il avoit conquis une bonne partie du Royaume, que les deux Rois le croyoient encore sur la Frontiere. Le seul Scingandono eut l'assurance de lui faire tête, & l'arrêta; mais ne se voyant point soutenu, & n'ayant avec lui qu'une poignée de Monde, il fut obligé de faire retraite; il la fit en bon ordre, entra sans avoir perdu un seul Homme dans une de ses Forteresses, & envoya donner avis aux deux Rois de ce qui se passoit. Ils répondirent qu'ils ne tarderoient

(*a*) Il paroît que ce nom étoit un titre d'honneur.

De J. C. 1586-87.
De Syn-Mu. 2246-47.

pas à marcher à ſon ſecours ; mais au lieu d'accourir où le mal étoit plus preſſant, ils tournerent du côté du Buygen. Alors le Roi de Saxuma, Maître de la Campagne, partagea ſon Armée en deux ; il prit avec un Camp volant la route de Voſuqui, & laiſſa le reſte de ſes Troupes à ſon Frere nommé NACAZUCAZA, qui n'étoit ni moins brave, ni moins habile que lui, & qui tourna du côté de Fucheo.

Ravages, que les Bonzes y font.

Le Roi Civan étoit dans Voſuqui ; mais la Place n'ayant point de défenſe, ce Prince n'eut point d'autre parti à prendre, que de ſe réfugier dans une Fortereſſe voiſine, qui étoit toute environnée de la Mer. Tout ce qu'il y avoit de Perſonnes conſidérables dans la Ville, les Miſſionnaires, & les jeunes Gens du Séminaire de Voſuqui, (*a*) y entrerent avec lui, mais les derniers n'y reſterent pas long-tems. Le Roi obligea les Peres de ſe retirer dans le Naugato avec leurs Séminariſtes & tous les Meubles de l'Egliſe ; & il ne reſta qu'environ treize de ces Religieux dans le Royaume, pour avoir ſoin des Fidéles : à qui un tel ſecours ne fut jamais plus néceſſaire. En effet une Troupe de Bonzes s'étant jointe à l'Armée Saxumane, faiſoit partout des déſordres infinis. Rien ne fut épargné de ce qui ſe rencontra ſur le paſſage de ces Furieux, & partout on ne voyoit qu'Egliſes ruinées, & que Miſſionnaires en fuite. Ce qui conſola un peu ceux-ci dans un déſaſtre ſi général & ſi peu attendu, c'eſt qu'aucun Fi-

(*a*) Il n'y avoit point de Séminaire à Voſuqui, mais un Noviciat. Peut-être que les Seminariſtes de Fucheo s'étoient réfugiés à Voſuqui, ou bien par le terme de *Seminarium*, il faut entendre le Noviciat.

De J. C. 1586-87.

De Syn-Mu. 2246-47.

déle ne se démentit, & qu'il se fit même alors des conversions, qu'on n'auroit pas osé espérer dans de meilleurs tems. L'aînée des Sœurs du jeune Roi de Bungo, l'Ayeul & un des Freres de Scinganuono, & plusieurs autres Personnes de distinction, jusques là opiniâtrément attachées à leurs Sectes, de manderent & reçurent le Baptéme, & tous donnerent dans les rencontres des preuves éclatantes de la sincérité de leur conversion, dont on n'avoit d'ailleurs aucun lieu de douter, étant faite dans de telles conjonctures.

Belle action d'une Femme Chrétienne.

Une Femme Chrétienne fit pendant ce tems-là une action, qui mérite bien d'avoir place dans cette Histoire. Elle étoit dans une Forteresse bâtie sur un petit bras de Mer, à l'autre côté duquel étoit située Vosuqui. Cette Ville ayant été prise par le Roi de Saxuma, qui y entra peu de tems après que Civan en fut sorti, les Chrétiens apperçurent avec bien de la douleur du haut du Château, dont je viens de parler, deux Eglises, & le Noviciat des Jésuites, que les Victorieux avoient réduits en cendres; mais ce qui irrita davantage notre Héroïne, ce fut de voir un très-beau Temple d'Idoles, qu'on avoit conservé avec un très-grand soin: *Quoi donc*, s'écria-t'elle, *souffrirons-nous ce triomphe de l'Impiété?* & sans délibérer davantage, elle se jette dans l'eau, traverse seule à la nâge le bras de Mer, entre dans la Ville, met le feu au Temple & à la Maison des Bonzes, repasse la Mer, & rentrant dans la Forteresse, invite tout le Monde à venir goûter avec elle le plaisir de voir consumer par les Flammes ces beaux Edifices, dont elle avoit regardé la conservation comme l'opprobre du Christianisme.

De J. C. 1586-87.

De Syn Mu. 2246-47.

Le Roi de Bungo perd une grande Bataille. Sa Capitale est entierement ruinée.

Tandis que ces choses se passoient du côté de Vosuqui, Nacazucasa marchoit en Conquérant vers la Capitale; mais comme le brave Scingandono le harceloit sans cesse par des Partis, qu'il faisoit sortir de sa Forteresse, il tourna de ce côté-là, pour l'y assiéger. Scingandono se défendit si bien, que le Prince Saxuman, qui avoit quelque chose de mieux à faire, jugea à propos de le laisser, & de continuer sa route vers Fucheo. Les Rois de Bungo & de Sancqui y étoient enfin revenus, & ayant appris que les Saxumans s'étoient encore arrêtés à une autre Place, qu'un Seigneur Chrétien défendoit avec beaucoup de valeur, ils prirent la résolution de les aller combattre. Ils arriverent trop tard, le Commandant avoit été tué d'un coup d'Arquebuze, & la Place étoit renduë : ils ne laisserent pas de présenter la Bataille à Nacazucasa, qui ne balança point a l'accepter, & qui les défit entierement. Le prix de cette Victoire fut la réduction de Fucheo. Les Vainqueurs y entrerent sans résistance, & firent main-basse sur tout ce qui n'avoit pas eu le tems de fuir, pillerent & brûlerent les Eglises, & réduisirent cette malheureuse Ville a n'être plus qu'un amas de ruines. Peu de jours après, comme elle commençoit à se repeupler, parce que le Roi de Saxuma, qui y étoit revenu de Vosuqui, avoit donné sûreté pour ceux, qui voudroient y revenir, la peste s'y mit, & s'étendit dans presque tous le Royaume. Quantité de personnes en moururent, & entr'autres la malheureuse Reine répudiée, Mere de Joscimon.

Les Saxumans chassés

Cependant le Roi de Saxuma voyant qu'il lui restoit si peu à faire pour être entiere-

De J. C. 1586-87.

De Syn-Mu. 2246-47.

du Bungo par Condera.

ment maître du Bungo, donna ce Royaume à son Frere, qui en avoit conquis la meilleure partie, & se disposoit à suivre les restes de l'Armée vaincuë, lorsque Condera, qui avoit remis le Chicugen & le Buygen sous l'obéissance de Joscimon, tandis que ce malheureux Prince perdoit son propre Royaume, parut à la vûë de la Forteresse de Scingandono, où les deux Rois s'étoient réfugiez. Les affaires alors changerent bien de face. Le Roi de Saxuma ne songea plus qu'à se cantonner; il ne demeura pas même long-tems dans cette pensée, & laissant à son Frere le soin de défendre comme il pourroit, sa Conquête, il se retira dans ses Etats. D'autre part l'Armée Impériale, qui avoit fait une marche forcée, fut obligée de s'arrêter quelque tems pour se reposer, & durant cet intervalle Condera entreprit une chose, qui fit bien voir que sous le Casque & la Cuirasse il avoit le cœur & le zele d'un Missionnaire, & qu'en faisant la guerre, il avoit moins en vûë sa propre gloire, que celle de Jesus-Christ.

Condera convertit le jeune Roi de Bungo, & le retablit dans ses Etats.

Il étoit parfaitement informé des excès, où Joscimon s'étoit porté à l'égard des Chrétiens; il en avoit été indigné, & ce Prince l'étant allé trouvé dans son Camp, il lui reprocha ses crimes, lui parla sur sa conduite avec toute l'autorité, que lui donnoient les services importans, qu'il venoit de lui rendre, & lui fit entendre que c'étoit uniquement ce qui avoit attiré sur lui & sur ses Etats le poids de la colere du Ciel: mais il assaisonna ces reproches de tant de sagesse, & il lui dit des choses si touchantes, qu'il le fit enfin rentrer en lui-même. Alors, pour ne point laisser son Ou-

vrage imparfait, il lui dit résolument qu'étant instruit, comme il l'étoit de nos divins Mysteres, il ne devoit pas se promettre le Ciel favorable, s'il n'adoroit le Dieu, qu'adoroit toute sa Famille, & qu'il ne pouvoit s'empêcher de reconnoître lui-même pour le seul véritable. La situation, ou étoit Joscimon, le rendit docile : d'ailleurs il étoit véritablement convaincu, & ne tenoit à son ancienne Religion, que par le libertinage du cœur, & par la crainte de ses Vassaux. Condera crut l'en avoir détaché, parce que ce Prince lui promit tout : Joscimon lui-même se crut changé, & il l'étoit sans doute quant à la situation présente de son cœur ; mais dans un Homme d'un caractere aussi léger, il y a peu à compter sur ces changemens si promts, d'autant moins durables, qu'ils ont moins coûté. Cependant Condera, qui jugeoit de ses sentimens par ses paroles, fit sçavoir à Civan la disposition, où il se flatoit d'avoir mis son Fils, & le pria de lui envoyer un Prêtre.

De J. C. 1586-87.

De Syn-Mu. 2246-47.

Le Saint Roi à cette nouvelle sembla oublier tous ses malheurs. il fit partir sur l'heure même le Pere PIERRE GOMEZ, lequel après avoir rafraîchi au Roi Prosélyte les instructions, qu'on lui avoit autrefois données, le baptisa le 27 d'Avril de l'année 1587, & le nomma CONSTANTIN. Il conféra le même Sacrement à la Reine son Epouse, au Prince son Fils, à deux jeunes Princesses ses Filles, & à plusieurs Personnes de marque, que la seule crainte de lui déplaire avoit jusques-là empêché de se déclarer. Condera songea ensuite aux moyens de mettre les Satsumans hors du Bungo. Il avoit commencé par renvoyer honteusement le Roi

Ce Prince est baptisé avec sa Femme & plusieurs personnes de sa Famille.

De J. C. 1586-87.

De Syn-Mu. 2246-47.

de Sanoqui dans ses Etats, dont ce Prince ne joüit pas long-tems. Il se mit au commencement de Mai aux trousses de Nacazucasa, qui n'osa l'attendre dans aucune de ses Places, & n'ayant fait que parcourir le Royaume, pour le remettre dans l'obéissance du légitime Souverain, Apôtre & Conquérant tout ensemble, il se rendit à Vosuqui, & présenta au Roi Civan son Fils Chrétien & Victorieux. Une Troupe de Saxumans s'étoit séparée du Gros de l'Armée, pour fuir plus aisément, & se voyant poursuivie par Scingandono, s'étoit jettée dans une Place assez forte, située vers la Frontiere du Fingo. Scingandono les y assiégea, les força, & il en auroit coûté la vie à tous les Chefs, si quelques Seigneurs Chrétiens, & entre autres Jean, Seigneur d'Amacusa, ne se fussent trouvés dans cette Place, n'ayant pû refuser au Roi de Saxuma, dont ils étoient Vassaux, d'y entrer pour la défendre.

L'Empereur s'empare du Ximo.

Les choses en étoient-là, lorsqu'on apprit que l'Empereur s'étoit avancé jusqu'à Ximonosequi avec une Armée formidable, commandée sous ses ordres par Ucondono, & qu'il étoit sur le point de passer dans le Ximo sur une Flotte, que lui amenoit le Grand Amiral Tsucamidono. Cambacundono n'apprit qu'en arrivant dans ce Port les malheurs & le rétablissement du Roi de Bungo, & la premiere chose qu'il fit, fut de demander ce qu'étoient devenus les Missionnaires pendant ces troubles, & où étoit le Vice-Provincial ? Le Pere Cuello, qui étoit à Amanguchi, averti de cette attention du Prince, partit aussitôt pour l'aller trouver, & le rencontra qui étoit déja entré dans le Fingo, & qui ve-

noit de réduire la fameuſe Forteresse de Fingo, laquelle eſt encore aujourd'hui eſtimée la meilleure de tout le Japon. Elle avoit oſé faire quelque réſiſtance, & ceux qui étoient dedans, avoient été condamnés à perdre la tête. Le Vice-Provincial arriva fort à propos pour ces Malheureux; car, comme on vit l'Empereur le recevoir avec une affabilité, & une diſtinction extraordinaire, on l'engagea à demander leur grace: il le fit, & non-ſeulement il l'obtint, mais Cambacundono voulut qu'ils appriſſent par lui-même leur pardon, afin qu'ils ne puſſent pas douter qu'ils ne lui en euſſent toute l'obligation.

De J.C. 1586-87.

De Syn Mu. 2246-47.

Le partage, qu'il en fait. L'ancien Roi de Bungo refuſe le Royaume de Fiunga.

Le Fingo réduit, tout le Ximo fut ſommé de reconnoître l'Empereur pour ſon Souverain. Trois Armées Impériales l'environnoient par Mer & par Terre: le moyen de rejetter une ſommation ſi imprévûë, faite avec une ſi grande Puiſſance, & après dix ans de Guerres civiles. Tout plia d'abord, & l'Empereur, ſans avoir preſque tiré l'Epée, ſe trouva Maître abſolu de cette belle & grande Iſle, que la commodité de ſes Ports, la fertilité de ſes Campagnes, & l'avantage de ſa ſituation, rendent une des plus importantes parties de l'Empire Japonnois. Le Roi de Saxuma, ſur qui l'orage étoit tombé d'abord, & qui avoit offenſé l'Empereur, en refuſant ſa médiation, fut le premier à ſubir le joug, & par cette prompte ſoumiſſion il mérita que les Royaumes de Saxuma & de Voſumi, qu'il avoit hérités de ſes Peres, lui fuſſent conſervés; mais Cambacundono voulut qu'il demeurât en ôtage à la ſuite de la Cour, & que ſon Fils aîné gouvernât pour lui. Il n'y eut aucun changement

De J. C. 1586-87.
De Syn-Mu. 2246-47.

dans les Royaumes de Bungo, de Firando, & d'Arima, ni dans la Principauté d'Omura. Le Fiunga fut offert au Roi Civan, mais ce Prince répondit qu'il n'avoit plus d'ambition, que pour régner dans le Ciel. L'Empereur admira ce détachement des choſes de la Terre, & y trouva un Héroïſme, qu'il n'avoit point encore connu. Il partagea le Fiunga entre pluſieurs Seigneurs, & deux Neveux de Civan y eurent la meilleure part. Le Chicugen & le Chicungo furent donnés à l'Oncle du Roi de Naugato, en échange du Royaume d'Ixo, que l'Empereur retint pour lui, auſſi-bien que le Sanoqui, qu'il confiſqua. Il fut même ſur le point de faire couper la tête au Roi de Sanoqui, dont l'imprudence avoit cauſé la plûpart des malheurs du Bungo. Enfin le Grand Amiral eut la meilleure partie du Royaume de Fingo, & le Colonel Général de la Cavalerie, de grandes terres dans celui de Buygen. Outre cela, le premier eut la Lieutenance-Générale du Ximo. On ne ſçait pas au juſte quelle part eut Ucondono à ces libéralités de l'Empereur : quelques Auteurs ſe ſont contentés de dire en général, & ſans rien ſpécifier, que ce Prince lui avoit donné pluſieurs terres dans le Ximo.

Etat floriſſant de la Religion. Les Miſſionnaires en grand crédit.

Tout étant ainſi réglé dans cette Iſle, Cambacundono entra dans le Chicugen, & s'arrêta à Facata, dont le Port lui plut beaucoup, & comme il avoit été ruiné dans la derniere Guerre, il ordonna qu'on le rétablît. Le Pere Cuello, qui l'avoit ſuivi dans ce Voyage, & qui paroiſſoit toujours plus avant dans ſes bonnes graces, qu'aucun de ſes plus intimes Confidents, lui repréſenta que les Miſſion-

naires avoient eu une Eglise & une Maison à Facata, & qu'ils n'en avoient été chassés, que par la fureur des Bonzes. L'Empereur lui accorda sur le champ la permission de rebâtir l'une & l'autre, il lui assigna même un terrein fort commode, & ajoûta qu'il n'y auroit dans cette Ville, ni d'autre Temple, ni aucune Maison de Bonzes. Tout rioit alors aux Missionnaires, jamais ils n'avoient été plus en crédit. Les Armées Impériales étoient commandées par des Chrétiens, & la révolution arrivée dans le Ximo n'avoit presque donné pour Maîtres aux Provinces, dont l'Empereur avoit disposé en vertu de son droit de Conquête, que des Seigneurs, ou Partisans zélés, ou Protecteurs déclarés du Christianisme. Mais d'un autre côté les Rois Chrétiens n'étoient plus Souverains, & il est certain que le coup, qui les dégrada, ébranla les fondements de l'Eglise du Japon ; car enfin sur le pied, qu'étoient les choses avant la réduction du Ximo, les Empereurs eussent eu beau faire des Edits contre la Religion Chrétienne, cette grande Isle eût toujours été une retraite assurée pour les Missionnaires, & un Pays de liberté pour les Chrétiens.

De J. C. 1586-87.

De Syn-Mu. 2246 47.

Mort Chrétienne du Prince d'Omura.

Mais avant que les Fidéles eussent eu le loisir de faire ces Réflexions sur les malheurs, qu'ils pouvoient craindre pour la suite, ils eurent à pleurer des pertes présentes, dont rien ne les a jamais consolés. Barthelemi Sumitanda, Prince d'Omura, mourut après une fort longue Maladie, qui acheva de le purifier, & donna un nouveau lustre à ses vertus. La premiere chose, à quoi ce Religieux Prince pensa, lorsqu'il se sentit attaqué, fut

De J. C. 1587.

De Syn - Mu. 2247

à se demander à soi-même un compte exact de toute sa vie. Il appella ensuite le P. Alphonse LUCENA son Confesseur, & lui fit une Confession générale, avec des sentiments de componction si vifs, & une si grande abondance de larmes, que le Pere au sortir de sa Chambre ne put, dans le transport, où le mettoit ce qu'il venoit de voir & d'entendre, s'empêcher de s'écrier. *O! qu'heureuse seroit l'Eglise de Jesus-Christ, si elle avoit un grand nombre de pareils Pénitents!* Sumitanda délivré de ce premier soin, fit plusieurs dispositions, où il suivit les régles les plus exactes de la Charité & de la Justice, & elles furent si agréables à Dieu, que ce Prince en fut sur le champ récompensé d'une confiance très-sensible en la bonté divine, qui lui répondoit en quelque façon de son salut éternel. Comme il ne vouloit plus entendre parler, que des choses du Ciel, il pria son Confesseur, & deux autres Religieux, de ne le point quitter. De sorte que ces trois Missionnaires étoient obligés de se relever, afin d'avoir le moyen de vaquer à leurs autres exercices, & de prendre un peu de repos. Leurs saints discours pénétroient le Malade jusqu'au fond de l'Ame, & le faisoient continuellement fondre en pleurs.

Mais ce n'étoit pas encore assez de tant de vertus pour un Prince, qui depuis son Baptême avoit presque toujours été en danger de perdre ses Etats, & sa vie même pour la conservation de sa Foi, & il paroissoit convenable, pour la consommation d'une si éminente sainteté, & pour l'honneur de la Religion, que Dieu en acceptât le sacrifice volontaire,

De J. C. 1587.
De Syn-Mu, 2247.

ſi ſouvent offert par Sumitanda dans toute la ſincérité de ſon cœur. La maladie du Prince d'Omura étoit une langueur, qui avoit dégénéré en Phtiſie. On lui parla d'un Médecin fameux, qu'on prétendoit avoir un reméde infaillible contre ce mal, mais par la ſeule raiſon, que la plûpart de ces Empiriques paſſoient pour employer la Magie dans l'uſage de leurs remédes, il ne voulut jamais ſouffrir qu'on le fît venir. Impatient, comme David, de voir la fin de ſon exil, il étoit bien éloigné de chercher à le prolonger par un crime.

Dès qu'il ſentit ſa fin approcher, il fit appeller ſa Famille, lui recommanda la fidélité envers Dieu, & la conjura de réparer le tort, que ſon peu de zéle, diſoit-il, & ſes mauvais exemples avoient cauſé à l'Egliſe, & après avoir donné ſa bénédiction à chacun en particulier, il leur ordonna à tous de ſe retirer. Depuis ce moment le Monde n'occupa plus en aucune maniere ſon eſprit ; il ne penſa qu'à Dieu, il ne parla même qu'à lui, & ce fut au milieu de ces entretiens amoureux avec ſon Créateur, qu'il lui rendit ſa grande Ame le vingt-quatriéme jour de Mai de l'année 1587. Il eut en mourant la conſolation de laiſſer en la Perſonne du Prince SANCHE ſon Fils aîné, un Succeſſeur, qui s'étoit en toutes les rencontres montré digne de le remplacer, & qui avoit même confeſſé Jeſus-Chriſt avec un courage de Héros Chrétien dans la Cour du Roi de Firando, & dans celle de Riozogi, où le Prince ſon Pere s'étoit vû obligé de l'envoyer en ôtage ; heureux ſi la fin

De J. C. 1587.

De Syn Mu. 2247.

Et de l'Ancien Roi de Bungo.

de sa vie eût répondu à de si beaux commencemeuts !

François Civan, Roi de Bungo, ne survéquit au Prince d'Omura, que de quatorze jours. Ce fut le sixiéme de Juin, qu'il alla recevoir dans le Ciel la récompense de ses vertus. Dans le peu de tems, que ce Prince avoit été Chrétien, il étoit parvenu à un dégré de perfection si sublime, qu'il étoit également l'admiration des Fidéles & des Idolâtres. On peut lui rendre cette justice, que personne n'a jamais tant contribué à la conversion des Japonnois, que lui. Ce qu'on mandoit tous les ans en Europe des soins, qu'il se donnoit pour la propagation du Christianisme, même avant qu'il l'eût embrassé, faisoit renouveller à chaque fois les vœux, qu'on y formoit pour le salut d'un Roi, qui étoit presque Apôtre avant que d'être Chrétien. Enfin le Pere Aquaviva, Général des Jésuites, ordonna des Priéres dans toute la Compagnie, pour demander à Dieu, qu'il éclairât un Monarque, dont la conversion ne pouvoit pas manquer d'avoir des suites très-avantageuses pour la Religion, & le Pape Grégoire XIII. accorda à cette même intention aux Jésuites une Indulgence pléniere en forme de Jubilé.

Le Roi de Bungo étoit bien convaincu du tendre, & sincere attachement, que tous les Jésuites avoient pour sa Personne; & du zéle ardent, qu'ils témoignoient pour le voir engagé dans la voye du salut. C'est dans cette persuasion, qu'après son Baptême il avoit accoutumé de dire, qu'il étoit Enfant de la Compagnie de Jesus. S'il disoit vrai à l'égard de

ceux, qui l'avoient effectivement enfanté en Jesus-Christ, tous les autres pouvoient bien avec autant de justice l'appeller leur Pere; car il ne s'étoit jamais épargné en rien, lorsqu'il s'étoit agi de leur rendre service, & l'on ne sçauroit s'imaginer jusqu'où il portoit l'attention à leur faire plaisir. Il prenoit leurs intérêts avec la même chaleur, que les siens propres, & cela non-seulement après qu'il eut renoncé au culte des Idoles, mais dès le premier moment qu'il les eut connus.

De J. C. 1587.

De Syn.Mu. 2287.

Quant aux vertus particulieres de l'incomparable Civan, on peut dire, qu'il posséda dans un dégré éminent toutes celles, qui font les plus grands Saints. Ses austéritez étoient extrémes, son oraison continuelle, sa patience invincible, & sa douceur inaltérable. Nous avons dit, qu'il s'étoit engagé par vœu à obéir aux moindres avis de ses Confesseurs, qui concerneroient le salut de son Ame. S'il montra une grande résolution en prenant cet engagement, il n'eut pas moins de fidélité à l'accomplir: sa dévotion envers la Reine des Anges étoit tendre & solide. Tous les jours au matin il assembloit sa maison pour réciter en commun & à genoux une partie du Rosaire, & il achevoit le reste en son particulier. Tout son tems étoit réglé autant que ses Affaires le lui pouvoient permettre; il communioit tous les jours; jamais il ne le faisoit, qu'il ne se fut confessé avec larmes, & chaque année il se retiroit pendant huit jours au Noviciat de Vosuqui, pour y faire les exercices de saint Ignace.

On peut juger de son zéle pour le salut des Ames, par ce que disoient les Missionnaires,

De J. C. 1587.

De Syn-Mu. 2247.

qui l'avoient le plus pratiqué, à sçavoir, qu'il y avoit peu de Chrétiens au Japon, dont il n'eût procuré directement, ou indirectement la conversion : par le nombre des Temples & des Maisons de Bonzes, qu'il renversa, & que quelques-uns font monter à trois mille. & parce que lui-même assuroit, qu'il n'étoit point de nuit, qu'il ne s'éveillât en pensant a de nouveaux moyens d'étendre la vraye Religion. Rien ne lui coûtoit pour cela ; il fit des dépenses immenses, & se priva souvent du nécessaire pour bâtir des Eglises. La pureté & la vivacité de sa Foi passerent tout ce qu'on en peut dire ; mais ce qui fit son caractere dominant, depuis qu'il se fut soumis au joug de l'Evangile, & ce qui lui a mérité une place distinguée parmi les Héros du Christianisme, c'est son inébranlable constance dans les adversitez. Pendant la derniere Guerre, que le Roi de Saxuma fit au Roi son Fils, la peste ayant gagné la Citadelle de Vosuqui, où nous avons vû, qu'il s'étoit retiré, il fut obligé d'en sortir, & on le vit quelque tems errer comme un autre David dans les Bois & sur les Montagnes, plus touché de sçavoir son Fils révolté contre son Dieu, & les Infidéles blasphêmer son saint Nom, qu'il ne l'étoit de voir sa Famille & ses Etats à la merci d'un Ennemi cruel, & d'avoir à essuyer les reproches de plus d'un Semeï. Ce qu'il eût à souffrir dans cette occasion, & dans plusieurs autres ; n'est presque pas croyable, & auroit pû attendrir & faire éclater les pierres, pour me servir des termes d'un de nos Historiens ; mais lui, bien loin d'y paroître sensible, s'étonnoit de voir

les Missionnaires s'en affliger. » C'est pour » Jesus-Christ, & à votre sujet, mes Peres, » qui m'avez annoncé sa sainte Loi, leur di- » soit-il, que je suis persécuté de mes Enne- » mis, abandonné de mes Amis, méprisé & » haï de mes Proches, & de mon propre Fils; » que je ne sçai, où me retirer, qu'à peine » ai-je dequoi vivre, enfin qu'il ne me reste » plus rien à perdre, que la vie: mais si vous » m'aimiez, comme vous le devez, vous ne » me plaindriez pas, au contraire vous me » féliciteriez. Quel plus grand bonheur en » effet, quelle gloire plus véritable, & plus » solide, que de souffrir pour un tel sujet, » & que je m'estimerois heureux, si tout le » Japon, & tout l'Univers même s'armoit » contre moi, pour avoir pris en main les » intérêts de Jesus-Christ «! Comme il ne lui restoit plus d'autre bien, que la vie, ainsi qu'il le disoit lui-même, il en faisoit sans cesse le sacrifice à Dieu; il ne voulut plus de Gardes, dès qu'il se vit exposé à toute la fureur des Bonzes, qui avoient soulevé contre lui ses propres Sujets; & un jour, qu'on l'avertit, que des Missionnaires couroient risque d'être égorgés la nuit suivante, il se rendit chez eux seul & sans Armes. *Je ne viens point, mes Peres*, leur dit-il en entrant, *pour vous défendre, je n'en ai pas le pouvoir, mais pour mourir avec vous : c'est la seule consolation, qui me reste.*

Après la réduction du Ximo sous l'obéissance de l'Empereur, il se retira avec le Pere François LAGUNA, son Confesseur, dans son ancienne solitude, que la derniere Guerre lui avoit fait quitter, & il ne songea plus, qu'à

De J. C. 1587.

De Syn-Mu. 2247

y vacquer à Dieu, & à paſſer le reſte de ſes jours dans la Pénitence; mais ſa grande Ame épurée par les tribulations, étoit un fruit mûr pour le Ciel. Le chagrin qu'il eût de voir de toutes parts les Egliſes renverſées, & les Peuples révoltés contre lui, & contre les Miſſionnaires, joint à la maladie populaire, dont il avoit été frappé, & dont il n'étoit pas bien remis, fut ce qui contribua le plus à abréger ſes jours, & Dieu ſe hâta ſans doute de l'appeller à lui, pour lui épargner la vûë des malheurs, qui menaçoient la Chrétienté du Japon. Sa mort fut précieuſe devant Dieu, comme l'eſt celle de tous les Saints; & les merveilles, qui ont rendu ſon tombeau glorieux, ont fait penſer à le placer ſur les Autels: mais la ſituation, où le Bungo a preſque toujours été depuis, a ſans doute empêché, que cette Affaire ne fût ſuivie. Au reſte on n'épargna rien, pour honorer par de magnifiques obſéques la mémoire de ces deux grands Princes; mais les larmes, dont leurs cendres furent arroſées, furent le plus bel ornement de leurs pompes funébres.

Inquiétudes des Miſſionnaires.

Cependant l'irréparable perte, que venoit de faire l'Egliſe du Japon, fut d'autant plus ſenſible aux Miſſionnaires, qu'ils ſe trouvoient dans une ſituation, où ils avoient beaucoup à craindre, & peu à eſpérer de l'Empereur. Quoique ce Prince eût paru vouloir enchérir ſur la faveur, dont ſon Prédéceſſeur les avoit honorés, & ſur la maniere, dont il s'étoit intéreſſé au progrès du Chriſtianiſme, il s'en falloit bien, qu'ils comptaſſent autant ſur lui, qu'ils avoient fait ſur Nobunanga. Ils croyoient avoir tout à craindre de ſon humeur farou-

che, & de ſon caractere ombrageux. Mais rien ne leur cauſoit de plus vives allarmes, que la vie ſcandaleuſe, que menoient alors pluſieurs Portugais au Japon. Ce n'étoit plus cette vertu édifiante, & auſtere, qui quelques années auparavant avoit fait tant d'honneur à cette Nation, & avoit été dans l'eſprit des Japonuois un préjugé ſi favorable au Chriſtianiſme. Ces Inſulaires après avoir longtems trouvé dans la conduite des Marchands d'Europe la preuve pratique des maximes, que leur prêchoient les Miniſtres de Jeſus-Chriſt, furent étrangement ſurpris de les voir tout d'un coup ſe livrer à toute la fureur de leurs paſſions. On remarqua enſuite qu'ils affectoient de ne moüiller que dans les Ports des Princes Infidéles, & l'on ne douta point, que le motif de ce changement ne fut la crainte d'y avoir les Miſſionnaires pour témoins de leur libertinage. Tous à la vérité ne donnoient pas dans ces excès, & quelques-uns continuoient à édifier les Fidéles, & à ſervir l'Egliſe, comme avoient fait leurs Prédéceſſeurs; mais outre qu'ils étoient en petit nombre, on ne vit jamais mieux, que dans cette occaſion, combien l'exemple eſt plus efficace, pour le mal, que pour le bien.

Toutefois l'Evangile avoit déja pris de ſi fortes racines dans le Japon, que ces ſcandales, tout grands qu'ils étoient, n'auroient pas été capables de prévaloir contre la ſainteté des fidéles Japonnois, dont la bonne odeur ſe répandoit partout, & y préparoit les voyes à la propagation de la Foi. Il n'y avoit preſque plus de Grand à la Cour de l'Empereur, qui ne voulût être inſtruit des principes du

De J. C. 1587.

De Syn Mu. 2247.

Christianisme, & qui ne donnât quelque espérance de l'embrasser. Quelques Mémoires assurent même que le Cubo-Sama dépossédé par Nobunanga, & qui étoit encore traité en Empereur, étoit de ce nombre. Cambacundono paroissoit de son côté vouloir tenir sa promesse de ranger sous les Loix de l'Evangile tous les Royaumes du Japon, à mesure, qu'il les réduiroit sous son obéissance. n'en donnoit presque point, qu'à des Seigneurs Chrétiens; les Rois les plus éloignés demandoient des Prédicateurs. Enfin il sembloit, qu'on fut arrivé au moment, que tout le Japon alloit adorer Jesus-Christ.

L'Empereur s'indispose contre les Missionnaires.

Mais tant de belles apparences s'évanoüirent bientôt, & de ce grand nombre d'illustres Prosélytes, qui faisoient espérer une Révolution générale en faveur de la Religion Chrétienne, à peine y en eut-il un ou deux, qui demeurerent constants jusqu'à la fin. Un mot, qui échappa un jour à l'Empereur, contribua beaucoup à ce fâcheux revers. Ce Prince dans un accès de mauvaise humeur, dont il ne fut apparemment pas le maitre, & qui fit connoître plutôt qu'il ne vouloit, ce qu'il avoit dans l'Ame, dit tout haut, qu'il craignoit bien que toute la vertu des Religieux d'Europe ne fût qu'un masque d'hypocrisie, & ne servît à cacher de pernicieux desseins contre l'Empire: qu'il étoit même bien trompé, si ces Etrangers ne vouloient point marcher sur les pas du Bonze, qui avoit si longtems été le Tyran d'Ozaca. C'est que ce faux Prêtre ne s'étoit rendu le Souverain de cette importante Place, que par une apparente sainteté, qui lui avoit donné un très-grand as-

De J. C. 1587.

De Syn-Mu. 2247.

cendant ſur les eſprits des Peuples, non-ſeulement de cette Ville, mais encore de toutes les Provinces voiſines : en ſorte que Nobunanga avoit eu plus de peine à le réduire, que ne lui en avoient donné tous ſes autres Ennemis enſemble.

Preſſentiments des Fidéles, qui les avertiſſoient de ſe tenir prêts au combat.

Ce diſcours détrompa bien des Gens, qui avoient cru Cambacundono dans les mêmes ſentiments, que Nobunanga, par rapport au Chriſtianiſme. D'ailleurs le Ciel par plus d'un ſigne extraordinaire avertiſſoit les Fidéles de ſe tenir prêts au Combat ; pluſieurs, & entr'autres Ucondono, avoient eu des preſſentiments, qui tenoient toute cette Egliſe dans l'attente de quelque grand malheur, & l'on étoit préparé à tout événement, lorſque l'orage après avoir quelque tems grondé, creva tout à coup, & dans des circonſtances, qui ne firent pas d'honneur à l'Empereur.

Un Bonze engage l'Empereur à proſcrire le Chriſtianiſme.

Il étoit arrivé depuis peu à Firando un Navire Portugais, ſi grand & ſi beau, que ce Prince, devant qui on l'avoit fort vanté, eut la curioſité de le voir, & pria le Pere Cuello d'engager le Capitaine à l'amener à Facata, où ſe trouvoit alors la Cour. Le Vice-Provincial en écrivit au Capitaine, & lui ajoûta, que s'il ne pouvoit donner au Prince la ſatisfaction, qu'il ſouhaitoit, il n'omît rien, pour faire ſentir à Sa Majeſté, que la ſeule impoſſibilité l'empêchoit d'exécuter ſes ordres. Le Capitaine ayant reçu cette Lettre, vint lui-même à Facata, repréſenta à Cambacundono l'intérêt, qu'avoit toute ſa Nation, & l'extrême envie, qu'il avoit lui-même en particulier, de conſerver ſes bonnes graces, mais que Sa Majeſté connoiſſoit trop bien la

De J. C. 1587.

De Syn Mu. 2247.

ſituation des Lieux, pour ne pas ſçavoir, qu'un Bâtiment comme le ſien ne pouvoit pas entreprendre le paſſage de Firando à Facata ſans s'expoſer à un danger certain de ſe perdre. L'Empereur témoigna, que ces raiſons le ſatisfaiſoient, il rendit même viſite au Capitaine, & au Vice-Provincial dans le Bâtiment qui avoit amené le premier à Facata, il s'entretint fort avant dans la nuit avec eux, & jamais on n'eut plus lieu de le croire bien diſpoſé pour la Religion. Néanmoins cette même nuit, qui fut celle du vingt-quatre au vingt-cinq Juillet de l'année 1587. il ſigna le Baniſſement des Miſſionnaires, & le fit ſignifier au Pere Cuello. Il eſt vrai, que dans le court intervalle de cette viſite, & d'une ſi étrange cataſtrophe, il étoit arrivé une choſe, qui avoit engagé l'Empereur à éclater, plutôt apparemment, qu'il ne l'avoit réſolu d'abord.

Ce Prince, le plus diſſolu des Hommes, en parcourant le Japon, ne ſe contentoit pas d'ajoûter de nouvelles Provinces à ſon Empire, mais comme un Camp ne lui avoit point paru propre pour loger un Serrail, il avoit laiſſé ſes Concubines à Ozaca, & faiſoit enlever, pour ſatisfaire ſa paſſion brutale, tout ce qui ſe trouvoit ſur ſon paſſage de Femmes & de Filles en réputation de beauté. Un fameux débauché nommé JACUIN TOCUN, qui avoit été Bonze à Jeſan, avoit quitté cette Profeſſion, & n'en avoit retenu, qu'une haine irréconciliable contre le Chriſtianiſme, s'étoit fait Médecin, & ſuivoit la Cour; il s'y étoit engagé à l'Empereur pour l'infâme recherche, dont nous venons de parler, & ſe rendoit

rendoit la terreur de tout ce qu'il y avoit dans le Ximo de belles Perſonnes, a qui l'honneur fût cher.

De J. C. 1587.

De Syn-Mu. 2247.

Cambacundono s'étant arrêté à Facata, & voulant y faire quelque ſéjour, pour les raiſons, que j'ai dites, Tocun alla faire ſes courſes accoutumées dans le Royaume d'Arima, qui n'en eſt pas loin. J'ai dit que ce Royaume fait partie du Figen, où les Femmes paſſent pour être les plus belles du Japon, & ſi on en croit Kœmpfer, ne le cédent a celles d'aucune autre Nation de l'Aſie; mais tout y étoit Chrétien, & le Miniſtre des plaiſirs de l'Empereur y fut ſi mal reçu, qu'il crut avoir fait beaucoup, de s'en être tiré la vie ſauve. Outré de ce mauvais ſuccès, il reprit la route de Facata, ne reſpirant que la vengeance, y arriva quelques heures après que Cambacundono eut quitté le Vice-Provincial & le Capitaine du Navire Portugais; le trouva en grande Compagnie faiſant la débauche avec d'excellent Vin de Portugal, dont on lui avoit fait préſent depuis peu, & il entra en jurant contre les Chrétiennes d'Arima, qui l'avoient, diſoit-il, voulu aſſommer, & dont il n'avoit pû obliger aucune à le ſuivre.

L'Empereur, à qui le Vin commençoit à monter à la tête, ſe leva auſſitôt en colere, & fit ſerment de faire couper la Tête à toutes les Filles & Femmes d'Arima. Tocun & la plûpart de ceux, qui faiſoient la débauche avec ce Prince, trouverent l'occaſion trop favorable de lui faire changer de ſentiment à l'égard du Chriſtianiſme, pour n'en pas profiter, & ils s'y prirent d'une maniere, qui ne pouvoit manquer d'avoir l'effet, qu'ils pré-

De J. C. 1587.

De Syn-Mu. 2247.

tendoient. Ils commencerent par lui dire qu'il se trompoit, s'il s'attendoit à trouver jamais beaucoup de soumission dans ceux, qui suivoient la doctrine des Européens; que cependant cette Secte croissoit tous les jours, & que si Sa Majesté vouloit conserver quelque autorité dans l'Empire, il falloit qu'elle se hâtât d'y exterminer une Religion, qui faisoit autant de Rébelles de tous ceux, qui l'embrassoient. *Je l'abolirai*, dit l'Empereur, *& je ne veux pas, qu'il en soit parlé davantage.*

Le Médecin voyant ce Prince ébranlé, s'approcha de lui, & affectant une grande modération, lui dit, que ce n'étoit pas sur des Femmes, qu'il devoit se venger, mais sur ceux, qui par leurs damnables maximes les avoient rendu Rébelles; qu'il ne convenoit pourtant pas à un grand Prince comme lui d'agir avec précipitation, ni de suivre un premier mouvement de colere dans une affaire de cette importance; qu'il devoit considérer, mais avec toute la maturité possible, que l'union des Chrétiens entre eux, & leur soumission aveugle envers des Etrangers, en faisoient un corps formidable; que ce corps embrassoit toutes les parties du Japon, qu'il avoit à sa tête des Rois, des Princes, des Généraux d'Armées; & quels Généraux, Ucondono, Tsucamidono, Condera, & tout ce qu'il y avoit de plus brave dans toute la haute Noblesse: enfin que les Chrétiens pouvoient mettre aisément cent mille Hommes sous les armes. Que quelque favorable qu'eût été jusqu'alors Sa Majesté à cette Secte, elle en seroit toujours regardée comme Ennemie, & traitée

comme telle, tant qu'elle ne la ſuivroit pas; que les Perſonnes ſenſées ne comprenoient pas comment un Prince ſi ſage ne voyoit point le danger, où il s'expoſoit en fortifiant comme il faiſoit ce Parti, & que pour peu, qu'il différât de l'abattre, on verroit peut-être bientôt les Chrétiens proclamer Empereur quelqu'un de ceux, entre les mains de qui il avoit lui-même remis toutes ſes forces.

Ces dernieres paroles regardoient particulierement Ucondono, & elles ne tomberent point à terre. Tocun toucha enſuite un autre article, qui ne tenoit pas moins au cœur à Cambacundono: il ſçavoit que la folie de ce Prince étoit de vouloir être mis après ſa mort au rang des Dieux. C'eſt pourquoi il lui parla de la ſorte: » Avez-vous bien fait ré-» flexion, Seigneur, que toutes les Provin-» ces du Japon, par la deſtruction des Tem-» ples, & des Monaſteres, reſſemblent à des » Pays ravagez par le fer, & par le feu? Ucon-» dono ſeul en a ruiné plus que bien des Em-» pereurs n'en ont bâti pendant pluſieurs ſié-» cles. Cependant aucun Souverain n'a juſ-» qu'ici plus mérité que vous les honneurs » des Camis; mais qui vous les rendra, ſi vous » n'arrêtez les progrès d'une Religion, qui » dégrade les Camis, & qui eſt ſur le point » de ruiner entierement leur culte? Les Prê-» tres Européens font le tour du Monde, pour » venir au Japon; à les entendre ils n'ont » autre choſe en vûe, que de nous éclairer, » & que de nous ſauver d'une perdition éter-» nelle: voilà ſans doute une grandeur d'ame » pouſſée bien loin: mais eſt-elle croyable, & » n'eſt-il pas de votre ſageſſe de craindre

De J.C. 1587.

De Syn Mu. 2247.

» qu'il n'y ait quelque dangéreux projet ca» ché sous de si belles apparences? Souvenez» vous, Seigneur, du Bonze d'Ozaca, il prê» choit comme eux une Loi nouvelle, il s'at» tacha un Peuple infini, dont il fit des Sol» dats, il leur promettoit un Paradis infini» ment supérieur à ceux de nos Dieux, & il » les en avoit infatués à ce point, que pour » y parvenir, il n'étoit point de périls, qu'ils » n'affrontassent; par-là l'Imposteur se fit Roi, » il pensa même à se faire Empereur, & il y » auroit peut-être réüssi, s'il n'avoit trouvé » en son chemin le grand Nobunanga, qui » eut besoin de toute sa puissance pour le » dompter: vous le sçavez mieux que person» ne, Seigneur, vous, qui eûtes tant de part » aux victoires de votre illustre Prédécesseur. » Or croyez-vous que les Docteurs Chrétiens » ayent moins d'ambition, que ce Tyran? » Ignorez-vous par quelles Puissances ils sont » appuyés? Qu'ils ont à Nangazaqui, une For» teresse, un Port ouvert aux secours étran» gers, une bonne Artillerie, des Vaisseaux; » & de grandes intelligences jusques dans le » cœur de l'Empire? Il n'y a peut-être pas » un moment à perdre, si on veut les préve» nir.

Ucondono est exilé; comment il prend sa disgrace.

Rien ne flatte plus agréablement un Prince, que de lui fournir de quoi justifier ce que lui avoit fait résoudre un premier mouvement de colere: Cambacundono étoit l'Homme du Monde le plus vain, & qui vouloit le plus paroître mesuré dans ses démarches. Il auroit eu sans doute bientôt honte de son emportement contre les Chrétiens, si on lui eût donné le tems d'en revenir: il fut charmé du discours

du Bonze, qui tendoit à lui faire voir la raison de concert avec sa passion ; & qui lui donnoit lieu de colorer du prétexte d'une profonde & nécessaire politique, ce qu'il venoit de résoudre sans réflexion ; aussi entra-t-il si aisément dans tout ce que Tocun, & les Seigneurs Idolâtres lui suggérerent, qu'il ne put même goûter le conseil, que lui avoit donné le premier, de ne rien précipiter, & qu'avant le fin de la nuit les uns & les autres obtinrent tout ce qu'ils souhaitoient, & peut-être plus, qu'ils n'avoient osé esperer d'abord. Le premier coup de foudre tomba sur Ucondono, qui étoit campé avec l'Armée Impériale aux environs de Facata. Un Envoyé de l'Empereur vint lui déclarer que Sa Majesté ne pouvoit se fier plus long-tems à un Homme, qui professoit une autre Religion qu'elle, & qui ne manquoit aucune occasion de détruire les Temples des Dieux, qu'elle adoroit ; ainsi, qu'il choisit, ou d'abjurer le Christianisme, ou d'aller sur l'heure même en exil.

De J. C 1587.

De Syn-Mu. 2247.

Il falloit que Cambacundono eût des Chrétiens une idée bien différente de celle, qu'il vouloit paroître en avoir, pour en user ainsi avec Ucondono. Ce Seigneur étoit adoré des Troupes, & il n'auroit peut-être tenu qu'à lui, de faire repentir dans le moment l'Empereur du traitement, qu'il lui faisoit. Si ce Prince croyoit véritablement son Lieutenant Général capable d'une trahison, quelles mesures prenoit-il pour s'assurer de sa Personne, dans le tems qu'il le poussoit à bout, & le mettoit dans une situation, à n'avoir plus rien à ménager ? Mais il sçavoit très-bien qu'il avoit affaire à un Homme aussi incapable de se révolter, qu'il

De J. C. 1587.

De Syn-Mu. 2247.

étoit en état de ſoutenir une révolte. Ucondono écouta froidement l'alternative, que l'Empereur lui faiſoit propoſer, & répondit qu'il ne balançoit pas à choiſir l'exil, qu'il choiſiroit même la mort, plutôt que de manquer à la fidélité, qu'il devoit à ſon Dieu. L'Envoyé voulut l'engager à faire une réponſe moins préciſe, afin de donner à Sa Majeſté le loiſir de la réflexion ; quelques Seigneurs Idolâtres ſe joignirent à ce Gentilhomme, & conjurerent Ucondono de conſidérer la vieilleſſe de ſon Pere, & la jeuneſſe de ſes Enfans, qu'il expoſoit aux plus grands malheurs ; car nous avons déja obſervé que le banniſſement d'un Chef de Famille emporte la confiſcation de tous les biens de ceux, à qui il appartient, ou qui dépendent de lui ; en ſorte, qu'un grand Seigneur, & un Roi même dans cet état ſe trouve tout d'un coup réduit à la plus affreuſe indigence, & n'a pas où ſe retirer ; perſonne n'oſant lui donner même le couvert, ſans l'agrément du Souverain.

Mais Ucondono avoit tout prévû, & rien n'étoit capable de le faire biaiſer en matiere de Religion : il proteſta, que s'il croyoit qu'on dût affoiblir ſa réponſe, il iroit la faire lui-même, & l'Envoyé étant parti, il ſe ſentit inſpiré de le ſuivre, de ſe préſenter devant l'Empereur en équipage de Banni, c'eſt-à-dire, la Tête raſée, ſans Armes, & avec un méchant Habit, & de lui annoncer Jéſus-Chriſt. » Il » en arrivera, diſoit-il, de deux choſes l'une, » ou que je le toucherai, & lui ferai reprendre ſes premiers ſentiments en faveur du » Chriſtianiſme, ou que choqué de ma hardieſſe, il me fera mourir. C'eſt là le pis

» aller, & ce ſeroit le comble de mes vœux » : mais on ne lui permit pas de faire une démarche, dont on lui fit ſentir, qu'il y avoit tout à craindre pour la Religion.

De J. C. 1587.

De Syn-Mu. 2247.

Au point du jour il aſſembla les principaux Officiers, dont la plûpart étoient Chrétiens; il leur déclara les ordres de l'Empereur, & la réſolution, où il étoit d'y déférer ſur le champ. Il eſt aiſé d'imaginer quelle fut la ſurpriſe & la douleur de ces Officiers; tous commencerent par tirer leurs Sabres & à ſe couper ces Cheveux pendants, en quoi nous avons vû, que les Gentilshommes font conſiſter tout l'ornement de leur Tête; & l'action, dont je parle, eſt la marque de la plus vive douleur. Ils s'offrirent enſuite à le ſuivre, mais il les remercia, & leur fit comprendre que cette réſolution ne convenoit ni à ſes propres intérêts, ni à ceux de la Religion.

Douleur de l'Armée à cette nouvelle.

Il ne reçut pas de moindres témoignages d'affection des Soldats; & tous, juſqu'aux Idolâtres, lui ouvrirent leur bourſe. Il remarqua même peu de tems après que toute l'Armée étoit en rumeur, & voulant prévenir les ſuites de ce commencement d'émotion, il ſe fit tranſporter ſans plus tarder dans une petite Iſle, qui eſt vis-à-vis de Facata, & d'où il partit ſur le champ, pour ſe rendre dans ſes Terres. Il fit une ſi grande diligence, que Tacayama ſon Pere n'apprit ſa diſgrace, que par lui-même. Ce vertueux Vieillard, qui loin de la Cour & des affaires, menoit une vie angélique, occupé ſans ceſſe de ſon propre ſalut, & de la ſanctification des autres, fut plus charmé de voir ſon Fils Confeſſeur de Jeſus-Chriſt, que s'il l'eût vû Empereur du Japon. La Femme

Ferveur de toute ſa Famille.

De J. C. 1587.

De Syn-Mu. 2247.

& les Enfans d'Ucondono, & jusqu'à ses Domestiques, firent paroître la même joye, & cette sainte Famille, après avoir remercié Dieu de la grace, qu'il lui faisoit de lui donner part à ses opprobres & à ses souffrances, le conjura d'y ajoûter celle de répandre tout son sang pour la défense de sa Loi. La plûpart de leurs Vassaux, & quantité d'Officiers, qui avoient longtems servi sous le Fils & sous le Pere; les suivirent, & aimerent mieux abandonner leurs biens, & renoncer à leur fortune, que de manquer à ce que la Religion & l'honneur leur paroissoient exiger d'eux en cette rencontre. Sur quoi il me semble nécessaire de remarquer en passant, que dans les Sentences de mort & de Bannissement, qui furent portées dans la suite contre les Chrétiens, on verra par plusieurs exemples, que les Parens, les Vassaux, les Domestiques, n'y furent compris, malgré la coutume du Pays, que quand ils ne voulurent pas renoncer à la Religion Chrétienne; les Empereurs n'ayant garde d'en user autrement, dans le dessein, qu'ils avoient de ramener, autant qu'il seroit possible, leurs Sujets au culte des Dieux du Japon.

Le Vice-Provincial racoit un Messager de l'Empereur, & pourquoi?

Pour revenir à Cambacundono, en même tems que ce Prince envoyoit un Exprès à Ucondono, pour lui faire la proposition, dont nous avons parlé, il envoya au Pere Cuello deux Couriers, n'ayant pas meme attendu le retour du premier, pour faire partir le second. Le Vice-Provincial couchoit dans le Port, à bord d'un Navire Portugais, parce que la Maison, qu'il avoit eu la permission de faire bâtir à Facata, n'étoit pas encore achevée. Nous avons dit qu'il y avoit reçu la veille une visite de l'Em-

pereur, & rien certainement ne l'avoit pû préparé au coup, qu'il étoit sur le point de recevoir; ainsi on ne peut dire qu'elle fut sa surprise, lorsque vers le minuit il s'entendit appeller de la part de l'Empereur avec des termes fort méprisants. Il parut, & on lui commanda de venir à terre; il obéit, & celui, qui l'avoit appellé, lui dit: que Sa Majesté Impériale vouloit sçavoir de lui, pourquoi, & par quelle autorité 1°. lui & ses Religieux contraignoient ses Sujets à se faire Chrétiens, 2°. ils engageoient leurs Disciples & leurs Sectateurs a renverser les Temples, 3°. ils persécutoient les Bonzes, 4°. eux & les autres Portugais mangeoient des Animaux utiles à l'Homme, tels que sont les Bœufs & les Vaches? enfin, pourquoi ils permettoient aux Marchands de leur Nation d'acheter des Japonnois, pour en faire des Esclaves aux Indes?

De J. C. 1587.

De Syn-Mu. 2247.

Un second Envoyé lui apprend la disgrace d'Ucondono. Réponse de ce Pere au premier.

Le Vice-Provincial n'avoit pas encore eu le tems de répondre à ces questions, lorsque le second Envoyé de l'Empereur vint lui lire la Sentence de Bannissement portée contre Ucondono, & sans rien dire de plus, se retira. Le premier Envoyé attendoit la réponse de ce Religieux, qui la lui donna par écrit. Elle portoit, que les Ministres du vrai Dieu étoient venus au Japon des extrémitez de l'Europe, & s'étoient exposés à toutes sortes de dangers, pour faire ouvrir les yeux aux Japonnois, qui étoient sur le fait de la Religion ensevelis dans les plus épaisses ténebres de l'erreur; mais qu'il ne leur étoit jamais venu à l'esprit d'user de violence, & que quand ils l'auroient voulu, il y auroit eu de la folie à le tenter; que si les nouveaux Chrétiens connoissant la fausseté des

De J. C. 1587.

De Syn-Mu. 2247.

Sectes du Japon, & persuadés que les Camis & les Fotoques n'étoient rien moins que des Dieux, avoient cru devoir ruiner leur culte, & abattre leurs Temples, il ne falloit pas s'en prendre aux Missionnaires, qui n'y avoient jamais contribué, qu'autant que les Souverains l'avoient trouvé bon ; qu'ils n'avoient jamais maltraité les Bonzes, & que toute la persécution, qu'ils leur avoient faite, s'étoit bornée à les convaincre d'erreur dans les Conférences publiques : qu'ils ne mangeoient jamais ni Bœuf, ni Vache, excepté, quand ils se trouvoient à la Table des Portugais, ce qui arrivoit rarement : que ni eux, ni les Marchands de leur Nation n'avoient pas cru faire en cela rien, qui pût déplaire aux Japonnois, l'usage étant dans leur Pays d'user de cette Viande ; que si sa Majesté ne le trouvoit pas bon, ils n'en useroient plus désormais : enfin qu'ils n'avoient rien omis pour empêcher les Portugais d'acheter des Japonnois, pour les revendre aux Indes comme Esclaves ; mais que Sa Majesté pouvoit aisément remédier à ce désordre, en défendant ce Commerce à ses Sujets, & en donnant sur cela de bons ordres dans ses Ports.

Les Jésuites bannis du Japon.

L'Empereur ayant lû cet Ecrit, n'y répliqua rien, mais renvoya le même Député au Vice-Provincial, pour lui ordonner de sa part d'assembler au plutôt tous ses Religieux à Firando, & de s'embarquer avec eux pour les Indes dans six mois. Le lendemain ce Prince se leva plus furieux encore qu'il ne s'étoit couché : mais il voulut pallier sa fureur des apparences d'une grande modération, & la faire passer pour le mouvement réfléchi d'une indigna-

tion légitime & nécessaire. Il proféra mille blasphêmes contre le Dieu des Chrétiens, & parla des Missionnaires, comme des plus détestables de tous les Hommes. Il rendit le même jour un Edit, qui bannissoit du Japon à perpétuité tous les Religieux d'Europe, parce qu'ils y prêchoient, disoit-il, une Loi diabolique, ordonnoit d'abattre toutes les Croix & les Eglises des Chrétiens, défendoit de porter sur soi la moindre marque de Christianisme, & menaçoit les Chrétiens de les obliger, sous peine de mort, ou d'exil, à renoncer à l'Evangile; menace, qu'il n'effectua pourtant jamais. Il étoit ajouté que les Missionnaires auroient vingt jours pour se rendre à Firando, & que pendant ce tems-là il ne seroit point permis de leur faire aucun tort, mais que ce terme passé, tous ceux, qui seroient découverts dans tout autre endroit que Firando, auroient la Tête coupée. Quant aux Portugais, il étoit dit qu'ils pourroient continuer leur Commerce à l'ordinaire, mais qu'ils se donnassent bien de garde de parler aux Japonnois de leur Religion, ni d'amener au Japon aucun de leurs Docteurs.

Conduite du Provincial après qu'on lui eut signifié cet Edit. Les Jesuites se rendent à Firando. Leurs Séminaristes d'Ozaca veulent les suivre.

Cet Edit fut signifié au Pere Cuello, auquel on en laissa une Copie scellée du Sceau de l'Empereur, celui, qui la lui remit, ajoûta que le meilleur avis, qu'il pouvoit lui donner, étoit de ne rien faire, qui pût irriter ce Prince. Il suivit ce conseil, mais il crut devoir écrire à l'Impératrice, qui étoit à Ozaca, & à tous ceux, qui avoient du crédit à la Cour, pour les engager à interposer leurs bons offices auprès de Sa Majesté en faveur d'une Religion, qu'ils ne pouvoient se dispenser d'estimer. Il manda en même tems à tous ceux de ses Reli-

De J.C. 1587.

De Syn M.. 2247.

gieux, qui étoient établis dans les Terres du Domaine Impérial, de livrer leurs Maisons & leurs Eglises aux Officiers du Prince, après en avoir retiré & mis en sûreté les Vases sacrez & les Ornements. L'Impératrice lui fit réponse qu'elle étoit infiniment sensible à ce qui étoit arrivé, & qu'aussi-tôt que l'Empereur seroit de retour à Ozaca, elle tâcheroit de lui faire reprendre ses premiers sentimens en faveur de la Religion Chrétienne : tous les autres témoignerent la même bonne volonté, mais aucun n'osa parler, ni écrire. Tous les Missionnaires de leur côté, à l'exception du Pere Gnecchi, lequel demeura caché, les uns disent à Ozaca, & les autres dans le Port de Muro, & un Frere, qui resta dans le Bungo ; tous, dis-je, au nombre d'environ six vingts, arriverent avant la fin du mois d'Août dans le Port de Firando ; ceux, qui étoient venus d'Ozaca, furent même obligés d'y mener presque tous leurs Séminaristes, n'ayant pû résoudre ces Enfans à retourner dans leurs Familles, ausquelles ils renoncerent par un Ecrit signé de leur Main, aussi bien qu'à tout ce qu'ils pouvoient espérer dans le Monde.

Comment l'Edit de leur Bannissement est reçû dans l'Empire.

Les Missionnaires apprirent à Firando que la nouvelle de leur Bannissement, & de la disgrace d'Ucondono avoit été très-mal reçûës, & cela leur fut bientôt confirmé par quantité de Lettres de tout ce qu'il y avoit de Grands dans l'Empire, dont plusieurs même leur offrirent de l'argent ; mais on leur marquoit en même tems que l'Empereur ne vouloit point entendre parler de révoquer ses Edits, & qu'il n'y avoit que le tems, qui pût l'adoucir en leur faveur. Sur ces avis, ces

De J. C. 1587.

De Syn-Mu. 2247.

Peres résolurent de témoigner toujours à l'extérieur une déférence parfaite aux ordres de ce Prince, & quelques-uns proposerent même d'envoyer les Novices & les Etudiants à Macao ; mais ce sentiment ne fut point suivi. Tout bien considéré, on crut qu'un tems de persécution étoit plus propre qu'un autre, à former de jeunes Religieux destinés à l'Apostolat, & qui ne seroient pas même inutiles pendant leurs Etudes & leur Noviciat. Néanmoins, comme la ferveur étoit grande parmi eux, pour empêcher qu'elle ne les portât à quelque indiscrétion dans un tems, où l'on ne pouvoit se conduire avec trop de circonspection, & où il devoit être plus difficile de veiller sur la conduite des Particuliers, le Vice-Provincial jugea à propos de faire plusieurs Réglements, qu'il fortifia de toute son autorité.

L'Empereur maltraite le Roi d'Arima & Prince d'Omura. Les Infidéles mêmes se récrient contre l'Edit.

Cependant les premiers murmures, qu'avoit excités dans toutes les Provinces du Japon la nouvelle de la Proscription d'Ucondono, & de l'exil des Missionnaires, se changerent bientôt en un cri général : des Idolâtres mêmes disoient publiquement, que la Nation avoit toujours eu une liberté entiere de professer telle Religion, que chacun trouveroit la meilleure, que l'Empereur ne devoit pas la dépoüiller de ce Droit, non plus que la perdre de réputation, comme il faisoit par cette violence, dans l'esprit de tous les Etrangers, qui apprendroient avec étonnement, qu'on eût chassé du Japon des Personnes de vertu & de mérite, uniquement parce qu'ils y prêrhoient une Doctrine, à laquelle on n'avoit encore pû rien opposer de raisonna-

De J. C. 1587.

De Syn-Mu. 2247.

ble. On dit même que quelques Infidéles ayant vouln faire compliment au Gouverneur de Ximonoſequi, de ce que les Prêtres Européens avoient ordre de ſortir de l'Empire, il répondit, que ſi on en uſoit ainſi avec eux, pour les punir de quelque crime réel, il faudroit loüer l'équité de l'Empereur ; mais que la raiſon, pour laquelle il les exiloit, ne lui faiſoit pas honneur. Le Gouverneur d'Amanguchi, qui étoit auſſi Payen, parla à peu près dans les mêmes termes, & tous deux, après avoir envoyé faire des civilitez à ces Religieux, les prierent de s'adreſſer à eux, s'il leur manquoit quelque choſe pour leur Voyage.

L'Empereur envoye ſaiſir le Port de Nangazaqui.

Cambacundono n'ignoroit rien de ce qui ſe diſoit, & l'on eut dans la ſuite plus d'un ſujet de croire, qu'il penſoit dans le fond comme tous les autres : mais parmi ſes plus grands défauts, il en avoit un, qui rendoit ſes fautes irréparables ; c'étoit une ſotte vanité de ne vouloir rien changer à ce qu'il avoit une fois réſulu, pour ne pas paroître avoüer qu'il s'étoit trompé. Ainſi il ne ſongea qu'à faire exécuter ſes Edits ; & comme il ne pouvoit douter que le Royaume d'Arima & la Principauté d'Omura ne fuſſent les deux Etats, où il y avoit plus de Chrétiens, il y envoya des Troupes, avec ordre d'en ruiner les principales Forteresſes, d'abattre les Egliſes, & toutes les autres marques publiques de Chriſtianiſme, & de prendre poſſeſſion en ſon nom du Port de Nangazaqui. En vain les deux Princes intéreſſés allerent le trouver, pour lui repréſenter qu'ils n'avoient point mérité de ſa part un traitement ſi dur,

tandis qu'ils étoient à Facata, où ils furent mal reçus, les Commissaires Impériaux entrerent dans le Pays d'Omura, & raserent une des plus fortes Places de cette Principauté, & y démolirent plusieurs Eglises. Ils jugerent donc à propos de retourner chez eux, où ils espérerent de traiter plus utilement avec les Commissaires mêmes. En effet, ils en obtinrent à prix d'argent de ne pas pousser les choses plus loin, & Nangazaqui ne fut point encore pour cette fois réuni au Domaine de l'Empereur.

De J. C. 1587.
De Syn Mu. 2247.

Les Jésuites prennent le parti de rester au Japon. Tous les Princes Chrétiens les invitent à venir dans leurs Etats.

Sur ces entrefaites un Navire Portugais, qui étoit moüilllé à Firando, se disposa à faire voiles pour les Indes, & il fut signifié au Capitaine de la part de l'Empereur, qu'il eût à y faire embarquer tous les Jésuites, qui étoient dans ce Port. Alors ces Religieux voyant que la promptitude, avec laquelle ils avoient obéi au premier ordre de l'Empereur, n'avoit point produit l'effet, qu'ils en avoient espéré, prirent leurs mesures pour ne manquer à rien de ce qu'ils devoient à Dieu, & au Troupeau, qui leur avoit été confié, & protesterent aux Chrétiens allarmés, qu'ils s'exposeroient à tout, plutôt que de les abandonner. Ils reçurent quelque tems après des Lettres de plusieurs Princes du Ximo, qui leur offroient une retraite dans leurs Etats; & quelque danger, qu'eussent couru tout récemment le Roi d'Arima & le Prince d'Omura, d'attirer sur eux toute l'indignation de l'Empereur, ils furent les premiers à faire ces offres. Le Roi fit même plus; car avec un courage digne d'un Héros Chrétien, il entreprit de convertir ceux de ses Sujets, qui faisoient

De J. C. 1587.

De Syn-Mu-2247.

encore profession de l'Idolâtrie, surtout les Habitants de Ximabara, de Cogiro & de MIE, qui avoient été longtems sous la domination du Roi de Saxuma, & il y réussit au-delà même de ses espérances.

Ce qui sauve la Religion dans ces circonstances.

Conversions en grand nombre.

Quelque tems après le Seigneur d'Isafai son Cousin-Germain, dépoüillé de son petit Etat par l'Empereur, qui en avoit gratifié un Fils de Riozogi, ayant sçu que Cambacundono étoit parti de Facata, pour retourner dans la Tense, vint prier le Roi de lui aider à recouvrer l'Héritage de ses Peres, & lui promit, s'il y rentroit, de se faire Chrétien avec tous ses Sujets. Le Roi lui donna aussitôt des Troupes, qui chasserent le nouveau Seigneur d'Isafay, restituerent au Prince légitime son Patrimoine, & celui-ci ayant tenu sa promesse, tout ce petit Canton, qui touche d'un côté a la Principauté d'Omura, & de l'autre au Royaume d'Arima, ne fut plus peuplé que de Fidéles. Au reste ce n'étoit pas seulement l'éloignement de l'Empereur, qui avoit fait le malheur du Fils de Riozogi, mais le Roi d'Arima, avant que de donner du secours à son Compétiteur, s'étoit assuré du Grand Amiral Tsucamidono, à qui sa Charge ou sa Commission de Lieutenant-Général du Ximo donnoit une grande autorité dans cette Isle. Ce Seigneur, à qui l'on peut dire que l'Eglise du Japon fut redevable de sa conservation dans ces tems critiques & orageux, donna un tour si favorable à cette Affaire, qu'il persuada à l'Empereur que le nouveau Seigneur d'Isafay avoit mérité par sa mauvaise conduite la perte, qu'il venoit de faire, & cela étoit vrai.

Les Mission-

Le Navire Portugais mit enfin à la voile;

De J. C. 1587.

De Syn-Mu. 2247.

le Capitaine, après avoir envoyé en Cour un Officier, pour déclarer à l'Empereur qu'il lui étoit impossible d'embarquer tous les Missionnaires, en prit seulement quelques-uns, que le Vice-Provincial envoyoit à la Chine, & les autres quitterent en même tems le Firando, & se répandirent déguisés dans les Etats des Princes, qui les avoient invités. Le Prince d'Omura en obtint douze ; quatre resterent dans les Terres des Princes Jerôme & Balthazar de Firando, Fils & Héritiers de toute la vertu de leur Pere le Prince Antoine : cinq passerent dans le Bungo, & la Princesse Maxence, Sœur du Roi Joscimon, laquelle venoit d'épouser le nouveau Roi de Chicungo, en voulut avoir deux. Le Seigneur d'Amacusa en eut neuf, & tous les autres, qui passoient le nombre de soixante-dix, resterent dans les Etats du Roi d'Arima, qui leur fit bâtir deux Maisons très-commodes, l'une pour eux, & l'autre pour les jeunes Séminaristes, qui étoient venus d'Ozaca.

Missionnaires se retirent dans les Etats des Princes Chrétiens. Le Roi d'Arima se distingue sur tous les autres.

L'Empereur n'ignoroit point ce qui se passoit dans le Ximo, mais il avoit ses raisons pour le dissimuler, en quoi jamais Prince ne fut plus grand Maître que lui. Il sentoit fort bien, que si Ucondono avoit voulu prendre les Armes contre lui, les Princes & Seigneurs Chrétiens se seroient joints à ce Seigneur, & il avoit de grandes mesures à garder, pour ne pas s'attirer tant de Noblesse sur les bras. Les deux Hommes, qu'il devoit plus ménager, étoient le Grand Amiral Tsucamidono, & Condera, Lieutenant-Général de la Cavalerie ; ils étoient l'un & l'autre aussi déclarés Chrétiens qu'Ucondono, & ou-

L'Empereur dissimule, & ce qui l'y oblige.

De J. C. 1587.

De Syn-Mu. 2247.

tre qu'il ne croyoit pas qu'il fût de la prudence de les pousser aussi à bout, il sçavoit bien qu'il ne lui auroit pas été facile de les remplacer; il avoit encore bien des Conquêtes à faire, & ce n'étoit pas le tems de s'affoiblir, & d'augmenter à sa Cour le nombre des Mécontents. Ces deux Seigneurs connoissoient trop leur Maitre, pour n'avoir pas pénétré qu'ils n'avoient rien à craindre de sa part, & qu'il fermeroit les yeux à tout ce qu'ils pourroient faire en faveur des Chrétiens; ils firent effectivement tout ce qu'on pouvoit attendre des Hommes du Monde les plus zélés; & les Princes Chrétiens du Ximo étoient bien assurés d'en être soutenus.

Tsucamidono retire Ucondono dans ses Etats avec toute sa Famille.

L'Empereur cependant avoit donné d'abord au Grand Amiral une marque bien sensible de son mécontentement, en faisant chasser sa Mere du Palais, où elle occupoit une des premieres Places dans la Maison de l'Impératrice, qui l'aimoit, & la vouloit conserver; mais cette Dame n'avoit pû se résoudre à dissimuler sa Religion. Cela n'empêcha point Tsucamidono de retirer Ucondono & toute sa Famille avec le Pere Gnecchi dans l'Isle de SUNOGIMA, qui lui appartenoit, & où il ne les laissa manquer de rien. A la vérité il prit, pour ôter à l'Empereur la connoissance de leur retraite, ou du moins pour le mettre en état de pouvoir feindre qu'il l'ignoroit, toutes les précautions, dont il put s'aviser, & il recommanda surtout au Gouverneur de l'Isle, lequel étoit un brave Gentilhomme Chrétien, de n'y laisser entrer aucun Idolatre. Ce ne fut pourtant pas longtems un secret; quantité de Seigneurs Chrétiens le

De J. C. 1588.

De Syn-Mu. 2248.

ſçavoient, & bientôt tout le Japon en fut inſtruit : l'Iſle de Junogima devint célébre par le concours d'une infinité de Perſonnes de Marque ; & pluſieurs furent ſi charmés de la paix & de la douceur, que goûtoient ces illuſtres Bannis, qu'ils ſe défirent des Charges, qu'ils avoient à la Cour, pour venir s'établir avec eux.

Le Roi de Firando veut perſécuter les Chrétiens. Ce qui l'en empêche. Les Chrétiens ſoupirent après le Martyre, ce qui produit un grand nombre de converſions.

On vit alors quelques apparences d'une Perſécution dans le Firando, le Roi qui n'avoit jamais aimé la Religion Chrétienne, & qui n'avoit pas encore découvert les véritables intentions de l'Empereur, crut faire ſa cour à ce Prince, en déclarant une Guerre ouverte à ſes Sujets Chrétiens ; mais il quitta bientôt cette penſée, quand il eut appris que les Princes Balthazar & Jerôme aſſembloient leurs Vaſſaux, & que tous les Fidéles étoient en mouvement, pour ſe réunir dans les deux Iſles, qui appartenoient à ces Princes. Alors la crainte d'une Guerre civile lui fit attendre, pour ſatisfaire ſa haine, une occaſion plus favorable, qui ne ſe rencontra pas ſitôt. Ses frayeurs n'étoient pourtant fondées, que ſur ce qu'il ne connoiſſoit pas encore bien les Chrétiens, leſquels mouroient d'envie de répandre leur ſang pour Jeſus-Chriſt, & n'étoient nullement diſpoſés à faire la moindre réſiſtance à ceux, que le Roi voudroit leur envoyer, pour leur procurer ce bonheur. Tous les Chrétiens des autres Provinces étoient dans les mêmes ſentiments, & il étoit aiſé de le voir à la joye, qui éclatoit ſur leurs viſages, dès qu'ils voyoient luire la moindre eſpérance d'une Perſécution. Il n'eſt pas aiſé de dire l'effet, que produiſirent partout ces

De J. C. 1588.

De Syn-Mu. 2248.

premieres saillies de ferveur : jamais on ne vit tant de conversions, & jusques dans Ozaca, il s'en fit, qu'à peine on auroit osé espérer avant les Edits de l'Empereur ; mais il n'y en eut point, qui surprit davantage, que celle de la Reine de TANGO (a), qu'on peut dire avoir été le premier fruit de la Persécution.

Conversion de la Reine de Tango.

Cette Princesse étoit Fille du malheureux Aquechi, qui fut l'Assassin de Nobunanga : JECUNDONO (b), Roi de Tango, à qui elle fut donnée en Mariage, craignant pour sa beauté, qui étoit rare, & qui étoit pourtant la moindre de ses Perfections, ce qu'Abraham avoit tant appréhendé pour celle de Sara, la tenoit toujours enfermée dans un de ses Palais, soit à Ozaca, soit à Tango : elle y vivoit en Philosophe, sans chagrin & sans desirs, & ne paroissoit nullement sensible à la jalousie du Roi son Epoux, quelqu'extraordinaire que soit cette passion parmi les Japonnois. Comme ce Prince étoit des Amis d'Ucondono, & qu'il l'entendoit souvent parler de la Religion Chrétienne, il en entretenoit quelquefois la Reine, qui à l'âge de vingt-quatre ans possédoit tous les secrets de la Théologie Japonnoise, aussi bien, & mieux que la plûpart des Maîtres mêmes. Après avoir essayé toutes les Sectes, qui avoient le

(a) TANGO est apparemment le même que TANGA ; nous avons vû qu'Aquechi Pere de la Princesse, dont nous parlons, étoit Roi de Tanga ; il y a bien de l'apparence que JECUNDONO, en épousant sa Fille, ou après l'avoir epousée, avoit obtenu de Cambacundono cette partie de la Succession de son Beau-Pere.

(b) Ou JACUNDONO.

De J. C. 1588.
De Syn-Mu. 2248.

plus de vogue, elle s'étoit fixée dant celle des Athées, qui croyent que tout est sorti du Cahos, & y retourne, & que notre Ame n'est qu'un souffle, qui se dissipe. Elle en avoit subi toutes les épreuves; mais quoiqu'elle eût pû faire pour calmer sa raison sur ce qui peut arriver après la mort, ses efforts avoient été inutiles, & ses craintes se réveillerent, surtout lorsque le Roi son Mari eut commencé à lui parler du Christianisme.

La pénétration de son esprit, qui tenoit véritablement du prodige, lui faisoit comprendre beaucoup plus que le Prince ne lui en disoit; & comme l'innocence de sa vie avoit préparé son cœur aux impressions de la Grace, elle se sentit bientôt portée par une force, qui lui étoit inconnuë, mais à laquelle il ne lui étoit pas possible de résister, vers cette Vérité, qu'elle ne faisoit encore qu'entrevoir. Il s'agissoit de faire agréer cette démarche au Roi, ou de la lui cacher: ce dernier parti lui parut le plus sûr, & le Voyage du Ximo, où ce Prince fut obligé de suivre l'Empereur, lui fit naître une occasion favorable à son dessein. Jecundono l'avoit laissée à Ozaca, où le Pere de Cespedez cultivoit une très-florissante Chrétienté sous la protection de Cambacundono: mais elle étoit si étroitement gardée, & veillée de si près dans son Palais, qu'il lui parut d'abord également impossible d'en sortir, ou d'y introduire un Missionnaire.

Elle découvrit sa peine à une jeune Princesse de son âge, proche Parente du Roi, & & qu'on lui avoit donnée pour Compagne, & pour sa consolation dans l'espéce de captivité,

De J. C. 1588.

De Syn-Mu. 2248.

où on la retenoit : heureuſement la ſympathie, encore plus que l'Alliance, avoit formé entre elles une très-tendre amitié & une confiance réciproque ; en ſorte qu'elles n'avoient rien de ſecret l'une pour l'autre. La Princeſſe n'eut pas plutôt connu l'embarras, où ſe trouvoit la Reine, qu'elle lui fournit un moyen facile d'en ſortir. On devoit célébrer dans peu une Fête, pendant laquelle tous les Temples de la Ville ſont ouverts, parce que les Miniſtres des Dieux ont perſuadé aux Peuples qu'on obtient un pardon général de ſes péchés, en les viſitant tous. Ce jour n'avoit pas été excepté dans la défenſe, que le Roi avoit faite de laiſſer ſortir la Reine du Palais : mais comme l'uſage eſt, que les Femmes aillent à ces Dévotions, enveloppées dans des eſpéces de Mantes, qui les couvrent depuis la Tête juſqu'aux Pieds, la Reine prit celle d'une de ſes Filles, ſe fit conduire a l'Egliſe des Chrétiens, & fit avertir le Pere de Ceſpedez, que des Dames de Qualité, qui avoient de bonnes raiſons pour ne ſe pas nommer, vouloient l'entendre parler de la Religion Chrétienne.

Le Miſſionnaire leur envoya un Religieux Japonnois, nommé VINCENT, qui parloit ſa Langue avec beaucoup de grace, & qui ſatisfit parfaitement à toutes les difficultez, que la Reine lui propoſa. Ce ne fut pourtant point ſans combat, que cette Princeſſe ſe rendit : la Conférence dura juſqu'au ſoir, & fut très-vive, & ſi le jeune Miſſionnaire n'eût eu autant de ſçavoir, que d'éloquence, il ſe fût trouvé plus d'une fois fort embaraſſé. Le lendemain la Princeſſe, qui avoit toute liberté d'aller &

de venir, apprit au Pere de Cefpedez, qui étoit l'Adverfaire contre laquelle Vincent avoit eu à combattre la veille, & lui laiffa par écrit quelques doutes, dont la Reine n'avoit pas eu le loifir de fe faire éclaircir, ou qui lui étoient furvenus depuis ; elle fit la même chofe les jours fuivants, mais en travaillant ainfi pour une autre, elle ne s'oublia pas elle-même. Elle goûta fort les principes, fur quoi roule toute la Loi de l'Evangile, & dès qu'elle fe crut fuffifamment inftruite, elle demanda inftamment le Baptême, qui lui fut accordé, avec le Nom de MARIE. Toutes les Filles & Dames d'honneur allerent enfuite fucceffivement de la part de la Reine conférer avec les Miffionnaires, & en revinrent Chrétiennes. Enfin cette Princeffe, que ces exemples avoient achevé de perfuader, déclara qu'elle ne pouvoit plus fe fouffrir Efclave de l'Enfer au milieu de tant de Perfonnes, à qui elle avoit procuré la liberté des Enfans de Dieu, & réfolut de fe faire encore une fois conduire à l'Eglife des Chrétiens, quoiqu'il lui en dût coûter.

De J. C. 1588.

De Syn-Mu. 2248.

Elle reçoit le Baptême.

Les chofes étoient en ces termes, lorfque la Perfécution éclata, & le Pere de Cefpedez ne voulant point partir pour Firando, fans avoir mis en fûreté le falut de cette Princeffe, la fit prier de lui envoyer une Perfonne de confiance, qu'il pût inftruire de la maniere d'adminiftrer le Baptême. La Reine lui envoya fa Coufine, qui, après avoir pris les leçons du Miffionnaire, s'acquitta d'une fi fainte Commiffion avec une ferveur, dont les fuites lui furent très-avantageufes. La Reine fut nommée GRACE au Baptême, & le Saint Efprit remplit dans ce moment fon cœur d'une fuavité, qu'il ne fait fentir qu'aux Ames, dont il

De J. C. 1588.

De Syn-Mu 2248.

a pris poſſeſſion d'une façon toute particuliere. Pour la Princeſſe Marie, en exerçant ce ſacré Miniſtere, elle fut tellement enflammée de l'Amour divin, que dès-lors elle ſe regarda comme une Perſonne conſacrée au Seigneur. A peine la Cérémonie fut achevée, qu'elle alla trouver le Pere de Ceſpedez, ſe proſterna en ſa préſence au pied de l'Autel, fit vœu de chaſteté perpétuelle, & dès le même jour parut dans Ozaca avec toutes les marques d'une Perſonne, qui a renoncé au Siécle.

Fureur du Roi de Tango en apprenant cette nouvelle.

Quelque tems après le Roi de Tango étant de retour à Ozaca, fut bien ſurpris d'apprendre ce qui s'étoit paſſé dans ſon abſence. Il comprit qu'il n'en falloit pas davantage pour le perdre auprès de l'Empereur, & pour prévenir ce malheur, il commença par déclarer à la Reine & à toutes ſes Femmes, qu'il falloit au plûtôt abjurer une Loi, qu'il ne goûtoit pas, & que l'Empereur avoit proſcrite. Comme il vit que, ni ſes repréſentations, ni ſes prieres, ni ſes menaces n'avoient aucun effet, il eut recours aux mauvais traitements pour ſe faire obéir; la Reine fut encore moins épargnée, que les autres, & l'on peut dire que ſon barbare Epoux la fit ſouffrir à proportion de l'amour paſſionné, qu'il lui portoit. On ſçait combien ces contraſtes ſont ordinaires dans cette capricieuſe paſſion, & combien aiſément on y paſſe de l'extrême tendreſſe à la plus exceſſive fureur.

La Reine gagne à J. C. toutes les Femmes, qu'on met auprès d'elle.

Le Roi ôta à la Reine toutes les Perſonnes, en qui elle avoit quelque confiance, mais autant de fois qu'il changea ſes Femmes, & ſes Officiers, ce furent autant de nouvelles conquêtes pour Jeſus-Chriſt, dont il

il procura les occasions à la Reine : pendant treize ans, que cette Princesse a vécu après son Baptême, & que dura son Martyre, personne n'entra à son Service, qui ne se fit Chrétien. Véritablement il n'étoit pas possible de résister à ses discours, qu'elle accompagnoit de tant de force & de douceur, qu'on étoit en même tems touché & persuadé : encore moins aux exemples de vertu, qu'elle donnoit à toute sa Cour. Elle baptisa elle même ses Enfans, & leur donna une très-sainte éducation. Sa patience tenoit du prodige : Jecundono lui porta plus d'une fois le Poignard à la Gorge, pour l'obliger à renoncer Jésus-Christ ; elle le désarmoit par la joye, qui éclatoit sur son visage. Mais ce qui parut plus admirable en elle, & ce que les Payens mêmes attribuerent à un Miracle de la Religion Chrétienne, cette Princesse, avant son Baptême, étoit extrêmement sujette à la colere, & avoit des accès de mélancolie, qui la rendoient à charge à elle-même & aux autres ; du moment qu'elle eut reçu le caractere d'Enfant de Dieu, non-seulement elle ne ressentit plus aucune atteinte de l'une & de l'autre de ces deux passions, quoiqu'elle ne fût presque pas un moment, sans se trouver au milieu de tout ce qui pouvoit les réveiller, mais sa douceur paroissoit croître à mesure qu'elle essuyoit les plus sensibles contradictions ; & la sérénité, qui régnoit sur son visage, faisoit connoître que l'Esprit Consolateur avoit répandu dans son cœur cette joye céleste, qui est un des plus précieux fruits, & la marque la moins équivoque de l'innocence & de la sainteté.

qu'elle eut à souffrir.

Fin du septiéme Livre.

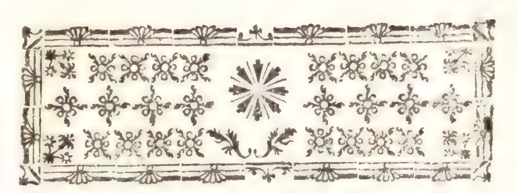
SOMMAIRE
DU HUITIÉME LIVRE.

APOSTASIE du Roi de Bungo. Il veut obliger ſes Sujets à faire un Serment impie. Ce qui l'en empêche. L'Empereur fait abattre les Egliſes de Meaco, de Sacai & d'Oʒaca. Zèle & conſtance des Princes Chrétiens. Ferveur des Miſſionnaires. Converſions ſingulieres opérées par le miniſtere d'un pauvre Chrétien. Le Roi de Bungo ordonne aux Miſſionnaires de ſortir de ſes Etats. Edit publié dans ce Royaume contre la Religion Chrétienne; comment il eſt reçû des Chrétiens. Miracles opérés à l'occaſion d'un Martyr. Réponſe hardie d'une Dame Chrétienne. Pluſieurs converſions dans le Gotto. Ucondono eſt rappellé à la Cour. L'Empereur l'envoie dans le Royaume de Canga. Mort du Pere Cuello & ſes défauts. Arrivée des Ambaſſadeurs Japonnois à Goa. Le P. Valegnani nommé Ambaſſadeur du Viceroi des Indes vers l'Empereur du Japon. Il ſe fait aſſocier les Ambaſſadeurs, qui revenoient de Rome, & pourquoi. Il arrive à Macao, & ce qui s'y paſſe. Il écrit à l'Empereur; réponſe qu'il en reçoit. L'Empereur fait rebâtir un Temple fameux, que Nobunanga avoit fait abbattre. On ſoupçonne qu'il avoit deſſein de s'y faire adorer. Il fait ſemblant de vouloir rétablir l'autorité des Dairys. Deſcription de leur Palais. Leur marche, quand ils ſortent. L'Empereur fait la Conquête

du Bandouë. Ce que l'on comprend ſous ce nom. Les Ambaſſadeurs de Rome arrivent à Nangazaqui. Ils écrivent au Pape. Le P. Valegnani écrit à l'Empereur, qui lui fait répondre qu'il ſera le bien venu à ſa Cour, & qui donne des ordres pour ſon voyage. Accueil, que lui font les Princes & Seigneurs Chrétiens, & pluſieurs Infidéles mêmes. Son voyage à la Cour eſt différé. Le Roi de Bungo ſe réunit à l'Egliſe. L'Empereur donne lieu d'eſpérer le rétabliſſement des Miſſionnaires. Courage héroïque du Roi d'Arima. Converſion de pluſieurs Bonzes, qui convertiſſent un grand nombre d'Infideles. Le Prince d'Amacuſa réſiſte à l'Empereur. Le grand Amiral Tſucamidono le tire de ce mauvais pas. Cambacundono ſomme l'Empereur de la Chine de le reconnoître pour ſon Souverain, & ſur ſon refus fait conſtruire une Flotte prodigieuſe, & s'aſſure du Port de Nangoya. Son véritable deſſein dans cette entrepriſe. On tâche de lui rendre ſuſpecte l'Ambaſſade du Pere Valegnani. Le Pere part pour la Cour, & pluſieurs Portugais l'y accompagnent avec les Ambaſſadeurs de Rome. Il fait de grandes converſions pendant ſon voyage. Réception, qu'on lui fait partout, & aux Ambaſſadeurs de Rome. Le Roi de Bungo reconcilié à l'Egliſe. Ucondono viſite les Ambaſſadeurs. Sa conſtance dans l'adverſité. Cortége de l'Ambaſſadeur. Comment il eſt reçu à Meaco. Son Audience de l'Empereur. Ce Prince s'entretient familierement avec l'Ambaſſadeur, & avec ceux, qui étoient revenus de Rome. Il déclare le Pere Rodriguez ſon Interpréte. Avis, qu'il lui donne. Sage conduite du Pere Valegnani. Baptême du Roi de Zeuxima. Zèle d'une Princeſſe. Les Rois de Bun-

go & d'Arima, & le Prince d'Omura reçoivent les Présents du Pape. Les Ambassadeurs, qui les avoient apportés entrent dans la Compagnie de Jésus. Indiscretion des Chrétiens. On veut persuader à l'Empereur que l'Ambassade du Pere Valegnani est supposée. Il prend feu au premier mot, qu'on lui en dit. Belle réponse du Prince Jerôme de Firando, du Roi d'Arima & du Prince d'Omura. Le Collége & le Noviciat des Jésuites transférés à Amacusa, & pourquoi. Vexation des Gouverneurs de Nangazaqui, & ce qui en arrive. Mauvaise conduite de deux Espagnols, & leur fin funeste. L'Empereur écrit au Viceroi des Indes une Lettre, dont le Pere Valegnani ne veut pas se charger. On vient à bout de la faire changer. Présents & Lettre de l'Empereur au Viceroi.





HISTOIRE DU JAPON.

LIVRE HUITIÉME.

De J. C. 1588.

De Syn-Mu. 2248.

ON étoit fort persuadé que l'Empereur n'ignoroit rien des nouveaux progrès de la Religion Chrétienne, que nous venons de voir dans le Livre précédent, & l'on s'apperçut bientôt qu'il avoit pris son parti de soutenir à l'extérieur ses premieres démarches, mais de n'en point faire de nouvelles, si on ne l'y contraignoit par quelque indiscrétion. Ainsi les Prédicateurs de l'Evangile persuadés que, pourvû qu'ils se comportassent avec prudence, les affaires du Christianisme iroient, à peu de chose près, comme elles étoient allées jusqu'alors, formerent sur cela leur plan, & Dieu permit que pendant plusieurs années leurs conjectures se trouvassent justes : cette ferveur, qui est ordinairement le fruit des Persécutions,

De J. C. 1588.

De Syn-Mu. 2248.

ſuppléant a l'éclat, que donnoit auparavant à cette Egliſe la protection déclarée des Empereurs. Le Pere Gnecchi étoit toujours dans l'Iſle de Junogima, d'où il faiſoit des courſes dans les Villes Impériales & dans les Provinces voiſines : pour ce qui eſt de l'Iſle même, où il faiſoit ſa réſidence ordinaire, comme tous les Habitans en étoient Confeſſeurs de Jeſus-Chriſt, on peut juger avec quelle ferveur Dieu y étoit ſervi.

Le Roi de Bungo ſe relâche dans les pratiques de Religion.

Les Princes du Ximo paroiſſoient toujours dans la diſpoſition de tout ſacrifier a leur Foi; la ſeule Egliſe de Bungo étoit dans la déſolation. Conſtantin Joſcimon, depuis ſon Baptême juſqu'à la mort du feu Roi ſon Pere, s'étoit comporté en Prince véritablement Chrétien ; il ne fut pas même ébranlé par le changement de l'Empereur, & nulle conſidération ne put l'empêcher de recevoir pluſieurs Miſſionnaires dans ſes Etats, après la répartition, qui ſe fit a Firando de ces Ouvriers Evangélique ; mais cette ferveur dura peu. Ce Prince étoit toujours gouverné par ſon Oncle Maternel Cicatondono, & ce Seigneur avoit encore le cœur envenimé contre les Chrétiens pour les raiſons, que nous avons vûës en pluſieurs endroits de cette Hiſtoire. Comme il connoiſſoit l'eſprit inconſtant de ſon Neveu, il ne ſe donna pas d'abord beaucoup de peine pour l'amener à ſon but, perſuadé que le tems feroit plus, que ſes efforts prématurés ne pourroient faire : il ne ſe trompa point, & on s'apperçut bientôt d'un grand relâchement dans la piété du Roi.

On l'engage à chaſſer les

Alors Cicatondono lui répréſenta vivement les malheurs, auſquels il s'expoſoit en con-

tinuant de faire profeſſion, & de prendre la défenſe d'une Religon proſcrite. Dès qu'il le vit intimidé, il parla plus haut, & lui dit que l'unique moyen, qui lui reſtoit de mettre ſa Couronne, & peut-être ſa vie en sûreté, étoit de chaſſer les Miſſionnaires de toutes les Terres de ſon obéiſſance; mais ces Peres lui épargnerent une démarche ſi odieuſe; ils prévinrent l'orage, ſans néanmoins ſortir du Royaume: quelques-uns ſe retirerent à Sucumi auprès de la Reine Julie, Veuve de Civan, d'autres dans les Terres de Cicamoro, Frere du Roi, qui craignant le reſſentiment de ſon Oncle, dont il avoit eu la dépoüille, & ſe ſouvenant de ce qui étoit arrivé au Prince Sébaſtien ſon Frere, jugea à propos de s'éloigner de la Cour. Paul Scingandono ſon Couſin-Germain, qui avoit pluſieurs Places fortes, retira le reſte chez lui. Cicatondono enhardi par la retraite de ces deux Princes & des Miſſionnaires, fit encore un pas en avant; il remontra au timide Joſcimon, qu'il ne pouvoit trop s'étudier à effacer de l'eſprit de l'Empereur les préjugés, que ce Monarque ne pouvoit pas manquer d'avoir conçûs contre lui, & contre toute ſa Famille, la plus ouvertement déclarée de tout tems en faveur de la Religion Chrétienne, & que pour cela il falloit un coup d'éclat, qui perſuadât à tout l'Empire, que non-ſeulement il avoit renoncé à cette Secte, mais qu'il étoit réſolu de l'abolir dans ſes Etats.

De J. C. 1588.

De Syn-Mu. 2248.

Les Miſſionnaires ſortent de ſes Etats. Ce qui en arrive.

Il n'eut aucune peine à gagner ce point, & il ne fut plus queſtion, que de trouver une occaſion favorable, pour exécuter un ſi étrange deſſein. Cicatondono n'y fut pas fort

Et à exiger un ſerment impie de ſes Sujets Chrétiens.

De J. C. 1588.

De Syn-Mu. 2248.

embarrassé : il dit au Roi qu'il falloit faire courir le bruit qu'il avoit reçu ordre de l'Empereur de lui faire prêter un nouveau serment de fidélité par tous ses Sujets, & de les faire tous jurer sur les Dieux de l'Empire. Joscimon n'étoit plus qu'une ombre de Roi ; son Oncle, en lui donnant des conseils, lui imposoit des Loix ; il consentit à tout, & l'Edit fut publié. Ce n'étoit pas tant aux Chrétiens en général, qu'en vouloit Cicatondono, qu'à Paul Scingandono son Neveu ; sa haine contre ceux-là n'avoit jamais été fort vive, mais sa jalousie étoit extrême contre celui-ci, à qui le feu Roi, qui l'aimoit tendrement, avoit fait épouser une de ses Niéces ; d'ailleurs il étoit regardé, même à la Cour Impériale, comme un des plus braves Hommes du Japon, depuis que dans la derniere invasion du Bungo par les Saxumans, lui seul avoit osé tenir tête aux Victorieux, qui n'avoient jamais pû l'entamer : tant de mérite & de crédit faisoient ombre à Cicatondono, & la Religion ne fut guéres qu'un prétexte pour le perdre.

Scingandono, à qui on en vouloit particuliérement, refuse de le prêter, & le Roi n'ose le pousser.

Scingandono le sentit bien lui-même, & déclara qu'il périroit plutôt, que de faire le serment impie, qu'on exigeoit. On ne doutoit point que la Cour ne le poussât à bout ; mais le Roi, au moment de faire un coup de cet éclat, fut arrêté par sa propre timidité. La Princesse REINE, sa Sœur l'avertit, qu'il risquoit beaucoup en s'attaquant ainsi à un Homme, qui avoit pour lui le Peuple & les Gens de guerre ; que quand il réussiroit à le faire périr, sa mort seroit peut-être vengée par celui-là même, à qui il voudroit persua-

De J. C. 1588.

De Syn-Mu. 2248.

der qu'il l'auroit immolé ; que l'Empereur estimoit les braves Gens, & faisoit surtout grand cas de Scingandono, (& c'est en effet ce que portoient expressément quelques Lettres, qu'on avoit depuis peu reçuës d'Ozaca), que Sa Majesté Impériale trouveroit sans doute fort mauvais qu'on eût fait sans son ordre le procès à un Homme de ce rang & de cette considération ; que l'on alloit être étrangement surpris dans tout l'Empire, lorsque l'on apprendroit que le Roi de Bungo persécutoit les Chrétiens, qui vivoient en paix jusques sous les yeux de l'Empereur, & que ses premiers coups eussent porté sur un Homme, qui étoit son Cousin-Germain, qui lui avoit rendu des services essentiels, & qui faisoit l'ornement de sa Cour. Des avis si judicieux donnés par une Sœur à un Prince, dont le plus grand défaut étoit de se laisser gouverner, eurent dans le moment sur son esprit l'effet, qu'ils devoient naturellement avoir. Les Missionnaires, qui étoient auprès de la Reine Doüariere à Sucumi, ayant appris qu'il étoit ébranlé, l'allerent trouver, & le firent consentir sans peine à se contenter du serment, que les Chrétiens voudroient faire à leur maniere. Ainsi on ne parla plus de rien ; mais ce calme fut de peu de durée. Quelque tems après la Princesse Reine épousa le Prince Barthelemi de Fiunga, à qui l'Empereur avoit depuis peu donné une partie de ce Royaume, qu'il avoit perdu à la mort de son Pere.

L'Empereur [illegible]

C'est dans ce même tems-là, que l'Envoyé du Capitaine Portugais, dont nous avons parlé, étant arrivé à Ozaca, présenta à l'Em-

De J. C. 1588.

De Syn Mu 2248.

Eglises de Meaco; de Sacai & d'Ozaca, & à quelle occasion.

pereur la Lettre, dont il étoit chargé, & par laquelle le Capitaine marquoit à Sa Majesté l'impossibilité, où il avoit été d'embarquer tous les Missionnaires, & le prioit de trouver bon que ces Peres attendissent une occasion plus favorable. Cambacundono reçut fort mal l'Officier Portugais, & pour toute réponse il donna ordre qu'on renversât toutes les Eglises, qui étoient à Méaco, a Ozaca, à Sacai & aux environs de ces Villes. Il ôta vers ce même tems l'Isle de Junogima au Grand Amiral, & on ne douta point que ce ne fût parce qu'elle servoit de retraite à Ucondono, qui fut obligé d'en chercher une autre dans le Ximo; mais comme il ne vouloit point paroître agir par ce motif, il prit un prétexte pour réunir l'Isle de Junogima à son Domaine, & donna en dédommagement à Tsucamidono des Terres dans le Royaume de Fingo, dont il possédoit déja la meilleure partie. Il y a même apparence que ce fut alors qu'il l'honora du Titre de Roi de Fingo.

Belle réponse du Seigneur d'Amacusa.

Cependant les nouvelles preuves, que l'Empereur venoit de donner de sa haine contre le Christianisme, intimidérent les Missionnaires, & ces Religieux craignirent d'attirer sur les Princes Chrétiens, qui les avoient retirés, un orage, dont le contre-coup retomberoit sur eux, & sur toute l'Eglise du Japon. Ils vouloient donc se réfugier dans des Lieux écartés, où il ne seroit pas aisé de les découvrir; mais le Roi d'Arima, à qui ils en parlerent d'abord, leur répondit qu'il ne souffriroit pas qu'aucun d'eux sortît de son Royaume. Tous les autres Princes leur déclarerent la même chose, & le Seigneur d'A-

De J. C. 1588.

De Syn Mu. 2248.

macusa protesta en cette occasion qu'il se croiroit le plus heureux Homme du Monde, s'il se voyoit accablé sous les ruines de son Eglise ; qu'au reste il en faudroit venir là, avant que de faire la moindre insulte dans son Isle au vrai Dieu & à ses Ministres. On devoit d'autant plus compter sur la sincérité & sur la constance de ce Prince, qu'il en avoit déja donné des preuves très-décisives dans une occasion bien délicate : il avoit été Prisonnier de Riozogi, lequel n'avoit rien omis pour l'engager à renoncer le Dieu des Chrétiens, & n'avoit pû même obtenir qu'il dissimulat sa Religion.

Ferveur des Missionnaires.

Les Prédicateurs de l'Evangile auroient eu honte de se laisser vaincre en ferveur par des Princes Néophytes, qui s'exposoient de si bonne grace à perdre tout ce qu'ils possédoient au Monde pour la cause de Dieu, & la conservation de ses Ministres. Aussi, aux travaux Apostoliques, dont le poids devenoit de jour en jour plus pesant ; aux dangers, qu'ils couroient sans cesse dans leurs excursions, & qui les obligeoient à porter toujours leurs Ames entre leurs mains ; & à la douleur de voir leur Eglise sur le penchant de sa ruine, ils joignirent de nouvelles austéritez pour fléchir la colere du Ciel, & quelques-uns s'y ménagerent si peu, qu'ils y succomberent bientôt. Mais tandis qu'ils se disposoient au Combat par les vertus les plus propres de leur Etat, & les plus convenables à la situation, où ils se trouvoient, Dieu pour les retenir dans l'humilité si nécessaire aux Hommes Apostoliques dans tous les tems, employoit à la conversion des Ames dans les

De J. C. 1588.

De Syn Mu. 2248.

Conversions singulieres opérées par le ministere d'un pauvre Chrétien.

Provinces, où il ne leur avoit pas été permis de demeurer, les instruments les moins propres, ce semble, à un Ministere si relevé ; je n'en rapporterai qu'un seul exemple d'un très-grand nombre, que je trouve dans les Relations de ce tems-là.

Nous avons dit qu'il y avoit dans le Naugato un bon Vieillard nommé MATHIEU, que S. François Xavier avoit baptisé à Amanguchi : il étoit extrêmement pauvre, mais ce qui est préférable à toutes les richesses du Monde, il aimoit sa pauvreté, & ne l'auroit pas changée pour l'Empire du Japon. Il gagnoit alors sa vie à aller couper du Bois dans la plus proche Forêt, & à le vendre dans la Capitale. Un jour qu'il étoit allé plus loin qu'à son ordinaire, il s'égara sur des Montagnes, & suivant le premier sentier, qu'il rencontra, il arriva à un Village, dont il trouva tous les Habitants, Hommes, Femmes & Enfants, qui dansoient autour d'une Idole. Cette vûë alluma son zéle, il courut à ces pauvres Aveugles, & du plus loin qu'il put se faire entendre : » Que faites-vous, Mal-» heureux, s'écria-t-il ! Pourquoi rendez-» vous à ce morceau de bois des hommages, » qui sont dûs au seul Créateur de toutes » choses ! Levez les yeux vers le Ciel, c'est-» là qu'est le Dieu, qui mérite toutes vos » adorations. Puis, sans leur donner le tems de revenir de la surprise, où les avoit jettés une apostrophe si brusque, il s'assit au milieu d'eux, & avec une certaine autorité, que Dieu donne à ceux, par qui il veut opérer de grandes choses, il leur apprit tout ce qu'il sçavoit de la Doctrine de Jesus-Christ.

De J. C. 1588.
De Syn-Mu 2248.

Ces bonnes Gens, qui n'avoient jamais rien entendu de semblable, & que leur simplicité empêchoit d'être en garde contre la vérité, trouverent tout à fait fondé en raison ce que le Vieillard leur exposa, & le prierent de rester avec eux quelques jours, pour achever de les instruire. Il y consentit : il trouva en eux cette docilité, qui nous dispose si bien aux opérations de la grace, & en peu de tems il les baptisa tous. Il s'en retourna ensuite fort satisfait à Amanguchi ; mais au bout de quelques jours un de ses Néophytes vint le prier de se transporter de nouveau à leur Village, où ils avoient besoin de ses conseils. Il s'agissoit de répondre au Seigneur du Lieu, lequel ayant sçû ce qui s'étoit passé, avoit fait dire à ces pauvres Gens, que s'ils ne renonçoient le Dieu des Chrétiens, il envoyeroit faire main basse sur eux. Le Vieillard commença par leur faire une sévere réprimande, de ce qu'ils avoient balancé à choisir la mort, plutôt que de manquer aux promesses de leur Baptême : » mais, ajoûta-t-il, » je craints bien que Dieu ne vous trouve » pas encore dignes de mourir pour lui; car, » mes Freres, vous devez sçavoir que c'est la « plus grande grace, qu'il puisse faire à ceux » qu'il aime. Hélas ! depuis tant d'années, » que je le sers, je n'ai pû encore y parve- » nir ; qui sçait cependant, s'il n'a pas réso- » lu de vous la faire, tout Novices, que » vous êtes dans la Foi ? ses bontez sont in- » finies, & ses desseins sont un abîme sans » fonds. Quel seroit votre bonheur, & quel- » le seroit ma gloire, si je me voyois le Pe- » re de tant de Martyrs ? Voici donc la ré-

De J. C. 1588.

De Syn-Mu. 2248.

» ponse, que vous devez faire à votre Seigneur: » *Nous vous avons été fidéles, tandis que nous » étions Adorateurs des Dieux sourds & im- » puissants, qu'on encense au Japon; à présent » que le Dieu de vérité a dissipé les ténebres, » où nous étions plongés, vous pouvez bien au- » trement encore compter sur notre fidélité. Du » reste, nous sommes tous prêts à répandre » jusqu'à la derniere goute de notre sang pour » le Dieu, que nous servons, & si vous vou- » lez en venir à l'exécution de vos menaces, » vous ne trouverez aucune resistance de notre » part.* Alions, mes Freres, continua le saint » Vieillard, prenons courage, mettons notre » confiance dans le Tout-Puissant, je veux de- » meurer avec vous, & vous donner l'exemple » de mourir pour le Dieu, que je vous ai fait » connoître.

Tandis qu'il parloit, il sembloit que l'esprit, dont il étoit animé, se communiquât à ses Auditeurs. Tous l'assurerent qu'ils étoient prêts de mourir, & le Député fut renvoyé avec la réponse, qu'il venoit de leur dicter. Le Tono fut étrangement surpris de voir tant de grandeur d'Ame dans des Gens de cette sorte, & comme il n'étoit pas de son intérêt de les perdre, il leur fit dire qu'ils pouvoient vivre à leur mode, pourvû qu'ils continuassent dans l'obéissance, qu'ils lui avoient jusques-là si fidélement renduë. Celui qui fut chargé de leur porter cette parolé, les trouva tous assemblés autour de leur charitable Instructeur, qui les exhortoit au Martyre, & qui ayant entendu la derniere résolution de leur Seigneur, s'écria les larmes aux yeux: *Je vous l'avois bien dit, mes*

Freres, que notre Dieu ne nous trouveroit pas dignes de mourir pour lui; après quoi il se retira fort triste.

De J. C. 1588.

De Syn Mu. 2248.

Le Roi de Bungo ordonne aux Jésuites de sortir de ses Etats.

Depuis quelque tems les Missionnaires s'étoient assez multipliés dans le Royaume de Bungo, où les Fidéles avoient plus besoin de secours, que par tout ailleurs; mais ils ne paroissoient pas en public, & le Roi ne les inquiétoit point. Ce Prince n'étoit pas tranquille du còté de la Cour Impériale, & il résolut enfin d'y faire un Voyage, dans l'espérance, que l'Empereur le voyant adorer les Dieux de l'Empire, toutes les impressions, qu'on avoit données à Sa Majesté contre lui au sujet du Christianisme, s'effaceroient entiérement. Comme il étoit sur le point de partir, il reçut une Lettre d'un Frere de Cambacundono, qui étoit fort dans ses intérêts, qui lui mandoit que son Voyage à Ozaca ne pouvoit étre que très-à-propos, & qui lui en apportoit les mémes raisons, qui l'y avoient déterminé; sur quoi Cicatondono lui dit, qu'assurément si l'Empereur apprenoit qu'il y eût des Prédicateurs Européens dans son Royaume, il seroit mal reçu. Joscimon intimidé, fit dire aux Peres, qu'ils lui feroient plaisir de se retirer, vû le danger, où leur séjour dans ses Etats le mettroit, si Cambacundono en étoit instruit. Ils lui répondirent, qu'ils se comporteroient avec tant de discrétion, & se tiendroient si bien cachez, qu'ils ne lui attireroient aucun reproche; mais ils eurent beau dire, ils ne le rassurerent pas: de sorte qu'à l'exception de huit, que le Prince Cicamoro Frere du Roi, & Scingandono retinrent chez eux, tous les au-

De J. C. 1588.

De Syn-Mu. 2248.

tres furent contraints de partir & de se retirer au Royaume d'Arima.

Le Roi tiré de cette inquiétude, se mit en chemin, & rencontra sur sa route un Courier de l'Empereur, qui lui rendit une Lettre, par laquelle ce Prince lui ordonnoit entr'autres choses de ne point souffrir de Chrétiens dans son Royaume. Le Frere de Cambacundono lui mandoit d'exécuter ponctuellement les ordres de Sa Majesté Impériale, mais le Sécrétaire de ce Prince, qui étoit grand Ennemi de la Religion Chrétienne, avoit ajoûté de son chef qu'il y alloit de sa vie, s'il ne contraignoit Scingandono à renoncer au Christianisme. Il n'en falloit pas tant pour réveiller toutes les craintes du foible Joscimon, & il écrivit sur le champ à tous ceux, qui composoient son Conseil, de faire exécuter à la rigueur le commandement de l'Empereur. Il n'y avoit parmi eux, que des Infidéles, ils furent charmés d'avoir trouvé une si favorable occasion de satisfaire leur haine contre le Christianisme, & ils firent aussitôt publier un Edit, qui enjoignoit sous de griéves peines à quiconque, de porter sur soi une marque, à laquelle on pût reconnoître, qu'il adoroit les Dieux tutélaires de l'Empire.

Courage héroïque de la Reine Douairiere, d'une Sœur du Roi, & de Scingandono.

Il y eut véritablement parmi le petit Peuple quelques lâches Chrétiens, à qui la crainte du supplice fit oublier leur devoir : mais le nombre en fut peu considérable, & nulle Personne de marque ne fit paroître la moindre foiblesse. La Reine Doüairiere fut la premiere, qui s'expliqua sur ce point, & elle le fit en Héroïne : la Princesse Reine, qui n'étoit

De J. C. 1588.
De Syn-Mu, 2248.

pas encore mariée, ne montra pas moins de fermeté, & sur ce qu'on l'avertit, qu'elle n'avoit rien à espérer au Monde, que de la liberalité du Roi son Frere, & que de lui résister dans une Affaire, qu'il avoit tant à cœur, ce n'étoit pas le moyen de l'engager à lui faire du bien, qu'elle devoit même s'attendre au moins à l'exil, si elle n'obéissoit pas; » J'ai » tout prévû, répondit-elle; si mon Frere me » chasse de sa Cour, je n'aurai aucune peine » à aller demander mon pain chez tous les » Vassaux de notre Maison, « Scingandono & toute sa Famille parlerent sur le même ton, & ces grands exemples furent suivis de toute la Noblesse, de sorte que le Conseil du Roi craignant un soulévement général, ne jugea pas à propos de pousser les choses plus loin.

L'Empereur traite fort mal le Roi au sujet de Scingandono Vosuqui reduit en cendres avec son Château.

Le Roi de son côté arriva à Ozaca, & dans la premiere Audience, que lui donna l'Empereur, ce Prince lui fit de grands reproches, sur ce qu'il avoit donné retraite à un Seigneur, qui s'étoit révolté contre lui. Joscimon s'excusa assez bien sur cet Article; mais ayant voulu jetter une partie de la faute sur Scingandono, il gâta tout. Cambacundono le traita de fat, & lui dit qu'il ne sçavoit pas distinguer les Gens de mérite, ni reconnoître les services d'un Homme, qui lui en avoit rendu d'essentiels. Il ne pouvoit plus rester à Ozaca avec honneur, après un affront, comme celui-là, il en partit sur le champ, & dès qu'il fut arrivé chez lui, il envoya son Fils à la Cour de l'Empereur avec une fort belle suite de Seigneurs, dont les principaux étoient Cicatondono, & Scingandono. Pour

De J. C. 1588.

De Syn-Mu. 2246.

lui il sembloit, que la Justice divine le poursuivoit par tout. Voiuqui avoit été entiérement ruiné par les Saxumans pendant la derniere Guerre, il l'avoit rebâti beaucoup mieux, qu'il n'étoit auparavant, mais il eut le chagrin de voir cette Ville consumée toute entiere par les flammes; & ce qui étonna infiniment tout le Monde, c'est que la Citadelle, qui étoit sur une Montagne fort élevée, presque toute environnée de la Mer, & qui ne tenoit à la Ville, que par un passage fort étroit, fut enveloppée dans l'incendie, sans qu'il fût possible de l'empêcher.

Scingandono est reçu avec une grande distinction de l'Empereur.

Cicatondono essuye en cette occasion un grand chagrin.

Le jeune Prince de Bungo se mit en chemin pour Ozaca dans le dernier mois de l'année Japonnoise, ce qui revenoit au commencement de Janvier 1589. Scingandono, qui l'accompagnoit, ne sçavoit pas que le Roi & Cicatondono avoient pris des mesures, pour le perdre auprès de l'Empereur; mais le Ciel, dont il soutenoit la cause, le fit triompher de tous les artifices de ses Ennemis. Le Prince s'étant présenté au Palais, pour avoir Audience, & le Gentilhomme de la Chambre ayant nommé tous les Seigneurs, qui l'accompagnoient, Sa Majesté, dès qu'elle eut entendu le nom de Scingandono, dit: *Ne faites entrer que lui avec le Prince; c'est*, ajoûta-t-il, *le plus grand Homme de guerre, qui soit dans le Bungo*, & aussi-tôt il se mit à raconter à ceux, qui formoient sa Cour, les grandes actions de ce Seigneur. Cicatondono fut extrêmement mortifié de cette préférence, mais ce fut bien pis encore, quand au bout de trois jours le Monarque eut invité Scingandono seul avec le Prince de Bungo à dîner dans la Cita-

delle, & laissa leur Oncle dehors avec les bas Officiers.

De J. C. 1589.

De Syn-Mu. 2249.

Le Roi somme Scingandono de renoncer à sa Religion. Réponse de ce Seigneur.

Le Roi Joscimon ne fut gueres moins sensible a l'affront, qu'avoit reçu son Oncle à Ozaca, que Cicatondono lui même, & pour s'en venger sur celui, qui en avoit été l'occasion, il résolut de le pousser à bout sur l'article de la Religion. A peine Scingandono étoit de retour dans ses Châteaux, qu'il reçut un ordre de ce Prince de se soumettre à l'Edit Impérial, qui défendoit l'exercice de la Religion Chrétienne dans le Royaume. Scingandono lui fit réponse, qu'il sçauroit rendre bon compte à l'Empereur de sa conduite; que pour lui, qui étoit son Roi, il ne pouvoit pas se plaindre qu'il se fit rien contre son service dans ses Terres; que de tout tems il y avoit eu au Japon une liberté entiere d'embrasser telle Religion, qu'on voudroit; qu'il avoit fait choix de la Chrétienne, & que dût-il lui en coûter la vie, il n'y renonceroit pas; qu'ainsi il pouvoit désormais se dispenser de lui envoyer de pareils messages.

Le Roi veut le faire mourir avec tous les Missionnaires. On l'en dissuade.

Joscimon ne douta point que les Missionnaires, qui étoient avec Scingandono, ne lui eussent dicté cette réponse, & forma le dessein de les faire mourir avec ce Seigneur. Il le communiqua à un de ses Officiers, en qui il avoit mis sa principale confiance; mais celui-ci lui représenta que le Roi son Pere, lors même qu'il étoit Adorateur fidéle des Dieux de l'Empire, ayant protégé les Docteurs Européens d'une maniere éclatante, on seroit surpris, & même choqué avec raison, que lui, qui étoit Chrétien, les persécutât, & répandit leur sang: que pour ce qui regardoit Scingandono, il devoit bien s'attendre que ce Seigneur,

De J. C. 1589.

De Syn Mu. 2249.

qui étoit un très-brave Homme, & dont les Vassaux faisoient profession de la même Religion que lui, se défendroit bien, si on l'attaquoit; enfin, qu'il devoit faire attention à l'estime, qu'en faisoit l'Empereur, qui n'avoit pas ignoré qu'il étoit Chrétien, lorsqu'il l'avoit comblé de graces & d'honneurs, & qu'il y avoit tout lieu de juger, qu'il trouveroit mauvais, qu'on se fût porté contre lui a quelque violence sous ce prétexte.

Il fait quelques Martyrs.

Le Roi se rendit à ces raisons, mais pour donner aussi quelque chose a l'importunité de son Oncle, qui lui remettoit sans cesse devant les yeux les ordres précis de l'Empereur au sujet du Christianisme, il condamna, ou permit à son Conseil de condamner à mort quelques Particuliers de moindre considération. Ainsi les premiers Martyrs, que la Persécution du Japon ait donnez a l'Eglise, périrent par l'ordre d'un Roi Chrétien. Celui auquel on s'attaqua d'abord, fut un Vieillard nommé Joram MACAMA, qui avoit long-tems servi sous le Regne précédent, & que le feu Roi, qui l'estimoit, s'étoit donné la peine d'instruire lui-même de nos Mysteres; on lui trancha la tête, sans en apporter d'autre raison, sinon qu'il étoit Chrétien, & qu'il se donnoit de grands mouvemens pour empêcher qu'on n'obéit aux derniers Edits. Son corps demeura exposé dans l'endroit, où l'on laissoit ceux des malfaiteurs, mais les Fidéles trouverent moyen de l'enlever, & de lui donner une sépulture digne d'un Confesseur de Jesus-Christ; & le Ciel fit éclater par plusieurs signes sensibles la gloire, dont son Ame joüissoit. Le Roi fit quelques recherches pour découvrir ceux, qui lui avoient rendu

es derniers devoirs, mais ce fut en vain, & on en fit porter la peine aux Amis; & a quelques Parens du Défunt, qui furent décapités.

Un autre Chrétien nommé JOACHIM, qui depuis le départ des Missionnaires, s'occupoit avec Macama à fortifier la Foi des Fidéles, reçut la même récompense de son zele. On ne put avoir son Corps, & comme on ne crut pas celui de Macama en sûreté dans le Royaume, il fut secretement transféré à Arima, où les Fidéles le reçurent avec toute la vénération possible. Dieu fit encore peu de tems après connoître combien la mort de ce Saint Martyr avoit été précieuse à ses yeux. Le Délateur, dont on s'étoit servi pour le perdre, fut frappé d'une ulcere à la langue, qui, après la lui avoir rongée & pourrie jusqu'a la racine, le fit expirer dans les douleurs les plus aiguës. Le sort d'un autre Idolâtre entêté, & qui avoit eu la confiscation des biens de Macama, fut fort différent; à peine étoit-il entré en possession du Logis, qu'avoit occupé le Martyr, que changé tout à coup en un autre homme, il n'eut point de repos, qu'il n'eût été instruit & baptisé, ensuite se jugeant indigne d'habiter la Maison d'un Saint, il en fit un Oratoire, & alla se loger ailleurs.

Un Prince du caractere de Joscimon est beaucoup plus à craindre, que ces Tyrans, qui trouvent dans leur propre fonds les vices, qui les rendent odieux, par la raison, que ces vices sont rarement sans quelque mélange ne vertus, dont on ressent de tems en tems d'heureux effets, au lieu qu'un Roi foible & inconstant, quand, par un malheur presque inévitable, il s'est livré aux conseils de ceux, qui cher-

De J. C. 1589.

De Syn Mu. 2249.

chent à profiter de son incapacité, pour le gouverner, se trouve en quelque façon chargé de tous leurs vices, dont il devient l'instrument, sans avoir presque jamais l'occasion de l'être de leurs vertus. On fit pendant presque tout le Regne du Roi de Bungo une expérience bien triste de cette vérité; mais quelque pût faire ce Prince, il s'apperçut bien-tôt qu'il n'étoit pas en son pouvoir d'exterminer le Christianisme dans ses Etats.

Action hardie d'une Dame Chrétienne.

L'action d'une Femme de qualité l'en persuada surtout d'une maniere, qui dut lui être sensible. Cette Dame parut un jour devant lui avec un Chapelet au col, il le prit pour une insulte, & lui demanda d'un ton de colere, qui l'avoit rendu si hardie, que d'oser paroître en cet état devant lui? » Seigneur, lui répondit-elle, » ce Chapelet est un présent, dont vous m'avez » honnorée; je ne pensois pas faire une faute, en » me parant de cette marque de vos anciennes » bontez pour moi. » Enfin il fut fort heureux que son Conseil voyant tous les autres Chrétiens disposés à tout risquer pour leur Foi, craignît une Révolution, dont chacun appréhenda d'être la premiere victime, & qu'on cessât de l'animer contre les Fideles.

Tandis que ces choses se passoient dans le Bungo, & qu'un Roi Chrétien en chassoit les Missionnaires, un Prince Idolâtre les recevoit dans ses Etats; je parle de l'Usurpateur du Gotto. Nous avons vû, que son invasion avoit été le commencement d'une persécution, qui avoit obligé une bonne partie des Chrétiens à se réfugier ailleurs. Il profita d'abord de cette retraite, pour bien établir son autorité; mais quand il vit, que son Neveu, à qui il avoit

ôté le Sceptre, vivoit sans ambition, & que personne ne pensoit à remuer en sa faveur, il s'appliqua à regagner les Chrétiens, & y réüssit de telle sorte, que la plûpart de ceux, qui étoient sortis du Royaume, y retournerent. Comme on ne les inquiétoit point sur leur Religion, ils donnerent une libre carriere à leur ferveur : mais il leur manquoit une chose essentielle, c'étoit un Missionnaire. Enfin le Prince, qui les gouvernoit assez paisiblement, permit à deux Jésuites de s'établir dans le Royaume, & ce fut une nouvelle obligation, que ces Peres eurent au Grand Amiral, dont l'Usurpateur crut par-là s'assûrer la protection, supposé qu'il prit envie à son Neveu d'intriguer pour remonter sur le Thrône, qui lui appartenoit.

De J. C. 1589.

De Syn-Mu. 2249.

Le crédit du Grand Amiral augmentoit chaque jour, & à sa considération les plus grands Seigneurs de la Cour, quoiqu'Infidéles, s'intéressoient aux affaires du Christianisme. Condera Général de la Cavalerie, n'étoit gueres moins bien auprès de l'Empereur, & ne s'épargnoit point non plus, lorsqu'il s'agissoit du Service de Dieu ; ces deux Seigneurs rendirent alors un grand service au Roi d'Arima, qui étoit sur le point de s'engager dans une fort mauvaise affaire. On eut aussi alors quelque lueur d'espérance de voir Ucondono rentrer en grace auprès de Cambacundono : ce Seigneur contraint de sortir de l'Isle de Junogima pour la raison, que j'ai dite, fut invité par le Grand Amiral à se retirer avec toute sa suite dans les nouvelles Terres, que l'Empereur lui avoit données au Royaume de Fingo, & Ucondono accepta cette offre. Avant que de

De J. C. 1589.

De Syn-Mu. 2249.

ſe rendre dans cette nouvelle Retraite, il voulut faire une viſite au Roi d'Arima, & le bruit s'en étant répandu dans ce Royaume, on ne peut dire le concours, qui ſe fit des Chrétiens, pour voir ce grand Homme, dont l'exil avoit ajoûté un nouveau luſtre à ſes belles actions. Il ne ſe peut rien ajoûter aux careſſes, que lui fit le Roi, & tout le tems, qu'il reſta chez lui, ce fut une véritable Fête pour toute ſa Cour.

Il étoit encore à Arima, & il s'étoit enfermé dans la Maiſon des Jéſuites, pour ne vaquer pendant quelques jours, qu'a ſa conſcience, lorſqu'il reçût des Lettres de pluſieurs Amis, qu'il avoit à la Cour d'Ozaca, par leſquelles ils l'exhortoient à ſe rapprocher, & lui aſſuroient que l'Empereur le verroit volontiers. En effet ce Prince ayant un jour demandé de ſes nouvelles, comme on lui eût répondu qu'on n'entendoit plus parler de lui, & qu'apparemment il avoit paſſé dans quelque Pays étranger. *Pourquoi*, reprit-il, *ſeroit-il ſorti du Japon ? Ce n'a jamais été mon intention.* Peu de tems après, il ſçut qu'il étoit dans le Ximo, & alors il dit qu'il pouvoit, quand il voudroit, paroître à la Cour. Ses Amis lui en donnerent avis, & le Roi d'Arima lui perſuada de partir pour Ozaca. Au bout de quelques jours, il reçut une Lettre du Grand Amiral, qui lui conſeilloit de ne pas tant ſe preſſer, mais l'illuſtre Confeſſeur de Jeſus-Chriſt ne déſiroit rien avec plus d'ardeur, que ce que l'on craignoit pour lui, & il ſe rendit en diligence à Ozaca. Cambacundono lui fit un accueil, qui fit juger qu'on alloit le revoir rétabli dans tous ſes droits ; mais quelques jours après Sa Majeſté lui fit entendre, qu'il lui feroit plaiſir de paſſer avec ſa Famille

mille dans le Royaume de Canga, où il avoit besoin de lui pour des affaires de grande importance, & lui assigna un revenu capable de l'y faire subsister avec honneur. Le Roi de Canga étoit depuis long-tems un de ses plus intimes Amis : mais ce Prince reçut un ordre secret de le traiter en Exilé,& obéit,quoiqu'à son grand regret ; de sorte qu'Ucondono se trouva réduit à manquer souvent du nécessaire, & personne alors ne douta que son rappel & les feintes caresses de l'Empereur n'eussent été un piége, pour le tirer sans bruit du Ximo, où le Monarque appréhendoit quelque soulevement en sa faveur.

De J. C. 1589.

De Syn. Mu. 2249.

L'année suivante les Missionnaires du Japon perdirent leur Supérieur Général, le Pere Gaspard Cuello, qu'une fiévre lente, causée par le chagrin de voir le triste état de son Eglise, & par la crainte des nouveaux malheurs, dont elle étoit continuellement menacée, leur enleva. Il mourut à Conzusa le septiéme de Mai 1590, & eut la consolation de finir une vie toute Apostolique par le Baptême de la Princesse Doüairiere d'Isafay, Sœur du Roi d'Arima. Sa vertu & son zele le firent beaucoup regretter des Fidéles, & le Roi lui fit dans Arima, où son Corps fut transporté, des obséques magnifiques. Il méritoit véritablement les pleurs, dont on arrosa son Tombeau, mais il en avoit fait verser plus d'une fois d'une autre nature à ceux, qui travailloient sous sa conduite à la Vigne du Seigneur. Le Pere Valegnani en le substituant au Pere François Cabral, ne l'avoit pas bien connu, car il n'y eut jamais deux Hommes plus semblables, que ce Supérieur, & celui, dont il occupoit la place ;

De J. C. 1590.

De Syn-Mu. 2250.

plus propres à prêcher l'Evangile, & a gagner les Infidéles, autant par l'exemple de leurs vertus, que par la force de leurs discours, mais moins capables de gouverner, & plus persuadés qu'ils pensoient plus juste que les autres. Les fautes, que ce dangéreux principe fit faire au Pere Cuello, furent d'autant plus considérables, qu'il se trouva dans des tems plus fâcheux. Les Mémoires, que j'ai eus entre les mains, n'en marquent aucune en particulier, & se contentent de dire, que le Japon s'en ressentit longtems, & que les Missionnaires, qui s'assemblerent après sa mort à Conzusa, eurent beaucoup à faire, pour y apporter le remede, qui pouvoit dépendre d'eux. On lui rendoit la justice de croire, que son intention étoit droite, mais on ne pouvoit lui pardonner, qu'il ne consultât jamais personne sur ce qu'il avoit à faire, & que quand il recevoit de son Général des ordres, qui n'étoient pas conformes à ses idées, il trouvât mauvais, qu'on voulût de si loin lui prescrire de quelle maniere il devoit se comporter dans un Pays, où la conjoncture des tems obligeoit d'un jour à l'autre de changer de conduite. Les Missionnaires, qui convenoient avec lui que le Général ne pouvoit pas donner des ordres absolus pour une Mission si éloignée, n'en concluoient pas, comme il faisoit, que le premier Supérieur y dût avoir une autorité despotique : ils prétendoient au contraire qu'il falloit l'obliger à ne rien entreprendre d'important : que par l'avis de son Conseil. Le choix, qu'on fit du Pere Pierre GOMEZ, pour lui succéder, ne pouvoit être plus heureux. Ce Religieux étoit doüé de toutes les qualités, qui avoient fait estimer ses

deux Prédécesseurs, & de toutes celles, dont le défaut leur avoit fait faire bien de fausses démarches.

De J. C. 1587-90. De Syn-Mu. 2247-50.

Quatre mois après la mort du Vice-Provincial, c'est-à-dire, le vingtiéme de Juillet 1590. le Pere Alexandre Valegnani, & les quatre Ambassadeurs, qui avoient été à Rome, entrerent dans le Port de Nangazaqui. Mais avant que de raconter ce qui se passa depuis leur arrivée au Japon, il est nécessaire de reprendre l'Histoire des Ambassadeurs, où nous l'avons interrompue, c'est-à-dire, à leur embarquement au Port de Lisbonne le 13 d'Avril 1586. Ils eurent beaucoup à souffrir dans cette traversée, sur-tout vers le Cap de Bonne Espérance, & par le travers de l'Isle de Madagascar, où ils furent même en grand danger de périr. Ensuite les vents leur manquerent, dès qu'ils furent arrivés au Mozambique, & ils furent contraints d'y passer l'Hyver. Ils se remirent en Mer au mois de Mars de l'année 1587. faillirent à faire naufrage le lendemain de leur départ, & arriverent enfin à Goa sur la fin du mois de Mai.

Le Pere Valegnani, qui depuis quinze mois n'avoit eu aucune nouvelle d'eux, fut bien charmé de les revoir en parfaite santé, & d'apprendre de leur propre bouche toutes les circonstances de leur Ambassade. Il en méditoit lui-même une autre, dont il communiqua le dessein au Vice Roi des Indes, Dom Edoüard de Menesez, & dont voici quel étoit le motif. Le Pere Cuello lui avoit mandé les faveurs, dont l'Empereur du Japon continuoit à combler les Missionnaires & les Chrétiens, & avoit ajoûté dans sa Lettre, que pour retenir ce Prin-

De J. C. 1587-90.

De Syn-Mu. 2247 50.

ce dans des sentiments si favorables, il jugeoit que rien ne seroit mieux, qu'une Ambassade au Vice-Roi des Indes, dont le but seroit de remercier Sa Majesté de la protection, qu'il accordoit aux Missionnaires, & de lui en demander la continuation. Ce projet plut fort au Pere Valegnani; qui en ayant parlé à Dom Edouard de Menesez, ce Seigneur non seulement l'approuva, mais fit entendre au Provincial, qui devoit retourner au Japon en qualité de Visiteur, qu'il falloit que lui-même fût l'Ambassadeur.

Ses raisons étoient, que personne n'étoit mieux instruit que lui des affaires du Japon, qu'il avoit vû Cambacundono a la Cour de Nobunanga, & que ce Prince avoit été témoin de la considération toute particuliere, qu'avoit euë pour lui son Prédécesseur: enfin qu'il étoit à propos d'honorer par un caractere respectable la Religion Chrétienne dans le premier de ses Ministres au Japon. Tout cela étoit plausible, & le Pere Valegnani n'avoit rien de solide à y opposer. Ainsi malgré sa répugnance, causée par le tour & les couleurs, qu'il prévit que les Ennemis de la Compagnie donneroient à cette démarche, il accepta la Commission, sur ce principe, qu'un bien public & nécessaire ne doit point être laissé par la crainte des fâcheuses interprétations, qu'on peut lui donner. Il proposa ensuite de s'associer les Ambassadeurs venus de Rome, & se fit fort d'en obtenir l'agrément des Princes, dont ils étoient les Envoyés; son but en ceci étoit, qu'à l'occasion de cette Ambassade, ces jeunes Gens pûssent instruire tout ce qu'il y avoit de Grands au Japon de la puissance des Princes de l'Europe, & de

la magnificence du culte, qu'ils rendoient au vrai Dieu. Mais il y a bien de l'apparence que le Pere Valegnani n'accepta l'Ambassade, & ne proposa d'en partager les honneurs avec ces jeunes Seigneurs, qu'après l'arrivée des nouvelles, qu'on apprit à Goa sur la fin de l'année, de la proscription du Christianisme au Japon.

De J. C. 1588-90.

De Syn-Mu. 2248-50.

Ce qui est certain, c'est que les Ambassadeurs ne mirent à la voile, que le 22 d'Avril de l'année suivante 1588. Ils furent soixante & dix jours à gagner Malaca, ce qui se fait ordinairement en un mois, & de-là ils se rendirent à Macao en vingt-neuf jours. Comme on avoit eu avis au Japon de leur voyage, le Pere Melchior de MORA étoit venu à Macao par ordre du Pere Cuello, pour instruire le Pere Valegnani de la situation, où se trouvoit le Christianisme dans ces Isles. Le Visiteur, après l'avoir entendu, vouloit partir sur le champ, craignant que le mal, si on le laissoit vieillir, ne devint incurable, mais n'ayant trouvé dans le Port de Macao, qu'un assez méchant jonc Chinois, qui se disposât à passer au Japon, il ne put jamais obtenir du Capitaine, qu'il lui donnât passage, quelque offre, qu'il lui fît; & peu de tems après on sçut que ce Bâtiment avoit péri en Mer avec tout l'Equipage.

Le refus de ce Capitaine ayant donné au Pere Valegnani le tems de réfléchir plus mûrement sur ce qu'il convenoit de faire dans la conjoncture délicate, où il se trouvoit, & d'en déliberer plus à loisir avec le Capitaine Général, & tout ce qu'il y avoit de personnes de considération dans la Ville; il prit par leur

De J. C. 1588-90.

De Syn Mu. 2248.50.

conſeil le parti d'écrire à l'Empereur, pour lui donner avis de ſa Commiſſion,& lui demander la permiſſion d'entrer au Japon en qualité d'Ambaſſadeur du Vice-Roi des Indes. Jérôme PEREYRA, qui étoit prêt de lever l'Ancre, pour aller à Nangazaqui, ſe chargea de cette Lettre & la remit au Vice-Provincial des Jéſuites, qui avant que d'en faire aucun uſage, voulut avoir l'avis des Princes Chrétiens du Ximo. Tous convinrent qu'il falloit mettre cette affaire entre les mains d'un Seigneur Payen, mais ami du Grand Amiral, & qui lui avoit promis de ſervir les Chrétiens de tout ſon pouvoir. Il ſe nommoit ASONADARIO, & l'Empereur paroiſſoit avoir en lui une confiance entiere. Le Roi d'Arima, & les autres Princes lui envoyerent donc la Lettre du Pere Valegnani, & le prierent de dire à l'Empereur, que l'Ambaſſade, dont ce Pere étoit chargé, n'avoit point eu d'autre motif de la part du Vice-Roi des Indes, que de remercier Sa Majeſté des faveurs, qu'elle faiſoit aux Portugais, & en particulier aux Miſſionnaires, & de la prier de les continuer, mais que l'Ambaſſadeur ayant été plus particulierement inſtruit à ſon arrivée à Macao du changement arrivé dans les affaires de la Religion, il n'avoit pas cru devoir paſſer outre ſans ſa permiſſion.

Aſonadario ne trouva aucune difficulté à remettre la Lettre à l'Empereur, auquel il rendit compte du ſcrupule de l'Ambaſſadeur. Cambacundono reçut ſa Lettre, & l'ayant lûe, répondit que l'Envoyé du Vice-Roi des Indes, ſeroit le bien venu. Aſonadario envoya cette réponſe à Arima ; où, parce que l'Empereur n'avoit point nommé le Pere Valegnani, & qu'il avoit

expreſſément défendu de laiſſer entrer au Japon aucun Docteur Européen, quelques-uns crurent, qu'il falloit l'engager à s'expliquer; mais Aſonadario, à qui on en écrivit, ne fut pas de cet avis. Il manda au Roi, qu'il ſeroit dangéreux de faire faire tant de réfléxions à l'Empereur, & ajoûta que la réponſe qu'il avoit donnée, quoique conçue en termes généraux, ſuffiſoit pour la ſûreté des Ambaſſadeurs.

Le Roi d'Arima & le Prince d'Omura ſont mandés à la Cour de l'Empereur. Leur embarras.

Une autre affaire occupoit alors le Roi d'Arima, & le Prince d'Omura ſon Couſin germain, & leur cauſoit de grandes inquiétudes. L'Empereur, pour goûter les plus doux fruits de ſes Conquétes, prenoit plaiſir de mander de tems en tems à ſa Cour les Souverains, qu'il avoit ſubjugués; une vûe de politique entroit auſſi dans ce deſſein; car ce Prince, tout vain qu'il étoit, ne ſe repaiſſoit pas ſeulement de fumée, & ne faiſoit gueres de démarche inutile; il ſe connoiſſoit aſſez en Hommes, & en exigeant que ſes grands Vaſſaux lui vinſſent rendre en perſonne leurs hommages, il vouloit les étudier, & tâcher de diſtinguer ceux, ſur qui il pouvoit compter, d'avec ceux, dont il devoit ſe défier. Les deux Princes dont je viens de parler, avoient reçu ordre de ſe trouver à Ozaca au commencement de l'année ſuivante, qui répondoit au premier jour de Février de l'année 1589. Ils ne ſçavoient pas trop, s'ils devoient obéir à ce commandement; ou chercher quelque moyen de l'éluder, parce qu'ayant retiré chez eux la plûpart des Miſſionnaires, ils croyoient avoir tout à craindre d'un Prince ſoupçonneux, & qu'une pareille déſobéiſſance à ſes Edits, devoit avoir extrêmement choqué contre eux.

De J. C. 1588-90.

De Syn-Mu 2248-50.

Ils sont bien reçus de Sa Majesté, & chargés de présens.

Comme ils étoient dans cette incertitude, ils apprirent que le Grand Amiral étoit dans le Fingo. Ils lui firent aussi-tôt sçavoir leur irrésolution, & ce Seigneur leur manda, qu'ils ne devoient point balancer à se rendre auprès de l'Empereur, qu'il étoit lui-même sur le point de partir pour Ozaca, qu'il seroit charmé de les y accompagner, & qu'il leur répondoit, qu'ils seroient bien reçus. Ils suivirent ce Conseil, & se disposerent à aller joindre Tsucamidono, qui les attendoit, pour les embarquer sur ses Navires. Avant leur départ, le Vice-Provincial des Jésuites offrit au Roi d'Arima, de faire sortir de son Royaume tous ses Religieux, afin qu'il pût assûrer à l'Empereur qu'il n'y en étoit demeuré aucun ; mais ce Prince n'y voulut point entendre. » Si mes Ennemis, dit-il, ont pris ce prétexte, pour me » perdre, le mal est déja fait, & ce que vous » me proposez n'y apporteroit aucun remede : » le meilleur est de se jetter entre les bras de » la Providence. Toute la grace, que je vous » demande, est de lever les mains au Ciel » avec tous les Chrétiens, tandis que je serai » en voyage. » L'Eglise du Japon étoit trop intéressée à la conservation de ce Prince, pour que tous les Fidéles ne se portassent point d'eux mêmes à faire ce qu'il souhaitoit. Tout le tems qu'il fut absent il se fit partout des prieres & des pénitences publiques, & elles furent exaucées ; Cambacundono combla d'honneurs les deux Princes, & les renvoya chargés de présens.

L'Empereur fait rebâtir à Meaco le Temple Daï-

Ce fut à peu près en ce même tems, que ce Monarque, qui venoit d'ajoûter une nouvelle Ville à Meaco, y rebâtit magnifiquement le grand Temple *Daïbods*, lequel avoit été-

ainsi que nous l'avons dit ailleurs, dans la Ville de Nara, où Nobunanga l'avoit ruiné. Dès qu'il fut achevé, il en fit la Dédicace avec un appareil magnifique, où il étala toute sa grandeur. On ne doutoit point alors que son intention ne fût d'y placer sa Statuë, pour s'y faire adorer de son vivant à l'exemple de Nobunanga, & ce qui confirma davantage tout le monde dans cette pensée, fut que depuis qu'il eut reçu les premiers avis de l'arrivée d'un Ambassadeur du Vice-Roi des Indes, on lui entendit souvent dire, qu'il avoit toujours fort aimé les Prêtres Européens, mais qu'il s'étoit néanmoins déterminé à les faire sortir du Japon, parce qu'ils y vouloient établir une Religion, qui privoit les Empereurs des Honneurs Divins, qu'on leur avoit toujours rendus, au moins après leur mort, depuis la fondation de la Monarchie : qu'ainsi le Christianisme étoit bon en soi, & qu'il pouvoit être utile ailleurs, mais qu'il ne convenoit pas au Japon.

De J. C. 1589-90.

De Syn-Mu. 2249-50.

bods. On soupçonne qu'il veut s'y faire adorer.

La Dédicace du Daïbods achevée, Cambacundono s'avisa de faire publier qu'il alloit remettre les Empereurs Héréditaires en possession de toute leur autorité. Il commença par leur faire bâtir un Palais superbe ; & comme le Dayri venoit d'abdiquer la Couronne en faveur de son Fils, il prit occasion de la cérémonie du Couronnement du nouveau Monarque, pour donner à cette Cour une Fête splendide. Le jeune Dayri y parut comme Empereur, mais après que la Comédie eut duré quelques jours, les choses furent remises au même état où elles étoient auparavant, & le nouvel Empereur n'y gagna que le magnifique Palais qu'on lui avoit construit.

De J. C. 1589-90.

De Syn-Mu. 2249-50.

Description du Palais de ces Princes.

Voici la deſcription de ce Palais, telle que je la trouve dans les Mémoires des Ambaſſades des Hollandois : quoique je ne la garantiſſe pas en ſon entier, il eſt difficile qu'elle ſoit toute de génie, ou d'imagination, & j'ai cru qu'on la verroit ici avec plaiſir.

On entre dans le Palais du Dayri par un grand Portail, dont la bordure du Toit eſt ſemée de boules de Vermeil doré, & ce Portail eſt au milieu d'une Galerie & de huit Chambres de même ſtructure. Le Platfont de la Galerie repréſente un Ciel, tel qu'il eſt aux plus beaux jours. On apperçoit par les fenêtres de la Galerie quantité de Statuës, dont les couleurs ſont relevées par le plus beau vernis du Japon & une Banniere, où ſont les Armes du Dayri en broderie d'or & d'argent. Le Portail eſt pris dans la muraille, dont le Palais eſt environné, & qui eſt fortifiée d'un grand nombre de baſtions, à chacun deſquels il y a des Corps de Garde ; on trouve enſuite une Cour pavée de pierres de toutes ſortes de couleurs, où lorſque le Monarque paroît pour ſortir dans la Ville, ou pour aller à la Promenade, tout le monde ſe proſterne en terre. Aux deux bouts de la Cour, ſont deux Edifices ſomptueux, occupés par les Femmes du Prince ; chaque appartement a ſa cuiſine, compoſée de pluſieurs pieces de plein-pied, & derriere ces cuiſines eſt un très-beau Jardin, dont les murailles ont à diſtances égales de belles Tours toutes habitées. Du milieu du Jardin, il s'en éleve une extrêmement haute, qui fait un effet charmant. Il n'y a dans ce Jardin ; que des Arbres rares, & l'on y voit des ſimples & des fleurs, qu'on ne trouve nulle part ailleurs.

De J. C. 1580-90.

De Syn-Mu. 2246 50.

A travers tant de beautés on découvre le Palais du Dairy : il eſt fort exhauſſé, & fermé d'une muraille, ornée des plus belles Statuës. On monte à ce Palais par un large Eſcalier de quinze marches de Bronze, lequel eſt flanqué aux deux bouts de deux Corps-de-Garde, dont le Toît eſt en cul de Lampe, & preſque tout d'or. Le tout eſt bordé à l'ordinaire de Pommes dorées. Des deux extrémités du Perron on entre dans deux autres Jardins entourés de murailles, & aux quatre coins de chacun, il y a quatre Pavillons de Figures octogones, dont la couverture eſt en coquille. Il ne manque rien dans ces beaux lieux de tout ce qui peut faire plaiſir aux ſens. La principale entrée, qui donne ſur le milieu du Perron, eſt ornée de huit groſſes Colomnes émaillées, dont les Chapiteaux ſont dans les regles de l'ordre Corynthien, & les baſes d'une eſpece de Marbre blanc. La face de ce Bâtiment eſt plus exhauſſée que le reſte ; & quelque part qu'on regarde, on apperçoit des Raretez, que les yeux ont peine à quitter. Toute la Sculpture eſt de blanc poli, ſur des fonds d'or mat, ce qui y répand une douceur toute particuliere.

Les volets & les embraſures des croiſées, qui ſont en grand nombre, ont les mêmes ornements. Le Pavé eſt de Pierres ſi bien liées & ſi polies, qu'on le prendroit pour une glace de Miroir. De-là on paſſe dans une ſeconde Cour pavée de bleu & de noir, & de celle-ci dans une troiſiéme, d'où paroît à découvert toute la face du Bâtiment. Des deux côtés ſont des Pilaſtres dans le même goût que les Colonnes dont nous avons déja parlé ; ils ſoutiennent une Architecture, dont la friſe & les corniches ſont

De J. C. 1589-90.

De Syn-Mu. 2249.50

aussi de l'ordre Corinthien. Il y a dans les intervalles des Figures de Marbre sur des pieds d'Estaux, & des marches de même matiere. On entre d'abord dans un grand Salon, de chacun des angles duquel s'éleve un imposte, qui couronne la face, & soutient une Balustre en rond, lequel regne tout autour du Salon.

Le second étage est porté sur seize Colonnes, & l'on y voit cinq Salons tous percés de doubles croisées, dont les premieres sont à demi bouchées par le Toît, qui avance. Sur les quatre coins de ce Toît sont couchés quatre Dragons volans d'or bruni. Le milieu du troisiéme étage est percé d'une croisée un peu moins large que haute : celles des côtés sont aussi doubles, mais elles different de celle ci, en ce qu'elles sont en arcade. Le milieu du Château est en Dôme, & s'éleve à perte de vûe. Ce Dôme est couronné d'une bordure fort légere, & crenelée, & son sommet est uue Pyramide de boutons faits au tour. A droite & à gauche sont des Galeries appuyées sur dix grosses Colonnes toutes couvertes de lames d'or, & ce qui avance des Toîts sur le premier rang des croisées, est aussi de pur or. Derriere les Galeries sont les Salles basses, que le Dayri habite la plûpart du tems. C'est quelque chose de si admirable, que cet Appartement, dit l'Auteur de la Relation, qu'il est mal-aisé de le décrire. Au lieu de vîtres, les Croisées ont des toiles de Soye si fines & si unies, qu'on les prendroit pour du Cristal. Le pavé est de Marbre noir, gris, bleu, & couvert des plus belles Nattes, qui se fassent au Japon. Les Salles hautes sont à peu près de même. Mais il y a bien de l'apparence que celui, de qui nous tenons ces dé-

tails, n'a pas eu la liberté de voir bien à son aise les dedans de ce Palais, & qu'il en a parlé par oui-dire.

De J. C. 1589-90.
De Syn-Mu. 2249 50.

Marche du Dayri, quand il sort.

Quand le Dayri sort de son Palais, c'est toujours dans une Litiere faite à peu près comme nos Carosses, excepté que l'Impériale est soutenuë de Colomnes d'or massif, & chargée en dehors de Figures de toutes les sortes, toutes d'or, & que du milieu il s'éleve une pointe de cinq ou six boutons de même métal. La Litiere est comme enveloppée d'une toile de soye si déliée, que le Dairy peut tout voir au travers sans être vû. Il est porté par quatorze Gentilshommes des plus qualifiés, & qui ont un air fort leste. Sa Garde est assez nombreuse, & outre cela il est environné d'un grand nombre d'Officiers, qui ne le quittent jamais. Un détachement de Soldats marche devant, & sa Litiere est suivie d'un Carosse tiré par deux Chevaux, dont les Housses sont semées de Perles & de Diamans. Deux Gentilshommes en tiennent les rênes, pendant que des deux autres, qui marchent aux deux côtés, l'un remuë sans cesse un Eventail, & l'autre porte un Parasol. Ce Carosse est magnifique, & c'est celui de l'Impératrice. Une file de belles Caléches tirées aussi par deux Chevaux, & conduites chacune par deux Hommes, portent les autres Femmes ou Concubines du Prince. Ces Caléches sont enveloppées comme le Carosse & la Litiere, de toiles fines, qui empêchent d'être vû, & qui n'empêchent point de voir. Quantité de Dames & de Courtisans viennent après sans ordre, & forment un Cortége, qui a quelque chose de magnifique.

Conquête du

Cependant Cambacundono au milieu des

De J. C. 1589-90.

De Syn-Mu. 2249-50.

Bandouë par l'Empereur.

ſpectacles, dont il amuſoit le Peuple & endormoit les Grands, ne perdoit point de vûe le projet de ſe rendre maître de tout le Japon, qu'il avoit formé d'abord : il ne lui reſtoit plus que le Bandouë à conquérir, mais ce n'étoit pas une Entrepriſe aiſée. Le Bandouë contient huit grandes Provinces, parmi leſquels ſont les cinq, qui compoſent le QUANTO, où ſont ſituées les Villes de SURUNGA & celle de JEDO, aujourd'hui Ville Impériale, & le ſéjour des Empereurs CUBO-SAMAS. Cambacundono, avant que de déclarer ſon deſſein, avoit eu ſoin de diſpoſer tellement toutes choſes, qu'il pût mettre ſur pied une grande Armée en peu de jours ; & pour n'avoir rien a craindre, ni pour le centre de l'Empire, ni pour ſes nouvelles Conquêtes, tandis qu'il ſeroit occupé ailleurs avec ſes principales forces, il s'étoit étudié de longue main à ruiner les Grands, tantôt par des exactions exceſſives, tantôt par des dépenſes énormes, & dont il ne falloit pas ſe diſpenſer, quand il avoit témoigné ſes volontés, les repréſentations étant ordinaireme t traitées comme des refus d'obéir. Il avoit auſſi eu la précaution de déſarmer les Particuliers. Enfin lorſqu'on y penſoit le moins, il parut en Campagne à la tête de deux cents mille hommes, & au commencement de l'Automne de l'année 1589. il marcha du côté du Bandouë.

Toute cette Contrée obéiſſoit à un Prince nommé FOYENDONO, lequel ne parut pas tout-à fait pris au dépourvû : toutefois comme il ne pouvoit point oppoſer à l'Empereur des Forces, qui égalaſſent celles de ce Prince, il avoit pris le parti de bien garnir ſes meilleures Places. Il en avoit pluſieurs, qu'il croyoit capa-

bles de faire une longue résistance, & il espéroit que l'hyver, qui approchoit, & qui est très-rude en ces quartiers-là, feroit périr une bonne partie de l'Armée Impériale, ou obligeroit l'Empereus à se retirer bientôt ; mais Cambacundono avoit plus d'une ressource. Son argent, & ses promesses lui ouvrirent une partie des Forteresses du Bandouë, il en surprit quelques-unes, il en força d'autres, & Foyendono voyant qu'il étoit perdu, s'il résistoit plus longtems, se soumit, ou ce qui est plus vraisemblable, se retira dans les Montagnes. L'Empereur changea presque tous les Seigneurs particuliers de ces Provinces, & fut de retour à Ozaca avant la fin de l'année. Le Roi de Bandouë voulut profiter de son absence pour reconquérir ses Etats, mais il fit peu de progrès, & dès que l'hyver fut passé, Cambacundono retourna dans le Bandouë, & mit le malheureux Foyendono hors d'état de remuer jamais.

De J. C. 1589-90.

De Syn-Mu. 2249-50.

Les Ambassadeurs de Rome arrivent à Nangazaqui.

Tant d'heureux succès firent croire à l'Empereur que tout lui étoit possible, & il ne se proposa rien moins dès-lors, que la Conquête de la Chine, & des Philippines. Nous dirons tout de suite ce qui regarde ces Entreprises, après que nous aurons vû quel fut le succès de l'Ambassade du Pere Valegnani, qui prit enfin terre au Port de Nangazaqui, le vingt-uniéme de Juillet de cette année 1590. avec les Ambassadeurs revenus de Rome. La joye fut grande parmi tous les Chrétiens à cette nouvelle, le Prince LEON Frere du Roi d'Arima, étoit sur le Port avec une très-nombreuse suite de Gentilshommes, pour les recevoir à la descente de leur Navire : le Roi lui-même & le Prince d'Omura, la Mere de Michel de Cingiva,

De J. C. 1590.

De Syn-Mu. 2250.

& celle de Martin de Fara, arriverent à Nangazaqui peu de jours après, & furent suivis d'un très-grand nombre de Princes & de Seigneurs, la plûpart Parents, ou Alliés des quatre Ambassadeurs, qu'on ne se lassoit point d'entendre parler des aventures de leur voyage. Le saint aveugle Tobie s'étoit aussi embarqué pour venir rendre ses devoirs au Pere Valegnani, & apprendre des nouvelles de l'Europe; mais le Navire, qui le portoit, s'étant brisé contre un écueil, il fut obligé de s'arrêter. Cet excellent Ouvrier mourut peu de tems après a Sacai, où il étoit allé secourir les Fidéles destitués de Pasteurs, & où il eut la consolation de convertir plusieurs Idolâtres, parmi lesquels il y avoit un Bonze de très-grande réputation.

Ils écrivent au Pape.

Quand les Ambassadeurs se furent un peu délassés, ils écrivirent au Pape Sixte V. une Lettre, ou après avoir fait à Sa Sainteté le récit de ce qui leur étoit arrivé depuis leur départ de Rome, ils lui rendoient de très-humbles actions de graces de toutes les faveurs, dont Elle les avoit comblés. Ils s'étoient déja acquittés de ce devoir au Mozambique, & à Macao, mais le Saint Pere ne reçut que la premiere de ces Lettres, & il y répondit de la maniere la plus aimable. Ils écrivirent aussi au Roi Catholique, de la libéralité duquel ils s'étoient ressentis jusqu'après leur arrivée au Japon, & à plusieurs autres Princes & Seigneurs Chrétiens, dont ils avoient reçu des marques plus particulieres d'estime & d'amitié.

Accueil, que lui font les Princes & Seigneurs Chrétiens.

Le Pere Valegnani de son côté écrivit à l'Empereur, pour lui donner avis de son arrivée, & lui demander en quel tems Sa Ma-

jesté auroit pour agréable de lui donner Audience. Afonadario & Condera, qui venoit d'être honoré du titre de Roi de Buygen, se chargerent de présenter cette Lettre à l'Empereur, qui leur dit que l'Ambassadeur du Vice-Roi des Indes seroit toujours le bien venu, & les chargea d'avoir soin que rien ne lui manquât pour son voyage. Ils lui firent aussitôt sçavoir cette réponse, & ajoûterent qu'il y avoit toute apparence que le Prince s'adouciroit de plus en plus à l'égard des Chrétiens. Le Grand Amiral Roi de Fingo, qui étoit occupé du côté du Bandoüe pour le service de l'Empereur, lui manda aussi, qu'il auroit bien du chagrin, s'il ne se trouvoit point en Cour, quand il y arriveroit, & ordonna à la Reine JUSTE son Epouse, qu'il avoit laissée dans ses Etats, de pourvoir à sa subsistance. Riusa son Pere en usa de même, & lui envoya de l'argent. La Reine Doüairiere de Bungo, le Roi & la Reine de Chicungo; en un mot tout ce qu'il y avoit de Seigneurs & de Princes Chrétiens, ou qui n'étoient point Ennemis de la Religion Chrétienne, lui donnerent des marques éclatantes d'une estime sincere, & les Fidéles crurent si bien l'Empereur revenu à leur égard, qu'ils ouvrirent partout leurs Eglises; mais le Pere Valegnani leur fit dire de s'abstenir de s'y assembler, & de célébrer publiquement leurs Fêtes, jusqu'à ce qu'il eût eu son Audience de Cambacundono.

Ce fut par cette même raison, qu'il ne jugea point à propos de délivrer pour lors au Roi d'Arima & au Prince d'Omura les Présents de Sa Sainteté, parce qu'il convenoit que cette action se fit avec une célébrité, que les tems

De J. C. 1590.

De Syn-Mu. 2250.

ne comportoient pas encore. Il se contenta de leur faire remettre les Brefs, qui accompagnoient les Présents, par Michel de Cingiva leur Ambassadeur. Ils y répondirent sur le champ, & l'on nous a conservé leurs Lettres, qui sont des monuments authentiques du zele & de la pieté de ces Princes. Le Pere Valegnani & les Ambassadeurs reprirent ensuite la route de Nangazaqui, parce que le Roi de Buygen & le Grand Amiral leur avoient mandé de se tenir prêts à partir au premier avis, qu'ils leur en donneroient, & que c'étoit dans ce Port, qu'ils devoient s'embarquer.

Son voyage à la Cour est differe. Le Roi de Bungo se reconnoit.

Il se présenta peu de tems après une occasion, qui parut très-favorable au Pere Valegnani pour son voyage, & qu'il résolut de ne point manquer. Le Roi d'Arima & le Prince d'Omura furent avertis de nouveau de se rendre à Ozáca, comme j'ai dit qu'il arrivoit de tems en tems à tous les Rois & à tous les Grands Seigneurs du Japon; & la circonstance du tems étoit d'autant plus favorable, que le Monarque recevoit les complimens de ses nouvelles Conquêtes; mais une maladie, qui survint à ce Pere, rompit toutes ses mesures & retarda son voyage. Une Lettre, qu'il reçut du Roi de Bungo, le consola beaucoup de ce retardement. Joscimon, dès l'année précédente, ayant appris l'accueïl gracieux, que l'Empereur avoit fait au Roi d'Arima & au Prince d'Omura, les deux plus déclarés de tous les Princes Chrétiens, & ceux, qui s'étoient le moins ménagés sur cet article avec la Cour Impériale, & le comparant avec la maniere, dont il avoit été traité lui-même, malgré sa soumission aux Edits, il en conçut une confusion, qui lui fut salutaire.

De J. C. 1590.
De Syn-Mu. 2250.

En effet, il résolut de réparer tout le mal, qu'il avoit fait, de rappeller les Missionnaires dans ses Etats, & de retourner lui-même au culte du vrai Dieu. Il communiqua son dessein à Scingandono, avec qui il se reconcilia sincérement, & qui se chargea de ménager sa reconciliation à l'Eglise avec le Pere Gomez, qu'il alla trouver à ce dessein dans le Royauma d'Arima. Le Pere Gomez répondit qu'il ne tiendroit jamais à lui, que le Roi de Bungo ne rentrât dans le sein de l'Eglise; mais le Pere Valegnani étant arrivé peu de tems après à Nangazaqui, il lui remit cette affaire entre les mains.

Il ne paroît pourtant pas que Joscimon se fût extrémement pressé d'envoyer faire compliment au Visiteur, ni aux Ambassadeurs, parmi lesquels étoit celui du Roi son Pere; mais enfin étant obligé d'aller à Ozaca, pour faire compliment à l'Empereur sur la Conquête du Bandoué, il envoya Scingandono au Pere Valegnani, pour lui renouveller les mêmes protestations, que ce Seigneur avoit déja faites de sa part au Pere Gomez, & pour le prier de ne pas laisser plus longtems son Royaume sans Missionnaires. Le Pere lui fit réponse, que le Fils du saint Roi Civan, & un Prince, dont les égaremens avoient fait verser tant de larmes aux Fidéles, & aux Ministres de l'Evangile, trouveroit toujours dans ceux-ci tous les sentimens & les dispositions, que la reconnoissance & le zele leur pouvoient inspirer; mais qu'il ne croyoit pas qu'il fût à propos d'envoyer des Missionnaires dans ses Etats, avant son retour de la Cour, où il espéroit de le voir.

De J. C. 1590.

De Syn Mu. 2250.

Le Visiteur profita aussi du loisir, que lui donnoient sa convalescence, & les délais, qu'on apportoit à son voyage, pour regler bien des choses concernant la maniere de prêcher l'Evangile dans un tems, où la moindre indiscrétion pouvoit avoir les plus fâcheuses suites. Il avoit amené avec lui une recruë considérable d'Ouvriers Apostoliques, & on en comptoit alors cent quarante dans tout le Japon, répartis en vingt-trois Maisons, dont les plus considérables étoient le Noviciat, qu'on avoit depuis peu transféré dans les Terres du Prince d'Omura, le Collége, qui étoit dans la Forteresse de Conzusa au Royaume d'Arima, & le Séminaire, qui étoit fort près du Collége. Les Royaumes de Firando, de Gotto, de Chicungo & de Fingo, & l'Isle d'Amacusa, où le Seigneur de Xequi s'étoit depuis peu converti, avoient aussi des Missionnaires, mais le plus grand nombre étoit dans le Royaume d'Arima, dans la Principauté d'Omura, & surtout à Nangazaqui. Dans les autres endroits, où les Jésuites n'avoient point d'Etablissements fixes, ils y suppléoient par de fréquentes courses, qu'ils faisoient secretement, & pour l'ordinaire déguisés, & ils avoient partout des Catéchistes habiles & zélés, qui entretenoient une grande ferveur parmi les Chrétiens, & faisoient tous les jours de nouvelles Conquêtes.

L'Empereur donne lieu d'espérer le retablissement des Missionnaires.

D'autre part l'Empereur, depuis qu'il se voyoit Maître absolu de tout le Japon, paroissoit changé en un autre Homme : il étoit d'une affabilité, dont ceux, qui connoissoient son humeur atrabilaire, étoient extrêmement surpris, & jamais on ne vit plus de jour au rétablissement des Religieux d'Europe dans

De J. C. 1590.

De Syn-Mu, 2250.

ses bonnes graces. On avoit déja remarqué, qu'il n'avoit point disposé des Maisons, que ces Peres avoient eues a Ozaca, à Sacai, & a Méaco; & divers traits, qui lui échapperent en différentes occasions, donnoient a penser qu'il reconnoissoit sa précipitation dans tout ce qu'il avoit fait contre la Religion Chrétienne. Un jour, qu'on célébroit à Ozaca une grande Fête en l'honneur d'une Idole, il rencontra dans le Palais une Fille d'honneur de l'Impératrice; il sçavoit que cette Demoiselle étoit Chrétienne, il l'appella, & lui dit: » Vous ne prenez pas grand plaisir à nos Solemnitez; car vos Docteurs ne les approu- » vent pas. » Il continua quelques tems la conversation sur le Christianisme, dont il parla avec honneur, & sur les Missionnaires, dont il dit beaucoup de bien; puis venant a leur exil, il lui échappa de dire: *il est vrai que j'ai été un peu trop vîte.* L'Impératrice, qui n'étoit pas loin, s'avança aussi-tôt, & dit, qu'en effet on n'avoit point approuvé qu'il eût traité si rudement des Etrangers, dont personne ne se plaignoit. Alors ce Prince, qui avoit assez de raison pour se rendre quelquefois justice; mais qui n'avoit pas assez de grandeur d'ame pour souffrir qu'on désaprouvât sa conduite, prit tout a coup un visage sévere, & repartit brusquement: *Après tout, j'ai fait ce que je devois.* L'Impératrice vit bien qu'il ne falloit pas insister, & rompit la conversation.

Quelque tems auparavant l'Empereur conversant avec Riusa, Gouverneur de Sacai, lui demanda si tous les Docteurs Etrangers étoient sortis du Japon? Il sçavoit bien que non, mais il vouloit paroître l'ignorer; Riusa lui dit qu'il en

De J. C. 1590.

De Syn.Mu-2250.

restoit encore plusieurs, parce qu'ils n'avoient point trouvé assez de Bâtiments pour s'embarquer. » Laurent, reprit l'Empereur, partira-» t'il avec les autres ? Et le moyen, Seigneur, » repartit Riusa, il est trop vieux; pour s'ex-» poser à un si grand voyage, & je crois bien » que l'intention de Votre Majesté, à qui t u: » le Monde sçait qu'il a toujours été fort agréa-» ble, n'est pas d'avancer ses jours. Vous » avez raison, repliqua l'Empereur, il ne » convient point qu'à son âge il quitte son air » natal. » Ce Religieux mourut deux ans après: il avoit le premier de sa Nation embrassé l'Etat Religieux, & la Compagnie de Jesus l'a toujours mis au nombre de ses plus dignes Enfans. On peut en effet lui rendre cette justice, qu'aucun Missionnaire n'a travaillé dans sa Patrie avec plus de succès au Salut des ames. Sa vertu & son éloquence lui avoient donné un grand accès à la Cour des Empereurs, & il y parut toujours en Religieux, & en Apôtre. Il laissa en mourant un grand vuide dans la Mission, où l'on comptoit beaucoup sur son crédit, & sur les bontez, que l'Empereur lui avoit toujours témoignées.

Conversion de plusieurs Bonzes, qui convertissent grand nombre d'Infidéles.

Enfin, pour achever de donner une idée de l'état, où le Pere Valegnani trouva l'Eglise du Japon à son arrivée dans ces Isles, un de nos plus exacts Historiens assure, qu'on avoit baptisé l'année précédente onze mille cinq cents Idolâtres dans le seul Royaume d'Arima, & presque autant à proportion dans les autres Provinces du Ximo. Il est vrai, que le Roi d'Arima n'épargnoit ni peine, ni dépense; & ne connoissoit point de danger, quand il s'agissoit de la gloire de Dieu. Quelque tems

De J. C. 1590.
De Syn Mu. 2250.

après ſon retour d'Ozaca, il apprit, que deux Miſſionnaires travailloient infatigablement dans une petite Ville de ſon Royaume appellée MIGRA, & ne retiroit preſque aucun fruit de leurs ſueurs, parce que les Bonzes, qui y étoient fort puiſſants, s'oppoſoient au progrès de l'Evangile. Comme il avoit fait de très-expreſſes défenſes de troubler les Prédicateurs dans l'exercice de leur Miniſtere, il fut choqué de cette déſobéiſſance; il fit appeller le Supérieur des Bonzes de Migra, & le regardant d'un œil courroucé: » Sçavez-vous bien, lui dit-il; » que je ſuis Chrétien? & ſi vous ne l'ignorez pas, qui vous a rendu ſi hardi, que » de traverſer le progrès d'une Religion, » que votre Roi profeſſe? » Il lui déclara enſuite, que tous leurs biens étoient confiſqués, & qu'il alloit aviſer avec ſon Conſeil de quel ſupplice il puniroit leur réſiſtance à ſes ordres. On commença en effet à procéder contr'eux, mais les Miſſionnaires demanderent & obtinrent leur grace. Une générosité ſi peu attenduë les charma, ils ſe convertirent tous, & attirerent au Chriſtianiſme plus de deux mille perſonnes.

Danger, que court le Prince d'Amacuſa. Il en eſt délivré par le Grand Amiral Tſucamidono.

Une révolte du Prince Jean d'Amacuſa contre l'Empereur, qui l'avoit mandé à ſa Cour, & que la crainte d'y être arrêté l'avoit empêché de s'y rendre, faillit alors a ruiner une des plus belles Chrétientez, qui fût au Japon. Par bonheur Cambacundono envoya, pour le réduire, le Grand Amiral, qui auroit fini cette guerre ſans effuſion de ſang, s'il n'avoit pas eu un Collegue Idolâtre, nommé TORONOSUQUE, Parent de l'Empereur, & dont nous aurons plus d'une fois occaſion de parler

De J. C. 1590.

De Syn-Mu. 2250.

dans la suite : mais les Soldats de ce Général s'étant apperçus d'abord, que le Grand Amiral épargnoit les Chrétiens ; & en ayant murmuré, Tsucamidono fut obligé de ne plus rien ménager. Il assiégeoit la forte Place de FIONDO, il y donna un assaut, qui fut soutenu avec une extrême vigueur, & coûta bien du monde aux Assaillans ; trois cents Femmes s'y firent surtout admirer, & rendirent longtems la victoire douteuse ; enfin elles furent toutes tuées à l'exception de deux, qui furent dangéreusement blessées ; la Place fut forcée, le Commandant, qui étoit Oncle du Prince, y fut tué ; mais Torosonuque, qui avoit perdu ses meilleurs Soldats à cette attaque, ayant été obligé de se retirer, le Grand Amiral resta seul chargé de cette Guerre, & le Prince d'Amacusa se rendit à lui. Il n'eut pas lieu de s'en repentir ; Tsucamidono lui promit de faire sa paix avec l'Empereur, & il y a bien de l'apparence qu'il lui tint parole. Ce qui est certain, c'est que cet orage passé, l'Isle d'Amacusa fut, par un effet des bons soins du Grand Amiral, une des parties du Ximo, où la Religion fut longtems plus florissante.

La Religion florissante dans le Firando.

Elle l'étoit toujours infiniment dans le Firando, où elle n'avoit jamais cessé d'être persécutée. Le Roi fort porté de lui-même a maltraiter les Fidéles, & persuadé plus que jamais qu'il feroit sa Cour à l'Empereur en les persécutant, n'auroit pas manquer de les pousser à toute outrance, s'il n'eût appréhendé qu'en obligeant les Missionnaires de quitter ses Etats, il n'en éloignât les Marchands Portugais, qui depuis les derniers Edits contre la Religion, se conduisoient avec plus de circonspection, qu'ils n'avoient

n'avoient fait les années précédentes. D'ailleurs le Prince Jérôme, dans les Terres duquel ces Religieux demeuroient ordinairement, n'auroit pas souffert qu'on usât de violence contre eux, & il étoit en état de l'empêcher.

De J. C. 1590.

De Syn Mu. 2250.

Cambacundono somme l'Empereur de la Chine de le reconnoître pour son Souverain, & sur son refus fait construire une Flotte.

Cependant la maladie survenuë au Pere Valegnani dans le tems que les Amis, qu'il avoit à la Cour Impériale, lui avoient mandé de s'y rendre incessamment, l'ayant obligé de différer son voyage, il s'en fallut peu que ce retardement ne fît échoüer son Ambassade. Cambacundono, qui voyoit toute l'étenduë de l'Empire Japonnois soumise à ses Loix, ce qui etoit sans exemple dans ces Isles, depuis que les Cubo Samas avoient usurpé l'autorité souveraine sur les Dayris, forma d'abord, ainsi que je l'ai déja remarqué, le dessein de porter la Guerre dans les Pays étrangers; bien plus à la vérité pour éterniser son nom par une Entreprise, qu'aucun des plus puissants Souverains du Japon n'avoit encore tentée, que dans l'espérance de conquérir de nouveaux Royaumes. L'Histoire ne dit point pour quelle raison, ni sous quel prétexte ce Prince déclara la guerre aux Chinois : ce qui est certain, c'est qu'il écrivit à l'Empereur de la Chine une Lettre, dans laquelle il le sommoit de le reconnoître pour son Souverain, & que ce Prince lui ayant envoyé un Ambassadeur, qui ne lui fit pas une réponse conforme à ses prétentions, il fit construire une Flotte prodigieuse, s'assûra du Port de NANGOYA, qui n'est pas loin de Nangazaqui, le fortifia, en fit sa Place d'Armes, & que toute cette Côte parut en peu de tems couverte de ses Vaisseaux.

De J.C. 1590.

De Syn-Mu. 2250.

Son véritable dessein dans cette Entreprise.

Dans le fond le dessein de l'Empereur en faisant cette Expédition, n'étoit pas aussi insensé, qu'il le pouvoit paroître, & Cambacundono alloit à ses fins par les détours d'une politique assez bien concertée. Rien n'étoit mieux réglé, que le Japon, & il paroissoit bien alors que les Japonnois, non plus que la plûpart des autres Nations, n'ont besoin, pour être soumis & pacifiques, que d'être sous la domination d'un Prince, qui sçache régner. Le crime étoit puni, la vertu récompensée, le mérite placé, les Esprits remuants occupés, ou mis hors d'état de broüiller, & à la réserve de la persécution, qu'on faisoit aux Chrétiens, & dans laquelle l'Empereur fit toujours paroître une modération, qu'on n'avoit pas dû attendre de son caractere, personne n'avoit aucun lieu de se plaindre du Gouvernement. A la vérité ce Monarque n'étoit pas aimé, mais on le craignoit, & on l'estimoit, & cela suffisoit pour retenir tout le Monde dans le devoir. Une seule chose l'inquiétoit, plus à la vérité pour l'avenir, que pour le présent, mais assez pour troubler son repos, & pour l'empêcher de goûter la douceur d'une si grande prospérité. Sa passion dominante, ainsi que je l'ai déja remarqué, étoit une vanité, qui ne connoissoit point de bornes, & il vouloit s'assurer une place parmi les Dieux après sa mort. Or il comprenoit bien que, si le Christianisme prenoit le dessus, il seroit privé des honneurs Divins, & il avoit tout lieu de croire que, pour peu qu'il cessât de s'opposer à ses progrès, il n'y auroit plus bientôt d'autre Religion dans tout l'Empire. Son dessein n'étoit pourtant pas d'employer la violence pour le ruiner, & j'a-

De J. C. 1590.

De Syn-Mu. 2250.

voué que je trouve la plûpart de nos Historiens fort injustes à l'égard de ce Prince. Il est vrai qu'il a commencé cette terrible persécution, qui fait encore aujourd'hui frémir d'horreur le Monde Chrétien ; mais de plus de deux cents Missionnaires, & de dix-huit cents mille Fidéles, que l'on a vûs au Japon pendant son régne, il n'en a fait mourir, que vingt-six ou vingt-sept, & il n'a exercé sur eux aucune de ces cruautez extraordinaires, qui ont été inventées par ses Successeurs. Si l'on veut même examiner avec soin les motifs, qui l'engagerent à les condamner au supplice, on ne le taxera point d'avoir été sanguinaire. Je ne vois donc pas sur quoi fondé, on nous le représente comme un de ces Tyrans cruels, qui se plaisent à répandre le sang, & comme une bête féroce & intraitable. On pardonneroit peut-être ces expressions dans une Lettre écrite par quelques zélés Missionnaires dans le moment, qu'ils voyoient avec une véritable amertume de leur cœur, les espérances, qu'ils avoient conçuës d'établir le Royaume de Dieu sur les ruines de l'Idolâtrie, s'évanoüir pour toujours; mais un Historien qui est comptable au Public de la plus exacte vérité, doit mettre bas toute passion, aussi-bien que tout préjugé. Il est certain, que si Cambacundono eût mérité les noms odieux, dont je parle, absolu comme il étoit, il ne lui eût pas fallu dix ans, pour réduire le Christianisme au Japon dans l'état, où nous l'y voyons aujourd'hui.

Ce n'étoit pas même tout-à-fait son dessein : il paroissoit voir d'un œil assez indifférent que le Peuple embrasſât cette Religion étrangere, qui le rendoit plus soumis, & plus réglé, mais

De J. C. 1590.

De Syn-Mu. 2250.

il ne penſoit pas de même pour les Grands. La Profeſſion ouverte, que pluſieurs faiſoient de cette Religion l'autoriſoit trop ; le nombre de ces illuſtres Chrétiens augmentoit tous les jours, & il n'étoit, ni dans ſon caractere, ni même de ſon intérêt d'uſer de violence pour les obliger à changer de ſentiments, ou pour s'en défaire. Il prit donc le parti de les éloigner ſous un prétexte ſpécieux, & il ne trouva point d'expédient plus sûr pour cela, que de les employer au-dehors. Ce fut au moins en partie ce qui lui fit naître la penſée d'attaquer la Chine, & il dreſſa ſon Plan ſur ce Projet. Il réſolut de donner aux Princes Chrétiens la principale part dans cette Expédition, & voici quel étoit ſur cela ſon raiſonnement. Il comprenoit qu'il arriveroit de deux choſes l'une, ou que ſon Entrepriſe ſeroit malheureuſe, & qu'en ce cas tous ceux, qui lui faiſoient ombrage, y périroient ; ou que ces Princes feroient des Conquêtes, & qu'alors il pourroit leur abandonner le fruit de leurs Victoires, en échange des Provinces du Japon, dont ils étoient Seigneurs, & dont il gratifieroit ſes Créatures : en effet, on s'apperçut plus d'une fois dans la ſuite qu'il n'avoit pas fort à cœur le ſuccès de cette Guerre.

On tâche de lui rendre ſuſpecte l'Ambaſſade du P. Valegnani.

Il avoit un peu plus compté ſur l'hommage du Gouverneur des Philippines, dont on l'avoit amuſé, & dont nous remettons à parler, lorſque nous raconterons les ſuites fâcheuſes, qu'eut cette mauvaiſe Affaire. Il eſt encore vrai que ce Prince, qui occupoit volontiers de grands Projets ſon imagination portée au vaſte & à l'extraordinaire, & qui dans de certains moments croyoit déja voir une bonne

partie de l'Orient à ses pieds, devint si rempli de lui-même, & si fastueux, que l'Ambassade du Vice-Roi des Indes, qui d'abord l'avoit assez flatté, commença de lui paroître peu digne de lui, ou du moins peu utile à sa gloire. Il ne fut pas difficile aux Ennemis des Chrétiens, quand ils le virent dans cette disposition, de la lui rendre suspecte. On s'apperçut en effet, qu'il s'étoit laissé persuader que le Vice-Roi n'avoit aucune part au Voyage du Pere Valegnani, & que ce Religieux ne se portoit pour l'Envoyé de ce Seigneur vers lui, que pour l'obliger à rendre ses bonnes graces aux Missionnaires, & cela en vertu d'une coutume, qui a passé au Japon en Loi irrévocable, & suivant laquelle tout Homme condamné à la mort, ou à l'exil, s'il a le bonhour de paroître devant l'Empereur, est dès-lors absous de toute Sentence portée contre lui.

Ce qui fit d'abord soupçonner qu'il y avoit par rapport à cela quelque changement dans l'esprit de ce Prince, qui étoit allé dans le Quanto, pour achever de réünir ce grand Pays à son Empire; c'est qu'ayant commandé à Asonadario de faire venir l'Ambassadeur à Méaco, & de lui fournir tout ce qui étoit nécessaire pour son Voyage, & celui-ci ayant envoyé un Courier au Pere Valegnani, pour l'avertir qu'un Navire le viendroit prendre, pour le conduire à cette Capitale, où il l'attendoit, le Navire ne parut point. On apprit ensuite, qu'Asonadario avoit eu ordre de rester dans le Quanto, que l'Empereur étoit à Méaco & qu'il parloit fort mal de l'Ambassade Portugaise. C'étoit le Grand Amiral & le Roi de Buygen, qui mandoient ces nouvelles, mais

De J. C. 1590.

De Syn Mu. 2250.

ils ajoutoient qu'ils avoient pourtant engagé deux Seigneurs Payens à obtenir de l'Empereur, qu'il donnât audience à l'Ambassadeur : qu'ils étoient donc d'avis, que ce Pere vînt incessamment, mais qu'il amenât avec lui le moins qu'il pourroit de Religieux & le plus qu'il seroit possible d'autres Portugais, qui fussent en état de représenter ; d'autant plus qu'il s'agissoit d'effacer une Ambassade du Roi de Corée, qui avoit paru depuis peu avec une suite de trois cents Hommes. (*a*).

Le Pere Valegnani part pour la Cour. Plusieurs Portugais l'y accompagnent avec les Ambassadeurs de Rome.

Le Pere Valegnani ayant reçu ces Lettres, les communiqua au Roi d'Arima & aux autres Princes Chrétiens du Ximo, qui lui répondirent, qu'il n'y avoit point à balancer, & qu'il devoit partir incessamment. Il ne restoit plus qu'à engager les Commerçants Portugais, qui se rencontroient à Nangazaqui & dans les Ports voisins, à faire un effort, pour rendre l'Ambassade plus solemnelle, & ils n'eurent aucune peine à s'y déterminer, persuadés qu'il y alloit, non-seulement de l'avantage de la Religion, & de la gloire de leur Nation, mais même de leur interêt particulier, d'étaler leur magnificence aux yeux des Japonnois : de sorte qu'ils quitterent tout, & n'épargnerent rien pour se mettre en équipage. Les préparatifs se firent avec une très-grande diligence, & l'Ambassadeur partit sur

(*a*) Je n'ai pû rien trouver, qui pût m'instruire du sujet de cette Ambassade, ni du succès, qu'elle eut. Il y a pourtant bien de l'apparence que l'Empereur du Japon ayant fait demander passage au Roi de Corée ; pour aller conquérir la Chine ; ainsi que nous le dirons bientôt, ce Prince cherchoit à détourner ce coup sans attirer la Guerre dans son Pays.

De J. C. 1590.

De Syn Mu. 2247.

la fin de Novembre, accompagné des Peres Gnecchi & de Mesquita, de deux autres Prêtres, qui ne sont point nommés, & de quelques jeunes Jésuites Japonnois; les quatre Ambassadeurs revenus de Rome eurent aussi une suite convenable, & il y avoit outre cela vingt-six ou vingt-sept Portugais, qu'on auroit pris pour des Seigneurs.

Il fait de grandes conversions pendant son voyage. Réception qu'on lui fait partout, & aux Ambassadeurs de Rome.

Il auroit été trop incommode de traverser le Ximo avec tout ce Cortége, ainsi on le partagea en deux bandes, les Ambassadeurs prirent la route de terre, les Portugais s'embarquerent; le rendez-vous fut donné au Port de Ximonoseki, & de-là tout le Monde gagna par terre le Port de Muro, où il fallut demeurer deux mois entiers: mais ce séjour, & le Voyage depuis Nangazaqui furent véritablement le triomphe de la Religion. Il y avoit longtems, qu'on n'avoit fait tant, & de si illustres conversions, qu'en fit le Pere Valegnani à l'ombre de ce même caractere, dont certaines Gens lui firent dans la suite un crime de s'être revêtu. Les ordres avoient été donnés de lui faire partout de magnifiques réceptions, ils furent exécutés avec toute l'affection possible, même par les Gouverneurs & les Seigneurs idolâtres, & il parut véritablement alors que la Religion Chrétienne, & ceux qui la prêchoient, étoient fort au goût de tout le Monde: mais personne ne rendit plus d'honneur au Pere Valegnani, & ne montra plus de zéle pour la Religion, que Tagirandoro oncle du Roi de Naugato, & qui avoit épousé la Princesse Maxence de Bungo, par les bons soins de laquelle il avoit depuis peu reçu le Baptême.

De J. C. 1590.
Ite Syn-Mu. 22ho.

Le Port de Muro eſt dans la Province de Farima, à trente & une lieuës de Sacay & a quarante-ſix de Méaco. Nous avons dit, qu'il avoit appartenu a Tſucamidono ; il paroît, qu'alors l'Empereur s'en étoit ſaiſi, mais Riuſa Pere de Tſucamidono en étoit Gouverneur : & comme il l'étoit en même tems de Sacay, où il faiſoit ſa réſidence ordinaire, il avoit a Muro un Lieutenant, auquel il ordonna de recevoir les Ambaſſadeurs, & de les défrayer pendant tout le tems, qu'ils reſteroient dans ce Port. La cauſe de ce long ſéjour fut, qu'Aſonadario, ni aucun de ceux des Grands, ſur le crédit deſquels le Pere Valegnani pouvoit le plus compter, n'étoient à la Cour, & qu'en peu de jours l'Empereur avoit perdu ſon Fils unique & un de ſes Freres, ce qui l'avoit mis de ſi mauvaiſe humeur, que perſonne n'oſoit ſe préſenter devant lui. Le Pere jugea néanmoins à propos d'envoyer ſecretement le Pere Gnecchi à Méaco, où étoit la Cour, pour avoir quelqu'un de confiance dans cette Capitale, qui l'informât ſûrement de tout ce qui s'y paſſeroit.

C'étoit vers la fin de Janvier, c'eſt-à-dire, dans le tems, que les Rois, & les grands Seigneurs ont accoutumé de ſe rendre auprès de l'Empereur. La plûpart apprenant que les Ambaſſadeurs revenus de Rome étoient à Muro avec celui du Vice-Roi des Indes, eurent la curioſité de les voir, & prirent leur route de ce côté-là ; pluſieurs même, que des raiſons particulieres empêchoient d'aller à Méaco, firent exprès le Voyage de Muro. On ne ſe laſſoit point d'entendre les jeunes Ambaſſadeurs parler des Aventures de leur Voyage, & de

De J. C. 1590.

De Syn-Mu. 2250.

tout ce qu'ils avoient vû en Europe ; & comme ils avoient grand soin d'appuyer sur la Majesté du Souverain Pontife des Chrétiens, sur la puissance des Souverains de l'Europe, sur la maniere auguste, dont le Service Divin se faisoit à Rome & dans toutes les grandes Eglises, ils en prenoient toujours occasion de dire quelque chose de nos sacrés Mysteres, ce qu'ils faisoient avec tant de grace & de force, qu'on sortoit rarement d'avec eux, sans en être touché.

Ils avoient parfaitement appris la Musique, & chantoient fort bien : ils avoient aussi apporté d'Europe de très-belles Cartes Géographiques, des Spheres, des Montres, des Pendules, & ils s'exprimoient sur tout cela d'une maniere qui charmoit. Le vieux Morindono Roi de Naugato, ne pouvoit les quitter, mais celui, qui leur marqua un attachement plus sincere, fut Damien CAYNOCAMI Fils de Simon Condera, à qui le Roi son Pere avoit déja remis le Royaume de Buygen. C'étoit un Prince, qui à l'âge d'environ vingt ans, alloit de pair avec les plus grands Capitaines du Japon; il avoit été baptisé pendant la Guerre du Ximo, & comme dès sa plus tendre enfance il n'avoit presque point quitté les Armées, il n'avoit pû être instruit de bien des choses, qui concernoient la Religion, & fut bien aisé de profiter de cette occasion, pour acquérir sur cela les connoissances, qui lui manquoient.

Le Roi de Bungo reconcilié à l'Eglise.

Enfin le Roi de Bungo se rendit aussi à Muro, mais il y parut plus Pénitent, que Roi, & & dans un état d'humiliation, qui convainquit tout le Monde de la sincérité de son retour à Dieu. Toutefois, comme depuis les

De J. C. 1590.

De Syn-Mu. 2250.

premieres marques de repentir, qu'il avoit données par Lettres au Pere Valegnani, il n'avoit fait aucune démarche en faveur de la Religion, il n'osa d'abord s'adresser directement à ce Pere, & il interposa auprès de lui le crédit du Prince de Fiunga son Cousin, le premier des Ambassadeurs revenus de Rome. Celui-ci fit quelque difficulté de se mêler de cette affaire; il se rendit néanmoins, après avoir tiré parole du Roi qu'il répareroit tout le mal, qu'il avoit fait. Ce Prince accompagna ses promesses de tant de larmes, & d'instances si vives, que cela joint à ce que l'on devoit à la mémoire du Saint Roi Civan, dont on ne pouvoit gueres douter que le crédit auprès de Dieu n'eût obtenu à son Fils la grace de sa conversion, déterminerent le Pere Valegnani à reconcilier ce Prince à l'Eglise, & la cérémonie s'en fit d'une maniere, qui donna aux Infidéles une grande idée de la Religion Chrétienne.

L'Empereur se prévient de nouveau contre l'Ambassade du Pere Valegnani.

Parmi tant de sujets de consolation les Ambassadeurs n'étoient pas sans inquiétude, & eurent enfin de Meaco des avis qui firent voir, que ce n'étoit pas sans fondement. On leur manda que l'Empereur s'étoit de nouveau expliqué d'une maniere peu avantageuse au sujet de l'Ambassade du Vice-Roi des Indes, & que l'ancien Roi de Buygen lui en ayant voulu parler un jour, il en avoit reçu cette réponse, » Vous êtes bien hardi de prendre en ma » présence le parti de ces Prêtres étrangers. » Souvenez-vous que je ne vous ai pas fait » tout le bien, que j'avois dessein de vous fai- » re, & cela uniquement; parce que vous » êtes Chrétien. « En effet, lorsque ce Prin-

ce envoya Condera avec une Armée contre le Roi de Saxuma, il lui promit deux Royaumes, & il ne lui avoit pas même donné celui de Buygen tout entier.

De J. C. 1590.

De Syn Mu. 2251.

La maniere dure, dont l'Empereur venoit de lui parler, ne le rebuta pourtant point; il gagna un des principaux Favoris de ce Prince nommé MAXITA YEMONDONO, lequel prit encore sur lui de servir l'Ambassadeur. Il le fit, mais il fut d'abord très-mal reçu; toutefois, comme il connoissoit son Maitre, il lui laissa jetter tout son feu, & ayant rechargé à propos, il en tira enfin cette parole: » *Si le* » Pere Valegnani ne veut que me faire la révérence, je le recevrai; mais s'il vient » comme Ambassadeur me prier de la part » du Vice-Roi des Indes de révoquer l'Edit » de bannissement, que j'ai porté contre ses » Confreres; je ne veux ni le voir, ni lui » parler: surtout qu'il ne s'avise point de me » rien dire en faveur de sa diabolique Reli- » gion.

On l'appaise, & il consent de le recevoir.

On crut avoir beaucoup fait, que d'en être venu là, & le Pere Gnecchi manda au Pere Valegnani, que le sentiment de tous leurs amis étoit, qu'il partit incessamment de Muro, ce qu'il fit. Il se rendit à Ozaca, dont le Gouverneur, à la priere de Condera & de Maxita Yemondono, lui fit une fort belle réception, & lui fournit avec profusion tous les rafraichissements, dont il pouvoit avoir besoin. Comme le Pere fut encore obligé de rester quelques jours dans cette grande Ville, il y fut visité de plusieurs personnes de considération, qui n'avoient pû l'aller trouver à Muro. Quantité de Payens l'ayant entretenu, conçu-

De J.C. 1591.

De Syn-Mu. 2251.

rent une grande estime du Christianisme, dont il parloit avec discrétion, mais avec force & dignité, quelques-uns mêmes l'embrasserent dans la suite, & y persévérerent; de sorte qu'il sembloit que tous ces retardements fussent ménagés par la Providence pour le salut d'un très-grand nombre de personnes, qui sçurent en profiter.

Ucondono visite les Ambassadeurs; sa constance dans l'adversité.

Les Ambassadeurs étant encore à Ozaca, furent agréablement surpris d'y voir arriver Ucondono, & plus encore de voir reluire sur son visage un air de contentement, que n'avoient point ceux, à qui la Fortune prodiguoit ses plus grandes faveurs. Ce Grand Homme leur protesta même qu'il regardoit comme le jour le plus heureux de sa vie, celui auquel il avoit tout perdu pour Jesus-Christ. Il proposa au Pere Valegnani le dessein, où il étoit de quitter tout-à-fait le monde, & de se consacrer tout entier au service de Dieu; mais outre qu'il avoit encore sa Femme & une Famille nombreuse, qui seroit demeurée sans ressource par sa retraite, le Pere fit réflexion qu'il étoit beaucoup plus jeune, que l'Empereur, & que s'il étoit jamais rétabli dans ses Charges & dans ses biens, il pourroit rendre à Dieu & à l'Eglise des services bien plus essentiels, en restant dans le Monde, qu'en le quittant; ainsi il ne fut point d'avis qu'il changeât l'état de vie, où la Providence l'avoit placé.

Cortége de l'Ambassadeur.

D'Ozaca les Ambassadeurs allerent par Mer, jusqu'au Port de TOBA, qui n'est qu'a une lieuë de Meaco, & ils firent ce voyage dans des Bâtiments, que leur avoit envoyés un des Freres de l'Empereur. Ils trouverent en cet endroit de magnifiques Norimons pour eux,

De J. C 1581.

De Syn-Mu. 2251.

& des Chevaux pour toute leur suite, avec toutes les commoditez imaginables, par les soins de Condera & de Maxita Yemondono, que l'Empereur avoit chargez de tout ce qui les regardoit; ainsi rien ne les arrêtant à Toba, ils en partirent le lendemain en très-bel ordre. Les présens étoient portés à découvert; la marche étoit disposée avec tant de goût, le Cortége étoit si leste, & tous ceux, qui le composoient avoient un air si noble, que le bruit s'en étant répandu de toutes parts, le Chemin & les Campagnes voisines se trouverent remplis d'une multitude incroyable de toutes sortes de personnes. Les Ennemis des Chrétiens avoient d'abord persuadé aux Habitans de la Capitale que cette Ambassade n'étoit rien au prix de celle du Roi de Corée, dont nous avons parlé, il n'y a pas longtems, mais ils furent bientôt détrompés. Cambacundono lui-même avoit affecté de parler avec mépris des Portugais, & il lui étoit échappé plus d'une fois de dire, que ces Etrangers venoient chercher du Pain au Japon, parce qu'ils n'en avoient point chez eux; il changea de ton, sur ce qu'on lui rapporta du Cortége de l'Ambassadeur, & il résolut de le recevoir avec toute la distinction possible. Il commanda que les Chemins fussent nettoyés & sablés, & que quand l'Ambassadeur seroit arrivé à Meaco, le Gouverneur & un autre grand Seigneur, qu'il nomma, lui rendissent visite, & le complimentassent en son nom, & qu'il y eût des Sentinelles posées à toutes les avenuës du Quartier, où il seroit logé.

Comment il est reçu à Meaco.

Tout cela fut exécuté avec une cordialité & une affection, qui fit encore plus de plaisir au

De J. C. 1591.

De Syn-Mu. 2251.

Pere Valegnani, que les honneurs, qu'on lui rendoit. L'Empereur lui-même ne seroit pas entré dans Meaco avec plus d'applaudissements. Toutes les ruës, par où il passa, étoient d'une propreté charmante, & on avoit meublé pour lui & pour les Religieux, qui l'accompagnoient, un des Palais de l'Empereur même: le Pere de Mesquita, qui devoit lui servir d'interpréte; & les quatre Ambassadeurs revenus de Rome furent logés dans celui du Grand Amiral Roi de Fingo, qui étoit vis-à-vis, & les Portugais de la suite furent distribués dans les plus belles & les plus commodes Maisons du même quartier. L'Empereur, pour paroître le jour de l'Audience avec cette majesté fastueuse, qu'il affectoit dans toutes les occasions d'éclat, avoit mandé tous les Grands, que le devoir de leurs Charges ne retenoit point nécessairement ailleurs, & leur avoit fait préparer un repas somptueux; ils s'y trouverent en très-grand nombre, & la Cour Impériale n'avoit peut-être jamais été si brillante, qu'elle le fut en cette rencontre. C'est ainsi que ce Prince changeoit d'un moment à l'autre, comme on voit le Ciel serein s'obscurcir tout à coup, & reprendre aussitôt sa premiere sérénité. Il ne falloit pas trop compter sur les bons momens de l'Empereur, mais on ne devoit pas non plus s'effrayer beaucoup de ses mauvaises humeurs, qui se dissipoient d'elles-mêmes.

Son Audience de l'Empereur.

Le jour de l'Audience avoit été fixé au premier Dimanche de Carême, qui tomboit cette année-là au troisiéme de Mars, & l'Empereur qui étoit allé depuis peu au Royaume de Voary, se rendit à Meaco dès la veille. Tous ceux,

qui devoient composer le Cortége, se trouverent de grand matin au Palais de l'Ambassadeur, d'où la marche commmença en cet ordre. On voyoit d'abord un beau Genet Arabe, couvert d'une Housse de Velours incarnat, le Harnois garni d'argent, & les Etriers dorés : Deux jeunes Palfreniers revêtus de longues Robes de Soye, & le Turban en tête, tenoient ce superbe Animal des deux côtés par le mors, & le conduisoient entre deux Portugais montés à l'avantage, & très-bien mis. Le Vice-Roi des Indes avoit envoyé deux Chevaux Arabes, mais il en étoit mort un sur Mer. Les Pages, au nombre de sept, venoient ensuite, si richement vêtus, & avec un air si noble, qu'on les eût pris pour des Princes ; ils précédoient immédiatement les quatre Ambassadeurs Japonnois, qui étoient habillés à l'Italienne, de ces beaux habits de velours noir, avec de larges passements d'or, que le Pape Grégoire XIII. leur avoit fait faire pour paroître à Rome dans les plus grandes cérémonies. L'Ambassadeur du Vice-Roi suivoit seul dans un Norimon le plus beau, qu'on eût vû de longtems en pareille occasion. Le Pere Jacques de Mesquita, & le Pere Antoine Lopez ses Interprétes, venoient après, chacun dans une Litiere. Les Portugais à Cheval, tout couverts d'or & de Pierreries, fermoient la Marche.

On alla ainsi lentement jusqu'à la porte du Palais Impérial, où DAINANGANDONO, Neveu de l'Empereur, & son Héritier présomptif, reçut l'Ambassadeur à la tête d'un grand nombre de Seigneurs, & le conduisit jusqu'à la Salle d'Audience. Cette Salle étoit fort grande, & divisée en cinq compartimens, qui fai-

De J. C. 1591.

De Syn-Mu. 2251.

soient comme autant de Parquets. Le premier & le plus élevé de tous étoit celui de l'Empereur ; il y étoit seul, assis à l'Asiatique, & l'on y montoit tout autour par dégrés ; les quatre autres alloient toujours en baissant ; dans le second il n'y avoit que trois Seigneurs, a sçavoir un Bonze nommé MEUXIQUI, lequel avoit la premiere Dignité de la Maison du Dayry, le Chef du Conseil du même Empereur, & Dainangandono, qui alla y prendre sa place, quand il eut conduit les Ambassadeurs ; dans le troisiéme & le quatriéme étoient les Seigneurs de la Cour & les grands Officiers de la Couronne, chacun suivant son rang & sa qualité ; & dans le cinquiéme, les Gentilshommes, qui devoient faire leur service pendant l'Audience & pendant le Repas. Le tout étoit d'une propreté & d'un arrangement, qui charmoit l'œil. Le pavé étoit couvert de ces belles Stores épaisses de trois doigts, que les Japonnois travaillent avec une délicatesse infinie, & dont on se sert dans les Palais des Grands au lieu de Nattes (*a*) ; les Murailles & le Plat-Fond étoient revêtus d'émail, d'or, & de Peintures en Paysages, d'un goût exquis, & d'une admirable variété ; dans le fonds de la Salle il y avoit un magnifique Balcon, qui donnoit sur un espece de Parterre d'une grande beauté.

Le Pere Valegnani entra précédé d'un Gentilhomme Portugais, qui portoit la Lettre du Viceroi des Indes, écrite sur un beau velin enrichi d'or, scellé d'un cachet d'or, & enfermé dans un petit Coffre fort précieux, &

(*a*) Nos Relations les nomment TATAMIS.

très-bien travaillé. Après tout le cérémonial des prosternements & des autres façons de cette Cour, dont nous aurons ailleurs occasion de parler, l'Empereur commanda à un Prince de lire tout haut la Lettre du Vice-Roi, dont voici la teneur.

De J. C. 1591.
De Syn-Mu. 2251.

SÉRÉNISSIME EMPEREUR,

» Encore que la vaste étenduë des Pays, » qui nous séparent, ne nous ait pas permis » jusqu'à présent d'avoir beaucoup de com- » munication avec VOTRE MAJESTÉ, toute- » fois la renommée m'ayant appris, & les » Religieux, qui travaillent dans votre Em- » pire a faire connoître la Loi du vrai Dieu à » vos Sujets, m'ayant confirmé les grandes » choses, que vous avez faites, & les Victoi- » res, que vous avez remportées, & qui vous » ont enfin rendu le plus puissant Monarque, » qui ait régné au Japon depuis un très-grand » nombre de siécles; j'ai cru devoir marquer » à VOTRE MAJESTÉ la joye, que j'ai ressentie » de tant d'heureux succès, dont le Dieu du Ciel » l'a favorisée. Les mêmes Religieux, qui sont » pour la plûpart Sujets naturels du grand » Prince, auquel les Indes obéissent, & qui avec » un courage vraiment héroïque vont par- » toute la Terre, pour apprendre aux Hom- » mes à connoître & à adorer l'Auteur de la » Nature, m'ont aussi fait part des insignes » faveurs, dont VOTRE MAJESTÉ ne cesse » point de les honorer, & m'ont conjuré de » vous en marquer leur reconnoissance, que » je partage volontiers avec eux. C'est parti- » culierement le but de cette Ambassade, » dont j'ai chargé le Pere Alexandre Valegna-

De J. C. 1591.

De Syn-Mu. 2251.

» ni, qui a l'honneur d'être déja connu de
» vous. Après qu'il aura rendu à VOTRE
» MAJESTÉ ses très-humbles actions de gra-
» ces pour vos anciennes bontés, il doit vous
» supplier en mon nom de vouloir bien les
» continuer, & j'ose assurer VOTRE MAJESTÉ
» qu'elle ne sçauroit répandre ses faveurs sur
» des Sujets, qui les ayent mieux méritées.
» J'y prendrai en mon particulier toute la
» part, que je dois, & je chercherai tou-
» tes les occasions de les reconnoître, autant
» qu'il me sera possible. J'ai chargé mon Am-
» bassadeur de vous présenter deux Genets
» d'Arabie avec leurs Housses & leurs Harnois,
» deux Epées & deux Arquebuzes d'une façon
» nouvelle, deux tentures de Tapisserie bro-
» chées d'or, deux Armures complettes travail-
» lées en acier, un Poignard, qui sert aussi de
» Pistolet, & un Pavillon pour la Campagne.
» A Goa, cette année 1587. de la Rédemp-
» tion des Hommes (a).

Dom EDOUARD
DE MENESEZ.

A mesure, qu'on nommoit les Présents, on les plaçoit dans un lieu marqué pour cela : ils furent agréablement reçus, & l'Empereur s'arrêta assez longtems a les considérer : il fit ensuite signe à l'Ambassadeur de s'approcher. Le Maître des Cérémonies l'alla prendre, lui fit monter les dégrés du Trône (b), & le Pere, qui étoit vêtu de l'Habit ordinaire de sa Com-

(a) Le jour n'est point marqué dans la date de cette Lettre, que je n'ai trouvée, que dans l'Ouvrage du Pere Louis de Gusman.

(b) C'est à-dire, du Parquet, où l'Empereur étoit assis, sur une espece d'Estrade.

pagnie, étant aux pieds de l'Empereur, plia le genoux, & salua ce Prince à l'Européenne, après quoi Sa Majesté le fit asseoir vis-à-vis d'Elle au milieu des Princes, qui étoient dans le troisiéme Parquet. Les quatre Ambassadeurs Japonnois baiserent ensuite la main à l'Empereur, puis les deux Interprétes, & les autres Religieux de la suite du Pere Valegnani, & enfin tous les autres Gentilshommes Portugais, qui furent aussi placés, chacun selon son rang.

De J.C. 1591.

De Syn Mu. 2251.

Cela fait, l'Empereur fit répondre au Compliment de l'Ambassadeur par le même Prince, qui avoit lû la Lettre; faveur, qui ne se fait point à tous les Ministres Etrangers. Enfin on apporta le Thé dans une Coupe de vermeil doré, Cambacundono en but un peu, puis envoya la Coupe à l'Ambassadeur, à qui il fit donner en même tems cent plaques d'argent & quatre Habits de Soye; les Ambassadeurs Japonnois, les Jésuites, les Portugais, eurent aussi leurs Présents, qui furent distribués avec beaucoup d'ordre & un grand silence; après quoi l'Empereur se leva, & en se retirant il ordonna à son Neveu de faire dîner les Ambassadeurs, & tous ceux, qui les accompagnoient, & de leur tenir compagnie. Ce Répas, qui étoit encore une distinction extrêmement rare, se passa plus en cérémonies, qu'à faire bonne chere, & l'on y garda un profond silence. Il n'y eut à table avec les Ambassadeurs, que trois Princes de la Maison Impériale, & huit Seigneurs, qui portoient presque tous la qualité de Rois; plusieurs Personnes de grande considération étoient debout autour des Tables, & les Portugais

De J. C. 1591.

De Syn-Mu-2251.

mangerent dans une autre Salle.

L'Empereur s'entretient familierement avec l'Ambassadeur, & avec ceux qui étoient revenus de Rome.

Sur la fin du dîner l'Empereur vint en deshabillé dans celle, où les Ambassadeurs mangeoient, & s'assit à côté du Pere Valegnani, avec lequel il s'entretint quelque tems. Il prit aussi beaucoup de plaisir à faire parler les quatre Seigneurs Japonnois sur le grand Voyage, qu'ils avoient fait, & plus encore à les entendre chanter, & joüer de plusieurs instrumens inconnus au Japon. Il caressa fort le Prince de Fiunga, il lui dit qu'il avoit rétabli son Cousin dans le Royaume de ses Peres, & lui témoigna qu'il seroit bien aise de l'avoir à son service, mais le jeune Seigneur lui déclara nettement, comme il l'écrivit depuis au Pere Aquaviva, qu'il avoit été dès son enfance élevé par les Peres de la Compagnie de Jesus, & qu'il étoit résolu de vivre & de mourir parmi eux. L'Empereur passa ensuite dans la Salle, où l'on avoit servi les Portugais, à qui il fit beaucoup d'amitiés. Ils profiterent de cette occasion, pour lui demander justice contre celui, qui recevoit les Droits de Sa Majesté dans le Port de Nangazaqui, & qui en usoit fort mal à leur égard; il la leur promit de bonne grace, & le Receveur fut cassé.

Il déclare le P. Rodriguez son Interpréte; avis, qu'il lui donne.

Sur le soir Cambacundono fit appellé Jean Rodriguez, Jésuite Portugais, qui n'étoit pas encore Prêtre, & qui servoit quelquefois de Truchement au Pere Valegnani, pour apprendre de lui à monter une Pendule, dont l'Ambassadeur lui avoit fait présent; & comme il goûta fort la conversation de ce jeune Religieux, il s'entretint avec lui bien avant dans la nuit; il lui dit en le congédiant, qu'il par-

toit le lendemain pour le Voary, & que le P. Valegnani pouvoit, en attendant qu'il eût répondu au Viceroi des Indes, rester à Meaco, à Ozaca, à Sacai, à Nangazaqui, en un mot partout, où il voudroit: » mais, ajoûta-t'il, » avertissez-le de faire en sorte, que les Religieux, qui l'accompagnent, se comportent avec beaucoup de discrétion, & ne m'obligent point par un zêle mal entendu de leur Loi, à faire un coup d'éclat, qui auroit des suites. « Quelque tems après, il fit Rodriguez son Interpréte, ce qui attacha ce Religieux à la Cour, & lui donna lieu de rendre de grands services à la Religion.

De J. C. 1591.

De Syn-Mu. 2291.

Le Pere Valegnani avoit prévenu l'avis, que l'Empereur lui fit donner, mais il n'en travailla que plus efficacement pour la cause de Dieu, & l'on reconnut par une heureuse expérience, qu'un Missionnaire Ambassadeur, quand il n'oublie point qu'il est par état le Ministre d'un Dieu crucifié, & qu'il ne sert les Grands de la Terre, que pour se faire tout à tout, peut tirer un grand avantage de ce caractere emprunté, pour accréditer son Ministere. Aussi ce Pere, hors des occasions, où il étoit obligé de représenter, n'étoit que Religieux & Homme Apostolique; & l'on peut dire, qu'en recommandant à ses Inférieurs de ne se ménager en rien, pourvû qu'ils ne donnassent par imprudence aucune prise sur eux, il leur en montra l'exemple par son infatigable application aux devoirs de sa Profession.

Batême du Roi de Zeuxima.

Il ne put se dispenser de faire quelque séjour à Meaco, où son Palais ne désemplissoit point du matin au soir. Dainangandono, Neveu, & comme je l'ai dit, déja désigné Successeur

De J. C. 1591.

De Syn-Mu. 2251.

de Cambacundono à l'Empire, les Rois de Naugato & d'Ixo, le Prince Héréditaire de Canga, & quantité d'autres de même rang lui rendirent visite. Le Roi de Zeuxima, Gendre du Grand Amiral, y alla comme les autres, mais ce fut moins par politesse, que pour se faire instruire de nos Mysteres, & le Pere Valegnani le baptisa en secret, parce que ce Prince avoit des mesures a prendre, avant que de se déclarer ouvertement. De Meaco les Ambassadeurs retournerent à Ozaca, où il n'y eut pas moins de concours chez eux, qu'il n'y en avoit eu dans la Capitale. Au reste la piété avoit la principale part à cette prodigieuse affluence de monde; car comme le Pere Valegnani, & les Jésuites qui l'accompagnoient, disoient tous les jours publiquement la Messe, & s'acquittoient en toute liberté de leurs autres fonctions; ce qui ne se faisoit depuis le commencement de la Persécution, qu'en quelques endroits du Ximo; tout ce qu'il y avoit de Chrétiens dans les Provinces, où les Missionnaires ne pouvoient plus pénétrer qu'en cachette, ne faisoient point difficulté d'entreprendre des voyages, les uns de cinquante, les autres de cent lieuës pour avoir la consolation de participer à nos divins Mysteres.

Deux Princesses d'une grande vertu engagerent le Pere Valegnani a passer par Firando; l'une étoit la Princesse ISABELLE, Veuve du feu Prince Antoine, & la Princesse MANCIE, Epouse du Prince Héréditaire de Firando. La premiere étoit assez tranquille dans les Isles d'Iquizeuqui & de Tacuxima, qui appartenoient à ses Enfans, dont aucun n'avoit dégénéré de la vertu de leur Pere; & les Chré-

tiens de ces Isles animés par l'exemple de leurs Princes, & à l'abri de la Persécution dans des Lieux, où le Roi de Firando n'avoit pas beaucoup d'autorité, augmentoient tous les jours en nombre & en ferveur. Le Pere Valegnani les visita, & ne trouva parmi ces Fidéles, que des vœux à faire pour leur persévérance dans la pratique de toutes les Vertus Chrétiennes, dont ils donnoient tous les jours des preuves éclatantes.

De J. C. 1591.
De Syn-Mu. 2251.

La Princesse de Firando étoit Sœur du Prince d'Omura, & son Mariage avoit été le nœud d'une paix nécessaire au repos de sa Famille; mais Sumitanda son Pere, en la donnant au Prince de Firando, avoit tiré parole du Roi, que sa Fille auroit l'exercice libre de sa Religion. On n'avoit pas laissé de l'inquiéter beaucoup sur cet article, mais elle s'étoit toujours soutenuë avec un courage si héroïque au milieu d'une Cour, la plus mal disposée de tout tems a l'égard du Christianisme, que le Roi son Beau-Pere n'avoit pû même obtenir d'elle, que contente de vivre en bonne Chrétienne, elle ne travaillât point à gagner des Ames à Jesus-Christ. Elle le faisoit avec un succès, qui répondoit à son zèle, & le Roi avoüoit avec chagrin qu'une Femme pouvoit plus dans sa Cour, pour étendre sa Religion, que lui pour en arrêter le progrès. Le Pere Valegnani ne laissa point d'être bien reçu de ce Prince, qui, après lui avoir fait bien des politesses, le conduisit lui-même à l'Appartement de sa Belle-Fille.

Dès que la Princesse apperçut le Missionnaire, elle se jetta à ses pieds, quoiqu'il pût faire pour l'en empêcher, & elle les arrosa de ses

De J. C. 1591.

De Syn-Mu. 2251.

larmes, ce qui édifia & attendrit extrêmement tous ceux, qui étoient présents. Elle se confessa ensuite, & finit sa Confession en protestant, qu'elle mourroit plûtôt de la plus cruelle mort, que de manquer à la fidélité, qu'elle avoit voüée au vrai Dieu. Elle ajoûta que le feu Prince son Pere étant au lit de la mort, & elle ayant eu la permission d'aller recueillir ses derniers soupirs, ce Prince l'avoit appellée en particulier, & lui avoit témoigné sa douleur de l'avoir ainsi obligée à vivre dans une Cour Idolâtre : *C'est*, me dit-il, *la nécessité de mes affaires, qui m'a contraint de contracter une Alliance, que je détestois ; mais au moins, ma chere Fille, je vous conjure par tout ce qui peut faire impression sur votre cœur, de garder inviolablement à Dieu la foi, que vous lui devez.* » Il accompagna ces paroles d'un » torrent de larmes, continua la Princesse, » fondant elle-même en pleurs, & ne serois-» je pas bien dénaturée, si après cela je m'ou-» bliois un seul moment de mon devoir ? « L'Homme Apostolique admira une vertu si rare & une piété si solide. Il fortifia la Princesse dans ses sentimens, lui dit la Messe, la communia, & la laissa remplie d'une consolation, qui ne pouvoit venir que de l'Esprit Saint.

* Les Rois de Bungo & d'Arima, & le Prince d'Omura reçoivent les Présents du Pape.

L'Ambassadeur profitoit ainsi de la liberté, qu'il avoit d'aller partout, pour animer & pour accroître la foi des Chrétiens. Enfin il se rendit à Arima, pour remettre au Roi les présens du Saint Pere. Il ne tint pas à ce Prince, que tout son Royaume ne prît part à cette Cérémonie ; mais le Pere Valegnani le pria de ne point faire un éclat : qui pût irriter l'Empereur.

pereur. La Fête, pour n'être pas aussi publique, que ce vertueux Prince l'auroit souhaité, n'en fut pas moins auguste, mais la piété en fit le plus bel ornement. On ne peut dire l'effet, que fit cette Action sur tous les Assistans ; la Reine & les Princesses fondoient en larmes, & tout le Peuple poussoit vers le Ciel des soupirs, qui interrompoient & attendrissoient le Célébrant. D'Arima, le Pere Valegnani & les Ambassadeurs se transporterent à Omura, & puis à la Cour de Bungo, où les Présens & les Brefs du Saint Pere furent reçûs avec les mêmes cérémonies & la même dévotion.

De J. C. 1591.

De Syn-Mu. 2251.

Les quatre Ambassadeurs Japonnois entrent dans la Compagnie de Jesus.

Les Ambassadeurs ayant ainsi rempli tous les devoirs de leur Commission, ne différerent pas un moment à exécuter le projet, qu'ils avoient formé pendant leur séjour à Rome, d'entrer dans la Compagnie de JESUS. Il n'avoit pas même tenu à eux, qu'ils ne le fissent dès ce tems-là ; car on assûre, que s'étant un jour jettés tous quatre aux pieds du Pere Aquaviva, ils le conjurerent avec les plus grandes instances de les admettre au nombre de ses Enfans, & ajoûterent, que s'ils obtenoient cette grace, ils se croiroient plus que récompensés de toutes les fatigues, & de tous les périls, qu'ils avoient essuyés pendant leur long & pénible voyage : que toute leur ambition, après avoir été les Ambassadeurs des Princes de la Terre vers le Vicaire de Jesus-Christ, seroit d'être, selon l'expression de l'Apôtre, les Envoyés du même Sauveur des Hommes auprès des Princes, & des Peuples, qui ne le connoissoient point, & de verser jusqu'à la derniere goute de leur sang, pour lui procurer des Adorateurs.

De J. C. 1591.

De Syn Mu. 2251.

Le Pere Général leur répondit, que sa Compagnie tiendroit à grand honneur d'avoir des Sujets aussi distingués, qu'ils l'étoient par leur naissance, par leur mérite & par leur vertu; mais qu'outre qu'ils étoient revêtus d'un Caractere, qu'ils ne devoient déposer, qu'au Japon, il pouvoit y avoir des raisons, qu'il ne connoissoit pas, de s'opposer à leur dessein, & qu'il chargeroit le Pere Valegnani de faire ce qui conviendroit, quand ils seroient de retour dans leurs Familles. Ce qui est certain, c'est que ce fut la premiere chose, dont ils parlerent au Pere Visiteur, quand ils l'eurent rejoint aux Indes, & qu'ils ne cesserent de solliciter auprès de lui une grace, qu'ils regardoient comme le comble de tous leurs vœux. Le Pere Valegnani ne parut pas entrer d'abord dans leurs vûës; il craignoit sans doute que leurs instances ne fussent l'effet d'une ferveur passagere, mais ils le convainquirent enfin par leur constance & par toute leur conduite, que leur vocation venoit du Ciel; de sorte que quand il les vit libres de tout engagement, il ne crut pas devoir différer plus longtems de se rendre à leurs prieres; il les reçut, & les envoya au Noviciat, que l'on avoit transféré depuis peu dans l'Isle d'Amacusa.

Il est vrai, qu'avant que ces fervents Prosélites se vissent en possession de ce bonheur, les deux plus considérables d'entre eux eurent de rudes combats à soutenir de la part de leurs Meres. Le Prince de Fiunga, qui avoit déja refusé, ainsi que nous l'avons vû, un grand Etablissement à la Cour de l'Empereur, triompha bientôt de la sienne, qui étoit venu ex-

près avec ſon Cadet nommé JUSTE ITO, pour lui faire changer de réſolution. Il y eut plus, car le Prince Juſte fut ſi touché d'entendre ſon Frere parler des conſolations, que l'on goûte en portant ſa Croix à la ſuite de Jeſus-Chriſt, qu'il déclara à ſa Mere, qu'il ne vouloit point ſe ſéparer de lui : ainſi la Princeſſe, qui n'avoit pas voulu faire à Dieu de bonne grace le ſacrifice d'un de ſes Fils, fut obligée de le lui faire de tous les deux.

De J. C. 1591.

De Syn-Mu. 2251.

Michel de Cingiva eut plus de peine à obtenir le conſentement de la Princeſſe ſa Mere, parce que le Roi d'Arima ſe mit de la partie, & n'omit rien pour ébranler ſa conſtance, juſqu'à lui faire des offres capables de ſatisfaire la plus grande ambition. Mais rien ne le toucha, & la Princeſſe, qui avoit un grand fond de Religion, donna enfin les mains à ce que le ſeul Fils, qu'elle avoit, & qui par bien des endroits, méritoit toute ſa tendreſſe, ſe conſacrât entierement au Miniſtere Evangélique, mais par un de ces exemples de l'inconſtance, & de la fragilité humaine, que Dieu permet quelquefois pour retenir dans la crainte, & dans la défiance ceux mêmes, qu'il a le plus prévenus de ſes graces, & qui ont commencé avec plus de ferveur la carriere de la ſainteté, Cingiva ſecoüa bientôt le joug du Seigneur, dont il s'étoit chargé avec tant de courage, & on n'eſt pas même aſſûré qu'il ait perſévéré juſqu'au bout dans la Foi de ſon Baptême.

Indiſcrétion des Chrétiens

La conjoncture dans laquelle ces quatre Seigneurs s'étoient ainſi conſacrés au ſervice de Dieu, relevoit encore de beaucoup le mérite de leur ſacrifice ; mais pour entendre ceci,

De J.C. 1591.

De Syn Mu. 2251.

il faut reprendre la chose de plus haut. Les Fidéles, sur les premieres nouvelles, qui s'étoient répandues du grand accueil, que l'Empereur avoit fait a l'Ambassadeur du Vice-Roi des Indes s'étoient fortement persuadez que cette Ambassade avoit entierement changé le cœur de ce Prince, & ils ne doutoient presque plus que les Edits portés contre la Religion Chrétienne, ne fussent bientôt révoqués. Les Missionnaires avoient eu beau faire pour les détromper, il ne leur avoit pas été possible d'y réüssir, & il ne s'en fallut rien, que la joye, à laquelle ils se livrerent, & le peu de ménagement, qu'ils garderent dans une conjoncture si délicate & si critique, ne replongeassent le Christianisme dans un abîme beaucoup plus profond, que celui, dont ils se flattoient vainement d'être sortis; mais par un bonheur, auquel on n'avoit pas droit de s'attendre, l'Empereur, qui étoit toujours dans le Royaume de Voary, ne fut pas informé de tout ce qui se passoit: & les sages avis de quelques Seigneurs de la Cour modérerent ces saillies indiscretes.

Ce feu appaisé, ceux-mêmes, qui avoient porté trop loin leur confiance précipitée, voyant qu'on ne parloit, ni de rétablir les Missionnaires, ni de permettre le libre exercice de la Religion Chrétienne, passerent bientôt de l'excès de l'assûrance à une crainte, qui dégéneroit presque de désespoir.

Intrigue des deux Gouverneurs de Nangazaqui contre la Religion.

Au reste, la crainte des Chrétiens étoit beaucoup mieux fondée, que n'avoit été leur espérance, & voici sur quoi elle l'étoit. Deux Seigneurs Payens nommés CANGONOCAMI, & IQUINOCAMI, tous deux Gouverneurs de Nan-

De J. C. 1592.

De Syn Mu. 2252.

gazaqui, ne s'étoient point trouvés dans ce Port dans le tems que le Pere Valegnani y arriva des Indes, mais ce Pere ayant passé par leurs Terres, en allant à Méaco, y avoit été reçu avec beaucoup de civilitez par leurs Familles, & ils avoient compté que cette politesse l'engageroit à se servir d'eux, pour ménager sa réception à la Cour; il ne le fit pas, & ils en furent choqués. On eut beau leur représenter, que leur absence avoit obligé l'Ambassadeur de s'adresser à d'autres, ils n'écouterent que leur ressentiment, qui étoit d'autant plus injuste, qu'ils ne s'étoient absentés, que pour ne se point trouver engagés à solliciter une chose, qu'ils avoient d'abord appréhendé de ne pouvoir pas obtenir; mais quand ils virent avec quelle distinction l'Ambassadeur du Vice-Roi des Indes avoit été reçu, ils se repentirent d'avoir manqué une occasion d'être employés avec honneur, & au lieu de s'en prendre à eux mêmes, par une injustice assez ordinaire aux Grands, de vouloir faire porter aux autres la peine de leurs propres fautes, ils déchargerent leur chagrin sur les Chrétiens, qu'ils résolurent de perdre.

On veut persuader à l'Empereur que l'Ambassade du Pere Valegnani est supposée.

Pour cela ils projetterent deux choses; la premiere, de faire avertir l'Empereur, que les Etats des Princes Chrétiens du Ximo étoient remplis de ces Religieux, qui malgré les défenses expresses de Sa Majesté, y continuoient leurs fonctions ordinaires; la seconde, de persuader à ce Monarque, que l'Ambassade Portugaise étoit supposée, & une pure invention des Docteurs Européens, pour regagner ses bonnes graces. Pour mieux réussir dans ce projet, ils engagerent dans leur Parti Maxita

De J. C. 1592.

De Syn-Mu. 2252.

Yemondono, qui avoit ſi bien ſervi juſques-là le Pere Valegnani, & quelques autres Seigneurs Payens, qu'ils ſçavoient être Ennemis perſonnels du Grand Amiral, & de l'ancien Roi de Buygen. Ils s'adreſſerent enſuite à Jacuin Tocun, ce fameux Bonze Renégat, qui avoit été le principal Auteur de la perſécution contre le Chriſtianiſme, & qui ne ſe fit pas beaucoup prier pour entrer dans leur complot. Ceci ſe paſſoit ſur la fin de Janvier de l'année 1592. c'eſt-à-dire, dans le tems, que la plûpart des Grands du Japon ſe rendoient à la Cour. L'occaſion parut favorable aux Ennemis des Chretiens, pour engager l'Empereur a faire un coup d'éclat, & ils en profiterent.

Ce Prince prend feu au premier mot, qu'on lui en dit.

Cambacundono prit feu aux premiers mots, qu'on lui dit ſur les deux points, dont j'ai parlé, & il éclata en des menaces, qui firent croire, qu'il en alloit venir aux dernieres extrémitez, ce qui produiſit un très-mauvais effet. La plûpart des Seigneurs Idolâtres, ravis de cette diſpoſition du Prince. donnerent un libre cours à leur haine contre le Chriſtianiſme; de ſorte que le bruit ſe répandit de toutes parts que les Miſſionnaires, & ceux qui les protégeoient, alloient éprouver les plus terribles effets de la colere de l'Empereur : & comme la renommée ajoute toujours à la vérité, on publioit déja comme une choſe certaine, que le Grand Amiral, le Roi d'Arima, & le Prince d'Omura devoient être bannis, & qu'on ſe diſpoſoit à mettre tout à feu, & à ſang dans leurs Etats. Les Gouverneurs de Nangazaqui avoient grand ſoin de donner cours à ces bruits fâcheux, & Iquinocami, qui étoit à la Cour, manda à ſon Lieutenant de faire préparer beau

coup de logements pour les Troupes, qu'il devoit conduire incessamment dans le Ximo. Enfin il n'y eut pas jusqu'au Pere Gnecchi, que le Pere Visiteur avoit laissé à Méaco, pour l'informer de tout ce qui s'y passeroit, qui écrivit de maniere à faire juger que tout étoit perdu.

De J. C. 1592.

De Syn-Mu. 2252.

Belle réponse du Prince Jérôme de Firando.

Peu de tems après le Roi de Firando, qui avoit été témoin de la maniere, dont l'Empereur s'étoit exprimé au sujet de l'Ambassade, & des Missionnaires, retourna dans ses Etats, & engagea quelques Gentilshommes à conseiller comme d'eux-mêmes à la Veuve du Prince Antoine, & à ses Enfans, de prévenir l'orage, qui se formoit sur leur tête, en contenant les Chrétiens plus qu'ils n'avoient fait jusqu'alors, & surtout en faisant sortir de leurs Terres tous les Missionnaires. Le Prince Jerôme demanda à ceux, qui parloient de la sorte, s'ils avoient ordre du Roi de leur tenir ce discours, & ceux-ci ayant répondu, que non : » si cela est, » ajouta-t-il, vous trouverez bon, que nous » ne suivions pas votre conseil, & bien loin » de renvoyer les Peres, qui sont dans nos » Isles, nous voulons bien que l'on sçache, » que tous ceux, qui seront chassés d'ailleurs, » y trouveront une retraite sûre «. En effet, peu de tems après l'Usurpateur du Gotto ayant fait prier les deux Jésuites, qui travailloient dans ce Royaume, de s'absenter pour un tems, le Prince Jerôme ne l'eut pas plutôt appris, qu'il les invita à venir chez lui, ce qu'ils firent.

Du Roi d'Arima & du Prince d'Omura.

Un si bel exemple ne pouvoit manquer d'être suivi par les autres Princes Chrétiens. Le Pere Valegnani apprenant que la colere de

De J. C. 1592.

D. Syn Mu 2253.

l'Empereur ne s'appaisoit point, alla sur le champ trouver le Roi d'Arima, pour lui faire agréer que les Missionnaires sortissent de ses Etats, au moins jusqu'à ce que cette tempête fut appaisée : il fit la même proposition au Prince d'Omura : mais l'un & l'autre répondirent, qu'ils périroient plutôt, que de le souffrir : qu'ils avoient déja couru ce risque plus d'une fois, & que la même Providence, qui les en avoit délivrés, veilloit encore à leur sûreté. Le Pere répliqua, qu'au moins ils trouvassent bon que l'on fit quelques changements à la disposition présente des principales Maisons des Jésuites, & que l'on prît toutes les mesures possibles, pour ôter à l'Empereur tout sujet de plainte ; d'autant plus, qu'il n'étoit pas douteux que ce Prince ne fût sur le point de venir en personne dans le Ximo.

Le Collége, & le Noviciat des Jesuites transférés à Amacusa, & pourquoi?

Il insista particuliérement sur ce qu'il lui paroissoit nécessaire de fermer les Eglises les plus exposées, & de tirer le Séminaire, & le Collége de Conzusa, qui étoit un lieu de passage, & le Noviciat du Pays d'Omura, pour la même raison. Les deux Princes trouverent cette proposition raisonnable, & il n'étoit plus question, que de voir, où l'on placeroit ces trois Maisons, lorsque le Seigneur d'Amacusa étant venu rendre visite au Pere Valegnani, & apprenant son embarras, lui offrit son Isle, l'endroit, dit-il, de tout le Ximo, où il étoit plus aisé d'être caché. L'offre fut acceptée, le Noviciat, & le Collége furent transférés à Amacusa, mais le Séminaire ne sortit point du Royaume d'Arima ; on ne fit que le changer de place, & on le mit dans un endroit nommé FAKIRAO, où il étoit presque tout en-

vironné de bois. Les choſes en étoient-là, lorſque les Ambaſſadeurs entrerent au Noviciat de la Compagnie, & ces circonſtances critiques donnerent un nouveau luſtre à leur ſacrifice.

De J. C. 1592.

De Syn-Mu. 2252.

Vexation des Gouverneurs de Nangazaqui, & ce qui en arrive.

Tout étant ainſi réglé, le Pere Valegnani ſe rendit à Nangazaqui, pour s'y préparer à ſon départ du Japon, où rien ne le retenoit plus, que la réponſe de l'Empereur au Vice-Roi des Indes, & peu de jours après le Navire, qui devoit le reporter à Goa, arriva de la Chine chargé de Marchandiſes pour le Japon. Mais la ſurpriſe du Capitaine fut extrême lorſqu'à peine eut-il moüillé les Ancres, qu'il ſe vit environné de Barques, & qu'on lui déclara de la part des Gouverneurs, que l'on ne lui permettoit pas de rien vendre, s'il ne livroit tout l'or, qu'il avoit ſur ſon Navire, & dont l'Empereur, diſoit-on, avoit beſoin. Peu de jours après les deux Gouverneurs arriverent eux-mêmes à Nangazaqui, le Pere Valegnani alla ſur le champ leur rendre viſite, mais il en fut mal reçu, & quoiqu'il pût dire, pour leur perſuader qu'il n'avoit pas eu deſſein de les offenſer, & pour les aſsûrer qu'il étoit néanmoins diſpoſé a leur faire toutes les ſatisfactions, qu'ils voudroient exiger de lui, ils ne voulurent pas même l'écouter.

Ils ne s'en tinrent pas-là, ils entreprirent d'enlever de force tout l'or des Portugais, que le Capitaine n'avoit pas voulu remettre à leurs Lieutenants. Alors ceux-ci, perſuadés que l'intention de Cambacundono n'étoit point de ruiner leur Commerce, conſulterent entr'eux ſur le parti, qu'ils avoient à prendre, & le réſultat de leur délibération fut, que le Capi-

De J. C. 1592.

De Syn-Mu. 2252.

taine envoyeroit un de ses Officiers porter ses plaintes à Sa Majesté de la vexation, qu'on leur faisoit. Ce Député trouva le moyen de faire présenter sa Requête à l'Empereur : elle eut son effet, les deux Gouverneurs furent révoqués, ou du moins interdits ; toute l'autorité dans Nangazaqui resta entre les mains de quelques Chrétiens ; un Gentilhomme partit de la Cour avec l'Officier Portugais, pour tenir la main à ce que la vente des Effets du Navire se fît en toute liberté, & avec ordre d'informer plus particuliérement contre les Gouverneurs, afin qu'ils fussent punis, suivant qu'ils se trouveroient coupables ; mais ces deux Seigneurs ayant eu avis de cette Commission, sortirent secretement de la Ville, & se rendirent à Méaco, où par le crédit de leurs Amis ils furent assez heureux, pour recouvrer les bonnes graces de leur Maître.

Cette Affaire n'étoit point encore finie, qu'il en survint une autre, d'autant plus fâcheuse, qu'elle fut suscitée par des Chrétiens, Sujets du Roi Catholique. Deux Espagnols étoient arrivés à Nangazaqui en l'année 1590. l'un venant du Perou, & l'autre des Philippines ; le premier, qui se nommoit Jean DE SOLIS, avoit passé par Macao, où le Pere Valegnani, qu'il y avoit rencontré heureusement pour lui, l'avoit tiré d'un fort mauvais pas : le second, avoit débarqué dans je ne sçai quel Port du Japon, qui appartenoit à un Seigneur Payen, & où il auroit perdu tout l'or, qu'il avoit dans son Navire, si un Missionnaire, qui parcouroit ce Canton, ne lui avoit aidé à le mettre en sûreté : il étoit passé de-là à Nangazaqui, où il avoit eu quelque démêlé avec des Por-

De J. C. 1592.

De Syn-Mu. 2252.

tugais. Solis leur avoit aussi donné des gages, pour asſûrer le payement de quelques dettes, qu'il avoit contractées à Macao, & tous deux étoient venus en fraude au Japon, dont le commerce, ſuivant le Concordat fait entre les Eſpagnols & les Portugais, depuis la réunion des deux Monarchies, n'étoit permis qu'aux derniers. Un différent, que Solis eut avec quelques Japonnois, l'ayant obligé de ſortir de Nangazaqui, il avoit paſſé dans un Port du Saxuma, où il fit conſtruire un Bâtiment à deſſein, diſoit-il, de faire quelques Voyages à la Chine, puis de retourner au Pérou. L'Eſpagnol des Philippines l'y alla joindre, ſur ce qu'il apprit que le Gouverneur des Philippines avoit écrit à Macao, qu'il étoit ſorti de ſon Gouvernement ſans permiſſion, & ſans avoir payé les droits; & comme il ne vouloit pas retourner à Macao, ſon deſſein étoit de paſſer au Pérou, ou à la Nouvelle Eſpagne. Pour cela il falloit que l'un & l'autre retiraſſent l'argent, qu'ils avoient été contraints de dépoſer entre les mains des Portugais. Pour obliger ceux-ci à le leur remettre, ils s'adreſſe-à Iquinocami, qui étoit encore Gouverneur de Nangazaqui, & à Toronoſuque, dont nous avons déja parlé, & ils obtinrent par leur moyen de l'Empereur, qu'il envoyât deux Commiſſaires à Nangazaqui, pour forcer les Portugais à reſtituer l'argent, dont ils étoient Dépoſitaires.

Il eſt vrai que les Commiſſaires ayant entendu les Parties, trouverent la choſe ſi injuſte, qu'ils ne crurent pas devoir exécuter la Commiſſion, dont ils étoient chargés. Alors les deux Eſpagnols déchûs de cette eſpérance,

De J. C. 1592.

De Syn Mu, 2252.

s'adresserent au Pere Valegnani, & le prierent d'engager les Portugais à leur rendre leur argent ; & comme ils virent que le Visiteur ne vouloit point se mêler de cette Affaire, ils le menacerent de publier partout que son Ambassade étoit supposée, & de faire connoître à l'Empereur, quels étoient les Princes Chrétiens, qui retiroient les Missionnaires dans leurs Etats. On ne peut dire combien toute cette conduite scandalisa les Japonnois, & le tort qu'elle fit à la Religion ; mais la Justice divine ne tarda point à tirer une terrible vengeance de ces Malheureux. L'Espagnol des Philippines fut tout à coup saisi d'un accident, qui lui ôta la parole, il languit ensuite pendant quatre mois, & mourut en donnant de grands signes de repentir. Nous verrons en son lieu, quel fut le sort de son malheureux Complice.

L'Empereur écrit au Vice-Ro des Indes une Lettre, dont le P. Valegnani ne veut pas se charger.

Cependant le Navire, qui devoit conduire le Pere Valegnani aux Indes, étoit prêt à partir, & l'on n'attendoit plus que la réponse & les Présens de l'Empereur, lorsque ce Religieux eut avis par le Pere Gnecchi, que Cambacundono le prenoit dans sa Lettre au Vice-Roi sur un ton fort haut, & qu'il y avoit joint une invective contre les Missionnaires, toute semblable à celle, dont il avoit accompagné son premier Edit de Bannissement contr'eux. Le Pere Valegnani manda aussi-tôt à ce Religieux de mettre tout en usage pour faire changer cette Lettre, & de faire entendre à Sa Majesté qu'il ne pourroit jamais se résoudre à la rendre telle qu'elle étoit. Ce n'étoit pas une Affaire aisée, mais la Providence suscita à la Religion un Protecteur dans la Per-

De J. C. 1592.

De Syn-Mu. 2252.

ſonne de GUENIFOIN, Gouverneur de Meaco, qui entreprit de faire ce que ſouhaitoit l'Ambaſſadeur, & qui y réuſſit. Un jour, qu'il ſe trouva chez l'Empereur avec l'ancien Roi de Buygen & quelques autres Courtiſans, que ce Prince voyoit plus volontiers, le diſcours tomba ſur l'Ambaſſade Portugaiſe, & l'Empereur demanda au Gouverneur; ſi les Préſents, qu'il deſtinoit au Vice-Roi, étoient prêts; celui-ci répondit qu'ils l'étoient, & qu'il n'y avoit plus qu'à les livrer à l'Ambaſſadeur: » J'ai grand peur, reprit Cambacundono, » que cette Ambaſſade ne ſoit un jeu & une » fourberie des Docteurs Portugais, & j'ai » bien de la peine a envoyer les Préſents. Sei- » gneur, repartit Guenifoin, rien n'eſt plus » aiſé, que d'éclaircir cette affaire: Votre » Majeſté n'a qu'à faire venir ſon Interpré- » te, & tout ce qu'il y a ici de Portugais. » Elle les interrogera, & il eſt difficile qu'ils » ne ſe coupent, s'ils ne ſont pas de bonne » foi.

Il n'y avoit gueres d'apparence que l'Empereur, prévenu au point, qu'il l'étoit, voulût s'en rapporter à de pareils témoignages; mais les Hommes les plus défiants ont des moments, où on leur perſuade tout ce qu'on veut. Cambacundono trouva fort bon l'avis, qu'on lui donnoit, & il ordonna que ſur le champ on fît venir Rodriguez, qui ne quittoit preſque plus la Cour, & qu'on appellât auſſi les Portugais, qui ſe pourroient rencontrer; il ne jugea pas même à propos que cet examen ſe fît en ſa préſence, & il en donna la commiſſion à ceux, qui le lui avoient propoſé. Rodriguez commença par faire remarquer à ces

De J. C. 1592.

De Syn-Mu. 2252.

Seigneurs qu'une Ambassade comme celle-là supposée étoit une chimere, qui n'avoit pas même l'ombre de vraisemblance : » où veut-» on, leur dit-il, qu'un simple Religieux ait » pû prendre de quoi fournir aux frais d'un » si long Voyage, acheter de si rares Présents, » & entretenir une si nombreuse Suite ; au » hazard d'être découvert dans tous les Ports, » où il seroit obligé d'entrer, & d'encourir la » disgrace du Vice-Roi, dont il auroit osé » compromettre l'autorité.

On vient à bout de le faire changer. Présents de l'Empereur au Viceroi.

Cette réflexion frappa le Gouverneur de Méaco, qui sur le champ rentra chez l'Empereur, à qui il rapporta ce que Rodriguez venoit de lui dire. Ce Prince fit aussi-tôt appeller ce Religieux, qui lui répéta la même chose, & lui ajoûta, que si Sa Majesté vouloit se donner la peine de faire faire de nouvelles informations, elle pouvoit en attendant ordonner que les Jésuites de la suite de l'Ambadeur demeurassent en ôtage à Nangazaqui. Cambacundono ne repliqua rien à cela, mais continua de s'entretenir familiérement avec Rodriguez, après quoi il se fit apporter les Présents, qu'il avoit destinés au Vice-Roi des Indes. C'étoit deux Armures complettes à la Japonnoise, moins fortes que les nôtres, mais fort belles, & bien travaillées ; une maniere d'Esponton, ou plutôt de Hallebarde plus longue & mieux armée, que celles d'Europe, & couverte d'un Fourreau d'or ; un Sabre & un Poignard de la plus fine trempe, très-richement garnis. Comme l'Empereur considéroit ces dernieres piéces, quelqu'un s'avisa de lui dire, que c'étoit dommage d'envoyer des Armes si précieuses à des Gens, qui n'en connoî-

De J. C. 1592.
De Syn Mu. 2252.

troient point le prix, qu'il ſeroit auſſi bon d'en envoyer de moins fines, & que le Vice-Roi n'en feroit point la différence: » vous dites » vrai, repartit ce Prince, mais ſi des Pré- » ſents d'un prix ordinaire peuvent convenir » au Vice-Roi des Indes, il ne me convient » pas à moi d'en faire de tels «. Il demanda enſuite à Guenifoin & aux autres Seigneurs, qui étoient préſents, ce qu'ils penſoient de la propoſition de Rodriguez touchant les Jéſuites, qu'il offroit de laiſſer en ôtage à Nangazaqui: ils l'approuverent fort; le Gouverneur de Méaco ajouta même, que plus on retiendroit de ces Religieux, & mieux ce ſeroit. *Vous avez raiſon*, reprit l'Empereur, *ayez ſoin que cela s'exécute*. Ainſi par une diſpoſition admirable de la Providence, les défiances de ce Prince ſervirent à mettre un plus grand nombre de ces Ouvriers Apoſtoliques en état d'exercer librement leurs Fonctions.

Sur ces entrefaites Cambacundono perdit encore un Fils, qui étoit né depuis la mort de celui, dont nous avons parlé; il en fut affligé au-delà de ce qu'on peut dire; mais on remarqua dans cette occaſion, qu'il n'avoit pas grande dévotion aux Dieux du Pays; cependant la circonſtance n'étoit point favorable pour conſommer l'Affaire de l'Ambaſſade, d'autant plus que le moins aiſé reſtoit à faire, ſçavoir, de changer la Lettre de l'Empereur au Vice-Roi. Guenifoin voulut bien encore prendre ſur ſoi d'en parler à ce Prince: mais il crut devoir laiſſer fermer la playe, que la mor de ſon Fils avoit faite à ſon cœur, & qui le rendit pendant quelque tems de difficile accès. Dès qu'il le vit plus tranquille, il l'alla

De J. C. 1592.

De Syn-Mu, 2252.

trouver, lui représenta que le Vice-Roi des Indes en avoit usé trop honnêtement avec lui, & que son Ambassadeur s'étoit comporté trop sagement, pour mériter une réponse, qui choquoit le premier, & marquoit du mécontentement de la conduite du second. » Oserois-je même, Seigneur, vous dire, ajouta-t-il, qu'il y va de votre gloire, & de l'honneur de la Nation, sur laquelle vous régnez avec tant de gloire, de donner aux Princes Chrétiens une haute idée de votre sagesse & de votre modération dans une si grande prospérité ? D'ailleurs en traitant avec hauteur le Vice-Roi, vous offensés le Roi d'Espagne, & ce Prince, qui a réuni en sa Personne les deux plus vastes Monarchies de l'Univers, n'est pas, ce semble, un Ennemi, qu'il faille se faire de gayeté de cœur.

Comme Guenifoin étoit Idolâtre, il n'étoit point suspect à l'Empereur, & pouvoit parler plus librement en faveur des Chrétiens ; aussi sa remontrance eut-elle son effet, & Cambacundono fit écrire une autre Lettre. Ce Prince s'y peint tellement au naturel, que j'ai cru, qu'on la verroit ici volontiers.

ILLUSTRISSIME SEIGNEUR,

» J'ai reçu avec plaisir la Lettre, que vous » m'avez écrite, & j'ai cru en la lisant appercevoir la prodigieuse distance, qui nous » sépare, comme l'a très-bien remarqué » VOTRE EXCELLENCE. Le Japon contient » plus de soixante Royaumes ou Principautez, » qui ont été longtems agités de troubles & » de guerres civiles, par le refus qu'ont fait

» ceux, qui s'en étoient saisis, de rendre à
» leur Souverain Seigneur l'obéïssance, qu'ils
» lui devoient. La vûë de tant de malheurs
» m'a sensiblement affligé dès ma plus tendre
» jeunesse, & je songeai dès-lors aux moyens
» d'y remédier: pour cela je me suis forte-
» ment appliqué à acquerir trois vertus, les
» plus nécessaires à la réussite d'un si grand
» projet. En premier lieu, je me suis étudié
» a me rendre affable à tout le monde, afin
» de gagner tous les cœurs. Secondement,
» j'ai tâché de m'accoutumer à juger saine-
» ment de toutes choses, & à me comporter
» avec beaucoup de prudence & de discrétion.
» En troisiéme lieu, je n'ai rien omis pour
» donner une grande idée de ma valeur. Par-
» là je suis venu à bout de ranger tout le
» Japon sous mes Loix, & je le gouverne
» avec une douceur, qui ne le cede point au
» courage, que j'ai fait paroître en le con-
» quérant. Je fais surtout ressentir les effets
» de ma tendresse aux Laboureurs, qui cul-
» tivent la Terre & entretiennent l'abondan-
» ce dans mon Empire: toute ma sévérité est
» pour ceux, qui s'éloignent des sentiers de la
» vertu. Aujourd'hui rien n'est plus tranquille
» que le Japon, & cette tranquillité en fait la
» force. Cette vaste Monarchie est com-
» me une Pierre inébranlable, & tous les
» efforts de ses Ennemis ne la sçauroient
» mouvoir. Ainsi, non-seulement je suis pai-
» sible dans mes Etats, mais on y vient mê-
» me des Pays les plus éloignés m'y rendre
» l'obéissance, qui m'est dûë. Présentement je
» songe à m'assujettir la Chine, & comme je
» ne fais aucun doute que ce dessein ne me

De J. C. 1592.

De Syn-Mu. 2252.

» réüssisse, j'espere que bientôt nous serons » beaucoup plus proche les uns des autres, » & que la communication sera plus aisée » entre nous. Quant à ce qui regarde la Re- » ligion, le Japon est le Royaume des Camis, » c'est-à-dire, du XIM, qui est le principe de » toutes choses; le bon ordre du Gouverne- » ment, qui y a été établi dès le commen- » cement, dépend de l'exacte observation des » Loix, sur lesquelles il est fondé, & qui ont » les Camis mêmes pour Auteurs. On ne peut » s'en écarter sans voir disparoître la différen- » ce, qui doit être entre le Souverain & ses » Sujets, & la subordination entre les Maris » & leurs Femmes, les Peres & leurs Enfans, » les Seigneurs & leurs Vassaux, les Maîtres » & leurs Domestiques. En un mot, ces Loix sont » nécessaires pour maintenir le bon ordre au » dedans, & pour assûrer la tranquillité au » dehors. Les Peres, qu'on appelle de la Com- » pagnie, sont venus dans ces Isles pour y » enseigner une autre Religion; mais comme » celle des Camis est trop bien fondée, pour » être abolie, cette nouvelle Loi ne pourroit » servir, qu'à introduire dans le Japon une » diversité de Culte préjudiciable au bien de » l'Etat. C'est pourquoi j'ai défendu par un » Edit Impérial à ces Docteurs Etrangers, de » continuer à prêcher leur Doctrine. Je leur » ai même ordonné de sortir du Japon, & je » suis résolu de ne plus souffrir, qu'on y vien- » ne débiter de nouvelles opinions. Je désire » néanmoins que le Commerce soit toujours » sur le même pied entre vous & nous. J'au- » rai soin que les Chemins soient libres par » Mer & sur Terre; j'en ai écarté tous les Pi-

De J. C. 1592

De Syn-Mu 2252.

» rates & les Brigands. Les Portugais pourront communiquer en toute ſûreté avec mes Sujets,& je ne ſouffrirai point,que perſonne leur faſſe le moindre tort. On m'a remis fort fidélement tous les Préſents dont votreLettre faiſoit mention ; je vous envoye auſſi de ma part quelques raretez de ce Pays, dont vous trouverez ci-joint la liſte. Je me remets pour vous inſtruire du reſte à votre Ambaſſadeur, ainſi je ne ferai point la préſente plus longue. La vingtiéme année de l'Ere TENGO, & le vingt-cinquiéme de la ſeptiéme Lune.

Cette Lettre fut renduë au Pere Valegnani avec les Préſents de l'Empereur ; mais ce Religieux, pour des raiſons, que je n'ai pû ſçavoir, ne fut pas ſitôt en état de partir du Japon.

Fin du huitiéme Livre.



SOMMAIRE
DU NEUVIÉME LIVRE.

L'EMPEREUR *leve quatre Armées pour faire la guerre à la Chine ; qui en ſont les Généraux. Il fait courir le bruit qu'il en conduira en perſonne une de trois cent mille Hommes. Il aſſocie ſon Neveu à l'Empire, & entre en triomphe à Meaco après une grande chaſſe. Il donne à ſon Neveu le titre de Cambacundono, & prend celui de Taico-Sama. Il bâtit une Ville à Fucimi. Deſcription de la Corée. Le Grand Amiral Tſucamidono fait la deſcente en Corée ſans oppoſition, & prend deux fortes Places d'aſſaut. Toutes les autres juſqu'à la Capitale ouvrent leurs portes. Ucondono eſt rappellé à la Cour. La préſence de l'Empereur dans le Ximo allarme les Miſſionnaires. Les Ennemis de l'Amiral préviennent ce Prince contre lui. Il en reçoit des nouvelles, qui le font changer de ſentiment, & il en fait publiquement l'éloge. Il gagne une ſeconde Bataille. Le Roi de Corée ſe ſauve à la Chine, où il répand la conſternation. Mauvaiſe manœuvre d'un des Généraux Japonnois. Priſe de la Capitale de Corée. Ce qui avoit engagé l'Empereur à exiger que le Gouverneur des Philippines lui rendît hommage. Fauſſe démarche de ce Gouverneur. Quelles en ſont les ſuites. Action indigne de quelques Eſpagnols. Ordre de l'Empereur pour abbattre la Maiſon & l'Egliſe des Jéſuites de Nangazaqui, &*

d'informer contre les Portugais. Mort malheureuse des auteurs de cet ordre. Conversion du Roi d'Inga. Prédiction des Chrétiens de Nangazaqui, & son accomplissement. L'Empereur fait semblant de vouloir passer en Corée. Extremitez, où les Japonnois s'y trouvent réduits. Les Chinois viennent au secours des Coréens. Ils sont défaits par le Grand Amiral. Trahison d'un Officier Chinois. Bravoure des Japonnois. Lâcheté du Roi de Bungo. Nouveau combat, qui ne decide de rien. La paix se fait entre les Chinois & les Japonnois; conditions du Traité. Précautions de l'Empereur pour conserver ses Conquêtes. Toronosuque, un des Généraux Japonnois, est exilé, & le Roi de Bungo dépouillé de ses Etats. Triste état, où est réduite toute sa Famile. L'Empereur fait desarmer les Chrétiens du Ximo. Dispute du Pere Rodriguez contre deux Bonzes, & ce qui en arrive. Le Gouverneur de Nangazaqui rend un service important aux Missionnaires. Désolation des Chrétiens dans le Bungo. Mort Chrétienne du Roi de Fiunga & de son Frere. Quatre Missionnaires empoisonnés dans le Firando. Mort du Gouverneur de Sacai. Un de ses Fils obtient son Gouvernement, & ce que l'Empereur lui dit à ce sujet. Calomnies répanduës contre les Jésuites. Le Pere Valegnani propose d'appeller d'autres Religieux au Japon. Le Roi d'Espagne le défend par un Edit confirmé par un Bref du Pape. Diligences du Roi d'Espagne pour faire publier & exécuter le Bref du Pape. Comment le Bref & les ordres du Roi sont reçûs aux Philippines. Calomnies contre les Jésuites & les Chrétiens du Japon. Nouvelle

fourberie de Faranda. Il trompe les Peres de Saint François. Le Gouverneur envoie quelques-uns de ces Religieux au Japon avec le titre de ses Ambassadeurs. Ils arrivent au Japon, & comment ils sont reçûs par les Jésuites. Ils ont une Audience de l'Empereur, & ce qui s'y passe. L'Empereur se brouille avec son Neveu. Description de la nouvelle Ville de Fucimi. Le Christianisme florissant au Japon Missionnaires en Corée. Les PP. Francisquains exercent leurs fonctions avec éclat. Ils tiennent une Maison à Meaco. Ils veulent s'établir à Nangazaqui, & ce qui en arrive. Les deux Fourbes qui les avoient amenés au Japon, prennent des mesures pour les perdre. Portrait de Cambacundono. Causes de la rupture entre lui & l'Empereur son Oncle. Celuici dissimule son mécontentement pour mieux tromper son Neveu. Entrevûë de ces deux Princes, & ce qui s'y passe. Cambacundono veut s'attacher les Grands, & il est trahi. Son Oncle lui envoie un ordre de se rendre auprès de lui, & il n'obéit point. L'Empereur dissimule. Il se rend maître de la personne de son Neveu, & le confine dans un Monastere de Bonzes. Comment il y est reçu. Il y reçoit un ordre de se fendre le Ventre. Autres exécutions, qui suivirent. Cruauté de l'Empereur.



HISTOIRE DU JAPON.

LIVRE NEUVIÉME.



Ans le tems même que le Projet de conquérir la Chine sembloit occuper uniquement l'Empereur du Japon, ce Prince en avoit formé un autre, dont la réussite lui paroissoit beaucoup plus infaillible, & ne devoir lui coûter presque rien, & dont le succès n'auroit guere moins flatté sa vanité. Dès l'année précédente 1591. il avoit écrit une Lettre très-fiere au Gouverneur des Philippines, par laquelle il le sommoit de le reconnoître pour son Souverain : il n'en avoit pas encore reçu de réponse, mais ce retardement ne l'inquiétoit point : nous dirons bientôt ce qui lui avoit inspiré ce dessein chimérique, & sur quoi étoit fondé la confiance, avec laquelle il en attendoit l'événement ; l'ordre des tems veut que nous voyons d'abord quel fut le succès de ses Armes en Corée.

De J. C. 1592.

De Syn-Mu. 2252.

De J.C. 1592.

De Syn Mu. 2252.

L'Empereur envoye en Corée trois Armées; qui sont les Généraux.

Les préparatifs pour l'expédition de la Chine, ne répondirent pas d'abord à l'importance d'une telle Entreprise ; & pouvoit donner lieu de juger que Cambacundono avoit d'autres vûës, que de conquérir ce puissant Empire. Il n'avoit mis sur pied qu'une Armée de quatre-vingt mille Hommes ; il la partagea en quatre Corps, dont le premier fut commandé par le Grand Amiral Augustin Tsucamidono, qui avoit sous ses ordres le Roi de Zeuxima, son Gendre, les Rois d'Arima, de Firando, de Gotto, c'est-à-dire l'Usurpateur de cette Couronne, les Princes d'Omura & d'Amacusa, Jean Naytadono, qui avoit été Roi de Tamba, & le Prince Thomas son Fils ; mais ces deux derniers servirent en qualité de simples Volontaires, & comme Amis particuliers du Général.

Damien Cainocami, Roi de Buygen, eut le Commandement de la seconde Armée. Les Rois de Bungo & de Canga, Paul Scingandono, Cicatondono son Oncle, & plusieurs autres Seigneurs de marque, étoient sous les ordres de ce jeune Prince, qui n'avoit pas encore vingt-deux ans accomplis. Iquinocami, celui-là même, qui avoit été Gouverneur de Nangazaqui, fut mis à la tête de la troisiéme, & la quatriéme fut confiée à Toronosuque, dont nous avons aussi parlé il n'y a pas longtems. Parmi les Princes qui accompagnoient Iquinocami, les Historiens ne nomment que le Roi de Saxuma, & ils ne marquent en particulier aucun de ceux, qui étoient avec Toronosuque.

Il fait courir le bruit qu il

Il est vrai que l'Empereur fit dire à tous les autres Princes & Seigneurs du Japon de se tenir

tenir prêts à le joindre avec tout ce qu'ils pourroient lever de Troupes dans leurs Terres, & que suivant ce qui fut alors publié, le Monarque devoit passer la Mer a la tête de trois cents mille Combattants, mais ce Projet ne fut point exécuté. J'ai dit que le rendez-vous général avoit été marqué au Port de Nangoya : mais tandis que tout l'Empire étoit en mouvement pour une Expédition, que les plus sages détestoient, & que personne n'osoit blâmer ouvertement, parce que le fier Empereur avoit menacé de faire couper la tête au premier, qui entreprendroit de lui faire sur cela des remontrances; tous les Grands furent mandés à la Cour, où ils se rendirent avec une extrême promptitude, & dans l'Equipage le plus superbe. Voici de quoi il s'agissoit.

De J. C. 1592.

De Syn Mu. 2252.

y passera lui-même à la tête de trois cents mille Hommes.

Cambacundono, qui avoit, ou qui feignoit d'avoir dessein de faire en personne la Conquête de la Chine, publia que pendant son absence il vouloit donner un Chef à l'Empire. Il prit en effet la résolution d'associer Dainangandono son Neveu à la Souveraine Puissance, & il fut bien aise de rendre cette action la plus célebre, qu'il seroit possible. La Fête commença par une Chasse, dont la Description, telle que nous l'ont donnée des Auteurs, qui étoient sur les Lieux, a quelque chose de ce merveilleux qu'on ne trouve gueres que dans les Romans, mais qu'on ne juge souvent dénué de vraisemblance, que parce qu'on s'accoutume trop à mesurer le vraisemblable sur nos usages, & selon nos idées. On prétend donc que Cambacundono, qui vouloit que son Regne renfermât, & surpassât même

Il associe son Neveu à l'Empire.

De J. C. 1592.

De Syn-Mu. 2252.

toutes les merveilles des Regnes précédents, ayant sçû qu'un Dairy avoit fait une Chasse extraordinaire, prit à tâche d'en faire une, qui l'effaçât; que plus de cent cinquante Rois, Princes, Gouverneurs de Provinces, ou Grands Officiers de la Couronne, tous avec une suite magnifique, y accompagnerent ce Monarque, & qu'il y fut pris au moins trente mille Oiseaux de toutes les especes.

Il entre en triomphe à Meaco après une grande Chasse.

Au retour de cette Chasse, le Monarque, qui ne se lassoit point de joüir du spectacle de tant de Souverains devenus ses Vassaux, & ses Courtisans les plus soumis, retourna en triomphe à Meaco, comme s'il eût déja triomphé des Chinois, & régla lui-même la marche. Elles commençoit par vingt mille Hommes de pied vêtus fort proprement de neuf, avec leurs Officiers, tous portant au bout d'une Canne dorée, un des Oiseaux, qui avoit été pris en vie. Ils étoient suivie d'une Troupe nombreuse de Seigneurs à Cheval, qui avoient tous un Oiseau de proye sur le poing; après eux paroissoient vingt Chevaux très-richement enharnachés, qu'on menoit en lesse; ils précédoient deux Norimons ornés de dorures & de Peintures exquises. L'Empereur venoit ensuite dans un magnifique Palanquin de la Chine, précédé & suivi de ses Gardes, & environné des Rois & des Grands de l'Empire, dont les Equipages fermoient la Marche. Il entra ainsi dans la Capitale au milieu des acclamations du Peuple, dont il étoit plus aimé que des Grands, parce que malgré ses grandes dépenses, il ne les accabloit point d'impots, & que la multitude se repaît volontiers de ces vastes Projets, & de ces grands Specta-

cíes, qui ne lui coutent rien, & qu'elle s'imagine donner un grand lustre à la Nation.

Enfin l'Empereur déclara Daïnangandono son Collegue à l'Empire, & lui fit donner par le Dairy le Titre de Cambacundono; pour lui, il se fit nommer TAYCO-SAMA, qui veut dire *Très-Haut & Souverain Seigneur*, & c'est ainsi que nous le nommerons désormais. Il donna de très-sages avis au nouvel Empereur, & ne fit point difficulté de l'avertir de ne point l'imiter en tout. » La Naissance & l'Education, » lui dit-il, m'ont également manqué, il » n'est pas surprenant qu'il me soit resté bien » des défauts, dont je m'apperçois très-bien, » & dont je ne pourrai peut-être jamais me » défaire entierement. » Tous les Grands préterent serment au jeune Monarque, auquel son Oncle laissa son Palais; & assigna des revenus suffisants, pour soutenir son rang, mais à qui il donna très-peu, ou point du tout d'autorité: après quoi tous les Grands furent congédiés, & ceux, qui devoient servir dans les quatre Armées, qui étoient assemblées aux environs de Nangoya, eurent ordre de se rendre à leur Poste. Tayco-Sama partit lui même de Meaco pour les suivre; mais il s'arrêta à FUCIMI (*a*), qui n'est qu'à une lieuë & demie de cette Capitale, & en ayant trouvé la situation à son gré, il résolut d'y bâtir une Ville, & un Palais, qui surpassât tout ce qu'il avoit déja fait à Ozaca. Il en fit aussitôt tracer le plan, y mit la premiere Pier-

Il donne à son Neveu le titre de Combacundone, & prend celui de Tayco-Sama. Il bâtit une Ville à Fucimi.

(*a*) FUCIMI est regardé aujourd'hui comme un Fauxbourg de Méaco; il y a bien de l'apparence que cette Capitale a été aggrandie de ce côté là depuis le tems, dont nous parlons.

De J. C. 1592.

De Syn Mu. 2252.

re, & continua sa route vers Nangoya.

Avant que de partir de Meaco, il avoit envoyé dans ce Port des ordres, à l'arrivée desquels le Grand Amiral Roi de Fingo, qui devoit faire la premiere descente en Corée, n'attendoit plus que le vent, pour mettre à la voile; mais avant que d'entrer dans le récit des Evenemens de cette Guerre, il est bon de faire connoître en peu de mots le Pays, qui en fut le Théâtre.

Description de la Corée.

La Corée est une Péninsule, qui tient par le Nord au Pays des Tartares NIUCHES, ou Orientaux, & à celui des ORANCAIS: au Nord-Ouest, elle est séparée du Continent par une riviere, que le P. Martini appelle YALO, & à laquelle quelques Auteurs donnent trois lieuës de large (*a*). Le nom de Corée vient des Japonnois, le nom Chinois est CHAOSIEN. Dans les premiers tems de la Monarchie Chinoise, ce Pays s'appelloit LEOTUNG. Le P. Martini le divise en huit Provinces, dont il marque les noms anciens & modernes. Celle du milieu s'appelle KINKI; c'est-là, dit cet Auteur, qu'est la Ville de PINGJANG si célébre & si fameuse, où les Rois tiennent leur Cour; je n'ai pû sçavoir, si c'est la même, que les Japonnois, au tems, dont je parle, appelloient SIOR (*b*), & qui étoit alors la Ca-

(*a*) Si on en croit les Hollandois dans la Description, qu'ils ont faite de la Corée, & qu'on trouvera à la fin de ce Volume, la Corée n'est bornée au Nord Est, que par une vaste Mer, où l'on trouve tous les ans une grande quantité de Baleines, dont une partie porte encore les crochets & harpons des François & des Hollandois, qui vont à cette Pêche aux extrémitez de l'Europe, vers le Nord-Est.

(*b*) Les Holandois nomment aussi SIOR la Capitale

T. I. 4.° P. 569. et in 12 T. 3. P. 394.



Dheulan Sculp

De J. C. 1592.
De Syn-Mu. 2252.

pitale du Royaume. Kœmpfer dit, sur le témoignage des Japonnois, que ce Pays étoit autrefois divisé en trois parties, que la plus basse & la plus proche du Japon se nommoit TSIOSIIN, celle du milieu CORE'E, & la plus haute, qui confine avec la Tartarie, FAKKUSAI. Ces noms sont apparemment Japonnois. Le Tsiosiin est ce qui étoit demeuré aux Empereurs du Japon avant que les Coréens assistés des Tartares, depuis la derniere Révolution de la Chine, ayent réduit les Japonnois à se cantonner sur la Côte; ce qui leur suffit dans le systême de leur Gouvernement présent.

Les Coréens sont Originaires de la Chine, dont ils ont conservé la Langue, la maniere d'écrire, la forme du Gouvernement, mais non pas l'ancienne Religion; car ils suivent celle, qui est aujourd'hui le plus en vogue dans cet Empire, c'est-à-dire, la Doctrine de Xaca, & le Culte des Foës. Ils s'adonnent fort à la Philosophie, & ils s'appliquent beaucoup à l'étude des Sciences; ils n'enterrent les corps, que trois ans après leur décès, ils les gardent durant tout ce tems-là chez eux dans des Cercueils fort propres & bien fermés, comme font aussi les Chinois, & les premiers jours ils leur rendent des honneurs proportionnés au rang, qu'ils tenoient durant leur vie. En quoi ils différent davantage des Chinois, c'est qu'ils donnent plus de liberté à leurs Femmes, qu'on voit quelquefois dans les Assemblées des Hom-

de Corée; mais ils changent tous les noms des Provinces & des Villes, dont ils parlent. Ils s'accordent avec le Pere Martini pour la division du Royaume en huit Provinces.

De J. C. 1592.
De Syn-Mu, 2252.

mes ; ce qui les fait passer à la Chine pour des foux. Ils ne marient point non plus leurs Enfants, comme on fait dans ce grand Empire, sans leur participation ; ils leur laissent même le choix de leurs Epouses.

Le sang est moins olivâtre en Corée, qu'au Japon ; ce qui peut encore être une preuve, que les Japonnois & les Coréens n'ont pas la même origine. Ceux-ci sont très-dociles & de bon esprit, forts, & adroits, surtout à tirer de l'Arc, ils ont des Arcs de fer, avec lesquels ils tirent des fléches armées de fer, extrémement pointuës, & grosses comme la jambe d'un Homme : leurs autres Armes sont assez foibles, particuliérement leurs Epées, qui sont courtes & très-menuës ; mais ils manient la Hallebarde avec beaucoup d'adresse ; ils sont braves, & se sont souvent rendus redoutables aux Chinois. Ils ne tiennent point sur Terre contre les Japonnois, mais ils leur sont supérieurs sur Mer, parce qu'outre qu'ils ont de meilleurs Navires (a), & qu'ils sçavent mieux les manœuvrer ; ils ont des Feux d'artifice, qu'ils lancent fort à propos contre leurs Ennemis, & qu'il est difficile de parer. Ils rendent de grands honneurs à leur Roi, qui a un magnifique Palais dans sa Capitale. Les Maisons des Villes sont ordinairement couvertes de tuiles, & pendant l'Hyver, qui est très-

(a) Leurs Navires, disent les Hollandois, ont ordinairement deux Mâts, & sont à trente ou trente deux rames, qui ont chacune cinq ou six Rameurs ; de sorte, ajoûtent-ils, qu'il y a sur ces especes de Galeres tant en Matelots, qu'en Soldats, près de trois cent Hommes, avec quelques Pieces d'Artillerie, & quantité de Feux d'artifice. Chaque Ville est obligée d'entretenir un Vaisseau équipé & pourvû de toutes choses.

rude, les Personnes aisées se tiennent parfaitement closes par le moyen de certaines nattes, qui sont d'une grande beauté, & bien travaillées.

De J. C. 1592.

De Syn Mu. 2252.

On ne voit guéres de Places fortes dans ce Royaume, que du côté du Japon ; & au tems, dont je parle, le Roi de Corée avoit grand soin de ne laisser entrer dans ses Etats aucun Etranger, à l'exception de quelques Marchands de Zeuxima, dont presque tout le commerce étoit de Morues & de diverses autres sortes de Poissons. Aujourd'hui ils trafiquent à Nangazaqui, mais sous le nom & la banniere des Chinois. Ils y portent, outre leur Merluche, qui est excellente, & d'autres Poissons salés, des noix, des herbes médicinales très-rares, des fleurs & des racines, & surtout le *Gin Seng*, qui croît en abondance dans les Provinces du milieu du Pays, & dans celles, qui approchent le plus de la Tartarie. Ils y portoient aussi autrefois de certains Pots de terre, qui se font dans la Tartarie Orientale ; les Japonnois en faisoient grand cas, & les achetoient fort cher, mais depuis quelque tems l'Empereur du Japon en a défendu l'entrée dans ses Etats. Au reste, il n'est rien, que la Corée ne produise, de ce qui est nécessaire à la vie : elle abonde principalement en ris & en froment, mais le ris n'y est pas d'une si bonne qualité qu'au Japon. On y trouve toutes sortes de légumes & de fruits assez semblables aux nôtres, surtout de très-bonnes poires. On y voit plusieurs Manufactures, on y fait du Papier de différentes sortes, & de fort bons Pinceaux de poil de Loup, pour écrire. Il n'est point ailleurs de meilleure gomme de *Sandaracka*, ou

De J. C. 1592.

De Syn-Mu. 2252.

de *Cie* à couleur d'or, dont les Coréens, aussi-bien que les Japonnois, font un très-beau Vernis. Enfin il y a de l'or & de l'argent dans les Montagnes, qui ne sont pas en grand nombre, mais quelques-unes sont fort haute; le reste du Pays est assez uni, mais l'Isle FUNGMA (*a*), qui touche presqu'à la terre du côté du Midi, est fort montagneuse. Suivant le P. Martini l'Empereur Chinois VUUS, ou VUVAM; Fondateur de la Famille de CHEVA, ou Xam, & qui commença de régner l'an onze cent trente-sept avant la Naissance de Jesus-Christ, donna à un Prince nommé KIUUS, Allié de son Prédécesseur, le Royaume de Corée, à condition de le tenir de lui à foi & hommage. Sous la domination de la Famille CIN, la Corée prit le nom de Leaotung, & il paroît que dans cet intervalle, les Rois de Corée se rendirent indépendants; mais CHAOLI, Chef de la Famille de HAN, les soumit de nouveau à l'hommage, & fit reprendre à la Presqu'Isle le nom de Chaosien vers l'an 200. de Jesus-Christ. Enfin à l'occasion de la Guerre, dont nous allons parler, & dont les Annales Chinoises traitent fort peu exactement, le Roi de Corée se soumit encore à l'hommage du Monarque Chinois, pour en obtenir du secours contre les Japonnois. Ce Prince étoit un très-méchant Homme, sans foi & sans

(*a*) Les Hollandois, qui y firent naufrage en 1653. la nomment QUELPAERTS; ils la placent par les 33. dégrés 32 minutes de latitude Nord, lui donnent quatorze ou quinze lieuës de circuit, & prétendent qu'elle est éloignée de la Corée de douze ou treize lieuës du côté du Midi. Ils ajoutent que ses Habitans l'appellent SEHESURE.

De J. C. 1592.

De Syn Mu. 2252.

mœurs. Il fut tué par ses Sujets, & un nommé Ly, s'empara du Royaume, préta l'hommage à l'Empereur de la Chine, & fut reconnu par ce Prince, Roi de Corée. Ses Successeurs ont continué à se reconnoitre Vassaux de ce grand Empire jusqu'a la derniere invasion des Tartares, contre lesquels les Coréens se révolterent, parce qu'on leur avoit ordonné de se raser, & de se vétir à la Tartare; ils ont été néanmoins remis sous le joug par la Famille régnante, & c'est apparemment par le secours de ces Princes, qu'ils ont chassé les Japonnois de presque tout leur Pays.

Le Grand Amiral Tsucamidono fait sa descente en Corée.

Tayco-Sama n'avoit pas absolument besoin de la Corée, pour faire la guerre a la Chine, mais les Coréens puissants & habiles sur Mer, auroient pû inquiéter ses Troupes; d'ailleurs, la Corée une fois conquise, le Japon pouvoit soutenir long-tems la Guerre, sans presque rien mettre du sien. L'Empereur ne voulut pourtant pas l'attaquer, sans en avoir au moins une raison spécieuse; il envoya demander au Roi de Corée le passage sur ses Terres, pour mener ses Troupes contre les Chinois, & sur le refus de ce Prince, à quoi il s'étoit bien attendu, le Grand Amiral reçut l'ordre, dont j'ai parlé, de mettre à la voile avec le corps de Troupes, qu'il commandoit. Le vent devint bien-tôt favorable, & la Flotte Japonnoise prit heureusement terre dans un Port, auprès duquel étoit une Place très-forte, qu'on appelloit FUSANÇAY: on y comptoit environ trois cents Maisons, la Garnison étoit de six mille Hommes, outre un grand nombre de Gens, qui s'y étoient jettés des lieux circonvoisins, tous bien armés, & couverts de Cot-

De J. C. 1592.

De Syn Mu. 2252.

res d'Armes d'un cuir extrêmement fort. Les Murailles environnées de Fossés très-larges, & pleins d'eau, étoient garnies de deux mille mortiers assez petits, également propres à tirer des boulets & des fléches, & depuis les fossés jusqu'à la greve on avoit semé quantité de chausses-trappes, pour enferrer la Cavalerie.

Il prend deux Places fortes d'assaut. Toutes les autres jusqu'à la Capitale ouvrent leurs portes.

Tout cela n'empêcha pourtant point l'Amiral Japonnois, qui avoit fait sa descente sans opposition, de sommer le Gouverneur de se rendre, la vie sauve. La sommation fut reçuë avec mépris, & le Gouverneur répondit en riant qu'il alloit envoyer demander au Roi son Maître la permission d'y déférer. Tsucamidono ne repliqua rien, mais il employa toute la nuit suivante à préparer l'assaut. Il le fit commencer sur les quatre heures du matin; les Coréens le soutinrent en braves Gens, mais le Gouverneur ayant été tué, les Japonnois entrerent de toutes parts dans la Place, & passerent au fil de l'épée tout ce qui fit mine de vouloir résister. Ils s'y reposerent tout ce jour-là & le suivant, après quoi ils allerent faire le siége de FOQUINANGI, autre Forteresse plus considérable encore que la premiere, & qui n'en étoit éloignée, que de trois lieuës. Les murailles en étoient mieux bâties & plus hautes, & comme c'étoit la principale défense du Pays, on y avoit fait entrer jusqu'à vingt mille Hommes des meilleures Troupes du Pays. Le Grand Amiral s'en approcha vers le midi, n'ayant avec lui, que la moitié de son Armée, & environ vingt mille, tant Mariniers que Valets & autres Gens de cette espéce. Le Commandant de Foquinangi étoit un

De J. C. 1592.

De Syn-Mu. 2252.

jeune Seigneur de vingt-deux ans, fort brave, & qui avoit épousé une Niéce du Roi. Tsucamidono fit d'abord planter les échelles contre les murailles, y monta le premier, & fut si bien secondé, qu'après trois ou quatre heures d'un combat très-vif, où il n'eut pourtant, que cent Hommes tués, & quatre cents blessés, il remplit le Fossé de cinq mille morts, parmi lesquels fut encore le Commandant, & se trouva Maître d'une Place, que sa situation, & ses Magazins remplis d'une prodigieuse quantité d'Armes, & de provisions de Guerre & de bouche, faisoient regarder comme la principale de toute cette Frontiere. Aussi après cette Conquête. quoiqu'il y eût encore cinq Forteresses a prendre, avant que d'arriver à la Capitale, la consternation fut si grande dans tout le Pays, qu'aucune n'osa s'exposer au sort des deux premieres, & toutes ouvrirent leurs portes au Vainqueur.

Il gagne une grande bataille.

Le Grand Amiral n'étoit plus qu'à trois lieuës d'une autre Place considérable, lorsqu'il vit venir à sa rencontre une Armée de vingt mille Hommes. Il ne balança point à les attaquer, en coucha par terre plus de trois mille, le reste se sauva dans un bois, qui étoit proche, & la nuit qui survint, l'empecha de les y poursuivre. On étoit alors au fort de l'Eté, & l'Empereur n'arriva au Port de Nangoya qu'au mois de Septembre. Ce Prince apprit sur sa route les premiers succès de ses Armes en Corée, & on peut juger de la joye, qu'ils lui causerent.

Ucondono est rappellé à sa Cour.

Le premier effet, qu'elle produisit, fut le rappel d'Ucondono ; un jour que l'Empereur s'entretenoit avec plusieurs de ses principaux

De J. C. 1592.

De Syn Mu, 2252.

Officiers du bonheur de ses Armes, quelques Amis d'Ucondono se hazarderent de dire à l'Empereur qu'un si brave Homme ne seroit point de trop dans une si glorieuse expédition ; *vous avez raison*, leur dit-il, *& je le verrai volontiers.* Ces généreux Amis ne perdirent point de tems : ils dépêcherent un Courier à Ucondono, qui vint à Nangoya, fut bien reçu & parut même entrer bien avant dans la confidence de l'Empereur ; de sorte, qu'il cessa d'être regardé sur le pied de banni, mais comme il connoissoit son Maître, il ne crut pas devoir se fier beaucoup à ces apparences, & se tint le plus éloigné, qu'il lui fut possible de la Cour. Effectivement l'Empereur ne pensa plus bientôt à lui, & il n'eut aucune part à la Guerre de Corée.

La présence de l'Empereur dans le Ximo allarme les Missionnaires.

Cependant la présence de Tayco-Sama dans le Ximo, causoit de grandes allarmes aux Missionnaires ; d'autant plus, que presque tous les Princes Chrétiens étoient en Corée, ou sur la Flotte, & que le Monarque environné d'Idolâtres, & à la tête de presque tout le Japon armé, pouvoit en un moment exterminer le Christianisme dans cette partie de l'Empire, où il avoit toujours été le plus florissant. Il ne falloit pour cela, qu'un de ces accès de fureur, où il entroit quelquefois, quand on lui faisoit voir son autorité lézée, & pour l'y faire entrer, il suffisoit de lui faire connoître que le Ximo étoit rempli de Docteurs étrangers ; ce qu'il étoit même très-difficile de lui cacher, tandis qu'il étoit sur les Lieux. Ce fut ce qui engagea le P. Valegnani à faire venir à Nangazaqui tons ceux de ses Religieux, qui se trouvoient dans le Royaume de Firando,

& dans la principauté d'Omura, parce qu'ils y étoient trop exposés à être découverts : au lieu qu'à Nangazaqui, où l'Empereur avoit permis d'en laisser un certain nombre, on n'y regardoit pas de si près. Ensuite, par l'avis de quelques Seigneurs Chrétiens, qui étoient à Nangoya, il envoya Roch DE MELO, Capitaine du Navire, qui devoit le conduire aux Indes, & Jean Rodriguez saluer Tayco-Sama, & lui faire des excuses de ce qu'il n'étoit point encore parti, la Guerre de Corée n'ayant point encore permis aux Portugais de vendre toutes les Marchandises, dont leur Navire étoit chargé.

De J. C. 1592.

De Syn-Mu. 2252.

Les Ennemis de l'Amiral préviennent l'Empereur contre lui.

Melo & le P. Rodriguez furent bien reçus, & l'Empereur demanda à ce dernier, si l'Ambassadeur étoit content des Présens, qu'on lui avoit remis de sa part pour le Vice-Roi des Indes ? Rodriguez lui répondit, qu'il en étoit charmé, & qu'en effet il ne se pouvoit rien voir de si riche & de si magnifique ; en un mot, qu'ils étoient dignes du plus grand Prince de l'Orient. » Je suis ravi, reprit l'Empereur, qu'ils soient de son goût, mandez-lui de faire ses Affaires à loisir, & pour ce qui est de vous, je vous permets de faire votre séjour ordinaire à Méaco «. Il restoit encore un grand sujet d'inquiétude aux Chrétiens : Toronosuque & Iquinocami, jaloux de la gloire de Tsucamidono, avoient écrit à l'Empereur que ce Général les retenoit sans rien faire dans l'Isle de Zeuxima, tandis que pour avoir tout l'honneur de la Conquête de la Corée, il exposoit les Troupes, qu'il commandoit, à recevoir un échec. Ces plaintes avoient porté coup, & le Monar-

De J. C. 1592.

De Syn-Mu. 2252.

Il en reçoit des nouvelles, qui le font changer de ſentiment, & il en fait publiquement l'éloge.

que s'étoit exprimé plus d'une fois ſur le ſujet de ſon Amiral, d'une maniere à faire comprendre qu'il étoit fort irrité contre lui.

Tſucamidono étoit alors le principal appui de la Religion Chrétienne, & ſa diſgrace auroit laiſſé toute l'Egliſe du Japon à la merci de ſes plus redoutables Ennemis, mais l'orage, qui le menaçoit, ſe diſſipa en un inſtant. Un jour que Tayco-Sama invectivoit à ſon ordinaire contre lui, un Officier arriva de Corée avec une Lettre de ce Général, où après avoir rendu compte à Sa Majeſté du ſuccès de la derniere Bataille, il marquoit, que parmi les Priſonniers il s'étoit trouvé un Interpréte du Roi de Corée pour la Langue Japonnoiſe, lequel avoit eu ordre, en cas que les Coréens perdiſſent la Bataille, d'aller trouver de ſa part Tayco-Sama & de lui faire offre, non-ſeulement de mettre bas les Armes, mais encore de ſe joindre à lui, pour la Guerre de la Chine, & de marcher à l'avant-garde pour lui ſervir de Guide. Il ajoutoit, que conformément aux ordres, qu'il avoit reçus lui-même de Sa Majeſté de faire grace à ce Prince, s'il ſe ſoumettoit, il lui avoit renvoyé ſon Interpréte avec les conditions auſquelles il vouloit bien traiter avec lui; qu'il avoit tiré parole de cet Homme de revenir au bout de trois jours, & de lui amener quelques-uns des principaux Seigneurs de Corée, chargés d'un plein pouvoir du Roi leur Maître, pour conclure l'accommodement; qu'après le départ de l'Interpréte, il s'étoit approché d'une Fortereſſe, qu'il avoit trouvée abandonnée, qu'il étoit à ſept lieuës de celle-ci, & que de-là à SIOR Capitale du Royau-

De J. C. 1592.
De Syn-Mu. 2252.

me, il n'y en avoit plus que vingt ; qu'il attendoit les ordres de Sa Majesté, avant que d'aller plus loin ; & que si le Roi de Corée ne vouloit point accepter les conditions, qu'il lui avoit offertes, il se faisoit fort de le chasser de ses Etats en très-peu de tems. Cette Lettre, que l'Empereur s'étoit fait lire tout haut, non-seulement désarma toute la colere, qu'on lui avoit inspirée contre ce grand Homme, mais le transporta de joye à un point, qu'après l'avoir comblé d'éloges, il ajouta : » j'ai » conquis le Japon avec une grande Armée, » & connoissant les Ennemis, que j'avois à » combattre ; mais Tsucamicondono a plus » fait : il a pénétré dans un Pays, qui lui » étoit inconnu, & en peu de jours, il m'a » rendu Maître d'un grand Royaume. Je le » ferai le plus grand Seigneur du Japon, je » lui donnerai plusieurs Royaumes : & si quel» qu'un est jamais assez hardi, pour me par» ler mal de lui, il éprouvera tout le poids » de mon indignation.

Cependant Iquinocami & Toronosuque avoient débarqué avec leurs Troupes en Corée, suivant la permission, qu'ils en avoient obtenuë de l'Empereur, & ce dernier avoit marché à si grandes journées par des chemins détournés, qu'il avoit joint l'avant-garde du Roi de Fingo, sur laquelle il voulut prendre le pas ; mais celui qui la commandoit, & qui étoit un fort brave Homme, lui dit résolument, qu'il ne le souffriroit point, & qu'il n'étoit pas juste, qu'après avoir bien combattu il eût le déplaisir de voir recueillir à un autre le fruit de ses Victoires, Toronosuque n'osa passer outre, campa dans un en-

De J. C. 1592.

De Syn-Mu. 2252.

droit un peu écarté, & laissa passer l'Amiral, qui suivoit de près avec le reste de ses Troupes. Ce Général n'avoit point encore reçu la Réponse du Roi de Corée, & se tenoit sur ses gardes. Bien lui en prit, car lorsqu'il s'y attendoit le moins, il se trouva vis-à-vis d'une Armée de soixante & dix mille Combattants, presque tous Cavalerie, & dans laquelle étoit la principale Noblesse du Royaume.

Il gagne une seconde bataille.

A cette vûë les Japonnois parurent un peu étonnés, mais leur Général montra tant d'assûrance, & courant de rang en rang leur parla avec tant de résolution, qu'il les mit dans l'impatience d'en venir aux mains. Il profita de cette ardeur, & sur le champ il rangea son Armée en Bataille; les Ennemis en firent autant, & s'entendirent en demi cercle à dessein d'investir les Japonnois. Tsucamidono fit donner le signal du Combat, & ses Gens se jetterent avec tant de furie sur les premiers Escadrons Coréens, qu'ils les mirent en désordre. Ils se rallierent néanmoins jusqu'à deux fois à la faveur de leur nombre, mais les Japonnois animés par l'exemple de leur Général, & d'un de ses Freres nommé LOUIS, qui n'avoit pas plus de vingt ans, firent des efforts si surprenants, que l'Ennemi plia de tous côtés & prit enfin la fuite. On en trouva huit mille étendus sur le champ de Bataille, un très-grand nombre se noya au passage d'une Riviere; & comme les Vainqueurs les poursuivoient l'Epée dans les reins, on fit beaucoup de Prisonniers, parmi lesquels se trouva un des principaux Officiers de l'Armée, qui avoit été obligé de se rendre au jeune Louis.

Le Roi de

Le Roi de Corée n'apprit cette triste nou-

velle, que par les fuyards : & comme il ne lui fut pas possible de rassembler ses Troupes pour arrêter une Armée victorieuse, qui n'étoit plus qu'à vingt lieuës de lui, il fit mettre le feu à ses Palais, & à ses Magazins, & se sauva avec toute sa Famille & ses Trésors à la Chine, où il jetta la consternation, en y apprenant qu'en moins d'un mois, vingt mille Japonnois lui avoient enlevé toutes ses Places fortes, gagné deux Batailles, & répandu la terreur dans tout son Royaume.

De J. C. 1592.

De Syn-Mu. 2252.

Corée se sauve à la Chine, où il répand la consternation.

Toronosuque de son côté fut au désespoir de n'avoir eu aucune part à une si belle Victoire, d'autant plus qu'ayant été simple spectateur du Combat, & pour une pique si peu à sa place ayant exposé les Troupes de l'Empereur son Maître à être accablées par le nombre, il devoit s'attendre d'en être séverement châtié. Pour prévenir ce malheur, il fit prier Tsucamidono de trouver bon qu'il le joignît, afin qu'il pût au moins avoir part à la prise de Sior, dont ce Général se disposoit à faire le siége ; Tsucamidono lui fit répondre qu'il pouvoit le suivre, mais que l'intention de l'Empereur étoit que chaque corps de Troupes demeurât sous les ordres de celui, qui le commandoit.

Mauvaise manœuvre d'un des Généraux Japonnois.

Toronosuque sur cette réponse décampa secrettement & marcha par des chemins de traverses dans l'espérance d'arriver le premier à Sios, mais le Grand Amiral s'étoit douté de son dessein, & comme il avoit de meilleurs guides, il le précéda de plusieurs heures. Il trouva les portes de la Ville, qui étoient de fer, toutes fermées; mais prenant sur le champ sa résolution, il planta ses Echelles, & com-

Prise de la Capitale de Corée.

De J. C. 1592.

De Syn Mu. 2252.

manda l'assaut ; en moins de rien les Japonnois furent sur les Murailles, & le Roi de Fingo y fit arborer ses Etendarts. A cette vûë les Habitants demanderent quartier & offrirent aux Victorieux toutes sortes de rafraichissements, dont ceux-ci avoient un extrême besoin. Aussitôt le Genéral fit publier une défense sous peine de la vie à ses Soldats, qui étoient presque tous Chrétiens, de causer le moindre désordre, & il fut si exactement obéi, qu'une Garnison de Coréens n'auroit pas vêcu plus paisiblement avec les Habitants de Sior, que firent les Japonnois après y être entrés par escalade.

Ce qui avoit engagé l'Empereur à exiger que le Gouverneur des Philippines lui rendit hommage.

Tayco-Sama apprit ces nouveaux succès avec des transports de joye, dont il ne fut pas le Maître ; il ne parloit plus, que de Tsucamidono, il lui écrivit la Lettre du monde la plus obligeante, il lui envoya des Présents considérables, & les accompagna de promesses encore plus magnifiques, qu'il étoit apparemment bien résolu de ne point tenir, au moins si l'on en juge par la suite. Mais au milieu de l'allégresse publique, que causoient au Japon tant de Victoires remportées par des Chrétiens, les Missionnaires & les Fidéles étoient abîmés dans la plus amere douleur. Pour bien entendre de quoi il s'agissoit, il est nécessaire de reprendre les choses de plus haut. Nous avons vû que l'Empereur, en même tems, qu'il prenoit la résolution de conquérir la Chine, avoit aussi formé le dessein de soumettre les Philippines à son obéïssance, & avoit écrit sur cela une Lettre extrêmement fiére au Gouverneur de ces Isles ; mais nous avons remis en cet endroit à dire ce qui avoit

donné lieu à cette démarche, & quel en fut le ſuccès. C'eſt ce que je vais faire le plus exactement, qu'il me ſera poſſible; cet événement ayant été la premiere ſource des malheurs, qui ont cauſé la ruine entiere de la Chrétienté du Japon.

De J. C. 1592.
De Syn Mu. 2252.

Quelques années avant le tems, dont je parle, une eſpéce d'Aventurier, nommé FARANDA, d'une naiſſance obſcure, mauvais Chrétien, & un de ces Hommes, qui veulent intriguer à quelque prix que ce ſoit, pour ſe faire un nom, & à qui il ne coûte rien de ſacrifier leur honneur, leur conſcience, le ſalut, & la tranquillité de l'Etat, à la démangeaiſon, qu'ils ont de ſe rendre importants; cet Homme, dis-je, étant allé aux Philippines pour y faire le commerce, ſe mit à ſon retour dans la tête d'obliger le Gouverneur de ces Iſles à reconnoitre l'Empereur du Japon pour ſon Souverain. Il communiqua d'abord ſon deſſein à un Seigneur de la Cour nommé FAXEGAVA, avec lequel il avoit des liaiſons particulieres, & qui avoit beaucoup de part à la confidence de Tayco-Sama, & l'engagea à le ſervir dans cette Entrepriſe, ſur laquelle il avoit fondée l'eſpérance d'une très-grande fortune; & qu'il lui repréſenta comme très-facile à exécuter.

Faxegava en parla à l'Empereur, & l'aſſûra que le Gouverneur des Philippines ne s'éloignoit pas de lui rendre un hommage abſolu. L'Empereur charmé de ce diſcours, & attribuant à la terreur de ſon nom la diſpoſition, où on lui diſoit qu'étoit ce Gouverneur, lui écrivit la Lettre, dont nous avons parlé, & la fit remettre à Faranda, qui partit auſſi-

De J. C. 1592.

De Syn-Mu. 2252.

tôt pour retourner aux Philippines. Arrivé à Nangazaqui, où il devoit s'embarquer, il alla trouver le P. Valegnani, lui dit qu'il étoit nommé Ambaſſadeur, & voulut l'engager à écrire aux Jéſuites de Manile & au Gouverneur des Philippines, pour leur donner avis de la Commiſſion, dont l'Empereur l'avoit chargé, & pour leur faire comprendre combien il importoit au bien de la Religion, de ne point refuſer de faire ce que ſouhaitoit Sa Majeſté. Par bonheur le P. Gnecchi, qui étoit à Méaco, avoit été inſtruit de toute l'intrigue, & en avoit informé le P. Valegnani, lequel répondit à Faranda, qu'il ne connoiſſoit point le Gouverneur des Philippines, & que les Jéſuites de ces Iſles ne lui étoient point ſoumis. Il ne laiſſa pourtant point de les inſtruire par une autre voye de ce qui ſe paſſoit, & il leur recommandoit d'en faire part au Gouverneur. Il marquoit en même-tems dans ſa Lettre, que cette Affaire étoit extrêmement délicate, & qu'il s'agiſſoit de ménager tellement l'honneur de la Couronne d'Eſpagne, qu'on ne donnât point occaſion à Tayco-Sama de recommencer la perſécution contre les Chrétiens; ſur quoi il ſuggéroit les moyens, qui lui paroiſſoient les plus convenables dans une Affaire de cette conſéquence.

Fauſſe démarche de ce Gouverneur.

Le Gouverneur des Philippines, qui ſe nommoit DOM GOMEZ PEREZ DE MARINAS, ne pouvoit aſſûrément mieux faire, que de ſuivre les avis d'un Homme auſſi prudent & auſſi expérimenté, que le P. Valegnani; mais ce Pere étoit Jéſuite, & les Eſpagnols des Philippines, qui de leur côté cherchoient tous les moyens de partager avec les Portugais de Ma-

De J. C. 1592.
De Syn-Mu. 2252.

tro le profit du commerce du Japon, croyoient devoir se défier de ces Religieux, qu'ils regardoient comme Portugais, parce qu'ils n'étoient allés jusques-là au Japon, que sur les Navires de Portugal, & par la voye de Macao; jalousie & défiance, dont nous verrons dans la suite de funestes effets. Dom Gomez n'eut donc aucun égard aux conseils, que les Jésuites de Manile lui donnerent de la part du P. Valegnani; & ayant reçu la Lettre de Tayco-Sama, par un Neveu de Faranda, parce que celui-ci n'osa point, après le refus du P. Visiteur de l'avoüer pour Ambassadeur, passer lui-même à Manile, il prit un parti, qui n'eût pas été absolument mauvais, s'il avoit sçu se défier de Faranda & de Faxegava. Il députa à l'Empereur du Japon un Gentilhomme nommé Lopé DE LIANO, & le chargea d'une Lettre pour ce Prince, par laquelle il lui marquoit, qu'il en avoit reçu une sous le nom de Sa Majesté, mais qu'il soupçonnoit avoir été supposée, parce qu'elle lui avoit été rendue par un Homme, qui ne lui paroissoit point être d'une condition à être chargé d'une Commission de cette importance, & parce que les Peres de la Compagnie, qui étoient à Nangazaqui, ne lui en avoient rien mandé. Liano partit avec cette Lettre au mois de Juin de cette année 1592. accompagné d'un P. Dominiquain appellé Jean COBOS, que Dom Gomez lui avoit donné pour Adjoint, & des Lettres de recommandation pour Faranda, & pour Faxegava. Ces Envoyés prirent terre à un Port de Saxuma, où étoit encore Jean de Solis, dont j'ai parlé, il n'y a pas longtems, qui y faisoit construire un Batiment pour aller au

De J. C. 1592.

De Syn-Mu. 2252.

Perou. Comme celui-ci avoit encore sur le cœur le refus, que lui avoit fait le Pere Valegnani, de s'intéresser pour lui auprès des Portugais, il saisit cette occasion, qui lui parut immanquable, de se venger ; il dit beaucoup de mal des Jésuites aux Envoyés du Gouverneur des Philippines, leur persuada tout ce qu'il voulut contre ces Peres, & fit si bien, qu'il les engagea à le mener avec eux à la Cour pour y porter ses plaintes contre les Portugais, & les Missionnaires.

Ils partirent sans différer, passerent par Nangazaqui, où ils s'aboucherent avec Faranda, qui ne les quitta plus, éviterent de parler à aucun Jésuite, ni à aucun Portugais, & arriverent dès le lendemain à Nangoya, où ayant eu Audience de Tayco-Sama, ils lui présenterent la Lettre du Gouverneur des Philippines. Faxegava & Faranda étoient présens, & avoient traduit la Lettre en Japonnois, mais d'une maniere très-infidelle, ce qui leur étoit fort aisé, parce que les Espagnols ne sçavoient pas le Japonnois. Ils interpréterent aussi mal tout ce que le Pere Cobos dit à l'Empereur de la part de Dom Gomez, & firent entendre à ce Prince, que ce Gouverneur doutoit bien à la vérité que la Lettre, qu'il avoit reçûe de Sa Majesté, fût véritable, mais qu'au reste il n'étoit pas éloigné de se conformer à tout ce qui y étoit contenu : ce qui donna une si grande joye au Monarque, que sur le champ il assigna un revenu considérable à Faranda. Il fit ensuite écrire une seconde Lettre au Gouverneur des Philippines, où il lui déclaroit, que la premiere, qui lui avoit été remise, étoit de lui, & qu'il ne manquât point d'y déférer

au plutôt, ſinon qu'il ſçauroit bien l'y contraindre par la force des Armes.

Les deux Envoyés reçûrent cette Lettre ſans trop ſçavoir ce qu'elle contenoit ; mais avant que de prendre congé de Sa Majeſté, ils lui dirent, qu'ils ſe croyoient obligés de l'avertir, que les Portugais étoient les Maîtres de Nangazaqui, qu'eux ſeuls profitoient du Commerce ; qu'ils y exerçoient de grandes violences, & que malgré ſes Edits, ils protégeoient les Peres de la Compagnie, qui étoient tous demeurés au Japon. Ils ajoûterent que c'étoit ces Religieux, qui perſuadoient aux Portugais de refuſer aux Caſtillans de les admettre à trafiquer avec les Japonnois, ce qui privoit les Etats de Sa Majeſté d'un très-grand avantage. Enfin ils n'oublierent rien pour aigrir l'Empereur contre ces Miſſionnaires, dans l'eſpérance que, s'ils étoient une fois chaſſés du Japon, rien n'empêcheroit plus les Eſpagnols des Philippines d'établir un Commerce reglé avec ces Iſles. Il n'eſt pourtant pas certain que le Pere Cobos entrât directement dans un complot ſi criminel, ni qu'il y eût d'autre part, que d'avoir écouté & cru trop légerement ce qui lui avoit été dit contre les Jéſuites, & de s'être joint à leurs Adverſaires, qu'il ſçavoit bien avoir formé le deſſein de les perdre.

De J. C. 1592.

De Syn Mu. 2252.

Quelles en ſont les ſuites. Action indigne de quelques Eſpagnols.

Quoi qu'il en ſoit, l'Empereur prit feu à ce diſcours : *Quoi donc*, dit-il d'un ton, qui fit trembler tous ceux, qui étoient préſens ; *des Etrangers, que j'ai proſcrits, veulent faire les Maîtres dans mes Etats ? Je les en empêcherai bien* ; & ſur le champ il nomma un Gouverneur de Nangazaqui, où il n'y en

L'Empereur donne ordre de renverser la Maiſon & l'Egliſe des Jéſuites de Nangazaqui, & d'informer

De J. C. 1592.

De Syn Mu. 2252.

contre les Portugais. Mort malheureuse des Auteurs de cet ordre.

avoit point depuis un an, lui ordonna de renverser l'Eglise & la Maison des Jésuites, & d'informer contre les Portugais, au sujet des violences, dont Solis se plaignoit. Tout cela fut exécuté, & les Jésuites se virent réduits à se retirer dans l'Hôpital de la Miséricorde : mais le Gouverneur de Nangazaqui, qui se nommoit TERAZABA, ayant reconnu que l'accusation intentée par Solis, étoit fausse, se préparoit à en faire un exemple, lorsqu'on trouva sur le rivage de la Mer le corps mort de ce Misérable. Il s'étoit embarqué dans une Chaloupe, pour aller voir le Navire, qu'il faisoit construire dans le Saxuma; il fut surpris en chemin d'un coup de vent, qui fit tourner sa Chaloupe, & il se noya. L'Envoyé du Gouverneur des Philippines, & le Pere Cobos n'eurent pas un sort plus heureux; car comme ils s'en retournoient à Manile, le Bâtiment qui les portoit fit naufrage, & ils y périrent. Je trouve dans un Auteur, que le Navire Espagnol ayant abordé à l'Isle Formose, le Pere Cobos y fut tué par les Insulaires.

Conversion du Roi d'Inga. Prédiction des Chrétiens de Nangazaqui, & son accomplissement.

On ne peut douter que ces démêlés entre des Chrétiens, ne scandalisassent également les Fidéles & les Infidéles; mais les scandales ne nuisent qu'aux foibles, & à ceux, qui sont mal disposés. Le Pere Valegnani avoit alors entre les mains un illustre Prosélyte, qu'il disposoit au Baptême, c'étoit le Roi d'Inga; ce Prince avoit été touché de la retraite des jeunes Ambassadeurs revenus de Rome, & plus encore de quelques conversations, qu'il avoit eues avec le Prince de Fiunga, & il s'étoit enfin déterminé à renoncer au culte des Idoles. Son Instructeur craignit avec raison, que

que le procédé des Castillans ne détruisît ce que la Grace avoit si bien commencé ; d'autant plus, que le Roi d'Inga s'étoit trouvé chez l'Empereur, lorsque ce Prince leur donna Audience. Mais le Saint Esprit avoit pris possession de son cœur ; il comprit aisément qu'on n'écoute plus la Religion, quand on est possédé d'une violente passion ; il fut surtout extrêmement touché de la prompte punition de l'Auteur de toute cette intrigue : mais ce qui acheva de le gagner à Jesus-Christ, ce fut l'accomplissement d'une espece de Prophétie des Habitants de Nangazaqui. L'Empereur, ainsi que nous venons de le voir, avoit ordonné à Terazaba, nouveau Gouverneur de cette Ville, de raser l'Eglise & la Maison des Jésuites. L'Eglise étoit magnifique, & dédiée à la Sainte Vierge sous le titre de son Assomption ; & les Fidéles publiérent avec une assurance, qui sembloit venir d'une véritable inspiration, que le Sauveur des Hommes ne tarderoit pas à venger l'honneur de sa Mere. Peu de jours après on eut nouvelle que la Mere de Tayco-Sama étoit morte à Meaco, & l'on sçut qu'elle avoit expiré le jour même, que le sacrilége Arrêt avoit été signé à Nangoya. Cet événement fit une telle impression sur l'esprit du Roi d'Inga ; qu'il ne voulut plus différer son Baptême, & il le reçut des mains du Pere Valegnani. Ce Pere partit au mois d'Octobre de cette même année, menant avec lui à Macao le Pere Louis Froez ; dont il avoit besoin pour les affaires du Japon, & le Pere Gilles DE LA MATA, qu'il envoyoit à Rome pour informer le Pere Général de l'état, où se trouvoit cette Mission.

De J. C. 1592.

De Syn-Mu. 2252.

De J. C. 1592.

De Syn-Mu. 2252.

L'Empereur fait semblant de vouloir passer en Corée.

Pour revenir à la Guerre de Corée, l'Empereur, en arrivant à Nangoya, avoit donné ordre à toutes les Troupes, qui étoient encore dans l'Isle de Zeuxima; & qui étoient grossies de plus de la moitié, de passer la Mer, de sorte que les Généraux Japonnois se trouverent bien-tôt en Corée à la tête de plus de deux cents mille Hommes. Il en restoit encore cinquante mille à Nangoya; l'Empereur disoit sans cesse qu'il les vouloit mener lui-même en Corée, & sous ce prétexte avoit mandé au Grand Amiral de lui renvoyer sa Flotte; mais dès qu'elle fut arrivée, il écrivit à Tsucamidono, & il fit publier dans son Armée, que son Conseil trouvoit la saison trop avancée, & la Mer trop mauvaise, pour s'exposer à ce voyage; & qu'il ne le différoit que jusqu'au Printems prochain. Dans le fonds il paroissoit évident à tout le monde qu'il n'avoit jamais eu envie de sortir du Japon, & qu'il n'eût pas été fâché que les Troupes, qu'il avoit en Corée, y demeurassent, pour les raisons, que nous avons dites ailleurs; mais il étoit plus aisé de conquérir ce Pays, que de le conserver.

Extrémité où les Japonnois se trouvent réduits.

Les Coréens, en abandonnant les Villes aux Victorieux, s'étoient cantonnés dans des lieux écartés & inaccessibles, après avoir brûlé tout ce qu'ils n'avoient pû emporter, non-seulement de leurs effets, mais encore de toutes les provisions nécessaires à la vie; de sorte que les Japonnois ayant bientôt épuisé le peu, qu'ils avoient apporté de vivres avec eux, se trouverent à la fin dans une très-grande disette. Les Généraux firent sçavoir à la Cour l'extrémité, où ils étoient, mais on ne

De J. C. 1592.

De Syn-Mu. 2252.

leur fit point de réponse ; ils rechargerent, & l'Empereur, pour se délivrer de leurs importunitez, fit partir quelques Convois assez mal équipés, dont une partie tomba entre les mains des Armateurs Coréens, & l'autre fut enlevée par les Habitans du Pays. Alors le désespoir s'empara des Troupes Japonnoises, & la nécessité les obligea de se débander pour vivre ; mais tout autant que les Ennemis en rencontroient, ils les assommoient, & en très-peu de tems cette grande Armée se trouva diminuée de plus de la moitié.

Les Chinois viennent au secours des Coréens.

Dès que les Coréens virent leurs Ennemis affoiblis jusqu'à ce point, ils songerent à les attaquer avec le secours des Chinois trop intéressés dans cette Guerre, pour en être simples Spectateurs. Les quatre Généraux Japonnois, après leur réünion en Corée, avoient tenu un grand Conseil de Guerre à Sior, où il avoit été résolu, qu'ils partageroient toute la Presqu'Isle en quatre Parties, & que chacun se chargeroit de conserver la sienne. Toronosuque prit du côté des Orancays, qu'il battit en plusieurs rencontres ; mais le grand effort des Alliés se fit contre le Grand Amiral, qui s'étoit approché le plus près de la Chine. Il avoit fait sa Place d'Armes d'une Ville appellée PEAN, Capitale de la Province de PEANDO, une des plus considérables de tout le Royaume. La Ville étoit grande & peuplée, bien fermée de Murailles de Pierres, assez basses à la vérité, n'ayant gueres que dix pieds de haut, mais si larges, que deux Hommes à Cheval y pouvoient marcher de front. Tsucamidono y avoit fait entrer le plus de vivres & de munitions, qu'il lui avoit été possible, & il

De J. C. 1592.

De Syn-Mu. 2252.

comptoit d'y passer tranquillement l'hyver qui approchoit, lorqu'il apprit qu'une Armée de Chinois avoit débarqué assez près de-là, & qu'un très-grand nombre de Coréens l'étoit venu joindre.

Ils sont battus.

Il eut bientôt la confirmation de cette nouvelle par l'Ennemi même, qui ne balança point à le venir attaquer dans Péan. Je ne sçai ce qui engagea ce Général à se tenir renfermé dans une Place, où il n'avoit pas assez de Troupes pour en garnir toutes les Murailles : ce qui est certain, c'est que les Ennemis y monterent en plusieurs endroits, & entrerent dans la Ville. Mais ils n'y resterent pas longtems ; les Japonnois les en chasserent avant la fin du jour, en tuerent un grand nombre, & prirent leur Général, qui fut envoyé à Tayco-Sama. Le succès de cette journée, qui fut suivie de quelques autres rencontres, où les Japonnois eurent toujours du dessus, obligerent JUQUEQUI Officier Chinois, qui par la prise de son Général, se trouvoit chargé du Commandement, à faire des propositions de Paix ; il assura au Général Japonnois, qu'il engageroit son Maître à envoyer une Ambassade à l'Empereur du Japon, & ne demanda que deux mois de Tréve, pour envoyer à la Cour de la Chine. Tsucamidono ne refusa point la Tréve, dont il avoit encore plus de besoin, que les Chinois, mais il se tint sur ses gardes, & bien lui en prit.

Trahison de leur Général.

Les Chinois selon toutes les apparences n'avoient pas sçu, avant que de parler de paix, à quelles extrémitez leurs Ennemis étoient réduits. Ils l'apprirent bientôt à la faveur de la Tréve, & ils résolurent d'en profiter. Pour

De J. C. 1592.

De Syn-Mu. 2252.

le faire plus sûrement, Juquequi fit dire à l'Amiral que son Courier étoit revenu de la Chine, qu'il iroit au premier jour le trouver, mais qu'étant un peu incommodé, il le prioit de lui envoyer un Homme de confiance, avec qui il pût d'avance prendre quelques mesures pour la conclusion du Traité. Tsucamidono reçut ce Message presque dans le moment, qu'on venoit de l'avertir qu'une Armée de deux cents mille Chinois & Tartares, qui avoit été renforcée sur la route par un nombre considérable de Coréens, étoit en marche pour l'assiéger de nouveau dans Péan. Il fut quelque tems en suspens sur ce qu'il avoit à faire : enfin il se détermina à envoyer à Juquequi un de ses Pages nommé AMBROISE, avec une escorte de vingt Soldats. Ambroise fut bien reçu & bien traité pendant quelques jours ; mais lorsqu'il s'y attendoit le moins, on le fit embarquer, pour l'envoyer à l'Empereur de la Chine, qui avoit, dit-on, une fort grande envie de voir un Japonnois, depuis qu'il avoit entendu parler des Victoires que ces Insulaires avoient remportées sur les Coréens. On arrêta en même tems tous ceux, qui acompagnoient le Page ; mais plusieurs s'échapperent, & coururent par des chemins détournés avertir leur Général de la perfidie de Juquequi.

Nouvelles victoires des Japonnois.

Peu de jours après, l'Armée des Alliés parut à la vûe de Péan, & le Grand Amiral reconnut qu'on ne lui avoit rien exagéré, quand on lui avoit dit que les seuls Chinois montoient à deux cents mille Hommes. Il n'avoit plus qu'une poignée de monde ; la famine & les maladies lui enlevoient tous les jours de

De J. C. 1592.

De Syn-Mu. 2252.

ſes meilleurs Soldats ; & comme par une précaution fort ſage, depuis l'endroit, où il avoit débarqué dans la Corée, juſqu'a la Capitale, & depuis la Capitale juſqu'a Péan, il avoit fait conſtruire de diſtance en diſtance juſqu'à quatorze Forts, pour ſe faciliter la communication avec Nangoya, & la retraite en cas de beſoin, il étoit obligé d'entretenir des Garniſons dans tous ces Forts. Il n'y avoit donc nulle apparence a défendre Péan contre de ſi grandes forces, avec le peu de Troupes, qu'il avoit : il jugea plus a propos d'en ſortir, & d'aller au devant des Ennemis. On fut bientôt en préſence, & les Coréens voulurent avoir l'honneur de vaincre ſeuls un Ennemi, qu'ils ne croyoient plus en état de leur réſiſter. Ils ſe tromperent, ils eſſayerent pendant deux jours d'entamer les Japonnois, & furent toujours battus. Le troiſiéme jour les Chinois & les Tartares ſurvinrent ; les Japonnois étoient rentrés dans Péan, les Ennemis s'en approcherent, & ſe préſenterent de toutes parts pour l'eſcalader : ils avoient une très-nombreuſe Cavalerie, & leurs Cavaliers avoient des Armures de fer ſi fortes, que les meilleurs Sabres du Japon ne les pouvoient point entamer. D'ailleurs, la diſcipline étoit grande dans cette prodigieuſe Armée. Leurs Armes offenſives étoient l'Arc & la Fléche, la Lance & l'Epée ; mais leur plus grand avantage étoit d'être tout frais, & d'avoir affaire à des gens, qui depuis deux jours n'avoient pas eu un moment de relâche. Il falloit cependant vaincre ou périr ; & cette néceſſité donne à de braves gens, qui ont à ſoutenir une réputation acquiſe par des Victoires, une grande ſupériorité

ſur un Ennemi, qu'ils ont déja battu. Le Grand Amiral ne voyant nulle apparence d'empêcher les Chinois d'entrer dans Péan, en avoit abandonné les Remparts, & s'étoit retranché au centre de la Ville : les Alliés l'attaquerent en vain dans ce retranchement tout un jour. Sur le ſoir Juquequi, ne pouvant eſpérer de l'y forcer, & ayant perdu un grand nombre de ſes plus braves Soldats, fit ſonner la retraite ; mais les Japonnois ne purent ſouffrir qu'il ſe retirât en Bataille ; ils le prirent en queuë, le menerent battant juſqu'à ſon Camp, & couvrirent toute la Campagne de Morts.

De J. C. 1592.

De Syn-Mu. 2252.

Lâcheté du Roi de Bungo.

Après une ſi glorieuſe journée, Tſucamidono faiſant réflexion qu'il n'avoit preſque plus un Soldat, qui ne fût, ou bleſſé, ou demi mort de faim, & que pour peu que l'Ennemi s'opiniâtrât à l'attaquer, il ne pourroit éviter une entiere défaite, ſongea à quitter Péan, & à mener rafraîchir ſes Troupes dans les Forts, qu'il avoit fait bâtir ſur le chemin de Péan à la Capitale ; mais, par un contretems, qui faillit à tout perdre, Joſcimon Roi de Bungo, à qui il en avoit laiſſé le Commandement, avoit, ſur une terreur panique, abandonné les deux plus proches de Péan ; de ſorte que le Grand Amiral, qui comptoit d'y faire repoſer ſes gens, fut ſurpris de n'y trouver, ni Troupes, ni proviſions, & la marche forcée, qu'il fut obligé de faire, pour gagner le troiſiéme, où Joſcimon s'étoit retiré, mit ſa petite Troupe dans l'état, qu'on peut imaginer ; car ces Forts étoient tous à une journée de diſtance les uns des autres. Auſſi n'y a-t-il point de doute que, ſi les Alliés ſe fuſſent

De J. C. 1592.

De Syn-Mu. 2252.

avisés de les suivre, ce qui étoit aisé, surtout aux Coréens, il ne se seroit pas sauvé un Japonnois, d'autant plus qu'on étoit en hyver, & que les neiges étoient fort hautes.

Dès que le Grand Amiral eut fait panser les blessés dans le Fort, où il avoit rencontré le Roi de Bungo, il continua sa route vers la Capitale du Royaume, où les autres Généraux se rendirent presqu'en même tems. Nos Histoires ne nous disent rien des raisons, qui les y obligerent; mais il y a bien de l'apparence que ce furent les maladies & la famine; le Pays étant ruiné partout, & les Convois du Japon ne pouvant pas arriver jusqu'à eux. Ce qui est certain, c'est que l'Armée des Confédérés s'en approcha dans le dessein de les en chasser. A la premiere nouvelle de la marche des Alliés, Tsucamidono sortit de la Ville avec ses seules Troupes, & alla leur présenter la Bataille, qu'ils accepterent. Elle fut très-sanglante, & la Victoire ne se détermina pour aucun des deux Partis; chacun se retira dans ses quartiers avec une très-grande perte; mais toute la gloire de cette Action fut pour les Japonnois, qui n'étant pas un contre dix, n'avoient pû être vaincus. Aussi les Alliés tournerent-ils toutes leurs pensées vers la paix, & les Japonnois, qui ne respiroient plus qu'après leur Patrie, ne s'en éloignerent point.

La paix se fait entre les Japonnois & les Coréens.

Les Préliminaires furent bientôt réglés: ils portoient que les Japonnois évacuëroient Sior, que toutes leurs Troupes se tiendroient dans les Places, qu'ils avoient fortifiées sur la Côte de la Mer; que toute hostilité cesseroit de part & d'autre, & que deux Ambassadeurs iroient de la part du Roi de Corée conclure

la paix aux conditions, qu'il plairoit à l'Empereur Japonnois de lui imposer. Peu de jours après les deux Ambassadeurs partirent pour le Japon, & Juquequi les accompagna jusqu'à Fusançay, où il les remit au Grand Amiral, qui les conduisit à Nangoya. L'Empereur, sur la nouvelle de la premiere Victoire remportée sur les Chinois par Tsucamidono, & sur la promesse, qu'avoit faite Juquequi d'une Ambassade de l'Empereur de la Chine, pour demander la paix, s'étoit flatté de demeurer Maitre de la Corée, & sur ce principe il avoit déja formé son Plan. Il avoit résolu de peupler ce Royaume de Japonnois, d'en donner la moitié au Grand Amiral, & d'y envoyer les Princes Chrétiens du Ximo, avec le Roi de Naugato.

De J. C. 1592.

De Syn-Mu, 2252.

A quelles conditions.

Il y avoit bien à rabattre de ce Projet, mais ce n'étoit pas la faute du Général Japonnois, & Tayco-Sama eut assez d'équité pour en convenir; il fit à ce Grand Homme tout l'accuëil, qu'il méritoit, & il l'accompagna de bienfaits proportionnés à ses services. Il fit aussi de fort beaux présens aux Ambassadeurs Coréens, & tout le tems, qu'ils furent à Nangoya, il les régala splendidement. On convint enfin des conditions du Traité, qui furent signées. 1°. Que des huit Provinces, qui composent le Royaume de Corée, cinq demeureroient aux Japonnois. 2°. Que l'Empereur de la Chine donneroit une de ses Filles en mariage à l'Empereur du Japon. 3°. Que le Commerce interrompu depuis longtems entre la Chine & le Japon seroit rétabli; c'étoit les Chinois, qui avoient exclu les Marchands Japonnois de leurs Ports, parce que ceux-ci y commettoient

De J. C. 1592.

De Syn Mu. 2252.

beaucoup d'insolences. 4°. Que le Monarque Chinois payeroit à la Couronne du Japon un tribut annuel pour marquer, qu'il reconnoissoit sa supériorité sur la sienne. Il est assez surprenant que des Ambassadeurs d'un Prince tributaire s'engageassent de la sorte, aussi ne furent-ils pas avoués.

Précautions de l'Empereur pour conserver ses Conquêtes.

L'ancien Roi de Tamba Jean Naytadono, eut ordre de porter ce Traité à la Cour de la Chine, & comme Tayco-Sama se doutoit bien, qu'on y feroit difficulté de le ratifier, il fit passer en Corée environ cinquante mille Hommes de Troupes fraiches pour garder les Forteresses, que le Grand Amiral avoit fait bâtir le long de la Côte. Elles étoient au nombre de douze, & l'Empereur les pourvut abondamment de toutes sortes de provisions de Guerre & de bouche. Il ordonna en même-tems aux autres Troupes, qui étoient en Corée de repasser la Mer, mais de lui faire auparavant raison d'un Seigneur Coréen proche Parent du Roi, qui tenoit une des plus fortes Places du Pays, & qui pendant toute la Guerre avoit extrémement fatigué les Japonnois par les partis, qu'il avoit envoyés contre eux. Tout cela fut exécuté : le Coréen fut assiégé, sa Place prise, la Garnison passée au Fil de l'Epée, & s'étant trouvé lui-même parmi les morts, sa tête fut portée à l'Empereur. Le Grand Amiral fut ensuite nommé Lieutenant Général en Corée. Tous les Princes Chrétiens eurent ordre d'y rester, & l'on soupçonna plus que jamais, que leur éloignement du Japon étoit entré pour beaucoup dans le dessein de cette Expédition.

Un des Gé-

Toronosuque, & le Roi de Bungo, furent

De J. C. 1593.

De Syn-Mu. 2253.

ensuite mandés à Nangoya. Le premier fut envoyé en exil ; le second fut dépoüillé de ses Etats, mis a la suite du Roi de Naugato l'ancien Ennemi de sa Maison, & eut défense de garder plus de cinq Domestiques. Son Fils eut quelque tems après permission d'avoir jusqu'à cinq cents Hommes à son service, & l'Empereur lui assigna sur le Bungo des revenus suffisants, pour soutenir ce reste de l'ancienne splendeur de sa Famille. L'Histoire ne parle plus de ce jeune Prince depuis ce tems-là. Tant d'infortunes tinrent lieu de quelque mérite à Joscimon : ses Sujets, dont il n'avoit jamais eu ni l'amour ; ni l'estime, commencerent à le plaindre : d'autant plus qu'on leur donna des Gouverneurs, qui parurent s'être fait une Loi d'abolir la Religion Chrétienne dans ce Royaume, où elle étoit depuis tant d'années la dominante. Ils y entrerent comme dans un Pays de Conquête, & y firent des désordres incroyables : rien ne fut épargné, ni le sacré, ni le profane ; mais ce qui toucha jusqu'aux Infidéles mêmes, ce fut de voir presque toute la Famille Royale, & tous ceux, qui lui étoient attachés par les liens les plus étroits du Sang, réduits à la mendicité, & obligés pour la plûpart d'aller chercher un asyle à Nagazaqui, où ils n'eurent plus d'autre ressource pour la vie, que les soins des Missionnaires ; & la charité des Chrétiens.

néraux Japonnois est exilé, & le Roi de Bungo dépouillé de ses Etats. Misere, où sa Famille se trouve reduite.

La désolation n'étoit pas moins grande parmi les Fidéles du Ximo, & surtout dans la Principauté d'Omura, à Nangazaqui, & dans tous les lieux voisins de Nangoya. Un Seigneur Idolâtre ayant eu quelque démélé avec des Particuliers, Habitants de Nangazaqui,

L'Empereur fait d[illegible] tous [illegible] tiens du Ximo.

De J. C. 1592.

De Syn-Mu. 2253.

& Chrétiens, ne trouva point de moyen plus efficace de s'en venger, qu'en avertissant l'Empereur, que l'exercice du Christianisme se faisoit toujours dans cette Ville avec autant d'éclat, même depuis la destruction de l'Eglise, & de la Maison des Missionnaires, qu'avant les Edits de Sa Majesté. Il fit plus, & pour prendre ce Prince ombrageux par l'endroit, qui lui étoit le plus sensible, il lui dit, que les Chrétiens y faisoient de grands amas d'Armes, & de munitions, & qu'assurément ils étoient résolus de se défendre, si on entreprenoit de les inquiéter sur l'Article de leur Religion. La simple accusation en cette matiere suffisoit pour persuader Tayco-Sama. Il commanda sur le champ qu'on désarmât tous les Chrétiens du Ximo, & il n'en excepta, que quelques Personnes du premier rang: il ajoûta même qu'on ne fit point difficulté de tuer tous ceux, qui ne voudroient point rendre leurs Armes. On sçait combien les Japonnois sont délicats sur ce point, & les Fidéles du Japon n'ont peut-être jamais montré un attachement plus sincere à leur Religion, que par la patience, qu'ils firent paroître en cette rencontre.

La présence de l'Empereur à Nangoya produisit encore un autre effet bien triste pour toute cette Chrétienté. Comme ce Prince faisoit sans cesse construire des Bâtiments de transports, pour envoyer des provisions, des munitions, & des Troupes en Corée, il eut bientôt épuisé tous les Bois des environs de ce Port, & il fut obligé d'en envoyer couper dans le Pays d'Omura, où il y en avoit de très-beaux, & en grande quantité; de sorte

que tous ces quartiers étoient ſans ceſſe remplis des Officiers de ce Prince, la plûpart Idolatres; de Soldats, & d'Ouvriers, & qu'il n'étoit preſque plus poſſible aux Miſſionnaires d'y faire leurs fonctions, ſans être tous les jours expoſés à être découverts. Le Prince d'Omura étoit en Corée avec toute ſa Nobleſſe, & c'étoit fait de cette Egliſe, ſi la Providence ne lui eût ménagé une reſſource dans la Princeſſe Magdeleine, Mere du Prince, & Veuve de Sumitanda. Cette Princeſſe avoit une maiſon dans un lieu fort retiré; elle la donna aux Jéſuites, & pour conſerver celle, que ces Peres avoient dans Omura, elle y alla loger elle-méme. Quelques Seigneurs, qui avoient obtenu la permiſſion de reſter chez eux, ſuivirent ſon exemple, & par-la ces Religieux ſe virent en état de ſubvenir aux plus preſſants beſoins des Fidéles. Ils alloient méme déguiſés à Nangoya pour adminiſtrer les Sacremens aux Chrétiens, qui étoient dans l'Armée & à la Cour, & à ceux, qui ſous divers prétextes pouvoient obtenir la permiſſion d'y venir de Corée.

De J.C. 1593.

De Syn Mu. 2253.

Le P. Rodriguez, à qui ſa qualité d'Interpréte de l'Empereur donnoit la liberté de paroître dans tous les lieux, où ſe trouvoit la Cour, ſervit fort utilement la Religion dans ces tems critiques; car comme on ne trouvoit point à redire qu'il eût avec lui un Compagnon, il facilita à pluſieurs les moyens de faire, juſques ſous les yeux du Prince, tout ce qui étoit de leur Miniſtere. D'ailleurs ce Religieux ſe faiſoit extrêmement aimer dans cette Cour, & la plûpart des Grands le voyoient avec plaiſir. Il avoit ſurtout gagné les bonnes

Diſpute du P. Rodriguez contre deux Bonzes, & ce qui en arrive.

De J. C. 1593.

De Syn-Mu. 2253.

graces de GIXASU (a) à qui Tayco-Sama avoit donné tout le Bandoüé, & qui a été depuis si célébre sous le nom de DAYSU-SAMA. Ce Prince joignoit beaucoup d'estime a l'amitié, dont il honoroit Rodriguez, & cette estime augmenta encore à l'occasion, que je vais dire. Il y avoit a la Cour deux fameux Bonzes, qui servoient d'Interprétes à l'Empereur pour la Langue Chinoise. Un jour que le Roi de Bandoüé s'entretenoit avec eux, le discours tomba sur la Providence, & les Bonzes soutinrent que les Dieux ne se mêloient point du tout de ce qui regardoit les Hommes; Gixasu, qui n'étoit pas fort en état de répondre aux raisons, qu'ils apportoient pour appuyer une si étrange Doctrine, fit appeller Rodriguez, & le mit aux prises avec les deux Docteurs: le Missionnaire ne refusa point d'entrer en lice, & il réfuta si solidement toutes les preuves de ses Adversaires, que forcés dans tous leurs retranchements, ils se virent réduits à dire: » C'est la doctrine de Xaca, elle est en » termes exprès dans ses Livres, s'il nous » trompe, ce n'est pas notre faute, nous ne » sçavons, que ce qu'il nous a appris. « Cette réponse fit beaucoup rire le Roi; il publia partout la victoire du P. Rodriguez, & dit assez haut, qu'il n'avoit jamais mieux senti la supériorité de la Religion Chrétienne sur les Sectes des Bonzes; il étoit néanmoins luimême dans les principes, que Rodriguez venoit de réfuter si solidement, & il n'en eut jamais d'autres, ou du moins il les suivit toujours dans la pratique.

(a) D'autres le nomment GEIASO, GYAYASU, JEJAS, ONDOSCHIO; c'est le Chef de la Famille, qui régnoit encore sur la fin du dernier siécle.

Quelque tems après le grand Navire du Commerce, qui venoit tous les ans au Japon, étant arrivé, Terazaba Gouverneur de Nangazaqui, rendit un grand ſervice aux Miſſionnaires. Ce Seigneur, après avoir reconnu la fauſſeté des accuſations, que les Eſpagnols avoient formées contre eux, avoit admiré la patience, & la modération de ces Peres, qui avoient vû renverſer leur Maiſon & leur Egliſe, ſans dire un ſeul mot, & ſans récriminer contre leurs Calomniateurs, & il cherchoit une occaſion de les ſervir. Il repréſenta à l'Empereur, que ſi Sa Majeſté vouloit maintenir le Commerce des Portugais, il étoit néceſſaire de leur laiſſer quelques Religieux; d'autant plus que ceux-ci, par l'autorité, que leur caractere leur donnoit ſur ces Marchands, les contenoient dans l'ordre, appaiſoient leurs querelles, vuidoient leurs différends, & les empêchoient de faire la moindre injuſtice dans leur négoce. Ce diſcours ne fut point relevé, mais au bout de quelques jours Terazaba ayant trouvé Tayco-Sama en aſſez bonne humeur, lui dit que Sa Majeſté avoit permis aux Peres de la Compagnie de reſter a Nangazaqui au nombre de douze; qu'on ne pouvoit pas ſe comporter plus ſagement, qu'ils faiſoient, mais que n'ayant plus de Maiſon, ils étoient réduits à loger à l'Hôpital, où ils ſouffroient beaucoup; qu'il ne voyoit aucun inconvénient à leur permettre de rebâtir leur Maiſon, & qu'on ne pouvoit guéres refuſer aux Portugais la liberté d'avoir une Egliſe, pour y ſatisfaire aux devoirs de leur Religion. L'Empereur l'écouta fort tranquillement, goûta ſes raiſons, & lui permit de faire ce qu'il ſou-

De J. C. 1593.

De Syn-Mu. 2253.

Le Gouverneur de Nangazaqui rend un ſervice important aux Miſſionnaires.

De J. C. 1593.

De Syn-Mu. 2253.

haitoit. L'Eglise & la Maison furent bientôt sur pied, & le Gouverneur de Nangazaqui en ayant rendu compte au Monarque, lui fit encore agréer, que le Capitaine du Navire Portugais, & le P. PASIO vinssent lui en faire leurs remerciments. Tayco-Sama les reçut bien, & après leur avoir fait présenter du Thé, il les renvoya pleins d'espérance de pouvoir un jour dissiper tous ses ombrages. Au reste, l'Empereur avoit enfin mis en sa main la ville de Nangazaqui, & en avoit fait une Ville Impériale, mais je n'ai pû trouver au juste en quel tems; il y a bien de l'apparence que ce fut à l'occasion de la Guerre de Corée.

La Chrétienté d'Arima n'étoit pas à beaucoup près aussi tranquille; l'Edit, qui ordonnoit de désarmer les Chrétiens, y avoit été exécuté avec la derniere rigueur, & celui qui en avoit été chargé, avoit fait entendre, qu'il sçavoit qu'on retenoit dans le Pays un grand nombre de Missionnaires, qu'il les connoissoit tous par leurs noms, qu'il étoit instruit des lieux, où ils se retiroient, & qu'il en informeroit l'Empereur. On étoit d'autant plus persuadé, qu'il effectueroit ses menaces, qu'il y entroit un peu de jalousie contre le Roi d'Arima, lequel s'étoit fait beaucoup d'honneur dans la Guerre de Corée; mais un Oncle de ce Prince, qui gouvernoit le Royaume dans son absence, l'appaisa par des présents, & cet orage se dissipa. Le Séminaire étoit toujours à Fakirao, & il n'avoit jamais été plus florissant, non plus que le Collége, & le Noviciat, qui étoient dans l'Isle d'Amacusa. Cette Isle étoit toute Chrétienne, & fort tranquille, tant parce qu'elle étoit plus éloignée de la Cour,

& de l'Armée, que parce que le Grand Amiral y avoit beaucoup d'autorité, en qualité de Seigneur Suzerain, & que perſonne n'oſoit rien faire, qui pût chagriner ce Général dans le haut point de gloire & de crédit, où ſes grandes actions l'avoient mis.

De J. C. 1591.

De Syn-Mu. 2251.

Déſolation des Chrétiens du Bungo, & leur conſtance.

Il s'en falloit bien que les Chrétiens du Bungo jouiſſent de la même tranquillité, mais malgré la perſécution, que leur ſuſciterent les Gouverneurs, à qui Tayco-Sama avoit confié ce Royaume, ils demeurent fidéles au Dieu, qu'ils adoroient, & leur vertu adoucit leurs Tyrans. Un d'entr'eux ayant ſçu que la Reine Julie Veuve du Roi Civan, étoit dans le Royaume de Naugato avec une de ſes Filles, & que ces Princeſſes manquoient de tout, il leur fit dire, qu'elles pouvoient revenir chez elles, & qu'il auroit ſoin qu'elles y vécuſſent en Perſonnes de leur rang. Le vertueux Leon Gouverneur de Nocen, & quelques autres Gentilshommes Chrétiens éprouverent les mêmes effets de l'eſtime, que ce Seigneur avoit conçuë, pour leur Religion. Scingandono, qui étoit en Corée, n'eut pas plutôt appris la miſere, où ſa Famille étoit réduite, qu'il demanda la permiſſion de repaſſer la Mer, pour tâcher de lui procurer quelque ſoulagement, & & il la conduiſit dans la partie du Fingo, qui obéiſſoit au Grand Amiral, où par les bons ordres, que ce Prince y envoya, ces illuſtres Exilés ne manquerent de rien.

Quatre Miſſionnaires empoiſonnés dans le Firando.

Barthelemi Roi de Fiunga, & le Prince Jerôme ſon Frere étoient auſſi en Corée, ils y tomberent malades l'un & l'autre; s'étant embarqués pour aller reprendre leur air natal au Japon, le premier mourut preſque en débar-

De J. C. 1593.

De Syn-Mu. 2253.

quant, dans l'Isle de Zeuxima, & le second peu de tems après dans le Naugato. Leur mort fut aussi sainte que leur vie avoit été innocente, mais il laisserent leurs Familles, & leurs Sujets Chrétiens dans une grande désolation. Elle n'étoit pas moindre dans le Firando; la Princesse Mancie Fille de Sumitanda, dont nous avons vû, il n'y a pas longtems la ferveur, avoit assez réussi à gagner le cœur de son Mari, qui étoit héritier de cette Couronne, & ce jeune Prince donnoit même quelque espérance de se faire Chrétien. Pendant qu'il étoit en Corée, un Fils unique, qu'il avoit, tomba dangereusement malade; la Princesse le croyant prêt de mourir, le fit baptiser en secret, & il guérit sur le champ. Mais le Roi ne changeoit point de sentiment à l'égard des Fidéles; il ne les persécutoit pourtant pas ouvertement, mais les Seigneurs de sa Cour croyant lui faire plaisir en délivrant son Royaume des Missionnaires, en empoisonnerent deux, dont l'un étoit Espagnol, & se nommoit le Pere François CARRION, l'autre appellé le P. Théodore MANTELS (a) étoit de Liége: le premier mourut sur le champ, & le second, qui étoit plus robuste, tomba dans une langueur accompagnée de douleurs très-aiguës, dont il mourut à Malaca après trois ans de souffrances. Cela n'empêcha point le P. George CARAVAJAL Portugais & le P. Joseph FURNALETTI Vénitien, d'aller prendre leur place dans le Firando; mais ils eurent bientôt le même sort, que leurs Prédécesseurs, & ce Royaume demeura quelque tems sans

(a) Ou MARTEL.

Missionnaires. Le Pere de Guzman raconte la chose de maniere à faire croire, qu'ils moururent tous quatre sur le champ, & ajoûte, qu'on reconnut qu'ils avoient été empoisonnés, parce qu'après leur mort ils jetterent quantité de sang, effet ordinaire d'une sorte de poison, qui est en usage dans le Pays. Cependant il paroit certain que le P. Mantels est mort à Malaca.

De J. C. 1593.

De Syn-Mu. 2253.

Mort du Gouverneur de Sacai, ce que l'Empereur dit à ce sujet au Fils de ce Seigneur.

Ce fut à peu près dans ce même tems, que mourut à Méaco Joachim Riusa Pere du Grand Amiral, & Gouverneur de Sacai. L'Empereur qui l'estimoit beaucoup, l'avoit mené avec lui à Nangoya, l'avoit fait son Trésorier Général, & avoit mis, pour commander à Sacai en son absence son Fils aîné, qui avoit reçu au Baptéme le nom de Benoît. Riusa, qui avoit plus de soixante & dix ans, ne put longtems soutenir la fatigue, que lui donnoit l'exercice de sa nouvelle charge; il tomba malade & obtint la permission de retourner à Sacai, où son mal étant devenu extrême, il craignit qu'on ne lui fît des obséques à la maniere des Idolâtres; il se fit transporter à Méaco, & envoya prier le P. Gnecchi de le venir trouver. Le Pere qui étoit à Nangazaqui, partit sur le champ, mais il ne trouva plus le Gouverneur qui étoit mort quelques jours auparavant, & avoit été enterré secrettement, ainsi qu'il l'avoit ordonné. Benoît se rendit aussitôt à Nangoya, pour apprendre cette nouvelle à l'Empereur, qui lui donna le Gouvernement de Sacai, & lui dit ces paroles, qui font bien voir que ce Prince avoit dans le fond une grande estime du Christianisme: » Souvenez-» vous que vous êtes Chrétien, & que vo-

De J. C. 1593.

De Syn-Mu. 2253.

Calomnies répanduës contre les Jésuites.

» tre Religion vous ordonne de servir fidélement votre Empereur.

Mais tandis que Tayco-Sama modérant ses premiers transports, donnoit moyen aux Missionnaires de respirer & de continuer partout l'exercice des fonctions de leur Ministere, les Philippines & la nouvelle Espagne retentissoient des calomnies, qu'on y répandoit contre ces Religieux. Il falloit sans doute, que la vertu de ces Hommes Apostoliques, pour les mettre en état de soutenir les combats, qui devoient bientôt leur être livrés pour la Foi, fût éprouvée de toutes les manieres. La plus sensible de toutes les épreuves, celle qui vient des faux Freres, leur avoit jusques-là manqué, & Dieu ne voulut pas, qu'ils fussent privés d'une si précieuse portion de sa Croix. Elle ne leur vint pourtant pas du dedans; graces au Seigneur il n'y avoit aucune division parmi eux; mais tous les Religieux ne devroient composer qu'une même Famille, & les Jésuites n'avoient donné lieu à aucuns de rompre une union si nécessaire entre des Personnes, qui doivent tendre au même but. Ils avoient cependant des Ennemis parmi ceux, qu'ils croyoient pouvoir regarder comme leurs Freres, & ils eurent même à essuyer ce qu'il y a de plus sensible dans cette sorte de persécution, dont l'Apôtre des Nations ne fut pas exempt dans les plus beaux jours du Christianisme; des Saints mêmes s'étant laissé prévenir contre eux au point de ne pouvoir être désabusés, & de croire qu'ils rendroient un grand service à la Religion, en les faisant passer pour des Hommes sans conscience, & coupables de la plus indigne prévarication.

De J. C. 1591.

De Syn-Mu. 2291.

Le P. Valegnani propose d'appeller au Japon d'autres Religieux.

Mais avant que d'entrer dans le récit de ce qui s'est passé à ce sujet, il faut remonter a la source d'un des plus grands scandales qu'ait peut-être jamais souffert l'Eglise de Jesus-Christ, & dont elle a reçu une playe, qui n'est pas encore fermée.

En 1519. le P. Alexandre Valegnani étant allé au Japon, ainsi que nous avons vû, en qualité de Visiteur, ne put voir sans un extrême déplaisir un grand nombre d'Eglises sans Missionnaires, & chercha tous les moyens de remédier à un si grand mal. Après y avoir longtems pensé, il proposa aux Supérieurs de la Mission, & aux plus anciens Ouvriers, d'appeller à leur secours quelques Religieux des autres Ordres, puisque la Compagnie n'étoit pas en état de fournir au Japon un plus grand nombre de Sujets. Les Sentiments furent partagés, & l'on convint de renvoyer la décision d'une affaire si délicate au Pere Aquaviva Général de la Compagnie. Le P. Valegnani lui en écrivit, & le P. Aquaviva, après avoir examiné les raisons de part & d'autre, crut que le plus sage étoit de remettre le tout au jugement du Souverain Pontife, qui étoit alors Grégoire XIII. & du Cardinal Henri Roi de Portugal. Il en parla au premier, il en écrivit au second; & celui-ci étant mort sur ces entrefaites, Philippe II. qui lui succéda, mit l'Affaire en délibération dans son Conseil. Elle y fut longtems discutée, & il fut enfin conclu tout d'une voix, non-seulement que les Jésuites du Japon ne devoient point appeller d'autres Religieux, pour partager avec eux leurs travaux Apostoliques dans cet Empire, mais qu'il ne falloit pas même souf-

De J. C. 1593.

De Syn-Mu. 2253.

frir, qu'il y allât d'autres Prêtres, ni d'autres Religieux, que les Jésuites.

Le Pape fut de même avis, & jugea la chose si importante, que le vingt-huit de Janvier de l'année 1585. deux mois avant l'arrivée des Ambassadeurs Japonnois à Rome, il fit expédier une Bulle, dont voici ce qui fait le plus à notre sujet.

» (a) Quoique ce Païs soit fort étendu, & qu'en

(a) *Et si Regio illa latissima sit, & magno, vel potiùs maximo Operariorum numero egeat; tamen, quia utilitas operis non tam in Operariorum multitudine, quàm in agendi & docendi modo, & ingeniorum Gentis illius cognitione consistit, ideò magna adhibenda est cautio, ne permittentur illuc homines novi & incerti pervenire, ex quorum novitate & varietate talis oriatur admiratio, quæ insuetis noxia sit & periculosa, ac Dei opus impedire vel perturbare possit. Proinde considerantes nullos hactenus Sacerdotes, præter quàm Societatis* JESU, *ad regna & insulas Japonicas penetrasse; & eos solos Nationibus illis Christianæ Fidei suscipiendæ autores, præceptores, ac veluti parentes fuisse, ac vicissim illos Societati, ipsiusque hominibus singularem quamdam fidem, pietatem ac reverentiam tribuisse: propterea Nos cupientes hanc conjunctionem & amoris caritatisque vinculum ad majorem salutis eorum profectum solidum & incorruptum manere, motu proprio ex certâque scientiâ nostrâ omnibus Patriarchis, Archiepiscopis & Episcopis, etiam in Provinciis Chinæ & Japoniis sub Interdicti Ecclesiastici, & suspensionis ab ingressu Ecclesiæ, & Pontificalium exercitiorum: aliis verò Sacerdotibus & Clericis, Ministrisque Ecclesiasticis, Secularibus & Regularibus cujuscumque statûs, ordinis & conditionis existentibus, exceptis Societatis* JESU *Religiosis, sub excommunicationis majoris, à quâ, nisi à Romano Pontifice, vel in articulo mortis, absolvi nequeant, pœnis ipso facto incurrendis, interdicimus ac prohibemus, ne ad Insulas Regnaque Japonica Evangelii prædicandi, ac Doctrinam Christianam docendi, aut Sacramenta ministrandi, aliaque Munia Ecclesiastica, sine nostri, aut Sedis Apostolicæ expressâ licentiâ proficisci audeant, &c.*

De J. C. 1593.

De Syn-Mu. 2253.

» y ait besoin d'un grand nombre, ou, pour » parler plus juste, d'un très-grand nombre » d'Ouvriers, néanmoins, comme le bien, » qu'on y peut faire, dépend beaucoup moins » de la multitude des Ministres de l'Evangi- » le, que de la maniere d'agir avec ces Peu- » ples, de la façon de les instruire, & de » la connoissauce du génie de la Nation; il » faut apporter un très-grand soin, pour ne » point permettre à des Personnes, ausquel- » les ces Insulaires ne seroient point accou- » més de s'introduire parmi eux, parce que » cette nouveauté, & cette varieté, qui les » surprendroient, pourroient produire dans » leur esprit un mauvais effet, & empêcher » peut-être, ou du moins troubler l'œuvre » de Dieu. Faisant donc réflexion, que jus- » qu'à présent aucun Prêtre, si ce n'est ceux » de la Compagnie de JESUS, n'a pénétré » aux Isles & Royaumes du Japon; que ces » Religieux seuls ont instruit les Japonnois » de nos sacrés Mysteres, & les ont engagés » à faire profession du Christianisme; qu'ils » sont les Maitres, & en quelque sorte les Pe- » res de ces nouveaux Fidéles, qui de leur » part ont beaucoup d'attachement, de res- » pect, & d'amour pour la Societé, & pour » tous ceux, qui en sont les Membres: Nous, » qui désirons que cette bonne intelligence, » & ce lien d'amour & de charité soit dura- » ble, & ne reçoive aucune atteinte, & n'ayant » en vûë, que le salut éternel de cette Na- » tion; de notre propre mouvement, & de » notre science certaine, défendons à tous » Patriarches, Archevêques & Evêques, mê- » me à ceux des Provinces de la Chine, & du

De J. C. 1593.

De Syn-Mu. 2253.

» Japon, (a) ſous peine d'Interdit Eccléſiaſtique, de Suſpenſe de l'entrée de l'Egliſe, & de l'exercice des Fonctions Pontificales, & aux autres Prêtres, Clercs & Miniſtres Eccléſiaſtiques, tant Séculiers, que Réguliers, excepté aux Religieux de la Compagnie de JESUS, ſous peine d'Excommunication Majeure; Cenſures, dont on ne pourra être abſout, que par le S. Siége, ſi ce n'eſt à l'article de la mort, & le tout encouru par le ſeul Fait, d'oſer ſe tranſporter aux Iſles & Royaumes du Japon, pour y prêcher l'Evangile, ou pour y enſeigner la Doctrine Chrétienne, y adminiſtrer les Sacrements, ou y exercer aucune Fonction Eccléſiaſtique, ſans une Permiſſion expreſſe de Nous, ou du S. Siége Apoſtolique, &c.

J'ai cru devoir m'étendre un peu ſur ce qui a donné occaſion à ce Bref, qu'on pourroit peut-être juger avoir été ſollicité par les Jéſuites, s'il étoit permis de penſer qu'un Souverain Pontife, & ſurtout un auſſi grand Homme, que Grégoire XIII. eût été capable de faire ſervir l'Autorité, dont il étoit revêtu, à ſatisfaire une jalouſie auſſi mal placée, que l'auroit été celle de ces Religieux. Mais il ne ſera pas hors de propos d'ajoûter ici, que ce n'eſt pas dans ces derniers ſiécles, qu'on

(a) Il n'y avoit point encore en ce tems-là d'Evêque, qui portât le titre d'Evêque du Japon, Dom MELCHIOR CARNERO, qui avoit porté ce Titre étant mort; mais le Saint Pere uſe de ce terme, à cauſe des prétentions des Archevêques de Goa & des Maniles ſur la Juriſdiction de cette Egliſe, & parce que ces Prélats & l'Evêque de la Chine réſidant a Macao, auroient pû ſuppoſer que cette Bulle ne les regardoit pas.

T. 1. 4.° P. 604. et in 12. T. 3 P. 438.



Carquois, Arcs, Fléches, Fauteuils de [illegible]rade, Parasols, Bannieres, et autres marques d'honneur et d'autorité, que l'on porte ordinairement a[illegible]ant les Princes et les grands Seigneurs du Japon dans le[ur]s Voyages.

a commencé de regarder l'uniformité de conduite entre les Missionnaires, comme une des choses les plus nécessaires dans une Chrétienté naissante. Or l'expérience de tous les tems a dû nous apprendre que cette uniformité est presque impraticable entre les Personnes, qui suivent des Instituts différents, quoiqu'ils ayent dans le fond la même fin, parce qu'ils ne s'accordent pas sur les moyens, & que chacun est fort éloigné de se relâcher sur ses vûës particulieres. On peut voir dans le troisiéme Canon *Deus qui, de vita & honestate Clericorum*, que le Pape Innocent III. un des plus sages & des plus sçavants Pontifes, qui ayent gouverné l'Eglise, porta en cette matiere la précaution si loin, qu'ayant appris qu'il y avoit en LIVONIE des Moines de différents Ordres, qui y prêchoient l'Evangile, il ordonna que tous prissent le même Habit, & vécussent de la même maniere; & l'on peut bien juger qu'il croyoit encore plus essentiel que tous agissent par le même esprit, ce que Gregoire XIII. n'étoit pas assuré de voir arriver dans le Japon, s'il y laissoit aller divers Ordres Religieux, & ce qui n'arriva pas en effet, quand, malgré ses précautions, cette varieté y eut été introduite.

De J. C. 1593.

De Syn-Mu. 2253.

Ce Pontife & le Conseil du Roi Catholique étoient d'ailleurs fort persuadés, que les bénédictions, que Dieu répandoit sur les travaux des Missionnaires du Japon, étoient bien autant dûës aux sages ménagements, dont ils usoient à l'égard d'un Peuple difficile, & de ses Empereurs naturellement ombrageux, clairvoyants, & d'une extrême attention sur toutes les démarches des Etrangers, qu'à leur

De J. C. 1593.

De Syn-Mu. 2254.

zèle, & à leur courage; & il n'y a pas lieu de douter que Gregoire XIII. n'eût encore devant les yeux cette belle Maxime, que Saint Paul se faisoit gloire de suivre, lorsqu'il disoit, (*a*) qu'il avoit toujours pris à tâche de ne point prêcher l'Evangile dans les lieux, où le Nom de Jesus-Christ étoit déja connu, de peur de bâtir sur le fondement d'autrui, & afin, que le Sauveur du monde fût annoncé à un plus grand nombre de Nations. En effet, quoique les Jésuites, par la démarche, qu'ils avoient faite de demander du secours, eussent bien voulu renoncer au droit, que sembloit leur donner la premiere de ces deux Regles, que l'Apôtre s'étoit prescrites; le Pape touché de la seconde, agissoit sans doute en Pere commun, en fermant la porte du Japon à un très-grand nombre d'excellens Ouvriers, pour les obliger de se répandre dans d'autres Régions, qui leur offroient des moissons mûres & abondantes; & toutes choses n'en auroient-t'elles pas été mieux en toutes manieres, si on s'en étoit tenu à ce qu'il avoit si sagement réglé?

Diligénces du Roi d'Espagne pour faire publier & exécuter le Bref du Pape. Comment ce Bref est reçû aux Philippines.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le Roi d'Espagne n'eut pas plûtôt reçu le Bref de Grégoire XIII. si conforme à ce qu'il avoit déja jugé lui-même, qu'il l'envoya au Vice-Roi des Indes, Dom Edouard de Menezez, lui enjoignant très-expressément de tenir la main à ce qu'il fût exécuté dans toute sa rigueur. Le Vice-Roi obéit, il fit faire des copies du Bref,

(a) *Sic enim prædicavi Evangelium hoc, non ubi nominatus est Christus, ne super alienum fundamentum ædificarem; sed, sicut scriptum est, quibus non est nunciatum de eo, videbunt; & qui non audierunt, intelligent.* Rom. 15. 20. 21.

De J. C. 1593.
De Syn Mu. 2253.

& les envoya, ſans perdre de tems, à l'Evêque de la Chine, au Capitaine-Major de Macao, & au Gouverneur des Philippines. L'Evêque & le Capitaine-Major s'y conformerent ſans peine, & ne trouverent aucune réſiſtance de la part des Portugais, qui ne demandoient pas mieux, que de voir les choſes demeurer ſur le pied, où elles étoient depuis l'établiſſement de leur Commerce au Japon; mais il n'en fut pas de même aux Philippines. On ne croiroit pas juſqu'à quel point ce Bref y aigrit les eſprits contre les Jéſuites. Un Religieux eut même la hardieſſe de dire publiquement qu'il iroit au Japon malgré le Pape & le Roi d'Eſpagne. Il eſt vrai, que ſes Supérieurs le déſavouerent & le punirent; mais la nouvelle des premiers Edits de Tayco-Sama contre la Religion Chrétienne étant arrivée ſur ces entrefaites à Manile, on vit paroître auſſitôt une Relation adreſſée au Roi Catholique, & au Conſeil des Indes, dont voici la ſubſtance.

Calomnies répanduës contre les Miſſionnaires & les Chrétiens du Japon.

Elle portoit que de tant de milliers de Chrétiens, qu'on avoit vûs au Japon, ſix ſeulement étoient reſtés fermes dans la Foi; que de ces ſix, deux avoient paſſé par le tranchant de l'épée, & deux autres avoient été bannis; ainſi, qu'il n'en reſtoit plus que deux. On n'épargnoit pas même les cendres des Morts, & l'on reſſuſcitoit le Saint Roi de Bungo, François Civan, pour lui faire donner à ces nouveaux Fidéles l'exemple d'apoſtaſier. On ajoûtoit, que toutes les Egliſes avoient été brûlées, & que tous les Miſſionnaires étoient en fuite, partie aux Indes, & partie à la Chine; que s'il en étoit reſté quelques-uns au Japon, ils y étoient tellement traveſtis, & s'y tenoient ſi bien ca-

De J. C. 1593. De Syn-Mu. 2253.

chés, qu'il valoit autant qu'ils n'y fussent pas; en un mot, qu'il n'étoit plus question de Christianisme dans ces Isles. Toutes ces choses se débitoient avec tant d'assurance, qu'il ne venoit dans l'esprit à personne de les révoquer en doute; & ce qu'il y a d'étonnant, c'est que ces bruits n'avoient point d'autre fondement, que l'autorité d'un Canarin, qui avoit été Catéchiste au Japon, & qu'on en avoit chassé pour ses crimes; témoignage, qui devoit être d'autant plus suspect, quand même on auroit ignoré l'aventure de ce Malheureux, que les Canarins étoient en ce tems-là fort décriés pour leurs mensonges, & que par une Loi expresse il étoit défendu aux Indes de recevoir leur jurement en Justice, quand il s'agissoit d'un intérêt, dont la valeur excédoit trois écus.

Nouvelle fourberie de Faranda.

Les choses en étoient-là, lorsque Faranda vint à Manile, & y noüa l'intrigue, dont nous avons parlé. Ce Scélérat étoit retourné aux Philippines peu de tems après, que les Envoyés de Dom Gomez Perez de Marimas furent partis du Japon, & ayant appris le malheur, qu'ils avoient eu de périr en chemin, il se porta pour Ambassadeur de Tayco-Sama. On lui demanda ses Lettres de Créance, mais il répondit, qu'ils les avoient confiées au Pere Cobos: du reste il assura au Gouverneur, que l'Empereur avoit très-bien reçû ce Religieux & son Associé, & continua à jouer le double personnage, qui jusques-là lui avoit si bien réussi. Dom Gomez ne laissa point d'avoir quelque vent de la réponse, que l'Empereur du Japon avoit faite à ses Envoyés; mais comme il ne voyoit pas encore bien clair dans cette

affaire, il prit le parti de dissimuler, & de gagner du tems. Cette conduite n'accommodoit point Faranda, il cherchoit des Personnes, qui pussent l'appuyer auprès du Gouverneur, & qui ne fussent pas en garde contre ses intrigues; & il ne les chercha pas long-tems.

De J. C. 1593.

De Syn Mu. 2253.

Il trompe les PP. de St François.

Il alla trouver les Peres de Saint François, de la Réforme de Saint Pierre d'Alcantara; & comme il avoit apparemment pénétré la disposition, où étoient la plûpart des esprits à l'égard des Jésuites du Japon, il composa un Mémoire des choses, pour lesquelles il prétendoit que l'Empereur l'avoit envoyé, & dont les principaux Articles étoient, que ce Prince vouloit vivre en bonne intelligence avec les Espagnols des Philippines; que Sa Majesté désiroit d'établir le Commerce entre eux & ses Sujets, & qu'elle demandoit des Peres Franciscains Réformés, dont on lui avoit extrêmement vanté la Sainteté, & le mépris, qu'ils faisoient des choses de la Terre. Il communiqua ce Mémoire à ces Peres, & voyant qu'ils donnoient dans le piége, il présenta son Mémoire au Gouverneur. Dom Gomez ne sçavoit trop que penser, & se défioit beaucoup de la sincérité de Faranda; mais les Franciscains, s'ils ne calmerent pas entierement ses soupçons, le déterminerent du moins à faire encore pour s'éclaircir la même manœuvre, qu'il avoit déja faite, & à écrire de nouveau à l'Empereur.

Ils avoient en cela un intérêt, qui venoit d'un bon zèle, & Dom Gomez en avoit un autre. Les premiers avoient une passion extrême d'aller prêcher l'Evangile aux Japonnois, & croyoient qu'il étoit absolument nécessaire de courir au secours de cette Eglise désolée: car

De J. C. 1593.

De Syn-Mu. 2253.

quoique, selon toutes les apparences, on eût été un peu désabusé aux Philippines de la prétendue fuite des Missionnaires du Japon, & de cette Apostasie générale des Japonnois, qu'on avoit publiée partout avec tant d'affectation, bien des Gens étoient encore convaincus que cette Mission étoit dans un état déplorable, & que le mal demandoit un prompt remede. Dom Gomez de son côté cherchoit toujours l'occasion de lier le Commerce avec le Japon, & il étoit fort persuadé que pour y réüssir, il falloit introduire dans ces Isles d'autres Ouvriers Apostoliques, que les Jésuites, trop attachés, ainsi qu'il le croyoit, aux Portugais, & trop intéressés à y maintenir, autant qu'il dépendroit d'eux, le Commerce exclusif de cette Nation.

Le Gouverneur des Philippines envoye quatre de ces Religieux au Japon avec le titre de ses Ambassadeurs.

Il prit donc enfin son parti, & chargea de sa Lettre le Pere PIERRE BAPTISTE Commissaire des Peres de Saint François, lequel se fit accompagner de trois autres Religieux de son Ordre; & il lui donna pour Adjoint un Gentilhomme nommé PERO GONZALEZ DE CARAVAJAL. Un Auteur Franciscain assure que le Pere Baptiste n'accepta cette Commission, qu'après avoir consulté un grand nombre de Théologiens pour mettre sa conscience en sûreté au sujet du Bref de Grégoire XIII. & que tous lui répondirent unanimement, non-seulement qu'il pouvoit, mais qu'il devoit même aller au secours de l'Eglise du Japon; d'autant plus, que son Ordre avoit reçu depuis peu un autre Bref de Sixte V. postérieur à celui de Grégoire, & en vertu duquel tous les Franciscains pouvoient aller librement pré-

ment prêcher l'Evangile dans toutes les Indes. (a)

De J. C. 1593.

De Syn Mu. 2253.

CesDéputés partirent donc de Manile le vingtieme deMai 1593. &Faranda s'embarqua avec eux : ils firent heureusement le Trajet, & prirent terre au Port de Firando, d'où la nouvelle en étant venuë à Nangazaqui, le Pere Gomez Vice-Provincial, qui y faisoit sa résidence, leur envoya un de ses Religieux, pour les complimenter, & leur offrir tout ce qui pouvoit dépendre de lui. Il y joignit ce qu'il put ramasser de rafraîchissements, les invita à venir se reposer dans sa Maison, & manda de toutes parts aux autres Jésuites, qui pouvoient se rencontrer sur leur route, de leur rendre tous les services possibles.

Ils arrivent au Japon, & comment ils sont reçus par les Jésuites.

De Firando, les Députés se rendirent à Nangoya, où ils arriverent au mois d'Août, ayant passé par Nangazaqui, où ils s'arrêterent plus d'un mois. Ils trouverent Faxegava à Nangoya, & ce Seigneur s'étant abouché avec Faranda, qui ne les quittoit point, concerta avec lui la maniere de les jouer, comme il avoit fait le Pere Dominicain, & son Adjoint. Il leur obtint ensuite une Audience de l'Empereur, à qui ils firent d'assez beaux Présents, & qui les reçut d'abord avec un air assez affable; mais quand il vit qu'ils n'étoient point chargés de lui faire les Soumissions du Gouverneur des Philippines, & que Dom Gomez se retranchoit toujours sur ce qu'il n'avoit point reçu ses Lettres, il s'emporta beaucoup;

Ils ont une Audience de l'Empereur, & ce qui s'y passe.

(a) On comprenoit ordinairement sous le nom des *Indes* tout ce qui est à l'Orient & au Midi du Fleuve *Indus*.

De J. C. 1593.

De Syn Mu. 2253.

& tout ce que leurs Introducteurs purent faire par le tour, qu'ils donnerent à la Lettre du Gouverneur, ce fut d'arrêter l'effet de son indignation. Il s'appaisa enfin sur les assurances que le Pere Baptiste, mal conseillé par ses faux Amis, lui donna, que le Gouverneur vouloit que les Espagnols, si Sa Majesté leur permettoit de trafiquer au Japon, lui fussent soumis comme des Enfans à leur Pere; ajoûtant néanmoins, que pour ce qui regardoit l'Hommage, il ne pouvoit le lui rendre, sans en avoir eu l'agrément du Roi d'Espagne son Souverain. A cela l'Empereur répondit que la Lettre, qui avoit été renduë à Dom Gomez, étoit de lui, qu'il trouvoit très-mauvais que ce Gouverneur eût différé si longtems à le reconnoître pour son Souverain; qu'il devoit lui sçavoir bon gré de n'avoir pas envoyé son invincible Armée aux Philippines, pour les subjuguer, comme elle avoit fait la Corée, & qu'il ne vouloit plus entendre parler de retardement.

Comment le P. Commissaire obtient la permission de demeurer au Japon.

Le Pere Commissaire, à qui Faxegava n'avoit pas expliqué fidélement le Discours du Prince, prit alors la parole, & dit à l'Empereur qu'il alloit faire sçavoir au Gouverneur ses intentions, & qu'en attendant sa Réponse, il s'offroit à demeurer au Japon en ôtage avec ses Religieux. Tayco-Sama lui répliqua qu'il ne vouloit pas leur donner cette permission, s'ils ne juroient auparavant que les Philippines lui seroient soumises & fidelles. Le Pere ne se rebuta point, & pria Sa Majesté de trouver bon au moins, qu'avant que de quitter le Japon il pût se former une juste idée de la Puissance & des Richesses de son Empire, afin d'en instruire ses Compatriotes, & qu'il visitât

ſes magnifiques Palais de Meaco, d'Ozaca, & de Fucimi. L'Empereur y conſentit, mais il ordonna à Faxegava de le conduire avec ſes Religieux, & de prendre garde qu'ils ne prêchaſſent point aux Japonnois. C'étoit pourtant bien leur intention; & la premiere choſe, qu'ils firent, quand ils eurent obtenu ce qu'ils ſouhaitoient, ce fut de prier le Pere Gomez de leur envoyer une Grammaire; & un Vocabulaire pour apprendre la Langue; ce qu'il fit.

De J.C. 1593.

De Syn Mu. 2253.

Ils commencent à prêcher publiquement.

Cet empreſſement pour étudier la Langue du Japon ne plaiſoit pas fort aux deux Fourbes, qui joüoient ces bons Religieux, & qui dès-lors ne ſongerent plus qu'aux moyens de s'en défaire, d'autant plus que le Pere Baptiſte, par le moyen d'un de ſes Compagnons, nommé GONZALEZ GARCIA, lequel avoit autrefois été Marchand, avoit trafiqué au Japon, & en entendoit paſſablement la Langue, avoit découvert une partie de leurs menées, & s'étoit expliqué plus ouvertement, qu'ils n'auroient déſiré dans une Audience, qu'il avoit euë de l'Empereur. Ces défiances réciproques augmenterent beaucoup dans la ſuite. Faranda & Faxegava diſſimulerent pour porter plus ſûrement leur coup, & les Religieux ſe raſſûrant un peu trop ſur le Caractere, dont ils étoient revêtus, d'Envoyés du Gouverneur des Philippines, commencerent à ne plus garder aucun ménagement, & à exercer aſſez librement les Fonctions du Miniſtere Apoſtolique. Par bonheur pour eux, l'Empereur eut pendant quelque tems des occupations plus importantes, qui l'empêcherent de faire beaucoup d'attention à leur conduite.

L'Empereur

Ce Prince, que rien ne retenoit plus à Nan-

De J. C. 1592.

De Syn Mu. 2251.

se brouille avec son Neveu.

goya, en partit au commencement de l'année suivante 1594. pour se rendre à Méaco : il courut de grands risques dans ce trajet ; le Vaisseau, qu'il montoit, donna contre un écueïl & se brisa ; tout l'équipage fut noyé, lui seul se sauva à la nâge, & il eut bien de la peine à gagner la Terre ; il avoit fait avertir son Neveu de son départ, & il s'attendoit que ce jeune Prince viendroit au-devant de lui, mais Cambacundono, qui se défioit de son Oncle, prétexta une incommodité, & se contenta d'envoyer à ce Prince un de ses principaux Officiers, pour lui faire ses excuses. Tayco-Sama fit semblant d'en être satisfait, mais au lieu de continuer sa route vers Meaco, il tourna du côté d'Ozaca, où il commença de gouverner aussi absolument, que si son Neveu n'eût rien été dans l'Empire.

Description de la nouvelle Ville de Fucimi.

Ce fut aussi alors qu'il acheva les magnifiques Bâtimens, qu'il avoit commencés à Fucimi, avant que de se rendre à Nangoya. Il y fit d'abord construire un Palais, qui en grandeur & en richesses passoit, dit-on, tout ce qu'il avoit deja fait à Meaco & à Ozaca. Il ordonna ensuite à tous les Grands de l'Empire d'y bâtir des Hôtels : quantité de gros Marchands vinrent aussi par son ordre s'y établir, & furent suivis d'un très-grand nombre d'Ouvriers de toutes les sortes ; de maniere que Fucimi devint en très-peu de tems une des plus grandes, & peut-être la plus belle Ville du Japon : les ruës y étoient tirées au cordeau, & se coupoient toutes à angles droits ; chaque Porte de la Ville avoit une longue & large Avenuë plantée de très-beaux Arbres ; la Citadelle étoit hors de la Ville, & répondoit par

faitement à cette magnificence ; mais ce qu'on admiroit le plus, & ce qui paroissoit incroyable à ceux, qui ne l'avoient pas vû, vis-à-vis de cette Citadelle on avoit élevé au milieu d'une plaine une Montagne assez haute, on y avoit planté un bois, dont tous les Arbres avoient été pris fort grands, & dressés à la ligne ; & on y avoit percé de très-belles Allées. Enfin on y voyoit tout ce qui peut rendre délicieux un lieu artificieusement champêtre.

De J. C. 1593.

De Syn-Mu. 2253.

L'Empereur avoit encore détourné le cours d'une assez grosse Riviere, & l'avoit fait diviser en deux bras, pour entourer la Ville, à laquelle elle servoit de Fossés, assez profonds pour porter les plus grands Bâtimens du Pays. Deux superbes Ponts de pierre, de deux cents pas de long chacun, joignoient la Ville à la Campagne, & les arches en étoient si hautes, que les plus grands Batteaux passoient dessous à la voile. Un des deux bras de la Riviere baignoit le pied de la Montagne, dont nous venons de parler ; & pour empêcher qu'elle n'en fît ébouler les terres, qui n'avoient pas encore eu le tems de s'affermir, on avoit élevé de ce côté-là une bonne Muraille de Mâçonnerie, qui lui servoit de digue. Au reste on ne peut dire avec quelle promptitude ces Ouvrages furent achevés : aussi l'Empereur n'épargnoit-il ni les Hommes, ni la dépense, quand il s'agissoit de venir à bout de ses desseins.

Le succès d'une si grande Entreprise, & les applaudissements de la Multitude, qui élevoit sans façon Tayco-Sama au-dessus des plus grands Empereurs, qui eussent régné avant lui au Japon, mirent ce Prince de fort bonne

De J. C. 1593.

De Syn-Mu. 2252.

humeur, & tout le monde s'en ressentit, jusqu'aux Chrétiens. On vit donc alors naître quelque lueur d'espérance que le Christianisme alloit recouvrer sa premiere tranquillité; & en effet à l'éclat près, qu'il avoit eu dans ses plus beaux jours, on ne lui pouvoit gueres souhaiter une plus heureuse situation. Rodriguez étoit toujours sur le même pied à la Cour; bien venu de l'Empereur, & se comportant avec beaucoup de sagesse: il y avoit quantité de Missionnaires autour de Meaco, qui sans paroître en Public, travailloient fort utilement à maintenir les Fidéles dans la ferveur, & à convertir les Infidéles. Le P. Gnecchi étoit dans la Capitale même avec la permission de Tayco-Sama, & c'étoit un nouveau service, que Guenifoin & l'ancien Roi de Buygen avoient rendu depuis peu à la Religion. Un jour qu'ils conversoient assez familierement avec l'Empereur, le discours tomba sur les Missionnaires; l'Empereur en parla avec estime, & Guenifoin encouragé par cette favorable disposition, s'avisa de dire qu'il y en avoit un bien vieux & fort infirme auprès de Meaco, qu'il étoit d'ailleurs si tranquille, & se conduisoit avec tant de circonspection, qu'on n'avoit pas crû devoir l'obliger à quitter le Pays, où il étoit depuis trente ans (a), parce que ç'eût été l'exposer à un danger manifeste de mourir en chemin; qu'on étoit persuadé que Sa Majesté même, qui avoit plusieurs fois témoigné de la considération pour lui, en auroit eu du chagrin. L'Empereur demanda qui il

(a) Il n'y avoit pourtant pas à beaucoup près aussi longtems que le Pere Gnecchi étoit au Japon.

De J. C. 1594.

De Syn-Mu. 2254.

étoit, & Guenifoin lui dit que c'étoit le Pere Gnecchi : » Il est vrai, reprit le Prince, que » je l'ai toujours regardé comme un hon- » nête Homme, dites-lui qu'il peut rester » à Meaco ; je ne crois pas qu'il abuse de la » grace, que je lui fais : dans l'état, où il » est, sans Eglise, & sans secours, tout ce qu'il » peut faire, c'est de vivre. »

A peu près dans le même tems le Grand Amiral, & les Princes & Seigneurs Chrétiens, qui étoient en Corée, firent prier le Pere Gomez de leur envoyer un Missionnaire, & le Vice-Provincial leur envoya le Pere de Cespedez. Ce Religieux passa d'abord à l'Isle de Zeuxima, où la Reine Marie, qui étoit Fille du Grand Amiral, le retint quelques jours. Il y fit plusieurs Conquêtes spirituelles, & passa ensuite en Corée, où il fut bientôt suivi de quelques-uns de ses Confreres, qui eurent tous de quoi s'occuper auprès des Japonnois & des Coréens, dont plusieurs embrasserent la Religion Chrétienne, plus touchés encore des grands exemples de vertu, que leur donnoient leurs Vainqueurs, que persuadés par les discours des Ministres de l'Evangile. Aussi faut-il convenir que toute la fleur de la Noblesse Chrétienne du Japon se trouvoit réünie dans cette grande Péninsule, où n'ayant plus de Conquêtes à faire pour son Souverain, elle entreprit d'en faire pour son Dieu, & y réüssit.

Tout conspiroit à relever les espérances des Chrétiens. Les Religieux de S. François, qui s'étoient assez bien mis dans l'esprit de l'Empereur, dont ils avoient étudié l'humeur, & dont ils vantoient en toutes rencontres la magnificence, l'étant allé voir à Fucimi, ils lui

De J. C. 1594.

De Syn Mu. 2254.

firent si bien leur cour, qu'ils se crurent en état d'en obtenir toutes choses. Ils lui représenterent donc qu'ils étoient fort gênés dans la Maison d'emprunt, où on les avoit logés, & le prierent de leur accorder la permission d'en bâtir une a Méaco. Tayco-Sama mit leur Requête entre les mains du Gouverneur Guenifoin, & lui dit de les contenter. Il le fit, & ces bous Peres se trouverent en peu de tems en possession d'un Logement fort commode; mais ils garderent mal les régles de prudence, que ce Seignenr leur avoit prescrites. Ils bâtirent une Eglise, qui fut achevée pour la Fête de la Portiuncule, dont ils lui donnerent le nom; ils célébrerent cette Fête avec autant d'appareil, qu'ils auroient pû faire au milieu de l'Espagne, ou de l'Italie, & ils continuerent depuis ce jour-là à chanter au Chœur, à prêcher publiquement dans leur Eglise, & à faire toutes leurs Fonctions avec une confiance, qu'on ne comprenoit pas (*a*). Le petit peuple Chrétien en fut édifié, jusqua se scandaliser de la conduite si différente des autres Missionnaires; les Grands, & ceux qui réfléchissoient, en furent allarmés; on donna à ces Peres des avis, qu'ils ne crurent pas devoir écouter, & qui

(*a*) Un Auteur Franciscain nommé le Pere Marien, qui a écrit l'Histoire de la Réforme, dont étoient ces Religieux, prétend que tout ceci se faisoit avec la permission de l'Empereur, & que le Pere Baptiste avoit même obtenu de ce Monarque là meme liberté pour les Jésuites; en quoi toute la suite de cette Histoire fait voir combien il se trompe; mais ce n'est pas la seule fois. On ne peut lire ce qu'il dit de MASAMONEY, Prince d'Oxu, & du Pere SOTELO, sans reconnoître combien cet Ouvrage est rempli d'exagèrations, & d'erreurs de fait, où la vraisemblance n'est pas même gardée.

fomenterent un peu les premieres impressions, qu'ils avoient reçuës aux Philippines contre les Jésuites, lesquels de leur côté ne jugerent pas à propos de changer une conduite, qui leur avoit si ben réussi jusques-là, & dissimulant sagement les petits chagrins, que leur causoient les préventions de ces bons Religieux, ne parurent sensibles, qu'aux suites fâcheuses, que ne pouvoit manquer d'avoir un éclat si hors de saison.

De J. C. 1594.

De Syn Mu. 2254.

Vers la fin de cette même année trois autres Religieux Franciscains arriverent à Méaco, chargés de nouveaux Présents, & d'une Lettre du Gouverneur des Philippines pour l'Empereur; ils se nommoient Marcel de RIBADENEYRA, Augustin RODRIGUEZ, & Jerôme DE JESUS. Ils étoient partis quatre de Manile, mais il en étoit mort un en chemin. Tayco-Sama agréa les Présents, & fut peu content de la Lettre; parce qu'elle ne parloit point de l'hommage, qu'il exigeoit des Castillants des Philippines. On l'appaisa par les mêmes excuses, qu'on lui avoit déja apportées de l'impossibilité, où étoit le Gouverneur de faire une telle démarche sans la permission du Roi d'Espagne son Maitre; & le Pere Baptiste, pour profiter du renfort, qu'il venoit de recevoir, acheta une Maison dans Ozaca, & en fit un Couvent sous le nom de BETHLEEM. Personne ne s'opposa à cette nouvelle Entreprise, ce qui enhardit le Pere Commissaire à prier Guenifoin de leur obtenir de l'Empereur la permission d'avoir une Maison dans Nangazaqui, parce que deux de ses Religieux avoient besoin d'y aller rétablir leur santé.

Le Gouverneur lui répondit qu'il n'étoit pas

De J. C. 1594.

De Syn-Mu, 2250.

néceſſaire d'avoir une Maiſon à Nangazaqui, pour y rétablir ſa ſanté, ni de la permiſſion du Prince, pour faire ce Voyage. Les deux Religieux partirent donc, & arrivés à Nangazaqui, ils deſcendirent d'abord chez les Jéſuites, qui n'oublierent rien pour leur témoigner une amitié ſincere & cordiale; mais ils n'y demeurerent pas longtems. Il y avoit hors de la Ville une petite Egliſe ſous le titre de Saint Lazare, laquelle étoit jointe à deux Hôpitaux; on n'y faiſoit aucun exercice public de Religion depuis les derniers Edits de Tayco-Sama; mais c'étoit toujours un lieu de dévotion, que les Fidéles viſitoient, autant qu'ils le pouvoient, ſans donner d'ombrage aux Officiers de l'Empereur. Les deux Peres Franciſcains la regardant néanmoins comme une Egliſe abandonnée, s'en mirent en poſſeſſion, ſans s'informer à qui elle appartenoit, y dirent la Meſſe, & y firent toutes leurs autres Fonctions auſſi publiquement, que leurs Confreres les faiſoient à Méaco & à Ozaca. Les Directeurs de la Confrérie de la Miſericorde, à qui elle étoit, furent un peu ſurpris de ce procédé; ils diſſimulerent pourtant, mais le Lieutenant de Terazaba Gouverneur de Nangazaqui, lequel étoit alors à Nangoya, en fut allarmé, & ne demeura pas auſſi tranquille: il donna avis de ce qui ſe paſſoit au Gouverneur, & celui-ci lui ayant ordonné de fermer l'Egliſe, de faire publier une défenſe, ſous peine de la vie, à quiconque d'approcher d'une Croix, qui étoit tout auprès, pour y faire ſes prieres, & de lui envoyer la liſte de ceux, qui n'obéïroient pas, pour les punir de mort, la conſternation fut grande parmi les Fideles, qui

craignirent que cette Affaire n'allât plus loin.

De J. C. 1594.

De Syn-Mû 2254.

Le Gouverneur peu de tems après fit un Voyage à Méaco, & demanda à Guenifoin, s'il avoit permis aux deux Religieux des Philippines de prêcher à Nangazaqui, & celui-ci lui ayant assuré que non, il écrivit aussitôt à son Lieutenant de les faire sortir au plutôt de toute l'étenduë de son Gouvernement. Le Pere Gomez n'eut pas plutôt été instruit de cet ordre, qu'il alla trouver les deux Religieux, & les invita à retourner chez lui, où il trouveroit bien le moyen de les garder, & ajoûta qu'il espéroit qu'avec le tems le Gouverneur s'appaiseroit, & leur permettroit de s'établir dans la Ville; mais ils n'accepterent point ces offres, & aimerent mieux retourner à Méaco, où personne, dirent-ils, ne les inquiétoit dans l'exercice de leur Ministere. Ils ignoroient sans doute que ceux, sur la protection desquels ils comptoient davantage, ne prenoient en apparence si hautement leurs intérêts, que pour les conduire plus sûrement au précipice. En effet Faxegava & Faranda, à qui le long séjour de ces Religieux au Japon, & le progrès, qu'ils faisoient dans la Langue du Pays, causoient de grandes allarmes, prenoient déja des mesures pour les perdre, & voyoient avec une secrete joye qu'ils couroient eux-mêmes à leur ruine. Elle ne fut effectivement reculée, qu'autant de tems qu'il en fallut à l'Empereur, pour se tirer du plus grand embarras, où il se fût jamais trouvé.

Ceux, qui les avoient introduit au Japon prennent des mesures pour les perdre.

Il y avoit longtems, qu'on prévoyoit une rupture entre ce Prince & son Neveu, elle éclata enfin. Cambacundono étoit alors dans sa trente-uniéme année, beau, bien fait, d'un

Portrait de Cambacundono.

De J. C. 1594.

De Syn Mu. 2254.

esprit vif & pénétrant, d'un discernement admirable, l'air noble, les manieres engageantes, sage, prudent, sobre, modeste, fort éloigné des plaisirs grossiers, aimant les beaux Arts, se plaisant beaucoup dans la Compagnie des Gens de Lettres, & cultivant lui-même avec soin toutes les Sciences, qui peuvent convenir à un Prince destiné à gouverner une Nation telle que la Japonnoise. Un seul défaut effaçoit tant de belles qualitez, & avoit fait un monstre d'un Homme, en faveur de qui la Nature sembloit s'être épuisé. Ce jeune Prince prenoit plaisir à répandre le sang humain, & rien ne l'occupoit plus agréablement, que de se faire amener un criminel condamné à mort, & de lui faire souffrir de ses propres mains tout ce que lui suggéroit la plus capricieuse, & la plus barbare férocité, qui fût jamais; il s'y étoit même tellement endurci le cœur, & il avoit acquis tant d'adresse dans ce cruel amusement, qu'il coupoit un bras, ou une cuisse avec la même facilité, & du même sang froid, qu'il auroit levé une aîle de Volaille. On ajoûte qu'il prenoit des Femmes enceintes, & qu'il les disséquoit toutes vivantes, pour examiner la situation de leur fruit. La Religion Chrétienne auroit sans doute adouci des mœurs si monstrueuses, s'il est vrai, comme quelques-uns l'ont assuré, que Cambacundono songeoit sérieusement à l'embrasser: mais Dieu ne l'en jugea pas digne.

Causes de la rupture entre lui & son oncle.

Telle étoit le Collégue, que Tayco-Sama s'étoit donné sur le Trône, lorsqu'après la mort de ses deux Fils il désespéroit d'avoir un Successeur de sa race. La premiere cause de leur broüillerie vint de ceux, qui avoient le plus de

part aux Affaires dans les deux Cours : comme ils vouloient être, chacun de leur côté, les Maîtres de tout : il falloit pour cela que leurs Princes fussent seuls absolus, & comme les Souverains sont souvent les premieres victimes des passions de leurs Ministres, quand ils n'ont pas fait un bon choix, les deux Empereurs se trouverent bientôt broüillés, sans trop sçavoir pourquoi. Cambacundono fut le premier à s'appercevoir que son Oncle avoit changée de dessein à son égard, & il ne douta plus que ce Prince ne songeât à lui ôter le Sceptre, qu'il lui avoit mis en main, lorsqu'il en reçut coup sur coup plusieurs Lettres, qui le pressoient de venir se mettre à la tête de l'Armée destinée à conquérir la Chine, avec assûrance, que cette Conquête seroit pour lui. Il sentit bien qu'on ne lui offroit une Couronne chimérique, que pour avoir un prétexte de lui enlever celle qu'il portoit, & dès-lors il ne regarda plus son Oncle, que comme son Ennemi, ou son Rival.

De J. C. 1594. De Syn-Mu. 2252.

Ce fut pour cette raison, qu'il évita d'aller au-devant de lui, lorsque ce Prince revint de Nangoya ; mais ce qui mit le comble à ses défiances, ce fut qu'étant né un Fils à Tayco-Sama, ce Monarque lui fit proposer d'adopter cet Enfant, lui qui en avoit déja plusieurs, & de le déclarer son Héritier à l'Empire. Il sentit bien où tendoit cette proposition, & il crut qu'il étoit tems de prendre ses sûretez. Il chercha à s'attacher tous ceux, qu'il sçavoit être mécontens de son Oncle, & plusieurs en effet s'engagerent à le servir tant qu'ils auroient une goutte de sang dans les veines. Le vieux Empereur fut exactement instruit de tout ce

De J. C. 1594.
De Syn-Mu. 2254.

qui se passoit, & comprit qu'il falloit perdre son Neveu, s'il vouloit éviter de périr lui-même; mais comme il étoit grand Maître dans l'Art de dissimuler, il s'étudia surtout à dissiper tous les ombrages de ce jeune Prince, & il y réussit d'abord par un stratagême assez grossier.

L'Empereur dissimule son mécontentement.

Il manda à son Neveu qu'il manquoit une cérémonie à son Association à l'Empire, & que pour lui montrer, qu'il ne se repentoit point de ce qu'il avoit fait en sa faveur, il ne vouloit pas différer plus longtems à mettre la derniere main à son ouvrage; d'autant plus que la Guerre de Corée étant finie, rien ne le retenoit plus lui-même sur le Trône, & qu'il étoit dans la résolution de le lui céder tout entier. La cérémonie, dont il s'agissoit, consiste en ce que le Monarque, qui abdique la souveraine puissance, va en grand cortége visiter son Successeur. Cambacundono donna dans le piége, & ordonna des préparatifs extraordinaires pour recevoir son Oncle. On prétend qu'il fit faire jusqu'à treize mille tables pour le repas, qu'il devoit lui donner. Ces tables, ainsi que je l'ai remarqué ailleurs, sont fort petites & fort basses, parce qu'on est assis à terre, que chaque Convié a la sienne, & qu'on les change à chaque service. Un grand nombre de celles, qui devoient servir dans l'occasion, dont je parle, étoient d'or moulu; toutes les autres étoient couvertes d'un Vernis rouge ou noir, le plus beau qu'on ait jamais vû: il est vrai, que tout ce qu'il y avoit de Grands dans les deux Cours étoient invités à ce Festin, & que le nombre des Femmes, qui mangent tou-

jours dans un lieu ſéparé, devoit égaler celui des Hommes.

De J. C. 1595.
De Syn-Mu. 2255.

Tout étoit prêt, & le jour marqué, lorſque Tayco-Sama envoya prier ſon Neveu de différer la Fête de ſix jours. C'étoit rendre inutile une bonne partie des proviſions, que le jeune Prince avoit faites pour les repas, & l'obliger à recommencer une partie de la dépenſe. Ce ne fut pourtant pas ce qui inquiéta davantage Cambacundono, mais il fut extrêmement offenſé d'un bruit qui courut, dit-on, que l'on avoit averti ſon Oncle, qu'il s'expoſoit beaucoup en ſe livrant ainſi entre ſes mains. Il ne lui en fit pourtant faire que des plaintes reſpectueuſes, & il offrit de lui donner toutes les aſſurances, qu'il pourroit déſirer de ſa fidélité. Tout cela ſe fit de ſi bonne grace, que Tayco-Sama eut honte de ſes défiances, & de ſes craintes; outre qu'il fit réflexion, qu'en ſoupçonnant une trahiſon, on en fait ſouvent naître la penſée. Il réſolut donc d'aller à Meaco le ſeptiéme jour, & dès le ſixiéme l'Impératrice (*a*) partit ſeule de Fucimi pour la Capitale.

Rien n'étoit plus ſuperbe que la marche de cette Princeſſe, elle commença par les Gardes de l'Empereur, qui étoient en très-grand nombre, & avoient des armes magnifiques; la Garde-Robe de la Princeſſe venoit après, portée par des Valets de pied dans trois grands coffres couverts de houſſes d'une étoffe précieuſe bro-

(*a*) Quelques Auteurs nomment cette Princeſſe MANDOCORO-SAMA, & d'autres GUITANO NADOR COROSAMA; cette diverſité vient apparemment de la difficulté de la prononciation, & de ce que les premiers n'ont pas mis tout au long le nom de l'Impératrice.

De J. C. 1595.

De Syn Mu. 2255.

chée d'or & d'argent, avec ses armes, les Garde-robes des Dames du Palais, & des Filles d'honneur, portées par cinquante Domestiques, suivoient immédiatement. On voyoit après cela les présens, que Leurs Majestés devoient faire à Cambacundono, & à ses principaux Officiers; on y remarquoit surtout quinze ou seize Chevaux superbement enharnachez & tous couverts d'or & d'argent. Les Grands Officiers de la Couronne, ayant tous une suite nombreuse, une très-belle livrée, & les marques de leur dignité, suivoient les présens, & précédoient les Dames, qui étoient portés dans des Norimons d'une grande richesse: celui où étoient l'Impératrice, paroissoit le dernier, mais à une assez grande distance des autres; il étoit tout couvert d'or avec des courtines, qui faisoient un effet charmant, surtout lorsque le vent les faisoit voltiger. Plus de cent autres Norimons, qui ne le cédoient gueres aux premiers, & qui renfermoient encore autant de Dames, suivoient à la file, & tous étoient environnés de Seigneurs montés à l'avantage, & richement vêtus; un très-grand nombre de Cavaliers très-bien mis, & des Gens de livrée à pied fermoient ce cortége.

L'Impératrice en arrivant au Palais de Cambacundono, lui fit ses Présens, & en reçut de plus magnifiques de ce Prince. La nuit suivante l'Empereur entra *incognito* dans la Capitale, & alla loger dans un quartier assez éloigné du Palais, où il se rendit le lendemain de bon matin en cet ordre, après avoir fait disposer, depuis la maison, où il avoit couché, une double haye de sept cent Gardes, qui avoient tous le Cimeterre nud à la main. Trois

cents Hommes à Cheval, tous Seigneurs, avec les marques de leur dignité, & une nombreuse livrée commençoient cette seconde marche; ils étoient suivis des Officiers de la Maison de l'Empereur dans le même équipage, & tous portoient quelque chose à l'usage de ce Prince l'un son Sabre, l'autre son Arc, & ainsi du reste. Tayco-Sama venoit après sur un Char de Triomphe couvert de lames d'or, dont le travail surpassoit de beaucoup la matiere. Ce Char étoit traîné par des Bœufs, dont les cornes étoient dorées, & les harnois develours cramoisi brodé d'or, avec une espece de chaussure de même étoffe; deux autres Bœufs marchoient devant, couverts de housses de drap d'or: c'est la coutume des Empereurs, ou pour parler plus juste, des Seigneurs de la Tense, de ne point employer de Chevaux pour ces usages dans de pareilles cérémonies. Ce même Char étoit environné des plus grands Seigneurs de l'Empire, de tout le Conseil du Dairy, des Pages & d'une nombreuse Noblesse, qui fermoient la marche. Rien n'étoit plus riche, ni plus brillant que les Armes, les habillements, & les équipages de tous ceux, qui composoient ce cortege.

De J. C. 1595.
De Syn-Mu. 2254.

Cambacundono fit la moitié du chemin, pour rencontrer son Oncle, & son train ne le cédoit point à celui de ce Prince. Du moment qu'il l'apperçut, il s'arrêta, & l'envoya saluer par Guenifoin Gouverneur de Meaco, & par un des principaux Officiers du Dairy. Tayco-Sama, qui s'étoit aussi arrêté à la vûe de son Neveu, répondit au compliment du Gouverneur en des termes très-obligeants, puis il envoya complimenter à son tour le jeune

De J. C. 1595.

De Syn Mu. 2255.

Prince par FIRANDONO Gendre de Nobunanga, qui étoit Chrétien, & par Jecundono Roi de Tango, qui le prierent ensuite de la part de leur Maître de prendre les devants, ce qu'il fit dans le même ordre, qu'il étoit venu jusques-là. Tayco-Sama en entrant dans le Palais embrassa son Neveu. Les deux Empereurs se firent des Présents d'une richesse inestimable; & Cambacundono fit sa Cour à son Oncle, en le surpassant; car dans ce Pays-là il y a plus de grandeur à recevoir, qu'à donner. Tout le reste du jour & les deux suivans se passerent en réjouissances. Jamais on ne vit moins de confusion, ni plus d'ordre: les Japonnois sont admirables en cela, & Guenifoin, qui avoit eu le conduite de tout, & qui étoit Homme d'un génie extraordinaire, se surpassa en cette occasion.

Le quatriéme jour FIDANO CAMIDONO, un des plus puissans Seigneurs de l'Empire, régala le vieux Empereur & fit une dépense, dont on ne croiroit pas un Particulier capable. Il y a un cérémonial marqué pour ces Fêtes, que l'on donne aux Seigneurs de la Tense. Il faut que celui qui a cet honneur, présente neuf fois à boire au Monarque, & lui fasse à chaque fois un présent. Ceux qui furent faits ce jour-là à Tayco-Sama, furent estimés quinze mille Ducats, monnoye d'Espagne. Au reste quelque habile que fût ce Prince dans l'art de feindre, il ne put assez cacher ses défiances. Son Neveu au contraire montra sans affectation une cordialité, qui persuada tout le monde, hors celui qu'il prenoit le plus à tâche de persuader; il reçut avec la plus sincere reconnoissance les protestations, que lui fit ce

ce Prince de la résolution, où il étoit, disoit-il, de lui laisser tout le soin du Gouvernement, & de passer le reste de ses jours dans la retraite. Il fit plus : car pour lui marquer une confiance entiere, il le pria de trouver bon, qu'il lui donnât une Fête à Fucimi méme : Tayco-Sama y consentit, mais le jour venu, il ne s'y trouva point, ce qui arriva plusieurs fois de suite, & engagea inutilement Cambacundono dans des dépenses excessives.

Cambacundono veut s'attacher les Grands de l'Empire, & il est trahi. Il reçoit un ordre de se rendre à Fucimi.

Ce jeune Prince soupçonna alors plus que jamais, que son Oncle avoit résolu sa perte, & il crut qu'il étoit tems de prendre ses sûretez : il retourna à Meaco, & songea à s'assurer de tous ceux, qu'il croyoit affectionnés à sa personne. Il confia son secret à un Seigneur nommé XIVARINGO, qui avoit plus de part qu'aucun autre à sa confidence ; mais le Roi de Naugato, à qui celui-ci s'adressa d'abord, découvrit toute l'intrigue. Xivaringo lui ayant proposé de jurer qu'il seroit fidéle à Cambacundono, il répondit qu'il n'avoit point encore manqué au serment, qu'il lui avoit fait d'abord, & que c'étoit lui faire un affront, que de lui en demander un second. Il alla ensuite trouver Tayco-Sama, & lui apprit la proposition, qu'on lui avoit faite. L'Empereur lui dit, qu'il avoit eu tort de ne point prêter le serment, & lui commanda de le faire au plûtôt, pour mieux découvrir tous les Complices. L'histoire ne marque point, si le Roi de Naugato le fit ; mais il y a bien de l'apparence, qu'il n'y manqua point. Ce qui est certain, c'est que lorsque Cambacundono s'y attendoit le moins, Tayco-Sama lui envoya un ordre de se rendre à Fucimi, où il avoit,

De J. C. 1595.

De Syn-Mu. 2255.

disoit-il, une affaire importante à lui communiquer.

Il n'y obéit pas.

Ce Prince ne douta plus qu'il ne fût trahi, & fit dire à son Oncle, qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir pas l'aller trouver, comme il le souhaitoit, mais qu'une incommodité le retenoit au lit. Tayco-Sama lui envoya Guenifoin avec un Mémoire par écrit, après avoir fait jurer ce Seigneur, qu'il le remettroit fidélement, & lui en rapporteroit la réponse. Ce Mémoire contenoit les articles suivans : 1°. Qu'il ne comprenoit pas comment son Neveu pouvoit feindre une maladie, pour ne pas se rendre à ses ordres, tandis qu'on le voyoit tous les jours monter à Cheval, & ne se relâcher d'aucun de ses exercices ordinaires. 2°. Qu'il avoit appris avec horreur, qu'il déshonoroit son Caractere en exécutant de sa propre main les Criminels condamnés à la mort. 3°. Qu'il ne sçavoit pas pourquoi il ne sortoit jamais, qu'avec une suite nombreuse de gens armés, outre sa Garde ordinaire. 4°. Qu'il vouloit sçavoir pourquoi il se faisoit prêter un nouveau serment de fidélité par les Seigneurs du Japon. Le jeune Prince ne répondit qu'aux deux derniers articles, & sa réponse fut, que c'étoit moins pour sa propre sûreté, que pour celle de son Oncle, & pour assûrer la tranquillité de l'Empire, qu'il prenoit toutes les précautions, dont on paroissoit lui vouloir faire un crime.

L'Empereur dissimule.

L'Empereur fit semblant d'être satisfait de cette réponse, il fit seulement dire à son Neveu, qu'il souhaitoit de lui une protestation par écrit de lui être fidéle, & Cambacundono la donna sur le champ. Tayco-Sama l'ayant

De J. C. 1595.

De Syn-Mu. 2255.

reçue, témoigna une joye & une assurance si bien feinte, que tout le monde y fut trompé ; il ne parloit que de son Neveu, & en parloit en Homme convaincu qu'il n'étoit personne au monde, sur qui il dût compter davantage. Il alla même jusqu'à marquer de l'indignation contre ceux, qui lui en avoient fait des rapports désavantageux, & protesta, que quiconque lui en diroit désormais du mal, seroit puni comme Calomniateur. Il mandoit néanmoins secretement ses Vassaux, & envoyoit par tout des ordres de lever des Troupes, mais sans bruit. Il avoit marqué Ozaca pour le rendez-vous des premiers, & lorsqu'il eut appris, qu'ils y étoient arrivés, il leva le masque, & envoya à son Neveu un Billet conçu en ces termes : » Je suis instruit de vos intrigues, » & de vos desseins ; c'est pourquoi je vous » ordonne de venir incessamment à Fucimi » sans autre suite que deux ou trois Pages, » si vous n'aimez mieux attendre mes ordres » dans la Forteresse de QUIYOJOSU dans le » Royaume de Voary, faute de quoi j'irai » moi-même à Meaco ; il vous en coûtera la » vie, & je mettrai le feu à vos Palais.

Avant que d'envoyer cet ordre, il avoit pris ses mesures pour faire garder tous les chemins, qui conduisoient à Méaco, & il fut parfaitement bien servi. Cambacundono apprit en même tems la derniere volonté de son Oncle, & que toutes les issuës, pour sortir de Méaco, lui étoient fermées ; il comprit que s'il y avoit encore quelque ressource pour lui, c'etoit dans sa prompte soumission, & qu'il devoit se la ménager. Il répondit au Porteur du Billet, qu'il profiteroit de la bonté qu'a-

De J. C. 1595.

De Syn-Mu. 2255.

Il confine son Neveu dans un Monastere de Bonzes.

voit l'Empereur, de vouloir bien lui permettre de se retirer dans le Voary ; mais qu'il vouloit auparavant s'aller jetter à ses pieds, pour implorer sa clémence, & lui marquer par une si grande confiance, combien il étoit éloigné de vouloir rien entreprendre contre la fidélité, qu'il lui devoit.

Il se rendit en effet à Fucimi, mais l'Empereur ne voulut pas le voir, & le lendemain de son arrivée, il lui fit dire de s'en aller sur l'heure même sans répliquer au Monastere de COYA, situé dans le Royaume de Tsunocuni au milieu des Bois, & de ne mener avec lui, que dix Pages ; il ne le fit pas escorter, mais il mit des Espions sur la route, pour être informé sur le champ, si personne ne se joignoit à lui pendant le Voyage. Dès la premiere journée le Fils aîné de Guenifoin, jeune Homme de vingt ans, qui avoit été baptisé cette même année, & avoit reçu le nom de PAUL, ayant sçû la route, que tenoit le Prince, auquel il étoit fort attaché, monta à Cheval pour le suivre. Il fut d'abord rencontré par des Espions de l'Empereur, qui lui représenterent le danger, auquel il s'exposoit ; il répondit que Cambacundono devant coucher dans un endroit, qui lui appartenoit, il ne pouvoit se dispenser de l'y aller recevoir, & il passa outre ; mais le Prince, qu'il joignit bientôt, lui ordonna de se retirer, & renvoya avec lui son jeune Frere, qui étoit parmi ses Pages, & qui avoit reçu au Baptême le nom de CONSTANTIN. L'Empereur fut instruit d'abord de la démarche indiscrette de Paul, mais il ne lui en témoigna rien, non plus qu'au Pere de ce jeune Seigneur, qui étoit malade. Guenifoin

étoit un très-honnête Homme, & la meilleure tête de la Cour. Sa maladie inquiétoit fort Tayco-Sama, qui l'alla voir, lui dit qu'il perdroit tout, s'il le perdoit; fit assembler tous ses Médecins, leur déclara qu'ils lui répondroient sur leur tête de la vie du Malade, & ordonna qu'à chaque heure du jour on lui rendît compte de l'état, où il se trouveroit.

De J. C. 1595.

De Syn Mu. 2255.

Comment il y est reçu.

Cambacundono fut trois jours à se rendre à Coya, & dès qu'il fut arrivé au premier gîte, il se fit couper les cheveux, & prit le nom de DOY, qui signifioit qu'il espéroit son salut de son innocence: ses Pages se couperent aussi les cheveux, & les deux jours suivants il rencontra un assez grand nombre de ses bons Serviteurs, qui s'étoient déguisés en Paysans, pour le voir passer, & lui témoigner au moins pas leur tristesse, la part qu'ils prenoient à son infortune. Les Bonzes de Coya, suivant l'ordre qu'ils en avoient, le reçurent assez mal, & le logerent fort à l'étroit avec ses Pages, ce qui lui parut d'un très-mauvais augure; mais ce fut bien pis, lorsqu'il vit qu'on ne lui permettoit, ni de parler à Personne, ni de recevoir aucune Lettre. Alors il perdit tout ce qui lui étoit resté d'espérance, & son désespoir alla si loin, qu'il voulut se tuer, mais on l'en empêcha. Il avoit encore parmi ses Pages, un Neveu de Guenifcin, nommé MICHEL, & qui ne faisoit que d'être baptisé; il voulut le renvoxer, comme il avoit fait ses Cousins, & pour l'engager a se retirer, il lui dit qu'il ne comptoit plus au Monde, que sur son Oncle, auprès duquel il pourroit le servir; mais le jeune Homme ne put jamais se résoudre à l'abandonner dans le triste état où il le voyoit.

De J. C. 1595.

De Syn-Mu. 2255.

Quelques jours après, il vint un ordre de l'Empereur de renvoyer cinq Pages de ceux, qui étoient avec son Neveu; ils étoient tous nommés, & Michel étoit du nombre. Les malheureux craignent, & espérent sans fondement, & seroient souvent fort embarassés de se rendre à eux-mêmes raison de ces fréquents & prompts retours de l'espérance à la crainte, & de la crainte à l'espérance. Personne dans l'Empire ne doutoit que la mort de Cambacundono ne suivît de près son emprisonnement, & le rappel de ses cinq Pages confirma tout le Monde dans cette opinion. Lui seul en jugea autrement, & il se trompa. Au commencement du mois d'Août un Gentilhomme arriva de Fucimi au Monastére de Coya, & présenta au Prince un Ecrit signé de la main de son Oncle, qui lui ordonnoit, & à ses Pages de se fendre le ventre. La Sentence étoit sans appel, & elle fut exécutée sur le champ. Celui qui en étoit chargé, avoit ordre de couper la tête à tous, après qu'ils auroient expiré, & de lui apporter toutes ces têtes; mais un des Pages de Cambacundono, qui n'avoit que dix-neuf ans, rendit ce service à son Maître & à ses Compagnons, après quoi il se fendit le ventre en croix, & le Gentilhomme lui coupa la tête avec un Sabre, que l'Empereur lui avoit mis en main pour cette exécution.

Autres exécutions, qui suivirent.

Dès que ce Prince eut appris la mort de son Neveu, il condamna à la même peine trois de ses plus intimes Confidents, qu'il avoit fait arrêter en même tems que lui, & confinés pareillement dans des Monastéres séparés. L'un étoit le complice des cruautés de son Maître, & il en reçut du Ciel le même châtiment. Le

second étoit Xivaringo, celui-là même, dont le malheureux Cambacundono s'étoit servi, pour engager les Grands de l'Empire à jurer de lui demeurer fidéles. Le troisiéme étoit un Officier de marque, & très-estimé pour sa bravoure. Ce dernier avoit un Fils âgé de seize ans d'une grande espérance ; l'Empereur lui fit dire qu'il l'exemptoit de la Loi, qui veut que les Enfants de ceux, qui sont condamnés à mort, soient soumis à la même peine, & qu'il pouvoit rester chez lui en toute sûreté ; mais le jeune Homme fit réponse à l'Envoyé du Prince, qu'il ne vouloit pas survivre à son Pere, lequel n'étoit pas plus coupable que lui, & que Sa Majesté risqueroit beaucoup, si elle l'empêchoit de mourir, puisqu'il étoit résolu en ce cas de ne manquer aucune occasion de venger sur elle-même la mort injuste de son Pere ; mais que, pour éviter de punir un crime par un autre, il alloit se défaire de son plus dangereux Ennemi ; après quoi il entra dans un Temple, & s'y fendit le ventre.

De J. C. 1595.

De Syn.Mu. 2255.

Cependant la fureur de Tayco-Sama n'étoit pas encore assouvie. Parmi les Femmes de Cambacundono, il en choisit trente & une des plus qualifiées, & les condamna à être publiquement décapitées avec leurs Enfants, au lieu même, où l'on exécutoit les Criminels. On les conduisit au supplice, comme l'on avoit accoutumé d'y conduire les Malfaiteurs, excepté qu'elles étoient revêtuës de leurs plus beaux habits, & ce spectacle, qui attendrit tout le Monde, fit vomir bien des imprécations contre le cruel Empereur, qui sans avoir égard, ni à l'innocence, ni à l'âge de tant de Personnes de la premiere qualité, & sans

Cruauté de l'Empereur.

De J. C. 1595.
De Syn-Mu 2255.

qu'aucune raison de politique parût l'y obliger, remplissoit de deüil les meilleures Maisons de l'Empire. Cambacundono n'avoit laissé que deux Fils & une Fille, ils furent exécutés les premiers, & sous les yeux de leurs Meres; & comme si Tayco-Sama eût voulu abolir jusqu'à la mémoire d'un Neveu, par qui il s'étoit cru en danger de perdre la Couronne, & peut-être la vie, il fit raser tous les Palais, & les autres Edifices, que ce Prince avoit fait bâtir à Méaco & ailleurs.

Fin du neuviéme Livre.



DISCOURS D'OBÉDIENCE
prononcé par le Pere GASPARD GONZALEZ *Jésuite, dans le Consistoire, au nom des Rois & des Ambassadeurs Japonnois.*

LA Nature a séparé les Isles du Japon des Pays, où nous sommes, par tant de Terres & de Mers, qu'il y a eu fort peu de Personnes, avant le siécle présent, qui en ayent eu connoissance ; & il s'en trouve encore, qui ont de la peine à croire que le récit, que nous en faisons, soit véritable. Il est certain néanmoins, Très-Saint Pere, qu'il y a plusieurs Isles au Japon d'une vaste étenduë, & dans ces Isles quantité de belles Villes, dont les Habitants ont l'esprit subtil, le cœur noble & guerrier, le naturel officieux, les manieres honnêtes ; & les inclinations portées au bien. Ceux qui les ont connus, ne font aucune difficulté de les préférer à tous les autres Peuples de l'Asie, & il n'y a que le défaut de la Foi, qui empêche de les comparer à ceux de l'Europe.

Cette Foi leur a été prêchée depuis quelques années, sous l'autorité du S. Siége, par des Missionnaires Apostoliques. Les commencements en ont été petits ; comme ceux de l'Eglise naissante ; mais Dieu ayant donné sa bénédiction à cette semence Evangélique, elle a pris racine dans le cœur des Nobles, & depuis quelques années sous le Pontificat de VOTRE SAINTETÉ, elle a été reçuë par

les plus grands Seigneurs, par les Princes & par les Rois du Japon. Ce qui vous doit consoler, Très-Saint Pere, pour plusieurs raisons : mais principalement parce que travaillant, comme vous faites, avec un zéle, & une vigueur infatigable à rétablir la Religion ébranlée & presque détruite par les nouvelles Héréfies dans les Royaumes d'Europe, vous la voyez prendre naissance & faire de grands progrès dans les Pays les plus éloignés de l'Univers.

VOTRE SAINTETE' jusqu'à présent, avoit oui faire récit, avec beaucoup de joye, des grands fruits, que rapportoit cette nouvelle vigne plantée avec beaucoup de travaux aux extrémités de la Terre : mais elle peut à présent les voir, les toucher, & les goûter dans cette auguste Assemblée, & en faire part à tous les Fidéles de l'Eglise : car quelle joye ne doivent point sentir tous les Chrétiens, & principalement le Peuple Romain, voyant les Ambassadeurs de si grands Princes, venir du bout du Monde se prosterner aux pieds de VOTRE SAINTETE', par un pur motif de Religion, ce qui n'est jamais arrivé dans aucun siécle ? Quelle satisfaction pour elle de voir des Roix les plus généreux & les plus vaillants de tout l'Orient, domptés par les Armes de la Foi & par la prédication de l'Evangile, qui viennent se soumettre à l'Empire de JESUS-CHRIST, & qui ne pouvant pas, pour la distance des lieux, vous prêter en Personne le serment de fidélité & d'obéissance, s'acquittent de ce devoir par des Ambassadeurs, qui les touchent de si près, & qu'ils aiment si tendrement ? Pour moi, quand je repasse dans

mon esprit la grandeur de cette action, je ne trouve rien, qui puisse être plus agréable au Souverain Chef de l'Eglise, plus honorable à ce sacré Collége, plus glorieux à la Chrétienté & au Peuple Romain, que cette illustre Ambassade. La Ville de Rome s'est cruë autrefois bien fortunée sous l'Empire d'Auguste, lorsque quelques Peuples des Indes, sur le récit, qu'on leur avoit fait de ses grandes actions, vinrent rechercher son alliance & lui envoyerent des Ambassadeurs. Il se fit un grand concours de toutes les Villes d'Italie à Rome, pour voir cette nouvelle espéce d'Hommes : ces visages inconnus jusqu'alors aux Romains, la forme de leurs vêtements, leur couleur, leur port & toutes leurs manieres surprenantes. On les dévoroit des yeux, & on les regardoit comme des Hommes d'un autre Monde.

Si nous comparons cette Ambassade des Indiens avec celle des Japonnois, nous trouverons que celle-ci est incomparablement plus noble, plus illustre & plus glorieuse. Le Pays des Indiens êtoit fort éloigné ; mais celui de ces Japonnois l'est bien davantage ; puisqu'il leur a fallu trois ans pour se rendre aux pieds de VOTRE SAINTETE' & faire sept mille lieuës de chemin par Mer & par Terre, parmi des dangers infinis. Du tems d'Auguste, la gloire de l'Empire Romain avoit passé jusqu'aux Indes : mais on n'y avoit point senti la force de ses Armes, ni vû ses Etendarts déployés Les Indiens venoient rechercher l'amitié des Romains, mais non pas leur rendre obéissance ; ils traitoient avec eux comme égaux & non pas comme Sujets. Ils désiroient leur al-

liance, mais ils ne prétendoient pas se soumettre à leur domination.

Ce que nous voyons aujourd'hui sur ce grand Théâtre de l'Univers, est un spectacle bien plus surprenant : car nous voyons trois jeunes Seigneurs de Sang Royal se prosterner aux pieds de VOTRE SAINTETE', non pas pour lui demander son amitié comme égaux ; mais pour lui rendre obéissance comme fidéles Sujets, quoiqu'ils se promettent qu'elle les aimera comme ses Enfants. Ceux qui n'ont jamais plié, que je sçache, sous des Armes étrangeres & qui n'ont jamais reçu la Loi d'aucun de leurs Ennemis, ont arboré maintenant dans leurs Pays l'Etendart victorieux de JESUS-CHRIST, que VOTRE SAINTETE' y a fait porter, & se confessent vaincus par les Armes invincibles de l'Eglise Romaine, je veux dire par la vertu de la Foi Chréienne & Catholique ; estimant que cette Victoire ne leur est pas moins avantageuse, qu'elle est agréable à toute l'Eglise de JESUS-CHRIT & glorieuse à VOTRE SAINTETE', sous les auspices de laquelle elle a été gagnée. La Religion Chrétienne crut avoir fait autrefois une grande Conquête, lorsque par la sage conduite de Saint Grégoire le Grand, elle vit l'Isle d'Angleterre, séparée, disoit-on alors, de tout le reste du Monde, recevoir la Loi de JESUS-CHRIST, & se soumettre à l'Eglise Romaine : Mais autant qu'elle eut alors de gloire & de joye, de voir sous ce grand Pape une Isle soumise à son obéissance, autant a-t-elle de douleur à présent de la voir séparée par le schisme & l'hérésie, du corps des Fidéles. Voici pour sa consolation, que sous l'heureux & sa-

ge gouvernement d'un autre Grégoire, elle voit non pas une Isle, mais plusieurs Isles & plusieurs Royaumes, & des Nations séparées de Rome par un Monde entier, se venir ranger sous ses Loix, de sorte que nos pertes passées, quoiqu'à la vérité très-grandes, semblent être récompensées par ces nouvelles Conquêtes, & par l'espérance, que nous avons d'en faire encore de plus grandes, ce qui doit essuyer nos larmes & changer la tristesse de l'Eglise en une joye universelle.

Il me semble que le Roi Prophéte l'avoit prévûe & prédite plusieurs siécles auparavant, lorsqu'il chantoit sur sa harpe. (a) *Un Peuple que je ne connoissois point, m'a servi: Il m'a obéi, aussitôt qu'il a entendu parler de moi.* Isaïe a décrit avec autant de pompe la solemnité de ce jour, lorsque parlant de l'Eglise, il lui a adressé ces paroles: (b) *Vous appellerez une Nation, qui vous étoit inconnuë, & les Peuples, qui ne vous connoissoient point, accourront à vous, à cause du Seigneur votre Dieu & du Saint d'Israël, qui vous a comblé de gloire.* Le saint Vieillard Tobie fait les mêmes conjouissances à l'Eglise: Dieu en lui rendant la vûë du corps, lui ouvrit en même tems les yeux de l'esprit, pour lui faire voir ce qui devoit arriver après la venuë du Sauveur. (a)

(a) Populus quem non cognovi, servivit mihi; in auditu auris aubedivit mihi. *Ps.* 17. *v.* 47.

(b) Ecce gentem, quam nesciebas, vocabis; & gentes, quæ te non cognoverunt, ad te current, propter Dominum Deum tuum, & sanctum Israël, qui glorificavit te. *Is.* 55. *v.* 5.

(a) Luce splendidâ fulgebis, & omnes fines terræ adorabunt te; Nationes venient ad te de longinquo, & terram tuam in sanctificationem habebunt. *Tobie.* 13.

Vous brillerez, dit-il, *d'une lumiere éclatante & toutes les Nations de la Terre vous adoreront. Les Peuples viendront des Pays fort éloignès, & ils auront votre Terre en vénération, comme une Terre ſainte.* Et afin que les Hérétiques ne croyent pas qu'ils mépriſeront, comme ils font impunément l'Egliſe Romaine, il ajoûte : (a) *Ceux qui vous mépriſeront ſeront maudits, & tous ceux, qui vous blaſphêmeront ſeront frappés de malédiction : Heureux ceux, qui vous aiment & qui ſe réjouïſſent de votre paix.*

Je ne ſçai comment la douce mélodie de ces Cantiques divins, m'a écarté preſque ſans y penſer de mon ſujet. Pour reprendre donc mon diſcours, vous voyez, Très-Saint Pere, devant vos yeux de jeunes Seigneurs de Sang Royal, qui viennent rendre Hommage à VOTRE SAINTETE' au nom des Rois, qui les ont envoyés, auſquels ils ſont étroitement unis par les liens du ſang. Si vous conſidérez la grandeur de leur naiſſance, la ferveur de leur dévotion, la fermeté de leur Foi, & le reſpect profond, qu'ils ont pour le Saint Siége, dont un ſi long Voyage eſt une preuve ſuffiſante, vous les jugerez très-dignes d'être admis à baiſer les pieds de VOTRE SAINTETE'; dignes de recevoir ſa bénédiction; dignes enfin d'être aimés, & admirés de tout le Monde.

Toute l'Antiquité a vanté ce Philoſophe, Homme d'ailleurs très-vain, qui pouſſé du

(a) Maledicti erunt qui contempſerint te, & maledicti erunt qui blaſphemaverint te; Beati omnes qui diligunt te, & qui gaudent ſuper pace tua. *Ibid.*

désir d'apprendre, entreprit un Voyage très-long: car il entra dans la Perse, il passa le Mont de Circassie, il pénétra, pour parler avec saint Jérôme, le Pays des Albanois, des Tartares, & les Royaumes opulents des Indes pour y voir & entendre un certain Hiarchas, lequel assis sur un trône d'or, discouroit devant un petit nombre de Disciples, de la nature & du mouvement des Astres, & du cours des années. Ce désir passionné de sçavoir étoit à la vérité grand & rare; mais après tout, inutile & vain. Combien plus admirable est le zéle de la Religion & le desir de la Foi, dont le seul amour a fait entreprendre à ces jeunes Seigneurs, un Voyage beaucoup plus long & plus dangereux! Car qu'est-ce que le chemin, qu'a fait ce Philosophe, si on le compare avec celui de ces Princes, qui ont passé presque autant de Mers, & traversé autant de Pays, qu'en contient le Globe de la Terre pour venir à Rome, comme au centre de la Foi & de la Religion? Leur travail a été sans comparaison plus grand, leur desir plus violent, leur intention plus pure, leur Voyage plus difficile & plus périlleux: Mais aussi le profit, qu'ils en retirent, est beaucoup plus grand, & la récompense plus avantageuse. Ils ne voyent pas ici un Philosophe au milieu d'un petit nombre de Disciples: mais Grégoire XIII. au milieu de cette auguste Assemblée de Cardinaux, assis, non pas dans un trône d'or, mais dans la Chaire de S. Pierre; qui ne dispute pas du mouvement des Cieux, mais qui enseigne le chemin assûré pour arriver au Ciel. O spectacle agréable aux yeux du corps & admirable à ceux de l'esprit!

Ces Ambaſſadeurs, Très-Saint Pere, ont vû beaucoup de choſes fort rares dans leur Voyage; ils ont paſſé par quantité de Royaumes, de Terres, de Pays; ils ont remarqué les mœurs & les différentes coutumes de pluſieurs Nations. Ils ont été ſurpris de pluſieurs merveilles de la Nature, & d'une grande variété de choſes, qui ſe préſentoient à leur vûë. Mais il n'y a rien, qui leur ait donné plus de joye & de conſolation, rien, qui les ait ſurpris & ravi davantage, que de ſe voir aujourd'hui dans ce Sacré Collége en préſence de VOTRE SAINTETE'. C'eſt maintenant qu'ils tiennent pour bien employés tous les travaux, qu'ils ont ſoufferts, & toutes les fatigues, qu'ils ont eſſuyées. VOTRE SAINTETE' mettra le comble à leurs deſirs, ſi elle daigne recevoir & agréer l'obéiſſance des Rois, qui les ont envoyés de ſi loin & qui autoriſent leur Commiſſion par les Lettres de créance, qu'ils lui ont préſentées.

Ils ſe promettent cette grace, Très-Saint Pere, de votre bonté paternelle, qui ſe fait ſentir à tout le Monde, & ils eſpérent qu'elle aura des tendreſſes particuliéres pour des Rois, qui donnent des marques ſi éclatantes de leur Foi, de leur piété & de leur obéiſſance, & qui ont rendu des ſervices ſi conſidérables à l'Egliſe. Car le Roi François, qui eſt un des premiers & des plus puiſſants Monarques du Japon, & qui a été baptiſé depuis peu, avoit trente ans auparavant tellement favoriſé la Religion Chrétienne nouvellement prêchée dans ſon Royaume, que nous croyons lui être redevables après Dieu, de tout le progrès, qu'el-

le a fait dans le Japon, C'est lui qui reçut fort civilement le Pere François Xavier, un des dix premiers Peres de notre petite Compagnie, & qui lui permit de prêcher librement notre sainte Foi dans toutes les Terres de son obéissance. Il a chéri tendrement & protégé tous les Peres, qui sont venus après lui dans ces Pays si éloignés, où il se voyoient destitués de tout secours humain, & il leur a fourni charitablement tout ce qu'on pouvoit attendre d'un très-bon Prince & très-affectionné à notre sainte Foi. C'est lui, qui leur a donné entrée dans les autres Royaumes, & qui leur a procuré, par Lettres & par Ambassades, la faveur des autres Rois. C'est lui, qui dans les dangers, où ils se sont trouvés, & dans les Guerres, qui sont survenuës, leur a toujours donné un azile asûré dans ses Etats. Que pouvions-nous desirer à un Prince, qui nous faisoit tant de graces, qui nous combloit de tant de faveurs, & qui se montroit si zélé pour la publication de l'Evangile, que la lumiere de la Foi ? Il a différé de l'embrasser plus longtems, que nous n'avions desiré; mais enfin par une très-particuliere miséricorde de Dieu nos vœux sont accomplis. De sorte qu'autant que ce retardement lui a porté de préjudice, autant semble-t il avoir réparé ce dommage par l'incroyable ferveur, qu'il fait paroître à présent, pour l'exaltation de la Sainte Eglise. On ne peut exprimer l'amour, qu'il lui porte le zéle, qu'il a pour sa défense, & les efforts continuels, qu'il fait pour arriver lui-même à la perfection Chrétienne. Quoiqu'il soit avancé en âge, sujet à de grands

infirmitez & presque toujours en Guerre avec les Rois ses Voisins, il avoit toutefois un violent desir, Très-Saint Pere, de voir VOTRE SAINTETE', & de lui baiser les pieds ; mais ne pouvant avoir cette satisfaction, il a substitué en sa place Dom Mancio, que vous voyez, Neveu du Roi de Fiunga, son proche parent, distingué par sa naissance, par sa vertu & par son propre mérite ; & il vous demande très-humblement par sa bouche d'être reçu à l'obéissance du S. Siége, & mis au nombre des Enfants de la Sainte Eglise.

Dom Protais Roi d'Arima, jeune Prince très-accompli, vous demande la même grace, & pour l'obtenir vous envoye Dom Michel son Cousin germain. Dom Barthelemi Prince d'Omura, Oncle du Roi d'Arima & de Dom Michel, vous fait la même priere. Je ne parlerai point aujourd'hui du Roi d'Arima, qui a donné tant de preuves de sa Foi, & de sa dévotion : mais je ne puis taire les grandes actions, qu'a fait le Prince d'Omura, pour la gloire de JESUS-CHRIST. C'est lui, Très-Saint Pere, qui a reçu le premier de tous les Princes du Japon la Foi & le Baptême avec tant de courage & de ferveur, que pour avoir brisé toutes les Idoles, qui se trouverent dans ses Terres, & pour en avoir banni la superstition, il s'attira des persécutions horribles, jusqu'à se voir presque dépoüillé de tous ses Etats, sans que pour cela il ait chancelé dans la Foi. Au contraire il a fait paroître dans ces disgraces plus d'attache que jamais à la Religion Chrétienne, & par le secours de Dieu, & de son invincible courage, il a recouvré tout son

Domaine. Tout ce qui manque à son bonheur & à sa félicité, c'est de n'avoir pû faire par lui-même ce que Dom Michel a ordre de faire en son nom, qui est de baiser les pieds de VOTRE SAINTETÉ, & de recevoir sa bénédiction. S'il avoit pû se procurer cette consolation, il se seroit estimé le plus heureux de tous les Princes.

O Dieu immortel ! Quel coup de votre bras, & quel effet de votre grace ! Voici que dans des lieux si éloignés du S. Siége, où jamais on n'avoit entendu prononcer le Nom de JESUS-CHRIST, & où jamais son Evangile n'avoit été prêché ; aussitôt que la Foi y a répandu les premiers rayons de la vérité, des Hommes d'humeurs toutes différentes des nôtres, des Rois illustres pour leur noblesse, redoutables pour leur Puissance, heureux par l'abondance des biens, qu'ils possédent, des Conquérans & des Guerriers signalés par leurs Victoires, reconnoissent la grandeur & la dignité de l'Eglise Romaine, & tiennent à grand honneur de baiser les pieds du Chef de l'Eglise, par la bouche des Personnes, qui leur sont infiniment cheres ; & nous verrons à nos portes des Hommes assez aveugles & assez impies, pour vouloir d'une main parricide, trancher la tête au Corps mystique de JESUS-CHRIST, & révoquer en doute, à leur propre ruine, l'autorité du S. Siége, qui a été établie par JESUS-CHRIST même, affermie par le cours de tant de siécles, défenduë par les Ecrits de tant de saint Docteurs, reconnuë & approuvée par tant de Conciles ? Mais il n'est pas juste que je me laisse emporter à

la douleur ; & que je trouble la joye de ce jour, par le ſouvenir de nos miſéres.

Je reprends donc mon diſcours & je reviens à mon ſujet, que la variété de tant de choſes m'avoit preſque fait oublier. J'ai ſouvent oüi dire ce que pluſieurs Auteurs ont écrit, qu'il y a bien de la convenance entre le Soleil & un bon Prince : car comme le Soleil ne ſe contente pas d'éclairer les Aſtres & les lieux, qui lui ſont proches, mais qu'il répand ſes rayons & ſes influences ſur les Pays les plus éloignés : Ainſi le bon Prince ne doit pas borner ſes libéralitez à quelques lieux, ni à quelques Perſonnes ; mais il doit répandre ſes graces par tout, & faire ſentir ſes faveurs aux Nations les plus reculées de la Terre. Il s'en trouvera peut-être quelques-uns, qui pourroient le faire, mais fort peu, qui en ayent la volonté.

Pour vous, ô Très-Saint Pere, vous ne renfermés pas votre zéle & vos libéralitez dans la Ville de Rome, ni dans les bornes de l'Italie, de l'Allemagne, de la Bohéme, de la Hongrie, de la Pologne, de la Syrie, de la Gréce, de la Dalmatie ; Royaumes & Provinces, où vous avez fondé quantité de Séminaires, qui ſont comme autant de Forteresses, pour défendre la Foi, & où vous avez dreſſé des Monuments éternels de votre piété & de votre magnificence ; mais pouſſant vos libéralitez au-delà des Indes & de la Chine, & ſuivant pour ainſi dire la courſe du Soleil, vous les avez étendues juſqu'au Japon, qui eſt à l'extrémité du Monde. Car dès que VOTRE SAINTETÉ eut appris que la Foi y étoit prêchée, qu'elle y faiſoit d'heureux progrès, & qu'il n'y avoit

point de meilleur moyen, pour la conserver & l'amplifier, que de former un grand nombre de Prédicateurs de la même Nation, vû que les Habitants de ces Isles ont beaucoup de lumiere & d'esprit : ni la distance des lieux, ni la grandeur de la dépense, ni aucune difficulté n'a pû l'empêcher de fonder en ces quartiers-là des Séminaires de jeunes Enfants, lesquels croissant en âge, en doctrine & en piété, conserveront la Foi Chrétienne & extermineront avec le tems l'Idolatrie de tout leur Pays.

Ces Ambassadeurs, Très-Saint Pere, rendent leurs actions de grace à VOTRE SAINTETE' de la part de leur Nation, & en leur propre & privé nom, pour ces insignes bienfaits, & pour le zéle dont elle est animée pour leur salut, avec d'autant plus de justice, qu'on les a assurés, qu'elle a fondé ces Séminaires la même année, que leurs Rois & Princes les avoient choisis, pour faire le Voyage de Rome : De sorte qu'ils n'ont pas plutôt pensé à vous venir rendre leurs obéissances, comme vos véritables & légitimes Enfants, que vous avez songé comme un charitable Pere, à leurs nécessitez spirituelles, & à l'Affaire de leur salut. Ce qui nous fait espérer, que puisqu'ils ont volontairement embrassé la Foi avec tant de ferveur & de courage, se voyant désormais comblés des graces & des faveurs de VOTRE SAINTETE' & animés par tant de bons Ouvriers, que produiront ces Séminaires, ils se porteront avec plus d'ardeur, & en plus grand nombre a professer la Religion Chrétienne.

Ainſi, Très-Saint Pere, il arrivera bientôt, que Dieu favoriſant les deſirs de VOTRE SAINTETÉ & les travaux de notre petite Compagnie, vous apprendrez la converſion, non pas de quelques Villes & de quelques Royaumes du Japon, tels que ſont ceux, que nous vous offrons comme les prémices d'un champ nouvellement défriché : mais de pluſieurs autres, qui diviſent ce vaſte Pays, & d'une ſi grande multitude de Perſonnes, qu'il ſera preſque impoſſible de les compter.

Fin du Diſcours d'Obédience.



DESCRIPTION DU ROYAUME de Corée, tirée du IV. Volume des Voyages au Nord. *

LE Royaume, que nous nommons CORÉE, & que les Habitans du Pays appellent TIOCENCOUK, & quelquefois CAOSI, s'étend depuis le trente-quatriéme dégré de latitude, jusqu'au quarante-quatriéme ; si bien qu'il a près de cent cinquante lieuës de longueur du Midi au Septentrion, & environ soixante & quinze de large de l'Orient à l'Occident. Aussi les Coréens le représentent-ils sous la figure d'un quarré long, comme une Carte à joüer. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait quantité de pointes de Terres, qui avancent extrêmement en Mer. Il est divisé en huit Provinces, qui, dit-on, renferment trois cent soixante Villes, sans compter les Châteaux, ni les Forteresses, qui sont toutes sur les Montagnes.

Description de la Corée.

L'abord de ce Royaume est très-difficile par Mer, & fort dangéreux pour ceux, qui ne connoissent pas ses Côtes, à cause qu'elles sont bordées d'Ecueils & de Bancs en divers endroits. Du côté du Sud-Est, il est fort voisin du Japon, n'y ayant entre la Ville de POUSAN

* L'Auteur de cette Relation est un Hollandois, lequel ayant fait naufrage en 1653. sur la petite Isle de Quelpaerts, qui dépend de la Corée, fut transporté avec tous ses Compagnons dans ce Royaume, d'où une partie de ces Malheureux sortit au bout de treize ans d'une dure Captivité, & arriva en Hollande en 1588.

& celle d'OSACCO, (*a*) que vingt-cinq ou vingt-six lieuës. Entre deux eſt l'Iſle de SUISSIMA, (*b*) que ceux de Corée nomment TAYMUTTO. Elle leur appartenoit autrefois, mais par un Traité de Paix fait avec ceux du Japon, ils l'échangerent contre celle de QUELPAERTS.

Du côté du couchant ce Royaume eſt ſéparé de la Chine par le Golphe de Nanquin; mais il y touche du côté du Nord, par le moyen d'une longue & haute Montagne, qui empêche que la Corée ne ſoit une Iſle. Il n'eſt borné du côté du Nord-Eſt, que par une vaſte Mer, où on trouve tous les ans une grande quantité de Baleines, dont une partie porte encore les Crocs & les Harpons des François & des Hollandois, qui vont ordinairement à cette Pêche aux extrêmitez de l'Europe, vers le Nord-Eſt. On prend là auſſi beaucoup de Harangs en Décembre, Janvier, Février & Mars: ceux qu'on pêche pendant les deux premiers mois, ſont gros comme ceux de Hollande; mais ceux qu'on prend après, ſont plus petits, & reſſemblent à ceux, que nous appellons Harangs à frire, & qu'on mange en Mars & en Avril. D'où nous inférons qu'il y a aſſûrément un Paſſage entre la Corée & le Japon, qui répond au Détroit

(*a*) C'eſt OSACA, que les Hollandois écrivent preſque toujours OSACCO.

(*b*) Ou TSUSSIMA. Je n'ai truové nulle part que l'Iſle de QUELPAERTS ait jamais appartenu aux Japonnois, & il paroit que celle de Tſuſſima fut conquiſe pendant la Guerre de Corée, ſous l'Empire de Tayco-Sama.

de

de VAYGATZ. Sur quoi nous avons ſouvent demandé aux Matelots de Corée, qui fréquentent la Mer du Nord-Eſt, quelles Terres étoient au-delà, & ils nous ont tous répondu qu'ils ne croyoient pas qu'il y eût autre choſe de ce côté-là, qu'une Mer ſans bornes.

Ceux qui vont de Corée à la Chine, s'embarquent au plus étroit du Golphe, car le chemin par terre eſt trop incommode, à cauſe de la difficulté qu'il y a de traverſer la Montagne, & ſurtout en Hyver, parce qu'il y fait fort froid, & qu'en Eté on y rencontre quantité de Bêtes farouches. Il eſt vrai qu'il eſt aiſé de faire le Trajet du côté du Nord en Hyver, parce que le Golphe gele ordinairement aſſez fortement pour cela. Le froid eſt très-grand en Corée, car en 1562. nous étant retirés dans les cloîtres, qui ſont ſur les Montagnes, il tomba de la neige ſi prodigieuſement, que pour aller d'une maiſon à l'autre, il falloit faire des chemins ſous la neige. Pour aller à découvert, ils portent ſous les pieds de petits ais, ou des eſpeces de raquêtes, ce qui les empêche d'enfoncer, ſans les empêcher de monter & de deſcendre ſur la neige. Le grand froid eſt cauſe que ceux, qui habitent la Côte du Nord, ne vivent que d'orge, & encore aſſez mauvais, le Ris & le Cotton n'y n'y pouvant croître. Les plus accommodés de cette Province-là font venir leur farine du côté du Midi, mais le menu Peuple de ce Quartier n'eſt vêtu que de groſſe toile de chanvre & de méchantes peaux. En récompenſes la racine de *Niſy* ou *Ginſeng* croît-là en abondance. Ils la donnent en payement au

De ſes Richeſſes.

Tome III. V

Tartare (*a*) pour leur Tribut, & en font auſſi un grand commerce à la Chine & au Japon. Le reſte du Pays eſt fertile & produit toutes les choſes néceſſaires à la vie, & ſurtout du Ris & d'autres grains. Ils ont du Cotton & du Chanvre, & même des Vers à ſoye, mais ils ne ſçavent pas préparer la ſoye; pour en faire des Etoffes. Ils ont chez eux de l'argent, du Plomb, des peaux de Tygres, & la racine de Niſy, ſans parler du bétail, de la volaille, & de beaucoup d'autres choſes. Ils ont quantité de Chevaux & de Vaches, ils ſe ſervent de Bœufs pour labourer, & de Chevaux pour les voyages. Ils ont auſſi des Ours, des Cerfs, des Sangliers, des Pourceaux, des Chiens, des Chats, & divers autres animaux. Nous n'y avons point vû d'Elephans, mais on y voit des Kaymans ou Crocodilles de différente grandeur, qui ſe tiennent dans les Rivieres. Leur dos eſt à l'épreuve du Mouſquet; mais ils ont la peau fort tendre ſous le ventre: il s'en trouve qui ont dix-huit à vingt aulnes de long, (*b*) la tête large, le grouin de Pourceau, la gueule fenduë juſqu'aux oreilles; l'œil perçant, mais fort petit, les dents blanches & fortes, rangées comme celles d'un peigne. Ils ne remuent en mangeant que la mâchoire d'en-haut. L'épine du dos de cet Animal a ſoixante vertebres, & il a de longues griffes aux pieds; ſa queuë eſt auſſi longue, que le reſte de ſon corps. Ils mangent également la viande & le poiſſon, & ſon friands de chair humaine: les

(*a*) C'eſt-à-dire, à l'Empereur de la Chine.
(*b*) Sept aulnes de Hollande font quatre aulnes de France.

Coréſiens nous ont ſouvent dit qu'on avoit trouvé une fois trois petits Enfans dans le corps d'un de ces Crocodiles. Ils ont outre cela beaucoup de Serpens & d'Animaux venimeux. Pour les Oiſeaux, ils ont des Cignes, des Oyes, des Canards, des Hérons, des Cicognes, des Aigles, des Faucons, des Milans, des Pigeons, des Bécaſſes, des Pies, des Corneilles, des Alloüettes, des Pinçons, des Grives, des Vanneaux, des Faiſans, des Poules, & de tout en quantité, auſſi-bien que d'autres Oiſeaux inconnus en Europe.

De l'Autorité du Roi.

La Corée eſt gouvernée par un Roi, dont l'autorité eſt abſoluë, quoiqu'il reconnoiſſe le Tartare; car il ordonne de tout, comme il lui plaît, ſans prendre conſeil de perſonne. Il n'y a point de Seigneur de Places, c'eſt-à-dire, qui ait des Villes, des Iſles, ou des Villages en propriété; & tout le revenu des Grands procéde des biens, dont ils n'ont que la jouiſſance, & du grand nombre de leurs Eſclaves; car nous en avons vû tel, qui en avoit deux ou trois cent. Ainſi les Terres & les Charges, dont le Roi honnore les Particuliers, lui reviennent toutes après leur mort.

De la Guerre.

Pour ce qui regarde la Guerre, le Roi entretient beaucoup de Soldats dans ſa Capitale, qui ne ſont occupés qu'à faire garde autour de ſa Perſonne, & à le ſuivre quand il va dehors. Toutes les Provinces ſont obligées une fois en ſept ans d'envoyer tous les Hommes libres en garde chez le Roi pendant deux mois; ſi bien que durant toute cette année-là, la Corée eſt ſous les Armes, pour envoyer les uns après les autres tout le monde à la

Cour. Chaque Province a ſon Général, qui a ſous lui quatre ou cinq Colonels, leſquels ont chacun autant de Capitaines qui dépendent d'eux, & qui ont tous le Commandement de quelque Ville, ou de quelque Forteresse; juſques-là, qu'il n'y a point de Village, où il n'y ait du moins un Caporal, qui commande, & qui a des Dixainiers au-deſſous de lui. Ces Caporaux ſont obligés de donner tous les ans à leurs Capitaines un Rôle des Gens, qui ſont dans leur dépendance, & par ce moyen le Roi ſçait toujours préciſément de combien de monde il peut faire état, lorſqu'il en a beſoin. Leurs Cavaliers ſont armés d'une Cuiraſſe, d'un Pot & d'une Epée, & portent outre cela un Arc, des Fléches, & un Fléau ſemblable aux nôtres, excepté que les leurs ſont garnis de petites pointes de fer. Les Fantaſſins portent comme eux un Corſelet, un Morion & l'Epée, avec le Mouſquet ou la demie Pique: les Officiers n'ont que des Arcs & des Fléches. Les Soldats ſont obligés d'être fournis à leurs dépens de quoi tirer cinquante coups à balle. Chaque Ville fournit auſſi tour à tour un certain nombre de Religieux, qu'elle tire de l'étenduë de ſon reſſort, pour garder & entretenir à leurs dépens les Forts & les Châteaux, qui ſont dans les Détroits & aux penchans des Montagnes. Ils paſſent pour les meilleurs Soldats, & obéiſſent à des Officiers pris de leur Corps, qui obſervent les mêmes Réglemens, que l'autre Milice: ſi bien que le Roi ſçait encore, à un Homme près, combien il y en a en état de le ſervir. Ceux qui ont atteint l'age de ſoixante ans, ſont exempts de Faction, & leurs Enfans prennent leur

place. Le nombre des personnes libres, qui ne sont point dans les Troupes du Roi, & qui n'y ont point été, joint aux Esclaves, fait environ la moitié des gens du Pays. Au reste, si un Homme libre couche avec une femme esclave, les enfans qui en naissent, sont Esclaves, ils sont au Maître de la Mere.

De la Marine.

Comme la Corée est presque toute bordée de la Mer, il faut que chaque Ville entretienne un Vaisseau équipé & pourvû de toutes choses. Leurs Navires ont ordinairement deux mâts, & sont à trente on trente-deux rames, qui ont chacune cinq ou six Rameurs : de sorte qu'il y a sur ces especes de Galeres, tant en Rameurs, qu'en Soldats, près de trois cents Hommes. Ces Vaisseaux ont quelques petites pieces de Canon, & quantité de Feux d'artifices. Chaque Province à cause de cela a son Amiral, qui fait la revûe des Vaisseaux tous les ans, dont il rende compte au Grand Amiral, qui se trouve aussi quelquefois aux revûës. Si quelqu'un des Amiraux, ou des Officiers, qui sont sous eux, tombe en faute, il est puni de bannissement ou de mort, comme nous vîmes bannir au Printems de l'année 1666. notre Gouverneur, qui avoit le Commandement sur dix-sept Vaisseaux, pour avoir caché au Roi que le feu s'étoit pris aux Poudres, & avoit emporté cinq Hommes.

Des principaux Officiers.

Les principaux Officiers de Terre & de Mer, qui composent le Conseil du Roi, s'assemblent chez lui tous les jours, & le servent en toutes les Affaires, qui se présentent, sans le pouvoir obliger à rien. Il faut qu'ils attendent qu'on leur demande leur avis, pour le donner, & qu'ils soient nommés pour une Affai-

re, avant que de s'en mêler. Ces Gens-là tiennent le premier rang auprès du Roi, & vivent & meurent dans ces Emplois, ou jusqu'à quatre-vingt ans, supposé qu'ils ne fassent rien de mal, qui les en rende indignes. Il en est de même des autres Charges inférieures de la Cour, qu'on ne quitte que pour monter à de plus hautes. Les Gouverneurs des Places & les Officiers subalternes changent tous les trois ans : il y en a peu même, qui servent ce tems entier, parce qu'ils sont presque toujours accusés de diverses malversations, pendant leur exercice. Le Roi tient partout des Espions, pour être informé de la conduite de chacun ; ce qui est cause qu'on en punit souvent de mort, ou de bannissement perpétuel.

Du Revenu du Roi & des Particuliers.

Le revenu du Roi pour l'entretien de sa Maison & de ses Troupes, consiste aux Droits, qu'on prend sur tout ce que la Terre produit, ou qu'on tire de la Mer : il y a pour cela dans les Villes, & dans chaque Village, des Magasins pour serrer cette Dîme ; car les Fermiers, qui sont ordinairement des Gens du Commun, prennent le dixième de toutes choses, qui se leve sur le champ au tems de la Récolte, & avant qu'on ait rien enlevé. Les Grands vivent de leurs propres revenus, comme j'ai déja dit ; & pour ceux, qui sont en Charge, ils vivent des Pensions, que le Roi leur donne à prendre sur les fonds des lieux, où ils résident ; assignant aux Troupes de Terre ou de Mer, ce qui se leve dans le Pays. Il faut, outre cette Dîme, que les Hommes, qui ne sont point enrôlés, travaillent trois mois de l'année à tout ce à quoi le Pays les veut employer. On distribuë tous les ans à chaque

Soldat & à chaque Cavalier trois piéces de toile, pour se vêtir, qui valent en tout une pistole; ce qui fait une partie de la solde des Milices, qui sont dans la Capitale du Royaume. Voilà ce qui se leve sur le Peuple, qui ne connoît point d'autres Gabelles ou Impôts.

La Justice des Coréſiens est fort ſévére, surtout à l'égard des Criminels. Celui qui se rébelle contre le Roi, est exterminé avec toute sa race; ses maisons sont rasées, sans que personne ose jamais les rebâtir; tous ses biens sont confisqués pour le Public, & se donnent quelquefois à un Particulier. Quand le Roi a prononcé un Arrêt, si quelqu'un a la hardiesse d'y trouver à redire, rien n'est capable de le garantir d'un rigoureux supplice, comme nous l'avons vû souvent. Il me souvient entr'autres, que le Roi sçachant que la Femme de son Frere faisoit de très-beaux Ouvrages à l'aiguille, il la pria qu'il pût porter une Veste brodée de sa main; mais comme cette Princesse le haïssoit mortellement dans son cœur, elle renferma entre les deux Etoffes des charmes & des caracteres d'une si grande vertu, que le Roi ne pouvoit, dit-on, goûter ni repos, ni plaisir pendant tout le tems, qu'il portoit cet Habit. Après s'être bien tourmenté, pour en découvrir la cause, enfin il lui vint en l'esprit ce que ce pouvoit être: il fit découdre la Veste, & trouva la cause de ses agitations & de ses inquiétudes. On ne fut pas longtems à faire le Procès à cette Miſérable; le Roi la condamna à être enfermée dans une chambre, dont le plancher étoit d'airain, & fit allumer dessous un grand feu,

De la Justice Criminelle.

dont la chaleur la tourmenta jusqu'à la mort. Le bruit de cette exécution s'étant répandu dans les Provinces, un proche Parent de cette Malheureuse, qui étoit Gouverneur de Place, & fort considéré à la Cour pour ses bonnes qualitez & pour sa naissance, se hazarda d'écrire au Roi, qu'une Femme, qui avoit eu l'honneur d'épouser le Frere de Sa Majesté, ne méritoit pas de mourir par un si cruel supplice, & qu'il falloit être plus indulgent pour le Sexe. Le Roi irrité de la hardiesse de ce Courtisan, le manda aussitôt, & après lui avoir fait donner vingt coups de bâton sur les os des jambes, il lui fit trancher la tête. Ce crime & ceux, dont je vais parler, ne sont que personnels, & n'enveloppent pas la Famille dans le châtiment, comme au Japon.

Si une Femme fait mourir son Mari, on l'enterre toute vive jusqu'aux épaules dans un chemin fort fréquenté, & on met à côté d'elle une hache, dont tous ceux qui passent, & ne sont pas Nobles, sont obligés de lui donner un coup sur la tête, jusqu'à ce qu'elle soit morte. Dans la Ville, où ce malheur arrive, on interdit pour un tems les Juges, on lui ôte même le Gouverneur, la rendant dépendante d'un autre Gouvernement, & ne lui laissant au plus qu'un simple Gentilhomme pour commander. La même peine est ordonnée aux Villes, qui se révoltent contre leurs Gouverneurs, ou qui portent contr'eux de fausses accusations à la Cour. Un Homme, qui tuë sa Femme, & qui peut prouver qu'il avoit raison de le faire, comme l'ayant trouvée en adultere, ou en quelqu'autre grande faute, ne court aucun danger pour cela.

Si la Femme tuée étoit Esclave, on en est quitte pour en payer trois fois la valeur à celui, à qui elle appartenoit. Ils font mourir par de cruels tourments les Esclaves, qui tuënt leurs Maîtres; mais on compte pour rien qu'un Maître tuë son Esclave, quand ce seroit pour un léger sujet.

Voici comme on punit un Homme, qui en a tué un autre: après qu'on a longtems foulé aux pieds le Criminel, on fait passer du vinaigre sur le Cadavre corrompu, qu'on fait avaler au Patient avec un entonnoir; & lorsqu'il en est plein, ils le frappent à coups de bâton sur le ventre, jusqu'a ce qu'il créve. Pour les Larrons, ils les foulent aux pieds jusqu'à la mort, & quoique ce supplice soit fort rigoureux, les Coréfiens ne laissent pas d'être fort enclins à dérober. Si quelqu'un non marié est trouvé couché avec une Femme mariée, on le dépoüille nud, à la réserve d'un petit Caleçon: après lui avoir frotté le visage de chaux, on lui passe une Fléche à chaque oreille, & on lui attache un petit Tambour sur le dos, qu'on touche aux Carrefours, pour le tourner en ridicule. Ce supplice finit par quarante ou cinquante coups de bâton sur les fesses nuës des Hommes, mais on laisse le Caleçon aux Femmes. Les Hommes sont d'une compléxion fort amoureuse, & si jaloux, qu'ils n'accordent qu'avec peine & rarement à leurs meilleurs Amis la vûë de leurs Femmes & de leurs Filles. Un Homme marié trouvé couché avec la Femme d'un autre, est puni de mort, & surtout parmi les Personnes, qui sont le plus en dignité; il faut même que le Pere du Criminel, s'il est en vie, ou son plus proche Pa-

rent faſſe l'office de Bourreau. Le Patient peut choiſir de quelle mort il veut mourir ; mais ordinairement les Hommes demandent qu'on les perce à coups d'Epée par derriere, & les Femmes, qu'on leur coupe la gorge.

Ceux qui ne payent pas à point nommé ce qu'ils doivent au Roi, ou aux Particuliers, ſont frappés deux ou trois fois le mois ſur les os des jambes, & cela ſe continuë juſqu'à ce qu'ils ayent trouvé de quoi s'acquitter. S'ils meurent avant que d'avoir ſatisfait entiérement, leurs plus proches Parents ſont obligés de payer pour eux, ou de ſouffrir les mêmes peines ; ſi bien que le Roi & les Particuliers ne perdent jamais leur dû. Le plus léger ſupplice de ce Pays-là, eſt d'être battu ſur les feſſes nuës, ou ſur les gras des jambes ; auſſi ne le tiennent-ils pas à honte, parce qu'il eſt fort ordinaire, & qu'on y eſt ſouvent expoſé, pour avoir dit une ſeule parole mal à propos. Les Gouverneurs particuliers, non plus que les Juges ſubalternes, ne peuvent condamner perſonne à mort ſans la participation du Gouverneur de la Province. Perſonne ne peut auſſi juger les Criminels d'Etat, que le Roi n'en ait été inſtruit. Pour ce qui eſt des ſupplices, voici comment ils donnent des coups ſur les os des jambes. On lie enſemble les deux pieds du Coupable ſur un petit banc large de quatre doigts, & après en avoir paſſé un autre de pareille hauteur ſous les genoux, où on les attache, on frappe entre les deux ligatures avec un bâton long comme le bras, un peu rond d'un côté & plat de l'autre, large de deux pouces, & épais d'un écu blanc. Ces eſpéces de lattes ſont ordinairement de chêne,

ou d'aulne, dont on ne peut donner de ſuite plus de trente coups, & trois ou quatre heures après on continue, juſqu'à ce que la Sentence ſoit exécutée. Lorſqu'il eſt ordonné qu'on frappera un Coupable ſous les plantes des pieds, on le fait aſſeoir à terre, & après avoir attaché un pied à l'autre, par les deux gros doigts, on les poſe ſur une piéce de bois, qu'ils ont entre les jambes, & on les frappe d'un bâton gros comme le bras, & long de trois ou quatre pieds, tout autant de coups, que le Juge en a ordonné. Pour ce qui eſt du ſupplice des feſſes, voici comment il ſe pratique: lorſqu'on a fait deshabiller les Hommes, on les fait coucher par Terre le ventre deſſous, & on les attache à un petit banc. Pour les Femmes, on leur laiſſe un Caleçon moüillé, & en cet état, on les frappe d'une latte plus longue & plus large que les précédentes. Comme cent coups paſſent pour une peine de mort, pluſieurs en meurent auſſi, même avant que d'en avoir reçu cinquante. Lorſqu'on eſt condamné à recevoir les coups ſur le gras des jambes, on les donne avec des baguettes groſſes comme le pouce. Ce châtiment eſt commun aux Femmes & aux jeunes Apprentifs. Pendant que ces coups ſe donnent, les cris des Criminels ſont ſi lamentables, qu'il ſemble que les Spectateurs ne ſouffrent pas moins que les Patients.

Pour la Religion, les Coréſiens n'en ont preſque point. Le menu Peuple fait bien quelques grimaces devant les Idoles, mais ils ne les réverent gueres, & les Grands les honorent encore moins, parce qu'ils ſe croyent quelque choſe de plus qu'une idole. Pour mar- De la Religion.

que de cela, lorſqu'un de leurs Parents, ou de leurs Amis vient à mourir, ils ſe trouvent tous, pour faire honneur au mort à l'Offrande, qu'un Prêtre fait devant l'Image, & ne craignent point de faire trente & quarante lieuës, pour aſſiſter à cette cérémonie, ſoit pour témoigner leur reconnoiſſance à quelque Seigneur, ou pour marquer l'eſtime, qu'il font de quelque Sçavant Moine, & qu'ils en conſervent la mémoire. Les jours de Fête le Peuple ſe range dans une eſpéce de Temple, & allument tous un morceau de bois de ſenteur : après l'avoir mis dans un vaſe, ils le viennent offrir à l'Idole, & le mettant devant elle, ils font une profonde révérence, & ſe retirent. Voila leur culte. Pour leur créance, ils ſont perſuadés que celui, qui fait bien, en ſera récompenſé, & que celui, qui fait mal, en ſera puni. Du reſte, ils ne ſçavent ce que c'eſt que de Prédication, ni de Myſtere; auſſi ne diſputent-ils point de Religion, croyant tous une même choſe, & la pratiquant également par tout le Royaume.

Des Moines. Pour les Moines, ils offrent deux fois le jour des Parfums devant une Idole, & les jours de Fête, c'eſt un Moine accompagné de tous les Moines de la Maiſon, qui font du bruit avec des Tambours, des Baſſins & des Chauderons. Les Cloîtres & les Temples, dont le Pays eſt preſque rempli, ſont la plûpart ſur les Montagnes, chacun ſous la Juriſdiction d'une Ville. Il y a tel Monaſtere, où l'on voit juſqu'à cinq ou ſix cents Moines, & telle Ville, qui en compte dans ſon Reſſort juſqu'à quatre mille. Ils ſont diviſés par bandes de dix, de vingt, & quelquefois de trente; le

plus vieux commande, & ſi quelqu'un manque à ſon devoir, il le peut faire châtier par les autres de vingt ou trente coups ſur les feſſes; mais ſi l'offenſe eſt grande, ils le livrent au Gouverneur de la Ville, dont ils dépendent. Comme il eſt permis à chacun de ſe faire Moine, tout le Pays de Corée en eſt rempli, ſurtout à cauſe qu'ils peuvent quitter cette profeſſion, quand il leur plaît. Cependant les Moines en général ne ſont guéres plus eſtimés que les Eſclaves, à cauſe des grands Tributs, qu'ils ſont obligés de payer, & des ouvrages, qu'ils ſont tenus de faire. Leurs Supérieurs ſont en grande eſtime, ſurtout lorſqu'ils ſont ſçavants; car en ce cas-là ils vont de pair avec les Grands du Pays, & ſont nommés les Moines du Roi, & en portent l'ordre ſur leurs habits. Ils jugent comme Officiers ſubalternes, & font leurs viſites à cheval; étant fort bien reçûs & régalés partout, où ils paſſent. Ils ne peuvent rien manger, qui ait eu vie: ils raſent leurs cheveux & leur barbe, & la converſation des Femmes leur eſt interdite. Si quelqu'un manque à ces Réglements, on lui donne ſoixante-dix ou quatre-vingt coups ſur les feſſes, & il eſt banni du Cloître.

Dans le tems de leur premiere Tonſure, ou incontinent après, on leur fait une marque au bras, qui ne s'efface jamais, & c'eſt à cela qu'on reconnoît ceux, qui ont été Moines. Ils travaillent pour gagner leur vie, ou font quelque commerce: quelques-uns vont à la quête, & ils ont tous quelques légeres penſions du Gouverneur. Ils ont toujours chez eux de petits Enfants, à qui ils apprennent avec grande application à lire & à écrire. Si

les Enfants veulent être rasés, ils les retiennent à leur service, tirant tout le fruit de leur travail & de leur industrie, jusqu'à la mort du Maître, qui les affranchit, & les met en possession de ses biens, dont ils héritent. Aussi sont-ils obligés d'en porter le deüil, comme de leur Pere, en reconnoissance de toute la peine, qu'ils se sont donnée pour les instruire & pour les élever. Les Cloîtres & les Temples sont bâtis aux dépens du Public, chacun y contribue à proportion de son bien.

Il y a encore une autre sorte de Gens, qui ressemblent à ces Moines, tant pour l'abstinence, que pour le service des Idoles; mais ils ne sont pas rasés, & ils se peuvent marier. Les Coréliens croyent par tradition que tous les Hommes ne parloient qu'un même langage, mais que le dessein de bâtir une Tour, pour monter au Ciel, avoit causé la confusion des Langues. Les Nobles fréquentent beaucoup les Cloîtres pour s'y divertir avec des Femmes publiques, ou d'autres, qu'ils y menent; parce que la situation en est ordinairement délicieuse & plaisante, à cause de la beauté des vûës & des jardinages, de sorte qu'on pourroit plutôt les nommer des Maisons de plaisir, que des Temples, ce qui se doit entendre des Cloîtres communs, où les Moines aiment fort à boire. Il y avoit de notre tems dans la Ville de Sior deux Cloîtres de Religieuses, dans l'un étoient toutes Personnes Nobles & de Qualité, & dans l'autre des Filles du Commun. Elles étoient toutes rasées, observant les mêmes Régles, & le même service que les Hommes. Le Roi & les Grands fournissoient à leur entretien, mais il y a trois ou quatre

ans, que le Roi, qui régne aujourd'hui, leur donna la liberté de se marier.

Des Nobles & des Roturiers.

Après avoir parlé du Gouvernement & de l'Etat Ecclésiastique, je dirai quelque chose des Particuliers. Les Maisons des Coréliens de Condition sont magnifiques, mais celles du Peuple sont très-peu de chose, aussi ne lui est-il pas permis de bâtir à sa fantaisie. Personne ne peut couvrir son logis de Tuiles sans permission, ce qui est cause que la plûpart ne sont couvertes que de paille, ou de roseaux. Elles sont séparées les unes des autres par un mur, ou par un rang de Pallissades. Elles sont bâties sur des Pilliers de bois, dont l'intervalle est rempli de pierres jusqu'au premier étage: le reste du bâtiment est de bois, enduit par dehors, & recouvert de papier blanc, côlé par dedans; les Planchers sont faits en voûte, & ils font faire du feu dessous en Hyve, ce qui est cause qu'ils sont toujours chaudement, comme dans un poile, le Platfond de la Chambre étant couvert de papier huilé. Leurs Maisons sont petites, n'ayant qu'un étage, & un grenier au-dessus, où ils resserrent leurs provisions. Les Nobles ont toujours un corps de logis sur le devant, où ils reçoivent leurs Amis, & logent leurs connoissances; & c'est-là aussi qu'ils se divertissent, ayant ordinairement à l'entrée de leurs Maisons une grande Place, ou basse-cour, avec un Réservoir & un Jardin, avec des Allées couvertes. Pour les Femmes, leur Appartement est dans le fond de la Maison, afin qu'elles ne soyent vûës de personne. Les Marchands & les principaux Bourgeois ont ordinairement à côté de leur maison un Magazin, où ils mettent leurs

Marchandiſes , & régalent , comme j'ai dit, leurs Amis avec du Tabac & de l'Arac.

Il y a parmi eux d'honnêtes Femmes , qui ont la liberté de voir le Monde, & d'aller en Compagnie , & même en feſtin , mais elles ſont aſſiſes à part, & vis-à-vis de leurs Maris. Ils n'ont preſque de meubles, que ce qu'il en faut pour la néceſſité. Le Pays a quantité de Cabanes & de Maiſons de récréation , où les Coréſiens vont voir des Femmes publiques , qui danſent, chantent, & jouënt des inſtruments. L'Eté ces ſortes de divertiſſements ſe prennent à la fraîcheur des Bois, & ſous des Arbres fort touffus. Ils n'ont point de logis affectés pour loger les Paſſants & les Voyageurs , mais celui qui voyage ſe va aſſeoir, où la nuit le prend , auprès de la palliſſade de la premiere maiſon, qu'il rencontre ; & là , quoique ce ne ſoit pas le Logis d'un Grand , on lui apporte ſuffiſamment du Ris cuit, & de la viande préparée pour ſouper. Au ſortir de-là on pourroit encore s'arrêter à une autre Maiſon , & même à pluſieurs. Il eſt vrai que ſur le grand chemin de Sior on trouve des logis , où l'on donne à manger & à coucher à ceux, qui voyagent pour le Public, qui en fait la dépenſe.

Des Mariages.

Ils ne peuvent ſe marier entre Parents, qu'au quatriéme dégré : ils ne ſe font point l'amour, parce qu'on les marie à l'âge de huit ou dix ans, & les Filles dès ce moment-là entrent dans la Maiſon de leur Beau-Pere, ſi ce n'eſt qu'elles ſoient uniques. Elles demeurent donc chez le Pere du Mari, juſqu'à ce qu'elles ayent appris à gagner leur vie , ou à conduire un ménage. Le jour qu'un Homme ſe marie , il

monte à cheval accompagné de ses Amis, & après avoir fait le tour de la Ville, il s'arrête devant la porte de sa Maîtresse, où il est fort bien reçu par les Parents, qui prennent la Mariée, & la menent chez lui, où se célébrent les Nôces sans autre cérémonies. Quoiqu'une Femme ait donné plusieurs Enfants à un Mari, il dépend de lui de la répudier, quand il lui plaît, & d'en prendre une autre; mais la Femme n'a pas le même privilége; à moins que le Juge ne l'ordonne. Un Homme peut entretenir autant de Femmes, qu'il en peut nourrir, & aller chez elles à toute heureu, sans qu'on y puisse trouver à redire. Mais il n'y a chez lui que sa Femme; les autres sont en Ville, ou dans d'autres Maisons séparées de son ménage. Les Nobles pourtant, outre leurs Femmes, en ont encore deux ou trois autres dans le Logis, mais il n'y en a toujours qu'une qui domine, & qui a l'Intendance de tout: les autres ont chacune un Appartement séparé, où le Maître du Logis va, quand il lui plaît. Dans la vérité ils ne font pas grand cas des Femmes, & ne les traitent guéres mieux que des Esclaves, les chassent pour les moindres petites fautes, & quelquefois sur de simples prétextes; & en ce cas-là ils les obligent d'emmener leurs Enfants, dont ces Malheureuses restent chargées. Cette liberté de chasser la Mere & les Enfants, sert extrêmement à peupler le Pays.

De l'éducation de la Jeunesse.

Les Nobles & les Personnes libres ont un assez grand soin de l'éducation de leurs Enfants; il leur donnent de bonne heure des Maîtres pour apprendre à lire & à écrire, à quoi cette Nation prend un très-grand plaisir. Ils

n'usent d'aucune contrainte dans leur maniere d'enseigner, faisant tout faire par douceur, représentant à leurs Ecoliers la science, & le mérite de leurs Ancêtres, & la gloire de ceux, qui par de semblables moyens ont fait de grandes fortunes, ce qui les pique & les rend assidus. Aussi est-ce une merveille de voir comment ils profitent, & comment ils expliquent les Ecrits, qu'on leur fait lire, car c'est en cela que consiste toute leur doctrine. Outre cette étude particuliere, il y a en chaque Ville une Maison, où les Nobles, par une ancienne coutume, dont ils sont grands Observateurs, ont soin d'assembler la Jeunesse, pour leur faire lire l'état des Affaires du Pays, & les condamnations des Grands, qu'on a fait mourir pour leurs crimes. Pour achever de les perfectionner dans les Affaires, il se fait tous les ans des Assemblées dans deux ou trois Villes de chaque Province, où les Etudiants se trouvent, pour avoir de l'emploi, soit pour la Plume, soit pour l'Epée. Les Gouverneurs des Places y envoyent des Députés habiles, pour les examiner, & pour faire choix des plus capables, & sur le rapport, qu'on leur en fait, ils en écrivent au Roi. Il se fait aussi tous les ans une Assemblée à la Cour, où l'on examine la conduite de tous ceux, qui sont dans l'emploi. Les plus Grands du Royaume se trouvent-là, soit qu'ils soient encore en charge, ou non. C'est-là qu'on distribuë les Emplois à ceux, qu'on en croit dignes, & le Roi en fait expédier les Provisions. Les vieux Officiers, qui n'ont été jusqu'alors, que dans la Plume, ou dans l'Epée, font tous leurs efforts en ce tems-là pour avoir charge en l'une &

en l'autre profession, pour augmenter leurs revenus. La poursuite de ces sortes d'honneurs ruine souvent les Prétendants, à cause des Présents, & des Festins, qu'ils font pour gagner les suffrages. Il y en a même, qui meurent en chemin, & la plûpart se contentent d'obtenir le titre de l'emploi, qu'ils prétendent, & croyent que c'est beaucoup d'avoir été désignés à une autre Charge.

Des Obséques & du Deüil.

Les Peres chérissent fort leurs Enfants, dont ils sont réciproquement fort respectés. Ils sont tenus des faits l'un de l'autre, & si l'un des deux se retire après une méchante action, l'autre en est responsable. Il n'en est pas de même des Esclaves, qui se soucient fort peu de leurs Enfants, parce qu'ils sont assûrés qu'on les enlevera aussitôt qu'ils seront en âge de travailler, ou de faire quelque chose. Lorsqu'un Homme libre meurt, ses Enfants en portent trois ans le deüil : pendant tout ce tems-là ils vivent aussi austerement que les Moines, ne peuvent exercer aucune Charge, & si quelqu'un en a une, ou quelque emploi, que ce puisse être, il faut qu'il s'en défasse. Il ne leur est pas même permis de coucher avec leurs Femmes, & s'il leur naissoit des Enfants durant le deüil, ils ne seroient pas légitimes. Il ne leur est pas permis non plus de se mettre en colere, ni de se battre, & encore moins de s'enyvrer. Ils portent pour marque de deüil une longue robe de toile de chanvre, sans avoir rien dessous, qu'une espéce de haire, faite d'un tissu de fil tors presque aussi gros, que le fil de Bambous, ou de Roseaux, dont on fait les cables des Navires. Ils portent aussi en guise de Crépe une cor-

de faite de cette herbe, ſur un Chapeau tiſſu de roſeaux verds. Ils ne vont point ſans un gros bâton, ou roſeau à la main, ce qui ſert a diſtinguer de qui on porte le deüil. Au reſte, comme ils ne ſe lavent point pendant tous ce tems-la, ils ſont noirs comme des Mulâtres.

Auſſitôt que quelqu'un eſt mort, ſes Parents courent par les ruës, pleurant, hurlant, & s'arrachant les cheveux. Ils ont grand ſoin enſuite de l'enterrer honorablement en quelque endroit d'une Montagne, qu'un Devin leur indique. Ils ſe ſervent de deux bierres pour chaque Mort, épaiſſes de deux ou trois doigts, qu'ils ferment exactement, & les mettent l'une dans l'autre, afin de réſiſter à l'eau, les enjolivant & les garniſſant, chacun ſelon ſon pouvoir. Ils enterrent ordinairement leurs Morts au Printems & en Automne, & pour ceux qui meurent en Eté, ils les mettent dans une loge de paille élevée ſur quatre pieux, où ils les laiſſent juſqu'à ce que le Ris ſoit moiſſonné. Lorſqu'après cela ils les veulent enterrer, ils les rapportent au logis, & renferment avec eux dans leurs Cercuëils leurs habits, & quelques bijoux. Delà ils partent avec le corps dès la pointe du jour, après avoir fait bonne chere, & s'etre réjoui toute la nuit. Les Porteurs chantent, & vont en cadence, pendant que les Parents font retentir l'air de leurs cris. Trois jours après les Parents & les Amis du Défunt retournent ſur la Foſſe, où ils font quelques offrandes, & enſuite ils mangent enſemble, & font grande chere. Le menu Peuple ſe contente de faire une Foſſe profonde de cinq ou ſix pieds fort bien creuſée, mais les Grands

ſont mis dans des Tombeaux de pierre élevés, & ayant au-deſſus une ſtatuë de même matiere, où l'on voit gravé au bas le nom & les qualitez du Mort, ſpécifiant les Emplois qu'il a eus. Toutes les pleines Lunes ils font couper l'herbe, qui ſe trouve ſur la Foſſe, & offrent-là du Ris nouveau. C'eſt-là leur plus grande Fête après celle du nouvel an.

Des Loix de la ſucceſſion.

Ils ne comptent que par Lunes, & de trois ans l'un, ils en intercalent une, ſi bien que cette année-là en a treize, au lieu que les deux autres n'en ont que douze. Ils ont des Devins, qui les aſſurent ſi les Morts repoſent ou non, & ſi le lieu, où ils ſont enterrés eſt propre, ſur quoi ils ſont ſi ſuperſtitueux, qu'ils les changent quelquefois de place deux & trois fois. Après que les Enfants ſe ſont bien acquittés de ce qu'ils doivent à leur Pere & à leur Mere, par cette longue cérémonie, s'ils ont laiſſé du bien, le Fils aîné ſe met en poſſeſſion de la Maiſon, qui lui appartient avec toutes les Terres, qui en dépendent. Pour les autres biens, ils ſe partagent entre les Garçons, ſans que nous ayons ouï dire que les Filles y euſſent aucune part, parce que les Femmes n'apportent rien en mariage, que leurs habits. Lorſqu'un Pere vient à l'âge de quatre-vingt ans, il ſe déclare lui-même incapable de gouverner ſon bien, & le céde à ſes Enfants, qui entretiennent leur Pere, & continuent toujours à le reſpecter beaucoup. L'Aîné étant entré en poſſeſſion du bien, fait bâtir aux dépens de la Communauté une Maiſon pour ſon Pere & pour ſa Mere, où il les loge & les nourrit.

Défauts des Coréſiens.

Les Coréſiens ſont fort enclins à dérober,

& ſi ſujets à tromper & à mentir, que l'on ne s'y doit pas trop fier. Ils croyent avoir fait une bonne action, quand ils ont attrapé quelqu'un, auſſi la tromperie n'eſt-elle pas infâme parmi eux ; & ſi quelqu'un peut prouver qu'on l'ait trompé dans un marché, ſoit de chevaux, de vaches, ou de quelque autre choſe, il peut en revenir, au bout même de trois ou quatre mois. Ils ſont toutefois aſſez ſimples & crédules, & nous aurions pû leur perſuader tout ce que nous aurions voulu, parce que les Etrangers en ſont fort aimés, & ſurtout des Moines. Ce Peuple eſt efféminé, & ne fait pas voir dans l'occaſion beaucoup de fermeté, ni de courage : du moins c'eſt ce que pluſieurs Perſonnes dignes de foi nous ont dit, qui ont été Témoins des ravages, que l'Empereur du Japon, fit dans leurs Pays, lorſqu'il tua leur Roi, (a) ſans parler de ce que Vatrévée nous a ſouvent raconté de l'entrée du Tartare, qui paſſant ſur la glace s'empara du Royaume ; car il nous aſſuroit, comme ayant été préſent à tout, qu'il périt plus de Coréſiens dans les Bois, où ils ſe ſauverent, que l'Ennemi n'en tua. Ils n'ont point de honte de la poltronnerie, & ils déplorent le malheur de ceux, qui ſont obligés de ſe battre. Il leur eſt même ſouvent arrivé de ſe retirer avec perte, lorſqu'ils penſoient piller quelque Vaiſſeau venu d'Europe, jetté par la tempête ſur leurs côtes ; en voulant aller au Japon. Ils ont une grande horreur pour le ſang, & fuyent quand ils en rencontrent. Ils craignent

(a) Aucune Hiſtoire du Japon ne dit que le Roi de Corée ait été tué par les Japonnois, mais bien qu'il le fut par ſes Sujets.

fort les maladies, & ſurtout les contagieuſes, c'eſt pourquoi ils enlevent auſſitôt les Malades, ſoit à la Ville, ou à la Campagne, & ils les mettent dans des Loges de paille au milieu des Champs. Là perſonne ne leur parle, que ceux, à qui on les donne en garde, qui avertiſſent les Paſſants de ſe détourner, & lorſque le Malade n'a point d'Amis, qui en ait ſoin, les autres le laiſſent plutôt mourir, que d'en approcher. Lorſqu'il y a de la peſte dans une Ville, ou un Village, on en ferme les Avenuës avec une haye d'Epines, & on en met auſſi ſur le toît des Maiſons, où il y a des Malades, afin d'avertir ceux, qui pourroient l'ignorer. Ils pourroient dans leurs maladies ſe ſervir des ſimples, qui croiſſent dans leurs Pays, mais le Peuple ne les connoît pas aſſez, & les Médecins ſont preſque tous au ſervice des Grands : ſi bien que les Pauvres, qui ne peuvent faire cette dépenſe, ſe ſervent pour Médecins, d'Aveugles, & de Devins, en qui ils avoient autrefois une ſi grande confiance, qu'ils les ſuivoient partout à travers les Rivieres & les Rochers, & ſurtout dans les Temples des Idoles, où ils invoquoient les Démons: mais cette coutume fut entiérement abolie par ordre du Roi en l'année 1662.

Avant que le Tartare ſe rendit Maître de ce Royaume, il étoit rempli de luxe & de débauches, les Coréſiens ne faiſant que boire & manger, & s'abandonner à toutes ſortes de diſſolutions, mais préſentement que les Japonnois & les Tartares les tyranniſent, ils ont bien de la peine à ſupporter une mauvaiſe année, à cauſe des grands Tributs, qu'ils payent, ſurtout au Tartare, qui vient l'exiger

trois fois l'an. Ils croyent qu'il n'y a dans tout le monde que douze Royaumes, ou Pays commandés (*a*) par un seul Empereur, qui réside à la Chine, à qui tous les autres payoient autrefois Tribut, mais qui se sont tous mis en liberté, depuis que le Tartare s'est emparé de la Chine, n'ayant pû les subjuguer. Ils nomment le Tartare TIEKSE & ORANKAI. Pour notre Pays, ils le nomment NAMPANKOUK, qui est le nom, que les Japonnois donnent au Portugal; de sorte que ne nous connoissant pas, ils nous le donnent aussi, l'ayant appris depuis cinquante ou soixante ans, que les Japonnois leur apprennent à cultiver le Tabac, à le façonner & à s'en servir; car avant cela il leur étoit inconnu; & comme ils leur disoient que la semence en venoit de Nampankouk, ils nomment souvent le Tabac *Nampankoi*. Ils en prennent tant aujourd'hui, que les Enfans y sont accoutumés dès l'age de quatre ou cinq ans, & il n'y a parmi eux, que très-peu d'Hommes & de Femmes, qui s'empêchent de fumer. Au commencement qu'on leur en portoit, ils l'achetoient au poids de l'argent, & c'est ce qui fait, qu'ils estiment Nampankouk un des meilleurs Pays du Monde.

Leur Commerce.

Leurs Ecrits rapportent qu'il y a quatre mille Contrées différentes, mais la plûpart ne le croyent pas, & disent qu'il faudroit, si cela étoit, que chaque Islette & chaque Banc de sable passât pour une Contrée; n'étant pas

(*a*) Les Coréfiens ne pouvoient ignorer que longtems avant la Conquête de la Chine par les Tartares, le Japon étoit un Empire absolument independant de la Chine.

possible,

possible, ajoûtent-ils, que le Soleil en éclaire tant en un jour. Quand nous leur nommions quelque Pays, ils se mocquoient de nous, soutenant que nous n'entendions parler que d'une Ville ou d'un Village. Leurs Cartes Géographiques ne s'étendent pas plus loin que Siam, à cause du peu de Commerce qu'ils ont avec les Etrangers, qui sont au-delà. Ils ne négocient presque qu'avec les Japonnois & avec les Habitans de l'Isle Suissima, qui ont un Magasin au Sud-Est dans la Ville de Pousan. Ils apportent en Corée du Poivre, du bois de Sapin, de l'Alun, des Cornes, des Bufles, des Peaux de Cerf & de Bouc, & autres Marchandises, que nos Gens & les Chinois vendent au Japon. Ils prennent en échange des denrées & des Manufactures du Pays. Les Coréliens ont aussi quelque Commerce à Pekin, & aux Contrées Septentrionales de la Chine, mais il est de grande dépense ; car ils ne vont là que par terre & à cheval. Aussi n'y a-t'il que les gros Marchands de Sior, qui vont à Pekin, & qui sont toujours au moins trois mois en leur voyage. Ce Commerce consiste en Toiles, & du reste les Grands & les principaux Marchands achetent & payent avec de l'argent ; mais le Peuple ne trafique qu'avec du Ris & des Denrées. Il n'y a qu'un Poids & une Mesure dans ce Royaume, mais les Marchands en abusent fort, malgré toutes les précautions & les Réglemens des Gouverneurs. Ils ne connoissent de Monnoye, que les *Casis*, encore n'ont-ils cours, que sur les Frontieres de la Chine. Ils donnent l'argent

(*a*) Ou Casies.

au poids par petits lingots, comme ceux qu'on rapporte du Japon.

Leurs différentes Langues, & leur Ecriture.

Leur Langue, leur Ecriture, & leur façon de compter sont fort difficiles à apprendre. Ils ont beaucoup de mots, pour signifier une même chose, & ils parlent tantôt vîte, & tantôt lentement, surtout les Sçavans & les grands Seigneurs. Ils ont trois sortes d'Ecritures différentes, dont la premiere & la principale ressemble à celles de la Chine & du Japon. Ils s'en servent pour l'impression de leurs Livres, & pour ce qui concerne toutes les affaires publiques. La seconde est comme l'Ecriture ordinaire parmi nous; les Grands & les Gouverneurs en usent pour répondre aux Requêtes, & mettre des Apostilles aux Lettres d'avis & ailleurs; le Peuple ne sçait pas lire cette Ecriture. La troisiéme est plus grossiere, & sert aux Femmes & aux Gens du commun; elle est fort aisée à apprendre & à lire. On écrit de celle-ci plus aisément, que des autres, les noms & les choses, dont on n'a jamais oui parler, cette écriture se faisant avec de petits pinceaux fort nets & déliés. Ils ont beaucoup de vieux Livres, tant imprimés, que manuscrits, qu'ils gardent si cherement, qu'on n'en confie le soin, qu'au Frere du Roi. On en conserve des Copies, aussi-bien, que des Figures, en plusieurs Villes, afin qu'en cas d'incendie, on n'en soit pas entierement privé. Leurs Almanachs se font à la Chine, n'ayant pas assez d'adresse & de science pour les faire eux-mêmes. Ils impriment avec des ais, ou formes de bois, & ont une forme particuliere pour chaque côté du papier, ce qui fait la feüille. Ils comptent avec

de petits bâtons longuets, comme nous faiſons avec des jettons. Ils ne ſçavent pas tenir des Livres de Comptes, ou de Marchands; ſeulement, lorſqu'ils achetent quelque choſe, ils mettent le prix deſſus, & écrivent ce qu'ils en retirent, & voyent par ce moyen aiſément le profit & la perte.

Quand le Roi ſort, il eſt accompagné de toute la Nobleſſe de ſa Cour; portant ſon Ordre, ou quelque Ouvrage de broderie devant & derriere, ſur une Robe de Soye noire, avec une Echarpe fort ample, ſuivi d'une grande troupe de Soldats en fort bon ordre. Devant lui marchent des Hommes à cheval, & d'autres à pied, dont les uns portent des Enſeignes & des Etendarts, & les autres, diverts Inſtrumens de Guerre, dont ils joüent. Ils ſont ſuivis des Gardes du Corps, qui ſont compoſés des principaux Bourgeois de la Ville. Le Roi eſt au milieu porté ſous un Dais fort riche, qui paſſe dans un ſi grand ſilence, qu'on n'entend pas le moindre petit bruit. Immédiatement devant lui marche un Secrétaire d'Etat, ou quelqu'autre Officier de grande importance, avec une Caſſette, où il met toutes les Requêtes & les Placets, que les Particuliers préſentent au bout d'un Roſeau, ou qu'ils font pendre le long des Murailles & des Paliſſades, en ſorte qu'on ne voit point ceux, qui les préſentent. Ceux qui ſont établis pour les ramaſſer, les apportent au Secretaire, qui les met dans la Caſſette, & lorſque le Roi eſt de retour au Palais, on lui préſente le tout, pour en juger ſouverainement: c'eſt ce qu'il fait, & on exécute ſes ordres ſur le champ, & ſans que perſonne y

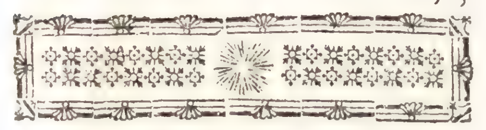
De quelle maniere le Roi paroît en public.

contrediſe. Toutes les Maiſons des ruës, où le Roi paſſe, ſont fermées, tant les portes, que les fenêtres, & perſonne n'oſeroit les entr'ouvrir ; encore moins regarder par deſſus la Paliſſade, ou par deſſus la Muraille. Quand le Roi même paſſe auprès des Grands & des Soldats, il faut qu'ils lui tournent le dos, ſans oſer le regarder, ni même touſſer. Auſſi dans ces rencontres la plûpart des Soldats ſe mettent de petits bâtons a la bouche, pour n'être pas accuſés de faire du bruit.

Comment l'Ambaſſadeur de la Chine eſt reçu.

Quand l'Ambaſſadeur du Tartare vient, le Roi va en perſonne avec toute ſa Cour, pour le recevoir hors de la Ville, l'accompagne juſqu'a ſon Logis, & partout chacun lui fait autant & plus d'honneur, qu'au Roi. Toutes ſortes de Joüeurs d'Inſtrumens, de Danſeurs & de Sauteurs vont devant lui, tâchant à l'envie les uns des autres de le bien divertir. Pendant tout le tems qu'il eſt à la Cour, toutes les ruës, qui ſont entre ſon Logis & le Palais, ſont bordées de Soldats, qui ſont à dix ou douze pieds l'un de l'autre. Il y a deux ou trois Hommes, qui ne font autre choſe que de ramaſſer des Billets, qui ſont jettés de la fenêtre du Tartare, pour être portés au Roi qui veut ſçavoir à toute heure ce que fait l'Ambaſſadeur. En un mot, ce Prince cherche tous les moyens de le contenter, tâchant de lui faire connoître par toutes ſortes de bons traitemens le reſpect, qu'il a pour le grand Cham, afin qu'il en faſſe un favorable rapport à ſon Maître.

Fin de la Deſcription du Royaume de Corée, & du troiſiéme Volume.



TABLE

DES MATIERES

DU TROISIE'ME VOLUME.

A.

E.

F.

G.

K.

L.

M.

O.

P.

R.

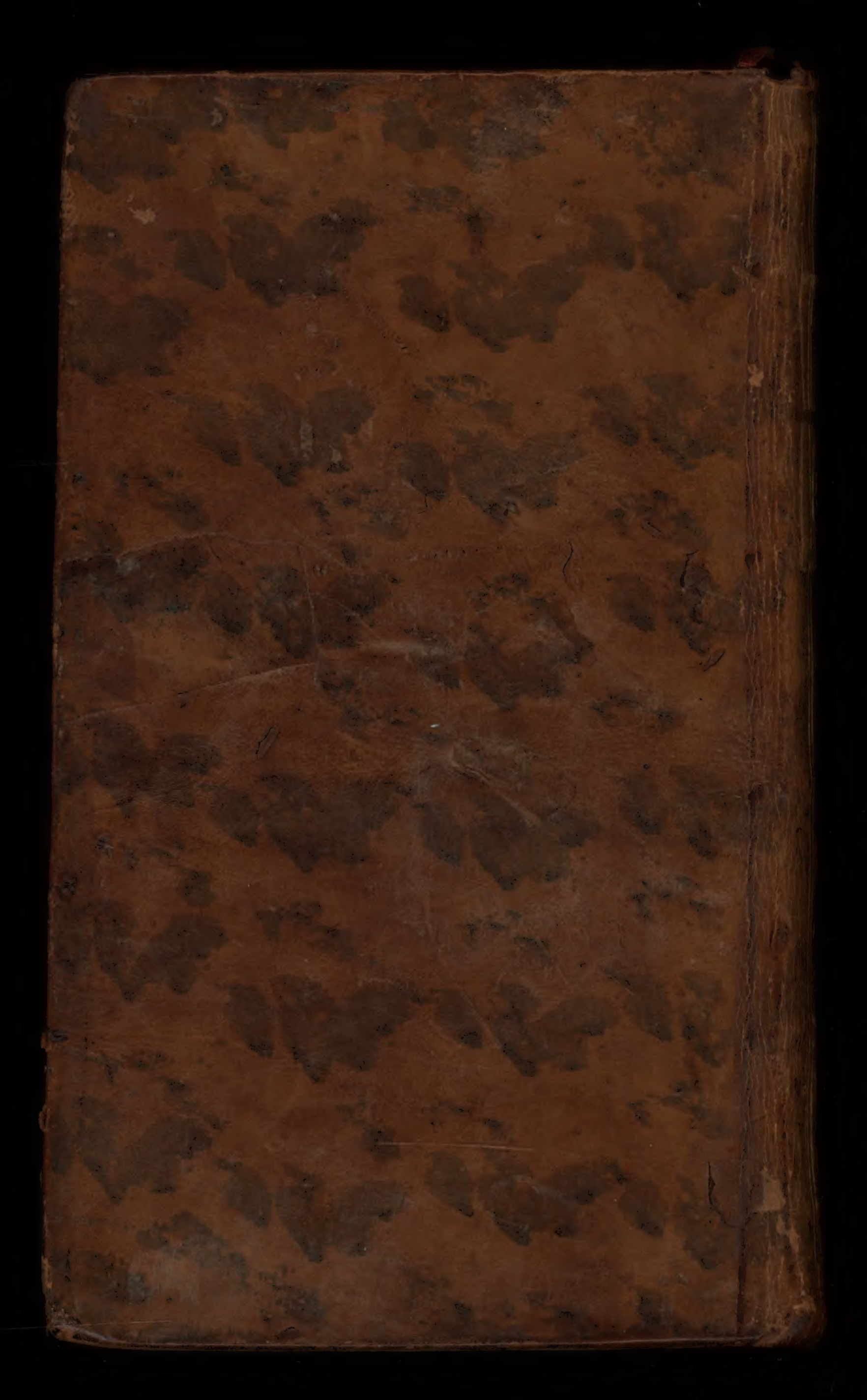
S.

T.

V. U.








HISTOII
DU
JAPON
TOM III